

Éclairer l'Amérique ? Les géographies sud-américaines et caribéennes dans la littérature et la pensée française du XVIIIe siècle

Matthias Soubise

▶ **To cite this version:**

Matthias Soubise. Éclairer l'Amérique ? Les géographies sud-américaines et caribéennes dans la littérature et la pensée française du XVIIIe siècle. Littératures. Ecole normale supérieure de lyon - ENS LYON; Université de Neuchâtel (Neuchâtel, Suisse), 2024. Français. ⟨NNT : 2024ENSL0102⟩. ⟨tel-04987412⟩

HAL Id: tel-04987412

https://theses.hal.science/tel-04987412v1

Submitted on 12 Mar 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

THESE

pour l'obtention du grade de Docteur, délivré par

l'ECOLE NORMALE SUPERIEURE DE LYON

en cotutelle avec

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

Ecole Doctorale N°484

3LA - Lettres, Langues, Linguistique et Arts

Discipline : LANGUES ET LITTERATURES FRANCAISES (Langue et littérature françaises)

Soutenue publiquement le 30 novembre 2024, par :

Matthias SOUBISE

Éclairer l'Amérique ? Les géographies sud-américaines et caribéennes dans la littérature et la pensée française du XVIIIe siècle

Enlightening America ? Caribbean and South American geographies in French literature and philosophy during the 18th century

---

Devant le jury composé de :

Christophe MARTIN, Professeur des universités, Sorbonne Université	Rapporteur - Président
Marc André BERNIER, Professeur, Université de Québec Trois-Rivières	Rapporteur
Anne-Gaëlle WEBER, Professeur des universités, Université d'Artois	Examinatrice
Susana SEGUIN, Maître de conférences HDR, ENS de Lyon	Directrice de thèse
Nathalie VUILLEMIN, Professeur, Université de Neuchâtel	Co-directrice de thèse

THÈSE

pour l'obtention du grade de docteur, délivré par

l'École Normale Supérieure de Lyon

en cotutelle avec

l'Université de Neuchâtel

École Doctorale n° 484

Lettres, Langues, Linguistique, Arts

Discipline : Littérature française

Soutenue publiquement le 30 novembre 2024, par :

Matthias SOUBISE

Éclairer l'Amérique ? Les géographies sud-américaines et caribéennes dans la littérature et la pensée française du XVIIIe siècle

---

Devant un jury composé de :

Marc André BERNIER, Professeur, Université du Québec à Trois-Rivières	Rapporteur
Christophe MARTIN, Professeur des universités, Sorbonne Université	Rapporteur
Maria Susana SEGUIN, Maîtresse de conférences HDR, Université Montpellier III-Paul Valéry	Directrice de thèse
Nathalie VUILLEMIN, Professeure, Université de Neuchâtel	Co-directrice de thèse
Anne-Gaëlle WEBER, Professeure des universités, Université d'Artois	Examinatrice

À mes parents

REMERCIEMENTS

Un travail de recherche en littérature doit beaucoup au silence et à la solitude des livres et des bibliothèques. Mais on ne saurait le mener à terme sans être entouré de celles et ceux qui vous soutiennent et vous font confiance. Je suis heureux d'avoir eu pendant ces cinq années de doctorat la compagnie, l'aide ou l'affection de plusieurs personnes, sans qui ce travail n'aurait jamais pu voir le jour.

Maria Susana Seguin et Nathalie Vuillemin ont toutes les deux, chacune à leur manière, remarquablement encadré ce travail, moins *dirigé* qu'accompagné, soutenu et encouragé, toujours avec bienveillance et exigence. Je ne les remercierai jamais assez d'avoir su me guider dans l'élaboration de ce travail, tout en me laissant la liberté et l'espace dont j'avais besoin. Cette thèse bénéficie de leur lecture attentive et de leurs conseils avisés. Leur soutien indéfectible dans tous les aspects les plus pratiques et concrets du doctorat, qui n'est pas qu'un travail de l'esprit, m'a été précieux. J'espère être à la hauteur de ce qu'elles m'ont donné.

Anne-Gaëlle Weber, Marc André Bernier et Christophe Martin ont accepté de lire mon travail et de participer au jury de soutenance. Je les en remercie chaleureusement : cette thèse se nourrit de leurs travaux, et leur doit beaucoup.

Le temps du doctorat a été l'occasion de belles rencontres, intellectuelles et amicales. J'adresse une pensée particulière à Michèle Rosellini, Christian Jacob, Justine Mangeant, Nicolas Laurent, Jean-Marie Roulin, Juliette Morice, Lucien Derainne, Neil Safier, Daniel López, Nassif Farhat, Thibaud Martinetti, Floriane Daguisé, Raphaëlle Brin, Flora Champy, ainsi que tous les membres de la Société des Amis de Robert Challe.

Cette thèse a été élaborée et rédigée des deux côtés de l'Atlantique, entre la France, les États-Unis et la Colombie. Je remercie l'équipe de la John Carter Brown Library de m'avoir accueilli dans les derniers mois de la rédaction, ainsi que tous mes colocataires de la Fiering House. J'ai bénéficié d'un contrat doctoral à l'École Normale Supérieure de Lyon puis deux ans d'ATER à la Sorbonne Nouvelle : je remercie tous les collègues de ces deux universités,

pour leur aide et leur convivialité. La cotutelle de thèse entre l'École Normale Supérieure de Lyon et l'université de Neuchâtel n'aurait jamais pu aussi bien se dérouler sans l'efficacité des services internationaux des deux universités.

Une thèse en littérature n'est rien sans le travail des bibliothécaires. Que toutes celles et ceux qui, de près ou de loin, m'ont aidé trouvent ici ma reconnaissance.

D'un continent à l'autre, j'ai pu compter sur l'amitié de personnes qui me sont chères : Liselotte Amblat, Tamara Mason, Pamela Crombie, Lola Sinoimeri, Jeanne Ravaute, Clémence Large, Maëlys Bar, Marie Lécuyer, Alan Pinoy, Nicolás Gutierrez Melo, Aurore Sasportes, Luis García, Raquel Ferrón, Ingrid Reppel, Dominique Jeanneret, Carlos Prias, Mateo Gómez, Scarlet Ferrer, Orestis Anthanasopoulos-Antoniou, Guy Lifshitz, Léo Manac'h.

Je connais la chance que j'ai d'avoir fait partie des ceux à qui l'école publique a tenu sa promesse. Mes plus sincères remerciements vont à d'anciens professeurs qui m'ont communiqué la passion d'apprendre et d'enseigner : Jérôme Lecompte, Laurent Givelet, Dominique Hocquard, Élisabeth Belliot et Olivier Devillaine.

Il m'est aussi difficile de faire abstraction de tous les obstacles qui se dressent chaque jour un peu plus dans le monde universitaire, et qui rendent la vie des jeunes chercheurs plus difficile et incertaine. J'ai bénéficié d'un financement de thèse intégral et je fais partie du corps de l'enseignement secondaire le mieux loti : je connais le privilège que tout cela représente au regard de la précarité qui gagne l'université française, malade du mépris institutionnel qu'elle subit.

Je remercie ma famille, et en particulier mes parents, Bernard et Françoise, pour leur amour inconditionnel.

Mes dernières pensées vont à Daniel :

> *« À une certaine façon de regarder, de donner la main, nous nous reconnaissons et c'est ce que nous appelons amour. Et alors le déguisement n'est pas nécessaire : on ne se parle pas mais on ne se ment pas, on ne se dit pas la vérité mais il n'est plus nécessaire de dissimuler. L'amour existe quand il est concédé de participer un peu plus. » (Clarice Lispector)*

« Sans doute, la passion des voyages… »

Annie Lebrun, « Conclusions hâtives », 1969

« Tel je me reconnais, voyageur, archéologue de l'espace, cherchant vainement à reconstituer l'exotisme à l'aide de parcelles et de débris. »

Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, 1955

SOMMAIRE

INTRODUCTION **15**

PREMIÈRE PARTIE. L'ESPACE ET LE TEXTE **36**

PRÉAMBULE. L'ESPACE COMME « SIGNE MOBILE » 38

CHAPITRE I. VOYAGES TEXTUELS ET CONSTRUCTION DU SAVOIR GÉOGRAPHIQUE 40

CHAPITRE II. POÉTIQUE ET PENSÉE DE LA GÉOGRAPHIE AMÉRICAINE 92

CHAPITRE III. ESPACES DE LA FICTION 138

DEUXIÈME PARTIE. L'ESPACE ET LES VOYAGES **185**

PRÉAMBULE. FAIRE VOIR L'ESPACE 187

CHAPITRE IV. ÉCRIRE L'ESPACE DU VOYAGE 189

CHAPITRE V. GÉOGRAPHIE DU VOYAGE SCIENTIFIQUE 224

CHAPITRE VI. VOYAGER DANS LES CARTES 257

CHAPITRE VII. LE VOYAGE ET L'ESPACE DE L'AUTRE 294

TROISIÈME PARTIE. L'ESPACE ET LA NATURE **341**

PRÉAMBULE. GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE NATURELLE 343

CHAPITRE VIII. ÉCRIRE ET PENSER LA NATURE AMÉRICAINE 345

CHAPITRE IX. LES RICHESSES DE LA NATURE AMÉRICAINE 401

CHAPITRE X. TRANSFORMER LA NATURE 437

CONCLUSION **473**

ILLUSTRATIONS **481**

BIBLIOGRAPHIE **507**

INDEX **530**

TABLE DES ILLUSTRATIONS **535**

TABLE DES MATIÈRES **538**

LISTE DES ABRÉVIATIONS ET NORMES DE PRÉSENTATION

Académie française	*Le Dictionnaire de l'Académie françoise*, Paris, Coignard, 1694.
Dictionnaire universel	Furetière, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, La Haye, A. et R. Leers, 1690.
Enc.	Diderot, D'Alembert et Jaucourt, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris puis Neuchâtel, Briasson/David/Le Breton/Durand puis Faulche, 1751-1772. L'édition de base est celle disponible sur la plateforme ENCCRE, à partir de l'exemplaire disponible à la bibliothèque Mazarine (Paris).
H70	Guillaume-Thomas Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissemens & du commerce des européens dans les deux Indes*, Amsterdam, 1770.
H74	Guillaume-Thomas Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes*, La Haye, Gosse fils, 1774.
H80	Guillaume-Thomas Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève, Pellet, 1780.
HGV	Antoine Prévost d'Exiles, *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre, qui out elle publiées jusqu'à present dans les différentes langues de toutes les nations connues*, Paris, Didot, 1746.
LEC	*Lettres édifiantes et curieuses*, Paris, Le Clerc et autres éditeurs, 1702-1776.
HARS	*Histoire de l'Académie royale des Sciences*
MARS	*Mémoires de l'Académie royale des Sciences*
OCV	*Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 1968-2022.

*

Les citations tirées d'éditions anciennes respectent l'orthographe et la ponctuation d'origine (à l'exception des *ſ* remplacés par des *s*). Les éditions modernes sont citées avec l'orthographe choisie par l'éditeur.

À chaque fois que cela a été possible, j'ai précisé les toponymes modernes à côté de ceux employés par les auteurs cités.

J'emploierai le terme « indigènes » quand les noms des ethnies ne seront pas disponibles. Les termes « Amérindiens » (anglicisme, contraction d'*American Indians*), « Indiens (d'Amérique) », ou « Sauvages », s'ils sont certes dans les deux derniers cas des mots du XVIII^{e} siècle, ne désignent aujourd'hui plus rien ni personne : je ne les emploierai qu'en cas de citation ou entre guillemets, pour désigner le rapport des Français aux indigènes.

INTRODUCTION

« Et l'horizon s'ouvrit magnifique et changeant[1] » : c'est ainsi que, dans le long poème qu'il consacre au récit de l'invasion espagnole de l'Amérique du Sud, José-Maria de Heredia ouvre la découverte par les armées espagnoles de la cordillère des Andes dans l'actuel Équateur. L'arrivée des Européens sur le sol du Nouveau Monde est un éblouissement. L'horizon dont parle le poète est bien sûr référentiel : il s'agit de la masse des montagnes qui se dresse face au spectateur, dessinant un paysage que la grandeur, la diversité et les distances qui séparent chaque objet rendent énormes. C'est aussi l'horizon anthropologique et historique qui s'élargit, faisant basculer le monde européen dans la modernité. La reconstitution épique traduit une appréhension du Nouveau Monde qui relève en cette fin de XIX^e^ siècle du lieu commun au sujet de l'immensité et de la radicale étrangeté de la nature américaine, qu'on trouve dès les premiers textes relatifs à la conquête jusqu'aux voyages d'aventuriers publiés au début du XX^e^ siècle. La grandeur et la diversité d'un tel espace n'a pas arrêté de faire écrire, suscitant depuis la fin du XV^e^ siècle une somme considérable de récits, de discours et d'images.

Du voyage de Jean de Léry et des cannibales de Montaigne jusqu'aux descriptions des forêts nord-américaines de Chateaubriand, et bien plus tard aux voyages ethnographiques de Claude Lévi-Strauss, d'Alain Gheerbrant ou de Philippe Descola, c'est peu dire qu'il existe un tropisme américain d'une partie de la littérature et de la pensée française. À l'aube du XVIII^e^ siècle, cela fait désormais près de deux cents ans que l'Amérique, d'abord caribéenne, puis méridionale et centrale, a été « découverte », envahie et colonisée par les puissances européennes – espagnoles et portugaises, puis françaises, anglaises et hollandaises. La

[1] José-Maria de Heredia, « Les Conquérants de l'or », dans *Les Trophées* [1893], éd. A. Detalle, Paris, Gallimard, 1981, p. 205.

littérature d'expression française a été traversée pendant tout le XVI^e^ siècle par la curiosité et l'inquiétude que représentait le surgissement pour les consciences européennes de ce Nouveau Monde naturel et humain. Si la littérature (viatique, philosophique ou fictionnelle) du XVIII^e^ siècle s'ouvre aux autres parties du monde au gré de l'évolution des voyages d'exploration – l'Orient en premier, bientôt rejoint par les côtes africaines, l'Extrême-Orient, les terres australes longtemps fantasmées – les Amériques demeurent un espace autant à explorer qu'à penser, décrire, représenter, voire (ré)inventer.

Dans les années 1730, l'Académie royale des sciences envoie deux expéditions géodésiques au pôle Nord et à l'Équateur afin de mettre un terme au long débat concernant la figure de la Terre[1]. Les deux principaux voyageurs de cette expédition scientifique sont Charles-Marie de La Condamine et Pierre Bouguer. Ce dernier, dans le récit de voyage qu'il fait publier quelques années après son retour, décrit ainsi l'itinéraire de son voyage jusqu'aux montagnes des alentours de Quito :

> Nous nous embarquâmes à la rade de la Rochelle le 16 Mai 1735, sur un Vaisseau de Roi, & nous passâmes heureusement à Saint-Domingue, après avoir relâché à la Martinique, où nous restâmes quelques jours. Nous fîmes dans ces deux Isles diverses observations dont on a déjà vû quelques-unes dans les Mémoires de l'Académie. Nous mesurâmes la hauteur de différentes montagnes sur lesquelles nous montâmes, en nous proposant quelques recherches particulières ; nous nous essayions sans le sçavoir, à escalader d'autres montagnes incomparablement plus hautes, celles qui forment cette fameuse chaîne connue sous le nom de Cordelière, & dont on ne connoît gueres en Europe que le nom. Nous fîmes un assez long séjour à Saint-Domingue, d'où nous partîmes le 30 d'Octobre pour nous rendre à Cartagène. Nous passâmes ensuite à Porto-Bello, & ayant traversé l'Isthme nous nous embarquâmes à Panama sur la Mer du Sud, & nous touchâmes pour la premiere fois à la côte du Pérou le 9 Mars 1736, en mouillant dans la rade de Manta, où nous nous étions proposés de relâcher[2].

L'horizon s'ouvre deux fois pour le voyageur, qui voit s'annoncer, par effet d'annonce rétrospectif, les montagnes de la cordillère des Andes dans le souvenir de celles qu'il a dû gravir à la Martinique. L'objet de ce travail épouse quelque peu la géographie de ce voyage : l'Amérique méridionale et les Caraïbes, deux zones géographiques certes distinctes, mais qui peuvent être comprises ensemble. Outre le Canada, perdu en 1763, les principales possessions françaises en Amérique sont les Antilles et la Guyane, qui suscitent une abondante littérature viatique, descriptive et administrative. La porte d'entrée du sous-continent sud-américain demeure pendant tout le XVIII^e^ siècle Carthagène des Indes, port situé au bord de la mer des Caraïbes.

---

[1] Sur les expéditions géodésiques, voir Antonio Lafuente et Jose Luis Peset, « La Question de la figure de la Terre. L'agonie d'un débat scientifique au XVIII^e^ siècle », *Revue d'histoire des sciences*, vol. 37, n^o^ 3-4, 1984, p. 235-254. Pour la partie qui concerne l'expédition lapone, je renvoie aux textes de Maupertuis réunis par Osmo Pekonen et Anouchka Vasak (éd.), *Maupertuis en Laponie. À la recherche de la figure de la Terre*, Paris, Hermann, 2014.

[2] Pierre Bouguer, « Relation abrégée d'un voyage fait au Pérou… », dans *La Figure de la Terre…*, Paris, Jombert, 1749, p. vii.

L'Amérique du Sud (ou méridionale, pour reprendre les mots du temps) est, selon une approche cartographique, un sous-continent qui s'étend du Panama jusqu'au détroit de Magellan. Il ne s'agit pas d'étudier seulement les possessions coloniales espagnoles ou portugaises mais d'interroger la pertinence de l'approche continentale d'un espace on ne peut plus lointain pour le public français des Lumières. Dire « Amérique du Sud » ou « Caraïbes » relève déjà d'une forme d'anachronisme, en fonction du point de vue historique et géographique qu'on adopte. Diderot, dans l'article « Amérique » de l'*Encyclopédie*, donne cette définition géographique du continent :

> Elle est divisée en *septentrionale* & en *méridionale* par le golfe de Mexique & par le détroit de Panama. L'*Amérique septentrionale* connue s'étend depuis le 11^e^ degré de latitude jusqu'au 75^e^. Ses contrées principales sont le Mexique, la Californie, la Loüisiane, la Virginie, le Canada, Terre-neuve, les îles de Cuba, Saint-Domingue, & les Antilles. L'*Amérique méridionale* s'étend depuis le 12^e^ degré septentrional, jusqu'au 60^e^ degré méridional ; ses contrées sont Terre-ferme, le Pérou, le Paraguai, le Chili, la Terre Magellanique, le Brésil, & le pays des Amazones[1].

On retrouve ce partage territorial dans tous les dictionnaires du temps[2]. D'un point de vue strictement cartographique. Au-delà des questions de longitudes, l'importance historique, géographique et littéraire des « isles de l'Amérique » invite à les intégrer dans cette étude, ne serait-ce que pour comparer les modalités de l'écriture géographique avec l'Amérique continentale. Prises entre la Louisiane et les côtes de la Nouvelle-Grenade, les Caraïbes ont une position centrale. Il est difficile d'écarter la présence historique de la couronne française dans ce territoire, qui se retrouve dans la littérature viatique comme dans la littérature de fiction et d'idées. Enfin, le caractère insulaire de cet espace ajoute une autre dimension à l'approche spatiale, notamment dans les œuvres de fiction.

Ce travail cherche donc à comprendre les formes de l'écriture de la géographie de ces deux espaces à travers l'étude de textes viatiques, savants, philosophiques et fictionnels, en interrogeant la capacité de la littérature du XVIII^e^ siècle à représenter et à penser ces espaces. En d'autres termes : quelle connaissance géographique de ces deux territoires peut-on lire au XVIII^e^ siècle ? Et à travers quelle poétique de l'espace ce savoir s'exprime-t-il ?

[1] Diderot, « Amérique », *Enc.*, t. I, 1751, p. 356b.

[2] Par exemple, voir la partie « Bornes et situation de l'Amérique » de l'entrée « Amérique » dans *Le Grand dictionnaire historique* de Moréri (Paris, Jacques Vincent, 1732, t. I, p. 352).

EXPLORER L'AMÉRIQUE

Depuis la fin du XV^e^ siècle et l'invasion par les Européens de l'Amérique, la géographie du monde connu (*ækoumène*) a subi des transformations radicales. L'émergence d'un Nouveau Monde, souvent figuré dans les mappemondes en face ou en miroir de l'Ancien, fait éclater la répartition traditionnelle des lieux, héritée de la géographie de Ptolémée, divisée entre l'Europe, l'Asie, et l'Afrique. De même, la notion aristotélicienne des antipodes éclate par la « découverte » d'un monde habité ou habitable. Le découpage du monde en zones égales, avec au niveau de l'équateur une zone torride inhabitable, doit aussi être remis en question. La présence de l'Amérique sur Terre oblige à redéfinir la manière de concevoir et d'écrire la géographie. La géographie américaine, si elle se développe considérablement à partir de la fin du XV^e^ siècle, donne le plus souvent l'illusion d'un balisage et d'une connaissance de l'espace. Regarder l'évolution des cartes et des représentations iconographiques de l'Amérique donne l'impression du passage d'un monde aux contours encore bien peu certains, et peuplé de créatures fabuleuses, à un monde bien plus balisé, aux contours plus nets, et dont la forme générale ressemble de plus en plus à ce que nous avons l'habitude de voir sur les cartes réalisées par satellites. Dans les textes, la multiplication des voyages d'exploration, les sommes géographiques et historiques publiées sur le Nouveau Monde, et l'intérêt croissant pour la compréhension de cette nature, donne aussi l'impression d'un progrès dans la connaissance du continent. Pourtant, l'idée même d'un savoir assuré et stable sur un ensemble géographique semble bien fragile.

Dans le premier tome des *Suppléments* à l'*Encyclopédie d'Yverdon*, on trouve à l'article « Amérique » cette interrogation et ce constat significatif du rapport d'une partie des lettrés à la connaissance géographique du Nouveau Monde :

> Combien de tems le nouveau monde resta-t-il, pour ainsi dire, ignoré, même après avoir été découvert ? Ce n'étoit pas à des barbares soldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées justes & approfondies de cette moitié de l'univers. La philosophie seule devoit profiter des lumieres semées dans les récits de voyageurs & des missionnaires, pour voir l'*Amérique* telle que la nature l'a faite, & pour saisir ses rapports avec le reste du globe[1].

Ce texte tardif met en évidence la tension ou les contradictions qui animent, tout au long du siècle, la littérature de voyage et, plus largement, ce que je nommerai la littérature géographique. La « découverte » géographique n'est pas synonyme de connaissance. Si l'encyclopédiste reprend un lieu commun de la critique des voyages sur lequel on aura

[1] « Amérique », *Encyclopédie, ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines. Supplément*, Yverdon, 1775, t. I, p. 305.

l'occasion de revenir, il y ajoute une considération propre à la géographie physique de la deuxième moitié du siècle : un espace, pour être connu, ne doit pas seulement être décrit par des voyageurs, il est doit être compris en philosophe. La chorographie (la description régionale) doit permettre de constituer une géographie et d'accroître la connaissance générale de la nature.

Le Nouveau Monde se trouve dans une situation paradoxale aux yeux des Européens : révélé à la conscience du Vieux continent plus de deux siècles auparavant, il n'en est pas pour autant complètement connu, dans le sens quantitatif et la qualitatif que peut avoir l'idée de connaissance. L'espace américain n'est pas encore complètement balisé, malgré l'accumulation des voyages et les progrès manifestes de la navigation et de la cartographie. La somme des savoirs accumulés sur le Nouveau Monde – sa forme géographique, ses différentes régions, ses climats, ses plantes, ses animaux, ses minéraux et ses êtres humains – ne fonde pas nécessairement un *savoir* géographique dans la mesure où l'empilement de connaissances ne peut, sans ordre, sans classification, sans démarche scientifique systématique, constituer un véritable savoir tel qu'il se conçoit en cette fin de siècle.

Et enfin Humboldt vint ? C'est en général ce qu'on pense du regard européen sur l'Amérique : l'importance scientifique du voyage de Humboldt dans le Nord de l'Amérique méridionale et dans les Caraïbes, et ses écrits de géographie botanique, ont donné pour la première fois une version davantage systématisée de la nature et de l'espace américain[1]. Or, si Humboldt est bien un héritier des Lumières et du mouvement progressif qui transforme les enjeux et les modalités des explorations scientifiques, il n'est pas, comme cela peut apparaître parfois, un emblème de la science du XVIII^e^ siècle, qui conçoit un mode d'appréhension scientifique du monde encore bien différent. C'est donc une vision pré-humboldtienne que je chercherai à définir dans les pages qui suivent : l'Amérique du Sud et les Caraïbes sont vues par le regard des Lumières dans leurs complexités et leurs ambivalences parfois. Comme le résument certains critiques, il existe une tension à l'œuvre pendant tout le XVIII^e^ siècle entre d'une part une volonté d'ordonner le monde américain, d'en proposer l'image d'une compréhension complète, et d'autre part la résistance de cet espace par le chaos et l'irréductible étrangeté qu'il ne cesse de présenter aux voyageurs et aux géographes[2]. Le discours et les récits

[1] Voir Alberto Castrillón, « Alexandre de Humboldt (1769-1859), un voyageur révolutionnaire. La constitution d'un nouveau regard vers la nature à partir de l'*Essai sur la géographie des plantes*, 1805 », dans Yves Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVIe-XIXe siècles*, Paris, Éditions dur CTHS, 2006, p. 151-159.

[2] « Au dix-huitième siècle tout écrit sur l'Amérique joue et est joué de cette tension fondatrice entre la volonté d'élaborer un propos rassurant, lissé, et le constat que la connaissance de cet objet, dont on sait désormais qu'il est inattendu, immaîtrisable, à peine représentable, ne peut avoir lieu que dans la confrontation radicale. Ce qui est spécifiquement atteint dans le processus d'inscription de l'Amérique, c'est le rapport entre un signifiant qui reste étranger, lointain, et un signifié qu'on souhaiterait voir efficace dans un espace de signification rapproché,

qui se forment autour des territoires américains composent nécessairement avec cette ambivalence de l'espace et de la nature. Si discours scientifique il y a, il est donc autant le fruit d'un savoir que d'une forme de représentation de l'espace.

Une carte, un récit de voyage, une description géographique, ou une œuvre de fiction, pour dire ce qu'est l'espace en donnent nécessairement une représentation. Dans le *Dictionnaire universel* de Furetière, on trouve à l'entrée « Représentation » une définition dont Louis Marin avait déjà souligné l'ambivalence. La représentation est l'« image qui nous remet en idée & en la mémoire les objets absens, & qui nous les peint tels qu'ils sont[1]. » En ce sens, la représentation suppose l'équivalence mimétique entre un objet et son simulacre capable de le donner à voir de manière fidèle. Mais la représentation est en même temps, dans un autre contexte certes, « l'exhibition de quelque chose[2] », mise en scène d'un objet, ce qui fait dire à l'historien de l'art que « représenter signifie se présenter représentant quelque chose et [que] toute représentation, tout signe ou procès représentationnel comprend une double dimension – dimension réflexive, se présenter ; dimension transitive, représenter quelque chose – et un double effet : l'effet de sujet et 1'effet d'objet[3]. » Le cas de la représentation spatiale, la question prend un tour différent. Si le paysage ou l'espace perçu par un individu, comme un voyageur, peut être représenté, il n'en est rien de l'espace vu de manière surplombante, qu'on trouve dans les cartes ou dans les descriptions géographiques ou chorographiques. Cet espace n'est pas représenté, puisque personne ne peut *voir* un continent ou une région. La représentation repose sur une forme d'invention, qui produit l'espace *à représenter* en même temps qu'elle dit n'en être que la copie parfaite.

ARCHIPELS

S'intéresser à l'Amérique méridionale plutôt qu'au continent américain dans son ensemble permet de faire un pas de côté par rapport aux bornes chronologiques et au *corpus* de textes qu'impliquerait l'intégration de l'Amérique du Nord, par ailleurs beaucoup plus étudiée. En 2019, un colloque de Saint-Étienne invitait à étudier les représentations fictionnelles de l'Amérique dans la littérature française de Fontenelle à Chateaubriand, dessinant des bornes chronologiques du rapport entre le XVIII[e] siècle français et le continent américain qui

connu » (Nathalie Vuillemin et Thomas Wien (dir.), *Penser l'Amérique : de l'observation à l'inscription*, Oxford, Voltaire Foundation, p. 16).

[1] Furetière, « Représentation », *Dictionnaire universel*.

[2] *Ibid.*

[3] Louis Marin, « Mimésis et description » [1988], dans *De la représentation*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1994, p. 255.

s'appliquent davantage à l'Amérique du Nord[1]. Et force est de constater que la plupart des travaux sur l'Amérique au XVIII^e siècle traitent en réalité de l'Amérique du Nord[2]. Or, réduire la focale sur le sous-continent méridional et l'espace caribéen invite à travailler des textes souvent moins convoqués dans les études sur les représentations spatiales et anthropologiques. À la réduction spatiale s'ajoute une réduction temporelle, en choisissant d'arrêter les bornes chronologiques avant le voyage de Humboldt, afin d'essayer de saisir un rapport français à l'Amérique du Sud et aux Caraïbes moins orienté vers ce qui est souvent considéré comme l'apogée de l'exploration scientifique des Lumières.

Le corpus de cette étude est nécessairement fragmenté. Afin de penser ce que peut être la représentation géographique d'un territoire à travers les textes, il faut faire émerger une « littérature géographique », entendue comme un texte référentiel ayant comme ambition de décrire et rendre compte d'un espace. Dans cette catégorie, dont on pourrait discuter la validité, se trouvent les ouvrages de géographie tels qu'on les conçoit au XVIII^e siècle : les manuels, les cours ou les descriptions géographiques, parce qu'ils présentent ce qui fait le cœur de la description de l'espace, donnent à voir la vision peut-être la plus répandue des territoires du globe terrestre.

La géographie, comme science et comme écriture, ayant encore des contours flous au XVIII^e siècle, il est nécessaire d'élargir la compréhension de l'écriture géographique au-delà des ouvrages qui se présentent d'eux-mêmes comme de la géographie. La réflexion sur les connaissances géographiques oblige à ouvrir le corpus aux textes qui ne se présentent pas d'emblée comme de la géographie. C'est pour cette raison que Numa Broc, dans une étude déjà ancienne sur la géographie du XVIII^e siècle traitait ensemble des récits de voyage et des ouvrages de philosophie, malgré les réticences historiographiques de son temps[3]. Puisque ce travail porte essentiellement sur les formes de l'écriture et les représentations des géographies sud-américaines et caribéennes, et non seulement sur l'évolution de l'épistémologie géographique, il faut aussi y inclure les œuvres de fiction qui, même si elles sont peu nombreuses, se font l'écho des savoirs et des représentations, voire les transfigurent.

---

[1] Pierino Gallo et Isabelle Mullet-Blandin (dir.), *Amérique(s) poétique(s) entre Ancien et Nouveau Monde. L'espace américain comme nouveau territoire de la fiction de Fontenelle à Chateaubriand*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2021.

[2] C'est le cas de l'ouvrage fondateur de Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle* (Paris, Hachette, 1913), qui traite finalement beaucoup plus de l'Amérique du Nord que de celle du Sud, comme l'ouvrage bien plus récent de Pierre Berthiaume, (*L'Aventure américaine au XVIII^e siècle : du voyage à l'écriture*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990), qui est principalement consacrée à la Nouvelle France, à l'exception de quelques passages consacrés aux voyages péruvien et amazonien de La Condamine.

[3] Numa Broc, *La Géographie des philosophes : géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Paris, Ophrys, 1975, p. 9.

Les récits de voyage sont une des principales sources de ce travail, et représentent la majorité de la production textuelle au sujet des Amériques. Récit d'un déplacement dans l'espace, le récit de voyage se doit de rendre compte des lieux vus et parcourus, pour des raisons de vraisemblance ou dans un but parfois colonial, en même temps qu'il problématise la question de la restitution linguistique de l'espace référentiel.

Ce travail s'intéresse en particulier au voyage de l'expédition géodésique (1735-1745). L'ensemble des textes relatifs à ce voyage forme un corpus exceptionnel au regard du reste de la production viatique contemporaine : par la longueur de ce voyage, par l'ambition scientifique et descriptive mise en œuvre et par les itinéraires empruntés. Le débat autour de la figure de la Terre anime l'Académie royale des sciences de manière régulière depuis sa création[1]. Il peut être résumé brièvement comme l'opposition entre d'une part les conclusions théoriques de Newton, qui fait de la Terre une sphère aplatie aux pôles, et d'autre part la culture scientifique dominante à la fin du XVII^e^ siècle à l'Académie royale des sciences, héritée de Descartes et de Huygens, qui la conçoit plutôt comme une sphère allongée aux pôles. À cette opposition théorique s'ajoute une série de résultats empiriques difficiles à interpréter. Les mesures géodésiques réalisées en France entre la fin du XVII^e^ siècle et les années 1730 ne permettent pas de déterminer la figure de la Terre. Ce débat ne peut être tranché qu'en mesurant des sections de méridien à l'un des pôles et à l'équateur : la longueur de ces méridiens est la seule preuve qui permette d'affirmer avec une plus grande certitude que la Terre est aplatie ou allongée aux pôles[2]. Deux expéditions sont donc lancées, celle de Maupertuis en 1736 en Laponie, un an après celle dirigée par Louis Godin, dont font partie La Condamine, Bouguer et Joseph de Jussieu, envoyée à Quito. La Condamine et Bouguer deviennent rapidement les deux principaux protagonistes de ce voyage scientifique. Ce dernier, rentré en 1744, donne à l'Académie le récit de son voyage et les résultats de ses mesures, publiés sous le titre de *Figure de la Terre* en 1749[3]. La Condamine, quant à lui, avait choisi de compléter son séjour andin par un voyage le long de l'Amazone, pour rejoindre Cayenne. À son retour en France en 1745, il prononce devant ses pairs le récit de son voyage amazonien, qu'il publie la même année, avant de donner, en

[1] Sur ce débat scientifique, voir John Greenberg, « Geodesy in Paris in the 1730s and the Paduan Connection », *Historical Studies in the Physical Science*, vol. 13, n° 2, 1983, p. 246-249 et du même, « Isaac Newton et la théorie de la figure de la Terre », *Revue d'histoire des sciences*, vol. 40, n° 3-4, 1987, p. 357-366 ; Pierre Costabel, « Science positive et forme de la Terre au début du XVIII^e^ siècle », dans Henri Lacombe et Pierre Costabel (dir.), *La figure de la Terre du XVIII^e^ siècle à l'ère spatiale*, Paris, Gauthier-Villars, 1988, p. 97-114 ; Rob Iliffe, « Ce que Newton connut sans sortir de chez lui : Maupertuis et la forme de la terre dans les années 1730 », *Histoire & Mesure*, vol. 8, n° 3-4, 1993, p. 360-361 ; Mary Terrall, *The Man Who Flattened the Earth. Maupertuis and the Sciences in the Enlightenment*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.

[2] Voir Fontenelle, « Sur la figure de la Terre », *HARS*, 1735 [1738], p. 47-69.

[3] Pierre Bouguer, *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*

1751, le journal intégral de son voyage en Amérique méridionale[1]. Aux publications des deux Académiciens français s'ajoute le *Voyage historique* (traduit en français en 1752) d'Antonio de Ulloa et Jorge Juan y Santacilia, deux militaires et scientifiques espagnols envoyés pour accompagner (et surveiller) les Français dans leurs travaux.

Si cette expédition est la plus connue et semble la plus emblématique de l'évolution des voyages scientifiques au cours du XVIII[e] siècle, plusieurs voyages aux Amériques sont tout aussi importants et lus à la même époque. C'est devenu une banalité de dire que le siècle des Lumières était aussi celui de l'accroissement des voyages et le développement des explorations[2]. Pourtant, rares sont les voyageurs français qui entrent dans les terres de l'Amérique du Sud, à l'exception des Jésuites qui publient les récits de leurs missions dans les *Lettres édifiantes et curieuses* (1702-1776)[3]. Au début du siècle, le père Louis Feuillée et l'ingénieur militaire Amédée Frézier sont les deux principaux voyageurs qui ont contourné l'Amérique méridionale : leur itinéraire, similaire, les fait arriver au Brésil, passer le cap Horn et remonter vers Lima. Les enjeux de ces voyages diffèrent pourtant : Feuillée est un homme de science qui cherche avant tout à observer la nature américaine, à réaliser des expériences de physique et à faire des relevés topographiques[4]. Frézier quant à lui est un espion, envoyé en reconnaissance des fortifications espagnoles, même s'il est aussi versé dans les sciences, géologiques et cartographiques surtout[5]. Dans le domaine des expéditions scientifiques, le voyage botanique de Fusée-Aublet doit être étudié, malgré la brièveté de la partie narrative de son *Histoire des plantes de la Guiane françoise* (1775). C'est aussi le cas du mémoire de Pingré sur l'observation du passage de Vénus à Saint-Domingue (1769). Mais les voyages n'ont pas tous d'emblée une ambition scientifique. La sociologie des voyageurs est bien plus labile. On trouve ainsi une publication étonnante : le *Voyage de Marseille à Lima* (1720) est le fruit d'un voyage réel, d'un certain Bachelier, entièrement remanié par un autre inconnu, Durret, qui a composé un récit de voyage fait d'emprunts à divers ouvrages viatiques et géographiques, parfois au sujet d'espaces

[1] Charles-Marie de La Condamine, *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la côte de la Mer du Sud…*, Paris, Veuve Pissot, 1745 ; « Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale… », *MARS*, 1745 [1749], p. 391-492 ; *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'équateur*…, Paris, Imprimerie royale, 1751 [désormais *Journal du voyage à l'équateur*].

[2] Voir Marie-Noëlle Bourguet, « L'explorateur », dans Michel Vovelle (dir.), *L'Homme des Lumières*, Paris, Editions du Seuil, 1996, p. 285-346 ; Daniel Roche, *Humeurs vagabondes : de la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 19-48 ; et Yasmine Marcil, *La Fureur des voyages : les récits de voyage dans la presse périodique, 1750-1789*, Paris, Honoré Champion, 2006.

[3] *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions étrangères…*, Paris, Le Clerc et autres éditeurs, 1703-1776.

[4] Louis Feuillée, *Journal des observations physiques, mathematiques et botaniques, faites par l'ordre du Roy sur les côtes orientales de l'Amerique meridionale…*, Paris, Pierre Giffart, 1714 [rééd. Mariette, 1725].

[5] Amédée Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chily et du Pérou…*, Paris, Nyon/Ganeau/Quillau, 1716 [rééd. Amsterdam, Pierre Humbert, 1717].

différents[1]. Ce récit permet de mettre en évidence la porosité entre différentes pratiques textuelles : récit personnel et attesté d'une part, et compilation d'autre part. Il s'agit là de la seule occurrence d'un voyage hybride. Même s'ils ne sont pas le fait d'explorateurs scientifiques, les voyages prétendent le plus souvent être l'œuvre d'une seule personne et reposent sur la vraisemblance du discours. L'abbé Courte de la Blanchardière voyage à bord d'un navire marchand et donne un *Nouveau voyage fait au Pérou* (1751)[2]. Le voyage en Amérique n'est parfois qu'une partie d'un voyage plus long : c'est le cas du *Nouveau voyage autour du monde* de La Barbinais Le Gentil (1728) et du *Voyage autour du monde* de Bougainville (1771)[3]. Ce dernier est accompagné par l'abbé Pernety, qui publie par la suite son *Journal historique* (1769) jusqu'aux îles Malouines, dans le cadre de leur restitution à l'Espagne[4]. Les voyages dans les Caraïbes françaises ont une importance considérable pour mesurer le regard colonial français sur ces possessions. Je m'intéresserai surtout à la somme du *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique* du père Labat (1722) dans les Antilles, au *Voyage à la Martinique* de Thibault de Chanvalon (1763) et au *Voyage d'un Suisse* de Girod-Chantrans (1785) à Saint-Domingue[5]. Quelques textes relatifs à la Guyane française ne relèvent pas à proprement parler du récit de voyage : il s'agit de la *Description de la France equinoctiale* de Le Febvre de la Barre (1666) et de la *Nouvelle relation de la France equinoxiale* de Barrère (1743), qui sont davantage des descriptions et des manuels de colonisation que de récits à proprement parler[6].

Cette somme de récits de voyage, communs par le thème du voyage, diffèrent par les enjeux, les formes de chacun de ces textes, ainsi que par les visées idéologiques qui animent leurs auteurs. Cette littérature de voyages doit être comprise par rapport à la géographie qu'ils proposent, tantôt surplombante, dans le cas des descriptions d'ensemble et des projets cartographiques, tantôt plus subjective, produite au gré du déplacement et traduisant une appréhension parfois sensible des lieux et de la nature. Les récits de voyage sont le plus souvent

[1] Durret et Bachelier, *Voyage de Marseille à Lima, et dans les autres lieux des Indes occidentales*, Paris, Coignard, 1720.

[2] René Courte de la Blanchardière, *Nouveau voyage fait au Pérou*, Paris, Delaguette, 1751.

[3] La Barbinais Le Gentil, *Nouveau voyage autour du monde…*, Amsterdam, Pierre Mortier, 1728 ; Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate du Roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile…*, Paris, Saillant et Nyon, 1771 [rééd. 1772].

[4] Antoine-Joseph Pernety, *Journal historique d'un voyage fait aux îles Malouines…*, Berlin, Bourdeaux, 1769 ; *Histoire d'un voyage aux isles Malouines*, Paris, Saillant et Nyon/Delalain, 1770.

[5] Jean-Baptiste Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, Paris, Cavelier/Giffart, 1722 [rééd. 1742] ; Jean-Baptiste Thibault de Chanvalon, *Voyage à la Martinique*, Paris, Bauche, 1763 ; Justin Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse dans différentes colonies d'Amérique…*, Neuchâtel, Société typographique, 1785.

[6] Joseph-Antoine Le Febvre de la Barre, *Description de la France equinoctiale, cy-devant appellée Guyanne, et par les Espagnols, el Dorado…*, Paris, Ribou, 1666 ; Pierre Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale…*, Paris, Piget/Damonneville/Durand, 1743.

accompagnés d'images et de cartes, qui doivent être intégrées à l'analyse de la représentation de l'espace. L'ambition de ce travail et de proposer une lecture formelle de l'écriture de l'espace dans ce corpus de récits de voyage, qui manque pour le domaine du XVIII^e^ siècle, et de voir comment ce genre de textes dialogue avec l'ensemble de la littérature géographique, philosophiques et fictionnelle.

Les récits de voyage doivent être mis en perspective, d'abord en amont, par rapport aux textes qui les précèdent. Au XVIII^e^ siècle, on continue de lire et d'éditer les premiers voyageurs et historiens des XVI^e^ et XVII^e^ siècles : Acosta, Acuña, Zárate, Oviedo, Du Tertre, Plumier et l'Inca Garcilaso de la Vega sont encore abondamment cités par les voyageurs eux-mêmes, qui tirent leur légitimité de la connaissance et de la critique de leurs prédécesseurs. En aval, les récits de voyage, depuis les premiers temps de la conquête, servent de source aux compilations géographiques et aux dictionnaires. Outre les ouvrages de géographie, il faut s'intéresser aux grands ouvrages de compilation qui forgent l'imaginaire géographique : l'*Histoire générale des voyages* de Prévost (1746-1759), l'*Encyclopédie* (1751-1772) et l'*Histoire des deux Indes* de Raynal (1770/1774/1780) à laquelle a grandement collaboré Diderot dans sa dernière édition[1]. Ces ouvrages de compilation recueillent des masses de sources viatiques et géographiques parfois considérables pour tenter d'en faire ressortir un savoir, par comparaison et étude critique. Les dictionnaires, généralistes ou spécialisés, doivent être intégrés à ce travail dans la mesure où ils donnent à lire un état ou une version du savoir géographique sur l'Amérique du Sud et les Caraïbes. La catégorie de « littérature géographique » se doit donc d'inclure des textes *a priori* éloignés des considérations purement spatiales. Il s'agira de voir comment les ouvrages historiques, celui de Raynal mais aussi l'œuvre historique de Voltaire avant lui, construisent et pensent l'espace dans lequel se déroule l'histoire de la colonisation américaine et ses répercussions sur l'Europe. Pour Voltaire, Raynal, comme pour d'autres philosophes et scientifiques, l'espace américain devient moins un espace référentiel, celui des voyageurs et des géographes, qu'une idée à penser. L'*Histoire naturelle* de Buffon (de 1749 jusqu'en 1780 en ce qui concerne cette étude), qui décrit la faune et la flore américaine, doit se comprendre aussi comme la reprise et l'invention d'un savoir et d'un imaginaire géographique. Les *Recherches philosophiques sur les Américains* (1768) de Cornélius de Pauw et sa *Défense* (1770) proposent une vision à charge de l'espace et de la nature américains, compris, dans la lignée de Buffon, comme un monde voué à la dégénérescence. Le débat qui s'ouvre entre le philosophe hollandais et Pernety en 1770 oppose l'appréhension personnelle de l'espace par le

[1] Pour ces trois références, voir la liste des abbréviations.

voyageur à la conceptualisation du philosophe de cabinet[1]. La géographie américaine, prise en ces deux manières de construire un savoir à son sujet, demeure l'objet de débats scientifiques et philosophiques tout au long du siècle.

Pour comprendre la construction du savoir et de l'imaginaire géographique – les deux ne pouvant être compris exclusivement –, il est impératif de croiser différentes formes et différents genres d'écriture. La fiction, dans la mesure où elle s'informe par la lecture de la littérature géographique, met en scène un espace plus ou moins référentiel, voire le transfigure, traduit un état de la connaissance et de la représentation de l'Amérique du Sud et des Caraïbes. Les *Lettres d'une Péruvienne* de Françoise de Graffigny, les épisodes américains de *Candide* et la tragédie péruvienne *Alzire*, les passages caribéens du *Cleveland* de Prévost et des *Aventures de Beauchêne* de Lesage, font entrer la géographie américaine dans le domaine de la fiction. Ce corpus fictionnel relativement disparate, et dont la portée descriptive reste maigre, fait face, dans la deuxième moitié du siècle, à l'émergence d'un renouvellement de la poésie épique qui reprend le thème de la « découverte » et de l'invasion de l'Amérique. *La Colombiade* d'Anne-Marie du Bocage (1756), *Les Incas* de Jean-François Marmontel (1771), *Christophe Colomb, ou l'Amérique découverte* de Nicolas-Louis Bourgeois (1773) et *Le Nouveau Monde* de Robert-Marin Lesuire (1781) tentent de refondre le genre épique en travaillant la matière américaine. Ils opèrent ainsi un travail de compilation du savoir géographique et historique et produisent une transfiguration de cet espace, influencée par l'orientation imaginaire ou idéologique prise par chaque poète, tantôt pour glorifier l'entrée majestueuse de l'Europe dans la modernité, tantôt au contraire pour vilipender les malheurs de la conquête espagnole.

Plusieurs études ont été consacrées au thème américain dans la littérature française du XVIII^e^ siècle. Mais aucune, à ma connaissance, n'a cherché à croiser les genres et les formes de représentation. Pierre Berthiaume, à qui ce travail emprunte beaucoup, s'est intéressé aux récits de voyage en Amérique, dans une perspective à la fois formaliste et intellectuelle. Mais il faut constater que son étude concerne davantage l'Amérique du Nord que l'Amérique du Sud, et que l'objectif d'étudier l'évolution de la forme du récit viatique coupe ce genre d'autres textes et d'autres représentations dont il est pourtant le contemporain et surtout l'interlocuteur. Si ce travail doit s'intéresser spécifiquement à la forme du récit de voyage, dont la relation à l'espace est sans nul doute irréductible à d'autres formes textuelles, mon but est aussi de décloisonner l'étude des différentes formes et genres qui composent ce corpus pour insister davantage sur

[1] La dernière édition de l'ouvrage de Cornélius de Pauw inclut ces trois textes : *Recherches philosophiques sur les Américains…*, Berlin, s.l., 1769.

les continuités de la représentation géographique plus que sur les spécificités formelles de chaque texte.

Le caractère essentiellement fragmentaire de ce corpus, réparti entre littérature viatique, ouvrages savants, scientifiques ou philosophiques, et œuvres fictionnelles, permet de croiser et de comparer des productions textuelles aux fortunes diverses, en essayant de concilier les formes d'expression personnelle qui émanent çà et là, et des constantes ou des lignes de force dans la représentation spatiale qui traversent tout le siècle. Il s'agit en ce sens de s'intéresser à « l'horizon […] changeant » que forme ce corpus varié au sujet de l'Amérique méridionale et des Caraïbes à travers des pratiques d'écritures, sans partir d'une œuvre ou d'une question générique en particulier. La représentation spatiale change-t-elle vraiment d'un genre à un autre ou d'une forme d'écriture à une autre ? Quelles sont les constantes du discours géographique ? Y a-t-il un discours géographique disséminé dans toute la production textuelle ? Il faut donc regarder ce corpus peut-être moins avec un regard artistique qu'en se demandant, à chaque fois, quelles sont les pratiques textuelles et scripturales à l'œuvre, quelles sont les images, les formes de l'espace, qui surgissent et reviennent d'un texte à l'autre. Le texte s'en trouve même excédé, puisque la représentation géographique ne peut se passer d'images : l'iconographie et la cartographie doivent jouer une part importante, non tant pour elles-mêmes que pour le rapport qu'elles entretiennent avec des formes d'écriture. Il ne peut s'agir de tenter de déceler un quelconque imaginaire géographique collectif. Loin de toute psychologie (du public, des auteurs, des voyageurs), c'est avant tout à une analyse des pratiques scripturaires que je m'essaie, invitant à chercher par une lecture attentive des textes et des images ce qui élabore une ou plusieurs géographies de l'Amérique méridionale et caribéenne de la fin du XVII^{e} siècle jusqu'à la veille du moment révolutionnaire atlantique. Ces géographies sont nécessairement plurielles, puisqu'elles invitent à penser et à représenter des formes d'espace différents les uns des autres : la géographie historique des philosophes n'est pas la géographie du voyage. Plusieurs ambitions descriptives se font face : la vision surplombante des lieux, qui est le travail des géographes de cabinet, le regard du voyageur montrant l'espace au fil de son déplacement, la conceptualisation de cet espace par les philosophes et les historiens, et enfin l'usage poétique des référents géographiques pour construire des espaces de fiction.

DRESSER LA CARTE

La littérature du XVIII^{e} siècle a fait l'objet de peu d'études spécifiques sur la question de l'Amérique, contrairement à la littérature du XVI^{e} siècle, grâce aux travaux de Frank Lestringant

sur Léry et Thevet et leur rapport à la géographie. Au XVIII^e^ siècle, l'Amérique n'est pas seulement le lieu d'un exotisme, mais un territoire à penser et à connaître : elle permet d'interroger le fonctionnement du monde moderne en faisant émerger des questions cruciales pour les Lumières, comme celles de la colonisation, de la liberté ou du commerce. Mais vouloir traiter des Amériques dans leur ensemble revient bien trop souvent à oublier quelque peu la spécificité de la partie méridionale du continent : la nature sud-américaine, l'histoire de la colonisation de ce territoire et le fonctionnement du système colonial ibérique offrent aux auteurs du XVIII^e^ siècle un terrain d'expérimentation philosophique et littéraire jamais identique à ce que permet de penser la partie septentrionale de l'Amérique.

L'intérêt critique pour les représentations européennes de l'Amérique à l'époque moderne ont déjà donné de nombreux travaux. Anthony Pagden a ainsi restitué l'histoire des « rencontres » des écrivains européens avec l'Amérique du XVI^e^ à l'aube du XIX^e^ siècle, pour montrer l'évolution des grands traits de la représentation du monde américain[1]. C'est souvent la même amplitude temporelle qui est retenue, par exemple dans l'ouvrage de Jean-Paul Duviols, qui a étudié les représentations imaginaires et fantasmées du continent américain[2]. C'est surtout le XVI^e^ siècle, comme moment crucial des premières rencontres et de la formation des sociétés coloniales américaines, qui a suscité le plus d'intérêt. Les études sur le regard européen sur l'Amérique à l'époque moderne choisissent souvent une perspective historique longue et comparatiste : c'est le cas des travaux de Stephen Greenblatt et, plus récemment, de Daniela Bleichmar. Plusieurs travaux historiques ont montré l'importance de la nature – sa compréhension et son appropriation – dans les discours et les pratiques scientifiques des Lumières[3]. La dimension (post)coloniale de ce travail ne peut être occultée, dans la mesure où il cherche aussi à entreprendre une relecture critique des regards européens sur des espaces non seulement exotiques, mais aussi colonisés, en soulignant tantôt la colonialité de certains discours, tantôt les ambiguïtés de certaines représentations de l'espace et de la nature.

[1] Anthony Pagden, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1993.

[2] Jean-Paul Duviols, *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Promodis, 1986.

[3] Antonello Gerbi, *The Dispute of the New World. The History of a Polemic, 1750-1900* [1955], trad. J. Moyle, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1973 ; Stephen Greenblatt, *Marvelous possessions. The Wonder of the New World* [1988], Chicago, University of Chicago Press, 1991 ; Antonio Barrera-Osorio, *Experiencing Nature. The Spanish American Empire and the Early Scientific Revolution*, Austin, University of Texas Press, 2006 ; James E. McClellan et François Regourd, *The Colonial machine. French Science and Overseas Expansion in the Old Regime*, Turnhout, Brepols, 2011 ; Samir Boumediene, *La Colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du « Nouveau Monde » (1492-1750)*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, 2016 ; Daniela Bleichmar, *Visual Voyages. Images of Latin American Nature from Colombus to Darwin*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2017.

L'ouvrage de Mary Louise Pratt, dont la thèse pose une continuité entre l'écriture des voyages et le projet de domination coloniale, devra donc nécessairement être discuté et confronté aux textes qui, s'ils font apparaître de toute évidence d'un point de vue colonial sur le monde américain, ne peuvent y être réduits[1].

Un renouvellement des études en littérature et en histoire des sciences depuis quelques années a permis de mieux comprendre le rôle et les enjeux propres aux récits de voyage, notamment scientifiques : ces derniers témoignent en effet d'une évolution profonde du rapport à la vérité scientifique, adossée à une écriture qui cherche à accréditer ce savoir tout en mettant en scène la figure du voyageur face au monde qu'il restitue[2]. Les travaux de Nathalie Vuillemin et de Neil Safier sont au cœur de mon travail, dans la mesure où ils posent un cadre pertinent à l'analyse de la nature et de l'espace américain pris à travers les enjeux (rhétoriques, imaginaires et épistémiques) de l'exploration scientifique[3]. Plus largement, ce travail s'inspire des études en poétique des sciences et des savoirs pour comprendre comment une approche scientifique de l'espace repose sur des formes d'écriture et des représentations imaginaires : au XVIII^e^ siècle, le discours géographique, comme tout discours scientifique, est indissociable d'une forme d'écriture[4].

Plusieurs travaux sur l'encyclopédisme des Lumières, qu'il s'agisse de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert et ses évolutions, ou de l'*Histoire des deux Indes* de Raynal, soulignent l'importance des espaces extra-européens dans la pensée des Lumières[5]. La constitution de la science anthropologique au XVIII^e^ siècle, et donc par retour de la dimension anthropologique de la littérature, ont donné lieu depuis les années 1970 à d'importants travaux. L'ouvrage fondateur de Michèle Duchet a permis d'éclairer la place des espaces extra-européens dans la littérature et la pensée française, ainsi que les relations qu'entretiennent la

[1] Mary Louise Pratt, *Imperial eyes: studies in travel writing and transculturation*, Londres/New York, Routledge, 1992.

[2] Steven Shapin et Simon Schaffer, *Leviathan and the Air-Pump: Hobbes, Boyle, and the Experimental Life*, Princeton, Princeton University Press, 1985 ; Christian Licoppe, *La Formation de la pratique scientifique : le discours de l'expérience en France et en Angleterre, 1630-1820*, Paris, La Découverte, 1996 ; Marie-Noëlle Bourguet, Christian Licoppe et Heinz Otto Sibum (dir.), *Instruments, Travel and Science. Itineraries of Precision from the Seventeenth to the Twentieth Century*, Londres/New York, Routledge, 2002.

[3] Nathalie Vuillemin, *Les beautés de la nature à l'épreuve de l'analyse. Programmes scientifiques et tentations esthétiques dans l'histoire naturelle du XVIII^e^ siècle*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2009 ; Adrien Paschoud et Nathalie Vuillemin (dir.), *Penser l'ordre naturel, 1680-1810*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012 ; Nathalie Vuillemin et Thomas Wien (dir.), *Penser l'Amérique…*, *op. cit.* ; Neil Safier, *Measuring the New World. Enlightenment Science and South America*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.

[4] Fernand Hallyn, *La Structure poétique du monde : Copernic, Kepler*, Paris, Éditions du Seuil, 1987 et *Les Structures rhétoriques de la science : de Kepler à Maxwell*, Paris, Éditions du Seuil, 2004 ; Maria Susana Seguin, *Science et religion dans la pensée française du XVIII^e^ siècle : le mythe du Déluge universel*, Paris, Honoré Champion, 2001.

[5] En faire la liste ici serait bien trop long, je renverrai à chaque ouvrage plus bas.

littérature philosophique avec la littérature viatique[1]. Cependant mon travail diffère de cette seule histoire des idées en ce qu'il cherche à croiser systématiquement les différentes parties du corpus étudié pour montrer en quoi différentes formes d'écriture peuvent partager des ressors idéologiques ou imaginaires similaires et dialoguer les uns avec les autres. En ce sens, l'apport des études sur les récits de voyage est primordial pour considérer ce genre littéraire non seulement comme une simple écriture référentielle, mais surtout comme une pratique scripturale complexe et un acteur des enjeux et des débats philosophiques de leur temps. Ainsi, le récit de voyage n'est pas seulement une source d'information de la géographie, il propose aussi une forme de géographie : le corpus viatique doit donc être étudié pour ce qu'il est, d'un point de vue formel et idéologique, et doit servir en même temps à la mise au jour d'un savoir et d'un imaginaire géographique au même titre que la littérature savante.

La littérature critique sur les représentations des espaces extra-européens est d'abord anthropologique et moins géographique, sans doute parce que l'espace, dont la conceptualisation au XVIII^e^ siècle a des contours flous – il s'agit d'abord une notion physique, et la géographie est avant tout une science de la localisation –, semble échapper aux textes mêmes. Faire émerger la géographie dans les récits de voyage et dans la littérature du XVIII^e^ siècle oblige donc à mobiliser un appareil critique pluridisciplinaire. Les études sur les représentations de l'espace dans la littérature fictionnelle sont d'une importance cruciale, puisqu'elles invitent à lire l'espace au-delà du cadre esthétique et interprétatif que le roman descriptif du XIX^e^ siècle a érigé en canon. Cette épistémologie de la lecture croise l'histoire de la géographie et de la cartographie qui, avec les travaux de Christian Jacob, d'Isabelle Laboulais-Lesage ou de Jean-Marc Besse, invite à traiter le discours géographique comme une recherche de forme (scripturale ou visuelle) et une construction parfois autant imaginaire que scientifique[2]. L'approche de cette étude se situe au croisement de ces travaux critiques, en intégrant la question de la géographie de l'Amérique du Sud et des Caraïbes à une réflexion plus large sur la constitution des savoirs dans la France des Lumières, par l'étude des récits de voyage, de leurs compilations, des entreprises encyclopédiques et des fictions narratives ou poétiques. Le genre viatique a bénéficié depuis plusieurs années de travaux considérables, qui ont notamment mis en évidence les principaux éléments formels et structurels d'une telle

[1] Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières* [1971], Paris, Albin Michel, 1995. Je renvoie aussi à d'autres de ses travaux : *Le Partage des savoirs. Discours historique, discours ethnologique*, Paris, La Découverte, 1984 ; *Essais d'anthropologie : espace, langue, histoire*, Paris, PUF, 2005.

[2] Christian Jacob, *L'Empire des cartes : approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992 ; Jean-Marc Besse, *Voir la Terre. Six essais sur le paysage et la géographie* [2000], Marseille, Éditions Parenthèses, 2021 ; Isabelle Laboulais-Lesage (dir.), *Les Usages des cartes (XVII^e^-XIX^e^ siècle). Pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008.

écriture, ainsi que sa dimension parfois philosophique. Mais la question proprement géographique, du moins pour les territoires qui composent cette étude, semble avoir quelque peu échappé à la critique, qui a plutôt travaillé la question anthropologique et l'écriture de la nature. Ce travail n'est pas pour autant une *géocritique*, dans la mesure où ce champ d'étude cherche d'abord à penser comment les représentations (textuelles ou visuelles) façonnent la perception des lieux au-delà du contexte de représentation[1]. Il s'agit avant tout de s'intéresser aux pratiques d'écriture et aux relations entre les textes.

L'Amérique du Sud et les Caraïbes sont autant un espace physique, une réalité géographique, qu'il convient d'arpenter, de décrire, d'inventorier, qu'un problème qui se pose à l'entendement. L'espace naturel et historique, c'est-à-dire à la fois la géographie physique, la géologie, la botanique, les ressorts et les enjeux de sa colonisation par les Espagnols et les Portugais, le système économique qui s'en est suivi, et enfin tous les discours et les représentations qui ont circulé depuis la fin du XV^e^ siècle jusqu'au temps des Lumières, tout cela doit être interrogé, mesuré, comparé, en un mot critiqué par l'exercice raisonné de l'esprit humain. Il ne s'agit donc pas seulement de dessiner l'Amérique *vue* par les Français – car de toute façon, les Français ne *voient* jamais l'Amérique, ils ne voient que les espaces qu'ils traversent, si par chance ils traversent l'Atlantique, ou les cartes qu'on a pu mettre sous leurs yeux –, mais davantage de s'intéresser à l'Amérique telle qu'elle est représentée, interrogée ou comprise, et donc façonnée, reconstruite, par le regard et l'esprit. Une des thèses les plus évidentes de ce travail est ainsi que l'Amérique devient, par l'écriture, une idée. Cette idée d'Amérique est indissociable de la notion de représentation. Les voyageurs cherchent à « faire voir[2] » et à donner une idée des lieux qu'ils ont parcourus ; de même que les philosophes, les historiens et les écrivains de fiction composent une image d'un espace qu'ils ont lu.

L'Amérique du Sud ne peut être « éclairée » que par l'activité intellectuelle, les outils de la raison ou un esprit critique. Car même la cartographie, sans doute la représentation la moins douteuse, puisqu'elle ne semble pas passer par le langage, recourt à une représentation *idéalisée* de l'espace qu'elle doit reproduire. Ces parties du Nouveau Monde sont avant tout des objets textuels et visuels, leur existence, pour la majorité des lettrés de l'époque moderne, est résolument livresque. Et il en est aussi de même pour ceux qui ont voyagé, n'ayant accès le plus souvent qu'à une infime partie du continent et devant, au moment du passage à l'écrit, se référer à des textes antérieurs ou contemporains, et/ou créer un texte plaisant. Cette dimension textuelle de l'espace n'est pas propre à l'époque moderne ou aux temps pré-mondialisés (dans

[1] Bertrand Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, 2007.
[2] Roland Le Huenen, *Le récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, PUPS, 2015, p. 27.

l'acception contemporaine, celle du capitalisme financier, de la mondialisation). Ce que l'on sait d'un espace proche ou lointain est tributaire des représentations discursives apposées sur les lieux, qui forment des imaginaires géographiques encore tenaces, dans un processus de décontextualisation et de recontextualisation propre à l'exotisation telle que la définit Jean-François Staszak[1].

L'étude d'un espace ne peut faire fi du temps. La géographie des Lumières, comme on le verra plus en détail, mêle la description de l'espace et le récit de événements historiques qui s'y sont déroulés. En outre, la compréhension de l'espace n'a de sens que si l'on considère le lieu comme le résultat d'une construction historique, et si l'on voit dans le lieu une source de potentialités pour l'avenir. La géographie américaine, si elle n'est pas complètement utopique comme pouvaient en avoir l'air les récits et les cartes des premiers temps des Grandes Découvertes, est utopique relativement à cette idée que l'Amérique *pourrait* ou *devrait* devenir ceci ou cela, selon les projets de colonisation et la compréhension de sa nature. L'imaginaire géographique est indissociable d'une portée utopique, qui cherche parfois autant à dire l'espace tel qu'il est qu'à en donner une version possible ou désirable. C'est aussi que l'Amérique du Sud a été le lieu de désirs utopiques qui alimentent pendant le siècle les discours et les représentations : Paradis perdu, Eldorado, réductions jésuites, projets coloniaux idéaux. Il y a une tension à l'œuvre entre la fin assumée d'une vision proprement utopique de l'Amérique et la mobilisation d'une pensée de l'Amérique comme un projet, comme un espace en perpétuel devenir, qui doit être façonné ou refaçonné d'après les expériences de l'histoire, les idéaux de la pensée philosophiques, ou l'expérience concrète du territoire ou de la nature. La fin des utopies, qui va de pair avec la disparition progressive de l'image fantasmée du « bon sauvage », est en réalité une façade qui cache une pensée utopique incompressible, qui voit en l'Amérique, surtout méridionale et caribéenne, un lieu *à faire*, et dont la prospérité et la civilisation sont toujours soumises à l'hypothèse de réformes d'ampleur.

LIGNES D'HORIZON

Le propos de ce travail s'organise en trois moments, suivant une progression qui n'est pas sans rappeler celle des compilateurs et des géographes du XVIII^e^ siècle. La progression n'est pas chronologique, dans la mesure où les représentations géographiques ne subissent pas, sur cette période, d'évolution substantielle. Le parcours suit différentes ramifications de la

[1] Jean-François Staszak, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe*, vol. 148, 2008, p. 13.

conception de l'espace tout au long du siècle. La première partie s'attache à l'étude de l'espace sud-américain et caribéen en tant que pratique textuelle. Parce qu'elle n'existe que dans et à travers les textes, la géographie de ces parties de l'Amérique se doit d'être comprise à l'aune des dynamiques textuelles qui l'animent et la reconfigurent pendant tout le siècle. L'Amérique n'est pas seulement, en ce sens, une métaphore ou un signe mobile, elle est un réseau de pratiques scripturales complexe. Cette Amérique de papier fait l'objet de plusieurs déplacements qui mettent en jeu la capacité des contemporains à produire un savoir géographique. Comment passe-t-on du lieu commun au connu, et que se passe-t-il dans ce voyage intellectuel et littéraire ?

La deuxième partie traitera en particulier d'un ensemble restreint du corpus de ce travail : les récits de voyage, dans la perspective d'une étude de la construction de l'espace. Par leur différence irréductible face aux autres formes littéraires, les récits de voyage présentent une manière sans doute incomparable d'écrire la géographie. D'autant plus que cette écriture ne va pas de soi, et répond à des attentes et des critères qui, s'ils peuvent bouger pendant le siècle, restent généralement rétifs quant à la capacité du texte à décrire les lieux. Il faudra donc, pour tenter de saisir l'espace du voyage, redéfinir ce qu'on peut entendre par la description spatiale, en ouvrant la perspective à d'autres formes de représentation et de mise en tension de l'espace : le récit de soi, la cartographie, et l'écriture de l'Autre.

La troisième et dernière partie s'intéressera, revenant à l'ensemble du corpus, à la question de l'espace naturel, qui demeure la principale interrogation des Lumières quant à ces parties de l'Amérique. La nature américaine est appréhendée à travers un double prisme, spectaculaire et scientifique, qui en traduit une vision résolument ambivalente. Par ses excès, elle interroge la connaissance autant qu'elle fascine par ses formes étranges. Les Lumières s'emparent de la question de la nature américaine, comprise comme un réservoir de richesses économiques, qui doit pour être menée au plus haut de ses potentialités, être transformée par l'action humaine. C'est que le sous-continent américain est avant tout le lieu d'un projet sans cesse renouvelé.

PREMIÈRE PARTIE

L’ESPACE ET LE TEXTE

PRÉAMBULE

L'ESPACE COMME « SIGNE MOBILE »

L'idée qui traverse cette première partie – et qui n'est, en soi, pas nouvelle – est que l'Amérique est avant toute chose une construction textuelle, composée par des strates de textes et d'images accumulées et recomposées depuis la fin du XV^e^ siècle.

Dans un chapitre consacré au voyage de Jean de Léry, Michel de Certeau compare le récit du voyageur protestant à la célèbre allégorie de l'Amérique de van der Straet, femme nue sur un hamac, face à Amerigo Vespucci (fig. 1)[1]. Il fait de cette Amérique au corps désirable une page blanche sur laquelle il faut écrire : ce corps-territoire est d'abord à nommer, et à remplir de discours qui accompagnent sa conquête et sa connaissance. La critique postcoloniale, d'inspiration foucaldienne, s'est aussi longuement intéressée à la dimension discursive de la domination espagnole en Amérique[2]. Pour le dire un peu grossièrement, l'espace – et surtout l'espace lointain – n'a de réalité que textuelle ou iconographique.

En effet, l'appréhension des espaces américains par le public lettré du XVIII^e^ siècle s'effectue par les textes, les cartes et les images, qui puisent le plus souvent aux mêmes sources, se reprennent les uns les autres, se commentent. Plusieurs études ont déjà montré à quel point les premiers écrits consacrés à l'Amérique étaient imprégnés de la culture antique savante et lettrée[3]. L'observation *in situ* de l'Amérique n'a de sens que comprise par rapport à la bibliothèque physique ou mentale du scripteur. Toute écriture de l'Amérique, au XVIII^e^ siècle et au-delà, prend forme grâce aux autres textes qui la précèdent, et si l'expérience personnelle et attestée du territoire gagne en importance, par un changement progressif de la valeur

[1] Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire* [1975], Paris, Gallimard, 2002, p. 9-10.

[2] L'exemple le plus frappant est peut-être l'ouvrage de Walter Mignolo sur la Nouvelle-Espagne au XVI^e^ siècle. Voir *The Darker Side of the Renaissance: Literacy, Territoriality and Colonization*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995.

[3] Wolfgang Haase et Meyer Reinhold (dir.), *The Classical Tradition and the Americas*, Berlin/New York, De Gruyter, 1994 ; Anthony Grafton, *New Worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1995.

épistémologique des voyages, elle n'a de sens que par rapport à une connaissance livresque de l'espace.

Il serait donc partiellement faux de considérer d'emblée que l'écriture de l'espace concerne d'abord l'espace réel : elle concerne beaucoup plus l'espace textuel dans lequel elle s'insère. Le siècle des Lumières voit apparaître un double mouvement : de reprise critique des sources anciennes, et de requalification des critères de fiabilité et de validité d'une description géographique, qui laisse une place plus importante à l'observation. Un autre élément doit être retenu : il s'agit du fait que l'Amérique, par sa réalité d'abord textuelle, tend à devenir une image ou une idée. L'espace américain est un « signe mobile[1] », constamment réinvesti par des formes imaginaires et des propositions idéologiques. La description de l'Amérique du Sud et des Caraïbes, pour précise, informée ou débarrassée de ses oripeaux légendaires qu'elle soit, demeure informée *a priori* par une représentation et s'insère toujours dans une discours philosophique, scientifique ou historique : terrain de conquête religieuse pour les missionnaires jésuites, interrogations sur la civilisation chez Voltaire et Diderot, bien-fondé et réformes du colonialisme chez Raynal, triomphe de la science moderne sur la nature chez les voyageurs de l'expédition géodésique française, formes spectaculaires de l'ordre naturel chez Buffon, manifestation de la modernité éclairée chez Du Bocage, et pour Marmontel au contraire victoire du fanatisme.

[1] Benjamin Hoffmann, « L'Amérique, signe mobile », dans *L'Amérique posthume. Réinventions littéraires de l'Amérique à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 331-339.

CHAPITRE I

VOYAGES TEXTUELS ET CONSTRUCTION DU SAVOIR GÉOGRAPHIQUE

VOYAGER EN LIEU COMMUN

Le lieu commun, avant de devenir le *cliché* récusé par les poétiques modernes et une angoisse récurrente des voyageurs-écrivains à partir du XIX^e^ siècle, représente les lieux du discours dans lequel l'orateur ou l'écrivain puise, et qui permettent de construire un texte ou un discours reconnaissable, identifiable et intelligible. Étudier les lieux communs dans la littérature géographique, c'est d'abord prendre le terme au pied de la lettre : les lieux communs sont pensés, dès l'Antiquité, comme une topographie du discours, un espace dans lequel on circule et s'arrête[1]. Étudier les lieux communs géographiques relèverait donc d'un certain pléonasme, mais cela permet de comprendre la poétique de cette littérature géographique, principalement composée de récits de voyage, ainsi que celle des lieux communs, entendus comme des formes textuelles supposément investies d'un savoir.

C'est un lieu commun de la critique : le texte et l'espace ne sont jamais réellement séparés dans l'expérience du voyage. Ce jeu de va-et-vient entre l'écriture *in situ* et la lecture, précédant ou suivant le voyage même, se prolonge au-delà du texte viatique. Il faudrait pourtant se garder de regarder l'usage du lieu commun au XVIII^e^ siècle avec les yeux des voyageurs ou des lecteurs du XIX^e^ siècle : le lieu commun ne représente pas tant un problème viatique et poétique, du moins pour la géographie américaine, qu'un moyen de soutenir le récit, de

[1] Anne-Gaëlle Weber, *Les Perroquets de Cook. De la fabrique littéraire d'un lieu commun savant*, Paris, Classiques Garnier, p. 17.

l'attester, voire de le compléter[1]. Dans la littérature géographique, le lieu commun sert à l'élaboration d'un savoir, puisqu'il est la base du discours grâce à laquelle le voyageur, le géographe ou le philosophe vient construire une version soit plus vraisemblable, soit plus authentique, soit plus rationnelle de l'espace.

Les compilations des récits de voyage, les dictionnaires et encyclopédies, les ouvrages de géographie et d'histoire, pratiquent tous le lieu commun au sens propre : un lieu géographique déjà balisé, admis comme connu, attesté par les témoignages répétés de plusieurs voyageurs, qui en figent la forme linguistique. L'étude du lieu commun géographique implique de comprendre les relations intertextuelles qui unissent des textes aux formes parfois très différentes. Les récits de voyage dialoguent entre eux, dans la mesure où ils balisent souvent les mêmes lieux réels ; ils empruntent aussi des lieux communs issus d'autres formes littéraires. Les récits de voyage sont ensuite repris : compilés, comparés, critiqués, ils font l'objet d'une recomposition qui visent à en tirer un savoir. Adossés à l'autorité (ou à la réfutation) de tel ou tel auteur, ils peuvent fonctionner comme des citations, tout en énonçant le plus souvent une vérité générale sur un lieu.

Le lieu commun a un intérêt, qu'on pourrait appeler normatif : il sert à dresser une sorte de cartographie imaginaire, non vraiment des connaissances relatives à l'Amérique du Sud, mais de la représentation qu'on en donne à lire au XVIII^e^ siècle. En d'autres termes, on peut comprendre le lieu commun comme l'horizon d'attente de la lecture d'un récit de voyage, l'arrière-plan attendu du déroulé du voyage. Il est donc aussi précieux que problématique. Un autre intérêt réside dans ce changement d'écriture du récit de voyage qui apparaît au siècle des Lumières : la citation des voyages antérieurs est un impératif non seulement de vraisemblance mais aussi de crédibilité intellectuelle. Il faut dialoguer avec les voyageurs passés pour mieux s'en distinguer éventuellement et pointer les erreurs ou les approximations. La posture critique du voyageur des Lumières est donc indissociable du lieu commun. S'il n'est jamais complètement rejeté, il est souvent réinvesti, par l'expérience du voyage, par l'analyse comparative ou le regard critique, injectant de cette manière à ce savoir *fossilisé* la nouveauté et la crédibilité que réclame l'épistémologie critique des Lumières. La compilation, les dictionnaires et les encyclopédies se nourrissent de ces lieux communs ainsi accrédités et considérés comme vrais. L'étude du lieu commun et des phénomènes d'intertextualité (plus proches, le plus souvent, du « copier/coller ») fait apparaître la manière dont certains auteurs

[1] Sur le problème de l'écriture des récits de voyage face aux lieux communs au XIX^e^ siècle, voir Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, PUF, 1997, p. 54-60.

construisent un discours géographiquement vrai, de même que les hiatus, les incohérences, les manipulations ou les transformations que cette construction implique.

VOYAGES PRÉSENTS, VOYAGES PASSÉS

La *terra incognita* que pouvait être l'Amérique aux premiers temps des conquêtes européennes a laissé place à un monde déjà bien quadrillé par de nombreux voyageurs. Les itinéraires des voyageurs sont souvent les mêmes. À l'exception de La Condamine et de Bouguer, qui seuls entrent dans l'intérieur du Pérou et, pour le premier, dans l'Amazonie, les voyageurs du XVIII^e^ siècle suivent presque tous un chemin qui leur fait contourner le continent sud-américain : côtes du Brésil, île paradisiaque de Santa Caterina, embouchure du río de la Plata, Montevideo, Buenos Aires, passage du détroit de Magellan, remontée vers le Chili, Concepción, Valaparaíso, puis le port de Callao et Lima, pour ceux qui ne continuent pas vers l'Est. Les voyageurs vont de port en port, de ville en ville. Aucun espace traversé par les voyageurs français n'a pas fait l'objet d'une description ou d'un récit dans les siècles précédents. Voyager en Amérique au XVIII^e^ siècle revient donc en quelque sorte à voyager avec une bibliothèque parfois déjà ancienne, qu'il parachève ou critique. Anne-Gaëlle Weber résume en ces termes la place du voyageur du XIX^e^ siècle, qui valent tout aussi bien pour ceux du siècle précédent, dans le cas de l'Amérique : « Le voyageur qui complète ou voit mieux ce que d'autres ont vu avant lui est toujours condamné à marcher sur les traces de ses prédécesseurs[1]. » Le voyage est une répétition, qui intègre toujours la référence aux voyages passés.

Cette répétition s'insère textuellement par le biais de la citation. Même si Bougainville peut prétendre qu'il « ne cite ni ne contredi[t] personne[2] », la citation n'a pas besoin d'être explicite pour en être une : Bougainville dit ne pas s'insérer dans les débats philosophiques qui ont lieu en France, mais son récit de voyage est, par l'itinéraire choisi et les descriptions proposées, un palimpseste plus ou moins flagrant. On fait toujours le même voyage qu'un autre a déjà fait. Certes, cette pratique d'écriture est une tendance du récit de voyage (on écrit toujours le voyage par rapport aux autres voyages déjà écrits) : l'intertextualité et sa mise en scène dans le récit est un trait fondamental du genre. La citation concerne donc à la fois les voyageurs proches et lointains dans le temps, pour mesurer l'écart entre le voyage et la lecture et proposer une relecture critique des sources disponibles. Cette pratique de la citation prend un tour

[1] Anne-Gaëlle Weber, *Les Perroquets de Cook…, op. cit.*, p. 24.
[2] Bougainville, *Voyage autour du monde…*, *op. cit.*, p. 16.

davantage philosophique ou historiographique quand elle concerne des écrits de la découverte ou des premières explorations. Il s'agit le plus souvent de rendre compte de l'histoire européenne de ce continent (en l'absence d'histoire des peuples indigènes, à l'exception des Incas) et de proposer une lecture critique des premiers textes relatifs à cet espace.

Le père Louis Feuillée apparaît comme l'un des personnages principaux, si ce n'est le seul personnage récurrent après le narrateur même, du journal de voyage de Frézier, qui le cite abondamment et se compare presque systématiquement à lui. La réédition en 1725 du journal de Feuillée transforme la relation intertextuelle en dispute à distance. Frézier annonce dans l'avertissement qui ouvre son voyage, s'être principalement intéressé aux « mœurs des Habitans, & [à] ce que la Nature y produit de rare, particulièrement l'or & l'argent, […] pour suppléer à ce qui manque au Journal du P. Feuillée, afin que nos Ouvrages n'ayent presque rien de commun, & que le Public ne soit point ennuyé de redites[1]. » Il a bien conscience que son itinéraire est le même que celui de son prédécesseur, d'où cette volonté assumée de s'en distinguer à chaque fois pour venir pointer les limites et les failles des descriptions du père Minime. Malgré tout, même si les deux hommes ont suivi la même route, le second voyage apparaît, pour son auteur, comme radicalement différent. Il s'agit d'une différence de valeur, puisque Frézier présente son voyage comme plus rigoureux, notamment en ce qui concerne les opérations scientifiques – cartographiques surtout – qu'il a menées :

> Il se trouve des différences considerables entre quelques Plans du P. Feuillée & les miens qui pourroient faire douter de la justesse des uns & des autres. Sans mépriser les Ouvrages de ce Religieux que j'honore, & dont j'estime fort l'érudition, on peut dire qu'il s'y est moins appliqué qu'aux Observations de Physique de Botanique, & d'Astronomie, qui étoient son unique dessein, ausquelles [*sic*] la Géographie a particulièrement de grandes obligations. D'ailleurs il n'étoit point d'un âge propre à de rudes exercices ; pour lever de grands plans il falloit un jeune homme de fatigue, qui se donnât la peine d'aller chercher plusieurs stations dans les lieux écartez, couverts, ou de difficile accès, faute du secours de Chaloupes, dont on ne peut disposer dans un Vaisseau Marchand, où l'on trouve rarement un Capitaine qui ait du goût & de la complaisance pour les Gens de Lettres[2].

Il faut assumer le lieu commun (être passé par les mêmes lieux) pour mieux contourner la répétition et l'ennui qu'il pourrait susciter, mais le voyage de Frézier se présente bel et bien comme une répétition de celui de Feuillée. Le passage à la publication oblige donc à rejouer le voyage, voire à le dédoubler, dans la mesure où le voyageur entre en dialogue avec ses prédécesseurs ou, comme le dit Feuillée dans la réédition de son voyage en 1725, de ses successeurs :

---

[1] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud aux Côtes du Chili, du Pérou et du Brésil* [1716], Amsterdam, Pierre Humbert, 1717, t. I, p. xvi.

[2] *Ibid.*, p. xi.

> Le goût dominant de notre siècle est la critique, peu d'écrivains manquent de censeurs. M. Frezier à qui j'avois communiqué les desseins de mon Voïage de la Mer du Sud, m'a, par un nouveau genre de reconnoissance, critiqué fort durement dans la relation de son Voïages ; s'il avoit apporté à cette entreprise la capacité neccssaire, je profiterois de ses censures loin de m'en plaindre ; je n'en puis profiter & dois m'en plaindre. M. Frezier, Pilote sans étude, Observateur sans instrumens n'est pas surement propre à corriger des Observations faites par un homme à qui une longue expérience & de bons instrumens donnoient un grand avantage[1].

La temporalité du voyage se voit donc élargie par les jeux de citations et de comparaison qui transforment parfois le récit de voyage en espace de la polémique. Le lieu commun n'est pas si *commun*, dans la mesure où la dispute, dans ce cas précis, porte précisément sur des mesures et des déterminations cartographiques. Deux usages de la citation peuvent être déterminés. Le premier usage tente de créer un espace référentiel commun. Godin des Odonais, dans la lettre du 28 juillet 1773 qu'il adresse à La Condamine pour lui narrer le voyage de sa femme, Isabel, scande son récit de « vous savez » ou « vous connaissez[2] » pour rappeler à son destinataire le souvenir des configurations géographiques et sociales du voyage en Amazonie. Louis Godin des Odonais répète ainsi, sur le mode de la connivence, un savoir partagé non seulement entre les deux hommes, revenus de leur voyage, mais aussi par un lecteur virtuel, les informations partagées ayant été rendues publiques bien avant l'écriture de cette lettre. Il partage ainsi avec La Condamine le souvenir d'une expérience harassante de l'espace amazonien : « Vous savez, Monsieur, que les bords de ces rivières sont garnis d'un bois fourré d'herbes, de lianes & d'arbustes, où l'on ne peut se faire jour que la serpe à la main, en perdant beaucoup de tems[3]. » En ce début des années 1770, ce « vous savez » ne concerne plus seulement La Condamine, dans la mesure où la représentation de la forêt tropicale comme un obstacle répété est devenue un lieu commun de la littérature de voyage. La Condamine lui-même commençait son voyage sur l'Amazone par l'énumération des voyageurs précédents, en admettant que son principal prédécesseur, le père Acuña, avait donné un récit très connu : « La traduction en notre langue, publiée en 1682, par M. de Gomberville, de l'Académie Françoise, est entre les mains de tout le monde[4]. »

L'autre usage vise non pas tant à construire cette référence qu'à la préciser par le biais de la correction, le plus souvent polémique : elle oppose deux visions ou deux mesures du monde américain, moins pour en donner une image plus juste au public que pour accréditer

[1] Feuillée, *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites par ordre du Roi sur les côtes orientales de l'Amérique Méridionale, & aux Indes Occidentales* [1714], Paris, Jean Mariette, 1725, p. i.

[2] « La galiote continua sa route à la forteresse de *Curupa*, que vous connoissez, à soixante lieues environ au-dessus du Parà. » (Louis Godin des Odonais, *Lettre de M. Godin des Odonais, à M. de la Condamine,* s.l., 1773, p. 26).

[3] *Ibid*., p. 17.

[4] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 396.

davantage la précision d'un voyage sur un autre. L'exemple le plus frappant est sans doute le voyage de Humboldt, près d'un siècle après La Condamine et Bouguer, qui, dans sa partie andine, retrace le même chemin que l'Académicien français pour refaire après lui les mesures. Il compare à chaque fois son expédition à celle de son prédécesseur, pour mesurer l'écart qui sépare les deux voyages en termes épistémiques et aussi pour faire voir comment le lieu commun du voyage se transforme progressivement au fil du temps, un volcan ayant par exemple changé de taille entre les deux expéditions ou un autre, le Pichincha, s'étant réveillé après des années d'inactivité.

> Dans l'expédition que je fis le 23 juin 1802 au Chimborazo, nous avons prouvé qu'avec de la patience on peut soutenir une plus grande rareté de l'air. Nous parvînmes 500 toises plus haut que La Condamine (au Corazón) et nous portâmes au Chimborazo des instruments à 3 031 toises, voyant descendre le mercure dans le baromètre à 13 pouces 11,2 lignes ; le thermomètre était de 1,3° au-dessous de zéro. […] Une crevasse affreuse nous empêcha de parvenir à la cime du Chimborazo même, pour laquelle il ne nous manquait que 236 toises. Vous savez qu'il y a encore une grande incertitude sur la hauteur de ce colosse, que La Condamine ne mesura que de très loin, en lui donnant à peu près 3 220 toises, tandis que Don Jorge Juan la met de 3 380 toises, sans que la différence provienne de la différente hauteur qu'adoptent ces astronomes pour le signal de Carabura. [...] Le volcan de Tunguragua a diminué beaucoup depuis le temps de La Condamine ; au lieu de 2 620 toises je ne le trouve plus que de 2 531 toises, et j'ose croire que cette différence ne provient pas d'une erreur d'opération parce que dans mes mesures de Cayamba, d'Antisana, de Cotopaxi, d'Iliniza, je ne diffère souvent pas de 10 à 18 toises des résultats de La Condamine et de Bouguer. Aussi tous les habitants de ces malheureuses contrées disent que Tunguragua a baissé à vue d'œil. Au contraire je trouve Cotopaxi, qui a eu des explosions si immenses, de la même hauteur qu'en 1774, ou plutôt de quelque chose plus haut, ce qui proviendra d'une erreur de ma part. Mais aussi la cime pierreuse du Cotopaxi indique que c'est une cheminée qui résiste et conserve sa figure. Les opérations que nous avons faites depuis janvier à juillet dans les Andes de Quito, ont donné à ces habitants la triste nouvelle que le cratère de Pichincha, que La Condamine vit plein de neige, brûle de nouveau et que le Chimborazo, que l'on croyait être si paisible et innocent, a été un volcan et peut-être le sera un jour de nouveau[1].

Marie-Noëlle Bourguet et Christian Licoppe font une lecture attentive de cette lettre de Humboldt pour montrer de quelle manière le savant prussien marche dans les pas de ses prédécesseurs. Humboldt devient ainsi l'héritier du voyage des Académiciens, auxquels il rend hommage, mais un héritier dont les résultats scientifiques dépassent en rigueur et en certitude ceux du voyage précédent[2]. Certes, l'expédition géodésique française ouvre la voie de la connaissance de la cordillère des Andes, mais, par son imprécision et son incapacité à proposer une analyse globale de la nature andine, elle est loin d'être suffisante pour en établir un savoir certain.

Humboldt exprime un rapport finalement assez courant entre le voyageur et ceux qui l'ont précédé. Bouguer, au début de son voyage entre la côte pacifique de l'actuel Équateur et

[1] Lettre d'Alexander von Humboldt à Delambre, 25 novembre 1802, dans *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt, 1798-1807*, éd. E.-T. Hamy, Paris, Guilmoto, 1905, p. 143-144.

[2] Marie-Noëlle Bourguet et Christian Licoppe, « Voyages, mesures et instruments : une nouvelle expérience du monde au Siècle des lumières », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 52, n° 5, 1997, p. 1126-1127.

les montagnes de Quito, prend conscience de suivre le même itinéraire que les premiers conquérants du Pérou :

> Je venois de suivre exactement la même route qu'avoit pris une ancienne troupe d'Espagnols dont les Historiens nous ont conservé le Souvenir. Cette troupe étoit commandée par Dom Pedro Alvarado, lorsque dans les premières années de la conquête du Pérou, & précisément deux siécles avant moi, il falloit ce même trajet pour mener un secours considérable à François Pizarre. Il se rendit de Puerto-Viejo à Guayaquil, en passant par Jipijapa, comme je venois de le faire. De Guayaquil il monta au pied de Chimboraço, & il passa par le côté du Sud de cette montagne pour aller à Riobamba, dont le nom étoit alors Rivecpampa ; mais en passant sur une colline qui doit être nécessairement ce même poste nommé maintenant l'Arénal, soixante-dix de ses gens qui ne connoissoient le Pérou que par le bruit de ses richesses, & qui n'avoient pris aucune précaution, périrent de froid & de lassitude, & entr'autres les deux ou trois premières femmes Espagnoles qui tentèrent d'entrer dans le pays[1].

L'insertion du récit historique au moment de l'écriture du voyage ajoute au récit initial une dimension funeste et héroïque, Bouguer rejouant une nouvelle découverte de l'Amérique andine.

Bouguer et Humboldt font, à des degrés divers, de la citation une comparaison. Les voyageurs anciens doivent être relus, contredits ou amendés. Il en va de même pour les géographes ou les savants qui reprennent à leur compte ces récits. Le voyage amazonien de La Condamine est l'expression claire d'une comparaison systématique entre le voyage présent et la bibliothèque, textuelle et cartographique, qui l'a précédé. L'énumération des voyages sur l'Amazone est l'occasion de pointer leurs faiblesses. Il conçoit son voyage comme un éclaircissement de la géographie amazonienne, car les anciens auteurs l'avaient considérablement obscurcie, par l'imprécision de leurs observations, reprises et répétées servilement ensuite par les géographes et les historiens. Le nom même du fleuve Amazone s'est embrouillé au fil des voyages et des descriptions :

> Laet, & les Géographes qui ont cru comme lui, que le Marañon & l'Amazone étoient deux rivières différentes, sont excusables d'avoir déféré à l'autorité de Garcilasso & de Herrera ; mais il est singulier que ces deux Historiens aient ignoré, que non seulement les Auteurs originaux de leur nation donnent dès l'an 1513 le nom de Marañon à la rivière que descendit depuis Orellana, mais qu'Orellana lui-même dit dans sa Relation, qu'il rencontra les Amazones en descendant le Marañon, ce qui est sans réplique ; & en effet, ce nom lui a toûjours été conservé sans interruption jusqu'aujourd'hui, depuis plus de deux siècles chez les Espagnols, dans tout son cours, & dès sa source dans le haut Pérou[2].

Si La Condamine arrive en Amazonie avec une bibliothèque, celle-ci ne vaut pas grand-chose au regard de ses critères de véracité. Au sujet des conquérants, il est sans appel, affirmant que de « pareils voyages ne donnoient pas de grandes lumières sur le cours du fleuve[3] ». Seul un missionnaire, le père Fritz, a réalisé un voyage qui se rapproche le plus de l'ambition

[1] Bouguer, *Relation abrégée…*, dans *La Figure de la Terre*…, *op. cit.*, p. xxx.
[2] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 395.
[3] *Ibid*.

géographique de La Condamine. Mais là encore, les failles sont saillantes, et sa carte doit être considérablement amendée : « Il ne faut que lire son Journal dont j'ai une copie, pour se convaincre que ce Missionnaire, malade lorsqu'il descendit la rivière pour aller chercher du secours au Parà, gêné & gardé à vûe à son retour, ne pût guère faire les observations nécessaires pour rendre sa Carte aussi exacte qu'il en étoit capable[1]. » Pour l'Académicien français, l'Amazonie est encore une *terra incognita* malgré les voyages et les établissements des missionnaires, non pas que le territoire réel ne soit pas connu, mais que la connaissance qui en a été tirée est bien trop lacunaire : « on ne sçait aujourd'hui en Europe de tout ce qui concerne les pays traversez par l'Amazone, que ce qu'on en sçavoit déjà il y a plus d'un siècle, par la Relation du P. d'Acuña ; & par conséquent tout ce que j'ai à en dire, qui ne me sera pas commun avec cet auteur, est absolument nouveau pour le Public[2]. » La citation crée l'écart et justifie la nouveauté et la crédibilité d'un voyage qui veut faire lire sa propre version de l'espace amazonien.

Néanmoins, si la plupart des voyages promettent le neuf, l'inédit ou la correction des voyages antérieurs, la référence explicite à la bibliothèque des voyageurs, ou la reprise aveugle de certains lieux communs du voyage, sont des pratiques courantes de l'écriture viatique. La littérature géographique, au sens large, est elle aussi largement tributaire du lieu commun. Ce dernier ne peut jamais être évacué du rapport à l'espace. Il est en effet *ce qui se sait* d'un territoire, ce qui permet au récit de voyage de soutenir la comparaison avec les autres récits (son absence pourrait semer le doute sur la réalité du voyage). Mais en même temps, l'accumulation des lieux communs pourrait aussi soulever quelques interrogations sur l'observation personnelle du voyageur. Le récit de voyage composé de lieux communs peut n'être qu'un voyage par les livres, une simple recompilation de voyages passés, qui ne nécessite pas d'avoir soi-même voyager, mais qui fait perdre au récit sa valeur de témoignage individuel et, par-là, tout son intérêt. Laissez-passer minimal de crédibilité (il permet de dire qu'on a bien vu ce qu'il fallait voir dans tel endroit), le lieu commun doit être manié avec subtilité pour ne pas éveiller de soupçons. Il est aussi un cache-misère : sa présence peut aussi servir à remplir le récit, là où le voyage lui-même se révélerait insuffisant ou décevant. La question du lieu commun permet d'interroger les pratiques scripturales de la littérature géographique, qui reprend, recompose, et compare une masse textuelle déjà conséquente. Dans le lieu commun américain se joue aussi un rapport complexe entre les pratiques scripturale et la revendication d'une *expérience* de l'espace. Le lieu commun se situe entre la pratique individuelle de l'espace

[1] *Ibid*., p. 397.
[2] *Ibid*., p. 398.

réel et la pratique (à la fois individuelle et collective) de l'espace textuel, dont il tire une double autorité. L'observation et l'écriture du *printemps éternel* américain, par reprise d'un *topos* à la fois poétique et viatique, permet de mesurer l'évolution de la valeur du lieu commun, progressivement réinvesti par les voyageurs.

RETROUVER LE *LOCUS AMŒNUS* : UN CLIMAT DE PAPIER

L'Amérique contient en elle plusieurs types d'espaces. Elle renferme soit des espaces effroyables, au climat extrême (froid ou chaud), périlleux, escarpés, insalubres ; soit des lieux enchanteurs, tempérés, de véritables havres de bonheur, bien que les voyageurs n'y restent malheureusement que trop brièvement. L'image spatiale qui découle de cette appréciation générale construit une cartographie sensible des lieux agréables et des lieux à fuir. Les voyageurs reprennent ou construisent une série de *topoi* spatiaux et climatiques qui reposent sur la réactualisation des figures du *locus amœnus* et du *locus terribilis*, adaptés en apparence aux conditions particulières du sous-continent, mais qui reprennent en réalité des images et des expressions convenues de longue date, qu'il s'agisse de formes empruntées à la poésie antique ou de figures forgées dès les premiers récits de voyage des XV^e^ et XVI^e^ siècles.

On trouve dans la liste des *loci terribiles* les montagnes de la cordillère des Andes, où sont creusées la plupart des mines, les bords humides de l'Amazonie, les côtes arides et brûlantes des Caraïbes, ou encore le détroit du Darién et Portobelo. La vision générale du continent est marquée par la désolation et un rapport dysphorique à l'espace et au climat. Dans une lettre jésuite publiée en 1774, soit après la plupart des voyages réalisés en Amérique du Sud, le père Morghen rappelle en introduction que son lecteur sera rapidement désabusé ou déçu de sa lecture, car sa description offre à voir des lieux beaucoup moins enchanteurs que ce que laissaient entrevoir les premiers explorateurs ou les voyageurs affabulateurs.

> Je n'ai point oublié, Monsieur, les brillans tableaux que vous m'avez faits autrefois de ce pays ; mais j'ose vous assurer qu'ils sont peu conformes à la vérité, & que les voyageurs qui vous en ont suggéré l'idée, se sont moins embarrassés de dire le vrai que de charmer l'esprit de leurs lecteurs. Au reste, je ne prétends point que le Pérou soit un de ces pays ingrats & sauvages, qui n'ont rien d'agréable pour les étrangers. On y trouve certainement une grande partie des choses qui attirent les voyageurs, curieux de singularités ; mais on pourroit rabattre beaucoup de l'image qu'on s'en est formée en Europe[1].

Mais l'Amérique du Sud n'est pas seulement composée de montagnes enneigées et dangereuses ou de lieux où règne un climat tropical humide et étouffant. Si, bien sûr, la plupart

[1] *Lettre du R. P. Morghen à M. le Marquis de Reybac*, dans *LEC*, t. XXXII, p. 37-38.

des voyageurs insistent sur les affres du climat et les dangers des météores (le vent, la pluie, le tonnerre), certains moments peuvent devenir de véritables éloges des lieux. Dès la fin du XV^e^ siècle, José de Acosta décrivait le paradoxe de la zone torride américaine, qui peut se transformer en printemps par l'action des éléments : « ceste [zone] Torride reçoit une si douce température par le bénéfice de l'air frais & gracieux, de telle sorte que combien qu'elle ait esté tenuë des anciens, plus embrasee qu'une fournaise ardente, & ceux qui l'habitent à present, la tiennent pour un Printemps délicieux[1]. » Contrairement à la géographie d'inspiration aristotélicienne, qui faisait de la zone torride un espace inhabitable, l'expérience viatique fait de certaines parties de cette même zone un reflet amélioré de la zone tempérée européenne.

Les éloges du climat américain imitent la découverte – toujours reconstruite – des *loci amœni* de la poésie antique, celle de Virgile surtout, qui chantait les lieux naturels caractérisés par la douceur du climat, et propices au libre développement de l'âme et des sens. La diversité de la géographie de l'Amérique rétablit quelquefois un climat jugé agréable, même si les zones intermédiaires restent – au grand dam des voyageurs – assez rares. La province de Quito, le Chili et les villes de Lima et de Coquimbo trouvent grâce aux yeux des voyageurs français pour la tempérance et l'agrément du climat.

Dans son journal de voyage, La Condamine donne une des traductions les plus frappantes de ce rapport euphorique au climat quiténien :

> Plus je montois, plus les bois s'éclaircissoient : bien-tôt je ne vis plus que des sables ; & plus haut, des rochers nus & calcinés, qui bordoient la croupe septentrionale du volcan de Pitchincha. Parvenu au haut de la côte, je fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration, à l'aspect d'un long vallon de cinq à six lieues de large, entrecoupé de ruisseaux qui se réunissoient pour former une rivière : je voyois, tant que ma vûe pouvoit s'étendre, des campagnes cultivées, diversifiées de plaines & de prairies ; des côteaux de verdure, des villages, des hameaux entourés de haies vives & de jardinages ; la ville de Quito, dans le lointain, terminoit cette riante perspective. Je me crus transporté dans nos plus belles provinces de France : à mesure que je descendois, je changeois insensiblement de climat, en passant, par degrés, d'un froid extrême à la température de nos beaux jours du mois de Mai. Bien-tôt j'aperçûs tous ces objets de plus près & plus distinctement. Chaque instant ajoûtoit à ma surprise : je vis, pour la première fois, des fleurs, des boutons & des fruits en pleine campagne sur tous les arbres : je vis semer, labourer et recueillir dans un même jour et dans un même lieu. Je me suis laissé entraîner au souvenir de la première impression que je reçûs alors : j'oublie qu'il n'est ici question que de ce qui regarde nos travaux académiques[2].

Bouguer, comme La Condamine son compagnon de voyage, note aussi dans son récit de voyage l'étonnement suscité par les variations météorologiques à l'intérieur même de l'espace andin.

> Parvenu en haut il me fallut descendre, mais je fus étonné par la nouveauté du spectacle : je crus après avoir été successivement exposé aux ardeurs de la Zone torride & aux horreurs de la froide, me voir

[1] José de Acosta, *Histoire naturelle et moralle des Indes* [1590], trad. R. Regnault Cauxois, Paris, Marc Orry, 1606, p. 69b.

[2] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 14-15.

> transporté tout-à-coup dans une des temperées ; je croyois voir la France & les campagnes dans l'état où elles sont ici pendant la plus belle saison[1].

Les passages, très similaires, décrivent deux mouvements, l'ascension et la descente, et transforme grâce au seul jeu de l'altitude un espace de désolation, presque entièrement rocheux, en un paysage agréable et fertile. Depuis la hauteur où il se trouve, Bouguer et La Condamine arrivent à saisir un tableau idéal, et ce dernier développe une louange du paysage et du climat quiténien. C'est l'agriculture seule qui offre ce spectacle euphorique au voyageur. Dans la description, entièrement positive, La Condamine exprime une vive émotion face au spectacle des travaux des champs. Dans cette géorgique américaine, la culture de la terre semble s'effectuer sans l'aide d'aucun homme. En effet l'espace observé se substitue presque à l'activité. On notera au passage l'usage de la proposition infinitive « je vis semer, labourer et recueillir » qui efface, par définition, le sujet de l'action. La Condamine devient par la même occasion l'instrument de mesure, sorte de thermomètre vivant capable de retranscrire par son témoignage les variations de température au fur et à mesure qu'il descend la montagne. L'ascension passe assez rapidement sur l'aridité du haut de la montagne pour laisser entièrement place au spectacle ravissant qui le saisit en bas. La province de Quito devient sous la plume du voyageur de l'expédition géodésique le lieu d'un « printemps perpétuel » qui, avant d'être l'image rousseauiste du climat généreux de l'état de nature[2], traduit la situation spécifique de cette province andine où la chaleur de la zone torride est tempérée par l'altitude, sans néanmoins descendre jusqu'aux températures glaciales des pics de la Cordillère.

La poésie virgilienne traverse une bonne partie de la littérature de voyage et se manifeste sous diverses formes. La Condamine ne cite pas explicitement Virgile, contrairement à Frézier. Lors de son arrivée à La Serena, au Chili, ce dernier s'empresse de rapporter les raisons de la construction de cette ville en cet endroit précis. La « beauté du climat » qui aurait décidé Pedro de Valdivia n'est décrite que par les qualités de son « air doux et serain[3] », justifiant par la même occasion le nom de la ville. Mais si le voyageur semble faire du toponyme un nom transparent, voire tautologique, la description qu'il donne de ce climat s'éloigne pourtant de

[1] Bouguer, *Relation abrégée…*, dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xxx.

[2] « Supposez un printems perpétuel sur la terre ; supposez par-tout de l'eau, du bétail, des pâturages ; supposez les hommes, sortant des mains de la nature, une fois dispersés parmi tout cela : je n'imagine pas comment ils auroient jamais renoncé à leur liberté primitive & quitté la vie isolée & pastorale, si convenable à leur indolence naturelle pour s'imposer sans nécessité l'esclavage, les travaux, les miseres inséparables de l'état social. » (Jean-Jacques Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, dans *Œuvres posthumes de Jean-Jacques Rousseau, ou Recueil de pièces manuscrites pour servir de supplément aux éditions publiées pendant sa vie*, Genève, s.n., 1781, t. III, p. 265-266).

[3] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 228.

l'expérience climatique observée ou vécue. En effet, à peine a-t-il énoncé la douceur du climat que Frézier enchaîne avec deux citations renvoyant à l'espace méditerranéen :

> « Ce païs semble avoir conservé les délices de l'âge d'or ; les Hyvers y sont tièdes, et les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais, l'ardeur de l'Été y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissans, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour ; ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printemps et de l'Automne, qui semblent se donner la main pour y régner ensemble, et joindre les fleurs et les fruits[1][»] ; de sorte qu'on peut dire avec beaucoup de vérité, ce que Virgile disoit autrefois de certaine Province d'Italie :
>
> *Hic ver assiduum atque alienis mensibus aestas,*
> *Bis gravidae pecudes, bis promis utilis arbos :*
> *At rapidae Tigres absunt, et sava Leonum*
> *Semina*[2]

La double citation sert à appuyer un lieu commun du récit de voyage au Chili, celui du « printemps éternel » (*ver assiduum*) dans lequel baigne ce pays fertile et bienveillant. Frézier commence par citer *Les Aventures de Télémaque*, sans mentionner le roman ni l'auteur, même en note, puis les *Géorgiques*. Dans le passage tiré de l'ouvrage de Fénelon, Adaom décrit à Télémaque la Bétique, ancienne province du sud de la péninsule ibérique, où certains affabulateurs ont cru trouver le lieu des Champs Élysées[3]. On pourrait s'efforcer de lire dans ces deux citations une relation analogique : elles fonctionneraient alors comme des comparants de l'espace du voyage, et demanderaient d'être relues à l'aune de la description qui précède. Mais cela n'aurait de sens qu'après être retourné aux textes de Fénelon et de Virgile pour y voir, par exemple, un lien entre le fleuve Bétos (ou le Guadalquivir andalous) et le fleuve Coquimbo qui longe La Serena, ce que le texte de Frézier ainsi agencé ne permet pas, sauf à miser sur le fait que le lectorat ait une connaissance préalable du contexte de la citation. Frézier écrit un éloge paradoxal de ce lieu, célébré moins pour la douceur de son climat que pour son adéquation aux stéréotypes du *locus amœnus* ; éloge paradoxal cependant car les figures convoquées finissent par recouvrir le référent réel. Il exprime ici en quelque sorte l'impossibilité de rendre compte tout-à-fait de la particularité climatique sans faire appel à un espace étranger. Frézier fait voir la Grèce et l'Italie au Chili, au point peut-être d'éclipser le Chili même : la perception sensible individuelle est complètement effacée du récit de voyage qui se borne à n'être que la caisse de résonance d'une série d'images déjà connues. Mais peut-il en être autrement ? On est en droit de penser que, dans le processus d'écriture et même dans

[1] La citation est de Fénelon, *Les Avantures de Télémaque* [1699], La Haye, Motjens, 1705, livre VI, p. 193.

[2] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 228. Les vers sont de Virgile, *Géorgiques*, II, v. 149-152 : « On trouve ici un printemps éternel, et l'été règne dans les mois qui lui sont étrangers ; les brebis sont deux fois pleines, par deux fois l'arbre donne des fruits. Les tigres furieux sont absents, de même que les rejetons farouches des lions » (je traduis).

[3] Mallet et Jaucourt « Élysées (Champs) », *Enc.*, t. V, 1755, p. 532b-533a et Jaucourt, « Fable (la), *Myth.* », *Enc.*, t. VI, 1756, p. 542b.

celui, hautement complexe, de la perception individuelle d'un espace étranger, la référence littéraire plus ou moins diffuse ne disparaît jamais véritablement. Citer Virgile pour faire voir la ville de La Serena ne peut sans doute pas se comprendre comme un effacement complet de l'espace américain dans la mesure où il n'est pas invraisemblable que Frézier le conçoive comme tel. Au contraire, il est possible de considérer que la référence antique n'est pas seulement une recomposition *a posteriori* ou un effet de style, mais qu'elle fait intégralement partie de l'expérience de l'espace du voyageur. Le poids de la poésie latine dans la perception de l'espace et du climat tout au long de l'époque moderne ne permet pas d'y voir seulement une forme d'artifice du discours.

Frézier finit par nouer la référence littéraire avec sa propre observation en continuant, sans les citer, les vers de Virgile, qui ajoutent à l'absence des félins celle des serpents.

> Ce dernier éloge d'être exempt de bêtes féroces & venimeuses convient à ce que disent les gens du païs, à tout le Royaume du Chili, où l'on couche en tout temps en pleine campagne sans crainte d'aucun venin. J'ai vu néanmoins, quoiqu'en dise le P. Ovalle [Alonso de Ovalle], des crapeaux à la Conception, des couleuvres & des araignées monstrueuses à Valparaisso & enfin des scorpions blancs à Coquimbo. Apparemment que tous ces animaux sont d'une nature différente de ceux d'Europe, car il est sans exemple que personne en ait été blessé[1].

Le lieu commun littéraire dialogue d'abord avec les paroles rapportées, sorte de savoir diffus d'informateurs locaux, considérés comme fiables ; puis il est mis en rapport avec l'expérience personnelle, pour être à la fois nuancé et justifié. Il est ainsi intégré à l'observation personnelle et dans un dialogue avec des textes précédents (Alonso de Ovalle) et un discours général sur le lieu transcrit. On peut émettre deux hypothèses : soit qu'il s'agit là d'une manière de s'approprier le lieu commun pour – si ce n'est le renouveler – peut-être l'actualiser et faire oublier un peu son aspect exogène, soit qu'il s'agit d'une manière de le justifier en en montrant une validité raisonnable. La mention des animaux monstrueux, qui contrevient à l'image bucolique rapportée, est vite nuancée par leur caractère inoffensif : La Serena n'est pas un lieu poétique par excellence, puisqu'il demeure imparfait, mais il s'en rapproche. Frézier continue à user de la référence pastorale dans la suite de sa description, qui s'intéresse à la fertilité du sol de la région et surtout à sa richesse en métaux, en citant une nouvelle fois Virgile (« *Hac eadem argenti rivos arisque metalla, / Ostendit venis atque auro plurima fluxit*[2] »). Frézier superpose à l'ordre géographique un ordre littéraire, *lisant* cet espace en suivant le texte de Virgile. La citation, si elle semble d'abord reprendre tel quel le motif du *locus amœnus*, le met aussi à distance, et ce de manière très visible : la référence d'autorité montre aussi ses limites

[1] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 228-229.

[2] *Ibid.*, p. 232. Virgile, *Géorgiques*, II, v. 165-166. Je traduis comme il suit : « Cette même nous montre dans son sein l'argent et le cuivre circulant en longs ruisseaux ; les sables d'or roulent dans les rivières ».

dans la mesure où Frézier joue sur les modalités de l'identification et de la distinction entre l'espace poétique (européen) et l'espace transcrit américain. L'espace résiste en quelque sorte au lieu commun puisqu'il n'est pas aussi idyllique que celui du texte poétique, parce qu'il n'est pas assez bien mis en valeur par l'activité humaine (agricole, minière). La Serena, au moment où y voyagent Frézier et Feuillée[1], est en effet une ville presque abandonnée, objet de plusieurs raids militaires, et dont la production minière n'est pas à la hauteur de sa richesse.

L'expérience de lecture peut donc venir se substituer à l'espace américain, de telle sorte que l'expérience esthétique est sans doute moins liée à l'appréhension sensible de l'espace qu'à l'identification d'un lieu *vécu* à un lieu *lu*. La Condamine trouve la vallée quiténienne belle parce qu'elle ressemble à la France et parce qu'elle convoque chez lui l'intertexte géorgique. Il en va de même du voyageur La Barbinais Le Gentil qui, par le truchement du lieu commun poétique, fait apparaître la dimension esthétique de la description. Il décrit ainsi brièvement son séjour sur Ilha Grande, souvent louée par les voyageurs : « Il y regne un printems éternel. Son terrain est elevé & couvert d'Arbres inconnus en Europe, qui forment en plusieurs endroits des bosquets d'autant plus agréables, qu'ils ne sont redevables de leur beauté qu'à la simple nature[2]. » En ce début de XVIII^e^ siècle, la « simple nature » laissée à elle-même est rarement vantée pour être belle. Si l'île brésilienne devient belle dans les yeux du voyageur, c'est parce qu'il l'associe d'emblée à un monde idyllique, qui autorise, du point de vue littéraire, l'expression du sentiment esthétique.

Feuillée donne un exemple assez frappant de ce remplacement du monde américain par le lieu commun. Dans la partie botanique de son journal de voyage, il donne la description d'une planche d'une plante, qu'il identifie comme un Hémérocalle (qui n'a pas de variété américaine), alors qu'il pourrait plutôt s'agir du lys péruvien ou lys des Incas (*Alstroemeria*). La description n'en est pourtant pas une, mais un éloge de la beauté de cette fleur :

> La fleur de cette Plante meritoit par sa beauté d'avoir une place dans les jardins des *Yncas*, & peut-être la luy aurions-nous vûë dans sa saison, si nous eussions vécu de leur temps. Les parterres des jardins de ces grands Rois avoient cet avantage au-dessus des autres, qu'un Printemps continuel sembloit y entretenir les Plantes dans toute leur beauté ; car d'abord qu'elles commençoient à secher, & que la nature paroissoit prendre quelque repos, on substituoit à la place de celles-cy des nouvelles Plantes formées d'or & d'argent que l'art avoir parfaitement bien imitées, qui marquoient la grandeur & la magnificence de ces Souverains. Les arbres faits de ces précieux métaux y formoient de longues allées. Les champs remplis de *Mays*, dont les tiges, les fleurs, & les épis, les pointes desquels étoient d'or, & tout le reste d'argent, le tout artistement fondé ensemble, étoient autant de merveilles que les siecles à venir ne verront jamais, & il ne manquoit plus aux *Yncas* que la connoissance du vray Dieu que nous adorons, pour les rendre les Princes les plus parfaits de tous les humains[3].

[1] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 572-575.
[2] La Barbinais Le Gentil, *Nouveau Voyage autour du monde…*, *op. cit.*, t. I, p. 9-10.
[3] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 711.

Feuillée hybride deux références : le printemps éternel virgilien et le jardin d'or des Incas tel que l'avait décrit l'Inca Garcilaso de la Vega au début du XVII^e^ siècle :

> En toutes les maisons royalles il y avoit des parterres & des jardins, où l'Ynca s'alloit promener. Ils y plantoient les plus agreables arbres, les plus belles fleurs, & les plantes les plus odorantes, qui naissoient dans le pays ; à la ressemblance desquelles ils faisoient au naturel quantité d'arbres, avec leurs fleurs, leurs feüilles, & leurs fruicts […]. Mais par dessus ces merveilles paroissoient des champs de mays faits au naturel, avec leurs racines, leurs fleurs, & leurs espics, dont les pointes estoient d'or, & le reste d'argent, le tout soudé ensemble ; Ce qu'ils observoient encore en matiere de toutes les autres plantes, dont ils s'estudioient de representer le naturel par l'alliage, & la soudure de ces metaux[1].

Le texte de Garcilaso est repris presque *in extenso*, et remplace tout le témoignage du voyageur, qui préfère à la description de la fleur et de ses propriétés la rêverie contrefactuelle sur la grandeur artistique des Incas. Feuillée reprend un auteur qui est devenu, en ce début du XVIII^e^ siècle, une figure d'autorité. L'absence de citation explicite peut amener à rapprocher ce discours d'un lieu commun, repris et partagé sans distance, comme s'il s'agissait d'une vérité connue de tous.

L'image du printemps éternel est autant une reprise textuelle d'une tradition poétique ancienne qu'une tentative pour exprimer la particularité géographique de certains lieux de l'Amérique méridionale. Devenue *topos* de la description géographique, notamment dans les récits de voyage, elle ne semble plus se suffire à elle-même. Même si La Condamine peut la reprendre et la développer d'abord comme un motif narratif et poétique, il cherche aussi à l'induire d'une observation thermométrique :

> La hauteur du sol de Quito est celle où la température de l'air est la plus agréable. Le thermomètre de M. de Reaumur y marque communément 14 à 15 degrés au dessus du terme de la glace, comme à Paris dans les beaux jours de printemps, & il ne varie que fort peu[2].

Le climat idéal apparaît par comparaison avec le climat parisien, dont il est la copie embellie et figée. Mais le voyageur ne laisse pas libre-cours à une sensibilité climatique, celle-ci ne se traduisant qu'à travers la lecture d'un instrument de mesure qui permet d'objectiver la sensation d'aisance ressentie pendant le séjour à Quito. Bouguer dans sa relation de voyage avait suivi le même moyen de rendre compte du climat quiténien, mais en profitant de cette observation pour développer la louange du lieu.

> La largeur suffisante de la vallée & son exposition à l'égard du Soleil devroient y rendre la chaleur insupportable, mais d'un autre côté la grande élévation du terrein & le voisinage de la neige doivent tempérer le chaud ; les deux contraires, si on le peut dire, sont mariés ensemble, & cette alliance ne doit pas moins produire une Automne qu'un Printemps continuel. On n'y connoît point tous ces animaux malfaisans les tigres & les serpens qu'on trouve en bas dans les forêts. La chaleur n'est pas assez grande

[1] Garcilaso de la Vega, *Le Commentaire royal, ou L'Histoire des Yncas, rois du Péru*, trad. J. Baudoin, Paris, Augustin Courbé, 1633, livre VI, chap. II, p. 650-651.

[2] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 49.

> en haut pour eux. Le Thermomètre de M. de Reaumur s'y maintient à 14 ou 15 degrés ; les campagnes y sont toujours vertes, on y a les fruits de la Zone torride & ceux de l'Europe qu'on y a apportés, comme les pommes, les poires, les pêches ; les arbres sont presque toujours en sève : toutes les différences espéces de grains, & particuliérement le froment, profitent parfaitement bien[1].

Les vers de Virgile ne sont cités nulle part mais ils sont partout, pour peu qu'on s'intéresse au lieu commun du « printemps continuel » de ces parties de l'Amérique. Uniformité du climat, absence des tigres et des serpents[2], extrême fertilité des sols, tous les éléments du lieu commun composant le *locus amœnus* sont réunis, et couplés assez remarquablement à des observations personnelles. Il serait tentant de chercher à déceler dans le discours du voyageur ce qui serait de l'ordre de la reprise de textes anciens et ce qui serait de l'ordre d'un témoignage personnel ou sincère (mais cela existe-t-il ?). Bouguer a-t-il repris le lieu commun virgilien ou parle-t-il d'expérience ? Cette question brouille la compréhension plus qu'elle ne l'éclaire, dans la mesure où l'un n'empêche pas l'autre. Bouguer peut à la fois parler d'expérience, et décrire une réalité zoologique dont il a été l'observateur, et en même temps reprendre de manière plus ou moins explicite des formes de représentation qui font écho à la géorgique. Le lieu commun n'existe pas en soi mais en relation avec les séries de texte qui se rapportent aux mêmes endroits ou qui usent des mêmes lieux du discours. La comparaison du texte de Bouguer avec ceux des autres voyageurs qui l'ont précédé fait apparaître la répétition de ces représentations virgiliennes de la nature sud-américaine dans son aspect le plus positif. Mais dans ce cas précis, Bouguer ne fait pas que reprendre un lieu commun poétique, il le déduit d'une situation géographique et d'une mesure thermométrique.

On peut émettre l'hypothèse que le lieu commun du printemps éternel n'a pas la même valeur ni le même usage dans les récits de voyage à valeur scientifique tel qu'ils se constituent et se développent au fil du siècle et d'autres récits de voyage, comme celui de Frézier. L'exemple de Bouguer permettrait de penser une différence d'usage. Il ne faudrait pas croire cependant que cette différence relèverait d'un changement profond du rapport à l'espace ou qu'elle dirait quelque chose de plus sur la valeur de vérité ou d'individualité du récit. Il est en effet difficile de conclure que le récit de Bouguer serait plus vrai que celui de Frézier, ou moins inventé. Seulement, les voyageurs savants des années 1730, et la plupart des voyageurs qui les suivent, doivent sans doute se montrer plus prudents dans l'usage qu'ils font des lieux communs pour moins donner prise sans doute aux critiques liées à la vraisemblance du récit. Dans la construction du récit de voyage, le lieu commun joue un rôle essentiel, et un rôle éminemment

[1] Bouguer, *Relation abrégée…*, dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xxxiii.

[2] « *Nec rapit immensos orbis per humum neque tanto / Squameus in spiram tractu se colligit anguis* » (Virgile, *Géorgiques*, II, v. 153-154). Soit « Un serpent couvert d'écailles ne traîne pas sur le sol d'immenses anneaux ni ne ramasse son corps en spirale » (je traduis).

littéraire. Bouguer, La Condamine et même Bougainville quelques décennies plus tard font tous apparaître des lieux communs éculés, mais tous le font de telle manière que ceux-ci s'intègrent pleinement à la vision du monde américain qu'ils composent (pour « mieux l'observer scientifiquement », comme dirait Pierre Berthiaume[1]), pour donner l'illusion de sa dilution dans l'observation personnelle, là où d'autres récits de voyage laissent apparaître, peut-être à dessein, les coutures. C'est le cas de Bougainville qui reprend ce même lieu commun pour le montrer en tant que tel :« Nous avions joui pendant notre séjour à Rio-Janéiro du printemps des Poëtes […]. Tant d'autres Voyageurs ont décrit le Brésil & sa capitale, que je n'en dirois rien qui ne fût une répétition fastidieuse. Rio-Janéiro, conquis une fois par les armes de la France, lui est bien connu[2]. » Ni le « printemps des poètes » ni la mise en évidence de la somme des descriptions du Brésil ne viennent invalider la réalité du climat brésilien ou ce qui a été dit précédemment. Dans l'édition de 1772, Bougainville développe le lieu commun, ajoutant : « La vue de cette baie donnera toujours le plaisir le plus vif aux Voyageurs, sur-tout à ceux qui, comme nous, auront été long-tems privés de la vue des bois, des habitations, & qui auront vécu dans des climats où le calme & le soleil sont rares[3]. » Le voyageur fait du séjour brésilien une expérience intemporelle, prise entre un substrat littéraire antique et la répétition certaine des voyages à venir, qui viendront constamment valider de nouveau le lieu commun. Mais Bougainville ne reprend pas naïvement le *topos* du printemps éternel, il l'identifie au contraire avant tout comme une marque du discours, et installe d'emblée, par la mention des poètes, une distance entre sa propre description et le lieu commun. Le rappel du voyage antérieur, dans la deuxième édition, vient justifier le recours à l'image du printemps éternel, qui vaut moins *en soi* que relativement à la désolation des lieux traversés avant d'arriver à Rio. Avec Bougainville, le lieu commun se trouve à la fois justifié, pour ce qu'il dit de la nature des lieux et de l'expérience viatique, et identifié comme ayant une réalité avant tout littéraire.

Le printemps éternel ne l'est jamais pour le voyageur. Bougainville regrette ne pas pouvoir rester à Rio. La description géorgique de la campagne américaine dans le récit de La Condamine se caractérise aussi par la brièveté de l'expérience. Le lieu commun climatique apparaît comme un moment clos du récit, presque onirique parfois, qui vient renforcer par la même occasion son détachement du cours régulier du récit de voyage. Le lieu commun n'est pas seulement une référence littéraire, il traduit aussi une expérience réelle, qu'il s'agisse de l'effet du voyage ou celui de sa remémoration. Il sert à transmettre une sensation de l'espace

[1] Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine…*, *op. cit.*, p. 205, n. 51.
[2] Bougainville, *Voyage autour du monde…*, *op. cit.*, p. 80.
[3] Bougainville, *Voyage autour du monde…*, Paris, Saillant/Nyon, 1772, t. I, p. 143-144.

parcouru et, dans le cas de Bouguer, il est présenté comme un véritable savoir scientifique adossé à une observation instrumentale du monde physique. C'est là toute l'évolution que semble subir le lieu commun des récits de voyage tout au long du siècle : s'il n'est jamais renié en tant que tel, il doit cependant s'attacher à une observation rigoureuse du monde américain pour acquérir une validité autre que purement textuelle. On trouve cette même évolution pour l'histoire naturelle, avec un exemple notable : le mancenillier.

LES VOYAGES DU MANCENILLIER

Au milieu du XIX^e^ siècle, l'inquiétant mancenillier, arbre toxique des côtes caribéennes, est devenu un véritable cliché littéraire et scientifique. Flaubert en fait usage à deux reprises dans *Madame Bovary*. Dans la lettre de rupture qu'il adresse à Emma, Rodolphe enchaîne les platitudes, dans une imitation cynique de la prose de l'amant romantique et convoque l'image terrible de cet arbre : « Moi non plus, je n'y avais pas réfléchi d'abord, et je me reposais à l'ombre de ce bonheur idéal, comme à celle du mancenillier, sans prévoir les conséquences[1]. » Le pharmacien Homais, fidèle à lui-même pendant l'agonie d'Emma, cherche encore une fois à impressionner son auditoire par le catalogue de ses connaissances médicales : « Il étalait son érudition, il citait pêle-mêle les cantharides, l'upas, le mancenillier, la vipère[2]. » Mais avant d'être un lieu commun romantique ou médical, le mancenillier occupe tout au long de l'époque moderne une place de choix dans la littérature viatique et botanique, jusqu'à en devenir un cliché. Vu, décrit, copié, réécrit, réexaminé, il est un exemple de la tension, entre la reprise textuelle et l'observation empirique, qui anime la littérature géographique et botanique sur l'Amérique tropicale.

Dès l'*Histoire naturelle et générale des Indes* d'Oviedo, publiée en français en 1555, on trouve la trace de cette plante, alors nommée « petit pommier ». L'auteur donne les éléments qui constituent la matrice de ce lieu commun botanique : ressemblance au poirier, beauté du fruit, semblable à une petite pomme, sa grande toxicité, récit d'un empoisonnement et de ses effets physiologiques, dangerosité de la sève et du bois quand il se consume[3]. C'est cette version qui est reprise, quasiment telle quelle, par Prévost dans son *Histoire générale des voyages*[4].

[1] Gustave Flaubert, *Madame Bovary* [1857], dans *Œuvres complètes*, t. III, éd. C. Gothot-Mersch et J. Bem, Paris, Gallimard, 2013, p. 329.

[2] *Ibid*., p. 434.

[3] Oviedo y Valdés, *Histoire naturelle et generalle des Indes, isles et terre ferme de la grande mer Oceane* [1535], trad. J. Poleur, Paris, M. de Vascosan, 1555, p. 127r-127v.

[4] *HGV*, t. XII, p. 239.

Herrera raconte en 1601 de quelle manière des conquistadors espagnols se sont empoisonnés avec ces « Mançanillas » et qu'ils ont été sauvé en buvant de l'huile, mais il n'avait pas produit de description botanique de l'arbre et de son fruit[1]. En 1654, Du Tertre en donne une autre description, dans un chapitre consacré aux « pommes de Mancenille »[2]. L'image de la pomme maléfique est d'emblée convoquée : « Ces pommes sont toutes semblables aux petites pommes de Paradis ; quoy qu'en effet ce soient de vrayes pommes d'enfer & de mort, autant dangereuses au corps de ceux qui en mangent, que la pomme d'Adam le fut à son ame[3]. » Si Oviedo pointait la dangerosité de cet arbre et de son fruit, Du Tertre insiste quant à lui sur la mort certaine provoquée par ce « funeste fruict[4] ». On retrouve encore la comparaison avec le poirier, le caractère venimeux et caustique de son lait. Du Tertre ajoute plusieurs éléments qui feront la fortune de cet arbre : la rosée, coulant le long de son tronc, deviendrait aussi vénéneuse que la sève, et s'assoupir à l'ombre de son feuillage serait dangereux ; les animaux qui mangent les fruits ne pourraient plus être consommés ; le remède consisterait à avaler de l'huile d'olive et de l'eau pour se faire vomir ; et les indigènes utiliseraient la sève pour empoisonner leurs flèches. Le dernier texte qui vient achever de construire le lieu commun botanique est le voyage de Lionel Wafer, qu'on trouve dans la traduction française du voyage de William Dampier en 1705[5]. Il y atteste la dangerosité de la rosée de l'arbre (nommé « manchinel »), et prend pour exemple l'histoire d'un Français qu'il aurait vu souffrir des conséquences des brûlures causées par l'arbre sous lequel il avait cherché l'ombre.

La description du mancenillier est reprise, presque telle quelle, dans une grande partie des voyages en Amérique. Le *Voyage de Marseille à Lima*, réalisé par un dénommé Bachelier, chirurgien, mais presque complètement réécrit par un certain Durret[6], reprend la description de Lionel Wafer :

---

[1] Herrera y Tordesillas, *Histoire generale des voyages et conquestes des Castillans dans les isles & Terre-ferme des Indes occidentales* [1601], trad. N. de La Coste, Paris, Nicolas et Jean de La Coste, 1660, t. I, livre VII, chap. XVI, p. 539

[2] Du Tertre, *Histoire générale des isles des Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et des autres dans l'Amerique*, Paris, Langlois, 1654, p. 254-256.

[3] *Ibid.*, p. 254.

[4] *Ibid*.

[5] Dampier, *Voyage de Guillaume Dampier, aux terres australes, à la Nouvelle Hollande […]. Avec le voyage de Lionel de Wafer, où l'on trouve la description de l'isthme de Darien dans l'Amérique...*, Amsterdam, Paul Marret, 1705, p. 188-189.

[6] « Le fond de cette Relation est du sieur Bachelier, Chirurgien de la ville de Bourg en Bresse ; mais les changemens que j'y ai fait pour adoucir le style, & les notes que j'y ai ajoutées, doivent la faire regarder comme un ouvrage tout nouveau ; au surplus ces changemens ne regardent point les faits rapportez par le premier Auteur, & je me serois fait un scrupule de toucher au fonds de la Relation ; je n'ay eu d'autre dessein que de mettre cet Ouvrage en état d'être lû avec quelque plaisir, & c'est à quoi je me flate d'avoir réüssi, si du moins je puis compter sur le témoignage de gens de poids & de mérite. » (Durret et Bachelier, *Voyage de Marseille à Lima…*, *op. cit.*, t. I, p. ix-x).

> Il croît dans ces isles un arbre à qui l'on a donné le nom de *Manchivel*, & celui de *pomme de manchivel* au fruit qu'il porte ; il a l'odeur d'une belle pomme, & de ces pommes qui ont de I'odeur, mais c'est un poison : cet arbre funeste croît dans des morceaux de terre pleins verdure, il est bas, rempli de feüilles, & son tronc est fort gros. J'ai entendu dire à plusieurs personnes qu'on en employoit le bois à faire des ouvrages de marqueterie ; car il est fort bien grainé, mais on ne le peut couper sans peril, puisqu'il est si venimeux, qu'il se forme sur le champ une vessie dans la partie coupée. Voici ce que j'en ai appris. Un François s'étoit mis un jour sous un de ces arbres pour prendre le frais dans une des isles de *Sambaloes*, & comme il avoit plû, l'arbre dégoutta sur sa tête & sur son estomac, ces gouttes d'eau y formerent des pustules si dangereuses qu'on eut beaucoup de peine à lui sauver la vie, & il lui en est resté des marques semblables à celles de la petite verole[1].

Le voyageur – ou l'écrivain – s'approprie totalement, en la synthétisant quelque peu, le texte de Lionel Wafer, dont on retrouve tous les éléments, jusqu'au témoignage personnel. La description du mancenillier devient l'objet d'une reprise textuelle, qui brouille le rapport entre l'observation propre du voyageur et la lecture des voyageurs précédents. Amédée Frézier donne une version *a priori* moins suspecte de son observation de l'arbre :

> Le *Mancenilier* y est un peu plus rare ; cet arbre est un des plus venimeux qui soient connus, il donne une belle pomme à l'œil, qui est un poison ; de son écorce il en sort un lait dont les Matelots éprouvent souvent le venin, s'il leur arrive en faisant le bois à feu, de couper de celui-ci, & de s'en faire rejaillir le lait au visage, ou d'en manier le bois ; aussi-tôt la partie enfle, & les fait souffrir pendant plusieurs jours : lorsque les pommes de Mancenilier tombent à la mer, & que les *Becunes* en mangent, elles leur rendent la dent jaune, & ce Poisson devient un poison[2].

Les éléments traditionnels de la description de l'arbre sont présents, et rapportés sous la forme d'un propos général d'où le « je » du voyageur est absent. Et pour cause : vu l'itinéraire de Frézier, il est peu probable qu'il ait vu un mancenillier. L'arbre se trouve principalement dans la Caraïbe (continentale et insulaire), où Frézier n'est pas allé. À ce moment du récit, il se trouve sur l'île de Santa Catarina, au large du Brésil. Le voyageur introduit sa description dans un chapitre consacré au coton, dans lequel il cite Dampier *in extenso*, avant d'énumérer d'autres plantes, dont le cactus appelé « cierge épineux », décrit d'après Du Tertre. Le mancenillier intervient à la suite de ces plantes, et la dérivation, de l'*autopsie* du voyageur qui dit avoir vu l'arbre à coton, au mancenillier qui est décrit d'après un savoir général repris, laisse à penser qu'il s'agit là d'un arbre moins *vu* que *lu* – ou dont on a *entendu parler*, comme la mention des mésaventures des matelots peut le laisser songer[3].

Durret et Frézier mettent en œuvre une reprise proprement textuelle de la description botanique, apparemment détachée de toute observation personnelle. Le mancenillier, dans ces deux récits, n'a de réalité que livresque. Vers le milieu du siècle, l'arbre atteint le statut de lieu

[1] *Ibid*., p. 54.
[2] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 46-47.
[3] Sur l'autopsie du voyageur, comme gage de la véracité du propos rapporté, voir François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1991, p. 271-282 ; et sur les manipulations rhétoriques de l'autopsie, voir Carole Dornier, « La rhétorique de l'autopsie dans le *Journal de voyage aux Indes orientales* de Robert Challe (1721) », *Dix-huitième siècle*, n° 39, 2007, p. 161-174.

commun de la description géographique de l'Amérique. Anne-Marie du Bocage l'intègre dans son épopée au début de l'arrivée de Colomb dans le Nouveau Monde :

> Et ces lieux, où le Tigre éxerce en paix sa rage
> D'un fruit doux & funeste enchantent nos regards
> La soif, pour en goûter, brave tous les hazards ;
> Nous trouvons le trépas où nous cherchions la vie,
> D'un trouble convulsif notre audace est suivie :
> Les plus ardens, en proie à ce poison trompeur
> Dans leurs yeux égarés expriment leur douleur […][1].

Le poème est accompagné d'une note qui reprend *in extenso* tous les éléments immuables de la description du mancenillier, citant Frézier et Plumier comme références. Sous la plume de la poétesse, le mancenillier acquiert le double statut de savoir botanique, attesté par les autorités qu'elle cite, et d'image poétique dont elle amplifie les effets. En ce sens, peu importe la valeur référentielle de l'arbre toxique, car ce sont les éléments textuels qui en font la réalité et l'intérêt poétique.

Pourtant, plusieurs voyages au cours du siècle cherchent à réinvestir cette même description par l'observation et l'expérience. Même en reprenant la même structure et les mêmes éléments que les descriptions d'Oviedo, Wafer ou Du Tertre, d'autres auteurs tentent de construire sur la plante un savoir expérimental de première main. Ainsi le père Jean-Baptiste Labat, dans son voyage aux Antilles publié pour la première fois en 1722, reprend-il toutes les étapes attendues de la description topique du mancenillier, à ceci près qu'il se met en scène par endroit observant cet arbre. Après avoir décrit les fruits, il précise : « Pour le goût je n'en dirai rien, ma curiosité n'a pas été jusqu'à en faire l'expérience[2]. » Habile moyen d'attester une connaissance tout en précisant que ce qui sera rapporté par la suite, à savoir les effets caustiques du fruit, n'est connu que par autrui. La description de Labat est bien plus détaillée que celle de ses prédécesseurs : il précise la couleur et la forme du bois, qui est « mêlé de grandes & petites ondes de différentes teintes, chargé d'yeux de perdrix, infiniment plus beaux & mieux nuancez que tout ce que le noyer, le cœur & les racines d'olivier peuvent produire[3] ». Contrairement aux autres descriptions, il s'attache aussi à décrire la manière dont on arrive à couper son bois, très recherché en menuiserie :

> C'est un mistere quand il faut l'abattre. On amasse auparavant que d'y toucher du bois sec autour de son pied, on y met le feu & on s'en éloigne à cause des accidens que la fumée pourrait causer. Lorsqu'on juge que le feu a consumé son humidité, on y met la hache, observant d'avoir le visage & les mains couvertes

[1] Anne-Marie du Bocage, *La Colombiade, ou la Foi portée au Nouveau Monde*, Paris, Desaint/Durand, 1756, chant III, p. 48.
[2] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*… [1722], *Paris*, Guillaume Cavelier, t. II, 1742, p. 39.
[3] *Ibid*., p. 40.

> d'un linge, de crainte que la poussiere qui en sort, le lait ou l'humidité qui peut y être restée, ne rejaillisse sur le visage, dans la bouche, dans les yeux ou sur les mains[1].

Labat reprend un savoir déjà énoncé par Oviedo, qui pointait la dangerosité de la sève et de la fumée du bois brûlé, mais il l'adosse à une description dynamique, donnée à lire comme étant tirée d'une observation personnelle, même si aucun élément ne vient préciser qu'il s'agit effectivement d'une observation *in situ*. Il n'en reste pas moins que la description de Labat se distingue par la profusion des détails qu'elle offre. Il s'intéresse enfin à l'usage que font les indigènes du poison du mancenillier, en donnant, contrairement aux autres auteurs, une description détaillée de l'opération :

> Nos Caraïbes se servent du lait de cet arbre pour empoisonner leurs flèches ; ils font pour cela une fente dans l'écorce, & y mettent le bout des flèches qui s'imbibent de la liqueur qui en sort qui est blanche comme du lait, mais plus épaisse & plus gluante. Ils laissent sécher les flèches ainsi imbibées, & lorsqu'elles font une playe elles l'empoisonnent en même tems[2].

Suit une description détaillée du *toulola*, ou herbe aux flèches[3], généralement considéré comme un puissant remède contre les empoisonnements[4]. Dans tout ce passage du récit de voyage, Labat semble reprendre le canevas du lieu commun et le compléter par des informations glanées pendant son voyage. Il contredit aussi, sans le nommer, la description d'Oviedo, qui disait que le poison était produit « avec autres venimeuses mixtions[5] ». La forme convenue de la description botanique lui sert de cadre à partir duquel il développe un savoir soutenu par une observation personnelle et détaillée, ou du moins présentée comme telle.

On retrouve ce même principe de composition dans l'*Encyclopédie.* L'article consacré au mancenillier est rédigé par Le Romain, ingénieur en poste en Martinique et à la Grenade entre 1748 et 1762[6]. Le Romain ne cite que Joseph-Donat Surian et Charles Plumier, qui avaient donné des descriptions succinctes de la plante[7]. Mais de toute évidence l'article doit beaucoup aux descriptions de Labat et d'Oviedo. Le Romain reprend par exemple la comparaison avec la

---

[1] *Ibid*., p. 41-42.
[2] *Ibid.*, p. 42.
[3] Aujourd'hui nommée marante (*Maranta arundinacea*).
[4] Jaucourt contredit l'efficacité d'un tel remède, s'appuyant sur les observations de La Condamine en Amazonie : « Les habitans du pays [les Caraïbes] regardent leur *toulola* comme un excellent remede contre les plaies faites par les fleches empoisonnées […] ; mais malheureusement ce remede ne réussit pas mieux que le sucre, qu'on a beaucoup vanté, & dont on a fait jusqu'à ce jour sur les animaux de vaines expériences. » (« Toulola », *Enc.*, t. XVI, 1765, p. 448b).
[5] Oviedo y Valdés, *Histoire naturelle et generalle des Indes…*, *op. cit.*, p. 127r
[6] Frank A. Kafker, « Notices sur les auteurs des dix-sept volumes de "discours" de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 7, 1989, p. 147-148.
[7] Surian, *Insignum et rariorum plantarum semina, ex insulis Americanis recenter allata…*, dans Lémery, *Traité universel des drogues simples…*, Paris, Laurent D'Houry, 1744, s.p. ; Plumier, *Nova plantarum americanarum genera*, Paris, Boudot, 1703, p. 49-50 et p. 30 des illustrations.

pomme d'api qu'on trouvait déjà chez le dominicain[1]. Le canevas de la description reste sensiblement le même que dans toutes les autres, à ceci près que Le Romain nuance certaines affirmations. Labat pouvait assurer que la « qualité caustique & venimeuse » se trouvait aussi « dans son ombre même lorsqu'on a le malheur de s'y endormir[2] ». Le Romain précise la nature de ces effets, différents du contact de la peau avec la sève et la rosée, ou l'ingestion du fruit, mais il le fait en reprenant presque tels quels les mots d'Oviedo : « Il est même dangereux de s'endormir à l'ombre des mancenilliers ; leur atmosphere est si venimeuse, qu'elle cause des maux de tête, des inflammations aux yeux, & des cuissons sur les levres[3]. » L'encyclopédiste reprend presque à l'identique la manière dont il faut user pour couper son bois, mais sa description intègre un évènement particulier au savoir général rapporté :

> Plus de vingt travailleurs que j'employai à couper un grand nombre de ces arbres sur les côtes de l'île de la Grenade, à quelque distance du port, revinrent tous si maltraités de ce travail, que plusieurs d'entr'eux ne voyoient plus à se conduire, ayant les yeux couverts de croûtes aussi épaisses que le doigt. Cette incommodité subsista plus de quinze jours, malgré les soins que l'on prit de les frotter avec des linimens adoucissans & dessicatifs[4].

L'observation, située et circonstanciée, cherche à renforcer le crédit à accorder à une telle information. Pour autant, malgré l'insistance sur ce savoir de première main, porté par un « je » reconnu pour sa connaissance des lieux, l'article rapporte d'autres éléments qui ne bénéficient pas d'un telle justification : « On prétend que le lait de femme tout chaud, sortant des mamelles, est un souverain remede contre les inflammations des yeux causées par le suc du mancenillier. Ce suc sert aux sauvages pour empoisonner leurs fleches, dont les blessures deviennent presqu'incurables, si l'on n'est promptement secouru[5]. » L'article compile des informations, qu'il différencie légèrement. « On prétend » laisse entendre que ce genre de remède n'a pas été vérifié, et relève sans doute de la croyance et du ouï-dire, de même pour l'empoisonnement des flèches, que Labat décrivait mais que Le Romain présente comme une vérité générale sans développer les caractéristiques de ce poison[6].

---

[1] « La pomme de Mancenille, ou de Mancenilier est tout-à-fait semblable à la pomme Dapis pour la couleur, la grosseur & l'odeur. » (Jean-Baptiste Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. II, p. 39) ; « […] ce fruit jaunit un peu en mûrissant, & ressemble beaucoup, à la couleur près, aux pommes d'api. » (Le Romain, « Mancenillier », *Enc.*, t. X, 1765, p. 9a). La comparaison persiste malgré le désaccord sur la couleur.

[2] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. 2, p. 40.

[3] Le Romain, « Mancenillier », *Enc.*, t. X, 1765, p. 9a. Oviedo écrivait : « mais quand ilz s'esveilloient ou se levoient, ilz avoient une grande douleur de teste, ayans les yeulx, les sourcilz, & les machoirs enflees. » (*Histoire naturelle et generalle des Indes…*, *op. cit*, p. 127r-127v).

[4] Le Romain, « Mancenillier », *Enc.*, t. X, 1765, p. 9a-9b.

[5] *Ibid.*, p. 9b.

[6] L'idée selon laquelle les indigènes pouvaient utiliser la sève du mancenillier comme poison a depuis été réfutée. Voir Kevin Vigors Earle, « Toxic Effects of *Hippomane Mancinella* », *Transactions of the Royal Society of Tropical Medicine and Hygiene*, vol. 22, n° 3, 1938, p. 369.

La dernière description tirée d'un voyage dans les Caraïbes, publiée en 1785, se distingue des descriptions antérieures, en insistant davantage sur l'expérience concrète du voyageur-observateur. Justin Girod-Chantrans, ingénieur agronome à Saint-Domingue, s'intéresse de près à cet arbre. Son introduction dans le cours du récit se fait par l'entremise d'une anecdote qui ressemble étrangement à celle du pauvre Français qu'on trouvait chez Wafer, à quelques différences près :

> Un François étant à la chasse il y a quelques jours, apprit à le connoître à ses dépens, & peu s'en fallut qu'il ne payât plus cher encore son ignorance. Passant auprès d'un de ces arbres, il en arracha une feuille comme par distraction, & la porta à sa bouche. L'inflammation qu'il ressentit aussitôt dans le palais, lui fit rejeter la feuille à l'instant. La douleur devenant toujours plus vive, il se douta que cette feuille étoit un poison. Il courut dans l'habitation la plus prochaine, y raconta son aventure[1].

Cette mésaventure se termine bien, mais elle incite le voyageur à investiguer de plus près la nature et les effets du mancenillier. Girod-Chantrans se présente d'emblée comme un lecteur et un observateur : le naturaliste a déjà connaissance de tout ce qui a été écrit sur cet arbre venimeux, mais il cherche à dépasser ce savoir livresque par sa propre observation.

> En me rappellant tout ce que j'avois lu dans differens ouvrages, de l'influence pernicieuse de leur athmosphere seule, je craignis de m'y exposer. Cependant la curiosité l'emporta, & j'examinai le plus beau tout à mon aise.
> Il est inutile de vous en donner la description, qui seroit absolument conforme à celle que l'on trouve dans l'Encyclopédie[2].

Ne subsistent de la description que la comparaison à la pomme d'api et la mention, à peine développée, que les « Indiens *ont pu* [se] servir [de la sève] pour empoisonner leurs fleches[3]. » Le voyageur étudie l'arbre « sans autre précaution qu'une paire de gants[4] » et, malgré cela, « n'en ressen[t] pas la moindre incommodité[5] ». Il conclut en nuançant les assertions de ses prédécesseurs : « l'athmosphere du mancenillier n'est pas aussi dangereuse qu'on le croit communément, quoiqu'il n'y ait rien à rabattre des effets directs du poison qu'il renferme[6] ». S'il s'inscrit explicitement dans la continuité des voyageurs naturalistes et botanistes, c'est pour mieux se distinguer de la forme peut-être trop fossilisée qu'avait prise la description de cet arbre. Il termine sa description sur le fait que cet arbre aurait presque disparu des possessions françaises dans les Caraïbes, les rares spécimens encore présents ne devant se trouver que dans

[1] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 100-101.
[2] *Ibid*., p. 101-102.
[3] *Ibid*., p. 102, je souligne.
[4] *Ibid*.
[5] *Ibid*.
[6] *Ibid*.

des « lieux incultes & inhabités[1] ». La dangerosité de l'arbre aurait provoqué son éradication, au risque de ne subsister que dans les descriptions des voyageurs et des botanistes.

De ce parcours dans les *voyages intertextuels*[2] du mancenillier, on peut voir la persistance d'un modèle descriptif forgé dès le XVI^e^ siècle, le plus souvent réemployé pour valider un savoir déjà énoncé et admis. La récurrence des mêmes éléments, dans des textes aux formes et aux objectifs parfois très divers, laisse apercevoir la distance entre l'étape du voyage, les observations qui y sont réalisées, les informations et les savoirs collectés, et l'étape de l'écriture, qui semble s'adosser spontanément aux textes antérieurs. C'est la mise en scène croissante d'un « je » naturaliste, comme c'est le cas, progressivement, chez Labat, Le Romain et Girod-Chantrans, sert de plus en plus à attester la validité d'une observation[3]. Toutefois, le propos reste sensiblement le même : il s'agit toujours de décrire la beauté dangereuse d'un arbre de la tentation, qui fait périr le voyageur ignorant. Le lieu commun botanique, qu'il appartienne au domaine des récits de voyage ou des livres de géographie, persiste dans la mesure où l'objet demeure une étape nécessaire dans la description du monde américain tropical.

La question des lieux communs de la description géographique, dans le cadre de la construction des savoirs sur l'Amérique du Sud et des Caraïbes, doit inviter à penser les échanges intertextuels qui sont au cœur de l'écriture géographique, faite de reprises et de recompositions critiques.

LE REGARD CRITIQUE : COMPILATION ET CONSTRUCTION DU SAVOIR

Jorge Cañizares-Esguerra a mis en évidence une évolution, à partir du milieu du XVII^e^ siècle, du discours historique relatif à l'Amérique. Il pointe un changement dans ce qu'il appelle « l'art de lire » les sources, qui ne se fie plus seulement au statut social et intellectuel du témoin, comme cela pouvait être le cas aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, mais privilégie davantage la cohérence interne du témoignage[4]. L'historien y voit l'influence de la nouvelle philosophie expérimentale,

[1] *Ibid*., p. 103.

[2] J'emprunte cette expression à Stéphane Schmitt, « Les voyages intertextuels de l'abada », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 52, 2017, p. 23-38.

[3] Sur la valeur de l'observation, voir Steven Shapin et Simon Schaffer, *Leviathan and the Air-Pump: Hobbes, Boyle, and the Experimental Life*, *op. cit.* ; et Christian Licoppe, *La Formation de la pratique scientifique…*, *op. cit.*

[4] Jorge Cañizares-Esguerra, *How to Write the History of the New World. Histories, Epistemologies, and Identities in the Eighteenth-Century Atlantic World*, Stanford, Stanford University Press, 2001, p. 12-13.

qui transforme la manière de comprendre et présenter un fait, une observation, une expérience et, *in fine*, un savoir[1]. La réévaluation du témoignage va de pair avec celle de la valeur du récit de voyage. Si la plupart des voyageurs sont largement critiqués pour leur manque d'authenticité et de véracité, se dessine pourtant en creux la figure d'un voyageur idéal, bien qu'irréel, dès le milieu du XVII^e^ siècle. La critique des voyages est bien connue : les principaux voyageurs n'étant que des marchands, des soldats et, dans le meilleur des cas, des missionnaires, le savoir qu'ils rapportent des contrées lointaines est au mieux sujet à caution, quand il n'est pas complètement fabuleux[2]. Jaucourt signe, dans l'article « Voyageur » de l'*Encyclopédie*, une critique virulente des voyageurs, essentiellement décrits comme des menteurs. Il insiste sur le manque d'authenticité et d'originalité des récits publiés. Le voyageur-lecteur n'accroît jamais l'état du savoir géographique, qu'il perpétue aveuglément : « Ils ajoutent presque toujours aux choses qu'ils ont vues, celles qu'ils pouvoient voir ; & pour ne pas laisser le récit de leurs voyages imparfait, ils rapportent ce qu'ils ont lu dans les auteurs, parce qu'ils sont premiérement trompés, de même qu'ils trompent leurs lecteurs ensuite[3]. » Apparaît ensuite ce que pourrait être un voyageur crédible : il s'agirait d'associer l'observation précise à la critique raisonnée des textes précédents. Le voyageur fidèle se doit donc d'agir en philosophe, et d'exercer un regard critique, autant dans son voyage que dans sa lecture. C'était déjà ce qu'exprimait Rousseau dans le *Discours sur l'inégalité* une dizaine d'années plus tôt : face au doute que suscite la lecture d'une grande partie des récits de voyage, il faut rêver d'envoyer des philosophes aux quatre coins du monde pour assurer définitivement la qualité du savoir géographique et anthropologique[4]. Cette critique du statut social et de la valeur épistémologique du voyageur est un véritable *topos* du discours sur les voyages et le crédit à leur apporter. Raynal aussi, à l'ouverture du livre VI de son *Histoire des deux Indes*, consacré aux premiers temps de la conquête américaine, se prend à imaginer ce qu'aurait été la description de l'Amérique si elle avait été le fait de philosophes :« Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs ; combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu[5] ! » À la lamentation face à l'espace

[1] Christian Licoppe, *La Formation de la pratique scientifique…*, *op. cit.*, p. 88-126.

[2] Voir Percy G. Adams, *Travelers and Travel Liars, 1660-1800*, Berkeley, University of California Press, 1962 ; Anne-Gaëlle Weber, *À beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIX^e^ siècle*, Paris, Honoré Champion, 2004.

[3] Jaucourt, « Voyageur », *Enc.*, t. XVII, p. 477b.

[4] Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [1755], dans *Œuvres complètes*, t. V, vol. II, éd. C. van Staen, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 200-210 ; et Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire…*, *op. cit.*, p. 98-99.

[5] H80, livre VI, chap. I, p. 328.

perdu – l'Amérique du temps de la découverte ayant à jamais disparu – s'ajoute le regret des livres qui n'ont jamais existé. Mais en attendant (en vain) que les philosophes voyagent[1], la tâche du géographe, de l'historien, de l'encyclopédiste ou du philosophe dans leur cabinet est de lire attentivement les ouvrages passés et présents pour en tirer un savoir plus ou moins stable. La lecture des compilations fait apparaître une tension entre d'une part l'impératif de collecte et de citation du savoir antérieur, et d'autre part l'appel vers le renouveau de ce même savoir. Chaque ouvrage de compilation se doit en quelque sorte de devenir l'histoire de l'évolution du savoir géographique : le lieu apparaît par l'histoire de tous les voyageurs et explorateurs qui l'ont décrit, et par l'histoire de la critique de ces mêmes voyageurs, jusqu'à arriver aux voyageurs modernes qui, s'ils remplissent les conditions qui en font des témoins crédibles, ont généralement le dernier mot pour dire les lieux qu'ils ont parcourus.

La relecture critique des récits de voyage fait partie de la pratique des géographes de cabinet qui, pour forger une science des lieux, doivent « combiner des observations disparates pour les organiser en une somme totale et cohérente capable de produire une image du monde légitime[2]. » Le récit de voyage est une expérience des lieux, le travail du géographe est avant tout celui d'un lecteur à l'affût des incohérences et des affabulations, qui doit distinguer le vrai (ou le vraisemblable) du fabuleux ou de l'exagéré. C'est par la mise en évidence de ce travail des sources – faute de pouvoir *travailler* l'espace même – « qu'ils donnent à voir la construction du savoir géographique[3]. » Cette pratique des textes n'est pas le propre des géographes, elle est commune à toute la littérature à prétention géographique, et trouve une expression très claire dans les principaux ouvrages de compilation qui cherchent à donner une image raisonnée, informée et précise de l'Amérique méridionale et des Caraïbes. L'analyse aurait pu couvrir la totalité de la production géographique (manuels, atlas, dictionnaires, descriptions, récits de voyage, histoires universelles), je l'ai pourtant circonscrite à trois ouvrages majeurs, pour leur importance dans le domaine littéraire et savant du XVIII^e^ siècle, et pour la variété des formes des usages et des lectures des sources anciennes et modernes qu'ils manifestent.

Ce parcours cherche donc à interroger les pratiques de la compilation critique dans les trois œuvres principales qui servent à l'élaboration du savoir géographique sur l'Amérique du Sud et les îles caribéennes au XVIII^e^ siècle dans un ordre plus ou moins chronologique :

[1] François Moureau remarque la grande sédentarité des écrivains et des philosophes des Lumières. Voir *Le Théâtre des voyages : une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, 2005, p. 12-15.

[2] Isabelle Laboulais-Lesage, « L'usage des récits de voyage dans les dictionnaires de géographie du XVIII^e^ siècle : le cas des notices américaines », dans Gilles Bertrand (dir.), *La République des lettres à l'épreuve du voyage*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 156.

[3] *Ibid*., p. 179.

l'*Histoire générale des voyages* de Prévost, l'*Encyclopédie*, dont la plupart des articles de géographie sont de Diderot et de Jaucourt, et l'*Histoire des deux Indes* de Raynal. S'il ne s'agit pas d'une étude approfondie des enjeux propres à chacun de ces grands projets éditoriaux des Lumières, qui ont pour la plupart déjà bénéficié de travaux spécifiques[1], je me bornerai à examiner le rapport que ces ouvrages entretiennent aux sources, passées ou contemporaines, concernant les mondes sud-américains et caribéens. La compilation n'est jamais une activité servile : elle implique au contraire une réflexion sur le statut de la source, une épistémologie de la collecte et une poétique de la composition. La compilation se transforme bien souvent en support de l'élaboration d'un discours critique même si, comme on le verra, le statut du savoir qui en ressort n'est jamais sans failles.

L'*HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES* : COMPILATION ET JUGEMENT CRITIQUE

L'histoire éditoriale de l'*Histoire générale des voyages* de Prévost est bien connue : d'un projet de traduction d'une compilation anglaise de John Green, Prévost transforme progressivement le dessein initial pour faire de cet ouvrage non plus une version française d'un recueil de voyage, mais une compilation raisonnée et critique. Entre 1746 et 1759, il quitte ainsi son rôle de seul traducteur pour prendre en charge une nouvelle manière de concevoir et d'écrire la compilation à partir du tome XII, qui se veut moins attaché à la restitution des récits des voyageurs pour tendre à la constitution d'une somme de savoirs géographiques et anthropologiques[2].

La place de l'Amérique méridionale et des Caraïbes des tomes XII à XIV de l'*Histoire générale des voyages* est révélatrice des enjeux et des contradictions qui animent l'ambition de Prévost. Il recopie en grande partie la plupart des voyageurs anciens et modernes, et intervient très rarement pour critiquer le contenu même de ce qu'il rapporte. Si un voyageur apparaît dans

[1] Je renverrai plus bas à des références pour chacun de ces ouvrages. Sur la question de la compilation à l'époque moderne et au XVIII^e siècle, voir Ann Blair, *Tant de choses à savoir : comment maîtriser l'information à l'époque moderne*, trad. B. Krespine, Paris, Éditions du Seuil, 2020 ; Olivier Ferret, Gianluigi Goggi et Catherine Volpilhac-Auger (dir.), *Copier/coller : écriture et réécriture chez Voltaire*, Pise, Plus Edizioni, 2007.

[2] « Avant-propos », *HGV*, t. XII, p. xiv. Sur l'histoire et les enjeux du projet de Prévost, voir l'introduction aux « Avertissements de l'*Histoire générale des voyages* », dans *Œuvres de Prévost*, éd. J. Sgard, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1985, p. 397-407 et Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire…*, *op. cit.*, p. 81-95. Sylviane Albertan-Coppola a donné des articles qui viennent approfondir la réflexion sur le travail de Prévost, voir « Les voyages portugais dans l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost », *Dix-huitième siècle*, n° 31, 1999, p. 491-506 et « Un Atlantique des Lumières ? D'après l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost », *Dix-huitième siècle*, n° 33, 2001, p. 301-316.

l'ouvrage de Prévost, c'est qu'il a été jugé digne d'y figurer. La présentation des voyageurs est donc essentielle : le compilateur introduit l'ensemble des voyageurs en leur attribuant une série de qualités, qui justifient les raisons de leur fiabilité, tout en posant les limites à donner à leur crédit. La valeur d'un auteur tient autant à la personne qu'il semble être qu'à la forme de son écrit. Prévost opère systématiquement une triangulation qui associe l'*ethos*, le style et la véracité, ces trois éléments étant considérés comme solidaires les uns des autres. Il en va par exemple ainsi de Herrera, que Prévost présente comme un voyageur estimable malgré les quelques défauts de son ouvrage :

> Antoine Herrera est depuis long-tems en possession d'une haute estime, qu'il ne doit pas moins au caractère judicieux de son esprit & de son style, qu'à l'exactitude & à l'étendue de ses connoissances. C'est proprement l'Historien des Indes occidentales […]. On ne lui reproche qu'un peu d'affectation à déguiser quantité de faits odieux, sur lesquels il passe toujours légèrement[1].

L'euphémisation des horreurs de la conquête espagnole ne doit pas être passé sous silence, mais il n'entache pas pour autant l'intégralité du récit historique de Herrera.

Prévost cherche toujours l'auteur qui lui semble le plus impartial, notamment pour le récit de conquête espagnole, dont le point de vue se révèle crucial pour juger du crédit à apporter à certains témoignages. Il en est ainsi de sa discussion des sources espagnoles, le plus souvent comparées à l'Inca Garcilaso de la Vega, qui publie en 1609 à Lisbonne les *Comentarios Reales de los Incas*, traduits en français dès 1633 et réédités en 1744, et qui jouit au début du XVIII[e] siècle d'un certain prestige, notamment parce qu'issu de la noblesse inca, il délivrerait un témoignage de première main[2]. Si Garcilaso de la Vega revient très souvent sous la plume de Prévost, de même que les récits des principaux conquistadors, le récit de la conquête espagnole se doit, selon le compilateur, de trouver un point médian entre deux points de vue idéologiques et axiologiques opposés :

> Dans le partage des Relations, il n'est pas aisé de vérifier les circonstances d'un si grand évenement. On conçoit que les Espagnols, dont on a pris soin de joindre ici l'exposition dans une Note, eurent intérêt à déguiser la vérité, pour justifier leur barbarie, s'ils attaquerent sans raison un Prince, qui gardoit avec eux des ménagemens excessifs. Mais Garcilasso, né Péruvien, n'a pas été moins intéressé à laver sa Nation, du reproche de s'être attiré la vengeance des Espagnols, par le dessein concerté de les faire périr ; il convient même, en traitant de fable le récit différent du sien, qu'il fut envoïé à Charles-Quint par les Gouverneurs & les Officiers de son Armée, seuls témoins qu'on pût admettre alors en Espagne : ainsi tout ce qu'il avance pour le détruire, porte sur le témoignage de sa propre Nation, & particulièrement sur ce préjugé en faveur des Fils du Soleil, qui n'auroit pas permis aux Péruviens, comme il l'observe avec beaucoup d'adresse, de violer tout d'un coup le respect qu'ils croïoient dû à ce titre. On ne s'apperçoit pas, néanmoins, que cette opinion ait eu beaucoup de part à la réponse d'Atahualipa : mais si quelque chose étoit capable de jetter du jour, sur des ténèbres dont le tems n'a fait qu'augmenter l'épaisseur, ce

[1] *HGV*, t. XII, p. ix.

[2] Pour un aperçu général de l'œuvre de l'Inca Garcilaso de la Vega, voir John Grier Varner, *El Inca: The Life and Times of Garcilaso de la Vega*, Austin, University of Texas Press, 1968 ; Carmen Bernand, *Un Inca platonicien : Garcilaso de la Vega, 1539-1616*, Paris, Fayard, 2006.

> seroit l'autorité de quelque Étranger contemporain qu'on put croire neutre entre les Espagnols & les Péruviens ; & j'en connois un, dont il est surprenant qu'on n'ait jamais fait usage.
> C'est Jérôme Benzoni, Milanois, qui, voïageant au Pérou peu d'années après cet événement, avoit connu la plupart des Acteurs, Espagnols & Péruviens. Son récit porte un air de vérité, qu'on ne peut mieux lui conserver, qu'en le donnant dans les termes de *Chauveton* son vieux Traducteur[1].

Sans chercher à savoir si Girolamo Benzoni est en effet plus véridique que les auteurs espagnols ou Garcilaso de la Vega, il faut noter que Prévost dramatise beaucoup l'intervention de ce tiers, d'abord présenté par ses qualités multiples : son autorité, son impartialité et le fait qu'il soit un contemporain de l'action (même tardif). Le compilateur fait remonter le temps, exhumant un texte ancien et reproduit dans le français du XVI^e^ siècle, comme pour abolir la distance historique (« l'épaisseur » des « ténèbres ») qui brouille la compréhension de l'évènement, alors même que Girolamo Benzoni n'a pas été lui-même présent au moment des faits, et qu'il ne parle que d'après d'autres témoignages. Le choix de Prévost est toujours dirigé par des valeurs qui font ou défont la vraisemblance ou la vérité d'un texte. Il énonce la croyance en une forme de neutralité ou d'objectivité, mais qui relève peut-être moins des textes compilés eux-mêmes que du travail du compilateur, qui tend à *rendre* les textes objectifs et cherche à faire de sa compilation une somme objective des savoirs, ou du moins à la présenter comme telle[2].

L'ouvrage de Prévost n'est jamais une copie servile des voyageurs : il recompose, il choisit d'intégrer tel récit ou telle description à certains endroits plutôt qu'à d'autres, selon l'ordre de son propre travail et le degré d'importance des voyageurs cités. Il fait primer les témoignages de première main, qu'il juge non seulement plus fiables mais plus dignes d'être mis en avant par rapport à d'autres. Au sujet du Darién, il préfère Lionel Wafer : « C'est de Lionnel Waffer qu'il faut emprunter la véritable Description de l'Isthme, puisqu'il fait profession de l'avoir regardé comme son principal objet dans la Relation de ses Voïages. Correal & M. d'Ulloa ne rapportent que des noms : Waffer traite son sujet en Géographe[3]. » Mais il supprime de l'*Histoire générale des voyages* la description que donnait ce même voyageur de Portobelo, au titre que « celle qu'on verra bientôt, dans un article particulier, mérite d'autant plus de préférence, qu'il ne tenoit la sienne que de quelques Armateurs[4]. » Prévost retranche pour ne donner à lire que ce que les voyageurs semblent avoir vraiment vu (ou disent avoir vu). Mais, comme dans la plupart des ouvrages de compilation critiques, les règles du compilateur peuvent toujours trouver des exceptions, justifiées par d'autres valeurs qui peuvent l'emporter par endroits. Le caractère récent du voyage et le statut social du voyageur priment

[1] *HGV*, t. XIII, p. 68-69.
[2] Sur la notion d'objectivité, voir Lorraine Daston et Peter Galison, *Objectivity*, New York, Zone Books, 2007.
[3] *HGV*, t. XIII, p. 247.
[4] *Ibid.*, p. 250.

parfois sur la primauté de l'autopsie. Il en est ainsi dans la description de Cuzco : « Il est heureux que sans avoir été à Cusco, Dom d'Ulloa nous ait décrit l'état présent de cette Ville, sur des informations dont on a déjà vû qu'il garantit la fidélité[1]. » La valeur du voyageur rejaillit sur celle de la description qu'il rapporte. Prévost avait prévenu plus haut : « Nous remarquerons seulement que les deux savans Voiageurs, qu'on prend pour guides, ne se fondent pas toujours sur le témoignage de leurs propres yeux, mais qu'ils répondent de la fidélité de leurs Mémoires[2]. » Ulloa et Juan y Santacilia ne sont pas des voyageurs comme les autres, mais des « savans Voïageurs », à qui l'appartenance au domaine des sciences confère une autorité inégalable par d'autres voyageurs. Wafer, en revanche, ne tenait sa description de Portobelo que de « quelques Armateurs », alors que les hommes de sciences espagnols ont eu la possibilité d'avoir accès à des informateurs locaux, qui leur ont transmis des sources écrites. Prévost établit une distinction nette entre ce qui relève de l'ordre du ouï-dire et ce qu'il considère comme une véritable information capable de construire un savoir sur les lieux décrits.

Il est pourtant difficile de faire émerger des règles fixes à l'établissement de sources fiables, tant la valeur du témoignage change au gré des époques retracées et des sujets abordés. À propos des particularités du climat de la région de Lima, Prévost présente les différentes explications et avertit sur la valeur à leur donner :

> Les Voïageurs anciens, comme les modernes, se sont fort étendus sur ces Phénomènes ; & toutes leurs explications n'empêchent point que les causes ne demeurent toujours fort obscures : mais comme on ne peut désavouer que la Physique ne soit aujourd'hui beaucoup plus éclairée qu'elle ne l'étoit il y a deux siecles, il ne paroîtra pas surprenant qu'on donne ici la préférence aux lumières récentes, sur celles de Gomera, d'Herrera, d'Acosta, de Zarate, de Garcilasso, de Laet, & de tous ceux qu'on a pris pour guides dans les récits Historiques. Ajoutons que chaque Science aïant des bornes, hors desquelles l'autorité de ceux qui les professent n'est jamais du même poids, on doit toujours mettre beaucoup de distinction entre le sentiment d'un Mathématicien ou d'un Physicien, sur l'objet de ses Études & celui d'un Historien commun ou d'un simple Voïageur[3].

Il n'en est pas de même en histoire qu'en sciences. On comprend donc mieux en partie le crédit accordé d'emblée, et apparemment sans trop de distance, à Ulloa, qui jouit auprès de Prévost du statut de mathématicien. L'abbé traduit par-là une confiance généralisée dans le progrès des sciences, dans la nouveauté du savoir acquis, et dans la figure du voyageur scientifique, qu'on trouve exprimée dans des termes similaires dans la presse périodique de la même époque[4]. Pour Prévost, le statut social et la compétence attribuée au voyageur influencent la valeur à accorder au témoignage.

---

[1] *Ibid.*, p. 353, n. 23.
[2] *Ibid.*, p. 298.
[3] *Ibid.*, p. 530.
[4] Yasmine Marcil, *La Fureur des voyages…, op. cit.*, p. 273-274.

L'abbé traduit en ce sens l'opinion généralement admise sur les voyageurs. Il en va ainsi de Frézier, dont la présentation confine à l'éloge :

> On ne peut refuser, dans ce Chapitre, un rang distingué aux observations d'un Voïageur François […] : c'est M. Frezier, dont l'exactitude & l'habileté sont si connues, qu'on marche toujours avec autant de confiance que de plaisir sur ses traces. Il ne vit, dans son Voïage, qu'une partie des Côtes, en remontant du Chili à Lima ; mais il y fit des remarques, échappées à des Voïageurs moins attentifs[1].

Ce sont les mêmes valeurs qu'on trouve dans les comptes rendus du récit de voyage à sa publication en 1716[2]. Une fois la valeur du voyageur (et, par ricochet, de son récit) reconnue, la critique du compilateur semble suspendue, et son travail n'est que de suivre l'itinéraire suivi. Prévost compense les manques du voyage de Frézier par la richesse de ses observations, préférant au balisage complet de l'Amérique du Sud un savoir prétendument certain, quoique limité. Le même schéma s'applique quand il compile le voyage amazonien de La Condamine, présenté d'emblée comme un « illustre Académicien[3] » :

> Comme nous avons déjà donné, d'après M. d'Ulloa, d'exactes remarques sur le nom, la source, & le cours général du Marañon, […] & que tous ces détails paroissent tirés du Voïage de l'*Amazone* de M. de la Condamine, le seul des Voïageurs modernes qui ait pénétré dans ces Régions, il ne nous reste qu'à suivre l'Académicien depuis Tarqui jusqu'à Jaen, depuis Jaen jusqu'à son entrée dans la Mer du Nord, & delà jusqu'en Europe[4].

La reprise du texte de La Condamine par Ulloa n'entache jamais la valeur de ce récit de voyage, qui a le bon ton de recopier un auteur qui fait autorité ; Prévost indique seulement revenir à la source. Le voyageur, une fois établies sa valeur éthique et la valeur épistémique de son récit, devient le guide du compilateur, qui semble suspendre tout jugement sur le contenu du voyage.

L'art de la compilation pour Prévost est à la fois régie par des principes récurrents, liés aux qualités intrinsèques qu'il trouve à chaque récit, à la qualité du voyageur ou, à défaut, de ses informateurs, et aux sujets qui sont abordés. Pour clairs que puissent être ces grands principes, une lecture plus précise de l'*Histoire générale des voyages* fait cependant apparaître une plus grande souplesse dans la compilation qu'il n'y paraîtrait d'abord. On a vu à quel point l'identification du statut voyageur pouvait lui donner un blanc-seing. Il apparaît aussi que ce n'est pas seulement la valeur intellectuelle du voyageur qui guide le compilateur dans le choix de ce qui mérite d'être cité. Après avoir décrit l'île Gorgona, en reprenant tous les lieux communs accolés à cette île, connue pour avoir servi de refuge (infernal) à Pizarro, il retranscrit

[1] *HGV*, t. XIII, p. 448.
[2] La curiosité, l'exactitude et la justesse sont les qualités qui sont généralement attribuées à Frézier. Voir les comptes rendus du *Journal des sçavans*, 29 juin 1716, p. 401-407 et de la *Bibliothèque ancienne et moderne*, vol. VII, 1717, p. 444-454.
[3] *HGV*, t. XIV, p. 24.
[4] *Ibid.*

dans une note de bas de page la description complète qu'en donnait Herrera, au titre que le « séjour, qu'il [Pizarro] y fit pendant plusieurs mois, mérite une description, pour l'honneur de son courage[1]. » Il est moins question de chercher la vérité de la description géographique que de transmettre le récit saisissant du malheur d'un voyageur héroïque : la valeur du voyageur, ou dans ce cas de son historien, tient donc moins parfois à sa rigueur ou à sa crédibilité qu'à l'importance quasi patrimoniale que certains témoignages peuvent encore avoir au mitan du XVIII[e] siècle. La construction du savoir géographique concernant l'Amérique du Sud telle qu'elle apparaît dans l'*Histoire générale des voyages* est essentiellement hétérogène, le principe de la compilation obligeant Prévost à composer avec des sources diverses qu'il se doit d'inclure, pour les différents niveaux d'intérêts qu'elles représentent (historique, géographique, scientifique et, aussi, narratif).

Si la compilation telle que la pratique Prévost s'attache surtout à trouver le bon auteur et à le suivre, les textes reproduits ne sont pas complètement exempts de critique interne. Elle demeure marginale, et a surtout lieu dans les notes de bas de page, qui invitent parfois à nuancer des propos ou à comparer des sources. La description que donne La Condamine dans son voyage amazonien des indigènes rencontrés se voit ainsi criblée de notes qui mettent en perspective ce témoignage :

Il n'y a point de mots propres, qui répondent exactement à ceux de vertu, justice, liberté, reconnoissance, ingratitude : tout cela paroît difficile à concilier, avec ce que Garcilasso rapporte (79) de la Police, de l'industrie, des Arts, du Gouvernement & du Génie des anciens Péruviens. Si l'amour de la Patrie ne lui a pas fait illusion, il faut convenir que ces Peuples ont beaucoup dégénéré de leurs Ancêtres (80). Quant aux autres Nations de l'Amerique, on ignore qu'elles soient jamais sorties de la barbarie (81)[2].	(79) Il n'est pas le seul. Zarate, Acosta & Gomara rendent le même témoignage. (80) C'est dequoi Garcilasso convenoit déjà en son tems. (81) M. de la Condamine semble oublier ici les progrès de la Religion, de la raison, de la politesse & des bonnes mœurs dans le Paraguay, & tout ce qu'on a rapporté dans un article particulier de l'Audience des Charcas. Voïez ci-dessus.

La description (proto)ethnographique n'est pas complètement niée, mais Prévost pointe ponctuellement des imprécisions, et nuance un propos peut-être trop général et dépréciatif, au mépris d'un consensus historique qui semble se dessiner de la lecture des auteurs qui continuent à faire autorité sur l'Amérique.

[1] *Ibid.*, t. XIII, p. 43.
[2] *Ibid.*, p. 572.

L'*ENCYCLOPÉDIE* : UNE AMÉRIQUE RAISONNÉE ?

L'*Encyclopédie* doit se comprendre comme un double ouvrage de compilation : en tant que dictionnaire, elle reprend la nomenclature des dictionnaires qui l'ont précédée, et en tant que somme des savoirs, elle reprend, condense et compare une grande partie des ouvrages savants, qui sont souvent eux-mêmes des compilations. L'abondante littérature critique sur l'*Encyclopédie* a bien montré que la compilation n'était jamais une pratique anodine, et que certains encyclopédistes, pour être des compilateurs, n'en sont pas moins des auteurs[1]. Il s'agit moins de jauger l'état du savoir géographique sur l'Amérique méridionale et les Caraïbes que de voir comment les encyclopédistes combinent, hiérarchisent, présentent, ou manipulent, les sources et les informations dont ils disposent. C'est là un lieu commun des études sur le dictionnaire raisonné : le savoir qui y est présent n'est jamais entièrement cohérent, tant l'*Encyclopédie* est représentative d'un « ordre enchevêtré du savoir et du discours[2] ».

Le poids des publications antérieures qui décrivent l'Amérique passée ou présente se ressent parfois dans certains articles, qui insistent sur la connaissance générale des principaux auteurs. Jaucourt, à l'article « Indes », se justifie de ne pas évoquer l'histoire des Indes occidentales :

> Ceux qui veulent parcourir l'histoire ancienne des Indiens pris dans ce dernier sens, peuvent consulter Herréra ; je n'ai pas besoin d'indiquer les auteurs modernes, tout le monde les connoît ; je dirai seulement que déja en 1602, Théodore de Bry fit paroître à Francfort un recueil de descriptions des *Indes* orientales & occidentales, qui formoit 18 vol. in-fol. & cette collection complete est recherchée de nos jours par sa rareté[3].

Théodore de Bry apparaît seulement parce que son travail est devenu un objet de bibliophilie. On sentirait presque une certaine lassitude, qui expliquerait pourquoi Jaucourt se sent autorisé à citer Herrera *en passant*, et à renvoyer son lecteur à une autorité. Les « auteurs modernes » que mentionne Jaucourt jouissent en effet d'une certaine célébrité intellectuelle qui transparaît surtout dans les compilations. L'Amérique a d'abord une réalité livresque : elle est celle des historiens et des nouveaux voyageurs, et des gravures de Théodore de Bry. Comme pour Prévost, la question est autant de transmettre un savoir que de réfléchir à l'élaboration proprement scripturale d'un tel savoir.

---

[1] La littérature critique sur l'*Encyclopédie* est extensive. Au sujet de la construction du savoir, voir Marie Léca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie. Diderot : de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999 ; Susanne Greilich et Hans-Jürgen Lüsebrink (dir.), *Écrire l'encyclopédisme, du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Classiques Garnier, 2020. Pour une étude de cas, voir : Adrien Paschoud, « Rhétorique scientifique et régime de la preuve dans l'article AIR de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 44, 2009, p. 99-115.

[2] Michèle Duchet, *Le Partage des savoirs…*, *op. cit.*, p. 7.

[3] Jaucourt, « Indes (*Géog. mod.*) », *Enc.*, t. VIII, 1765, p. 662b.

On a vu avec l'*Histoire générale des voyages* que l'activité de compilation demande de faire coexister des régimes de véracité ou, *a minima*, des enjeux textuels différents d'une source à l'autre. La compilation n'offre jamais le spectacle d'un savoir linéaire ou homogène, elle laisse voir des contradictions ou des hiatus qui manifestent le caractère fondamentalement hétérogène d'un savoir géographique essentiellement fondé sur la littérature de voyage. La reprise textuelle, associée à la diversité des contributeurs de l'*Encyclopédie*, rend cette entreprise éditoriale encore plus significative quant à la discontinuité du discours géographique, malgré la formulation répétée d'un regard critique des sources. Moins que les récits de voyage eux-mêmes, sauf ponctuellement, ce sont les compilations et les ouvrages déjà animés par une ambition encyclopédique, qui tiennent lieu de sources principales, sans compter les dictionnaires, qui puisent aux mêmes sources. L'*Encyclopédie* reprend souvent des textes qui sont déjà passé par le filtre de compilations précédentes, et qui leur confère une autorité sur le sujet. La Condamine, qui est une source privilégiée sur la géographie andine et amazonienne, peut ainsi apparaître dans l'*Encyclopédie* soit à partir du texte original, soit à travers les copies et les emprunts dont il a fait l'objet, notamment dans l'*Histoire générale des voyages* et l'*Histoire naturelle* de Buffon. Dans ce dernier cas, l'article « Fleuve » illustre parfaitement ce jeu d'emboîtement des citations :

> » Enfin les plus grands fleuves de l'Amérique, qui sont aussi les plus larges fleuves du monde, sont la riviere des Amazones, dont le cours est de plus de 1200 lieues si l'on remonte jusqu'au lac qui est près de Guanuco, à 30 lieues de Lima, où le Maragnon prend sa source ; & si l'on remonte jusqu'à la source de la riviere Napo, à quelque distance de Quito, le cours de la riviere des Amazones est de plus de mille lieues. Voyez *le* voyage *de* M. de la Condamine, pag. 15. & 16.
> […]
> » Le fleuve Oronoque [*sic*] a plus de 575 lieues de cours, en comptant depuis la source de la riviere Caketa près de Pasto, qui se jette en partie dans l'Oronoque, & coule aussi en partie vers la riviere des Amazones. Voyez *la* carte *de* M. de la Condamine[1].

D'Alembert cite ici un passage entier l'*Histoire naturelle*, qui fait lui-même référence à l'édition de 1745 de la *Relation abrégée* et à la *Carte du cours du Maragnon* de La Condamine[2]. La grande disponibilité des sources, récits de voyage, dictionnaires ou compilations, fait que l'*Encyclopédie*, en ce qui concerne la géographie américaine, n'a pas vraiment de source exclusive ou préférée. Si La Condamine, dans la continuité de ce qu'en disait Prévost, fait figure d'autorité, les sujets traités par d'autres savants bien avant son voyage, ou déjà renouvelés

[1] D'Alembert, « Fleuve », *Enc.*, t. VI, 1756, p. 870b-871a
[2] Buffon, *Histoire naturelle…*, Paris, Imprimerie royale, 1749, t. I, p. 353-354.

depuis son retour (comme pour le lamantin, que La Condamine classe dans la catégorie des poissons alors que l'*Encyclopédie* corrige cette idée[1]), sont pris à d'autres sources.

Les articles de l'*Encyclopédie* ne permettent jamais véritablement de décider ce qui prime dans l'établissement du savoir sur l'Amérique. Si les informateurs de première main semblent jouir d'une confiance certaine, le recours aux références anciennes et l'usage massif des compilations et des dictionnaires viennent contredire quelque peu cette approche critique pourtant assumée par la plupart des encyclopédistes. Cette hésitation constante entre les différents textes qui composent le grand corpus américain, et entre différents régimes de valeur, traverse toute la littérature géographique. L'*Encyclopédie* en est un écho frappant, mais elle n'est en cela que le reflet d'une pratique textuelle commune aux compilations, aux dictionnaires et aux récits de voyage mêmes[2]. Le monde américain a d'abord une réalité linguistique, qui dépasse la question de l'importance de l'autopsie du voyageur. L'article « Puraque » (anguille électrique) de l'*Encyclopédie* est une citation abrégée de l'*Histoire générale des voyages* : « espece de torpille des mers du Brésil, dont la forme approche de celle d'une raie ; on dit qu'elle engourdit comme la torpille, le bras dont on la touche par l'entremise même d'un bâton[3]. » Il est clair que Prévost s'est inspiré de la description qu'en donne Laet dans son *Histoire du Nouveau Monde*[4]. La Condamine donne quant à lui une description du même animal très proche de toutes les autres : « un poisson appellé *puraquè*, dont le corps, [a] la même propriété que la torpille ; celui qui le touche avec la main, ou même avec un bâton, ressent un engourdissement douloureux dans le bras[5] » La Condamine est un lecteur de Laet, qu'il cite régulièrement dans sa relation, et sa description du poisson, emprunte le même vocabulaire que son prédécesseur. Faut-il en conclure que la description de La Condamine n'a rien d'originale ou, pis, qu'elle serait la simple réécriture d'un lieu commun de l'histoire naturelle, indépendante de son propre voyage ? La Condamine a-t-il seulement vu l'animal ? Mais ce serait poser la question à l'envers : le récit de voyage est toujours une réécriture des textes qui le précèdent, sans que cela ne remette en question la véracité du témoignage. L'*Encyclopédie* fait apparaître un jeu de concaténation des références en mobilisant à la fois les voyageurs et les sources de ces mêmes voyageurs.

[1] Le lamantin ou manati est un « animal amphibie, qui a été mis au nombre des poissons par plusieurs naturalistes, & qui a été regardé comme un quadrupede par ceux qui l'ont mieux observé. » (*Enc.*, t. IX, 1765, p. 225a).

[2] Voir Marie Léca-Tsiomis, *Écrire l'Encyclopédie. Diderot…*, *op. cit.*, p. 1-12.

[3] [Auteur non-identifié,] « Puraque », *Enc.*, t. XIII, p. 576a et *HGV*, t. XIV, p. 301

[4] « Le *Puraque* des Sauvages semble estre la Torpille, car en le touchant il cause un engourdissement aux membres, comme d'une paralysie, & si quelqu'un le touche d'un baston, son bras demeure endormi, quand il est mort il est bon à manger, & n'a nul venin. » Laet, *Histoire du Nouveau Monde…*, Leyde, Elseviers, 1640, p. 508.

[5] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 466.

Le rôle du compilateur demeure celui d'identifier des sources fiables. La Condamine, encore une fois, fait partie, avec quelques autres, des voyageurs que Jaucourt sauvait de la critique[1]. Dans l'article « Montagnes », D'Holbach indique que celles de la cordillère des Andes ont été « examinées avec toute l'attention dont un si habile géometre est capable[2] ». L'article « Danta » peut de ce point de vue se lire comme l'inverse de l'article « Abada » que signait Diderot au premier volume. Le philosophe terminait la description (fabuleuse) de cet animal par une critique à peine voilée de la tromperie des voyageurs : « Il y auroit de la témérité sur une pareille description à douter que l'Abada ne soit un animal réel ; reste à sçavoir s'il en est fait mention dans quelque Naturaliste moderne, instruit & fidele, ou si par hasard tout ceci ne seroit appuyé que sur le témoignage de quelque voyageur[3]. » Jaucourt, pour le danta, reprend *in extenso* la description qu'en donnait La Condamine dans sa relation de voyage sur l'Amazone, et conclut sur la véracité de ce dernier voyageur :

> Voilà tout ce que M. de la Condamine dit du *danta* dans son voyage de l'Amérique méridionale (*Mém. de l'acad. des Sc. 1745. p. 468.*), & je m'en tiens à sa simple description, parce que celles des autres voyageurs ne s'accordent point ensemble : Marmol, par exemple, assûre que le *danta* d'Afrique a une corne au milieu de la tête courbée en rond en maniere d'anneau ; ce n'est point-là notre animal qui est sans cornes. Léry donne au *danta* d'Amérique pour défenses deux dents tournées en rond comme la corne de Marmol. M. de la Condamine ne parle ni de ces deux défenses, ni d'aucune autre singularité du *danta*. Il en eût été sans doute instruit, mais il n'écrivoit pas ses voyages pour transmettre des faits imaginaires[4].

La valeur de l'Académicien est double : il connaît les descriptions fabuleuses des autres voyageurs, mais décrit d'après ce qu'il a vu, et non ce qu'il a lu. L'autopsie du voyageur demeure un gage de véracité, même si on sait bien que cette autopsie est parfois largement informée par des lectures.

Les travaux sur l'*Encyclopédie*, comme sur l'art de la compilation au XVIII^e^ siècle, tendent tous à montrer que la plupart des encyclopédistes n'ont pas un usage servile de leurs sources. Même si une grande quantité des articles présents dans l'*Encyclopédie* peuvent apparaître comme des copies conformes du dictionnaire de Trévoux, de l'*Histoire générale des voyages* ou de certains récits de voyage, la manière de sélectionner et d'intégrer les textes de référence fait parfois apparaître une prise de parti plus ou moins explicite. Le texte originel peut ainsi faire l'objet d'une grande manipulation. Jaucourt, dans un article en apparence aussi

[1] Jaucourt écrit : « il faut exclure de ce reproche les relations curieuses de Paolo, de Rawleigh, de Pocock, de Spon, de Wheiler, de Tournefort, de Fourmont, de Koempfer, des savans Anglois qui ont décrit les ruines de Palmyre, de Shaw, de Catesby, du chevalier Hans-Sloane, du lord Anson, de nos MM. de l'académie des sciences, au Nord & au Pérou, &c. » (« Voyageur », *Enc.*, t. XVII, 1765, p. 477b).

[2] D'Holbach, « Montagnes (*Hist. nat. Géographie, Physique & Minéralogie.*) », *Enc.*, t. X, 1765, p. 673b.

[3] Diderot, « Abada », *Enc.*, t. I, 1751, p. 6b. Voir Stéphane Schmitt, « Les voyages intertextuels de l'abada », art. cité.

[4] Jaucourt, « Danta », *Enc.*, t. IV, 1754, p. 630a.

anodin que celui sur la ville de Lima, égrène quelques remarques qu'il dit tirées des voyages de Feuillée, de Frézier et des *Lettres édifiantes et curieuses* des jésuites :

> Le pere Feuillée, M. Frezier, & les lettres édifiantes, vous instruiront en détails très-étendus, du gouvernement de Lima, de son audience royale, de son commerce, de ses tribunaux civils & ecclésiastiques, de son université, de ses églises, de ses hôpitaux, & de ses légions de moines, qui par leurs logemens, ont absorbé la plus belle & la plus grande partie de la ville ; ils vous parleront aussi de la quantité de couvens de filles, qui n'y sont guère moins nombreux ; enfin, des mœurs dissolues qui regnent dans un pays, où la fertilité, l'abondance de toutes choses, la richesse & l'oisiveté, ne peuvent inspirer que l'amour & la mollesse[1].

La description géographique de la ville laisse place à une satire religieuse et sociale que Jaucourt reprend de Frézier[2]. Chaque information prise séparément doit être attribuée à sa source, mais Jaucourt impute aux trois textes, pris comme un tout, la critique du clergé péruvien qu'il est bien sûr impossible de trouver chez Feuillée ou dans le recueil des missions jésuites. La compilation est aussi une recomposition du savoir géographique.

L'*Encyclopédie*, si elle utilise abondamment un corpus composé de dictionnaires et de compilations, donc un savoir de seconde main, introduit en même temps des articles rédigés par des spécialistes des sujets qu'elle se propose d'aborder[3]. Cette conception renouvelée du travail encyclopédique est très juste pour une grande partie des domaines du savoir, elle l'est un peu moins pour la description des territoires extra-européens, et notamment l'Amérique du Sud et les Caraïbes. Diderot, et surtout Jaucourt, ont presque rédigé la totalité des articles de géographie américaine. Seuls deux contributeurs de l'*Encyclopédie* ont vécu en Amérique méridionale ou dans les Antilles. Les articles de La Condamine sont des versions synthétisées de ce qu'il avait écrit auparavant dans son voyage sur l'Amazone[4]. Mais le contributeur le plus prolifique sur l'Amérique est sans conteste Le Romain, qui signe (ou à qui sont attribués) soixante-huit articles, principalement consacrés aux Caraïbes. Comme c'était déjà le cas pour l'article « Mancenillier », Le Romain compare toujours son expérience antillaise à la littérature géographique ou botanique qu'il convoque ou reproduit, certes parfois pour mieux s'en défaire. Il en va ainsi de l'article « Figuiers d'Amérique », qui commence par une critique du dictionnaire de Trévoux :

[1] Jaucourt, « Lima », *Enc.*, t. IX, 1765, p. 533b.
[2] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 417-460.
[3] Marie Léca-Tsiomis, « Des dictionnaires comme vecteurs du savoir : de Furetière à l'*Encyclopédie* », dans Lise Andries (dir.), *La Construction des savoirs, XVIII^e^-XIX^e^ siècles*, Lyon, Presses universitaires de Lyon 2019, p. 34.
[4] La Condamine signe trois articles au sujet de l'Amérique du Sud : « Chirimoya » (t. III, 1753, p. 349a), « Guiane » (t. VII, 1757, p. 1004a) et « Guayaquil » (t. XVII, 1765, p. 800a-800b).

> Le dictionnaire de Trévoux confond cet arbre avec le paléturier, quoique ce soit deux arbres différens qui n'ont rien de commun que la façon dont ils se reproduisent & s'étendent à la ronde, au moyen de leurs branches, qui en se recourbant prennent racine & forment de nouveaux troncs.
> Le fruit du *figuier* est à peu-près de la grosseur d'une noisette. Il ressemble exactement à la figue d'Europe, tant extérieurement qu'intérieurement ; il en a même le goût : cependant il est un peu plus fade, & moins succulent[1].

Les encyclopédistes manifestent une préoccupation constante pour faire coïncider les mots et les choses qu'ils désignent, là où les dictionnaires traditionnels pouvaient se contenter d'énumérer des mots sans s'intéresser aux réalités qu'ils représentent.

Si l'*Encyclopédie* reprend la trame des dictionnaires qui l'ont précédée, notamment celui de Trévoux ou de Furetière, elle dépasse l'ordre des mots pour tenter de l'associer à l'ordre des choses. Les encyclopédistes, et notamment Diderot, ne se contentent pas de remplir des définitions de dictionnaire, ils réfléchissent aussi à la réalité du savoir qu'ils composent.

> AGUAXIMA, (*Hist. nat. bot.*) plante du Brésil & des isles de l'Amérique méridionale. Voilà tout ce qu'on nous en dit ; & je demanderois volontiers pour qui de pareilles descriptions sont faites. Ce ne peut être pour les naturels du pays, qui vraissemblablement connoissent plus de caracteres de l'*aguaxima*, que cette description n'en renferme, & à qui on n'a pas besoin d'apprendre que l'*aguaxima* naît dans leur pays ; c'est, comme si l'on disoit à un François, que le poirier est un arbre qui croît en France, en Allemagne, &c. Ce n'est pas non plus pour nous ; car que nous importe qu'il y ait au Brésil un arbre appellé *aguaxima*, si nous n'en savons que ce nom ? à quoi sert ce nom ? Il laisse les ignorans tels qu'ils sont ; il n'apprend rien aux autres : s'il m'arrive donc de faire mention de cette plante, & de plusieurs autres aussi mal caractérisées, c'est par condescendance pour certains lecteurs, qui aiment mieux ne rien trouver dans un article de Dictionnaire, ou même n'y trouver qu'une sottise, que de ne point trouver l'article du tout.

Le « tout ce qu'on nous en dit » de Diderot fait référence à la même entrée dans le *Dictionnaire de Trévoux*. Puisque ce mot apparaît dans le prédécesseur de l'*Encyclopédie*, il se doit d'apparaître dans celle-ci, au risque de donner un article vide de sens. Diderot fait émerger la distance qui sépare le mot de la chose – ou plutôt qui ne s'intéresse qu'aux mots et non aux choses –, non pas, comme dans l'article « Abada », pour remettre en question l'existence de cet objet, mais pour signifier la vacuité d'un savoir entièrement livresque[2]. La compilation doit être un outil de savoir et, qui plus est, d'un savoir utile (« à quoi *sert* ce nom ? ») : la fonction d'un dictionnaire raisonné est de décrire les objets, en l'occurrence une plante pour ses usages, qu'ils soient médicinaux, alimentaires ou économiques, et non de répéter la nomenclature des dictionnaires préexistants.

L'écriture de l'Amérique, même présentée comme neuve et directe, ne semble jamais échapper aux formes linguistiques précédentes. Si les encyclopédistes, au premier rang desquels il faut situer Jaucourt pour les articles de géographie et d'histoire naturelle, cherchent

[1] Le Romain, « Figuier d'Amérique », *Enc.*, t. VI, 1756, p. 747a.
[2] Marie Léca-Tsiomis, « Des dictionnaires comme vecteurs du savoir : de Furetière à l'*Encyclopédie* », dans Lise Andries (dir.), *La Construction des savoirs…*, *op. cit.*, p. 40-41.

généralement à refonder ou à assurer les informations qu'ils présentent, ils demeurent tributaires des formes précédentes qu'ils reprennent. La référence aux voyageurs semble toujours passer après la reprise des compilations qui servent de soutien à l'écriture encyclopédique. L'article « Copahu » intègre une remarque sur l'origine de la description que Jaucourt se propose de faire, expliquant le choix de l'auteur de référence pour cet article :

> Léry, de Laët, Herrera, Linschot, Jarrisc, de Moraïs, Labat, Corréal & autres, s'étendent beaucoup sur l'histoire de ce baume & de l'arbre qui le produit ; mais on ne peut guere se fier à des écrivains qui se contredisent, & qui n'étoient ni les uns ni les autres gens du métier. Heureusement nous avons un auteur capable de nous éclairer sur cette matiere ; c'est Marcgrave [Marggraf], dans sa description du Bresil imprimée en latin à Amsterdam en 1648, *infolio*[1].

Jaucourt fait l'inventaire des auteurs ayant décrit l'arbre de copaïba, en faisant mine de révéler une source qui permettra d'obtenir une description précise de l'arbre, qui est pourtant très connue. Marggraf a servi de source au *Traité de la matière médicale* d'Étienne-François Geoffroy[2], que reprend en grande partie Jaucourt. Les articles de Geoffroy et de Jaucourt servent par la suite de support à Savary des Brûlons qui augmente l'article « Baume » de son *Dictionnaire universel du commerce*, dans l'édition de 1759, d'une longue description du baume de copaiba, en reprenant ces deux derniers auteurs, mais en y ajoutant presque telle quelle la description que donnait Labat dans son *Nouveau voyage*[3]. L'incohérence est assez frappante : Jaucourt explique se servir de l'ouvrage de Marggraf au lieu des récits de voyage, dont celui de Labat, mais reproduit une description presque entièrement due au voyageur français. Les encyclopédistes, surtout Jaucourt, restent tributaire des choix de composition réalisés par d'autres compilateurs avant eux. Malgré une certaine servilité face aux formes préétablies, on note tout de même dans cet article l'émergence d'une distance critique, qui s'exprime, à la fin, par une remise en question des propriétés médicinales des baumes américains. Labat détaillait les vertus prodigieuses de ce baume, Jaucourt retranscrit certaines propriétés, en mettant toujours en garde contre ses effets néfastes, avant de conclure : « Si nous n'en pouvons faire de grands éloges dans les maladies où l'on les vante davantage, du moins nous tâcherons d'amuser le lecteur par leur histoire naturelle : n'est-ce point encore trop promettre[4] ? » La critique de la crédulité des voyageurs est toujours derrière le propos de

[1] Jaucourt, « Copahu (baume de) », *Enc.*, t. IV, 1754, p. 172a.

[2] Georg Marggraf, *Historia naturalis Brasiliae…*, Amsterdam, Elseviers, 1648, p. 130-131 ; François Geoffroy, *Traité de la matière médicale…*, Paris, Desaint et Saillant, 1743, p. 393-401 ; Savary des Brûlons, *Dictionnaire universel de commerce…*, Copenhague, Philibert, 1749, t. I, p. 444-446.

[3] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. II, p. 366-382.

[4] Jaucourt, « Copahu (baume de) », *Enc.*, t. IV, 1754, p. 173a.

l'encyclopédiste, même si, pour ce qui est de la description d'histoire naturelle, l'état présent du savoir ne peut être dépassé.

Dans cette même veine, on sent à certains endroits l'exaspération palpable de Jaucourt face aux récits des voyageurs, même les plus reconnus, au point de tourner en ridicule leurs propos ou ceux qu'il leur attribue. À la fin de l'article « Calebassier », l'encyclopédiste reprend une croyance au sujet de ses prétendues vertus médicales :

> Enfin les habitans de l'Amérique regardent la pulpe du coui comme souveraine pour arrêter les hémorrhagies causées par des blessures, pour prévenir des abcès, pour resoudre des tumeurs par contusion, pour empêcher les défaillances, &c. Les pauvres gens sont excusables de croire à ce prétendu remede : mais nos voyageurs Oviedo, Rochefort, du Tertre, Labat, & tant d'autres, ne se moquent-ils pas de nous quand ils nous vantent les merveilleux effets opérés par la moelle de calebasse dans les derniers cas dont nous venons de parler[1] ?

Le regard critique de Jaucourt s'attaque aux éloges suspects et au recours à l'affabulation des voyageurs. L'ordre de la compilation ne permet pas d'exprimer un jugement critique sur toute la matière littéraire qui doit être reprise et recomposée pour l'ouvrage, mais Jaucourt arrive à saisir plusieurs occasions pour introduire, surtout dans les descriptions d'histoire naturelle qui sont les plus sujettes à caution, une distance vis-à-vis des informations collectées.

Il n'y a pas pour Jaucourt, et pour les encyclopédistes en général, d'autorité parfaite ni incontestable en matière de voyage et de géographie. Même les observations de La Condamine, dont on a pu voir qu'il était le plus souvent considéré comme une source fiable et privilégiée, peuvent faire l'objet d'une mise en doute. C'est notamment le cas des articles d'histoire naturelle. À l'ouverture de l'article « Curupa », on lit : « plante de l'Amérique méridionale, que nous connoîtrons peut-être bientôt si elle peut lever de graine en Europe. Voici en attendant ce qu'en dit M. de la Condamine[2]. » La description empruntée au voyage de l'Académicien, si elle est la seule qui puisse donner à comprendre la plante, n'est qu'un pis-aller qui ne peut se substituer à une observation réalisée en France et par un botaniste. Jaucourt peut aussi remettre en question le savoir transmis par le voyageur, par exemple au sujet des perroquets tapirés dont il donnait la description[3]. Cette pratique, qui consiste à colorer les plumes d'un perroquet vivant, qu'« a rapporté [La Condamine] dans son intéressante relation de la riviere des Amazones », est un fait « attesté par tous ceux qui ont habité à Cayenne[4] », et qui ne peut donc pas être

[1] Jaucourt, « Calebassier », *Enc.*, t. II, 1752, p. 549a.
[2] Jaucourt, « Curupa », *Enc.*, t. IV, 1754, p. 579a.
[3] Le tapirage (de *tapile*, « rouge » en kali'na) est une pratique répandue chez plusieurs tribus d'Amérique du Sud, notamment dans le bassin amazonien (voir Alfred Métraux, « Une découverte biologique des Indiens de l'Amérique du Sud : la décoloration artificielle des plumes sur les oiseaux vivants », *Journal de la Société des Américanistes*, n° 20, 1928, p. 181-192).
[4] Jaucourt, « Perroquets tapirés, (*Hist. des Arts.*) », *Enc.*, t. XII, 1765, p. 400b.

contesté. Que les perroquets changent de couleur, Jaucourt l'accepte, mais son scepticisme porte sur l'art des indigènes :

> On nous dit que les Indiens arrachent les plumes des *perroquets* dans les endroits où ils savent qu'en la place des vertes, ils peuvent en faire venir de rouges ou de jaunes, & qu'ils frottent les chairs qu'ils ont mises à découvert avec du sang de grenouille. Si un plus long séjour, ou moins d'occupations, eussent permis à M. de la Condamine de faire *tapirer* devant lui des *perroquets*, nous saurions mieux ce que nous devons penser de la recette de sang de grenouille. Tout ce que font les Indiens se réduit peut-être à faire paroître plûtôt des plumes que la mue eût fait paroître plus tard ; le sang de grenouille ne tient vraissemblablement lieu que de baume aux petites plaies qu'ils ont faites aux *perroquets*.
> Les Indiens connoissent, dit-on, les *perroquets* propres à être *tapirés* ; n'est-ce point qu'ils ont une connoissance semblable par rapport aux *perroquets*, à celle que nous aurions par rapport à nos poules, dont la couleur du plumage change après chaque mue ? On achete cependant moins les *perroquets tapirés*, quand on sait qu'ils l'ont été ; aussi les Indiens se gardent-ils bien de les annoncer pour tels. N'est-ce point encore parce que le changement auquel l'art a eu quelque part, est l'effet d'une opération équivalente à la mue, & que l'expérience a appris que les plumes rouges ou jaunes qui tomboient à la mue suivante, n'étoient pas toujours remplacées par des plumes de même couleur. Ainsi les plumes blanches de nos coqs & poules ne sont d'ordinaire remplacées par des plumes de même couleur qu'au bout de plusieurs années[1].

La critique ne porte pas sur le contenu de la description de l'Académicien, qui est incontestable en l'état. Mais Jaucourt utilise l'analogie avec le monde animal dont il semble familier – les poules qui changent de couleur – pour détruire l'idée d'un art, remplacée par une connaissance zoologique. Ce que font les indigènes relèverait donc davantage d'une sorte d'illusion, qu'un séjour plus long aurait permis de révéler. L'encyclopédiste ne contredit pas le phénomène apparent, il cherche à en proposer une cause alternative et, partant, à nier un savoir-faire artistique indigène[2].

L'*Encyclopédie* fait apparaître une forme sans doute plus complexe de l'art de la compilation que celui qu'on pouvait l'observer dans l'*Histoire générale des voyages*, qui doit probablement ses raisons à la diversité des auteurs et au rapport à l'ordre lexicographique. L'ouvrage met en évidence un état du savoir géographique et une réflexion sur la possibilité même d'un tel savoir. Mais en retour, il est difficile de définir une véritable géographie encyclopédique, du moins pour l'Amérique, telle qu'elle se présente au fil des pages de cette somme aussi monumentale qu'hétérogène.

[1] *Ibid*., p. 400b-401a.

[2] Sur la question de la reconnaissance des savoirs des peuples extra-européens, voir Françoise Le Borgne, « Les savoirs des barbares et des sauvages dans l'*Encyclopédie*. Du rejet polémique à l'intégration dans une odyssée de l'esprit humain », dans François Le Borgne, Odile Parsis-Barubé et Nathalie Vuillemin (dir.), *Les savoirs des barbares, des primitifs et des sauvages : lectures de l'autre aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 79-95.

L'*HISTOIRE DES DEUX INDES* ET L'ÉLABORATION D'UNE GÉOGRAPHIE PHILOSOPHIQUE

Dernier grand projet sur l'Amérique au XVIII^e^ siècle, l'*Histoire des deux Indes* de Guillaume-Thomas Raynal, avec d'autres collaborateurs, dont Diderot, représente une forme différente de penser la compilation et la construction du savoir géographique. Elle est plus proprement *géographique* que les deux précédentes, car même si elle se présente comme une « histoire philosophique », elle est en grande partie une description des espaces colonisés par l'Europe, qui ne se résume pas à la collection des voyages, ne cherche pas non plus à embrasser tous les savoirs, et n'adopte pas l'ordre du dictionnaire. Elle est, selon Michèle Duchet, l'encyclopédie coloniale des Lumières : « Aucun livre de l'époque n'a, hors l'*Encyclopédie*, ce caractère encyclopédique qui fait surgir, d'une somme de sources très diverses, l'image complexe et problématique du monde colonial[1] ». La complexité et les enjeux philosophiques que posent la description des colonies européennes s'expriment dans le travail de Raynal, qui a donné lieu à plusieurs études[2]. L'*Histoire des deux Indes* connaître trois éditions, en 1770, 1774 et 1780, signe d'un travail en constante évolution[3]. Au travail de la compilation s'ajoute celui de la reprise continuelle, par ajouts d'informations nouvelles, retranchements et modifications, qui font toute la complexité de cette écriture.

À la différence de l'*Histoire générale des voyages* et de l'*Encyclopédie*, Raynal et Diderot ont accès, pour l'*Histoire des deux Indes*, à une documentation primaire, du fait de leur proximité avec les milieux savants ; si Raynal compile en grande partie les dictionnaires importants qu'il a à sa disposition (celui de Bruzen de la Martinière et celui de Savary des Brûlons), le savoir produit dans l'*Histoire des deux Indes*, au fil des rééditions, n'est jamais seulement une accumulation d'informations servilement recopiées[4]. L'usage des dictionnaires,

[1] Michèle Duchet, « L'*Histoire des deux Indes* : sources et structure d'un texte polyphonique », dans Hans-Jürgen Lüsebrink et Anthony Strugnell (dir.), *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995, p. 11.

[2] Voir Heinz Klüppelholz, « La présentation de la conquête du Pérou dans l'*Histoire des deux Indes* », dans Hans-Jürgen Lüsebrink et Anthony Strugnell (dir.), *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, *op. cit.*, p. 189-204 ; Hans-Jürgen Lüsebrink, « La critique de la colonisation espagnole dans l'*Histoire des deux Indes* – discours, enjeux et intertexte », *SVEC*, 2003, n^o^ 7, p. 203-213 ; Yves Bénot, « Diderot, Pechmeja, Raynal et l'anticolonialisme », dans *Les Lumières, l'esclavage, la colonisation*, Paris, La Découverte, 2005, p. 107-123.

[3] Amsterdam, s.n., 1770 ; La Haye, Gosse, 1774 ; Genève, Pellet, 1780. C'est principalement sur cette dernière édition, qui sert de base à l'édition critique publiée par le Centre international d'études du XVIII^e^ siècle (Ferney-Voltaire, 2010-2023), que je me fonde.

[4] Muriel Brot, « Les dictionnaires de l'*Histoire des deux Indes* », *Dix-huitième siècle*, n^o^ 38, 2006, p. 305. Sur l'équipe de Raynal pour la rédaction de l'*Histoire des deux Indes*, voir Anatole Feugère, « Raynal, Diderot et quelques autres "historiens des deux Indes" », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 20, n^o^ 2, 1913, p. 343-378 et vol. 22, n^o^ 3-4, 1915, p. 408-452. Au sujet des informations botaniques transmises par Antoine de Jussieu,

des récits de voyage, couplé à un accès privilégié aux informations coloniales et scientifiques, permettent à Raynal de construire sa « machine de guerre[1] » argumentative et idéologique, malgré l'apparent désordre que la compilation peut faire voir par endroits.

Comme l'*Encyclopédie* et tous les dictionnaires géographiques avant lui, Raynal reprend une partie de ses informations des voyageurs, et se trouve largement tributaire de l'*Histoire générale des voyages*[2]. C'est ce qui explique par exemple qu'il cite souvent Jean de Léry, et non Thevet, sur le Brésil, reprenant de ce fait une sélection opérée longtemps avant lui par Prévost[3]. Étudiant le cas du Brésil, Muriel Brot a montré que l'utilisation que faisait Raynal de l'*Histoire générale des voyages* tendait à appauvrir les descriptions de la nature pour en réduire l'exotisme. Raynal cherche avant tout à extraire l'information du texte de Prévost, ce qui l'oblige à renoncer à « l'effet de réel » et au plaisir de lecture que les descriptions pourraient susciter[4]. C'est d'abord l'inventaire de la nature et de ses productions qui intéresse l'historien des deux Indes. Son texte, dépouillé du pittoresque de la description, devient bien plus aride, mais cela en augmente par ailleurs la force argumentative : il ne s'agit plus de plaire grâce à la force esthétique des mondes évoqués, mais d'assurer son lecteur de la véracité du savoir collecté par le tri et la réorganisation méticuleuse des informations.

Les évolutions du texte montrent bien la réduction des descriptions liées au climat ou au paysage[5]. Raynal commence par recopier plus ou moins fidèlement ses sources avant de couper et de remanier au fil des éditions pour donner une image plus concise – et peut-être plus frappante – du monde américain. Dans le chapitre XXI, compilant les descriptions du Pérou du récit de voyage d'Ulloa et de Juan y Santacilia[6], Raynal cherche à épurer la description en la débarrassant de tout ce qui relèverait de l'appréciation personnelle. Entre 1770 et 1780, le texte est réduit de moitié :

1770	1774 (variantes)	1780

voir Cecil P. Courtney, « Antoine-Laurent de Jussieu collaborateur de l'abbé Raynal », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 63, n° 2, 1963, p. 217-227.

[1] Hans Wolpe, *Raynal et sa machine de guerre. L'*Histoire des deux Indes *et ses perfectionnements*, Stanford, Stanford University Press, 1957.

[2] Muriel Brot, « L'abbé Raynal, lecteur de l'*Histoire générale des voyages* : de la description à la démonstration », dans Hans-Jürgen Lüsebrink et Anthony Strugnell (dir.), *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, *op. cit.*, p. 91-104.

[3] Frank Lestringant, « L'expérience coloniale du seizième siècle de la France (Brésil et Floride) dans l'*Histoire des deux Indes* : sources, réécritures, représentations », dans Hans-Jürgen Lüsebrink et Anthony Strugnell (dir.), *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, *op. cit.*, p. 179.

[4] Muriel Brot, « L'abbé Raynal, lecteur de l'*Histoire générale des voyages*… », art. cité, p. 94.

[5] L'étude de l'évolution du texte doit beaucoup au travail des variantes d'Eva Siebenborn pour l'édition critique de l'*Histoire des deux Indes* (voir bibliographie).

[6] Ulloa, *Voyage historique de l'Amérique méridionale fait par ordre du roi d'Espagne…*, trad. É. de Mauvillon, Amsterdam/Leipzig, Arkstee & Merkus, 1752.

Au centre de la Zone torride, sous l'équateur même, on jouit sans cesse de tous les charmes du printems. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices dans un pays que le soleil embrasse d'une ceinture de feu. On le préfére au climat des zones tempérées, où le changement des saisons fait éprouver des sensations trop opposées pour n'être pas fâcheuses par leur inégalité même. La nature semble avoir réuni sous la ligne qui couvre tant de mers & si peu de terre un concours de choses qui servent à tempérer l'ardeur du soleil dans un climat qui est pour ainsi dire un foyer de réflexion pour ses feux : l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphere ; le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immenses & toujours couvertes de neige ; des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de séjour aussi agréable que le territoire de Quito, si tant d'avantages n'étoient balancés par des inconvéniens, dans un pays où la terre en équilibre sur son centre de gravité semble participer également aux torrens de bien & de mal que la nature verse sur les humains. À une ou deux heures après midi, tems où finit une matinée presque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air se couvre de sombres nuages qui se convertissent bientôt en orages. Tout reluit, tout paroît embrasé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas épouventable. Il s'y joint souvent d'affreux tremblemens. Quelquefois l'uniformité de cette alternative est un peu changée. Si ce changement vient à rendre le tems constant pendant quinze jours, soit de pluie ou d'un soleil ardent, la consternation est universelle[1].	[…] un concours de choses qui servent à tempérer l'ardeur du soleil ; l'élévation […] L'univers entier n'offriroit point de séjour aussi agréable que le territoire de Quito, si tant d'avantages n'étoient balancés par des inconvéniens. À une ou deux heures […] l'air se couvre de sombres nuées qui […] Alors tout luit […] avec un fracas horrible. Il s'y joint de tems en tems d'affreux tremblemens. Quelquefois la pluie ou le soleil sont constans quinze jours de suite ; & alors la consternation est universelle[2].	C'est un des plus beaux pays du monde. Même au centre de la Zone Torride, le printems est perpétuel. La nature a réuni sous la ligne, qui couvre tant de mers & si peu de terre, tout ce qui pouvoit tempérer les ardeurs de l'astre bienfaisant qui féconde tout : l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphère : le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue prodigieuse & toujours couvertes de neige : des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. Cependant, après une matinée généralement délicieuse, des vapeurs commencent à s'élever vers une heure ou deux. L'air se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Tout luit alors, tout paroît embrasé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les monts avec un fracas horrible. De tems en tems d'affreux tremblemens s'y joignent. Quelquefois la pluie ou le soleil sont constans quinze jours de suite ; &, à cette époque, la consternation est universelle[3].

Entre les deux versions, Raynal a retranché et recomposé la première version : le « on », dernière trace du relai de l'information, les marques de modalisation ainsi que tous les éléments du discours, ont été supprimés, les digressions sont raccourcies et les expressions parfois trop

[1] H70, livre VII, p. 193-194.
[2] H74, livre VII, chap. XXVI, p. 261.
[3] H80, livre VII, chap. XXI, p. 132-133.

fortes sont atténuées. Le texte en devient peut-être plus décharné, la portée poétique ou esthétique de la description est considérablement réduite. Mais Raynal y crée la formulation d'un savoir général, concis, qui a toutes les apparences d'une vérité générale, une information déconnectée de toute subjectivité : ce n'est pas le Pérou *vu*, *décrit* ou *senti* par les scientifiques espagnols, mais le Pérou *tel qu'il est.*

Au fil des rééditions, la compilation évolue, et Raynal s'éloigne le plus souvent des premiers textes repris, en les réécrivant ou les hybridant. Dans le chapitre XIX de l'édition de 1774 sur l'« organisation physique du Pérou[1] », Raynal ajoute des éléments qu'il puise dans le *Journal du voyage à l'équateur* de La Condamine[2]. Entre l'édition de 1774 et celle de 1780[3], la citation de La Condamine se voit réduite à des informations sur la hauteur de certains pics de la cordillère des Andes.

Voici ce qu'écrivait Raynal au sujet des montagnes de la cordillère des Andes dans la première édition de l'*Histoire des deux Indes* :

> Les principales cordillieres forment la premiere. La cime de celle qu'on nomme cotolpasci est élevée au-dessus de la superficie de la mer de 3126 toises qui sont un peu plus d'une lieue marine. C'est la plus grande hauteur connue sur la terre. Le sommet de ces montagnes quoique situées sous les tropiques est toujours couvert de neiges & pourtant rempli de volcans. Leur pente est plus ou moins rapide, mais toujours d'une stérilité absolue dans la partie qui avoisine le degré de la congélation. Au-dessous on trouve quelquefois des plantes médicinales, & plus bas assez constamment des joncs qui ne sont d'aucune utilité[4].

La description est probablement tirée du *Voyage historique* d'Ulloa, seul à donner cette mesure du Cotopaxi. Elle est ensuite remaniée deux fois de suite :

1774 (chap. XIX : « Organisation physique du Pérou »)	**1780 (chap. XXV : « Organisation physique du Pérou propre »)**
Les principales Cordelieres forment la premiere : les cimes, dit M. de la Condamine, se perdent dans les nues, & presque toutes sont couvertes de masses énormes de neige aussi anciennes que le monde. De plusieurs de ces sommets en partie écroulés, de ces amas de neiges, on voit encore sortir des tourbillons de fumée et de flamme. Tels sont les sommets de Cotopaxi, de Tongouragua & de Sangaï. La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendront un jour. L'histoire ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amérique ; mais les pierres-ponces, les matières calcinées dont ils sont parsemés, & les traces visibles qu'a laissées la flamme, sont des témoignages authentiques de la réalité de leur embrâsement : leur élévation est prodigieuse.	[…] les Cordelières des Andes, qui coupent l'Amérique presqu'entière dans sa longueur, & dont les différents rameaux s'étendent irrégulièrement dans sa largeur. C'est sur-tout sous la ligne & au Pérou que ces célèbres montagnes imposent par leur majesté. *À travers les masses énormes de neige qui couvrent les plus considérables, on démêle aisément qu'elles furent autrefois volcans. Les tourbillons de fumée & de flamme qui sortent encore de quelques-unes ne permettent pas le moindre doute sur ces éruptions. Chimboraço, la plus élevée & qui a à peu près de trois mille deux cens vingt toises au-dessus du niveau de la mer, surpasse de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère. Le Pichincha & le Caraçon, qui ont principalement servi de théâtre aux observations entreprises pour la figure*

[1] *Ibid.*, chap. XIX, p. 190-198.
[2] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 47-50.
[3] Dans H80, il s'agit du chapitre XXV.
[4] H70, livre VII, p. 134.

Cayambour, situé sous l'équateur même, Antisona qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le Sud, ont de plus trois mille toises, à compter du niveau de la mer ; & Chimboraco, haut de près de 3220 toises, surpasse d'un tiers le Pic de Teneriffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. Le Pitchincha & le Caraçon, où les académiciens François firent la plupart de leurs observations pour la figure de la terre, n'ont que 2430 & 2470 toises de hauteur absolue ; & c'est la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu jusqu'ici inaccessible les sommets d'une plus grande hauteur. Depuis ce terme, qui est celui où la neige ne fond plus, même dans la Zone Torride, on ne voit guère, en descendant jusqu'à cent ou cent-cinquante toises au-dessous, que des rochers nuds ou des sables arides : plus bas, on commence à voir quelques mousses qui tapissent les rochers, diverses espèces de bruyeres, qui, quoique vertes & mouillées, font un feu clair ; des mottes arrondies de terre spongieuse, où sont plaquées de petites plantes radiées & étoilées, dont les pétales sont semblables aux feuilles de l'if. Dans tout cet espace, la neige n'est que passagere, mais elle s'y conserve quelquefois des semaines & des mois entiers. Plus bas encore, le terrein est communément couvert d'une sorte de *gramen* délié, qui s'élève jusqu'à un pied & demi ou deux pieds. Cette espece de foin, est le caractere propre qui distingue les montages que les Espagnols nomment *Paramos*. Ils ne donnent ce nom qu'aux landes ou friches d'un terrein assez élevé, pour que le bois n'y croisse plus, ou que la pluie ne tombe guère autrement que sous la forme de neige, quoiqu'elle se fonde presque aussi-tôt. Enfin en descendant encore plus bas, jusqu'à la hauteur d'environ deux mille toises au-dessus du niveau de la mer, on voit neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir[1].	*de la terre, n'en ont que deux mille quatre cens trente & deux mille quatre cens soixante-dix ; & c'est-là cependant que les voyageurs les plus intrépides ont été forcés de s'arrêter. La neige permanente a toujours rendu inaccessibles les sommets qui avoient plus d'élévation*[2].

Du commentaire sur l'altitude des montagnes et leur climat, il ne reste plus rien. La Condamine cesse d'être la source principale de la description, reprise intégralement (avec seulement quelques modifications de détail[3]), à un exemple historique d'ascension de ces montagnes. Raynal retranche encore une fois, mais il n'a pas pour autant appauvri son texte : ce qu'il a enlevé laisse la place à l'intégration d'une série d'informations complémentaires issues d'autres sources : récit d'un mythe incas, productions minières et agricoles, nature des sols, végétaux endémiques ou acclimatés rejoignent la description[4]. La description du voyageur, qu'on

[1] H74, livre VII, chap. XIX, p. 190-192.

[2] H80, livre VII, chap. XXV, p. 151-152, je souligne les passages conservés (avec parfois quelques modifications) de l'édition précédente.

[3] Raynal supprime une comparaison que donnait La Condamine au sujet de la « prodigieuse élévation » des montagnes : « ce n'est pas sans raison qu'un auteur espagnol [Acosta] avance que les montagnes d'Amérique sont à l'égard de celles d'Europe, ce que sont les clochers de nos villes, comparés aux maisons ordinaires. » (*Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 47-48). Le commentaire devient sous la plume de Raynal un fait.

[4] H80, livre VII, chap. XXV, p. 152-154

pourrait très bien trouver chez Prévost, se transforme, par ce jeu de réécriture et d'ajouts, en une somme géographique encyclopédique.

On sait que Raynal, outre la lecture et la compilation d'une bibliographie extensive sur les Indes orientales et occidentales, a bénéficié d'informations manuscrites, souvent de première main. Un exemple parmi d'autres : dans sa description du climat des Antilles, il écrivait en 1770 et 1774 que le « thermometre atteste [que la température] monte très-souvent à quarante-quatre dégrés, mème jusqu'à quarante-sept & demi au-dessus du terme de la glace[1]. » Cette information est supprimée de la dernière édition, pour laisser place à une explication générale, mais non mesurée, de l'évolution des températures selon l'ensoleillement : « Comme ces isles sont toutes situées entre les Tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des positions & des qualités du terrein, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse[2]. » La suppression indique une prise en compte des remarques transmises par Antoine-Laurent de Jussieu, qui avait contesté ce degré maximal de température d'après le récit de voyage de Thibault de Chanvalon, qui déterminait une température maximale de trente-deux degrés[3].

La collection d'informations tangibles ou quantitatives prime sur la description géographique seule. Réduire la place des citations et des descriptions permet aussi d'accumuler davantage d'informations sur le lieu, et de pousser plus loin la connaissance encyclopédique et critique du Pérou. Raynal requalifie l'espace, qui ne vaut plus pour ses qualités exotiques ou esthétiques : il devient avant tout un objet de connaissance. Contrairement à l'*Encyclopédie*, l'*Histoire des deux Indes* ne suit pas l'ordre linguistique : l'historien ne se soucie donc pas de réfléchir à la distinction entre l'ordre des mots et l'ordre des choses, puisque tout ce qu'il présente dans son ouvrage est posé comme étant le réel géographique.

Raynal présente ses informations comme des faits. Au sujet de la région du Chaco, il écrit : « Ce pays, qui a deux cens cinquante lieues de long & cent cinquante de large, passe pour un des meilleurs de l'Amérique, & on le croit peuplé de cent mille sauvages[4]. » Ce passage est complètement nouveau dans l'édition de 1780. D'où Raynal tire-t-il cette information aussi précise, alors que les voyages et les ouvrages de géographie, même les plus récents, soit

[1] H70, livre X, p. 11 et H74, livre X, chap. III, p. 15.
[2] H80, livre X, chap. IV, p. 236-237.
[3] Antoine-Laurent de Jussieu, « Articles communiqués à l'abbé Raynal pour l'*Histoire philosophique* », Paris, Bibliothèque du MNHN, Ms 1225, fol. 18 r°. Cité par Cecil P. Courtney, « Antoine-Laurent de Jussieu collaborateur de l'abbé Raynal », art. cité, p. 226.
[4] H80, livre VIII, chap. VIII, p. 279.

renoncent à mesurer cette région soit donnent des dimensions différentes ? L'*Encyclopédie* se contente de dimensions très vagues. Le Chaco est un « grand pays de l'Amérique méridionale[1] ». De même, pour le dictionnaire de géographie de Bruzen de la Martinière, il est un « grand pays de l'Amérique méridionale, entre les 19 & 27 degrés de latitude sud[2] ». Le jésuite Pedro Lozano, référence incontestée tout au long du siècle, donne une mesure certes chiffrée, mais imprécise : « Toute cette région est peuplée d'infidèles en partie insoumis, et en partie rebelles, depuis la ville de Santa Fé de la Vera Cruz jusqu'aux montagnes de Santa Cruz de la Sierra sur plus de trois cents lieues[3]. » Le journaliste du *Journal des beaux-arts et des sciences* donne une version extrapolée de ces chiffres dans le compte rendu de son ouvrage :

> Le Chaco est un grand Païs qui s'étend environ trois cens lieuës du Nord au Sud, entre le Tucuman, les Provinces de los Charcas, les Chiquites, le Paraguay, & le Parana ; mais sa largeur de l'est à l'ouest est fort inégale, parce qu'à son extrêmité meridionale il est fort resseré par le Tucuman ; & que le Paraguay, qui decline beaucoup vers le Bresil, lui laisse une fort grande étenduë de ce côté-là, dans sa partie septentrionale[4].

On reste encore loin des chiffres avancés par Raynal. La seule mesure qui s'en rapproche est celle donnée par Rousselot de Surgy en 1767 : « L'étendue du pays auquel on donne le nom de *Chaco* est très-difficile à déterminer, parce qu'il n'a point de limites fixes […]. Suivant la carte que les Jésuites ont publié du Paraguai, le *Chaco* a environ deux cens lieues de longueur, & cent de large[5]. » Malgré l'apparente ressemblance entre les deux textes, il faut noter deux différences de taille : Rousselot commence sa description en posant d'emblée la difficulté à mesurer une telle région, comme il semble être de coutume d'indiquer dans les descriptions géographiques du Chaco, avant de proposer des chiffres approximatifs et adossés à l'interprétation d'une carte. Rien de tel chez Raynal, qui présente les dimensions comme la stricte vérité sans aucune forme de modalisation. Dans ce cas, soit Raynal a eu connaissance d'une nouvelle information, probablement manuscrite, soit il opère par réduction du texte de Rousselot de Surgy pour transformer une estimation en savoir établi.

---

[1] [Auteur non-identifié,] « Chaco », *Enc.*, t. III, 1753, p. 4a.

[2] Bruzen de la Martinière, *Le Grand dictionnaire, géographique, historique et critique…*, Paris, Le Mercier, 1740, t. II, p. 298.

[3] « Toda esta region esta poblada de Infieles parte no conquistados, y parte rebelados desde la Ciudad de Santa Fé de la Vera-Cruz hasta las Serranías de Santa-Cruz de la Sierra por mas de trecientas leguas. » (Lozano, *Descripción chorographica del terreno, rios, arboles, y animales de las dilatadissimas provincias del gran Chaco…*, Cordoue, Joseph Santos Balbás, 1733, p. 3). Pourtant, Charlevoix ne reprend pas ces dimensions ; il se contente de délimiter la région par rapport aux régions environnantes : « le P. Loçano donne à ce Païs une étendue, qui borne les Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, du côté de l'Occident, au grand Fleuve qui porte ces deux noms » (Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, Paris, Desaint/David/Durand, 1757, t. I, p. 236).

[4] *Journal des beaux-arts et des sciences*, novembre 1734, p. 1944.

[5] Rousselot de Surgy, *Mémoires géographiques, physiques et historiques…*, Paris, Durand, 1767, t. IV, p. 80.

L'*Histoire des deux Indes* adopte une rhétorique de la vérité et du fait. Néanmoins, ce primat donné à l'information et au réel, n'est pas antinomique avec une visée idéologique forte et, aussi, un souci esthétique. Comme le rappelait Muriel Brot, dans l'*Histoire des deux Indes*, « le travail de composition est indissociable d'un travail idéologique[1]. » Il faudrait ajouter : et d'un travail littéraire. Les ajouts de Diderot dans l'édition de 1780 sont la claire expression d'une coexistence assumée entre un discours informatif et des passages philosophiques caractérisées par une très forte expressivité, vouée à saisir l'émotion. Dans l'écriture de Raynal en propre, on remarque aussi une tension à l'œuvre entre l'impératif d'information, le recours à une rhétorique de l'effet et à un imaginaire, parfois en légère contradiction avec sa prétention de vérité générale, et l'ambition de défendre une vision de la conquête et de la colonisation. Le travail de compilation et de réécriture manifeste cette tension constante. Dans un chapitre consacré à l'arrivée des Espagnols au Paraguay, Raynal reprend le voyage du vénitien Sébastien Cabot sur le río de la Plata :

> En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençaient à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve ; lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'Indiens, mis inhumainement à mort, se trouvèrent quelques parures d'or ou d'argent […][2].

Dans la version de 1770, on pouvait lire : « Tous les événemens qui suivirent cet établissement furent marqués par des prodiges. On en rapportera quelques-uns des plus propres à faire connoître le tour d'esprit de ces tems de crédulité », qui devient, dans l'édition suivante : « […] par des prodiges dans les histoires Espagnoles. Pour en faire voir l'imposture, il suffira d'en conserver le ton & le style. » Raynal commence par rapporter ces miracles, en assumant de les proposer tels quels à son lecteur, jugés apte à en comprendre l'invraisemblance. Mais la dernière version texte supprime simplement les prodiges, qui n'ont même plus droit de cité, même tournés en dérision, dans un ouvrage informatif et philosophique. Raynal opère une autre transformation majeure : il mentionne le sort des indigènes assassinés, absent des deux autres versions du texte, dans le récit toponymique. Il substitue au récit elliptique des prodiges invraisemblables le récit historique de l'origine du toponyme, qui fait du voyage de Sébastien Cabot un épisode supplémentaire du désastre de l'histoire indigène. La recomposition du texte au fil des éditions suit un double mouvement de précision historique et d'argumentation de plus en plus vive contre l'horreur de la conquête et de la domination.

[1] Muriel Brot, « Les dictionnaires de l'*Histoire des deux Indes* », art. cité, p. 303.
[2] H80, livre VIII, chap. VII, p. 275-276, c'est l'auteur qui souligne.

La visée idéologique – une condamnation générale, par l'usage d'un pathétique assumé hérité de Las Casas, du massacre des indigènes –, fait parfois oublier le travail d'écriture à l'œuvre. L'*Histoire des deux Indes* n'est pas seulement une « machine de guerre » idéologique, pour reprendre une expression consacrée, elle construit aussi un imaginaire géographique, indissociable du discours savant ou informé. La description qu'il donne de l'ouragan est écrite d'après ce qu'en disait le *Voyage à la Martinique* de Thibault de Chanvalon, avec quelques modifications de forme :

> L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnere, quelquefois de tremblemens de terre, & toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au jour vif & brillant de la Zone Torride, succède une nuit universelle & profonde ; à la parure d'un printems éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés ou leurs débris dispersés[1].

Raynal modifie la portée de la description des ouragans telle qu'elle apparaît chez Thibault de Chanvalon. Ce dernier écrivait : « les horreurs de l'hiver succédant tout-à-coup aux charmes du printems[2] ! », puis « le jour est presque éclipsé par une obscurité qui voile tout le ciel, & qui présente par-tout l'image effrayante de la nuit[3] ». Raynal intègre l'image du « printems éternel » pourtant absente du texte original, brodant sur le canevas du voyageur pour proposer une image plus saisissante peut-être. De même, il généralise le propos de Thibault de Chanvalon. Le « jour » apparaît comme l'émanation des caractéristiques climatiques de la zone torride, et la nuit, si elle perd apparemment son aspect « effrayant », devient une image syncrétique du chaos. Les arbres déracinés proviennent aussi du récit de voyage à la Martinique. Il comporte une différence de taille. Le voyageur écrivait : « Des arbres peut-être aussi anciens que nos établissemens dans ces Colonies, dont la grosseur énorme avoit bravé jusqu'alors tous les efforts des élémens, sont déracinés, enlevés de terre, & renversés tout entiers ; ceux qui résistent sont brisés comme de fragiles roseaux[4] ». Alors que le voyageur développe une description animée et spectaculaire, Raynal condense la description, mais ajoute en même temps une hyperbole qui bouleverse la chronologie. L'âge des arbres passe du temps humain (un peu plus d'un siècle) au temps cosmique des origines. L'ouragan, sous la plume de Raynal, ne sert pas seulement à décrire la nature antillaise, il est un révélateur des forces de la nature, comme si l'historien des deux Indes relisait et réécrivait Thibault de Chanvalon à l'aune du *Spectacle de la nature* de Pluche et de l'*Histoire naturelle* de Buffon, pour constituer une version presque

[1] H80, livre X, chap. V, p. 244-245.
[2] Thibault de Chanvalon, *Voyage à la Martinique…*, *op. cit.*, p. 135 [13].
[3] *Ibid.*, p. 135 [14].
[4] *Ibid.*, p. 135 [13].

sublime de la nature antillaise[1]. L'information demeure un impératif de l'écriture de Raynal et si l'affirmation de Michèle Duchet selon laquelle « l'essentiel pour Raynal était l'information, et non l'écriture ou la composition[2] » demeure globalement juste, il n'en reste pas moins que la recherche d'une information précise n'échappe jamais, dans le processus de compilation, à l'émergence d'une tentation d'écriture, Raynal ne renonçant pas tout à fait à la puissance émotionnelle de l'écriture – ce qui explique aussi pourquoi il donne à écrire à Diderot de véritables morceaux de bravoure rhétoriques et idéologiques. La construction du savoir géographique passe par l'art de la compilation, le travail assidu de la réécriture, la recherche de l'information et la présentation de l'information comme une émanation du réel lui-même ; pour autant, ce travail d'écriture intègre nécessairement une dimension idéologique, rhétorique et imaginaire, qui font de la géographie américaine autant un savoir qu'une idée ou une image.

[1] Voir Michel Delon, « Le sublime de la nature dans ses horreurs et ses beautés », dans Hans-Jürgen Lüsebrink et Anthony Strugnell (dir.), *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, *op. cit.*, p. 251-261.

[2] Michèle Duchet, « L'*Histoire des deux Indes* : sources et structure d'un texte polyphonique », dans Hans-Jürgen Lüsebrink et Anthony Strugnell (dir.), *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, *op. cit.*, p. 10.

CHAPITRE II

POÉTIQUE ET PENSÉE DE LA GÉOGRAPHIE AMÉRICAINE

L'allégorie de l'Amérique de Nicolaes Berchem (fig. 2) offre une vision synthétique de ce qu'est le discours géographique. Elle représente le corps d'une femme indigène, dont la sauvagerie et la dangerosité sont soulignées par la tête tranchée d'un Européen sur laquelle elle pose le pied. Elle est entourée d'hommes fouillant la terre à la recherche d'or et de pierres précieuses, d'un énorme et effrayant reptile, et de quelques lingots. Le fond du paysage fait apparaître un bateau et ce qui ressemblerait à une plantation. Les montagnes, au fond à droite, se perdent presque dans les nues. Au-dessus de la figure allégorique flottent dans les nuages une autre allégorie, celle du christianisme, face à laquelle un groupe d'indigènes se soumettent, alors qu'un militaire terrasse d'un coup d'épée un démon ailé. Colonisation, évangélisation, travail de la terre, curiosités de la nature : tout ce qui constitue l'image de l'Amérique, et notamment, à en juger par les éléments représentés, de l'Amérique méridionale et caribéenne, se trouve résumé d'un seul coup par l'image. L'espace que l'on voit est tropical et andin, mais il s'agit avant tout d'une *idée* d'espace, fonctionnant par signes et symboles, rappelant avant toute description *géographique* ou *naturelle*, qu'il s'agit d'un monde riche, sauvage et violent, mais surtout conquis. L'Amérique importe donc moins que la certitude que la conquête européenne, militaire et religieuse, a déjà triomphé, et a mis au travail les indigènes au service du vainqueur. À la représentation conventionnelle de l'allégorie américaine, presque toujours figurée par les traits de la violence sauvage, se superpose un discours historique militant, qui affirme et soutient la domination. Se trouve ici manifestée l'imbrication de plusieurs niveaux de discours, qui fondent la poétique et l'épistémologie de la géographie. Si cette dernière n'est pas tout à fait une science, ou plutôt une science auxiliaire, dans la mesure où elle dépend beaucoup d'autres sciences, elle n'en reste pas moins un maillon essentiel de la pensée

scientifique, administrative et philosophique de la modernité européenne. Géographie et cartographie ne font qu'un : la carte est l'émanation du discours, et le discours géographique se comprend d'abord comme un calque d'une vision cartographique de l'espace. Il permet de faire comprendre la carte, objet scientifique par excellence, de plus en plus produit et désiré des élites lettrées et politiques[1]. Le discours géographique en tant que tel est composite : situation sur le globe, morphologie géologique, description (proto)ethnographique ou morale, histoire naturelle, inventaire des richesses et histoire politique, qui prend le plus souvent la forme, au sujet de l'Amérique, d'une histoire des « découvertes », des conquêtes et des établissements[2]. Il s'agira donc de voir comment l'écriture géographique – qui dépasse les seuls ouvrages de géographie à proprement parler – implique aussi une réflexion sur ce qu'est la connaissance de l'espace.

POÉTIQUE DE L'ESPACE

La description géographique n'a pas vraiment de bornes établies. Elle est fondamentalement plastique, s'adaptant aux connaissances disponibles et aux intérêts qui la sous-tendent. Numa Broc mettait en évidence quatre lignées qui, au XVI^e^ siècle, définissaient les formes et l'épistémologie de la géographie : une géographie mathématique, héritière de Ptolémée, une géographie physique d'inspiration aristotélicienne, une géographie descriptive, issue de Strabon, et enfin une géographie plus ethnographique ou historique, dans la continuité d'Hérodote et d'Hippocrate[3]. Si la géographie des Lumières n'est plus vraiment celle des humanistes, ces héritages antiques continuent d'informer la manière d'écrire l'espace. Par leur diversité, ils font apparaître la question de la définition de l'espace : quelles sont les informations nécessaires à l'écriture d'un lieu ? Comme l'exposait Jacques-Nicolas Bellin dans sa *Description géographique de la Guiane*, le discours géographique ne saurait être complet sans inclure la description de la nature, des êtres humains et des sociétés qui s'y trouvent :

> quoique mon principal but soit de rassembler les connoissances Géographiques & Hydrographiques qui peuvent servir à la Navigation, & instruire ceux qui sont obligés de faire de pareils voyages, *on sent* que l'histoire naturelle, les productions du pays & la connoissance des peuples qui l'habitent en font partie, & ne peuvent s'en séparer entierement[4].

[1] Voir plus bas, partie II, chap. VI.

[2] À l'exception notable du Pérou et du Mexique qui ont droit à la reconnaissance d'une histoire politique préhispanique, par l'énumération des rois mexicas et incas.

[3] Numa Broc, *La Géographie des philosophes…*, *op. cit.*, p. 7-8.

[4] Bellin, *Description géographique de la Guiane*, Paris, Didot, 1763, p. 101-102, je souligne.

« On sent » que la description des lieux n'est pas complète si elle se limite à en produire la topographie. La géographie n'est pas un discours unifié et dont l'objet se révèlerait de lui-même : il s'agit d'un type de discours par nature composite, voire hétéroclite, la notion d'espace étant une abstraction qui ne peut être rendue intelligible que par les éléments qui le composent (nature, choses, êtres) ou qui y sont associés (histoire, mœurs). Le géographe Masson de Morvilliers, à la fin du XVIII^e^ siècle, considère que la géographie « tient immédiatement à presque toutes les connoissances humaines[1] », avant d'en faire la liste presque complète : mathématiques, astronomie, histoire, politique, commerce, physique, histoire naturelle, arts et techniques.

Le discours géographique pourrait donc, virtuellement, intégrer un nombre infini d'éléments du moment qu'ils situent, décrivent, font connaître l'espace ou le peuplent. L'article « Géographie » de l'*Encyclopédie* donne en conclusion une distinction entre les différents genres de cette science : la géographie est ainsi naturelle, historique, civile, sacrée ecclésiastique ou physique. La géographie naturelle concerne les « divisions que la nature a mises sur la surface du globe, par les mers, les montagnes, les fleuves, les isthmes, &c[2]. », de même que les « couleurs des différens peuples[3] » et « leurs langues naturelles, &c[4]. » ; la géographie historique s'intéresse aux « différentes révolutions » subies par un pays ou une ville, le commerce et « en un mot tout ce qui a rapport à l'histoire d'un pays[5] ». La géographie physique est quant à elle une « description raisonnée des grands phénomenes de la terre[6] », qui doit à terme, même si ce n'est pas encore le cas au XVIII^e^ siècle, rivaliser avec l'histoire naturelle. Cette extension – qui dit en même temps une indétermination – du discours géographique a un effet sur les pratiques scripturales des géographes.

Pour aborder la question de l'espace, il est crucial de s'interroger sur le discours géographique tel qu'il apparaît dans les récits de voyage ainsi que dans des ouvrages scientifiques, géographiques et philosophiques qui ont façonné les représentations au XVIII^e^ siècle. On a vu l'importance des interrogations historiques quant à la colonisation et au passé préhispanique[7]. Existe-t-il un discours géographique au même titre qu'un discours historique ? Existe-t-il par ailleurs un style géographique ? Que fait-on apparaître quand on veut dire un

[1] Masson de Morvilliers, *Encyclopédie méthodique. Géographie moderne,* Paris, Panckoucke, 1782, t. I, p. v. Cité par Isabelle Laboulais-Lesage, « Les paradoxes de la géographie des Lumières », dans Lise Andries (dir.), *La Construction des savoirs…*, *op. cit.*, p. 148.

[2] Robert de Vaugondy, « Géographie », *Enc.*, t. VII, 1757, p. 613b.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid*.

[6] *Ibid*.

[7] Voir Jorge Cañizares-Esguerra, *How to Write the History of the New World…*, *op. cit.*

lieu ? Cette étape permet de mieux cerner la spécificité de l'écriture de l'espace géographique au XVIII^e^ siècle dans la construction ou l'invention d'un espace raisonné. Dans l'analyse de la poétique géographique – inséparable de son épistémologie –, trois éléments doivent être pris en compte pour comprendre la manière de faire apparaître un lieu dans un texte : la situation, l'inventaire et la nomination.

SITUER ET DÉCRIRE

Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles s'opposent deux traditions géographiques : celle incarnée par Ptolémée se veut une science de la localisation et de la détermination des lieux dans l'espace ; l'autre, dans la lignée de Strabon, considère la géographie comme une science de la description et de la collecte des choses du monde[1]. Cette double conception de la géographie est au cœur de l'indétermination épistémologique dont elle souffre, et qui rend difficile l'identification de l'objet, des méthodes et des finalités d'une science toujours considérée comme auxiliaire. La géographie est surtout conçue comme une science de la localisation : la littérature géographique, au sens large, est le versant textuel de la cartographie[2]. De ce fait, elle ne semble pas pouvoir accéder de prime abord au statut, plus noble, de science de la nature[3].

La pédagogie géographique repose principalement sur la mémorisation des noms des lieux ainsi que de leur position sur le globe et les uns par rapport aux autres. Au début de sa *Géographie universelle*, le père Claude Buffier définit la géographie comme « la Science qui enseigne le nom & la situation des divers Pays de la Terre[4]. » L'ouvrage est une brève description de chacune des parties du monde, qui se termine par une synthèse versifiée qui doit permettre à l'élève, par un système de renvois numérotés, de mémoriser et de situer les lieux. Pour l'Amérique méridionale et les Caraïbes, on trouve ainsi cette forme condensée de cartographie versifiée :

> *Partie Méridionale de l'Amérique*
> 1 Terre ferme, 2 *Perou*, dans le Sud d'Amérique

[1] Stéphane Van Damme, « Des atlas du doute ? Scandales, impostures et prudences cartographiques au tournant des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles », dans Jean-Marc Besse (dir.), *Forme du savoir, forme de pouvoir. Les atlas géographiques à l'époque moderne et contemporaine*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 2022, [en ligne], §18.

[2] Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, p. 65.

[3] « La géographie semble donc occuper une position subalterne puisqu'en s'assignant une tâche de localisation, elle limite le travail du géographe à réunir des données ; l'examen des causes des phénomènes revenant aux représentants des sciences les mieux constitués » (Isabelle Laboulais-Lesage, « Les paradoxes de la géographie des Lumières », dans Lise Andries (dir.), *La Construction des savoirs…*, *op. cit.*, p. 147).

[4] Claude Buffier, *Géographie universele, exposée dans les différentes métodes qui peuvent abréger l'étude & faciliter l'usage de cette sience, avec le secours des vers artificiels*, Paris, Giffart, 1729, p. 1.

au 3 Chili, San-Jago puis la 7 *Magellanique*.
La 5 *Plata* le 6 *Bresil*, qui tient San-Salvador
aux 7 *amazones* sont les Villages de l'Or.
Isles de l'Amérique
1 Tercere 2 Terre neuve, 3 antilles vers Méxique
Aux Antilles petites se voit la Martinique
Riviéres de l'Amérique
Au Nord, Mississipi 2 le Fleuve saint Laurent
au midi, 3 l'Amazone & 4 le Fleuve d'argent[1].

Les numéros manquants sont énumérés plus tôt dans l'ouvrage, mais la brièveté du poème didactique oblige à limiter la géographie américaine à ce que le pédagogue aura jugé essentiel. La description de l'Amérique méridionale égrène, par un système de questions et de réponses, les noms des principales régions et de quelques villes, et donne quelques brèves informations sur les richesses, l'histoire et les mœurs des Américains (toujours sauvages et effrayant), par exemple pour le Brésil :

D. À qui est le *Brésil*, qui a pour capitale *San Salvador* Archev. séjour d'un Viceroi ?
R. Il appartient aux Portugais qui l'ont découvert en 1510 : l'air y est sain.
D. De quels bois utiles pour les teintures y sont pleines certaines forêts ?
R. De bois de Brésil fort estimé, qui a donné son nom à cette contrée.
V. Le dedans du pays est jusqu'ici peu connu, les peuples y sont cruels, & leurs noms bizarres : *Margajats*, *Topinamboux*, &c[2].

Dans ces ouvrages de vulgarisation géographique, chaque lieu est posé sur la carte et décrit selon les traits qui semblent le distinguer des autres. La morphologie des lieux est primordiale : il faut connaître la forme, l'étendue des lieux et leur rapport avec les autres. Dans une autre *Géographie universelle*, de Nicolle de Lacroix, l'Amérique du Sud est présentée comme « un triangle, dont la base est au Nord, & la pointe au Sud[3]. » Pour les Caraïbes, la lecture de ces manuels de géographie ne permet pas de localiser ou de visualiser la carte des îles. L'ordre des noms n'est pas spatial, mais morphologique. Plusieurs géographes, dont Nicolle de Lacroix et Martineau du Plessis, distinguent d'abord les grandes et petites Antilles[4]. Bien que cette différence de forme recoupe une séparation géographique (les grandes Antilles étant situées plus au Nord que les petites), on perd la continuité topographique au moment de s'intéresser aux petites Antilles, car les géographes classent ces îles selon leur degré d'importance pour les Français, commençant donc par décrire la Martinique et la Guadeloupe, avant de s'intéresser aux autres îles. La géographie des Caraïbes importe moins que la connaissance des noms des possessions françaises. La localisation est souvent bien grossière,

[1] *Ibid*., p. 408.
[2] *Ibid*., p. 337.
[3] Nicolle de Lacroix, *Géographie universelle*, Paris, Herissant, 1752, t. II, p. 382.
[4] *Ibid*., p. 372-380 et Martineau du Plessis, *Nouvelle géographie, ou Description exacte de l'univers*, Amsterdam, Georges Gallet, 1700, t. III, p. 250-282.

et doit permettre à l'étudiant de maîtriser une connaissance générale et relative des lieux. Surtout, il s'agit de connaître ce qui, dans des contrées éloignées, intéresse la France. La géographie n'est pas seulement une science de la situation spatiale : c'est aussi une discipline du classement et de la hiérarchie des lieux selon les impératifs politiques et économiques qui régissent le monde qu'elle souhaite décrire.

Comme le remarque pourtant Isabelle Laboulais-Lesage, la géographie s'est « peu à peu démarquée de la simple nomenclature des positions pour devenir une description réunissant toutes les caractéristiques d'un pays ou d'une province[1]. » On voit même que dans les ouvrages les moins exigeants, comme dans les géographies pédagogiques, la seule situation des espaces sur la carte mentale ne suffit jamais : si les descriptions ne sont jamais complètes, il faut du moins *donner une idée* de ce qu'est l'Amérique. Dans l'ouvrage de Claude Buffier, c'est l'imaginaire de la terre d'abondance en or (avec une insistance particulière sur les mines du Potosi) et l'inquiétude anthropologique face aux supposés anthropophages, qui domine.

L'*Encyclopédie* offre un exemple frappant de la tension qui anime l'écriture géographique, entre la pure situation et la tentation de la description. Les articles de géographie signés par Diderot suivent presque tous la même structure, à savoir une définition brève, souvent sans verbe, qui se contente de situer la ville, la région ou la formation naturelle[2]. Diderot se défend de la sécheresse de ses définitions dans l'article « Encyclopédie », au titre qu'elles servent ainsi plus efficacement à la future construction de cartes[3]. Les articles de Jaucourt et des autres contributeurs sont quant à eux plus étoffés, ajoutant à la seule localisation des informations concernant l'histoire et l'administration. Cette opposition entre deux formes d'écriture, si elle est globalement valide, souffre quelques exceptions : dans le cas de l'Amérique, il s'agit des articles « Amérique » et « Brésil », qui intègrent tous les deux une description plus détaillée. L'article « Brésil », d'ailleurs le dernier article de géographie américaine que signe Diderot, donne :

> BRESIL, (*Géog.*) grande contrée de l'Amérique méridionale, bornée au nord, à l'orient & au midi par la mer, & à l'occident par le pays des Amazones & le Paraguai : les côtes qui ont environ 1200 lieues de long sur 60 de large, appartiennent aux Portugais. L'intérieur du pays est habité par des peuples sauvages & idolatres, qui se défigurent le visage pour paroître plus redoutables à leurs ennemis : on prétend qu'ils sont anthropophages. Les plus connus sont les Topinambous, les Marjagas & les Onétacas. Cette partie

[1] Isabelle Laboulais-Lesage, « Les paradoxes de la géographie des Lumières », dans Lise Andries (dir.), *La Construction des savoirs…*, *op. cit.*, p. 146.

[2] Deux études en humanités numériques et en linguistique concordent : François Dominic Laramée, « La production de l'espace dans l'*Encyclopédie*. Portraits d'une géographie imaginée », *Document numérique*, vol. 20, n° 2, 2017, p. 167-168 ; Denis Vigier *et al.*, « Les articles de géographie dans le *Dictionnaire Universel de Trévoux* et l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert », *Langue française*, n° 214, 2022, p. 68.

[3] Diderot, « Encyclopédie », *Enc.*, t. V, 1755, p. 646a.

> du Nouveau-monde est fort riche. Les Espagnols la reconnurent en 1500. Alvarès Cabral, Portugais, en prit possession en 1501 pour son roi[1].

Si la moitié de l'article est une description topographique (étendue et situation), le reste développe d'abord une description des « sauvages » brésiliens, mentionne l'intérêt économique d'un tel pays et termine par une brève histoire de sa conquête. Si Diderot ne respecte pas la règle qu'il s'est lui-même donnée, c'est très probablement parce que l'imaginaire brésilien, après Théodore de Bry et Jean de Léry, oblige à évoquer ce qui fonde la fascination pour un pays qui est devenu l'archétype de l'Amérique sauvage. Diderot reprend l'image du Brésilien cannibale, mais l'atténue considérablement : elle n'est pas un fait attesté, mais une allégation. La forme que prend l'écriture des articles de géographie dans l'article « Brésil » devient la norme avec la reprise en main du domaine géographique par Jaucourt, qui les remplit de descriptions et de considérations connexes. Qu'il s'agisse des articles de l'*Encyclopédie*, des ouvrages de géographie ou des récits de voyage, la description géographique prend le plus souvent la forme d'un inventaire.

FAIRE L'INVENTAIRE

La lecture des descriptions géographiques fait le plus souvent apparaître de longues énumérations. Jacques-Nicolas Bellin, pour décrire la Guyane, exprime son incertitude quant à l'extension à donner à sa description, puisqu'il souhaite faire l'inventaire de « quantité d'autres arbres & plantes qui ont des propriétés […] & qui d'ailleurs appartiennent plus à l'Histoire naturelle qu'à la Géographie[2]. » Où s'arrête la description géographique et où commence la description botanique ? Pourtant, cette énumération des plantes de la Guyane est nécessaire, car elle peut « donner une idée des productions de la Terre, & de la fertilité de ces vastes pays[3]. » Par rapport à l'histoire naturelle, la géographie donne un savoir pratique et intéressé des lieux qu'elle décrit. C'est en ce sens qu'elle fait se rejoindre les sciences de la nature, l'économie et le commerce.

La forme de l'inventaire, des formations naturelles ou des plantes, est au cœur de la poétique géographique. Dans un ouvrage consacré à la cosmographie de la Renaissance, Jean-Marc Besse étudie l'émergence de la description géographique dans l'œuvre de Sebastian

[1] Diderot, « Brésil », *Enc.*, t. II, 1752, p. 412b.
[2] Bellin, *Description géographique de la Guiane*, *op. cit.*, p. 55.
[3] *Ibid*.

Münster. Il trouve dans la *Methodus conscribendi epistolas* de Christoph Hegendorf[1] un moyen de comprendre l'émergence d'une description propre à la cosmographie et à la géographie, alors en pleine formalisation. Le théologien protestant s'intéresse à la description des lieux par imitation des formes antiques. Décrire une région passe par l'énumération de plusieurs éléments : son gouvernement, ses habitants et leurs mœurs, ses villes et ses édifices, ses caractéristiques naturelles (fleuves, montagnes, etc.) et ses richesses. Ces traits sont tous empruntés à la littérature latine, de l'histoire naturelle de Pline à la poésie de Virgile et d'Horace. Le théologien protestant relie la description des lieux à la tradition littéraire de l'éloge, et dans ce cas précis à la tradition de l'éloge des lieux offert à leur dirigeant. Les descriptions géographiques de la Renaissance s'adressent principalement à une élite commerciale et politique à la recherche d'outils intellectuels et pratiques pour administrer l'espace :

> La description des lieux est une activité de chancellerie. Elle est l'instrument et l'attestation d'un pouvoir politique. L'exercice de ce pouvoir passe par une meilleure connaissance empirique des territoires qui lui sont dévolus. Cette connaissance suppose la description, l'accumulation des données au sujet des lieux administrés[2].

Jean-Marc Besse fait donc émerger à cette période un « canon descriptif » qui ne se limite pas à l'écriture géographique, certes, mais la concerne au premier chef. L'écriture géographique ne peut se comprendre indépendamment de l'idée d'inventaire du lieu qui, au fil des siècles, prend des inflexions différentes. Au XVIII^e^ siècle, il est clair que l'espace n'existe que dans la mesure où il contient des choses, et le géographe, ou l'auteur souhaitant restituer un lieu, se doit d'en rendre compte et de les énumérer. En somme, l'écriture géographique est avant tout un remplissage, par les mots et les choses, de même que la carte produit visuellement une impression de plein là où la connaissance des espaces relève parfois davantage du vide. La description géographique n'est cependant jamais fixe, on le voit avec ses multiples reprises au fil du temps, notamment en ce qui concerne les territoires extra-européens. Pour Jean-Marc Besse encore,

> le dispositif de la description correspond, sur le plan de l'écriture, à l'expérience d'ouverture de l'œkoumène que connaît le XVI^e^ siècle. À l'ouverture indéfinie des horizons géographiques correspond le dispositif formel de l'écriture descriptive, ouvert lui-même de manière indéfinie sur des contenus nouveaux[3].

[1] Hegendorf, *Methodus conscribendi epistolas…*, Anvers, Hillenium, 1527.

[2] Jean-Marc Besse, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique de la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, 2003, p. 215.

[3] *Ibid*., p. 222.

L'étendue de l'inventaire du monde est mimétique du dévoilement progressif de ce dernier à la conscience européenne. Mais qu'en est-il près de deux siècles plus tard ? L'inventaire demeure un trait constitutif de l'écriture géographique mais il tend à se figer, à se solidifier en même temps que la connaissance de l'Amérique du Sud semble être plus ou moins acquise. L'éloge, dans une certaine mesure, demeure, même s'il n'est plus question, vu les modalités d'écriture et de publication, de proposer au lecteur une maîtrise personnelle de l'espace décrit ; au contraire, c'est une connaissance universelle des choses de l'Amérique du Sud qui est dès lors mise en avant.

Pour reprendre les mots de l'historien David Livingstone, le discours géographique apparaît comme un « désordre situé[1] ». La géographie commence par situer dans l'espace, donnant ainsi des bornes à chaque lieu, mais la description des lieux est bien souvent aléatoire et infinie. *L'Atlas curieux* de Nicolas de Fer est composé de cartes, générales et particulières, accompagnées de descriptions. Pour l'Amérique méridionale, il donne cette description du Pérou :

> Le Pérou est le plus riche Tresor que sa Majesté Catholique possede en Amerique. François Pizarro qui en fit la decouverte pour Charle quint y trouva une pepiniere de Métaux. L'Air y est fort divers, Sain en des endroits, mauvais en d'autres, chaud dans les plaines, froid sur les Montagnes, les plüies y sont fort rarres, et les grands vents, et les tremblements de terre frequents. La Terre y est fertile aux environs des Rivieres, et y rapporte du froment, du Maix, des Cannes de sucre, du Cotton, et du Vin, du Coca, et du Vermillon, et entre les Animaux on y voit des Autruches, et des gros et grands Moutons qui servent de Bêtes de Voiture. Lima est la capitale de la province. Cusco êtoit l'ancienne demeure des Ingos ou Roys du Perou avant que les Roys Espagnols qui la possedent aujourd'huy en eussent fait la conquête. La riche et fameuse Mine de Potosi se trouve dans cette Province, dont les Habitans sont assez bien faits, et Blancs, Simples et Inconstants. Il y a dans les Montagnes des Peuples qui ne sont pas encore domptez, et qui sont Idolatres, au lieu que tous ceux qui sont sous la domination du Roy d'Espagne sont Chretiens Catholiques[2].

Le géographe du début du XVIII^e^ siècle offre une version condensée de la plupart des descriptions du Pérou. Si le thème des richesses prodigieuses sature son (court) texte, la description est avant tout une accumulation un peu confuse d'éléments disparates, touchant tout aussi bien à l'histoire, l'administration politique, l'économie, l'histoire naturelle ou la société. L'inventaire ressemble dans ce cas à une énumération désordonnée des choses et des faits. Jaucourt donne quant à lui cette description du Pérou :

> Il est traversé par une chaîne de montagnes appellées la Cordillera de los-Andés. Il est rempli de plusieurs autres montagnes fameuses par les abondantes mines d'or & d'argent qu'on y a trouvées. Les forêts y produisent des cédres de plusieurs especes, des cotonniers, des bois d'ébène, & différens autres. Les

[1] David Livingstone, *The Geographical Tradition. Episodes in the History of a Contested Enterprise*, Oxford/Cambridge, Blackwell, 1993, p. 28-31.

[2] De Fer, « Description de la Terre-Ferme, du Pérou, du Pays des Amazones, et du Brésil », dans *L'Atlas curieux, ou le Monde représenté dans des cartes générales et particulières du ciel et de la terre…*, Paris, chez l'auteur, 1703.

> vallées qui peuvent être arrosées sont très-fertiles, mais la plus grande partie du pays est stérile faute de pluies. Le chaud & le froid y sont excessifs, selon les différens endroits ; les montagnes qui sont étendues le long des Arudes sont très-froides, tandis que l'on étouffe dans le plat-pays[1].

Comparée à celle de Nicolas de Fer, cet extrait de description, qui ne concerne que la nature péruvienne, semble déjà moins aléatoire. La description de la géographie martiniquaise par Le Romain donne ainsi : « quant à l'intérieur du pays il est occupé par de très-hautes montagnes, dont les intervalles forment de grands vallons remplis d'épaisses forêts, & arrosés d'un grand nombre de rivieres & de torrens, dont l'eau est communément excellente[2]. » L'inventaire cherche toujours à dire ce que l'espace *est* par ce qui *s'y trouve* ou par ce qui le *remplit*.

Quand Hans Wolpe, dans son ouvrage précurseur consacré à l'*Histoire des deux Indes*, s'interroge sur la valeur géographique de l'œuvre de Raynal, au titre que son écriture, au fil des rééditions du texte, se caractériserait de plus en plus par une accumulation de « masses d'informations nouvelles[3] », de détails et de considérations philosophiques et scientifiques, il oublie qu'il ne peut en être autrement de l'écriture géographique au temps de l'abbé, qui demeure une science de description et d'inventaire et dont la formalisation scientifique, telle qu'on la comprend aujourd'hui, n'a pas encore eu lieu. L'auteur semblerait même regretter que la « géographie de l'*Histoire des deux Indes* [soit] moins claire que les cartes de l'atlas[4]. » Certes, car il est sans doute plus difficile d'écrire l'espace que d'en rendre compte visuellement. L'écriture géographique ne va pas de soi, car les limites de ce qu'on peut entendre par géographique sont assez labiles : l'inventaire a cette capacité vertigineuse de tout pouvoir intégrer, des qualités physiques du sol jusqu'aux mœurs de ses habitants, ainsi que toutes les informations relatives à l'espace et aux sociétés qui s'y trouvent ou s'y sont trouvées.

Cette critique s'appliquerait aussi à l'*Encyclopédie* : Masson de Morvilliers reprochait à Jaucourt, qui préférait des descriptions parfois abondantes à la simple situation, d'avoir écrit des articles de géographie bien trop hétéroclites, qui évoquent pêle-mêle des éléments d'histoire naturelle, des biographies, ou d'autres sujets bien trop décalés par rapport aux lieux à décrire[5]. Il est vrai que certains articles consacrés à l'Amérique tendent parfois davantage à la chronique historique à propos de la conquête qu'à la description géographique. Mais ne serait-ce pas

[1] Jaucourt, « Pérou », *Enc.*, t. XII, 1765, p. 391b.
[2] Le Romain, « Martinique », *Enc.*, t. X, 1765, p. 167a.
[3] Hans Wolpe, *Raynal et sa machine de guerre. L'Histoire des deux Indes et ses perfectionnements*, Stanford, Stanford University Press, 1957, p. 35
[4] *Ibid*., p. 34.
[5] Nicolas Masson de Morvilliers, *Dictionnaire géographique. Encyclopédie méthodique*, p. xvi. Cité par Isabelle Laboulais-Lesage, « L'usage des récits de voyage dans les dictionnaires de géographie du XVIII^e siècle : le cas des notices américaines », dans Gilles Bertrand (dir.), *La République des lettres à l'épreuve du voyage*, *op. cit.*, p. 155.

comprendre la description géographique à rebours ? L'inventaire du monde peut, pour ainsi dire, tout inclure, tous les éléments qui concernent, de près ou de loin, le lieu dont il est question, et toutes les interrogations, tous les débats, qu'il suscite.

On l'aura compris, l'écriture géographique est hétéroclite, énumérative, et virtuellement infinie. C'est un trait commun aux ouvrages géographiques et à la littérature de voyage, qui partagent tous cette ambition descriptive et énumérative des propriétés des lieux donnés à lire. Les récits de voyage prennent ainsi l'aspect d'une « collecte du monde[1] » telle que l'a décrite Marie-Noëlle Bourguet au sujet des voyages scientifiques, mais il s'agit là d'une forme d'écriture commune à la description géographique. L'espace est une notion abstraite, que la seule situation sur une carte mentale ne peut jamais entièrement donner à voir ni à comprendre, et encore moins à sentir. L'inventaire ou le catalogue est constitutif de l'art de la description, en littérature comme ailleurs, si l'on considère, comme Mallet, la description comme « l'énumération des attributs d'une chose[2] ». Dans une autre entrée « Description » de l'*Encyclopédie*, cette fois rédigée par Daubenton, car elle concerne la description d'histoire naturelle, on retrouve cette même idée selon laquelle la description s'effectue par découpage et énumération des attributs de l'objet à décrire[3]. Mais contrairement à la description d'histoire naturelle qui, selon Daubenton, n'a de valeur scientifique que si elle suit un plan prédéterminé et si elle vise à mettre en rapport des êtres naturels entre eux, la description géographique semble se contenter de dresser l'inventaire des caractéristiques (naturelles et politiques) des lieux. Écriture géographique et encyclopédisme vont donc de pair, dans la mesure où l'écriture des lieux se pense comme une accumulation spatialement ordonnée d'informations diverses. En ce sens, lire des ouvrages de géographie, des récits de voyages ou des entrées de dictionnaires et d'encyclopédie, ne diffère presque en rien. Comme l'explique Pierre Berthiaume dans le cas des récits de voyage du XVIII^e^ siècle, « tout au long du siècle, les voyageurs restent marqués par un mode de pensée encyclopédique, qui vise surtout à recenser et à inventorier les richesses du monde[4]. » Il faudrait ajouter à ce mode de pensée encyclopédique tout l'héritage latin qui permet de penser de manière plus complète les fondements de l'écriture de l'espace, dans les ouvrages de géographie comme dans les récits de voyage. Connaissance de l'espace et pouvoir sur cet espace ne sont jamais dissociés, dans la

[1] Marie-Noëlle Bourguet, « La collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVII^e^ siècle - début XIX^e^ siècle », dans Claude Blanckaert, Claudine Cohen, Pietro Corsi et Jean-Louis Fischer (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Éditions du Muséum national d'histoire naturelle, 1997, p. 163-196.

[2] Mallet et Jaucourt, « Description (*Belles-Lettres*) », *Enc.*, IV, 1754, p. 878b.

[3] Daubenton, « Description (*Hist. nat.*) », *Enc.*, IV, 1754, p. 878a.

[4] Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine…*, *op. cit.*, p. 205.

mesure où la description de la *terra incognita*, et même *cognita*, inclut une dimension élogieuse qui vise à *vendre*, métaphoriquement ou non, l'espace parcouru. Cette manière de transcrire l'espace a une influence littéraire sur la façon de comprendre et de représenter l'espace à l'époque moderne, comme un espace vide tantôt rempli d'objets qui méritent l'attention (de ses caractéristiques physiques à ses richesses), tantôt à venir remplir (par l'extraction de ses richesses ou la mise en culture du sol).

La forme de l'inventaire est constitutive de la poétique du récit de voyage, qu'il s'agisse des carnets de bord, des journaux d'exploration ou de récits de voyage imprimés. Cette caractéristique tient d'abord à la valeur pratique de ce type de texte : on décrit l'espace et ce qui le compose pour susciter l'intérêt des puissants de l'Ancien Monde et servir de guide aux futurs voyageurs. Le récit de voyage est en effet « un texte didactique, un inventaire du monde nouvellement exploré qui vise à la propagation du savoir recueilli[1]. » La description viatique ne cherche jamais seulement à faire état d'un espace parcouru mais à en montrer les caractéristiques saillantes et attirantes ; l'inventaire permet de montrer l'ensemble des savoirs collectés dans un espace en singeant l'absence d'artifice. Il est à la fois une forme littéraire d'ordonnancement du monde vu et une mise à disposition des attributs et des savoirs des espaces nouvellement découverts. Avec l'inventaire apparaît une caractéristique commune aux fondements de l'écriture géographique, des récits de voyage et de la forme encyclopédique. Mais cette forme est aussi commune à toutes les représentations et à toutes les approches de l'Amérique, et plus largement des espaces non-européens, textuelles ou non. Inventorier, classer, cataloguer, collectionner sont des gestes qui caractérisent l'attitude européenne de l'époque moderne face aux lieux exotiques, colonisés ou non. Les cabinets de curiosité, qui donneront naissance aux premiers musées, les classements botaniques, minéralogiques ou zoologiques, la rhétorique de l'inventaire des récits de voyage, les peintures représentant l'Amérique en faisant étalage de ses richesses naturelles, les natures mortes exotiques ou les allégories spatiales ou anthropologiques, toutes ces formes de représentation du continent sud-américain ont comme point commun de proposer à leur public le catalogue organisé des choses, des êtres et des savoirs relatifs à l'Amérique du Sud[2]. La représentation spatiale est indissociable de l'inventaire, suivant l'idée que c'est en montrant ce qui compose l'espace qu'on le donne véritablement à voir et à comprendre un monde organisé.

[1] Roland Le Huenen, *Le récit de voyage…*, *op. cit.*, p. 30.

[2] À ce sujet, voir plusieurs contributions dans Daniela Bleichmar, Paula De Vos, Kristin Huffin et Kevin Sheehan (dir.), *Science in the Spanish and Portuguese Empires, 1500-1800*, Stanford, Stanford University Press, 2009.

L'inventaire à vocation scientifique, se caractérise par l'énumération des choses naturelles et culturelles constitutives des espaces à décrire (plantes, animaux, peuples, lieux). Les catalogues botaniques de Plumier ou de Fusée-Aublet font partie de cette approche cumulative du monde américain, qu'il s'agit de décrire pièce par pièce et d'ordonner[1]. La Condamine, dans son voyage sur l'Amazone, interrompt le déroulé de son récit pour énumérer tous les animaux qu'il a aperçus : « Je n'ai point encore parlé des poissons, singuliers, qui se rencontrent dans l'*Amazone*, ni des différentes espéces d'animaux rares qu'on voit sur ses bords. Cet article seul fourniroit la matiere d'un ouvrage, & cette seule étude demanderoit un voyage exprès, & un voyageur qui n'eût d'autre occupation. Je ne ferai mention que de quelques-uns des plus singuliers[2]. » Qu'il s'agisse de la première édition de 1745 ou de celle des *Mémoires de l'Académie royale des sciences* parue en 1749, ce passage constitue un moment à part du récit de voyage, visible dans l'organisation typographique du livre : les manchettes rappelaient jusqu'alors le mois et l'année du voyage, et ces mentions disparaissent dans toutes les pages qui forment l'inventaire animalier de l'Amazonie. Les marges indiquent à la place les classes d'animaux qui vont être décrits : poissons, quadrupèdes, reptiles et oiseaux[3]. La pause descriptive dépasse le seul récit de voyage. La Condamine ne renonce pas tout-à-fait à la dimension plaisante et curieuse de son inventaire animalier. Il raconte, par le truchement des indigènes, l'affrontement entre un jaguar et un crocodile, auquel il n'a bien sûr jamais assisté : « Ce doit être un spectacle rare que celui de leur combat, dont la vûe ne peut guère être que l'effet d'un heureux hasard[4]. » S'en suit le récit héroïque d'une lutte à mort entre ces deux forces de la nature. L'inventaire se comprend comme un moment attendu du récit, qui en constitue aussi l'intérêt curieux ; il se caractérise aussi par sa force d'évocation, l'énumération des *choses* qui remplissent un espace ayant une valeur d'exotisme irréductible. Par sa plasticité, l'inventaire répond à plusieurs exigences de la littérature géographique et de la littérature viatique : il dit les *realia* d'un espace, accroît la collecte d'informations et de

[1] Sur la pratique des botanistes des Lumières, voir Nathalie Vuillemin, « Au pays des formes insolites : paysages botaniques et ordre naturel », *Versants*, vol. 70, n° 1, 2023, p. 13-29.

[2] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 464.

[3] La Condamine classe dans la catégorie des poissons le lamantin, le mixano (dont le nom contemporain m'est inconnu), une sorte de lamproie (le puraque, ou anguille électrique), la tortue et le crocodile ; dans celle des quadrupèdes, le jaguar (qu'il nomme tigre), le puma (que La Condamine n'a vu qu'empaillé), l'ours à lunettes, le danta ou tapir (qu'il nomme d'abord élan), le coati et le sapajou ; dans celle des reptiles, plusieurs sortes de serpents ; dans celle des oiseaux, le colibri, le toucan, le perroquet et l'ara, le cahuitahu (peut-être le kamichi cornu, vu la description qu'il en donne), l'agami trompette et le condor. Entre la classe des reptiles et celle des oiseaux, il intègre deux animaux qui ne semblent appartenir à aucune des deux catégories : le ver macaque (ver d'un insecte parasite), et la chauve-souris. Ils semblent être ajoutés à la suite des serpents par l'effroi qu'ils inspirent plus que pour leur appartenance à une même catégorie (si le ver est bien un animal *rempant*, il n'en est pas de même pour la chauve-souris, qui n'est pourtant pas classée avec les oiseaux comme c'est souvent le cas au XVIII[e] siècle).

[4] *Ibid*., p. 467.

savoirs, les ordonne et les classifie, sans jamais renoncer à évoquer les curiosités ou la dimension exotique de l'espace inventorié.

Le catalogue botanique est cependant le plus courant dans l'écriture de l'Amérique. Dans l'*Encyclopédie*, l'Amérique apparaît avant tout sous la forme d'un répertoire de plantes[1]. Aguaxima, turnere, galba, jalap, cascarille, belle de nuit, tulipier, et bien sûr cotonnier, indigo, cacao, café et canne à sucre sont les principaux sujets qui *disent* l'Amérique méridionale et les Caraïbes. Il ne s'agit pas là d'un trait propre à l'*Encyclopédie*, qui se fait seulement l'écho de la manière dont les voyageurs et les naturalistes ont, depuis le XVI^e^ siècle, transcrit l'espace américain. Les principaux voyageurs français en Amérique aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles sont des botanistes, Plumier et Du Tertre, envoyés pour dresser le catalogue des plantes américaines, dans une logique qui mêle tout à la fois l'extension du savoir, l'appropriation coloniale et la recherche de remèdes médicinaux ou de ressources économiques[2].

Le catalogue botanique est un *topos* des littératures géographiques, et notamment dans les récits de voyage. Feuillée donnait à la fin de son journal une *Histoire des plantes médicinales*, série de descriptions de plantes accompagnée de planches. Seules les plantes utiles intéressent Feuillée, qui ne cherche pas à classer ou à organiser d'une quelconque manière sa description. Quelques décennies plus tard, l'impératif d'ordre, ou du moins de rigueur et précision, semble s'être généralisé. Si Thibault de Chanvalon ne fait pas œuvre de botaniste à proprement parler, il s'insère dans une démarche qui lui est contemporaine de classification et d'observation (qui se veut) rigoureuse des productions de la nature. Parce qu'il n'est pas botaniste, mais un homme aux prétentions scientifiques assumées, son *Voyage à la Martinique* doit proposer un inventaire raisonné des plantes. L'inventaire botanique doit contenter tous ceux qu'il pourrait intéresser : « Tout ce qui concerne le regne végétal sans exception, est intéressant pour des botanistes. Il ne l'est pas également pour tout le monde ; une partie seulement affecte le commerçant, une autre l'habitant des Colonies ; le physicien y donne comme eux son attention ; mais il l'envisage sous un autre point de vue[3]. » Il propose donc de suivre un plan d'organisation pendant toute la suite de son récit, en distinguant les « *denrées commerçantes* du pays », les « *petites nourritures* », les « *plantes potageres* », les « *fruits en maturité* », les « *fruits en fleurs* » et enfin toutes les autres plantes « *en fleurs*, *en maturité* ou *passées*, c'est-à-dire, dont la reproduction annuelle a fini[4]. » L'inventaire, pour être intelligible

[1] François Dominic Laramée, « La production de l'espace dans l'*Encyclopédie*… », art. cité, p. 171-173.
[2] Voir James E. McClellan et François Regourd, *The Colonial machine…*, *op. cit.* ; Samir Boumediene, *La Colonisation du savoir…*, *op. cit.*
[3] Thibault de Chanvalon, *Voyage à la Martinique…*, *op. cit.*, p. 23.
[4] Pour toutes les dernières citations : *ibid*., p. 23-24.

et utile, doit être un classement des éléments naturels. C'est sans doute ce point qui distingue le projet de description scientifique de la Martinique d'un Thibault de Chanvalon des descriptions succinctes et hétéroclites des ouvrages de géographie. L'inventaire fait aussi partie de cette rhétorique de l'utile qui anime la plupart des récits de voyage, dont le sérieux passe par la négation de la curiosité ou du divertissement. Ainsi affirme-t-il fièrement dans sa préface, comme la plupart des autres voyageurs avant lui : « J'ai cherché à être utile plutôt qu'agréable[1] ». Si l'inventaire est un trait constitutif de l'écriture géographique, nécessaire à l'existence textuel de l'espace, il change de forme au cours du siècle, devant être soumis à des règles d'organisation et de classification plus strictes, en accord avec l'évolution des sciences de la nature des Lumières. Le catalogue des items qui composent le monde américain relève dans de nombreux cas d'un acte de compilation, lui aussi virtuellement infini, même s'il prend un tour quelque peu différent dans les récits de voyage, qui affirment (à défaut de respecter complètement) la primauté de l'observation personnelle, pour assurer de l'authenticité de leur description.

L'inventaire géographique est d'abord un inventaire des noms des lieux particuliers qui, mis ensemble, forment l'espace : montagnes, fleuves, villes, régions, pays, tous ces éléments forment l'espace géographique. Le nom de chaque élément qui compose l'espace doit être connu et situé – c'est un des impératifs posés par le pédagogue Claude Buffier –, il doit en même temps être compris. La nomination joue donc un rôle essentiel dans la poétique et l'épistémologie de la géographie : l'espace n'existe pas sans toponymes, parce qu'ils sont des signes qui disent la nature et l'histoire de l'espace décrit.

NOMMER

La quatrième édition de l'*Introduction à la Géographie* de Guillaume Sanson fait apparaître sur la page du titre cette citation du *Gorgias* : « Il faut avoir la connoissance des noms pour connoître les choses[2] ». Placée dans cette perspective, la géographie demeure en effet une science des toponymes, une science de la mémoire qui cherche à connaître les noms des lieux et leur situation sur la surface du globe. Dans un livre de géographie ou dans un récit de voyage, et de même sur une carte, l'Amérique est avant tout une série de toponymes situés dans l'espace, les uns par rapport aux autres. Pourtant, la connaissance des noms est aussi

[1] *Ibid*., p. ii.
[2] Sanson, *Introduction à la géographie* [1681], Paris, Durand, 1743.

importante que la description de ces mêmes lieux : un lieu sans nom n'existe pas. Le toponyme joue un rôle important dans la compréhension du monde américain : par son exotisme parfois, mais surtout par l'épaisseur historique qu'il révèle et les effets de déplacement qu'il peut susciter. Il indique en même temps un rapport à l'espace et au langage, dans sa manière de saisir et exprimer le réel géographique. En ce sens, le toponyme est ce qui représente le plus l'espace, au sens que Louis Marin pouvait donner à l'idée de représentation, dans la mesure où il contient à la fois l'idée d'une transparence des signes (Lima *est* la ville de Lima) et leur opacité (que désigne vraiment Lima ?) fondamentale[1].

On connaît l'ambiguïté linguistique de la catégorie des noms propres à laquelle appartiennent les toponymes : ils ont à la fois une réalité linguistique et une réalité extralinguistique, puisqu'on leur prête, peut-être plus qu'à d'autres, la capacité de désigner de manière unique des éléments du réel[2]. Sans s'aventurer dans le fonctionnement proprement linguistique du toponyme, il faut tout de même comprendre la valeur et la portée que les voyageurs et les géographes lui donnent pour désigner et donner à comprendre les espaces américains. Dans la littérature géographique, il apparaît que les toponymes ont surtout une réalité linguistique, par la distance qui les sépare de leur référent, et parce que ces mots sont le plus souvent abordés par rapport à leur matérialité phonétique et leur étymologie, la question étant plutôt de savoir comment dire ces mots et quelle est leur origine ou leur histoire. La littérature géographique cherche autant à saisir les termes qu'à pouvoir les rendre dicibles. L'étrangeté des toponymes soulève certains problèmes pour les géographes. D'Anville par exemple explique que, « pour bien orthographier une dénomination étrangère, [il juge] nécessaire d'être prévenu de la forme qu'elle peut prendre dans l'idiome dont elle est tirée[3] ». La matérialité linguistique doit être prise en compte dans l'écriture géographique. La Condamine, à la fin de la préface de son journal de voyage, indique :

> Pour ne pas défigurer les noms espagnols & portugais, je les ai écrits conformément à l'orthographe particulière à chacune de ces deux langues : quant aux noms indiens, j'ai employé l'orthographe françoise, afin que le lecteur pût leur donner plus facilement les sons de la prononciation indienne[4].

---

[1] Louis Marin, « Le cadre de la représentation et quelques-unes de ses figures », dans *De la représentation*, *op. cit.*, p. 342-363. Voir Carmen Val Julián, « Le visible et le dicible (Qu'est-ce qu'un toponyme ?) », dans *La realidad y el deseo : toponymie du découvreur en Amérique espagnole, 1492-1520*, Lyon, ENS Éditions, 2011 [en ligne], §10-11.

[2] Nicolas Laurent, « Double nature du nom propre de lieu et concept individuel », *A Contrario*, n° 33, 2022, p. 27-47.

[3] Bourguignon d'Anville, *Considérations générales sur l'étude et les connaossances que demande la composition des ouvrages de géographie*, Paris, Lambert, 1777, p. 68. Cité par Jean-François Palomino, « De la difficulté de cartographier l'Amérique », dans Nathalie Vuillemin et Thomas Wien (dir.), *Penser l'Amérique…*, *op. cit.*, p. 81.

[4] La Condamine, « Préface », dans *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. xxviii.

Le statut des langues européennes et des langues indigènes n'est pas le même, le dernier devant être entendu par le public, pour en ressentir l'étrangeté sans doute. Frézier choisissait lui aussi de respecter l'orthographe originale, mais en donnant à son lecteur un cours abrégé de prononciation espagnole :

> Les noms Espagnols & Indiens sont écrits suivant l'Orthographe du Pays. Les *j* consones, & les *x* sont des aspirations gutturales, les *ll* doivent être mouillées comme celles de *fille*, *famille* ; *n* comme *gn* dans le mot *digne*, *signe* ; les *u* se prononcent en *ou* ; *ch* comme *tch*. Ainsi *Jujui*, *Moxos*, *Chille*, *Liamas*, *Callao*, *Chucuito*, *Nuñes*, comme s'il y avoit *Houhoui*, *Mohos* avec un coup de gorge fur l'*h*, *Tchillié*, *Liamas*, *Caillao*, *Tchoucoüito*, *Nougnies*. Les noms Portugais se prononcent de même pour l'*u* & le *ch*, le son des *ll* mouillées s'exprime par *lh*, *Ilheos* comme en Espagnol *illeos*, les *j* consones comme chez nous[1].

Il faut noter que le voyageur assemble les mots espagnols et « Indiens », comme s'il avait accès à l'orthographe d'une langue sans écriture. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il reprend en réalité la graphie espagnole des mots indigènes.

Les toponymes ont toujours une réalité linguistique, phonétique, et ils prétendent désigner quelque chose dans le monde. Dans l'espace du texte, il faut distinguer entre quelques toponymes déjà ancrés dans les imaginaires géographiques (Caraïbes, Pérou, Brésil, Chili), et tous les autres qui n'ont de réalité pour le public français du XVIII^e^ siècle que par rapport aux cartes où ces noms sont inscrits. Ces noms ont pour la plupart une double origine : indigène d'un part, et espagnole ou portugaise, et françaises pour une partie des Antilles d'autre part.

L'Amérique méridionale est un creuset linguistique qui affecte particulièrement la manière d'appeler les lieux. Comme le note Nathalie Vuillemin, le passage d'une langue à une autre et, de surcroît, d'un continent à un autre par l'intermédiaire des livres, provoque des déformations linguistiques touchant bientôt au sens même des mots. La Condamine tente une analyse des langues parlées dans les Amériques, et son constat est sans appel : à l'image des « Indiens », celles-ci sont bornées et ne peuvent pas « exprimer les idées abstraites & universelles[2] ». De « longues périphrases[3] » sont nécessaires pour pallier leur manque de vocabulaire dans ces domaines. Mais une fois passées ces remarques générales sur les langues, La Condamine s'attache à démêler les origines linguistiques des lieux qu'il traverse afin de mieux les saisir. Il retrace alors les évolutions étymologiques et les accidents linguistiques qui ont pu avoir une influence sur la formation des toponymes. Certes, ces remarques sont presque toujours en note et dans le *Journal du voyage à l'équateur*, mais elles témoignent d'une volonté d'éclaircir l'espace. Il peut s'agir de commentaires très brefs, comme pour le nom d'une

[1] Frézier, « Avertissement », *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. ix-x.
[2] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 419.
[3] *Ibid*., p. 420.

montagne : « *Gnougou-ourcou* (Téton montagne), ainsi nommée à cause de sa figure[1] », « *Pamba-marca*, ou, dans l'ancienne langue du pays, *Pampamarca*, signifie forteresse de la plaine, c'est-à-dire, qui domine la plaine[2]. » Frézier proposait en son temps quelques analyses similaires, quoique moins nombreuses. Il indique par exemple la coexistence d'un nom espagnol et d'un nom indigène : « La Ville *de la Conception*, autrement *Penco*, du nom du lieu en Indien[3] ». Une note accompagne le toponyme indigène, pour en donner l'étymologie : « *Pen* je trouve, *co* de l'eau[4] ». Ailleurs dans son journal, La Condamine note au sujet des grosses ravines qui percent la cordillère : « Les Indiens les nomment *Ouaïcou,* & les Espagnols *Quebradas*[5]. » La géographie américaine n'a pas d'unité linguistique pour s'y référer.

Comprendre un toponyme revient à saisir la relation complexe entre la réalité géographique et les strates linguistiques qui se sont succédées. En d'autres termes, comme le dit Christian Jacob, le « toponyme fait sens par la stratification des discours dont il est l'objet[6]. » Juxtaposer deux ordres linguistiques dit en creux la coexistence de deux peuples et, derrière, le processus de colonisation, entendu comme une pratique simultanée d'appropriation et de traduction. La Condamine met ainsi en évidence les modifications que les colons espagnols ont apporté aux langues indiennes. À propos du mot *chimbador*, passeur, il explique :

> Ce nom est originairement indien. Dans l'ancienne langue du Pérou, *chimpa*, racine du verbe *chimpani* (*je passe au-delà*) signifie le bord opposé d'une rivière ou d'une ravine. Les Espagnols ont souvent changé le *p* en *b* ; de *pampa*, (*plaine*), ils ont fait *bamba* : ainsi de *chimpo*, ils ont fait *chimbo* ; & de *chimbo*, *chimbador*, passeur. *Chimbo* est le nom d'un village où l'on passe une rivière, à la vue de la célèbre montagne de *Chimbo-raço*, dont le nom veut dire *la neige de l'autre bord*[7].

La façon de nommer l'espace agit sur la manière dont on peut le saisir, tantôt par les sens et tantôt par la raison. Le langage repose sur des images primaires et qui parlent au plus grand nombre : « Il s'agit toujours de traduire un terme qui donne à voir un lieu, une réalité inaccessible aux sens du lecteur européen[8]. » La traduction, de ce fait, n'est plus une trahison de la langue indigène mais la correction d'une trahison antérieure. Le langage n'est pas exclusivement rationnel : il repose sur des perceptions sensibles, des jeux d'images et des

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 61n.
[2] *Ibid.*, p. 52n.
[3] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 89.
[4] *Ibid*.
[5] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 50.
[6] Christian Jacob, *L'Empire des cartes…*, *op. cit.*, p. 304-305.
[7] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 184n.
[8] Nathalie Vuillemin, « L'Amérique de La Condamine : une histoire dégénérée », dans Muriel Pic, Barbara Selmeci Castioni et Jean-Pierre van Elslande (dir.), *La Pensée sans abri, Non-savoir et littérature*, Nantes, Editions Cécile Defaut, 2012, p. 227.

analogies, et La Condamine n'hésite pas à montrer les rapports qu'entretiennent les différentes langues entre elles :

> Le vrai nom de *Latacunga*, qui a été défiguré par les Espagnols, dont quelques-uns écrivent *Tacunga* & d'autres *la Tacunga*, est *Llactacunga*, en prononçant la double *ll* mouillée. *Llacta*, dans la langue péruvienne, signifie pays ou contrée, & *cunga*, gorge ; En effet, ce lieu est situé entre des montagnes, dans un défilé qui se nomme *gorge* en cette langue par métaphore, ainsi que dans la nôtre[1].

La métaphore de la « gorge » est commune à la langue péruvienne et au français. Cette image permet de mieux comprendre ce qui pourrait motiver le nom, et que les modifications opérées par les Espagnols viennent effacer. Il cherche donc à démêler des espaces *a priori* confus, exotiques, imperméables au savoir européen, car jamais pris en charge par aucune forme de savoir (si les Indiens n'ont pas de langage conceptuel). Mais cette approche reprend paradoxalement les manques des langues indiennes :

> les ressources expressives des langues américaines constituent l'envers du reproche que La Condamine formule à leur égard dans sa description générale : leur inaptitude à l'abstraction, qui contraint les locuteurs à la métaphore, permet ici d'accéder à une vérité des choses. La toponymie indienne fonctionne en effet à partir de deux mécanismes […] : la métaphore […] et la métonymie […]. Du sens propre, on n'atteindrait donc la représentation que par glissement. Et la langue indienne deviendrait l'ultime trace d'une vérité perdue, la démarche du savant face à la nature et aux mots s'apparentant à la fois au déchiffrage d'un hiéroglyphe, et à celui d'un palimpseste, s'agissant non de *récrire* l'histoire de l'Amérique, mais d'en redécouvrir le texte premier, l'image cachée derrière une réalité travestie par l'arrivée des Européens […][2].

Ce *non-savoir*, par un effet de retour, pourrait permettre de mieux saisir les espaces sans recourir aux outils de la rationalité européenne. Si La Condamine se montre généralement sévère face au langage des Indiens, notamment ceux qu'il rencontre sur les bords de l'Amazone, raillant leur faiblesse et leur naïveté, il se montre particulièrement attentif à la manière dont les toponymes se sont formés, probablement parce que ces lieux ont généralement des noms d'origine inca, et que cette civilisation (contrairement à la sauvagerie) mérite toute l'attention du philosophe. Le langage métaphorique, pourtant déconsidéré et rapporté à un stade infantile de la langue et de l'humanité, rend accessible si ce n'est une « vérité des choses », peut-être au moins une appréhension plus directe ou originelle des espaces.

La recherche des étymologies et la juxtaposition des différentes langues qui ont lieu en Amérique mettent en évidence une certaine instabilité dans la dénomination de l'espace américain. Le récit de la conquête, qui égrène les baptêmes de lieux, n'éclipse pas complètement la coexistence de plusieurs réalités linguistiques. « La nomination est partie intégrante d'un rituel de prise de possession et de sacralisation du territoire que les découvreurs

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 60n.
[2] Nathalie Vuillemin, « L'Amérique de La Condamine… », art. cité, p. 228. C'est l'autrice qui souligne.

devaient observer[1]. » Ce récit d'appropriation est moqué par Voltaire : « Il arriva, vers l'an 1625, que des aventuriers français et anglais abordèrent en même temps dans une île des Caraïbes, nommée Saint Christophe par les Espagnols, qui donnaient presque toujours le nom d'un saint aux pays dont ils s'emparaient, et qui égorgeaient les naturels au nom d'un saint[2]. » D'un seul coup, l'appropriation, le massacre et le fanatisme forment une même chose, que vient désigner le nom du saint, devenu nom de l'île. Les toponymes sont le plus souvent imposés, indépendamment des conditions géographiques et ethniques. Frézier note une exception à cette règle, lors de son séjour à La Serena au Chili : « Pierre Baldivia qui choisit cette belle situation en 1544, pour y bâtir une Ville, qui lui servit de retraite sur le passage du Chili au Pérou, charmé de la beauté du climat, l'appella *la Serena*, nom de sa Patrie qui lui convenoit mieux qu'à aucun lieu du Monde[3] ». Si le voyageur reconnaît la superposition du mot espagnol sur un lieu américain, il en dit en même temps l'adéquation ; le toponyme devient, même par emprunt d'un mot commun, même actualisé, l'expression de la singularité d'un lieu. Les noms de lieu n'ont pas toujours cette transparence que reconnaît Frézier dans ce cas précis. Les noms espagnols sont le plus souvent des projections imaginaires et linguistiques sur les lieux. Le nom d'un lieu, quand il n'a pas d'origine indigène, désigne le plus souvent ce qu'on a voulu y *retrouver* ou ce qu'on a cherché à y *trouver*. C'est le cas avec La Serena (qui alterne avec un autre toponyme, d'origine indigène, Coquimbo). C'est surtout visible avec le rio de la Plata, dont Jaucourt donne l'acte de baptême :

> Sébastien Cabot, anglois, envoyé par Charles-Quint aux Moluques, fut contraint, faute de vivres, d'entrer dans cette riviere en 1526, & d'y essuyer plusieurs combats avec les sauvages. Il y bâtit pour sa défense un fort, où Diego Garcias, portugais, le trouva l'année ensuite ; comme ils recouvrerent par leur union quelque argent des sauvages, & qu'on n'en avoit pas encore apporté de l'Amérique en Espagne, cette riviere fut nommée *rio de la Plata*, c'est-à-dire *riviere d'argent*[4].

Le fleuve doit son nom à un effet de dérivation (de l'argent pris à quelques indigènes – assassinés pour cette raison dans la plupart des récits historiques) et de projection (la volonté de trouver cet argent dans la région, qui deviendra plus tard l'Argentine).

Le toponyme n'a de rapport au réel que celui qu'on veut bien lui donner. Il ne *dit* pas l'espace qu'il représente, il se pose sur lui au point d'en devenir indissociable et de conditionner sa perception. Thibault de Chanvalon en fait l'expérience au sujet d'une rivière dont le nom lui

[1] Carmen Val Julián, « Le visible et le dicible (Qu'est-ce qu'un toponyme ?) », dans *La realidad y el deseo…*, *op. cit.*, §23.

[2] Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, éd. B. Bernard, J. Renwick, N. Cronk et J. Godden, *OCV*, t. 26A, 2013, chap. 151, p. 279.

[3] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 227-228.

[4] Jaucourt, « Plata, *riviere de la, ou* Rio de la Plata », *Enc.*, t. XII, 1765, p. 732b.

semblait d'abord faire entendre, par transparence, la forme : « On croiroit que ce sont les contours & les sinuosités de cette riviere qui lui ont fait donner le nom de riviere Pilote ; mais j'ai vu par une ancienne carte de l'Isle, qui est au dépôt de la Marine à Paris, que ce nom a été donné à cette Paroisse, de celui d'un Caraïbe qu'on appelloit Capitaine Pilote, & qui faisoit-là sa demeure[1]. » Le mot ne dit pas la chose, il dit un événement, un hasard historique et un effet de contamination linguistique, passant du nom d'un indigène, à son lieu de vie, au lieu colonisé, puis à l'intégralité d'une rivière. Mais par retour, le toponyme influence la manière de percevoir ce fleuve dont la sinuosité, et donc la dangerosité, demande à être, ou à être conduit par, un habile pilote.

La plupart des commentaires sur les noms de lieu souligne les phénomènes d'altération, de remplacements, de doublons. Le toponyme n'est pas nécessairement le même sur les cartes et pour les habitants : « La Ville que nos Cartes & nos Relations appellent du nom de Saint *Salvador*, ou Saint Sauveur, s'appelle simplement en langage du païs *Cidade da Baya*, Ville de la Baye[2] ». L'histoire de la conquête donne des noms au lieu, mais qui ne résistent pas au temps et à d'autres usages. Labat rappelle que Saint-Domingue a porté plusieurs noms depuis le premier établissement de Colomb :

> Colomb la nomma d'abord Hispaniola, c'est-à-dire, la petite Espagne ; on l'a quelquefois nommée Isabelle, à cause de la Reine d'Espagne, qui portoit ce nom. Mais sa Ville Capitale ayant été bâtie en 1494 & nommée Saint Dominique où Domingue, ce nom s'est étendu à toute l'isle, & on ne l'appelle point autrement chez les Nations qui y sont établies, & parmi toutes celles qui y trafiquent, ou qui la mettent dans leurs Cartes[3].

L'acte de nomination, indispensable à l'appropriation, ne relève pas toujours d'une décision unique : il est aussi le fruit d'un processus historique, souvent non-linéaire. Comme la ville de Saint-Domingue finit par donner son nom à toute l'île, plusieurs toponymes sont des généralisations à partir de noms propres locaux (ou compris comme tels). L'article « Pérou » de l'*Encyclopédie* indique : « François Pizarro partit de Panama, & découvrit la province du Beru (c'étoit le nom d'un indien), qu'il donna au pays, en changeant le B en P ; car les Espagnols écrivent Péru, & prononcent *Pérou*[4]. » Même phénomène pour Lima : Prévost décrit sa fondation par Pizarro, qui « alla fonder, au bord de la Mer, sur la Riviere de Rimac, ou Lima, la fameuse Ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, parce qu'il en fit jetter les fondemens, le 6 Janvier, jour consacré à la Fête des Rois[5]. » C'est le nom indigène de la rivière qui finit par

[1] Thibault de Chanvalon, *Voyage à la Martinique…*, *op. cit.*, p. 21n.
[2] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 525.
[3] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. VII, p. 56-57.
[4] Jaucourt, « Pérou », *Enc.*, t. XII, 1765, p. 391a.
[5] *HGV*, t. XIII, p. 87.

donner son nom à la ville, là où le nom espagnol, donné par le conquérant, ne perdure pas. Labat, dans son voyage aux Bermudes, raconte le voyage de George Somers qui, après avoir fait naufrage dans ces îles, leur donne son propre nom. « Ce changement de nom ne dura point ; on ne le trouve que dans quelque vieilles cartes & routiers Anglois, & le nom de Bermudes ou Vermudes a été conservé à ces Isles[1]. » La nomination européenne des espaces américains semble toujours instable, puisqu'elle doit composer avec différents voyages, différents référents (géographiques, religieux, politiques), et différentes langues.

Les toponymes font l'objet d'une recherche étymologique, parfois pour écarter des explications fantaisistes. Ainsi on trouve au début du XVIII[e] siècle des explications qui donnent au nom « Chili » un sens par rapport au sens qu'il peut avoir dans certaines langues européennes. Dans un ouvrage de géographie de 1736, l'auteur écrit : « Son nom *Chili*, qui signifie *froid*, dans le langage du païs, approche beaucoup à mon gré de la langue *Allemande*, dans laquelle le mot *Kyle*, (külhe) signifie *fraicheur*[2]. » On n'en saurait pas plus sur la langue du pays dont il est question, et pour cause : il s'agit d'une projection de la langue allemande sur le toponyme. Quelques années auparavant, au sujet de La Concepción, on lit dans le voyage de Durret et Bachelier : « Cette ville est du Royaume de *Chili*, qui veut dire froid en Anglois[3]. » Frézier, pourtant, donnait dès 1717 une interprétation fondée sur le récit de la conquête du royaume du Chili, sa géographie et la connaissance de la langue indigène. Le commentaire étymologique intervient après la description de la vallée de Quillota, établissement espagnol et lieu de guerre avec les indigènes :

> cette resistance rendit celebre cette vallée & la riviere de Chille qui la traverse. Et comme les premiers noms d'un nouveau Païs sont ceux que l'on remarque le plus, celui-ci par une petite alteration a été dans la suite appliqué à tout ce grand Royaume que les Espagnols ont appellé Chile, & nous autres par corruption Chili ; c'est-là sans doute la veritable Étymologie de ce nom, que quelques Historiens font venir d'un mot Indien selon eux, qui signifie froid, car effectivement ce nom conviendroit fort mal à un païs aussi agréable & aussi tempéré qu'est celui-là[4].

La fausse étymologie l'est d'autant plus qu'elle méconnaît le climat chilien, pourtant reconnu pour sa douceur. C'est ce passage de Frézier qui est largement repris dans la suite de la littérature géographique, notamment dans le dictionnaire de Moréri et dans l'*Histoire générale des voyages* de Prévost. Le voyageur resémantise en quelque sorte le nom de lieu, en lui donnant une histoire qui intègre la présence indigène, contrairement à l'interprétation ethnocentrée qui

[1] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. VIII, p. 406.
[2] Du Bois, *La Géographie moderne, naturelle, historique et politique, dans une méthode nouvelle et aisée*, La Haye, Jacques Vanden Kieboom/Gérard Block, 1736, t. I, p. 874.
[3] Durret et Bachelier, *Voyage de Marseille à Lima…*, *op. cit.*, t. I, p. 158.
[4] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 200.

fait de la ressemblance de certains termes une connaissance. L'épitaphe du Gorgias dont se revendique Guillaume Sanson n'est sans doute pas si naïve, si l'on admet que la connaissance des mots se doit d'intégrer les conditions historiques de leur émergence et les interrogations qu'elles suscitent. En d'autres termes, et c'est ce sur quoi il faudra s'attarder par la suite, il n'y a pas de connaissance géographique sans réflexion historique sur la formation de l'espace.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

La labilité du discours géographique, capable d'intégrer des éléments divers, tient aussi au fait qu'il peut, réciproquement, intervenir ou être mobilisé à l'intérieur d'autres types de discours. L'imaginaire géographique n'est pas seulement à proprement parler spatial : il touche à la nature, à l'histoire, aux mœurs, à l'économie, aux sociétés et au politique. Évoquer l'Amérique, c'est à la fois évoquer un lieu, son histoire, et toutes les connotations que ces deux éléments réunis produisent. La *leyenda negra* espagnole en est un exemple frappant : l'Amérique est le plus souvent d'emblée présentée comme le lieu de la barbarie des Espagnols, qui subsume parfois tout discours spatial au sujet du continent. Jaucourt, dans l'article « Cruauté » de l'*Encyclopédie*, ne peut se passer de la prendre en exemple : « La dureté qui regne dans les habitans des colonies de l'Amérique & des Indes occidentales, & qui est inoüie parmi nous, prend sa source dans l'usage des châtimens sur cette malheureuse partie du genre humain[1]. » L'image de l'Amérique est indissociable d'un récit, déjà convenu, sur les horreurs de la conquête espagnole.

Toutes les descriptions des territoires américains sont des rappels de la colonisation : ces lieux naissent du moment de leur conquête. Le discours géographique est inséparable d'un discours historique et, *in fine*, d'une réflexion sur la colonisation elle-même, décrire l'Amérique revenant immédiatement à décrire la présence des Européens, et à narrer (donc évaluer) leur prise de possession. Cette dimension n'est pas le propre de la géographie américaine. La conception de la géographie au XVIII^e^ siècle la situe en regard de l'histoire. C'est ce que résume D'Alembert dans le *Discours préliminaire des éditeurs* :

> La Chronologie & la Géographie sont les deux rejettons & les deux soûtiens de la science dont nous parlons : l'une, pour ainsi dire, place les hommes dans le tems ; l'autre les distribue sur notre globe. Toutes deux tirent un grand secours de l'histoire de la Terre & de celle des Cieux, c'est-à-dire des faits

[1] Jaucourt, « Cruauté », *Enc.*, t. IV, 1754, p. 518a.

> historiques, & des observations célestes ; & s'il étoit permis d'emprunter ici le langage des Poëtes, on pourroit dire que la science des tems & celle des lieux sont filles de l'Astronomie & de l'Histoire[1].

Est ici reprise l'image de la géographie comme « œil de l'histoire[2] », qui fait de la géographie à la fois une science de l'espace et du temps. Il est impossible de comprendre l'histoire sans en donner la configuration des lieux où elle se déroule. La transformation du récit historique, tel qu'on peut le voir dans l'*Essai sur les mœurs*, ouvert non seulement à l'histoire religieuse, antique, voire européenne, mais aussi à l'ensemble du monde tel qu'il est connu par les Européens du XVIII^e^ siècle, implique de décrire et penser les lieux dans lesquels cette histoire se déroule. En retour, le développement de la géographie américaine, par les voyages, les compilations et la production d'informations, permet de repenser l'histoire passée et récente.

ÉCRIRE L'ESPACE, ÉCRIRE L'HISTOIRE

On a pu le voir, la description géographique intègre nécessairement le récit historique, notamment de la conquête des territoires sud-américains ou caribéens par les puissances européennes, comme pour en donner l'origine, par la nomination, rejouant presque à chaque fois une nouvelle découverte de l'Amérique. Il apparaît en effet que les territoires américains sont tout d'abord présentés comme des possessions coloniales. Diderot, dans l'article « Brésil », évoquait la conquête en 1501 à la toute fin de l'article. La plupart des articles de l'*Encyclopédie* rédigés par Jaucourt laissent au contraire une part plus importante au récit historique, qu'il s'agisse de la reconnaissance, de la conquête, des établissements et de la situation administrative des territoires concernés. Ces notices historiques ont bien sûr des extensions variables d'un lieu à un autre. La Guadeloupe est ainsi décrite, dans l'*Encyclopédie*, comme « fertile, peuplée, défendue par quelques forts, & conquise sur les Espagnols par les François qui en sont les maîtres depuis 1635[3] ». L'article « Pérou », après avoir donné la situation et les dimensions de ce royaume, enchaîne sur sa découverte et sa conquête par les Espagnols :

> Dès l'année 1502, Christophe Colomb étant dans la province de Honduras, qu'il venoit de découvrir, eut des naturels du pays quelques connoissances du Pérou, c'est-à-dire, d'un puissant empire abondant en or, qui étoit du côté de l'Orient, ce qui l'empêcha d'y tourner ses vues. En 1524, Paschal de Andagoya découvrit une partie de la côte de la mer du Sud, mais il tira peu de profit de ce voyage. […] On sait comment [Pizarro] conquit toute cette région depuis le royaume de Quito jusqu'au Chili, dans l'espace de dix ans.

[1] D'Alembert, « Discours préliminaire des éditeurs », *Enc.*, t. I, 1751, p. xi.

[2] Voir Isabelle Laboulais-Lesage, « Les paradoxes de la géographie des Lumières », dans Lise Andries (dir.), *La Construction des savoirs…*, *op. cit.*, p. 151.

[3] Jaucourt, « Guadaloupe (la) *ou* Guadeloupe, (*Géog.*) » *Enc.*, t. VII, 1757, p. 975a.

> On sait aussi qu'avant ce tems-là cette vaste contrée avoit été gouvernée par des rois nommés *yncas*, dont la magnificence étoit étonnante, & dont les richesses étoient immenses ; on peut en juger par l'offre que fit à Pizarro le dernier des yncas pour obtenir sa liberté. Atahualipa lui offrit pour sa rançon autant d'or qu'il en pourroit entrer dans une chambre de vingt-deux piés de long, de dix-sept de large, & de six de haut. Il reste encore dans le pays des vestiges de leurs temples en l'honneur du soleil, & du grand chemin de Quito qui avoit quarante pié de largeur, cinq cens lieues de longueur, & de hautes murailles des deux côtés. L'empire des yncas avoit alors des bornes deux fois plus étendues que celles qu'on donne au pays nommé aujourd'hui le *Pérou*[1].

L'histoire du Pérou commence avec l'arrivée des Européens, des premières notions qu'en a Colomb jusqu'à sa conquête. Jaucourt se garde de raconter en détail l'équipée militaire de Pizarro, ni de décrire trop longuement la civilisation inca, au motif qu'elles sont déjà connues. Le récit se contente de rapporter l'anecdote, déjà canonique, sur la fameuse rançon d'Atahualpa, qui continue à filer l'image du royaume rempli d'or. Jaucourt fait donc ici un choix d'auteur, qui privilégie un imaginaire qu'on peut appeler *doradien* sur la précision du récit historique. Ce choix n'a rien d'original.

L'article de Jaucourt est le double héritier des articles que donnaient Moréri dans son *Grand dictionnaire historique* et Bruzen de la Martinière dans son *Grand dictionnaire géographique et critique*. Les deux insistent sur les richesses en or du Pérou et le rôle de ce métal dans la conquête. Cependant les sources de chacun des lexicographes diffèrent. Moréri reprend sans grande distance les descriptions de Garcilaso de la Vega et Acosta[2]. Bruzen de la Martinière cite quant à lui Agustín de Zárate et les voyageurs Francisco Corréal et Amédée Frézier[3]. Moréri consacre tout le reste de l'article (quatre colonnes) à la description du royaume inca, énumérant ses rois successifs, ses mœurs, ses techniques et ses croyances. Le récit historique, tel qu'il est intégré, propose une interprétation de l'histoire de cette conquête, empruntée à Garcilaso, que Moréri annonçait dès le début : « Cet État fameux appartenoit à des Rois dits *Yncas*, qui en étoient légitimes possesseurs depuis plus de six cens ans. François Pizaro en fit la découverte l'an 1525 & par discorde de deux freres, s'en rendit maître & fit étrangler le roi Atabalipa contre la foi qu'il lui avoit donnée[4]. » Moréri reprend une vision – puisqu'il est difficile de savoir avec certitude s'il y souscrit, vu l'autorité de Garcilaso en la matière – de la conquête comprise comme une usurpation, et la suite de l'article doit se comprendre comme l'éloge d'une civilisation arrachée à son territoire et détruite par les conquérants. Il n'en est pas de même dans le dictionnaire de Bruzen de la Martinière qui, s'il décrit avec force détails la civilisation inca, insère la conquête espagnole à la suite des conquêtes des Incas, faisant

[1] Jaucourt, « Pérou », *Enc.*, t. XII, 1765, p. 391a.
[2] Moréri, *Le grand dictionnaire historique…*, Paris, Coignard, 1718, t. IV, p. 662-664.
[3] Bruzen de la Martinière, *Le grand dictionnaire géographique et critique…*, La Haye, Gosse/Alberts/de Hondt, 1736, p. 209-217.
[4] Louis Moréri, *Le grand dictionnaire historique…*, *op. cit.*, p. 662b.

apparaître Pizarro à la suite des guerres intestines entre Huascar et Atahualpa, qui avaient affaibli le royaume et permis au conquérant espagnol de réussir sa domination. La portée du récit historique change selon les sources privilégiées

De même que la description géographique est plastique, pouvant intégrer des éléments parfois disparates, le récit historique est malléable : au pur récit s'ajoutent des considérations d'ordre moral, dans la continuité de la *leyenda negra* espagnole, et politique sur l'organisation présente de l'Amérique. L'article « Lima » montre ainsi l'imbrication entre la description géographique, le récit historique et la description politique :

> LIMA, (*Géog.*) ville de l'Amérique méridionale au Pérou, dont elle est la capitale, ainsi que la résidence du vice-roi, avec un archevêché érigé en 1546, & une espece d'université, dirigée par des moines, & fondée par Charles-Quint en 1545.
> François Pizarre jetta les fondemens de Lima en 1534 ou 1535, & douze Espagnols sous ses ordres commencerent à s'y loger. Le nombre des habitans augmenta promptement ; on alligna les rues, on les fit larges, & on divisa la ville en quarrés, que les Espagnols appellent quadras.
> Le roi d'Espagne y établit un vice-roi, avec un pouvoir absolu, mais dont le gouvernement ne dure que sept ans ; les autres charges se donnent, ou plûtôt se vendent, pour un tems encore plus court, savoir pour cinq ans, pour trois ans. Cette politique, établie pour empêcher que les pourvûs ne forment des partis contre un prince éloigné d'eux, est la principale cause du mauvais gouvernement de la colonie, de toutes sortes de déprédations, & du peu de profit qu'elle procure au roi ; aucun des officiers ne se soucie du bien public[1].

L'ouverture de l'article ne donne pas la situation ni l'étendue de cette ville, mais sa situation dans un contexte colonial, puisqu'elle naît de la conquête de Pizarro. Du (bref) récit de fondation, on passe à l'organisation administrative, et à la critique virulente de l'incurie politique qui semble régner. L'article est davantage un recueil d'informations diverses sur cette ville, qui mêle le témoignage de quelques voyageurs, le récit de sa destruction par un tremblement de terre, puis de sa reconstruction, et quelques considérations élogieuses sur la fertilité du terroir. Dans cet article de géographie, le récit historique se trouve ainsi absorbé par une masse d'informations.

Si la géographie intègre l'histoire, l'inverse n'est pas nécessairement vrai, du moins pour une partie de la production littéraire des Lumières. L'*Essai sur les mœurs* ne s'intéresse guère aux lieux[2]. Certains sont certes nommés, parfois situés, mais très rarement décrits. Même le récit de la conquête semble parfois sans cadre ni paysage, et seuls les quelques rares noms propres (surtout des noms de personne) égrenés dans le récit permettent de savoir qu'il s'agit d'une histoire américaine. Voltaire reprend en grande partie Garcilaso, mais uniquement pour le récit des acteurs et des événements de la conquête, et pour la description des mœurs incas.

[1] Jaucourt, « Lima », *Enc.*, t. IX, 1765, p. 533b.

[2] Sur la place de l'Amérique dans l'écriture historique de Voltaire, voir Myrtille Méricam-Bourdet, *Voltaire et l'écriture de l'histoire : un enjeu politique*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012, p. 201-204.

L'*Essai sur les mœurs* est certes une histoire universelle, qui parle d'un monde qui s'élargit au XVIII^e^ siècle, mais il s'agit avant tout d'une histoire morale, politique, militaire et philosophique qui ne cherche pas à montrer le monde américain ou à en faire l'inventaire. À peine saura-t-on que les montagnes et les fleuves sont énormes, et qu'il règne dans les terres fertiles du Brésil un « printemps éternel[1] ». Voltaire n'évoque presque pas la géographie américaine, et quand il le fait, c'est en reprenant des lieux communs. L'écriture de l'histoire de la conquête espagnole dans l'*Essai sur les mœurs* est avant tout une recomposition littéraire, qui construit des figures de héros (Colomb, Cortés) et d'anti-héros (Pizarro)[2]. Le récit de la conquête, s'il reprend en grande partie la *leyenda negra* contre l'Espagne, notamment dans le récit de conquête du Pérou par Pizarro, ne s'attache pas du tout à faire voir le territoire dont s'emparent les conquistadors. L'organisation politique et administrative de l'Amérique nouvellement conquise n'apparaît guère qu'avec quelques toponymes. Même pour le commerce, enjeu principal de cette nouvelle configuration du monde contemporain que souhaite décrire Voltaire, son ambition est davantage de penser les relations mondiales entre les grandes puissances coloniales, que de décrire, en géographe, les richesses et les productions américaines.

L'*Essai sur les mœurs* est souvent compris comme une matrice du projet raynalien dans la mesure où l'intérêt principal de Voltaire porte sur la question du commerce et ses effets dans l'histoire moderne du monde[3]. À la lecture de l'*Essai sur les mœurs* et de l'*Histoire des deux Indes*, il apparaît cependant que l'écriture de l'histoire pour Raynal s'apparente parfois davantage à une écriture géographique, qui intègre une dimension fortement historique, plutôt que l'inverse – contrairement à Voltaire qui fait primer le récit historique et l'ambition philosophique sur l'écriture des réalités géographiques et économiques. L'*Histoire philosophique*, puisqu'elle est avant tout une histoire de la première mondialisation, et qu'elle porte un intérêt précis sur les productions naturelles, le commerce et l'organisation politique des *deux Indes*, adopte une écriture de l'espace bien plus développée que ses prédécesseurs. On a déjà vu à quelle point l'œuvre de Raynal était plastique, changeante : elle partage en cela des traits communs à la poétique géographique, donnant, par la profusion de ses informations, l'impression d'un inventaire du monde moderne.

[1] Voltaire, *Essai sur les mœurs…*, *op. cit.*, chap. 150, p. 258.

[2] Catherine Volpilhac-Auger, « Voltaire invente l'Amérique », dans Michel Delon et Catriona Seth (dir.), *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Mervaud*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 231-239.

[3] Gianluigi Goggi, « Amériques », dans Raymond Trousson et Jeroom Vereruysse (dir.), *Dictionnaire général de Voltaire*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 32. Cité par Myrtille Méricam-Bourdet, *Voltaire et l'écriture de l'histoire…*, *op. cit.*, p. 202.

L'écriture de l'histoire dans *l'Histoire des deux Indes* est, aussi, une écriture de la géographie américaine. Pourtant, il est vrai que l'espace en tant que tel peine à retenir l'attention au premier abord : la géographie disparaît peu à peu face à l'importance des événements historiques relatés, des savoirs collectés – qui transforme l'espace en un réservoir de connaissances parfois disparate – et surtout du discours philosophique développé au fil du texte[1]. Mais Raynal ne conçoit pas l'histoire de l'Amérique sans donner une attention très fine à l'organisation spatiale et à tout ce qui fonde la poétique géographique. C'est notamment clair dans l'organisation du livre VII, consacré à l'histoire et à la géographie du Pérou. Raynal a bien conscience que l'espace péruvien n'est pas né de la conquête. Il lui préexistait. Les Incas possédaient leur propre mode de représentation de l'espace. Dans la lignée de l'Inca Garcilaso, Raynal note leurs progrès scientifiques dans la détermination temporelle et spatiale, tout en dénonçant l'ignorance du conquérant : « ils avoient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horizon où le soleil se couche dans les solstices & les équinoxes, bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition Indienne[2]. »

L'espace inca est à la fois terrestre et céleste, fondé par une observation minutieuse des astres. Les Espagnols, dans une représentation fidèle à la *leyenda negra*, voient dans tous les objets incas le signe d'un culte hérétique. La dimension sacrée de l'espace ne peut sans doute pas être niée, mais Raynal sécularise l'information pour insister sur l'aspect scientifique de ce savoir. La conquête espagnole est alors une destruction d'une manière de se représenter l'espace et, pour une civilisation, de se représenter elle-même. Le monde inca est devenu une extension de l'empire espagnol, redécoupé au fil des réorganisations politiques et administratives. D'un point de vue économique, Raynal, lecteur de Garcilaso et de Quesnay[3], s'intéresse tout particulièrement à la manière dont les Incas organisaient la propriété des terres agricoles et la production des vivres.

> Les terres du royaume, susceptibles de culture, étoient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'inca, & celle des peuples. Les premières se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins,

[1] Sur la portée historique et philosophique de la colonisation espagnole dans l'*Histoire des deux Indes*, voir : Roger Mercier, « L'Amérique et les Américains dans l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, vol. 65, n° 240, 1978, p. 309-324 ; Heinz Klüppelholz, « La présentation de la conquête du Pérou dans l'*Histoire des deux Indes* », dans Hans-Jürgen Lüsebrink et Anthony Strugnell (dir.), *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, *op. cit.*, p. 189-204 ; Hans-Jürgen Lüsebrink, « La critique de la colonisation espagnole dans l'*Histoire des deux Indes*… », art. cité ; Pierino Gallo, « Discours historique et discours philosophique : l'Amérique espagnole de Raynal », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, vol. 41, n° 3-4, 2017, p. 353-365.

[2] H80, livre VII, chap. VI, p. 29.

[3] François Quesnay, « Analyse du Gouvernement des Yncas du Pérou », *Éphéméride du citoyen*, 1767, t. 1, p. 35-54.

> des veuves, des vieillards, des infirmes, & des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, & avant celles de l'empereur[1].

Ces éléments connus de la civilisation inca soulignent en creux que la colonisation a profondément changé le rapport au territoire que les habitants du Pérou, anciens et nouveaux, entretiennent. Les modalités de la propriété et de l'exploitation de la terre ont radicalement changé avec l'arrivée des Espagnols. Cet intérêt pour les modes de propriété ne concerne pas seulement les incas, mais aussi les peuples « sauvages » des bords de l'Orénoque : « La propriété qui n'existoit pas chez les peuples sauvages, qui étoit peu de chose chez les peuples pasteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles[2]. » Il y a donc une évolution historique de la géographie à laquelle Raynal est attentif : l'espace n'est jamais donné, il est toujours une construction des sociétés qui l'habitent, l'organisent et se le représentent de diverses manières. Dans le cas de l'agriculture inca, l'organisation de la terre recouvre une organisation sociale, économique et religieuse. La division des terres arables manifeste une forme de société égalitaire ou solidaire, faisant de l'empire inca un autre « âge d'or », non pas riche de ses métaux mais d'une agriculture qui bénéficie à la communauté dans son ensemble[3].

Dans le livre VII, le récit de la conquête donne à voir un monde peu à peu découvert, puis le tableau géographique montre un espace marqué par des bouleversements historiques. Dans les premiers chapitres, le Pérou est doublement présenté comme une scène de théâtre et l'espace d'un voyage : « Ici vont se développer des scènes plus terribles que celles qui nous ont fait si souvent frémir. Elles se répéteront sans interruption dans les immenses contrées qui nous restent à parcourir[4]. » Si Raynal invitait son lecteur au voyage dans l'espace et le temps, force est de constater que ce voyage n'est qu'une mise en scène : le Pérou devient une sorte de théâtre macabre à ciel ouvert, suivant le *topos* de la *leyenda negra* de la colonisation espagnole[5]. Le récit de la conquête semble effacer l'espace référentiel. Comme Voltaire avant lui, Raynal dit les horreurs de la conquête mais ne s'attarde guère sur les lieux qui les ont vues se perpétrer. La répétition des scènes de massacre prime sur l'intérêt porté aux lieux. On suit certes les conquistadors dans leur découverte de ces « immense contrées », mais Raynal ne s'attarde pas

[1] H80, livre VII, chap. VI, p. 37.
[2] *Ibid*., chap. XVII, p. 114.
[3] Voir Aliènor Bertrand, « Portrait de l'Inca en physiocrate. Analyse et travestissements de la première expérience coloniale au siècle des Lumières », dans Myrtille Méricam-Bourdet et Catherine Volpilhac-Auger (dir.), *La Fabrique du XVI^e siècle au temps des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 69-88.
[4] H80, livre VII, chap. I, p. 3.
[5] Sur l'image négative de l'Espagne dans l'*Histoire des deux Indes*, voir Manfred Tietz, « L'Espagne dans l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal », dans Hans-Jürgen Lüsebrink et Manfred Tietz (dir.), *Lectures de Raynal. L'Histoire des deux Indes en Europe et en Amérique au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991, p. 99-130 et Heinz Klüppelholz, « La présentation de la conquête du Pérou dans l'*Histoire des deux Indes* », art. cité.

sur leur description, reléguée pour plus tard. Le récit rejoue cependant la première apparition du Pérou aux yeux des Espagnols : il est vu, nommé et conquis. Le lieu est indissociable du premier Européen à l'avoir *vu* : Bastidas et Carthagène (chap. X), Ojeda et le Venezuela (chap. XII), Colomb et l'Orénoque (chap. XVI), Quesada et la Nouvelle Grenade (chap. XIX), Pizarro et la ville de Lima (chap. XXXI). La conquête est aussi la construction, toujours à tâtons, d'une carte : les Espagnols explorent et s'imaginent l'espace avant de s'y aventurer. L'expédition de Pizarro fait face à cet obstacle qu'est le lieu lui-même : « Rarement Pizarre put-il aborder ; & dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre, il ne voyoit que des plaines inondées, que des forêts impénétrables, que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui[1]. » La première représentation de l'espace est un aveuglement : on n'y voit et n'y comprend rien. L'espace de la conquête n'est qu'un obstacle à la poussée dans le territoire, généralement caractérisé par la menace qu'il représente : « Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges & des défilés. On y est réduit à passer, à repasser perpétuellement des torrens ou des rivières dont les bords sont toujours escarpés[2]. » L'évolution du livre VII transforme alors l'opacité et l'hostilité des lieux en une vision globale et organisée qui perce à jour – qui pénètre, comme les conquistadors – les secrets du territoire.

Après avoir raconté la conquête, Raynal en vient à l'état actuel du Pérou : description des villes, des provinces, de son économie et de ses richesses minérales et agricoles. Cette vue d'ensemble donne l'impression d'une composition chronologique, des « premières notions » (chapitre III) que les Européens ont eues du Pérou jusqu'à son état actuel. Sur les trente-quatre chapitres qui forment ce livre, peu sont proprement consacrés au récit chronologique de la conquête du Pérou et la majorité décrit son état présent. La succession des chapitres fait apparaître un ordre d'organisation plutôt géographique, qui part de la côte caribéenne jusqu'au fleuve Orénoque. Raynal fait ensuite remonter ce fleuve pour entrer dans les terres et décrire le royaume de la Nouvelle Grenade et la province de Quito. Enfin, il s'arrête sur l'organisation du Pérou, pour finir sur une description de Lima, sa capitale. Quant aux derniers chapitres sur Panama et le détroit de Magellan – portes d'entrée et de sortie du continent –, ils sont appelés par la fin du chapitre sur Lima, décrite comme le véritable centre du commerce des colonies espagnoles.

[1] H80, livre VII, chap. IV, p. 16.
[2] *Ibid*., chap. V, p. 27-28.

PENSER L'HISTOIRE PAR LA GÉOGRAPHIE

La littérature géographique reprend l'histoire, ancienne ou récente, de l'Amérique pour la comparer à l'espace tel qu'il est parcouru et observé, ou bien se sert des témoignages présents pour élaborer un discours historique critique. Dans le cas des récits de voyage, le déplacement dans l'espace et son arpentage est aussi un voyage dans le temps ; les ouvrages de géographie ou d'histoire philosophique se servent des récits de voyage pour produire un nouveau discours historique qui se veut plus fiable. Deux cas constituent les principaux objets de réflexion historique au XVIII^e^ siècle : la question de la civilisation inca, et de sa supposée grandeur, et les réductions jésuites, enjeu principal de l'écriture de l'histoire récente du continent américain. Ces deux exemples font apparaître l'imbrication du discours géographique et du discours historique.

Les ruines des Incas

On sait que l'Inca Garcilaso jouissait jusqu'au mitan du XVIII^e^ siècle d'une notoriété et d'une crédibilité inégalée au sujet des Incas. La traduction française en 1744 de son *Histoire des Incas* est une version presque entièrement recomposée du livre original : l'éditeur choisit en effet de refondre le plan de l'ouvrage, pour le mettre « dans un meilleur ordre[1] », et ainsi en extraire plus efficacement les informations les plus importantes et les plus pertinentes pour le public français[2]. La plume sarcastique de Cornélius de Pauw, quelques décennies plus tard, s'en prend violemment à l'historien « métis » pour remettre en question l'intégralité de ses descriptions :

> Garcilasso de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métis, né à Cusco, d'un père Espagnol & d'une Péruvienne : ayant hazardé d'écrire l'histoire de son Pays, il a produit un Ouvrage si indigeste, si pitoyable, si foncièrement mal raisonné, que trois Auteurs Français, qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réussir. Dans la dernière Histoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilasso, on n'a pas conservé une phrase de l'original. Enfin, on peut juger de son peu de capacité, par-là même qu'il a été incapable de faire un mauvais Livre ; ce qui est si facile & si aisé, dans tous les Pays, à tous ceux qui osent l'entreprendre[3].

Le retournement est complet : le philosophe hollandais lui retire son statut d'inca, qui faisait son prestige, pour lui donner celui de métis, dont la valeur est péjorative. La reprise de l'édition

[1] Garcilaso de la Vega, *Histoire des Incas, rois du Pérou, nouvellement traduite de l'espagnol de Garcillasso de La Vega, et mise dans un meilleur ordre…*, trad. T.-F. Dalibard, Paris, Prault fils, 1744.

[2] Neil Safier, *Measuring the New World…*, *op. cit.*, p. 203. Voir aussi, du même auteur, « "...To Collect and Abridge... Without Changing Anything Essential": Rewriting Incan History at the Parisian Jardin du Roi », *Book History*, vol. 7, 2004, p. 63-96.

[3] De Pauw, *Recherches philosophiques sur les Américains…*, *op. cit.*, t. II, p. 154-155.

française devient la preuve de l'inanité du texte original. Cornélius amplifie et exagère les réserves et les critiques qui étaient communément faite à son encontre. Jusqu'à la fin des années 1740, l'écriture de l'histoire inca est une sorte de représentation *in absentia* : à la disparition de cette civilisation s'ajoute l'absence de témoignages contemporains qui permettraient de donner une image plus précise de ce qu'elle a pu être. Le discours historique se trouve obligé de se répéter lui-même, et notamment de répéter la vulgate laissée par l'Inca Garcilaso, qui commence à éveiller quelques soupçons. Prévost déjà le trouvait partial dans son récit de la conquête. Voltaire émettait quelques doutes sur l'entière véracité de son ouvrage, sans pour autant lui refuser toute vérité :

> Garcilasso de La Vega, issu de ces Incas, transporté à Madrid, écrivit leur histoire vers l'an 1608. Il était alors avancé en âge, et son père pouvait aisément avoir vu la révolution arrivée vers l'an 1530. Il ne pouvait, à la vérité, savoir avec certitude l'histoire détaillée de ses ancêtres. Aucun peuple de l'Amérique n'avait connu l'art de l'écriture, semblables en ce point aux anciennes nations tartares, aux habitants de l'Afrique méridionale, à nos ancêtres les Celtes, aux peuples du septentrion. Aucune de ces nations n'eut rien qui tînt lieu de l'histoire. Les Péruviens transmettaient les principaux faits à la postérité, par des nœuds qu'ils faisaient à des cordes. Mais en général les lois fondamentales, les points les plus essentiels de la religion, les grands exploits dégagés de détails, passent assez fidèlement de bouche en bouche. Ainsi Garcilasso pouvait être instruit de quelques principaux événements. C'est sur ces objets seuls qu'on peut l'en croire. Il assure que dans tout le Pérou on adorait le soleil, culte plus raisonnable qu'aucun autre dans un monde où la raison humaine n'était point perfectionnée[1].

L'Inca Garcilaso avait donné une vision magnifique de la civilisation inca, louant notamment la finesse de ses lois et de son organisation sociale, ainsi que la qualité de ses productions techniques et artistiques. Tout ceci ayant disparu des mémoires et du paysage américain, la critique historique ne peut se fonder que sur la connaissance de la vie de l'auteur ou la cohérence interne de son ouvrage. Mais au milieu du XVIII^e^ siècle, le voyage géodésique de La Condamine et de Bouguer vient ajouter un nouvel élément quant au débat sur la grandeur de la civilisation inca.

Un bref mémoire de La Condamine change les termes du débat historique pour toute la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle. Si les récits de voyage en Amérique ne sont pas le fait d'historiens, et dépassent rarement la simple évocation ou l'anecdote, le poids des interrogations quant à la civilisation inca, et les incertitudes critiques que les principales sources commencent à susciter, obligent les Académiciens français envoyés au Pérou à s'intéresser à cette question. Bouguer, à la fin du chapitre qu'il consacre à la population du Pérou, en vient au problème de la comparaison entre l'état des peuples qu'il a pu rencontrer et l'état ancien tel qu'il est décrit dans les œuvres historiques qui font toujours autorité en son temps :

[1] Voltaire, *Essai sur les mœurs…*, *op. cit.*, chap. 148, p. 235-236.

> Il faut avouer malgré cela [la diversité des Indiens] que lorsqu'on compare les uns & les autres à la peinture admirable qu'en font quelques Historiens, on n'en croit pas ses propres yeux ; tout ce qu'on rapporte de leurs talens, des différens établissemens qu'ils avoient, de leurs Loix, de leur Police, deviendroit suspect, s'il étoit possible d'aller contre le témoignage d'un si grand nombre d'Auteurs dignes de foi, & s'il ne restoit outre cela plusieurs monumens qui prouvent invinciblement qu'il ne faut pas juger de l'état ancien de ces peuples par celui où nous les voyons maintenant[1].

Sans la mentionner, Bouguer parle sans nul doute de Cusco, ville qui apparaît communément comme la preuve des prouesses techniques et architecturales des Incas. L'Académicien note que le monde américain fait apparaître une faille anthropologique causée par l'invasion espagnole, qui, en faisant disparaître la civilisation inca a avili les peuples indigènes. Le terme de *monument*, qui pose sur les bâtiments ainsi désignés l'idée de postérité[2], est repris par La Condamine dans un mémoire qu'il prononce à l'Académie de Berlin peu de temps après son retour en France. Il y décrit un voyage entrepris spécialement pour l'observation d'un ancien monument du Pérou, soit une ruine d'une bâtisse inca à Cañar, située entre Guayaquil et Cuenca[3]. Si Bouguer posait d'emblée comme certaine la grandeur passée des Incas, son collègue adopte une posture bien plus nuancée. L'observation de ce bâtiment (fig. 3) cause quelques incertitudes. L'Académicien commence son mémoire par un constat qui cherche à circonscrire la portée de la description à venir : « Je crois devoir prévenir le Lecteur, que la description que je vais faire des Ruines voisines de Cannar, peut bien donner une idée de la matiere, de la forme, & peut-être de la solidité des Palais, & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur magnificence, ni de leur etenduë[4]. » Si une grande partie du mémoire est consacrée à la description et aux dimensions de l'édifice, La Condamine fait émerger une question historique et anthropologique à laquelle il peine à répondre de manière assurée. L'Académicien fait état d'un paradoxe difficile à résoudre, à savoir l'irrégularité et l'incohérence du développement technique. La Condamine voit un bâtiment dont il ne peut expliquer avec certitude la construction, car le savoir historique dont il dispose, la connaissance des techniques européennes qui est la sienne et ce qu'il peut voir sur place ne concordent pas. Voyant les pierres utilisées pour la construction, il s'interroge :

> Pour donner cette convexité reguliere, & uniforme, à toutes ces pierres, & même pour polir si parfaitement les faces interieures par où elles se touchent, quel travail, & quelle industrie ont du supléer à nos instruments, chez des Peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des Pierres plus

[1] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *op. cit.*, p. civ.

[2] Selon l'*Encyclopédie* : « on appelle monument, tout ouvrage d'Architecture & de Sculpture, fait pour conserver la mémoire des hommes illustres, ou des grands événemens, comme un mausolée, une pyramide, un arc de triomphe, & autres semblables. » (Jaucourt, « Monument, (*Arts.*) », *Enc.*, t. X, 1765, p. 697b).

[3] La Condamine, « Mémoire sur quelques anciens monumens du Pérou… », *Histoire de l'Académie royale des Sciences et des Belles Lettres*, 1746 [1748], Berlin, Haude, p. 435-456.

[4] *Ibid*., p. 441.

> dures que le marbre qu'avec des haches de Caillou, ni les applanir qu'en les usant mutuellement par le frottement[1] ?

Le monument est un paradoxe historique visible : ces peuples, qui n'avaient pas connaissance du fer et dont le développement technique était limité, pouvaient en même temps produire des objets qui suscitent de l'admiration et, surtout, de l'incompréhension. Le mémoire de La Condamine semble admirer une série de prouesses techniques tout en restant sidéré par certaines aberrations évidentes aux yeux d'un Européen, comme l'absence de fenêtres qui caractérise tous les bâtiments de l'ancien Pérou vus pendant son voyage. L'Académicien cherche cependant, au-delà de la description et de la mise en évidence de ce paradoxe, à essayer de se défaire de son propre point de vue. Il lui faut ainsi prendre en compte l'objet tel qu'il est, dans son contexte historique spécifique, et non le ramener à des attentes et à des critères de l'architecture européenne. L'absence de fenêtres, immédiatement comprise comme un manque, oblige l'observateur à opérer une révolution du regard :

> Comme nous ne pouvons gueres nous empêcher, même sans nous en apercevoir, de raporter mentalement à nos usages ce que nous aprenons des coutumes etrangeres, on trouvera peut-être extraordinaire, que les Fenêtres, que nous jugeons une partie si essentielle pour la comodité d'un bâtiment, pussent manquer dans la maison d'un Souverain ; mais transportons nous au tems, où les hommes commencerent à bâtir[2].

Il propose par la suite une fiction explicative, fondée sur son observation de la géographie et des coutumes des indigènes rencontrés, et informée par les connaissances consignées sur l'histoire des Incas. L'absence de fenêtres est l'occasion de développer un discours sur l'essor de la civilisation inca. S'il lui reconnaît un véritable processus civilisationnel[3], il pointe tout de même la dimension non-linéaire d'un tel développement historique et technique, les Incas n'ayant « pas toujours marché d'un pas égal, dans cet art [l'architecture], ni dans les autres[4]. ». Le monde inca échappe à la comparaison terme à terme avec le monde européen parce que ses capacités techniques et architecturales ne correspondent pas à l'histoire européenne : « ces mêmes gens qui ont travaillé le Granit, & foré l'Emeraude, n'ont jamais sçû assembler une charpente par des mortaises, des tenons, des cloux, ni des chevilles[5]. » De même, ils savent fondre des métaux mais n'ont jamais cuit de briques ou de tuiles[6]. L'évidence du paradoxe historique est flagrante pour La Condamine, qui tente d'en proposer une explication qui, bien que le jugement de valeur soit clair à certains endroits (il

[1] *Ibid*., p. 443.
[2] *Ibid*., p. 445.
[3] « Manco Capac tira les Peruviens du fond des Forêts, où ils vivoient épars selon leur propre tradition, il les rassembla en Société, leur donna des Loix, & une teinture de quelques arts » (*ibid.*)
[4] *Ibid*., p. 446.
[5] *Ibid*., p. 446.
[6] *Ibid*., p. 446.

insiste assez souvent sur la médiocrité et la simplicité d'un tel bâtiment), tente de comprendre les conditions de possibilité de ce type d'architecture sans la comparer aux productions européennes. Cette posture, à ne pas confondre avec une sorte de culturalisme, relève plutôt d'un scepticisme prudent. Il se méfie des discours élogieux portés par Pedro Cieza de León et l'Inca Garcilaso de la Vega. Ces deux auteurs, cités dès le début du mémoire, sont des références constantes que La Condamine critique pour leur manque de vraisemblance. La critique des sources peut aussi se lire comme une forme de déception, la lecture préalable des historiens ayant pu susciter une attente forte, que l'expérience du réel est venue contredire. Toutefois, le voyageur maintient ouverte la possibilité d'une grandeur civilisationnelle et technique, qui ne peut être ni confirmée ni infirmée en l'absence de davantage de traces et de monuments.

Le court mémoire de La Condamine reste d'une certaine prudence, l'auteur se refusant d'extrapoler ou de statuer définitivement sur les capacités techniques ou la grandeur supposée des Incas. Dans ses *Recherches sur les Américains*, le philosophe hollandais Cornélius de Pauw radicalise le propos de l'Académicien français. Il donne ainsi un résumé acerbe de la description de la ruine : « Mrs. Bouguer, de la Condamine, & Ulloa, qui ont pris la peine de mesurer la hauteur des portes d'une vieille masure Péruvienne, presque la seule que l'on connoisse, ont trouvé ces ouvertures si basses & si étroites, qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y passer à son aise[1]. » Comparant, la description de La Condamine et celle qu'avait donné Ulloa dans son propre récit de voyage, il choisit de donner raison au premier, jugeant que l'Espagnol avait trop magnifié l'état du bâtiment en ruine. Cornélius de Pauw utilise cet exemple pour justifier la médiocrité de la civilisation inca. Quand La Condamine cherchait à expliquer les formes architecturales, il en déduit immédiatement la pauvreté et la bassesse de toutes leur art et de leur société : « il est naturel de présumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puisque les Princes se nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on veut bien nommer des chambres[2]. » La petitesse supposée des Incas répond à la bassesse de leur civilisation, et le manque d'art de leur architecture appelle l'animalisation des êtres qui les habitaient, ce qui amène naturellement à conclure à l'absence de civilisation à proprement parler : « Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habitée par des barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance[3]. » Le philosophe fait du manque de traces

[1] De Pauw, *Recherches philosophiques sur les Américains…*, *op. cit.*, t. I, p. 324.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 179-180.
[3] *Ibid.*, p. 183.

visibles une preuve, alors que La Condamine n'y voyait qu'un passage du temps auquel on ne pouvait donner aucune signification précise. En ce sens, Cornélius de Pauw instrumentalise à dessein la description du monument inca, puis est lui-même repris, commenté et critiqué par Raynal qui cherche à démêler le récit historique autour des Incas.

Le regard de l'historien sur la civilisation inca inclut une forte dimension spatiale. Il met dos-à-dos les descriptions trop élogieuses, généralement des Espagnols et de Garcilaso, et « le pyrronisme, quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle[1] » incarné par Cornélius De Pauw. Dans l'édition de 1770, Raynal suivait l'image admirative – celle d'un véritable âge d'or de l'humanité – tirée de Garcilaso. Mais, à partir de celle de 1774, il récuse une grande partie de cette vision élogieuse, influencé par la lecture de De Pauw et des récits de voyage contemporains[2]. S'il continue à louer les mœurs et l'organisation sociale de cette civilisation, la critique s'attaque tout particulièrement à ce qui a pu être dit de ses prouesses architecturales, « la grandeur & la magnificence des monuments de tous les genres » et au mythe d'un monde couvert d'or et de richesses. Comme La Condamine, c'est l'interrogation technique et historique qui prime sur le jugement définitif. L'approche critique lui permet d'offrir un tableau qu'il juge plus proche de la réalité du monde inca : une civilisation simple, qui « ignoroit l'usage des leviers & des poulies[3] » et dont les principales avancées techniques se limitaient à des constructions simples. Mais il ne s'agit pas de déterminer définitivement ce qu'était l'empire inca ; Raynal se trouve seulement face à un constat : les ruines, comme elles se présentent aux voyageurs, ne permettent pas de croire à la grandeur de ce peuple, dans la mesure où la destruction de la majeure partie de leurs édifices serait le signe de la fragilité de leurs capacités techniques. Contrairement à De Pauw, dont l'objectif était de prouver la faiblesse générale de cette civilisation sur tous les plans, Raynal s'attaque davantage aux fables qu'ont colporté les Espagnols pour tenter de dégager une vérité historique fiable. Garcilaso se voit assimilé aux Espagnols, et perd par la même occasion son statut de métis qui avait fait sa valeur :

> Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or ; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature ; de ces champs de maïs, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or ; de ces bas-reliefs, où l'ont auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes […][4].

Il s'agit d'un des moments les plus connus et repris des *Comentarios reales*. Ce passage, exception faite de la critique inaugurale contre les « Espagnols », était d'abord inséré dans

[1] H80, livre VII, chap. VI, p. 42.
[2] Voir Jorge Cañizares-Esguerra, *How to Write the History of the New World…*, *op. cit.*, p. 35-38.
[3] H80, livre VII, chap. VI, p. 46.
[4] *Ibid.*, p. 48-49.

l'édition de 1770, où il faisait partie de la description de Cuzco. Il est ensuite déplacé en 1780 dans le long chapitre historique du livre VIII qui discute de la réalité de la civilisation inca. La description est disqualifiée parce qu'elle manifeste un art d'orfèvre impossible à prouver, que Raynal interprète comme les signes d'un désir de rapine plus qu'un fait historique. L'insistance sur la magnificence et l'abondance en or doit se comprendre, pour l'historien, comme un discours visant davantage à rehausser la valeur des conquérants et à *vendre* le monde américain. D'un même mouvement, il met ensemble les chroniqueurs espagnols et l'Inca Garcilaso qui, bien que leur ambition diffère grandement, ont tous pêché par manque de vraisemblance. L'espace inca ne peut être rendu qu'avec les informations dont l'historien dispose : les ruines, telles qu'elles ont été vues par des témoins fiables, offrent à la pensée un monde enfin débarrassé du fardeau du récit légendaire : « Des gens éclairés ont vu ces ruines, & le merveilleux a disparu[1]. » Pourtant, dans les premières éditions de *l'Histoire des deux Indes*, Raynal donnait du monde inca une description bien plus alignée sur ce qu'en disait l'Inca Garcilaso, lu à travers la reprise qu'en avait fait Prévost[2]. En 1780, Raynal se laisse gagner par le scepticisme, et relit La Condamine à travers la critique philosophique de Cornélius de Pauw, tirant lui aussi des conclusions historiques générales d'une observation particulière, mais qui touche moins à l'essence de la civilisation inca qu'à la réalité de ses productions techniques :

> Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin & de dépense. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités superbes dans le Pérou, n'existe-t-il plus, à la réserve de Cusco & de Quito, que celles que le conquérant y a construites ? D'où vient qu'on ne retrouve guère que dans les vallées de las Capillas & de Pachacamac les ruines de celles dont on a publié des descriptions si exagérées ? Les peuples étoient donc dispersés dans les campagnes ; & il étoit impossible que ce fût autrement dans une région où il n'y avoit ni rentiers, ni artistes, ni commerçans, ni grands propriétaires, & où le labourage étoit l'occupation unique ou principale de tous les hommes[3].

Pour Raynal, les Incas étaient bel et bien une civilisation, mais une civilisation rurale, simple, qui d'ailleurs semble s'accorder davantage avec ce qu'il comprend et admet de leur organisation politique et sociale, commandée par une sorte de collectivisme agricole.

Bien plus que les considérations sur la nature des lois et des mœurs des Incas, c'est la question des savoirs architecturaux et la description d'une ruine dans un récit de voyage mineur qui permet à Raynal d'élaborer un discours historique critique qui lui semble plus à même de rendre compte de l'état du monde inca au moment de l'arrivée des Européens au Pérou. La description de l'espace contemporain permet, dans une certaine mesure, de penser des phénomènes historiques sans être contraint par les sources anciennes.

---

[1] H80, livre VII, chap. XXVIII, p. 174-175.
[2] *HGV*, XIII, p. 352-353.
[3] H80, livre VII, chap. VI, p. 45-46.

Le Paraguay : la fin de l'utopie jésuite ?

Les réductions jésuites au Paraguay sont généralement comprises comme des utopies[1], dont la valeur de modèle politique est progressivement détruite sous le coup des critiques qui portent autant sur le projet théocratique de l'ordre ignacien que sur l'état d'asservissement dans lequel il aurait plongé les indigènes. Il ne s'agit pas de faire ici l'histoire de ces réductions, ni toute celle de leur critique par les voyageurs et les philosophes du XVIII^e^ siècle : de nombreuses études s'y sont consacrées et ont permis de cerner les enjeux politiques et philosophiques qui sous-tendent ce débat tout au long du siècle[2]. Je m'intéresserai davantage à l'évolution des représentations spatiales du Paraguay des Jésuites, qui permettra de mesurer la tension entre l'ambition de description proprement géographique et les enjeux de l'histoire philosophique et politique. L'utopie, avant d'être critiquée ou réinvestie est avant tout révélée : c'est par la mise en évidence de la réalité, économique et sociale de ces réductions que se fonde un discours présenté comme véritable à leur sujet. La plupart des études qui leur sont consacrées s'intéressent davantage à la critique théologico-politique qui forme la vision *philosophique* des réductions jésuites : si cette donnée est incontournable pour saisir l'importance du débat philosophique, peu d'études se sont intéressées au rapport que peuvent avoir l'écriture de l'histoire de ces réductions et l'écriture géographique. Dans la continuité de ce qu'avait pu proposer Kenta Ohji au sujet de l'écriture de Raynal, il faudra voir comment l'écriture géographique telle qu'elle se forme et évolue au cours du XVIII^e^ siècle, implique par définition la remise en cause de l'idée d'utopie.

La géographie des réductions jésuites doit d'abord se comprendre à l'aune de la vision admise de la géographie « sauvage » des indigènes. Le père Bouchet, un des principaux témoignages (quoique ce terme doive être employé avec précaution) sur le Paraguay des jésuites

[1] Girolamo Imbruglia, « Entre utopie et histoire : Montesquieu et le Paraguay », *Travaux de littérature*, n° 24, 2011, p. 93-104.

[2] Voir tout d'abord les deux ouvrages de référence de Girolamo Imbruglia, *The Jesuit Missions of Paraguay and a Cultural History of Utopia (1568-1789)* [1987], Leyde/Boston, Brill, 2017, et d'Adrien Paschoud, *Le monde amérindien au miroir des Lettres édifiantes et curieuses*, Oxford, Voltaire Foundation, 2008. Sur l'histoire des réductions jésuites, voir Julia Sarreal, *The Guaraní and their Missions: a Socioeconomic History*, Stanford, Stanford University Press, 2014. Sur les Jésuites et les Amériques tout au long de l'époque moderne, voir Marc André Bernier, Clorinda Donato et Hans-Jürgen Lüsebrink (dir.), *Jesuit Accounts of the Colonial Americas: Intercultural Transfers, Intellectual Disputes, and Textualities*, Toronto, University of Toronto Press, 2014. Pour des études de détail, voir Gianluigi Goggi, « Diderot et le concept de civilisation », *Dix-huitième siècle*, n° 29, 1997, p. 353-373 ; Kenta Ohji, « L'utopie barrée : à propos des missions jésuites du Paraguay d'après l'*Histoire des deux Indes* », dans Lise Andries et Marc André Bernier (dir.), *L'Avenir des Lumières*, Paris, Hermann, 2019, p. 299-318 ; Eszter Kovács, « Des faits contestés à la polémique. La réflexion sur les missions jésuites de Paraguay de Montesquieu à Diderot », dans Pascale Pellerin (dir.), *Les Lumières, l'esclavage et l'idéologie coloniale. XVIII^e^-XX^e^ siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 63-83.

au début du siècle, inscrit les réductions dans un processus de civilisation qui passe nécessairement par une rupture avec la vie nomade : « Avant que les Peres Jesuites eussent porté la lumière de l'Évangile dans le Paraguay ; ce Payis estoit habité par des Peuples tout-à-fait barbares, sans Religion, sans loix, sans société, sans habitation ni demeure fixe, errans au milieu des bois ou le long des riviéres[1]. » C'est d'abord par l'organisation spatiale qu'intervient la civilisation, qui permet dans un même mouvement de constituer un peuple humain et moral. La sédentarité devient la garantie d'une certaine moralité : « il falloit fixer l'inconstance de ces Peuples accoustumez à une vie vagabonde & errante[2] ». Les ouvrages jésuites concordent tous dans leur représentation d'un monde ordonné avec précision. Le père jésuite donne quelques descriptions des missions par lesquelles il passe : « j'entrai dans la Peuplade, & j'allai droit à l'Église : elle fait face à une grande place, où aboutissent les principales rues, qui sont toutes fort larges & tirées au cordeau[3]. » Les réductions sont avant tout un spectacle pour la vue : « Je passay par saint Nicolas & par la Conception, deux autres Peuplades de la Mission de Paraguay, où il y a bien dans chacune quatorze à quinze mille ames. Elles sont placées au bord d'une petite Riviére, à trois journées l'une de l'autre : les ruës en sont droites & bien allignées, les maisons sont solides & d'un seul étage. Les deux Églises font face chacune à une grande place ; elles sont grandes, bien basties, & richement ornées[4]. » L'espace des réductions traduit une conception imaginaire qui repose sur une idéalisation de l'ordre qui semble y régner, face au désordre supposé de la vie sauvage. À l'ordre des missions répond l'idéalisation de la nature, toujours bonne et fertile, comme si elle accueillait chaleureusement ce nouveau monde chrétien.

Parce qu'elles sont (trop) idéales, les missions jésuites échappent quelque peu au discours géographique. L'article « Paraguay » du *Dictionnaire universel de commerce* concerne le maté, ou herbe du Paraguay. Les jésuites n'apparaissent qu'en tant qu'acteurs de ce commerce lucratif : « il s'en vend au Perou, au Chily & à Buenos-Aires, pour plus de deux millions par an, qui presque tout passe par les mains des Jesuites qui ont soin des Missions du Paraguay, du Gouverneur Général de la Province, & des Gouverneurs Particuliers des Villes[5]. » Les deux principaux dictionnaires de géographie du XVIII^e^ siècle, celui de Moréri et celui de Bruzen de la Martinière, n'évoquent pas les réductions jésuites, et se contentant d'une description de géographie naturelle, fortement idéalisée. À peine Moréri, dans l'édition de 1759, renvoie-t-il l'*Histoire du Paraguay* de Charlevoix, parue trois ans plus tôt. Les

[1] Bouchet, *Lettre du Père Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus*, dans *LEC*, t. XIII, p. 253.
[2] *Ibid*., p. 255.
[3] *Ibid*., p. 240-241.
[4] *Ibid*., p. 269. Charlevoix redit presque la même chose, voir *Histoire du Paraguay*, *op. cit.*, t. II, p. 55.
[5] Savary des Brûlons, *Dictionnaires universel de commerce*, *op. cit.*, t. II, p. 975.

lexicographes ne décrivent pas les missions en elles-mêmes, mais reprennent les descriptions de la nature et de la géographie paraguayennes telles qu'elles apparaissent dans les ouvrages des Jésuites. Sans vouloir tirer trop de conséquence cette absence, il faut remarquer que les missions du Paraguay semblent se distinguer de l'ordre géographique, comme s'il s'agissait moins d'un *espace* que d'une *idée*.

L'espace des réductions jésuites est inaccessible, aux hommes comme à l'esprit : il apparaît bien souvent à travers des comparaisons historiques et philosophiques. Chez Montesquieu ou Voltaire, elles sont une nouvelle Sparte, et presque entièrement décrites – ou, plutôt, *figurées*, par l'absence de référent concret –, à travers la référence historique : « Si quelque chose peut donner l'idée de cette colonie, c'est l'ancien gouvernement de Lacédémone. Tout est en commun dans la contrée des missions. Ces voisins du Pérou ne connaissent point l'or et l'argent[1]. » Voltaire compose une carte politique imaginaire, faisant de la similarité (supposée) des deux organisations sociales une proximité temporelle et spatiale. Sparte n'est pas la seule image convoquée. Gabriel de Mably y voit un écho à la République idéale de Platon[2]. Dans l'*Histoire des deux Indes*, Raynal rapproche l'ordre économique des missions de l'organisation sociale qui semblait exister du temps des Incas : « La division des terres en trois parts, pour les temples, pour le public & pour les particuliers ; le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats […] : tout ce qu'on admiroit dans la législation des incas se retrouva au Paraguay ou y fut même perfectionné[3]. » Raynal invente cette comparaison, qui semble proposer une vision complètement idéalisée des missions[4]. Il l'élabore à partir du mémoire de Quesnay sur l'agriculture inca, érigé en modèle physiocratique, qui reprenait, avec certaines distorsions, l'œuvre historique de l'Inca Garcilaso. L'idée d'une communauté des biens, garante d'un bonheur public, se retrouve, certes sans la référence à civilisation inca, dans la plupart des lettres des missionnaires jésuites[5]. Croisant ces deux types de source, Raynal semble d'abord faire des missions une version chrétienne, moderne et heureuse d'une grande civilisation. C'est sans compter sur l'usage du passé. On « admiroit » la société inca, mais – comme on l'a vu – cette admiration n'est plus de mise dans la dernière édition de l'*Histoire des deux Indes*. De plus, comme le souligne Kenta Ohji, la référence à l'idéal physiocratique qui se

[1] Voltaire, *Essai sur les mœurs…*, *op. cit.*, chap. 154, p. 303.

[2] Mably, *Doutes proposés aux philosophes économistes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, Paris/La Haye, Nyon, 1768, p. 9-10. Cité par Adrien Paschoud, *Le monde amérindien…*, *op. cit.*, p. 183. Voir aussi Kenta Ohji, « L'utopie barrée… », art. cité, p. 306.

[3] H80, livre VIII, chap. XIV, p. 301.

[4] Kenta Ohji, « L'utopie barrée… », art. cité, p. 303.

[5] Sepp, *Lettre du Père Antoine Sepp…*, *LEC*, t. XI, p. 416 et suiv. ; Bouchet, *Lettre du Père Bouchet*, *op. cit.*, p. 248 et p. 264 ; Gaspard Rodero, *Mémoire apologétique des Missions établies PP. Jésuites dans la Province de Paraguay…*, *LEC*, t. XXI, p. 349-351.

lit dans la référence transparente à Quesnay, fait dialoguer l'*Histoire des deux Indes* qui, dans les années 1770, attaque ces constructions utopiques pour le despotisme qu'elles représentent. Le texte de Raynal doit-il plutôt se lire comme une critique couplée de l'idéalisme physiocratique et de l'utopie jésuite, la comparaison entre la civilisation inca et le Paraguay faisant apparaître le « scepticisme tenace [de Raynal] face à ce type de communauté, autarcique et entièrement homogénéisée, soumise à la pleine emprise de l'autorité politique[1] » ? Encore une fois, les modèles comparatifs servent moins à faire voir les missions qu'à donner à penser ou à critiquer les fondements philosophiques et politiques de leur création. Ce recours à des comparants, dont les référents sont toujours ou disparus ou inexistants, montre toute la difficulté à connaître cet objet géographique et historique.

Jusqu'à l'expulsion des Jésuites d'Amérique, les réductions demeurent des espaces uniquement visibles à travers des témoignages issus de l'intérieur de l'ordre de Saint-Ignace, et donc considérés comme *pro domo* et suspects. À la fin de l'article consacré à la géographie du Paraguay, Jaucourt renvoie à l'*Histoire du Paraguay* de Charlevoix, publiée peu de temps auparavant. Il met cependant en garde : « elle est curieuse, mais on y desireroit plus d'impartialité & d'amour pour la vérité[2]. » Charlevoix cumule les défauts : il décrit le Paraguay, où il n'est jamais allé, compilant des témoignages des membres de sa propre confréries, pour donner une image valorisante de ces missions. Il en va de même pour le jésuite italien Ludovico Antonio Muratori, qui avait donné en 1743 une description des missions du Paraguay, traduite en français en 1754[3]. Là encore, la fiabilité d'un tel ouvrage doit être remise en question :

> On ne nous apprend point sur quels mémoires M. Muratori a composé son ouvrage ; il est certain que par lui-même il a été bien moins en état de s'instruire du gouvernement du *Paraguay*, que les voyageurs, quoique ces derniers n'approchent guere que de cent lieues des missions.
> Sur le tout, quelque jugement qu'on porte de la conduite, des motifs, & des richesses que les Jésuites possedent au *Peraguay* [*sic*], il faut avouer que l'état de leurs peuplades d'Indiens est un chef-d'œuvre d'habileté, de politique, & qu'il est bien surprenant que des moines européens aient trouvé l'art de ramasser des hommes épars dans les bois, les dérober à leur misere, les former aux arts, captiver leurs passions, & en faire un peuple soumis aux lois & à la police[4].

Les descriptions du Paraguay écrites par des jésuites s'apparentent à des fictions, qui tentent de promouvoir une utopie vraisemblable : la mission de l'encyclopédiste est de révéler au contraire l'irréalité flagrante de ce genre d'espace idéal.

---

[1] Kenta Ohji, « L'utopie barrée… », art. cité, p. 306-307.
[2] Jaucourt, « Paraguay, le (*Géog. mod.*) », *Enc.*, t. XI, 1765, p. 900b.
[3] Muratori, *Il Cristianesimo felice nelle missioni de' Padri della Compagnia di Gesú nel Paraguai*, Venise, Pasquali, 1743, trad. fr. : *Relation des missions du Paraguay*, trad. F. Esprit de Lourmel, Paris, Bordelet, 1754.
[4] Jaucourt, « Paraguay, *missions du* », *Enc.*, t. XI, 1765, p. 901b-902a.

Espace idéalisé par les Jésuites, discuté par les historiens à travers des modèles comparatifs, et dont les principales sources laissent à désirer, les missions jésuites peuvent apparaître comme un objet anti-géographique, ou du moins impossible à décrire *en géographe.* Quand Bougainville en donne sa description, il écrit un monde qui a déjà disparu. Malgré cela, il cherche à en donner une description qui se rapproche le plus de l'écriture géographique, bien qu'elle soit toujours informée par des représentations imaginaires et idéologiques assez nettes. Bougainville met en scène la révélation de ces missions. Avec l'ouverture des missions jésuites, la réalité contredit la légende formée au fil du siècle :

> Je fus surpris de ce qu'il [Don Joachim de Viana] me dit au sujet de ce mécontentement des Indiens. Comment l'accorder avec tout ce que j'avois lu sur la maniere dont ils étoient gouvernés ? J'aurois cité les loix des missions comme le modele d'une administration faite pour donner aux humains le bonheur & la sagesse[1].

C'est bien là le problème des réductions du Paraguay : elles n'ont d'existence que dans les livres et le « modèle » de gouvernement qu'elles représentent en fait un système irréel. Bougainville reprend ainsi tous les lieux communs des missions jésuites pour mieux en souligner l'inanité :

> quand on se représente de loin & en général ce gouvernement magique fondé par les seules armes spirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à l'humanité ! C'est une société qui habite une terre fertile sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux & où personne ne travaille pour soi ; les fruits de la culture commune sont rapportés fidélement dans des magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture, son habillement & l'entretien de son ménage […][2].

L'utopie jésuite est une illusion dont le prodige ne doit plus éblouir. Bougainville convoque en creux une image spatiale et scientifique, celle de l'observateur ajustant sa lunette de vue pour être capable de voir nettement et de près, là où les historiens, les voyageurs et les commentateurs n'ont eu qu'une vague image lointaine, et donc théorique plutôt que matérielle, des réductions : « Telles ont dû paroître & telles me paroissoient les missions dans le lointain & l'illusion de la perspective. Mais en matiere de gouvernement, un intervalle immense sépare la théorie de l'administration. J'en fus convaincu par les détails suivans que m'ont faits unanimement cent témoins oculaires[3]. » Suit alors une description de l'étendue et de la nature du Paraguay, assez peu différente, quoique moins hyperbolique, de celles qu'en donnaient les Jésuites. Ce qui intéresse surtout Bougainville, c'est le commerce qui s'y pratiquaient, et les richesses que l'ordre religieux en tirait. Peu importent finalement les enjeux théologiques, et Bougainville se

[1] Bougainville, *Voyage autour du monde…*, *op. cit.*, p. 98.
[2] *Ibid*.
[3] *Ibid*.

refuse à tout commentaire qui serait trop philosophique ou politique en général. Il s'attache au contraire aux réalités matérielles et économiques, et à l'ordre proprement social qui régnait dans les missions. Au sujet des indigènes, il est moins question de leur dévotion ou de leur exploitation – les deux pendants récurrents de l'éloge et de la critique des missions –, mais de « l'ennui » dans lequel ils sont plongés, dû selon le voyageur à un mode de vie répétitif et à l'absence de propriété privée : « Cet ennui, qu'avec raison on dit mortel, suffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittoient la vie sans la regretter & mouroient sans avoir vécu. […] On cessera maintenant d'être surpris de ce que, quand les Espagnols pénétrerent dans les missions, ce grand peuple, administré comme un couvent, témoigna le plus grand desir de forcer la clôture[1]. » Encore une comparaison : cette fois, l'utopie jésuite n'est plus un modèle d'organisation politique, mais elle est dégradée par l'usage péjoratif de l'image du couvent. Cette image est reprise par Diderot, dont on connait le mépris pour les monastères et les couvents, dans l'*Histoire des deux Indes* : reprenant les grandes lignes de la description de Bougainville, il fait du Paraguay un « régime qui, considéré de son vrai point de vue, ressembloit plutôt à une communauté religieuse qu'à une institution politique[2]. »

L'*Histoire des deux Indes*, qui voit Raynal et Diderot se partager l'écriture des chapitres sur les Jésuites du Paraguay, semble continuer ce qu'avait amorcé Bougainville quelques années auparavant : tenter d'écrire une description du Paraguay qui puisse laisser plus de place à des considérations géographiques. Si Raynal et Diderot décrivent, mesurent et jugent bien sûr la portée théologique et politique d'une telle entreprise, elle est toujours couplée à un discours sur l'espace et la nature. C'est ce qui explique l'introduction d'un chapitre entier consacré à l'interrogation quant à la dépopulation des missions. Le constat est simple : si les missions étaient l'utopie heureuse que les Jésuites décrivaient, sa population n'aurait eu de cesse d'augmenter. Or il n'en était rien. Il révoque la plupart des raisons invoquées par les détracteurs des Jésuites : tyrannie de l'ordre religieux, esclavage dans les mines, célibat forcé, infanticides, toutes ces « chimères[3] » sont invraisemblables aux yeux de Raynal. Les « causes vraies ou vraisemblables[4] » sont d'ordre militaire, économique et naturel : destruction de certaines missions par les Portugais, évasion de nombreux Guaranis, voyages périlleux pour la collecte du maté, épidémies de petite-vérole et, finalement, nature du climat (chaud et humide) et habitudes alimentaires défavorable à la reproduction[5]. L'ouvrage introduit l'ordre naturel et

[1] *Ibid*., p. 101.
[2] H80, livre VIII, chap. XVII, p. 321.
[3] *Ibid.*, chap. XV, p. 311.
[4] *Ibid*.
[5] H80, livre VIII, chap. XV, p. 311-314.

géographique dans la compréhension d'une utopie politique qui, en l'absence de description matérielle, n'a d'autre existence qu'intellectuelle ou imaginaire. L'image des missions jésuites dans l'*Histoire des deux Indes* cherche à concilier l'ambition de réflexion philosophique, l'écriture d'une histoire véritable et les impératifs de la description géographique. D'un point de vue philosophique, l'attitude des historiens face à l'utopie jésuite n'est pas très claire. S'ils examinent avec attention les critiques qui lui étaient faites, et semblent souscrire à une bonne partie d'entre elles, les chapitres sur le Paraguay se concluent tout de même sur un éloge du « plus bel édifice qui ait été élevé dans le Nouveau-Monde[1] » :

> Lorsqu'en 1768 les missions du Paraguay sortirent des mains des Jésuites, elles étoient arrivées à un point de civilisation, le plus grand peut-être où on puisse conduire les nations nouvelles, & certainement fort supérieur à tout ce qui existoit dans le reste du nouvel hémisphère. On y observoit des loix. Il y régnoit une police exacte. Les mœurs y étoient pures. Une heureuse fraternité y unissoit les cœurs. Tous les arts de nécessité y étoient perfectionnés, & on y connoissoit quelques-uns d'agréables. L'abondance y étoit universelle, & rien ne manquoit dans les dépôts publics[2].

Malgré le despotisme théocratique, les missions jésuites font apparaître pour Raynal et Diderot la preuve d'un mouvement historique de civilisation des indigènes sans précédent en Amérique. L'utopie jésuite ne disparaît pas complètement : certes détruite au moment de l'écriture, elle demeure la trace d'un projet politique, philosophique et historique qui ouvre la possibilité de penser une histoire contrefactuelle de l'Amérique. Comme l'écrit Kenta Ohji, « les utopies barrées […] décrivent des peuples et des communautés en dehors de l'Europe occidentale en les présentant tels qu'ils *auraient pu être* : sans doute est-ce aussi pour cette raison que Raynal et Diderot tiennent à conserver la dimension utopique de ces tableaux, malgré les révisions sévères et substantielles qu'ils leur font subir[3]. » Les missions jésuites sont une utopie critiquée, systématiquement confrontée aux informations concrètes dont disposent les historiens. L'utopie jésuite ne peut devenir l'objet d'un discours philosophique et historique qu'à travers une approche géographique. Mais en même temps, l'image utopique ne peut être complètement évacuée d'un discours qui fait coexister toutes les strates des discours qui ont donné à lire les missions jésuites. La collecte d'information, l'insistance sur l'écriture d'un espace géographique et économique, et l'association entre le discours historique et les *realia* spatiales n'abolissent jamais complètement les représentations idéologiques et imaginaires qui traversent pendant tout le siècle la vision des réductions jésuites. L'écriture géographique, dans toutes les facettes qu'elle peut admettre, n'est donc jamais très éloignée du recours à l'imaginaire et à la fiction.

[1] *Ibid.*, chap. XVIII, p. 325.
[2] *Ibid.*, p. 323.
[3] Kenta Ohji, « L'utopie barrée… », art. cité, p. 315.

CHAPITRE III

ESPACES DE LA FICTION

Les frontières sont poreuses entre description géographique réelle et description géographique fictionnelle, tant du point de vue des genres littéraires qu'à l'intérieur même d'un même texte. L'Amérique a été, depuis les premières explorations, un lieu sur lequel se sont propagées de multiples légendes qui se trouvent réévaluées par la multiplication des voyages et le doute grandissant quant à leur véracité. On sait à quel point les récits de voyage ont nourri la prose fictionnelle de l'époque moderne[1]. Les récits de voyage ont aussi recours à la fiction et aux micro-récits, véridiques ou inventés. De la même manière que les ouvrages savants compilent des textes viatiques, scientifiques et botaniques, certains écrivains de fiction réemploient cette somme de savoirs géographiques pour construire une Amérique à la fois fictive et vraisemblable.

LA FIN DES LÉGENDES GÉOGRAPHIQUES ?

RAISONNER LA LÉGENDE

Deux légendes géographiques et anthropologiques structurent l'imaginaire américain entre les XVI^e^ et XVIII^e^ siècles : les Amazones et les Patagons. *Légende* plus que mythe : au sens étymologique, la légende est d'abord liée à l'ordre des livres et à leur transmission, là où le mythe a une signification avant tout anthropologique, explicative et générale. La légende est

[1] Jacques Chupeau, « Les récits de voyage aux lisières du roman », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 77, n° 3-4, 1977, p. 536-553 ; Percy G. Adams, *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1983.

une fiction située dans l'espace, là où le mythe se place dans un hors-lieu et un hors-temps, puisqu'il vise généralement à expliquer la formation de l'état du monde ou de l'humanité[1].

L'histoire de la naissance et des évolutions de ces légendes a déjà été faite[2]. Il s'agit de voir comment les discours qui portent sur ces légendes au XVIII^e siècle tentent d'en donner une image rationalisée, dans lignée de la critique fontenellienne des fables[3], tout en faisant preuve d'un scepticisme prudent qui a pour conséquence de maintenir ouverte, sous quelques conditions, la possibilité de leur vérité. Les légendes, même passées au crible d'une relecture critique et apparemment rationalisées, persistent. L'approche rationnelle n'est donc pas toujours synonyme d'abolition de la légende, et le débat ou la critique des légendes continue à être alimenté.

Les Amazones et les Patagons ont tous deux le point commun d'être des transpositions et des projections d'un imaginaire de l'Ancien Monde sur le Nouveau. L'imaginaire des Amazones, cette communauté de femmes guerrières, commence avec les récits épiques ou historiques des Amazones grecques qu'on trouve chez Homère, Hérodote ou encore Diodore de Sicile. Au seuil de l'époque moderne, les Amazones se déplacent sur le globe terrestre au gré des descriptions et des voyages : Marco Polo et Mandeville les situent en Orient, Colomb les place dans les Caraïbes, Grijalva dans le Yucatán, et enfin Quesada et Orellana en Amérique méridionale (sur le fleuve que ce dernier nommera de leur nom, et qui deviendra, par extension, l'Amazonie), où elles forment, avec l'Eldorado, un espace doublement légendaire[4]. Le nom des Patagons provient d'un roman de chevalerie, *Primaleón*, publié en 1512, qui décrit une île où vivrait un géant nommé *Patagón* et des hommes sauvages[5]. L'imaginaire des géants est très présent dans la littérature médiévale et du début de l'époque moderne. Il s'associe, dans le

[1] Je ne partage donc pas l'interprétation de Jean-Pierre Sánchez (dans *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996), qui définit le mythe comme une illusion produite par l'imaginaire collectif, et la légende comme un événement transmis par la tradition orale. Il me semble plus pertinent de conserver une acception plus strictement anthropologique du mythe. Voir Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, et Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Éditions du Seuil, 1983.

[2] Outre l'ouvrage de Jean-Pierre Sánchez cité plus haut, voir Wolfgang Haase et Meyer Reinhold (dir.), *The Classical Tradition and the Americas…*, *op. cit.* ; Jean-Paul Duviols, *L'Amérique espagnole vue et rêvée…*, *op. cit.*, et *Le miroir du Nouveau monde : images primitives de l'Amérique*, Paris, PUPS, 2006 ; Bernard Lavallé, *Eldorados d'Amérique : mythes, mirages et réalités*, Paris, Payot, 2011.

[3] Sur la critique fontenellienne des fables, voir Julie Boch, *Les dieux désenchantés. La fable dans la pensée française de Huet à Voltaire, 1680-1760*, Paris, Honoré Champion, 2002 ; Mitia Rioux-Beaulne, « Fable et science chez Fontenelle : un problème de partage », *Dix-huitième siècle*, n° 44, 2012, p. 349-364.

[4] Voir Jean-Paul Duviols, *L'Amérique espagnole vue et rêvée…*, *op. cit.*, p. 43-48 ; Jean-Pierre Sánchez, « Myths and Legends in the Old World and European Expansionism on the American Continent », dans Wolfgang Haase et Meyer Reinhold (dir.), *The Classical Tradition and the Americas*, *op. cit.*, p. 189-240.

[5] María Rosa Lida de Malkiel, « Para la toponimia argentina: Patagonia », *Hispanic Review*, vol. 20, n° 4, 1952, p. 321-323.

nouveau contexte des grandes explorations du globe terrestre, à la recherche des formes monstrueuses d'humanité[1].

Au XVIII[e] siècle, La Condamine est le seul voyageur à traverser l'Amazone et à introduire dans son récit une discussion sur l'existence de ce peuple de femmes. Cette interrogation est introduite comme un problème de grande ampleur, qui occupe une grande partie du voyage :

> Dans le cours de notre navigation, nous avions questionné par-tout les Indiens des diverses nations, & nous nous étions informez d'eux avec grand soin, s'ils avoient quelque connaissance de ces femmes belliqueuses qu'Orellana prétendait avoir rencontrées & combattues, & s'il étoit vrai qu'elles vivoient éloignées du commerce des hommes […][2].

Il s'agit pourtant d'une digression, qui rompt avec l'ordre géographique du récit, pour évoquer un sujet qui ne relève ni du voyage à proprement parler, ni de la cartographie de l'Amazone. Dans la préface de l'édition de 1745 de la *Relation abrégée*, il prévenait son lecteur qu'il ne visait pas seulement à amuser « ceux qui ne cherchent dans une relation de voyage que des événements extraordinaires et des peintures agréables de mœurs étrangères et de coutumes inconnues[3] ». Il souhaitait « prendre un milieu entre ces deux extrémités[4] », entre le récit de voyage plaisant et l'ouvrage savant qu'il doit à l'Académie royale des Sciences à son retour en France. La discussion au sujet des Amazones apparaît donc dans la continuité des voyages sur l'Amazone, mais elle doit s'insérer dans une perspective résolument scientifique.

La Condamine se situe dans la continuité de son prédécesseur direct, le père jésuite Fritz, qui donnait, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, une description des mœurs des Amazones :

> On rapporte des Amazones qu'elles font un divorce presque perpétuel avec leurs maris ; qu'elles ne les vont voir qu'une fois pendant l'année, et que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante ; que dans le temps de ces visites mutuelles ils font de grands festins, ils célèbrent leurs mariages, ils coupent les mamelles aux jeunes filles afin que dans un âge plus avancé elles puissent tirer plus habilement de l'arc, et combattre plus aisément leurs ennemis. On ajoute que quand elles vont visiter leurs maris, ceux-ci sont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger, et de les servir, tandis qu'elles se tiennent tranquillement dans leurs hamacs[5].

Ce récit a de quoi fasciner, et effrayer, le public (masculin) du XVIII[e] siècle, qui doit déjà connaître cette légende, vu la célébrité de ce sujet, dans sa version grecque surtout, dans la

[1] Jean-Paul Duviols, *L'Amérique espagnole vue et rêvée…*, *op. cit.*, p. 55.
[2] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.,* p. 441.
[3] La Condamine, *Relation abrégée…, op. cit.*, p. ix.
[4] *Ibid*., p. xi.
[5] Fritz, *Description abrégée du fleuve Maragnon, et des missions établies aux environs de ce fleuve*, dans *LEC*, t. XII, p. 213-214.

littérature fictionnelle et au théâtre[1]. Les Amazones sont un lieu commun de la littérature et du récit de voyage en Amazonie, La Condamine ne peut donc y échapper. Si la légende des Amazones apparaît dès les premières explorations du Nouveau Monde[2], La Condamine ne fait état que des sources et des témoignages qui lui sont contemporains. La Condamine cite plusieurs témoignages sans hiérarchiser leur ordre d'importance : le père d'Acuña, jésuite qui a publié une relation qui rapporte l'existence des Amazones[3], « un Indien de Saint-Joachin d'Omaguas[4] », puis un autre Indien « habitant de *Mortigura*[5] », et enfin « un vieux Soldat de la garnison de Cayenne[6] ». Tous ces témoignages donnent des localisations différentes de l'endroit où pourrait se trouver le peuple des Amazones. La Condamine opère un certain nombre de coupes, supprimant ainsi les « mille particularités, trop longues à répéter[7] » du père d'Acuña, ou les « détails peu vrai-semblables[8] » d'un des Indiens. Il cherche à savoir si les Amazones existent, ou si elles ont pu exister un jour, et *où*, mais il se désintéresse de la question de leurs mœurs, « circonstances accessoires & indépendantes [qui] ont vrai-semblablement été altérées, peut-être ajoûtées, par les Européens préoccupez des usages qu'on attribue aux anciennes Amazones d'Asie[9] ». Dans une note, il indique : « Strabon, liv. XI, nomme *Gargares* (*Γαργαρέας*) les maris des Amazones d'Asie, le Père d'Acuña *Guacares* ceux des Amazones d'Amérique. Cette conformité de nom ne serait-elle pas plutôt une faute de mémoire, que l'effet du hasard[10] ? » Les Amazones telles qu'elles apparaissent dans l'imaginaire européen ne seraient alors qu'une construction livresque, nourrie par des lectures et non par des observations.

C'est moins le contenu des témoignages et des récits qui portent sur les Amazones qui intéresse La Condamine que la remarquable convergence qu'ils impliquent. Aux récits des

[1] Sans faire la liste exhaustive des représentations littéraires des Amazones, on peut citer : Houdar de la Motte, *Marthésie, reine des Amazones* (tragédie lyrique, 1699), Paradis de Moncrif, *Les Aventures de Zéloïde et d'Amanzarifdine* (conte, 1715), Petit, *Traité historique sur les Amazones* (1718) ; Lesage et d'Orneval, *L'Isle des Amazones* (opéra-comique, 1727) ; Marivaux, *La Nouvelle colonie ou la Ligue des femmes* (comédie, 1729) ; Rustaing de Saint-Jorry, *Les Femmes militaires, relation historique d'une île nouvellement découverte* (roman, 1735) ; Du Bocage, *Les Amazones* (tragédie, 1749). Voir à ce propos : Alexandre Stroev, « Les Amazones des Lumières », *Dix-huitième siècle*, n° 36, 2004, p. 29-53.

[2] Voir Frank Lestringant, *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance*, Paris, PUPS, 2003, et en particulier : p. 195-197 et Jean-Paul Duviols, *L'Amérique espagnole vue et rêvée…*, *op. cit.*, p. 43-54. » » « d » »

[3] Cristobal de Acuña, *Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonias*, Madrid, Imprenta del Reino, 1641. Traduit en français sous le titre *Relation de la rivière des Amazones*, trad. Gomberville, Paris, Barbin, 1682.

[4] La Condamine, « Relation abrégée… », *op.cit.*, p. 441.

[5] *Ibid*., p. 442.

[6] *Ibid*.

[7] *Ibid*., p. 441.

[8] *Ibid*., p. 442.

[9] *Ibid*., p. 444.

[10] *Ibid*.

explorateurs affabulateurs, il oppose une méthode inductive modérée qui ne permet d'atteindre qu'un certain degré de probabilité, et qu'il présente sous les airs du bon sens :

> Je sçais que les Indiens de l'Amérique méridionale sont menteurs, crédules, entêtés du merveilleux ; mais ces peuples n'avaoient jamais entendu parler des Amazones de Diodore de Sicile & de Justin. […] Enfin croira-t-on, que des Sauvages de contrées très-éloignées se soient accordez à imaginer, sans aucun fondement, le même fait ? que cette prétendue fable se soit répandue à plus de 1500 lieues de distance, & qu'elle ait été adoptée si uniformément à Maynas, au Parà, à Cayenne, à Venezuela, parmi tant de nations qui ne s'entendent point & qui n'ont aucune communication[1] ?

La Condamine semble prôner une modération intelligente : ce serait faire preuve d'un excès de zèle critique que de croire que les Amazones n'ont jamais existé, comme il serait naïf de croire aux observations fabuleuses colportées en Europe, issues de la déformation de certains événements racontés et par goût pour le merveilleux. L'Académicien s'attache alors à rationaliser les faits dont il dispose en ramenant la fable à des réalités observables. Il n'est ainsi pas impossible que des tribus nomades se créent et que le temps transforme les mœurs des peuples.

La raison principale que donne La Condamine en faveur de l'existence des Amazones se rapporte aux conditions de vie observées aux Amériques :

> Je me contenterois de faire remarquer, que si jamais il y a pû avoir des Amazones dans le monde, c'est en Amérique, où la vie errante des femmes, qui suivent souvent leurs maris à la guerre, & qui n'en sont pas plus heureuses dans leur domestique, a dû plûtôt qu'ailleurs leur faire naître l'idée & leur fournir des occasions plus fréquentes de se dérober au joug de leurs tyrans, en cherchant à se faire un établissement, où elles pûssent vivre dans l'indépendance, & du moins n'être pas réduites à la condition d'esclaves & de bêtes de somme. Une pareille résolution prise & exécutée, ne doit paroître guère plus singulière ni plus difficile à croire, que ce qui arrive tous les jours dans toutes les colonies Européennes d'Amérique, où il n'est que trop ordinaire que des esclaves mécontens fuient par troupes dans les bois & quelquefois seuls, quand ils ne trouvent pas à qui s'associer, & qu'ils y passent ainsi plusieurs années & quelquefois toute leur vie dans la solitude[2].

L'existence des Amazones n'est pas avérée, mais elle est de l'ordre du vraisemblable, pour qui garde à l'esprit les conditions de vie des Indiens et les possibilités qu'offre le territoire sud-américain. La Condamine adosse son discours à une réalité observable, connue de tous ceux qui ont voyagé dans l'Amérique coloniale, assimilable par des Français peut-être plus au fait de la situation dans les Antilles, où le marronnage est courant[3]. À une rhétorique de l'extraordinaire et du merveilleux, La Condamine oppose l'autorité du commun et du banal : « rien de plus extraordinaire ni de plus difficile que ce qui arrive tous les jours ». On peut donc en conclure que l'esprit critique de La Condamine se trouve moins dans une forme de

[1] *Ibid*., p. 445.
[2] *Ibid*., p. 444.
[3] Voir Rachel Danon, *Les voix du marronnage dans la littérature française du XVIII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

contestation radicale que dans une démarche de démystification méthodique et systématique qui ne vise pas à atteindre une vérité inébranlable, mais un certain degré de vraisemblance raisonnable. L'erreur se trouve donc dans l'approximation et l'altération des faits, et il ne convient pas de l'éradiquer, mais d'en proposer une correction.

L'existence supposée de ce peuple de femmes insoumises à une quelconque autorité masculine relève du fantasme d'une société européenne fondée sur la domination masculine. Christophe Martin voit dans la littérature fictionnelle du XVIII^e^ siècle la volonté d'enfermer les femmes dans des espaces contrôlés par les hommes, ce à quoi la critique de la vie monacale participe[1]. La curiosité des auteurs et du public pour les Amazones, qu'elles viennent de Scythie, d'Amazonie ou d'Afrique, peut s'interpréter comme une sorte de fascination, grisante ou cathartique, face à un monde où l'ordre sexuel se trouve inversé. La question sexuelle est au centre des analyses de Cornélius de Pauw, qui reprend les interprétations de La Condamine pour en faire une lecture critique.

Alors que La Condamine suspendait son jugement, pour conserver la possibilité d'une existence, même passée, des Amazones, Cornélius de Pauw exerce quant à lui le doute pour abolir toute idée de cette communauté de femmes. Le philosophe hollandais relit la relation du voyage sur l'Amazone pour en faire apparaître toutes les failles : « Le sentiment de cet Académicien, qui pendant sa navigation sur le fleuve Maragnon a interrogé plusieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'existence des Amazones, est d'une grande autorité ; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puisse former sur ce fait tant de doutes raisonnables, qu'il seroit ennuyeux de les proposer tous[2]. » Cornélius de Pauw fait d'emblée des Amazones une fiction qu'il est impossible de se représenter rationnellement : « Dans l'imagination cela est aussi possible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus ; mais si on veut faire quelque usage du jugement & de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reste que des absurdités qui révoltent la Nature, ou qui l'anéantissent[3]. » Les Amazones, comme les utopies, demandent, pour y croire, à suspendre l'usage de la raison. L'argument du philosophe hollandais est d'abord anthropologique : les Amazones ne peuvent exister (ou avoir existé) parce que la nature des femmes ne concorde pas avec le récit de cette organisation sociale et politique. Il lui est en effet impossible de concilier l'image d'un peuple

[1] Christophe Martin considère que la tentation de délimiter les femmes à certains espaces est « du côté masculin, une aspiration secrète qui pourrait remonter au début du dix-huitième siècle, liée à la crainte d'une égalité entre les sexes, c'est-à-dire à la peur que ne s'efface la distinction entre le masculin et le féminin », *Espaces du féminin dans le roman français du dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, p. 4.

[2] De Pauw, *Recherches philosophiques sur les Américains…*, *op. cit.*, t. II, p. 106.

[3] *Ibid*., p. 107.

de femmes refusant le mariage, s'accouplant avec des hommes une fois par an, et tuant leurs enfants mâles, avec ce qu'il comprend de la nature féminine : « Le caractère du sexe le plus doux, le plus compatissant, & enfin, si l'on veut, le moins méchant, pourroît-il se démentir jusqu'au point de commettre régulièrement, d'un commun accord, & de sang froid, des crimes qui ne se commettent que rarement par quelques individus qu'agirent la rage & le désespoir[1] ? » Dans la continuité de cette misogynie naturalisée, le philosophe hollandais propose un autre argument, qui concerne cette fois l'organisation politique supposée des Amazones. Il lui est en effet impossible de concevoir une *république* de femmes, c'est-à-dire un État dirigé par une communauté féminine. Si l'histoire donne des exemples de femmes tyranniques, il n'en existe aucun qui montrerait un État régi par plusieurs femmes, parce que les capacités de gouvernement sont essentiellement masculines : « pour mouvoir les ressorts d'une Monarchie, ou d'un Empire despotique, il ne falloit être capable que de vouloir; & que pour conduire un État Aristocratique, il falloit être capable de gouverner : & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent là où les femmes régnent, les hommes gouvernent[2]. » Les femmes peuvent être des despotes, mais le pouvoir de gouvernement est une affaire d'hommes[3].

Après avoir disqualifié la dimension anthropologique de la légende des Amazones, Cornélius de Pauw en vient à l'argument de La Condamine qui voyait dans le marronnage une preuve de la possibilité que les Amazones aient existé. Le philosophe fait cependant de cet argument une projection de l'Académicien sur une réalité probablement bien éloignée de la légende des Amazones. Pour lui, il est certes possible que des groupes de femmes aient vécu coupées du reste du monde, mais cela n'en fait pas pour autant des Amazones telles que la légende grecque les a pensées :

> Si l'on veut nommer ces créatures errantes & solitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la question, en donnant à des termes reçus un sens nouveau ; puisque nous ne prétendons rien dire d'autre, sinon qu'il n'y a jamais eu, ni au Nouveau Monde, ni ailleurs, une véritable République de femmes confédérées, & unies par un pacte social, par des Loix & des Constitutions particulières, qui aient

[1] *Ibid*., t. II, p. 107-108.
[2] *Ibid*., t. II, p. 108-109.
[3] Raynal reprend l'intégralité de ces arguments : « Mais des femmes qui avoient une aversion si décidée pour les hommes, pouvoient-elles consentir à devenir mères ? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouses, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chassoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé ? Mais le sexe le plus doux, le plus compatissant, pouvoit-il exposer ou égorger ses enfans, sous prétexte que ces enfans n'étoient pas des filles ; & commettre de sang-froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir ? Mais une république aristocratique, ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un sénat de femmes ; quoiqu'un état monarchique ou despotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puisse l'être encore par une seule femme ? Que l'on considère la foiblesse organique du sexe ; son état presque toujours valétudinaire ; sa pusillanimité naturelle ; la dureté des travaux de l'état social, pendant la paix & pendant la guerre ; l'horreur du sang ; la crainte des périls ; & que l'on tâche de concilier tous ces obstacles avec la possibilité d'une république de femmes. » (H80, livre IX, chap. XI, p. 72-73)

> propagé leur race & leur empire pendant plusieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an[1].

Les voyageurs ont vu ce qu'ils voulaient voir, et ont peut-être transformé l'idée d'un groupe de femmes solitaires en société puissante et guerrière. Cornélius de Pauw inverse la légende des Amazones : il ne s'agit plus d'une société politique de femmes, mais de prêtresses sur lesquelles on est venu poser le récit légendaire des Amazones. L'argument est historique : toutes les sociétés ont eu leurs religieuses, prêtresses ou vestales, vierges et séparées du reste du monde. La preuve est l'existence, chez les Incas et les Mexicas, de « Couvents de filles[2] », à comprendre comme la continuation d'une pratique religieuse et sociale plus ancienne. Même si les Amazones n'étaient pas des « Vierges sacrées de l'Amérique[3] », la réalité doit être bien éloignée de la légende : pour le philosophe, les premiers voyageurs en Amazonie ont rencontré des femmes qui ont essayé de leur résister, et ils en ont fait, par exagération, des guerrières[4].

Tout le développement de Cornélius de Pauw repose sur des arguments anthropologiques et historiques, définissant une nature humaine incompatible avec tous les traits de la légende des Amazones, et considérant que la connaissance historique attestée doit permettre de mieux comprendre les sociétés inconnues. L'analyse des témoignages sur lesquels se fonde le propos de La Condamine laisse apparaître des failles discursives et anthropologiques. Le philosophe hollandais disqualifie les témoignages d'Orellana et d'Acuña : le premier est le seul qui prétend avoir vu des femmes armées, mais aucun autre témoignage et aucune trace matérielle ne vient corroborer leur existence ; Acuña, quant à lui, affirme leur existence sans les avoir vues et, à ce titre, ne peut être cru. Même les indigènes rencontrés par La Condamine ne doivent recevoir aucun crédit :

> Quant à la tradition des Indiens, elle n'est d'aucun poids ; quoiqu'ils aient, dans leur langage, un mot exprès pour signifier des femmes qui n'ont pas de maris ; car si ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit attesté des absurdités semblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour signifier des spectres, des Wampires & des revenants : on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos aïeux que l'enchanteur Merlin transporta des Montagnes pour faire sa digestion, & que le diable fit en Angleterre la chaussée des Géants, pour chagriner St. George. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne que ne leur eût-on pas dit avant de les brûler ? Le Peuple est par toute la terre le même ; c'est un enfant incapable de témoigner, & les Philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage, qu'un Juge à la déposition d'un imbécille[5].

[1] De Pauw, *Recherches philosophiques sur les Américains…*, *op. cit.*, t. II, p. 110.
[2] *Ibid*., p. 112.
[3] *Ibid*., p. 114.
[4] *Ibid*.
[5] *Ibid*., p. 115-116.

Cornélius de Pauw, par une fiction de voyage inversé, déjà courante au XVIII^e siècle, présume l'universalité de l'affabulation et de la superstition. Se dessinent en négatif les critères d'un témoignage valide, qui doit donc provenir d'un esprit éclairé, d'une observation vérifiable, reproductible, et manifester une cohérence interne. En l'absence de tout cela, il faut les écarter et renoncer à ce qui ne peut être qu'une invention fictionnelle. Le philosophe pointe enfin l'effet tautologique de la croyance en l'existence des Amazones, en soulignant l'aspect conventionnel des toponymes : « ce seroit un raisonnement étrange, que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense, que quelques Européans nomment le fleuve des Amazones ; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique[1]. » Le récit légendaire s'engendre de lui-même, s'étant comme fossilisé dans le toponyme, malgré l'arbitraire flagrant (et la relativité culturelle) du signe. Il faut ainsi opposer à l'ordre des mots l'ordre des choses, sans quoi « il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers ; & notre globe deviendroit un séjour enchanté, habité par l'illusion & l'erreur[2]. » La Condamine n'ayant pas vu la société de femmes libres et guerrières qu'il appelle « Amazones », celles-ci n'existent pas et n'ont jamais existé, du moins de la manière dont la légende les décrit.

C'est le même genre de critique que Cornélius de Pauw reproduit au sujet des Patagons. Dès l'introduction de ses *Recherches philosophiques*, il avertit que la suite de son ouvrage sera une destruction méthodique de la légende des géants de l'Amérique méridionale : « On a réduit en un Abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraisemblable, de faux & de ridicule sur les Patagons, depuis l'an 1520 jusqu'en 1767. On a prétendu que ce Peuple peu nombreux, & plus que misérable, qui erre dans les sables Magellaniques, étoit un Peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds[3]. » C'est encore une fois le goût du merveilleux et de la fiction qui a fait naître et répandu la légende : « Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la somme de nos connoissances serait infiniment plus grande, ou celle de nos erreurs infiniment moindre[4]. »

La contradiction entre l'ampleur des descriptions textuelles et le manque de traces matérielles renforce les soupçons du philosophe. Les Patagons n'existent que dans un « tissu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux siècles & demi[5]. » À l'affabulation a suivi la crédulité et la répétition aveugle, justifiée par le goût du

[1] *Ibid*., p. 116.
[2] *Ibid*., p. 117.
[3] *Ibid*., t. I, p. xvi.
[4] *Ibid*., p. xvi-xvii.
[5] *Ibid*., p. 281.

merveilleux et de l'extraordinaire[1]. Cornélius de Pauw insiste sur les incohérences qui entourent la légende. Au sujet du voyage de Frézier, il note qu'il « est le premier qui ait changé & transporté la patrie des Patagons, pour des raisons que j'ignore, de la Côte orientale de l'Amérique à la Côte d'Occident : il veut qu'ils habitent dans les Terres entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du Détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de Géants[2] ». Le déplacement injustifié et l'absence de témoignage oculaire finissent par désavouer l'existence même de ce peuple. D'ailleurs les quelques voyageurs de confiance qui aient voyagé dans cette région n'ont rien vu : « Les seuls Physiciens qui aient côtoyé la pointe méridionale de l'Amérique, ont été le Père Feuillé, Handyside, & l'Espagnol Ulloa, qui ne disent pas un mot de la posture monstreuse des Patagons[3]. » Il efface, à propos, le voyage de Bougainville, de Commerson et de Pernety qui, eux, les disent avoir vus, et même rencontrés.

Cornélius de Pauw consacre plusieurs pages, très virulentes, à la destruction de la légende des Patagons. Il faut lire ces pages comme une attaque au livre de Pernety, publié quelques années plus tôt – et qui la lui rendra, par la publication d'une *Dissertation sur l'Amérique et les Américains contre les Recherches philosophiques de M. de P.* en 1770. L'acharnement du philosophe ne suffit pas à détruire la légende : il semble que ses critiques n'aient pas été suffisantes pour s'imposer, notamment face aux écrits de Byron et Bougainville.

Pernety est un ardent défenseur de l'existence des Patagons. Dès l'ouverture de son journal de voyage en 1769, il annonce souscrire à ce qu'en disait John Byron dans son voyage autour du monde, traduit en français dès 1767[4] :

> J'ai rapporté aussi en abrégé la rélation qu'un des Officiers du Vaisseau du Capitaine Byron a fait imprimer au sujet des Patagons Géans ; afin que l'on puisse la comparer avec ce qui en est dit dans les extraits des Journaux des Capitaines François, qui ont vû, & fait un long séjour avec ces Patagons, que n'ont fait les Anglois. Cette comparaison prouvera aux personnes incrédules, & à ceux qui ont trop d'amour propre, pour vouloir paroître seulement ignorer ce qu'ils n'ont jamais appris, ou qui, par ce principe, se font un devoir de nier tout ce qu'ils n'ont pas vû, qu'il existe néanmoins une race d'hommes dont la grandeur & l'énormité du corps apprennent à ces incrédules vains & superbes, qu'ils se trouvent réduits à n'être que les moins petits dans la race des Nains[5].

Non seulement s'inscrit-il dans la continuité d'un autre voyageur, mais il reproduit dans son propre journal des extraits de deux voyageurs ayant effectivement traversé le détroit de Magellan, Duclos-Guyot et Gyraudais : « j'ai cru devoir communiquer ces extraits au public, tant à cause des observations utiles qu'ils ont faites fur les courans & l'état de la mer, & des

[1] *Ibid*.
[2] *Ibid*., p. 303.
[3] *Ibid*., p. 310.
[4] John Byron, *Voyage autour du monde fait en 1764 et 1765…*, trad. J.-B.-A. Suard, Paris, Molini, 1767.
[5] Pernety, *Journal historique…*, *op. cit.*, t. I, p. xi-xii.

cotes qui forment ce Détroit, que pour fixer l'incertitude de plusieurs Savans, & autres, sur l'existence réelle des Patagons Géans[1]. » Dans celui de Duclos-Guyot, on trouve une longue description des géants : « Ils ont très bien accueilli nos Messieurs, étant venus au devant d'eux, pour leur enseigner où il falloit aborder & descendre. Ils n'ont point paru étonnés, ni montré la moindre émotion. On a mesuré le plus petit, ou le moins haut, & mon frere l'a trouvé de cinq pieds & sept pouces. Les autres étoient beaucoup plus hauts[2]. » Le plus petit mesure plus d'un mètre quatre-vingt, ce qui laisse présager de la hauteur des autres. La description est très semblable à celle que donne Bougainville :

> Ces hommes sont d'une belle taille ; parmi ceux que nous avons vus, aucune n'étoit au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces ; les gens de l'Étoile en avoient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme & soutenue ; c'est l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible ; leur figure n'est ni dure ni désagréable, plusieurs l'ont jolie ; leur visage est rond & un peu plat ; leurs yeux sont vifs ; leurs dents extrêmement blanches, n'auroient pour Paris que le défaut d'être larges ; ils portent de longs cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête[3].

Mais contrairement à ce qu'on trouve dans le journal de Pernety, Bougainville modifie assez profondément le rapport à ces supposés géants. Leur caractère « gigantesque » se trouve comme aboli, puisqu'il s'agit plutôt d'en faire des héros d'une nature saine et nourricière, des forces de la nature en somme, que des monstres. Les Patagons ne sont en rien des géants, et leur sauvagerie est considérablement atténuée par la bienveillance avec laquelle ils sont décrits[4].

Dans la dissertation qu'il oppose à Cornélius de Pauw, Pernety voit dans la critique du philosophe hollandais un moyen de soutenir son argumentation générale en faveur d'une vision dégradée de la nature des Américains. Il est en effet difficile de concilier l'existence d'hommes gigantesques et robustes et l'idée que les Américains seraient essentiellement chétifs et dégénérés[5]. Il l'accuse notamment d'avoir déformé les propos de Frézier, et cherche à montrer en quoi ce voyageur ne disait rien qui ne fût contraire à la description de Duclos-Guyot qu'il avait reproduit dans son journal. L'argumentation de De Pauw lui semble spécieuse, puisqu'il manipule les ouvrages qu'il cite et sélectionne ceux qui lui sont les plus utiles pour affirmer l'inexistence des géants. Pernety lui oppose un scepticisme prudent, comparable à celui

[1] *Ibid.*, t. II, p. 653.
[2] *Ibid*., p. 661 (environ 1,81cm).
[3] Bougainville, *Voyage autour du monde…*, *op. cit.*, t. I, p. 129.
[4] Pierre Berthiaume y voit une réécriture « rousseauiste » des Patagons, voir *L'Aventure américaine…*, *op. cit.*, p. 148n.
[5] « Il a très-bien senti que l'existence des Patagons Géants étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. » (Pernety, *Dissertation sur l'Amérique et les Américains…*, dans De Pauw, *Recherches philosophiques sur les Américains*, *op. cit.*, t. III, p. 51).

qu'employait La Condamine pour rendre compte des Amazones : ne pas avoir *vu* les Patagons, quand bien même d'autres voyageurs contemporains disent les avoir rencontrés, ne dit rien de plus que les aléas du voyage :

> Quant aux relations qui disent n'avoir pas vu ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas prépondérante avec la preuve affirmative des autres, il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesque a été vue au Port St. Julien par les uns, au Port Desiré par d'autres, au Cap Grégoire & à la Baie Boucaut, & ailleurs, encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux, & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas ? Non, la conséquence n'est pas philosophique. […] L'homme sage, le Philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire ; mais il ne nie pas. Une secondé espèce d'hommes nient tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le Peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires[1].

Dans l'œuvre de De Pauw comme dans celle de Pernety, on ne sort pas de l'ordre des livres et de la lecture. Il faut rappeler qu'aucun des deux n'a pu être un témoin oculaire des Patagons, et donc tous deux parlent d'après leur lecture, l'un pour effacer d'un seul geste toute la crédibilité des récits de voyage, l'autre au contraire pour soutenir l'idée que la concordance d'une multiplicité de témoignages, même s'ils présentent des variations, doit affirmer quelque chose sur le réel. Au pyrrhonisme complet de De Pauw, qui devient une forme d'orgueil élitiste sous la plume de Pernety, s'oppose un doute ouvert à l'extraordinaire.

Dans le *Supplément* à l'*Histoire naturelle*, Buffon reprend le débat sur les Patagons et tend à s'accorder avec la lecture qu'en donnait Pernety. De Pauw est à peine évoqué, pour remettre en question les incohérences qu'il pointait dans les mesures de plusieurs voyageurs. Le chapitre sur les Patagons s'ouvre non pas sur la question de leur existence, mais sur les modalités de celle-ci : « il y a encore beaucoup d'incertitudes sur leur grandeur et sur le pays qu'ils habitent[2] ». Les différences de localisation et de taille qu'on trouve dans plusieurs récits de voyage ne viennent pas infirmer leur existence, mais seulement que les voyageurs ont rencontré des peuples différents, que chacun a pris pour les Patagons sans en être assuré. C'est le cas pour Bougainville et Commerson, que Buffon croit sur parole, même s'il « faut considérer qu'ils ne parlent que des Patagons des environs du détroit, et que peut-être il y en a d'encore plus grands dans l'intérieur des terres[3]. » Buffon passe en revue tous les témoignages à ce sujet, et le lit presque en cartographe, relevant à chaque fois les lieux où les voyageurs les disent avoir vus et les comparant entre eux. Comme pour Pernety, la concordance de témoignages similaires force à admettre leur existence, même s'il est possible que chacun ait vu des peuples différents :

[1] *Ibid*., p. 68.
[2] Buffon, *Histoire naturelle…, op. cit.*, *Supplément*, t. IV, p. 512.
[3] *Ibid*., p. 515.

> En voyant tous ces témoignages pour et contre, on ne peut guère se défendre de croire que tous ont dit vrai ; c'est-à-dire que chacun a rapporté les choses telles qu'il les a vues ; d'où il faut conclure que l'existence de cette espèce d'homme particulière est un fait réel, et que ce n'est pas assez pour les traiter d'apocryphes, qu'une partie des marins n'ait pas aperçu ce que les autres ont fort bien vu[1].

La conclusion doit se lire comme une réponse indirecte à De Pauw, et en cela Buffon souscrit à une interprétation ouverte, inspirée de celle de Pernety. La rationalisation des légendes américaines n'est donc pas un mouvement uniforme de la pensée : elle inclut l'existence de faits extraordinaires, à la condition que ceux-ci soient acceptables pour un esprit critique. L'approche de Buffon transforme la légende des Patagons en collecte de données, et se préoccupe moins du débat quant à leur existence que du fait que l'humanité américaine soit en train d'être balisée par un plus grand nombre de voyageurs. En ce sens, elle appelle à multiplier les voyages et les observations pour produire davantage d'informations et de données, là où De Pauw cherche au contraire à anéantir l'ambition viatique de son temps.

L'ELDORADO : PASSAGES ENTRE LE RÉEL ET LA FICTION

« Débrouiller l'origine d'un roman »

L'Amazonie est probablement le lieu américain qui concentre le plus de légendes. Avec les Amazones, l'Eldorado, qui désigne d'abord un roi couvert d'or, avant de signifier une ville d'une richesse infinie, bordée par un lac rempli d'or, est la légende géographique qui a suscité le plus de voyages et de discours[2]. Contrairement à la posture sceptique qu'il adopte dans son analyse des Amazones, La Condamine cherche à démontrer les raisons de l'invraisemblance de l'existence d'un tel lieu. Il l'annonce à deux reprises, d'abord en introduction, dans un rappel des voyages précédents : « En 1559, Pedro de Ursoa [Ursúa] envoyé par le Viceroi du Pérou pour chercher le fameux lac de *Parima*, & le pays *del Dorado*, qu'on croyoit voisins des bords de l'Amazone, se rendit dans ce fleuve par une rivière qui y entre du côté du sud, & de laquelle je parlerai en son lieu[3]. » Puis, au terme d'une discussion sur la réalité du cours de certains fleuves, et leur toponyme, décrits par les pères Fritz et d'Acuña avant lui, il annonce :

> Il reste à savoir ce que sont devenus l'Yurubetss et l'Iquiari, qui est, selon le P. d'Acuña, la rivière d'Or proprement dite, dans laquelle il dit qu'on remonte par l'Yupura ; c'est ce que j'ai eu un peu plus de peine

[1] *Ibid*., p. 524.

[2] Voir Jean-Pierre Sánchez, « Le développement du mythe de l'Eldorado », dans *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 661-702.

[3] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 395, c'est l'auteur qui souligne.

> à découvrir : je crois cependant avoir éclairci ce point, & peut-être trouvé le fondement de la fable du lac *Parima*, & du pays appellé par les auteurs Espagnols *el Dorado* ; mais l'ordre & la clarté demandent que cette discussion soit remise à l'article de la rivière Noire[1].

Malgré l'effet d'attente suscité par ces deux annonces, son apparition dans le récit n'a rien de remarquable. La Condamine en vient à la question de l'Eldorado à la fin d'une discussion sur le cours de l'Orénoque, au moment d'évoquer l'île de la Trinité à son embouchure :

> C'est dans cette Isle, la plus grande du monde connu, formée par l'Amazone & l'Orinoque liez entre eux par la rivière Noire, & qu'on pourroit appeller la *Mésopotamie du Nouveau-monde*, qu'on a long-temps cherché le prétendu lac d'or de *Parima*, & la ville imaginaire de *Manoa del Dorado* […][2].

L'introduction donne le ton : c'est l'ordre géographique qui intéresse l'Académicien, et celui-ci implique de considérer d'emblée l'Eldorado comme une fiction.

La Condamine écrit vouloir « débrouiller l'origine d'un roman auquel la soif de l'or a seule pû prêter quelque vrai-semblance[3] », tout en s'attachant à prouver la véracité de certains éléments de ce même roman. Il commence par rappeler la célèbre histoire du voyageur Walter Raleigh[4], parti au XVI^e^ siècle à la recherche de l'Eldorado, et paraphrase le père Acuña pour qui l'Eldorado semble n'être qu'une « belle chimère[5] ». Même s'il récuse d'emblée son existence, il s'attarde tout de même sur le sujet, et invoque « un petit détail géographique[6] » qui lui permet d'élaborer une déconstruction de la légende. Il s'agit de la localisation du peuple des Manaos, des rivières Yurubech (ou Yurubetss) et Iquiari (ou Quiquiari) et du lac Para-hi ou Mara-hi. Son interprétation porte surtout sur les toponymes. Il s'appuie sur la carte du père Fritz ainsi que sur des témoignages recueillis *in situ* pour délivrer une conclusion, qu'il juge définitive, sur les raisons de l'émergence d'une telle légende géographique :

> Le P. Fritz place de plus dans sa Carte une grande peuplade de Manaos dans le même canton ; il la nomme *Yenefiti.* C'est sans doute le nom que les Manaos lui donnoient en leur langue. Ce nom n'est plus connu aujourd'hui, au moins je n'ai pû rien découvrir sur cela ; ce qui n'a rien d'extraordinaire, la nation Manaos ayant été transplantée & dispersée ; mais *il est très-possible & même vrai-semblable, qu'on ait nommé Manoa le chef-lieu ou la capitale des Manaos.* Je ne m'arrête point à former des conjectures sur l'étymologie de Parima. Je m'en tiens aux faits constants. Les Manaos […] étoient voisins d'un grand lac et même de plusieurs grands lacs ; *les Manaos tiroient de l'or de l'Iquiari, & en faisoient de petites lames : voilà des faits vrais, qui ont pû à l'aide de l'exagération, donner lieu à la fable de la ville de Manoa & du lac doré.* […] Si on trouve qu'il y a bien loin des petites lames d'or des Manaos, aux toits d'or de la ville de Manoa, & qu'il n'y a pas moins de différence entre les paillettes de ce métal, dérobées des mines par les eaux de l'Iquiari, & le sable d'or de Parima ; *on ne peut nier que d'une part l'avidité & la préoccupation des Européens qui vouloient à toute force trouver ce qu'ils cherchoient, & de l'autre le*

---

[1] *Ibid*., p. 440-441, c'est l'auteur qui souglie.
[2] *Ibid.*, p. 452, c'est l'auteur qui souligne.
[3] *Ibid.*
[4] Walter Raleigh, *The discovery of the large, rich, and beautiful Empire of Guiana, with a relation of the great and golden city of Manoa (which the Spaniards call El Dorado)*, Londres, Robinson, 1596. Il y défend l'existence de l'Eldorado.
[5] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 452
[6] *Ibid*.

> *génie menteur & exagératif des Indiens intéressez à écarter des hôtes incommodes, ont pû facilement rapprocher des objets si éloignez en apparence, les altérer & les défigurer au point de les rendre méconnoissables. L'histoire des découvertes du Nouveau-monde, fournit plus d'un exemple de pareilles métamorphoses*[1].

C'est moins la destruction de la légende de l'Eldorado qui intéresse La Condamine que l'explication rationnelle des conditions qui ont rendu possible son existence dans les esprits européens. Pour cela, il s'appuie sur des informations – qu'il juge fiables – sur la forme et le cours des fleuves et sur les peuples indigènes. L'approche rationnelle de la légende, comme un fait historique plus que comme une simple élucubration, doit construire un système d'interprétation adossé à une collecte minutieuse d'informations non-contradictoires et d'observations personnelles (ou tirées de témoins de confiance) : on retrouve, dans un récit de voyage, le rapport critique aux sources et à l'information caractéristique de l'écriture des Lumières[2]. Au récit légendaire, La Condamine oppose un contre-récit rationnel.

Cependant si La Condamine relègue l'Eldorado au rang de croyance infondée dans son récit, la carte du Marañón (fig. 4), jointe au récit, vient légèrement troubler sa démonstration. Il conserve dans sa carte la trace d'un lac (Marahi) situé relativement au même endroit que l'habituel lac Parimé, lieu qui a longtemps été considéré pour être le fameux lac rempli d'or[3]. Neil Safier y voit un acte délibéré, voué à satisfaire les attentes d'un public avide de récits fabuleux[4]. Sans souscrire complètement à cette interprétation, il faut admettre qu'elle pointe tout de même les ambiguïtés cartographiques et rhétoriques de l'Académicien. La Condamine a recomposé la carte du Marañón, selon ce qu'il pensait être les critères de scientificité du temps et selon les cartes qui le précédaient, comme celle du père Fritz qui apparaît en filigranes. Un lac est bien présent, et on comprend qu'il pourrait être le lac Parimé si, en comparant le texte et la carte, on se souvient que La Condamine sous-entendait une équivalence toponymique entre Mara-hi et Parimé (ou Parima). Il se situe à peu près à l'emplacement supposé de Parimé, mais il est si différent des mers intérieures généralement dessinées qu'il passerait presque inaperçu.

En revanche, même en admettant que la carte de La Condamine ne joue d'aucune ambiguïté vis-à-vis de l'Eldorado, il faut remarquer que, dans le récit de l'Académicien, la fascination pour l'or persiste tout de même. Si la ville dorée doit disparaître, il n'en est pas de même pour les raisons qui ont mené à sa création fabuleuse. Après avoir quitté Jaén, La Condamine va rejoindre l'*embarcadero* pour commencer sa navigation de l'Amazone :

---

[1] *Ibid*., p. 453-454, je souligne.

[2] Voir Jorge Cañizares-Esguerra, *How to Write the History of the New World…*, *op. cit.*

[3] Sur le lac Parimé, l'Eldorado, et la place de La Condamine dans cette longue histoire, du XVI^e^ siècle jusqu'aux *Partage des eaux* d'Alejo Carpentier, voir Catherine Alès et Michel Pouyllau, « La Conquête de l'inutile. Les géographies imaginaires de l'Eldorado », *L'Homme*, vol. 32, n^o^ 122, 1992, p. 271-308.

[4] Neil Safier, *Measuring the New World…*, *op. cit.*, p. 62.

> Dans ce trajet je traversai plusieurs torrens, qui baignent sans doute des mines d'Or fort riches, puisqu'ils charrient & déposent sur leurs bords un sable mêlé de grains & de paillettes de ce métal. Après les grandes pluies, un homme peut en recueillir un gros & quelquefois deux en une journée. Cependant les Indiens du voisinage ne vont en chercher que lorsqu'ils sont contraints de payer leur taille ou capitation, qu'on appelle leur *tribut* ; encore ne se chargent-ils que de la quantité nécessaire pour satisfaire à leur taxe. Le surplus ne serait pour eux qu'un poids incommode, & ils fouleroient aux pieds tout l'or du monde, plûtôt que de se donner la peine de le ramasser & de le trier[1].

Il n'est certes pas question de l'Eldorado à proprement parler, mais ces remarques nourrissent une vision de l'Amazonie comme une terre très riche. Ce que dit La Condamine pourrait s'entendre comme le pendant ethnographique de ce qui deviendra, sous la plume de Voltaire, le mépris des Doradiens pour la « boue jaune[2] ». L'étonnement face à l'indifférence des indigènes pour l'or, qui ne lui donnent aucune valeur pécuniaire, dit en creux son importance aux yeux de l'Européen. Si la légende de l'Eldorado se trouve abolie, l'imaginaire doradien demeure quant à lui bien présent dans les représentations de l'Amazonie et de l'Amérique en général.

L'utopie transformée : Voltaire et l'Eldorado

La dimension utopique de l'Eldorado voltairien, tel qu'il est décrit dans *Candide*, a donné lieu à plusieurs interrogations quant à la portée qu'il fallait donner à cette construction fictionnelle[3]. L'utopie voltairienne, traversée par de nombreuses contradictions, se présente davantage comme une fiction, qui, par l'impossible perfection qu'elle manifeste, révèle son incapacité à être comprise comme un modèle social désirable, voire comme une utopie politique digne de ce nom. L'Eldorado de Voltaire doit donc se comprendre comme une critique de l'utopie même, qui s'écroule sous le poids de sa perfection[4].

L'Eldorado n'apparaît pas uniquement dans le conte. Dans un ajout de 1761 de l'*Essai sur les mœurs*, son histoire est rapidement évoquée pour arriver à la conclusion, probablement inspirée de La Condamine, de l'inexistence de ce lieu, dont il ne reste que le nom :

---

[1] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 407-408, c'est l'auteur qui souligne.

[2] Voltaire, *Candide, ou L'Optimisme*, éd. R. Pomeau, *OCV*, t. 48, 1980, chap. XVIII, p. 192.

[3] Voir Roger Barny, « À propos de l'épisode de l'Eldorado dans *Candide* (littérature et idéologie) », dans Roger Barny (dir.), *Affrontements de classes et création littéraire*, Paris, Les Belles Lettres, 1973, t. II, p. 11-30 ; Donna Isaacs Dalnekoff, « The meaning of Eldorado: utopia and satire in *Candide* », *SVEC*, n° 127, 1974, p. 41-59 ; Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991, p. 660-691 ; Bronislaw Baczko, « Les richesses de l'Eldorado », dans Jacques Berchtold et Michel Porret (dir.), *Être riche au siècle de Voltaire*, Genève, Droz, 1996, p. 195-203.

[4] Comme l'écrivait Michèle Duchet, « s'il construit de toutes pièces un modèle utopique, c'est précisément pour démontrer la vanité de tout espoir utopique : l'homme ne peut pas vivre dans cet état de perfection et de même que nul alchimiste n'a pu créer de l'or, de même l'Eldorado n'est qu'un rêve, car on ne change pas plus la nature de l'homme qu'on ne transmue les métaux. » (*Anthropologie et histoire…*, *op. cit.*, p. 316). Voir aussi Donna Isaacs Daknekoff, « The meaning of Eldorado… », art. cité, p. 58.

> On disait que la famille des incas s'était retirée dans ce vaste pays dont les limites touchent à celles du Pérou ; que c'était là que la plupart des Péruviens avaient échappé à l'avarice et à la cruauté des chrétiens d'Europe ; qu'ils habitaient au milieu des terres, près d'un certain lac Parima dont le sable était d'or ; qu'il y avait une ville dont les toits étaient couverts de ce métal : les Espagnols appelaient cette ville *Eldorado* ; ils la cherchèrent longtemps.
> Ce nom d'Eldorado éveilla toutes les puissances. La reine Élisabeth envoya en 1596 une flotte sous le commandement du savant et malheureux Raleigh, pour disputer aux Espagnols ces nouvelles dépouilles. Raleigh, en effet, pénétra dans le pays habité par des peuples rouges. Il prétend qu'il y a une nation dont les épaules sont aussi hautes que la tête. Il ne doute point qu'il n'y ait des mines : il rapporta une centaine de grandes plaques d'or et quelques morceaux d'or ouvragés ; mais enfin on ne trouva ni de ville Dorado, ni de lac Parima[1].

Évoqué au détour d'un chapitre sur les possessions françaises, l'Eldorado n'est qu'une étape du récit historique, qui doit son importance non pas à la réalité géographique qu'il désigne, mais à l'effet qu'il a eu sur les esprits cupides. C'est d'ailleurs moins l'Eldorado en soi qui intéresse l'historien que le voyage et la figure héroïco-tragique de Raleigh. Le « on disait » qui l'introduit en fait davantage une rumeur qu'une légende, et encore moins un fait.

Candide et Cacambo entrent dans le « Dorado » après avoir franchi un seuil physique dangereux. On sait que Voltaire avait dans sa bibliothèque les récits de son ami La Condamine, dont il s'est servi pour la rédaction du conte[2]. Comme le voyageur, Candide et Cacambo cherchent à rejoindre Cayenne. La Condamine devait passer par le Pongo de Manséricheé, une « porte[3] » formée par le rétrécissement soudain du fleuve. Dans les deux récits, le cours du fleuve s'accélère, une voûte sombre se forme et l'embarcation frappe des rochers :

> le canal se rétrécissoit à vûe d'œil, la vîtesse du courant & le bruit des vagues augmentoient à proportion. Bien-tôt je me trouvai dans une galerie étroite, profonde & tortueuse, minée par les eaux dans le roc, & éclairée seulement par le haut. Quelques pans du rocher & plusieurs arbres qui s'avancent en saillie, comme pour former une voûte, rendent le jour plus sombre[4].

Le voyage fictif vers Eldorado ne diffère guère : « La rivière s'élargissait toujours ; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve, resserré en cet endroit, les porta avec une rapidité et un bruit horrible[5]. » Contrairement aux autres espaces américains traversés par les voyageurs du conte (à Buenos Aires, dans la réduction jésuite, chez les Oreillons), celui-ci n'a aucun rapport avec le réel, tel que l'ont transmis la tradition historique ou les récits de voyage. Le discours du vieillard à Candide est très ambigu :

---

[1] Voltaire, *Essai sur les mœurs…*, *op. cit.*, chap. 151, p. 265, c'est l'auteur qui souligne.

[2] Gianluigi Goggi, « L'entrée dans l'Eldorado : l'intertexte de *Candide* », dans Nicholas Cronk et Nathalie Ferrand (dir.), *Les 250 ans de* Candide *: lectures et relectures*, Louvain, Peeters, 2014, p. 347-360.

[3] « Pongo, anciennement Puncu dans la langue du Pérou, signifie *porte*. » (La Condamine, *Relation abrégée…*, *op. cit.*, p. 39).

[4] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 415 (la version de 1745 ne contient pas cette description).

[5] Voltaire, *Candide*, *op. cit.*, chap. XVII, p. 183. Pour le rapprochement des deux textes, voir Catherine Alès et Michel Pouyllau, « La Conquête de l'inutile… », art. cité, p. 292.

> Les Espagnols ont eu une idée confuse de ce pays, ils l'ont appelé *El Dorado*, et un Anglais, nommé le chevalier Raleig, en a même approché il y environ cent années ; mais, comme nous sommes entourés de rochers inabordables et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui, pour en avoir nous tueraient tous jusqu'au dernier[1].

Le vieillard mêle des faits historiques (le toponyme espagnol, le voyage de Raleigh) et des éléments inventés (la topographie et l'origine de ce peuple). Contrairement à ce qu'écrira un peu plus tard le même Voltaire dans l'*Essai sur les mœurs*, l'Eldorado est dans le conte un lieu d'origine, et non un lieu d'arrivée ; il aurait protégé les Doradiens de l'invasion, alors que le récit traditionnel en fait le dernier refuge des Incas. Le vieillard dit l'existence de l'Eldorado et en même temps l'inexistence de la légende rapportée par les Espagnols. Leur « idée confuse » est pourtant la seule qui soit connue : ce que dit le vieillard est une invention de Voltaire, qui reprend l'Eldorado pour en détruire le récit commun. Pourtant le seul nom qui apparaît est bien le nom fautif et vide de sens, et le conte ne vient pas renommer le lieu. L'Eldorado de Voltaire en devient anonyme, ou il est du moins toujours perçu du point de vue européen, empêchant les personnages d'accéder à la réalité (même seulement toponymique) du lieu[2].

L'utopie doradienne est fragile, constamment interrogée dans le récit. Par l'importance du thème de l'argent, dans son sens monétaire, on assiste à une sorte de perte de valeur de l'utopie. Certes, le passage par l'Eldorado transforme la situation matérielle et intellectuelle de Candide, mais la suite du conte est rythmée par la perte progressive de tout l'or accumulé par les voyageurs. L'utopie se trouve en crise : l'espace trop idéal est un lieu d'ennui, d'où Candide souhaite partir, et termine par n'être, à la fin du conte, qu'un souvenir ému. L'Eldorado de *Candide* est plein de contradictions d'ordre financier, qui font apparaître ses failles. La « boue jaune » de l'Eldorado est faite d'or, mais aucun des personnages ne comprend quelle est la monnaie en vigueur. Ce qui pour eux a une valeur pécuniaire (les métaux précieux) ne reçoit que du mépris de la part des Doradiens : « Vous n'avez pas sans doute de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement[3]. » Eldorado dispose donc bien d'un système financier et économique, que le conte vient toujours miner de l'intérieur : contre toute vraisemblance, la monnaie est la livre sterling[4], et le proto-socialisme qui y règne est si ambigu qu'il ne peut apparaître comme un modèle économique à suivre[5].

---

[1] Voltaire, *Candide*, *op. cit.*, chap. XVIII, p. 188.
[2] La Condamine faisait justement l'inverse, en proposant des alternatives au toponyme.
[3] *Ibid*., chap. 17, p. 186.
[4] *Ibid.*, chap. 18, p. 193.
[5] Voir Donna Isaacs Dalnekoff, « The meaning of Eldorado… », art. cité, p. 52-53.

L'argent n'a pas de valeur pour les Doradiens (qui sont, en ce sens seulement, de vrais Américains), et il perd de sa valeur une fois sorti de l'Eldorado par Candide et Cacambo. Les moutons disparaissent les uns après les autres, mais Candide demeure riche. L'argument de l'Eldorado modifie toute la suite du récit et l'existence du protagoniste : il peut retrouver Cunégonde et l'Europe. Mais la seconde moitié du conte raconte aussi l'histoire d'une dépense ininterrompue, jusqu'à la disparition complète de l'or de l'Eldorado. L'or, pourtant abondant au départ, permet à peine un retour à l'état d'avant la sortie de Westphalie. Candide est un piètre financier. C'est par l'image de la perte qu'apparaît pour la dernière fois Eldorado dans le conte. Pangloss affirme à Candide : « si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches[1]. » La fin du conte dit un « évanouissement progressif du mythe de l'univers paradisiaque[2] ». Il faut sortir du « pays où tout va bien[3] », car il ne vaut pas la conquête du monde. Candide voulait faire – ou Voltaire voulait le montrer en train de faire – comme tous les Européens qui ont cru pouvoir s'enrichir en Amérique : « Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres ; au lieu que si nous retournons dans notre monde, seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que les rois ensemble[4] ». Il est un lieu de passage et de transformation pour le personnage principal, jamais le but à atteindre[5]. L'utopie doradienne, après la déconstruction de la légende opérée par La Condamine, est transformée en une fiction plaisante. C'est à la fois l'Eldorado, comme lieu désirable et destination des voyageurs cupides, et l'utopie comme structure de pensée qui sont liquidés. Si l'Eldorado existe, ce n'est que dans la fiction – celle de l'imagination des voyageurs, ou celle des littérateurs.

TROUBLES GÉOGRAPHIQUES

LES INDÉCISIONS DE L'IMAGINAIRE GÉOGRAPHIQUE AMÉRICAIN

Est-il vrai, comme l'affirmait Gilbert Chinard en 1913, que le « sauvage américain, tel qu'on l'imaginera en France pendant très longtemps, sera aussi bien le sauvage du Nord que le

[1] Voltaire, *Candide*, *op. cit.*, chap. XXX, p. 260.
[2] Roger Barny, « À propos de l'épisode de l'Eldorado… », art. cité, p. 14.
[3] Voltaire, *Candide*, *op. cit.*, chap. XVII, p. 186.
[4] *Ibid*., chap. 18, p. 191.
[5] Candide, passé par l'Eldorado, peut enfin critiquer la philosophie de l'optimisme de son maître (voir Donna Isaacs Dalnekoff, « The meaning of Eldorado… », art. cité, p. 58).

sauvage du Sud[1] » ? C'est peut-être vrai si l'on cherche à s'imaginer quelle serait l'idée-reçue du « sauvage américain » dans les mentalités françaises d'Ancien Régime.

La conception et la réception d'*Alzire* met en évidence les contradictions qui traversent la connaissance et la compréhension du monde américain. Si Voltaire s'était attaché à étudier minutieusement l'histoire de l'invasion et de la colonisation du Pérou, les mises en scène de sa pièce à partir de 1736 n'essaient pas de reproduire un quelconque environnement péruvien[2]. Les décors et les costumes, tels qu'ils sont connus, ne manifestent aucune « couleur locale » américaine. À peine Voltaire indique-t-il, dans une lettre de 1760, de vêtir Alzire d'une « jupe garnie de plumes[3] », seul détail vaguement exotique qui permettrait d'identifier le personnage américain, en reprenant par ailleurs un trait qui dénote davantage la sauvagerie que la royauté inca. Il semble aussi que la critique n'ait pas saisi la spécificité géographique et historique de la pièce, confondant souvent le Pérou et le Mexique. Les reprises parodiques de la pièce, notamment *Les Sauvages* de Romagnesci et Riccoboni en mars 1736, disent aussi un flottement géographique dans sa réception, qui utilise davantage une vision stéréotypée du « sauvage » américain, empruntée à la figure de l'Iroquois ou du cannibale caribéen[4].

Dans *Alzire*, le Pérou est important dans la mesure où il est l'espace de la conquête espagnole. Mais en ce sens, il pourrait presque être interverti avec le Mexique – à ceci près qu'il était sans doute plus facile de broder sur les malheurs de la conquête espagnole en partant du canevas de l'histoire de Pizarro que de celle de Cortés. C'est moins la géographie du Pérou que son histoire qui informe la pièce. La première réplique de Gusman reprend des tropes généraux pour dessiner une Amérique métaphorique : « J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère, / Dans ces climats brûlants, j'ai vaincu sous mon père[5] ». Le lieu commun géographique la zone torride comme antipode rejoint l'image de l'Amérique est le monde de la sauvagerie conquise et à civiliser (« L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs[6] »). Si « couleur locale » il y a, elle ne porte pas sur une géographie, même imaginaire ou allusive, du Pérou, mais sur des traits saillants de l'histoire de la conquête espagnole et des mœurs des Incas. L'invasion informe toute la pièce, et notamment la relation de pouvoir entre Alzire et Gusman. Montèze, son père, devenu vassal, dit à Alvares : « Je la donne à ton fils, je la mets dans ses

[1] Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique…*, *op. cit.*, p. 2.
[2] T. E. D. Braun, « Introduction », dans Voltaire, *Alzire, ou les Américains*, éd. T. E. D. Braun *OCV*, t. 14, p. 6-12.
[3] *Ibid*., p. 57.
[4] Isabelle Ligier-Degauque, « Lumières et colonisation : relecture d'*Alzire ou les Américains* de Voltaire », *Littératures*, n° 62, 2010, p. 37-40.
[5] Voltaire, *Alzire…*, *op. cit.*, acte I, scène 1, p. 126.
[6] *Ibid*., p. 132.

bras, / Ainsi que le Potoze, Alzire est sa conquête ». Symbole de la richesse du Pérou, les mines de Potosí font du corps de la jeune femme un nouveau territoire à conquérir, et un des plus importants, puisqu'il assurera la domination complète des Espagnols.

Les fictions américaines ne semblent pas chercher à produire un miroir de la géographie de l'Amérique du Sud ou des Caraïbes : il s'agit moins de faire voir l'espace américain que de l'utiliser dans une narration ou à des fins imaginaires ou idéologiques. La partie américaine de *Candide*, à l'exception du récit de l'entrée dans l'Eldorado, escamote les descriptions : une fois le bateau arrivé à Buenos Aires, on se trouve tout de suite auprès du Gouverneur ; après leur fuite de la mission jésuite, Candide et de Cacambo entrent « dans une belle prairie entrecoupée de ruisseaux[1] », mais ce seront les seules indications géographiques. Le conte de Saint-Lambert, *Ziméo*, s'ouvre sur une description bucolique de l'île de la Jamaïque :

> Les affaires de mon commerce m'avoient conduit à la Jamaïque ; la température de ce climat brûlant & humide avoit altéré ma santé, & je m'étois retiré dans une maison située au penchant des montagnes, vers le centre de l'isle; l'air y étoit plus frais & le terrain plus sec qu'aux environs de la ville ; plusieurs ruisseaux serpentoient autour de la montagne qui étoit revêtue de la plus belle verdure ; ces ruisseaux alloient se rendre à la mer, après avoir parcouru des prairies émaillées de fleurs & des plaines immenses couvertes d'orangers, de cannes à sucre, de cassiers, & d'une multitude d'habitations[2].

L'ouverture du conte reprend la plupart des lieux communs géographiques et climatiques sur la zone torride et les Caraïbes, et sert avant tout à créer un contraste saisissant avec les descriptions des horreurs de l'esclavage qui suivent. Le conte doit se comprendre comme la révélation de l'envers de ce décor naturel idéalisé. La description géographique américaine est le plus souvent transfigurée par un imaginaire exotique quand elle n'est pas simplement effacée.

L'espace est mis au service d'une image de l'Amérique ou d'une idée à développer. Dans la pièce de Voltaire, il est le lieu de la conquête et de la tyrannie espagnole, et en même temps un espace dont le devenir est certain : l'Amérique sera civilisée. Dans l'*Entretien sur la pluralité des mondes*, Fontenelle utilise l'image de l'Amérique (caribéenne) d'avant la conquête comme double révélateur de l'Europe qui permet de faire saisir l'idée d'un voyage, apparemment impossible, entre la Terre et la Lune :

> Remettez-vous dans l'esprit l'estat où estoit l'Amerique avant qu'elle eust esté découverte par Cristophle Colomb. Ses Habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoistre les Sciences, ils ne connoissoient pas les Arts les plus simples, & les plus nécessaires. Ils alloient nuds, ils n'avoient point d'autres armes que l'Arc, ils n'avoient jamais conçeu que des hommes peussent estre portez par des Animaux ; ils regardoient la Mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignoit au Ciel, et au-delà duquel il n'y avoit rien[3].

[1] Voltaire, *Candide*, *op. cit.*, chap. XVI, p. 176.
[2] Saint-Lambert, *Ziméo*, dans *Les Saisons*, Amsterdam, s.l., 1769, p. 226.
[3] Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Blageart, 1686, p. 142-143.

La géographie, en partie fantasmée, des indigènes vaut moins pour elle-même que pour sa capacité à faire admettre la relativité des certitudes quant aux possibilités scientifiques et techniques : l'Europe est aussi ignorante pour envisager un voyage sur la Lune que ne l'étaient les indigènes américains pour envisager de travers l'océan, or, si l'un est possible, rien n'empêche que l'autre le devienne[1].

Le trouble géographique ou l'usage métaphorique de l'Amérique est un trait courant de la littérature française, qui tend à réduire l'exotisme américain à des traits plus ou moins stéréotypés de « l'ailleurs ». Dans les ouvrages traitant de l'Amérique comme dans les récits de voyage, la tension vers une connaissance précise des lieux et des mœurs est claire, même si elle coexiste avec une vision parfois confuse du monde américain. La portée géographique et ethnographique d'une partie de la littérature des Lumières est parfois troublée par son ambition philosophique et anthropologique : le discours sur l'Homme se substitue à la description des usages particuliers, puisque chaque expression particulière de l'humanité doit aider à construire un savoir général sur celle-ci. C'est notamment le cas dans les ouvrages anthropologiques (avant la lettre) du XVIII[e] siècle, de Lafitau à Cornélius de Pauw. Pour le premier, malgré la connaissance précise des peuples canadiens, la description des coutumes semble toujours tendue vers l'énonciation d'un discours général, construisant une anthropologie chrétienne unique[2].

Les récits de voyage ne sont pas exempts de cette tension entre une volonté de connaissance fine des espaces et des êtres rencontrés, et une écriture qui tend parfois à réduire l'étrangeté, géographique ou anthropologique, à des structures ou des stéréotypes connus. Certains récits de voyage donnent une lecture orientale de l'Amérique du Sud et des Caraïbes. Il ne s'agit pas d'une représentation cohérente ni communément partagée, mais qui mérite d'être relevée par sa récurrence, aussi parce qu'elle se retrouve dans une partie de la littérature non-viatique. Elle fait apparaître un certain flottement dans les représentations des autres et des espaces non-européens, comme si, après tout, l'étrangeté manifestait des caractéristiques communes d'une partie du globe à une autre. Le récit de Durret-Bachelier utilise la comparaison

[1] « Cependant voilà un beau jour le Spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui se présente à eux. De grands Corps énormes qui paraissent avoir des aîles blanches, qui volent sur la Mer, qui vomissent du feu de toutes parts, & qui viennent jetter sur le rivage des Gens inconnus, tout écaillez de fer, disposant comme ils veulent de Monstres qui courent sous eux, et tenant en leur main des Foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus ? Qui a pû les amener par-dessus les Mers ? Qui a mis le feu en leur disposition ? Sont-ce des Dieux ? Sont-ce les enfants du Soleil ? Car assurément ce ne sont pas des hommes. Je ne sçay, Madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Amériquains, mais jamais il ne doit en avoir esté une égale. Après cela je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. » (*Ibid.*, p. 146-147).

[2] Voir Andreas Motsch, *Lafitau et l'émergence du discours ethnographique*, Paris, PUPS, 2001.

orientale pour évoquer les peuples indigènes situés, comme toujours dans cette relation de voyage fantaisiste, dans un non-lieu tropical qui ressemble par endroits aux Caraïbes. Ainsi, une fois l'équateur passé, décrit-on ses habitants (« il est à propos pour la satisfaction du Lecteur de dire icy quelque chose des mœurs & des coutumes des peuples qui l'habitent[1] »), confondant la ligne imaginaire et un territoire. La suite est une compilation de lieux communs relatifs aux mœurs des ethnies caribéennes ou amazoniennes, dans laquelle on peut lire par exemple, au sujet des mariages, que les hommes polygames « prennent autant de femmes qu'ils veulent, à peu prés comme dans la Loy de Mahomet[2] », ou encore à propos des habitudes alimentaires, que les femmes mangent « avec leurs filles sur une espece de *sofa* où elles demeurent assises pendant le jour sur des carreaux[3]. » Le mot « sofa » est accompagné d'une note expliquant : « Le sofa dans ces pays-là, ainsi qu'en Espagne, en Turquie, en Barbarie, est un plancher garni de tapis élevé d'un pied de terre, large de cinq, & de la longueur de la chambre[4]. »

L'orientalisme américain est repris dans une partie de la littérature fictionnelle. À l'ouverture des *Lettres d'une Péruvienne*, l'éditeur précise : « On s'est contenté de supprimer (surtout dans les premieres Lettres) un grand nombre de termes & de comparaisons Orientales, qui étoient échappées à Zilia[5] ». Françoise de Graffigny reprenait pourtant juste avant la plupart des éléments connus de la civilisation inca pour en faire, d'après l'Inca Garcilaso et Voltaire, un éloge, tout en plaçant le roman dans le sillage d'une connaissance historique véritable[6]. L'usage du terme *oriental* doit de toute évidence se comprendre comme un synonyme d'étranger lointain, et sans doute d'étranger lointain vivant dans un pays (supposément) chaud, puisque cette vision orientale de l'Amérique ne semble concerner que sa partie méridionale. Dans la deuxième édition, en 1752, cette phrase de l'« Avertissement » est transformée, et le style oriental de Zilia disparaît, ramené à une simple étrangeté[7]. La correction va de pair avec l'introduction d'une « Introduction historique » qui synthétise l'ouvrage historique de Garcilaso au sujet des rois, des mœurs, de la religion, des arts et du gouvernement des Incas. Françoise de Graffigny y dresse le portrait d'une civilisation simple mais vertueuse et juste. L'introduction historique vient prolonger l'appareil de notes qui expliquent certains termes

[1] Durret et Bachelier, *Voyage de Marseille à Lima…*, *op. cit.*, t. I, p. 89.
[2] *Ibid*., p. 91.
[3] *Ibid*., p. 161.
[4] *Ibid*., p. 161.
[5] Françoise de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne*, s.l.n.d [1747], p. vii.
[6] « Avec tant de lumieres répandues sur le caractere de ces peuples, il semble que l'on ne devroit pas craindre de voir passer pour une fiction des Lettres originales, qui ne font que développer ce que nous connoissons déjà de l'esprit vif & naturel des Indiens ; mais le préjugé a-t-il des yeux ? Rien ne rassure contre son jugement, & l'on se seroit bien gardé d'y soumettre cet Ouvrage, si son Empire étoit sans borne. » (*Ibid*, p. v).
[7] « On s'est contenté de supprimer un grand nombre de figures hors d'usage dans notre stile » (Françoise de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne*, Paris, Duchesne, 1752, p. 6-7).

incas ou viennent donner quelques précisions ethnographiques que l'écriture épistolaire, pour ne pas rompre la vraisemblance exotique, ne vient pas éclaircir. Malgré cela, le monde inca n'apparaît presque pas, il est plutôt esquissé par touches. Les seuls moments péruviens du roman se situent dans le temple des Vierges où vivait l'héroïne avant son rapt. Dans la deuxième lettre de Zilia, elle rappelle à Aza leur première rencontre dans le temple des vierges :

> je me rappelle sans cesse ce jour fortuné, où ton Père, mon souverain Seigneur, te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir réservé à lui seul, d'entrer dans l'intérieur du Temple ; je me représente le spectacle agréable de nos Vierges, qui, rassemblées dans un même lieu, reçoivent un nouveau lustre de l'ordre admirable qui régne entr'elles : tel on voit dans un jardin l'arrangement des plus belles fleurs ajouter encore de l'éclat à leur beauté[1].

Mais l'espace du temple s'efface doublement : d'abord par la présence irradiante d'Aza, qui concentre tous les regards ; et ensuite parce que cette scène relève davantage d'une transposition à la péruvienne du *topos* de l'irruption masculine dans un harem[2]. Malgré le décor inca, il s'agit plutôt d'écrire une scène *lisible* pour le public français, grâce à la reprise d'un motif oriental déjà assimilé.

Dans l'épopée d'Anne-Marie du Bocage, le temple de la reine Vascona, pourtant d'abord décrit à travers des références précises à la littérature historique, prend une dimension orientale qu'annonçait déjà la gravure à l'ouverture du livre VI (fig. 5) :

> À ces mots, tous les mets qu'enfantent la nature
> Sous de vastes lambris s'offrent à leurs desirs :
> L'air qu'agite un Esclave y forme des Zéphirs :
> Autour des Murs sculptés, des Singes d'or sans nombre
> De Torches de Santal éclairent la nuit sombre ;
> Des Chiffres colorés y retracent aux yeux,
> Les faits que le Cacique aprit de ses Ayeux :
> Et sur de triples rangs de perles enchaînées,
> On calcule en chantant son Régne & ses années :
> Du dos d'une Tortue on lui forme un Sopha[3].

Cinq notes viennent expliquer ce passage : à la mention des esclaves, l'autrice explique qu'il s'agit d'une coutume des « Climats où la chaleur est excessive », le santal est un « bois odoriférant des Indes », sans préciser qu'il s'agit des Indes orientales, les « Chiffres colorés » renvoient à la pictographie mexicaine, que Du Bocage a tirée de l'*Histoire du Mexique* de Solis,

[1] Françoise de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne* [1747], *op. cit.*, lettre II, p. 22.

[2] Comme l'écrit Christophe Martin : « L'entrée souveraine d'Aza situe le temple des Vierges du côté du harem beaucoup plus que du couvent de femmes. On y retrouve, en effet, la plupart des ingrédients de la scène d'élection : l'assemblée féminine indifférenciée ; la métaphore d'une royauté solaire comme principe d'une renaissance renvoyant le passé de la jeune femme à une parfaite nullité ; et surtout peut-être, le point de vue féminin s'efforçant d'adopter celui du sujet masculin. Or, le roman de Mme de Graffigny ne semble ménager aucune distance critique à l'égard d'une scène que Zilia rappelle avant tout pour effacer le traumatisme de l'irruption des Espagnols à l'intérieur de ce temple. » (*Espaces du féminin…*, *op. cit.*, p. 94).

[3] Du Bocage, *La Colombiade…*, *op. cit.*, chant VI, p. 105-106.

les « perles » – en réalité des grains de maïs colorés qui servent à compter – sont issus de la civilisation inca, alors que Vascona est la reine de Jaragua, partie de l'île d'Hispaniola. On retrouve la mention orientalisante par excellence du sofa, cette fois hybridée avec la tortue, essentiellement américaine. Seul le terme, devenu générique, de « cacique » désigne le monde caribéen. Tout cette description superpose donc des réalités géographiques et historiques bien différentes, mêlant plusieurs espaces américains à des représentations de l'ailleurs oriental, pour créer une vision spectaculaire, superlative et radicalement étrangère de l'appréhension du monde américain par Colomb.

Ce passage par l'Orient dit à la fois la difficulté d'exprimer un monde étranger, et une volonté de le ramener à un imaginaire peut-être plus facilement saisissable. Si ce recours vient parfois remplacer l'Amérique, il est sans doute d'abord utilisé comme un moyen-terme qui permet de donner une idée de ce qui, sans lui, resterait inintelligible. Il dit aussi un rapport non pas tant à l'Amérique elle-même qu'à l'ensemble du monde étranger, et surtout à l'Espagne, pays le plus *oriental* de l'Europe, qui a aussi transmis à l'Amérique cette part d'elle-même. L'Amérique méridionale est lue comme un prolongement d'autres territoires méridionaux, par transposition des lieux communs et des préjugés qui y sont associés. L'image de l'Espagne au XVIII^e^ siècle se prolonge vers les colonies[1]. Diderot, dans l'*Histoire des deux Indes*, met ainsi sur le même plan « le despotisme oriental » et « l'indolence Espagnole » qui prive le monde des richesses de l'Amérique du Sud[2], et compare « la manie de léguer à l'église » qui sévit au Pérou au *Waqf* arabe : « Ici, l'on attache sa fortune à un *minaret*, pour l'assurer à son héritier ; là, on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastère, par crainte d'être damné[3]. » La comparaison orientale devient synonyme de mode de vie méridional, qui permet de rassembler des parties éparses du monde. Girod-Chantrans file cette image tout au long de son récit pour décrire les plantations de Saint-Domingue :

> Chaque propriétaire vivant ici sur son bien, ou son fondé de procuration, peut être regardé comme un petit *sultan*. L'économe de l'habitation, le raffineur, l'écrivain, tous personnages blancs sont, si l'on veut, ses *visirs*. Les commandeurs, gens de confiance, choisis parmi les negres créoles, faits pour suivre & diriger les travaux, aux ordres des blancs, sont des especes de *cadi*. Là finirent les dignités[4].

La plantation prend l'allure d'un sérail dégradé : le raffinement sensuel du monde oriental se heurte au système esclavagiste, les quelques « dignités » de pacotille laissant place ensuite à

[1] Voir Manfred Tietz, « L'Espagne dans l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal », dans Hans-Jürgen Lüsebrink et Manfred Tietz (dir.), *Lectures de Raynal…*, *op. cit.*, p. 99-130.

[2] « Depuis trop long-tems, le despotisme oriental, l'indolence Espagnole privent le globe d'un si grand avantage. » (Diderot, dans H80, livre VIII, chap. XXXV, p. 448).

[3] *Ibid.*, livre VII, chap. XXXI, p. 223.

[4] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 130

« la vile populace, negres & négresses, destinés sans distinction aux travaux les plus rudes & à des châtimens barbares pour les moindres fautes[1]. » L'image orientale sert à soutenir une vision despotique et rétrograde de ces parties de l'Amérique, qu'il s'agisse d'un prolongement d'une vision dépréciative de l'Espagne ou bien d'une image fantasmée du despotisme oriental, popularisée par la fiction romanesque et les voyages en Orient tout au long des XVII^e^ et XVIII^e^ siècle[2]. Le discours sur l'exotisme américain s'en trouve hybridé ou, plutôt, métissé, le discours orientalisant venant d'une lecture déjà orientale de la péninsule ibérique.

La confusion ethno-géographique traverse, à des degrés variables, la production littéraire du XVIII^e^ siècle, pour laquelle l'autre et l'ailleurs ont plus de sens comme entité métaphorique ou philosophique que comme des réalités locales. On la retrouve dans l'*Histoire des deux Indes*, sous le mode de la superposition ou de la comparaison ; il a été noté, de même, que le personnage éponyme de l'*Alzire* de Voltaire semblait porter un nom moins inca que, peut-être, arabe[3]. Il faut rappeler que voyager en Amérique du Sud revient en quelque sorte à voyager en Espagne ou au Portugal car, malgré la distance et les différences notables qui séparent ces deux parties du monde, le sous-continent américain est intégré aux empires ibériques dont il constitue le prolongement. Le discours sur l'autre n'est jamais imperméable, même quand il s'agit de décrire une expérience individuelle de rencontre ou d'observation, à des imaginaires anthropologiques et politiques, dont l'usage sans doute comparatif ou explicatif confine parfois au brouillage, venant superposer l'une sur l'autre des formes de l'altérité.

LA GÉOGRAPHIE FUGITIVE DES CARAÏBES

Les épisodes caribéens du *Cleveland* et des *Avantures de Beauchêne* n'ont pas déchaîné la critique littéraire, éclipsés par une construction narrative complexe, et par des épisodes continentaux bien plus riches. L'étude de cette géographie romanesque reste encore faire. Il est remarquable que certaines études, pourtant annoncées comme portant l'Amérique dans chacun

[1] *Ibid*.

[2] Alain Grosrichard, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*, Paris, Éditions du Seuil, 1979 ; Edward W. Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* [1978], trad. C. Malamoud, Paris, Éditions du Seuil, 1980 ; Christophe Martin, Letizia Norci Cagiano et Laurence Plazenet (dir.), *La fable orientale : regards sur le Moyen-Orient à l'âge classique, 1630-1780*, Paris, Hermann, 2019.

[3] Michelle Buchanan, « Savages, noble and otherwise, and the French Enlightenment », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, n^o^ 15, 1986, p. 105. C'est ce que notait déjà Gilbert Chinard en 1913 : « Quand [Voltaire] nous avertit dans sa préface que sa tragédie est toute d'invention, cette prétention est en partie justifiée ; elle l'est entièrement en tout cas pour ce qui concerne la couleur locale, car seul le nom de la ville où se passe l'action, Los Reyes, autrement dit Lima rappelle la réalité américaine. Nulle part je n'ai trouvé le nom de Zamore, et celui d'Alzire me paraît plutôt arabe que péruvien : par son caractère même, l'héroïne n'a rien de particulièrement exotique. » (*L'Amérique et le rêve exotique…*, *op. cit.*, p. 238-239).

de ces deux romans, excluent ces passages et ces lieux, pour se concentrer exclusivement sur le Canada de Lesage ou la Caroline de Prévost, en particulier sur leur dimension anthropologique[1]. C'est dire si la géographie caribéenne dans ces deux romans passe inaperçue : et en effet, il est difficile d'y trouver une quelconque description. Pour cause : ce ne sont pas des lieux où on s'arrête. Les îles des Caraïbes sont des escales entre l'Europe et le continent américain, dans des romans où priment moins le lieu fixe que le voyage et le mouvement. Ces formes romanesques attestent selon Michèle Duchet de l'ancrage imaginaire du motif du voyage :

> L'aisance avec laquelle les personnages de Lesage ou de Prévost […] se déplacent dans un espace dilaté jusqu'aux confins du monde connu, l'envahissement du roman par un romanesque qui a délaissé la Carte du Tendre pour les courses lointaines et les navigations hasardeuses, montrent bien que non seulement les voyages sont entrés dans les mœurs, et les récits de voyages dans les bibliothèques, mais que la découverte du monde est devenue, pour la conscience collective, l'aventure humaine par excellence[2].

L'intérêt pour le voyage a pour conséquence l'effacement des lieux de ce même voyage, au profit d'un mouvement perpétuel. L'espace maritime a donc la primauté sur tout espace terrestre. Les personnages, qu'il s'agisse de Cleveland ou de Beauchesne, sont dans les Caraïbes des navigateurs. Arrivé à Cuba, Beauchesne désamorce d'entrée toute description de l'île : « À la hauteur de la partie Orientale de Cuba, dont nous commençions à découvrir les côtes, nous aperçûmes un Brigantin de quatorze pièces de canon[3]. » L'œil du flibustier passe de la côte au bateau : l'île n'a que peu d'intérêt pour un pirate.

L'arrivée des personnages dans les îles est assez significative de cet effacement de l'espace référentiel au profit d'un usage romanesque, parfois cavalier, des lieux. L'espace chez Prévost, comme chez Lesage, est avant tout un mouvement, et souvent un mouvement rapide. Les personnages semblent ballotés sur les flots. Le pilote qui mène Cleveland dans les Caraïbes n'a « qu'une connoissance incertaine de ces Mers, & des Isles dont elles sont remplies[4]. » La méconnaissance des lieux sert l'aventure, et plutôt d'accoster dans la partie colonisée de l'île, ils arrivent dans un « côté désert, ou peuplé seulement de Sauvages[5]. » L'entrée sur l'île apparaît sous le signe d'une désorientation, qui rejoue la peur de la rencontre malheureuse des

---

[1] Voir Philip Stewart, « L'Amérique de l'abbé Prévost : aspects documentaires de *Cleveland* », *The French Review*, vol. 49, n° 6, 1976, p. 868-882 ; Emmanuel Bouchard, « L'Amérique dans *Les Avantures de Monsieur Robert Chevalier* d'Alain-René Lesage », *Essays in French Literature*, n° 38, 2001, p. 19-39 ; Laurence Mall, « Prévost ou l'exotisme tragique : l'épisode américain dans *Cleveland* », *Studies in Eighteenth Century Culture*, vol. 33, 2004, p. 255-276.

[2] Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire…*, *op. cit.*, p. 38.

[3] Lesage, *Les Avantures de Monsieur Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle France*, Paris, Ganeau, 1732, t. I, p. 146.

[4] Prévost, *Le Philosophe anglois, ou Histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell* [désormais *Cleveland*], Paris, Utrecht, Neaulme,1732, t. III, p. 12.

[5] *Ibid*.

« sauvages » dans une terre étrangère et hostile. Même brève, la description de l'île est double : vaste espace agréable, « offrant des deux côtés des perspectives fort riantes[1] », elle est aussi remplie de Caraïbes « cruels[2] ». Une fois sur terre, il faut chercher l'établissement européen, seul horizon désirable qui s'offre au personnage – sans quoi risquent-ils, selon eux, d'être massacrés. La première appréhension joue de cette tension : Cleveland et ses compagnons sont « persuadés qu'un pays si agréable ne pouvoit être sans quelque Colonie de l'Europe[3] », mais les premières habitations sont un village indigène. La géographie de l'île, jusqu'à maintenant esquissée par son appréhension psychologique des personnages, est vite remplacée par le récit de la rencontre avec les Kalinas. Finalement la peur des voyageurs s'estompe, voyant que ce peuple est bien plus craintif que cruel, et ils sont finalement tirés de l'espace sauvage par un religieux français[4]. Ayant appris qu'Axminster était sur un bâteau en direction de Cuba, la Martinique cesse d'exister, le plus important étant de rembarquer pour continuer la recherche : « La Martinique n'avoit rien, après cela, qui pût nous arrêter[5]. »

Aucune île n'est un séjour. Quand Cleveland raconte son arrivée à la Jamaïque, on peut comprendre qu'il n'y descend en réalité jamais : « Je partis de La Havana, dans un bon Vaisseau, & bien accompagné. Le vent me fut si favorable, que je fus le jour d'aprés à la Jamaïque. J'y trouvai un Vaisseau Anglois, nouvellement arrivée de Londres […][6]. » Rien ne dit qu'il se trouve sur terre. Cleveland ne « pens[e] qu'à partir promptement pour Serrane », île qu'il souhaite ardemment connaître. À peine a-t-il émis ce souhait qu'à la phrase suivante il est déjà en route : « Le vent continuant à me favoriser, j'y arrivai en peu de tems[7] ». Les îles ne valent en général que pour leur statut d'étape et comme lieu de rencontre, pour collecter de l'information et pouvoir poursuivre sa quête. De même que l'espace caribéen se caractérise par la circulation des navires, les îles sont des lieux d'échange : de commerce, bien sûr, où Beauchesne vient écouler ses marchandises dérobées, mais surtout de paroles et d'informations. Chaque île est l'occasion pour Cleveland d'en connaître davantage sur les personnages qu'il recherche, ou sur l'état du royaume d'Angleterre[8]. Beauchesne trouve dans chaque île un homme comme Monneville dont il faut entendre l'histoire, puisqu'il n'y a apparemment rien d'autre à faire à Saint-Domingue et à la Martinique que s'occuper en attendant le prochain

[1] *Ibid*., p. 13.
[2] *Ibid*.
[3] *Ibid*.
[4] Philip Stewart y voit une version fictive du père Labat, « L'Amérique de l'abbé Prévost… », art. cité, p. 870.
[5] Prévost, *Cleveland*, *op. cit.*, t. III, p. 19.
[6] *Ibid*., p. 322.
[7] *Ibid*., p. 325.
[8] Voir par exemple son arrivée à la Jamaïque : *ibid*., p. 322-323.

départ. Le flibustier Beauchesne manifeste à plusieurs reprise cette impossibilité à rester à un endroit fixe, et par-là il rentrerait peut-être parfaitement dans la définition que donnait Diderot du voyageur comme un être aux passions déréglées. Obligé de rester à la Jamaïque, il s'ennuie ferme :

> Nos malheurs consécutifs ne donnoient envie à personne de s'associer avec nous, & nous étions forcez de nous reposer en attendant qu'il vint quelque Vaisseau Flibustier relâcher au Petit Goave. C'étoit une necessité bien triste pour un homme aussi peu patient que moi. J'y étois néanmoins résolu de même que mes confreres, lorsque plusieurs Flibustiers François qui étoient à Saint-Domingue, m'écrivirent que si j'étois d'humeur à les aller trouver, ils me feroient donner un Vaisseau de huit pieces de canon, dont le Gouverneur de la Place, Espagnol affable & généreux, avoit promis de leur faire présent, quand il les verroit en nombre suffisant pour se mettre en Mer. Je ne pouvois recevoir de nouvelle plus agréable[1].

Et une fois arrivé à Saint-Domingue, il lui faut tout de suite se remettre à flots : « Le Gouverneur de Saint-Domingue qui nous avoit attendu avec impatience, nous honore d'une réception gracieuse, & moi particulierement. […] Pour répondre à l'estime qu'il me témoignoit, j'usai de tant de diligence que nous appareillâmes & mîmes à la voile en moins de quinze jours[2]. » De même à la fin du roman, arrivé à Saint-Domingue après les razzias au Brésil, à peine est-il arrivé qu'il repart :

> J'enmarinai ma prise que je menai à Saint-Domingue, où nous la vendîmes dix-huit cens mille livres. Quelques temps aprés, au commencement de 1612, je passai à la Martinique, où j'appris que Monsieur Phelipeaux qui en étoit Gouverneur faisoit armer pour une entreprise contre les Anglois. On avoit résolu de leur enlever Antigues, ou du moins d'y faire le ravage[3].

À un seul moment du récit, Beauchesne est Contraint de rester sur l'île, à Saint-Domingue, où il y mène une vie de débauche : « Nous passâmes six ou sept mois à faire dans Saint-Domingue ce que feroient cinquante Mousquetaires parmi la Bourgeoisie d'une Ville renduë à discrétion. Jeux, bals, cadeaux, querelles, tapages, nous n'avions pas d'autres occupations[4]. » La vie licencieuse et bagarreuse à Saint-Domingue pourrait avoir lieu n'importe où en Espagne. Le séjour sur l'île regorge en effet de clichés espagnols : on s'y bat en duels, on mène des intrigues amoureuses en chantant la sérénade aux femmes, attisant la jalousie congénitale des Espagnols… Saint-Domingue est une ville de bourgeois espagnols, d'où l'aspect caribéen est absent. L'espace romanesque se trouve structuré en deux pôles : le pôle terrestre, celui d'une « vie délicieuse » où règne la « mollesse[5] », et le pôle marin, vie active, faite de courage et d'ardeur, et que Beauchesne recherche plus que tout.

---

[1] Lesage, *Les Avantures de Monsieur Robert Chevalier, dit de Beauchêne*, *op. cit.*, t. I, p. 154-155.
[2] *Ibid*., p. 165.
[3] *Ibid*., t. II, p. 358-359.
[4] *Ibid*., t. I, p. 172.
[5] *Ibid*., p. 181.

Les îles des Caraïbes de *Cleveland* sont des lieux de passage, où l'on souhaite aller et où l'on souhaite que les autres nous rejoignent. Elles sont davantage des objets de désir et de communication que des réalités géographiques. L'espace maritime n'en est pas vraiment un non plus, tant les durées des voyages sont brèves : dans l'itinéraire caribéen de Cleveland, le vent est toujours favorable, poussant toujours les navires plus loin. Les quelques remarques proto-ethnographique sur les « sauvages » de la Martinique, qui relèvent davantage du lieu commun fantasmé, sont les seules *realia* du monde caribéen. Le Prévost de *Cleveland* n'est pas encore celui de l'*Histoire générale des voyages*. Dans le roman de Lesage, les seuls indices géographiques ne concernent pas les Caraïbes mais, à la fin du roman, les côtes brésiliennes. Sur la petite île Saint-Anne (aujourd'hui ilha de Santana, parfois nommée « islette de Sainte-Anne » dans certains dictionnaires de géographie), il donne une des rares descriptions géographiques du roman :

> Quoique cette Isle soit fort petite n'ayant guere qu'une lieuë de circuit, il y a cependant vers le milieu un très beau bassin d'eau douce. C'est là que j'ai vû des oiseaux d'une couleur bien extraordinaire. Leur corps étoit d'un rouge fort vif, leurs aîles & leurs queuës du plus beau noir du monde. Nous approchâmes ensuite du continent & faisant de temps en temps des descentes, nous ruinions les habitations & mettions à un prix excessif la liberté des prisonniers qui pouvoient se racheter[1].

Cette description est probablement tirée du voyage de Froger, publié en 1698, mais elle en diffère en ce que le voyageur ne mentionne aucun lac intérieur. Il décrit l'archipel, composé de trois îles : « Elles sont trois ; la plus grande est au milieu, elle a environ une lieue & demi de circuit, & du côté de la Terre-ferme une ance de sable fort agréable, & où on fait de tres-bonne eau[2]. » Les oiseaux qu'évoque le personnage de Lesage sont des cardinaux, dont Froger donnait la description[3]. La description que donne l'écrivain estompe la référence géographique précise, pour faire entrer l'île dans l'ordre de la narration (il faut de l'eau douce pour justifier l'escale) et la constituer en même temps comme un lieu symbolique de l'exotisme américain, où la nature est bienveillante et surprenante. L'île est une parenthèse exotique au milieu d'un voyage maritime qui ne peut être interrompu : à peine l'île est-elle esquissée qu'il faut déjà s'enfuir.

[1] *Ibid*., t. II, p. 338-339.

[2] Froger, *Relation d'un voyage…*, Paris, Brunet, 1758, p. 61. Je dois cet éclaircissement à l'édition critique du roman : Lesage, *Les aventures de Monsieur Robert Chevalier, dit de Beauchêne*, éd. E. Bouchard, dans *Œuvres complètes*, t. VII, Paris, Honoré Champion, 2018, p. 345.

[3] « Le Cardinal est une espece de petit moineau, dont les aîles & la queuë sont noires, & le reste du corps d'une couleur d'écarlate tres-vive. » (Froger, *Relation d'un voyage…*, *op. cit.*, p. 61).

L'AMÉRIQUE MÉTAMORPHOSÉE

On a vu quand dans les *Lettres d'une Péruvienne* le Pérou était un espace du souvenir : il est idéalisé pour compenser le traumatisme de l'invasion espagnole et de son enlèvement. La première lettre fait voir un renversement complet du monde de Zilia :

> Les pavés du Temple ensanglantés ; l'image du Soleil foulée aux pieds ; nos Vierges éperduës ; fuyant devant une troupe de soldats furieux qui massacroit tout ce qui s'opposoit à leur passage […]. Revenue à moi-même, je me trouvai (par un mouvement naturel & presque involontaire) rangée derriere l'autel que je tenois embrassé. Là, je voyois passer ces barbares ; je n'osois donner un libre cours à ma respiration, je craignois qu'elle ne me coutât la vie. Je remarquai cependant qu'ils ralentissoient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le Temple ; qu'ils se saisissoient de ceux dont l'éclat les frappoient davantage ; & qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus[1].

À cette effraction s'ajoute l'enlèvement : « Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du Temple, j'ai vû pour la premiere fois le seüil de la porte Céleste que je ne devois passer qu'avec les ornemens de la Royauté ; au lieu des fleurs qui auroient été semées sous mes pas, j'ai vû les chemins couverts de sang & de carnage[2] ». Une note rend le lien entre la sortie du temple et le mariage de Zilia encore plus explicite : « Les Vierges consacrées au Soleil, entroient dans le Temple presque en naissant, & n'en sortoient que le jour de leur mariage. » Il ne serait pas donc invraisemblable de voir dans le spectacle sanguinaire, qui remplace le bonheur matrimonial tant attendu, une image de la virginité virtuellement perdue de l'héroïne. Christophe Martin fait de cette scène d'effraction et d'enlèvement une scène de viol traumatique qui doit être réparée par la recherche d'un refuge autarcique dans la suite du roman[3]. La retraite de Zilia, une fois installée en France, recompose un monde fait d'objets incas qui lui permettent de se rappeler le souvenir de son pays et de son amour. Déterville lui remet les « trésors », récupérés sur le bateau, qui lui permettent de reconstituer une chambre toute entière consacrée à la commémoration de l'image de son amant au moment de leur rencontre dans le temple :

> La chaise d'or que l'on conservait dans le Temple pour le Jour des visites du *Capa-Inca* ton auguste Père, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération, je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, et mon cœur est tout à toi. Les deux Palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu m'avais jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres serments.
> Des fleurs, des oiseaux répandus avec symétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits

[1] Françoise de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne*, À Peine [Paris], s.l., 1747, lettre I, p. 8-9.
[2] *Ibid*., p. 10-11.
[3] Christophe Martin, *Espaces du féminin…*, *op. cit.*, p. 263-264.

> ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie[1].

Le roman se construit autour de la recherche d'un espace à soi, capable de réparer les traumatismes subis par l'héroïne. Suivant Christophe Martin, on peut voir que l'espace matériel et psychique de Zilia subit trois évolutions : l'arrivée d'Aza dans le Temple, la destruction de l'espace conventuel et le voyage forcé en Europe, et enfin l'acquisition de la maison que lui offre Déterville[2]. Ce dernier espace du roman apparaît sous la forme d'un enchantement (Zilia croit d'abord arriver « chez une des ces Fées[3] » dont lui avait parlé Céline) qui transforme en une version *à la française* le monde inca, suscitant l'euphorie de Zilia :

> C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd ornés de figures extrêmement bien dessinées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la ville du Soleil, telles à peu près que je les avois racontées à Déterville.
> On y voyoit nos Vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on disoit même qu'elles me ressembloient[4].

Grâce à Déterville, Aza retrouve le Temple des Vierges, mais cette fois dans une version complètement adaptée à l'esthétique française, et surtout marquée par la solitude que l'héroïne recherche depuis son enlèvement[5].

La maison offerte par Déterville apparaît comme une véritable « métamorphose » du Pérou, puisqu'elle a été achetée par la conversion des biens rapportés par Zilia sur le bateau en monnaie :

> En éxaminant de plus près ce que j'étois ravie de retrouver, je m'aperçus que la chaise d'or y manquoit : quoique je me gardasse bien d'en parler, Déterville me devina ; il saisit ce moment pour s'expliquer : vous cherchez inutilement, belle Zilia, me dit-il, par un pouvoir magique la chaise de l'*Inca*, s'est transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret, mais il m'a fallu respecter votre délicatesse ; voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire (pratiquée adroitement dans le mur,) voici les débris de l'opération magique. En même tems, il me fit voir une cassette remplie de piéces d'or à l'usage de la France[6].

La féérie financière à l'œuvre transforme les richesses du Pérou en valeur d'échange. C'est avec regret que Déterville n'utilise pas sa propre fortune (sa « propre science »), et doit recourrir à celle de Zilia, lui offrant par la même occasion une autonomie complète vis-à-vis de lui et de son désir pour elle[7]. Le thème de l'or du Pérou est un lieu commun, et il était déjà annoncé dès l'« Avertissement » du roman : « Enrichis par les précieuses dépouilles du Perou, nous devrions

[1] Françoise de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne*, *op. cit.*, lettre XXVII, p. 154-155.
[2] Christophe Martin, *Espaces du féminin…*, *op. cit.*, p. 481.
[3] Françoise de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne*, *op. cit.*, lettre XXXII, p. 283.
[4] *Ibid*., p. 297.
[5] Christophe Martin, *Espaces du féminin…*, *op. cit.*, p. 263-264.
[6] Françoise de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne*, *op. cit.*, lettre XXXII, p. 298-299.
[7] Christophe Martin, *Espaces du féminin…*, *op. cit.*, p. 485.

au moins regarder les habitans de cette partie du monde, comme un peuple magnifique[1]. » Le Pérou est ici dépouillé et transfiguré, et si le roman ne donne peut-être pas un lire la magnificence générale du peuple inca, il enrichit son héroïne (qui apprend donc, par la même occasion, ce qu'est la richesse) comme pour réparer la spoliation originelle.

La métamorphose de l'Amérique en valeur financière puis en maison n'est pas le propre des *Lettres d'une Péruvienne*. Voltaire reprend peu ou prou le même principe dans *Candide*. On peut en effet défendre l'idée selon laquelle la Propontide apparaît dans le conte comme la dernière métamorphose de l'Eldorado[2]. Elle est en effet achetée avec ce qui reste de l'or, après sa dilapidation. Le conte est construit autour de trois espaces dont la dimension utopique, ou du moins heureuse, est claire : la Westphalie, l'Eldorado, et la métairie, qui sont tour à tour comme des Paradis perdus, retrouvés et transformés. L'or de l'Eldorado disparaît tout au long de la deuxième moitié du conte, il finit par donner naissance à une activité productive.

Pour Jean Goldzink, l'Eldorado de *Candide* est la réunion de « l'organisation jésuite » et de la « liberté tolérante des quakers[3] ». Si, dans l'*Essai sur les mœurs*, Voltaire crée un système d'équivalence entre les jésuites et les quakers, il ne retient dans *Candide* que la tyrannie des premiers et ne parle pas des seconds. Mais ceux-ci réapparaissent à la fin du conte, dans la mesure où la métairie de la Propontide ressemble à une autre utopie : la Pennsylvanie des quakers. S'il faut quitter à jamais l'Eldorado, celui-ci s'immisce pourtant dans d'autres espaces du conte. De ce point de vue, la métairie peut être une ultime métamorphose de l'Eldorado. Elle est la dernière chose achetée par l'or que rapporte Candide. Les deux espaces reposent sur une symétrie inversée du rapport à l'argent : s'il suffit de ramasser de la boue à Eldorado, il faut cultiver la terre en Propontide. Cette métamorphose finale ressemble à une dégradation triviale de l'idéal de la conquête formulé par Candide. Mais la métairie est un lieu beaucoup plus heureux que ne l'était Eldorado. La fin du conte propose donc une nouvelle forme d'Eldorado, non plus cité idéale et impossible, mais communauté choisie et productive.

[1] Françoise de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne*, *op. cit.*, p. ii.

[2] Jean Goldzink, « Roman et idéologie dans *Candide*. Le jardin », *La Pensée*, n° 155, 1971, p. 78-91. J'ai tenté d'étayer cette idée dans : Matthias Soubise, « La fin de l'Eldorado ? Quelques métamorphoses d'un espace légendaire, de La Condamine à Voltaire », dans Pierino Gallo et Isabelle Mullet-Blandin (dir.), *Amérique(s) poétique(s)…*, *op. cit.*, p. 209-225.

[3] Jean Goldzink, « Roman et idéologie dans *Candide*. Le jardin », art. cité, p. 88.

GÉOGRAPHIES ÉPIQUES

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le renouvellement du genre épique passe en grande partie par le travail du thème de la découverte de l'Amérique, sujet dont l'importance historique, la nouveauté littéraire, les formes de l'héroïsme et l'exotisme apparaissent à même de refonder la poétique du genre[1]. La critique s'est principalement intéressée aux évolutions poétiques et esthétiques que l'introduction du thème américain est venue apporter au genre. La découverte de l'Amérique permet de construire un nouveau merveilleux, par l'hybridation de la mythologie antique et de l'exotisme d'une nature américaine inédite[2]. Elle produit aussi de nouvelles figures héroïques, au premier rang desquels se trouve Colomb, « nouvel Ulysse [qui] méritoit sans doute un autre Homere[3] » selon les mots d'Anne-Marie du Bocage dans l'introduction à sa *Colombiade*[4]. L'Amérique permet de développer une fresque historique et héroïque qui signe l'acte de naissance de l'époque moderne. Elle est enfin le théâtre d'une confrontation idéologique intense, puisqu'elle met en question les notions cruciales de civilisation, de sauvagerie, de colonisation et de fanatisme, et invite à réfléchir aux différences anthropologiques[5]. L'épopée américaine est donc philosophique, et c'est le plus souvent à ce titre qu'elle a été étudiée[6]. On s'attachera davantage à analyser les constructions de la géographie américaine dans les quatre épopées françaises qui mettent en scène l'Amérique du Sud et les Caraïbes : *La Colombiade* d'Anne-Marie du Bocage (1756), *Les Incas* de Jean-

[1] Sur l'essoufflement et le renouvellement du genre épique au XVIII^e siècle, voir Pierre Frantz (dir.), *L'épique : fins et confins*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2000. Sur le renouvellement de l'épique par le thème américain, voir T. M. Pratt, « Of Exploration and Exploitation: the New World in Later Enlightenment Epic », *SVEC*, n° 267, 1989, p. 291-319 ; Pierino Gallo, « Sur quelques paradoxes de l'épopée au XVIII^e siècle : le cas de *La Colombiade* de Mme du Bocage », *Rivista di Letterature moderne e comparate*, vol. LXVIII, n° 3, 2015, p. 267-279.

[2] T. M. Pratt, « Of Exploration and Exploitation… », art. cité, p. 298.

[3] Du Boccage, « Introduction », *La Colombiade*..., p. vii.

[4] Voir Michel Delon, « "Ce nouvel Ulysse méritait sans doute un autre Homère". Colomb, héros poétique entre Lumières et Romantisme », *Europe*, n° 756, 1992, p. 76-84 ; François Jacob, « Amérique épique : le cas de Christophe Colomb », dans Pierre Frantz (dir.), *L'épique : fins et confins*, *op. cit.*, p. 207-224.

[5] Voir María Isabel Corbí Sáez, « Anne-Marie Du Bocage et les « Amériques épiques ». *La Colombiade ou la foi portée au Nouveau Monde* (1756) ou les nouveaux enjeux de la représentation de l'Autre chez une auteure du Siècle des Lumières », dans Pierino Gallo et Isabelle Mullet-Blandin (dir.), *Amérique(s) poétique(s)…*, *op. cit.*, p. 71-87 ; Pierino Gallo, « Une nouvelle race d'hommes et de héros : les Péruviens de Marmontel et de Le Suire », dans Pierino Gallo et Isabelle Mullet-Blandin (dir.), *Amérique(s) poétique(s)…*, *op. cit.*, p. 55-69.

[6] Voir à ce sujet : T. M. Pratt, « Primitive Episodes in Enlightenment Epic: Le Suire's *Le Nouveau Monde* », *SVEC*, n° 296, 1992, p. 89-102 ; John Renwick, « Marmontel, *Les Incas* et l'expansion de l'Europe », dans Annie Jourdan et Kees Meerhoff (dir.), *Mémorable Marmontel : 1799-1999*, Amsterdam/Atlanta, CRIN, 1999, p. 23-38 ; Jean-Marie Roulin, « *Les Incas* de Marmontel, ou comment être un poète philosophe », dans Frantz Pierre (dir.), *L'épique : fins et confins*, *op. cit.*, p. 193-206 ; Pierino Gallo, « Une source "philosophique" de l'*Histoire des deux Indes* (1780) : *Les Incas* de Jean-François Marmontel », *Dix-huitième siècle*, n° 49, 2017, p. 677-692.

François Marmontel (1771), *Christophe Colomb, ou l'Amérique découverte* de Nicolas-Louis Bourgeois (1773) et *Le Nouveau Monde* de Robert-Marin Lesuire (1781).

DES ÉPOPÉES DE LA CONNAISSANCE

Des quatre épopées qui touchent à l'Amérique méridionale et aux îles des Caraïbes, trois sont écrites par des auteurs dont les éléments biographiques permettent d'affirmer ou de supposer un lien soit avec le continent américain lui-même, soit avec la culture et les savoirs coloniaux dans la France du XVIII^e^ siècle. Nicolas-Louis Bourgeois s'installe en 1746 à Saint-Domingue, où il créée la Société d'agriculture du Cap français, pour ne revenir en métropole qu'au début des années 1770. Anne-Marie du Bocage et Robert-Martin Lesuire sont tous les deux originaires de Rouen. Comme le souligne François Regourd, si le XVIII^e^ siècle voit s'imposer Paris comme capitale culturelle du premier empire colonial, où circule la grande majorité des objets, des plantes, des dessins, des cartes, des écrits et, bien sûr, des acteurs du projet colonial américain, il existe une véritable concurrence entre une culture coloniale imprimée, parisienne, et une culture coloniale manuscrite, faite de rapports et de cartes, surtout active dans les ports coloniaux et leurs alentours, et notamment en Normandie à Dieppe et à Rouen, qui est un centre éditorial et scientifique important. S'il serait plaisant, quoiqu'assez vain, de faire de Du Bocage et de Lesuire des représentants d'un regard *normand* sur l'Amérique tropicale (si tant est que cela ait un sens)[1], il faudra se contenter de relever que ces deux auteurs, suivant la géographie de leur vie, entre Rouen et Paris (et Dieppe, si l'on compte que le mari d'Anne-Marie du Bocage y était receveur des tailles) ont pu se retrouver au cœur d'une culture coloniale en plein essor depuis le XVI^e^ siècle.

Les épopées américaines se caractérisent toutes par une dimension didactique et encyclopédique. Avant d'être des représentations du monde américain, elles sont les récits de l'expansion du monde européen. Raconter la découverte du Nouveau Monde, comme c'est le cas chez Du Bocage, Bourgeois et Lesuire, revient à dresser une épopée fondamentalement scientifique, puisqu'arrimée à la figure héroïque, à la fois navigateur et scientifique, de Christophe Colomb. Comme l'écrit Lesuire dans la préface de son *Nouveau Monde* : « La Découverte du nouveau Monde, la plus fameuse qu'on ait faite, la seule importante peut-être qui ne soit pas due au hazard, est sans doute un grand événement. Un nouvel Océan franchi, un

[1] C'est ce qu'invite à penser, du moins pour Lesuire, cet article d'Éric Wauters, « Les Normands et l'exotisme : écriture et lecture du monde tropical aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles », *Études normandes*, vol. 57, n^o^ 2, 2008, p. 13-18.

Continent qu'on ne soupçonnait pas imaginé & découvert par un homme, une espece de pendant donné, pour ainsi dire, à notre hémisphère ; voilà de quoi frapper les esprits[1]. » Et c'est Colomb qui concentre, par l'éloge dont il est toujours l'objet, ce mouvement de l'esprit humain : « Un Sage, qu'éclairait une étude profonde, / Sut concevoir, chercher, trouver ce nouveau Monde[2] ». L'Amérique est d'abord envisagée comme un projet scientifique avant d'être une terre d'exotisme. La connaissance de l'Amérique est le fruit d'un savoir astronomique, et Du Bocage, comme Bourgeois et Lesuire après elle, annonce le voyage de Colomb par un récit cosmogonique et un exposé de ses connaissances astronomiques :

> Ce globe, suspendu dans l'Æther qui l'enferre
> Y tourne sur son axe ; & depuis six mille ans
> La marche du Soleil y partage les tems.
> Son oblique carrière au-tour de notre Monde
> Divise en cinq Climats les Cieux, la Terre & l'Onde,
> La Zône où vous regnez sous ses brûlans aspects,
> Reçoit des jours égaux de ses rayons directs,
> Cet Astre, deux fois l'an, cherchant le Sud ou l'Ourse,
> Passe à votre Zénith, poursuit au loin sa coursc,
> D'un pas alternatif y tempere les jours
> En abrège l'espace, ou prolonge le cours […][3].

Il s'agit d'un état de la connaissance du monde telle qu'elle était constituée à l'époque de Colomb, ce que trahit le discours géocentrique. Le poème épique se fait poésie pédagogique, expliquant, à l'aide de notes expliquant les différences entre la zone torride, entre les tropiques, où les jours sont égaux aux nuits, et la zone tempérée, entre les tropiques et le cercle polaire, où les jours sont inégaux. *La Colombiade* chante le voyage de Colomb et en même temps les progrès de la connaissance humaine. Lors des préparatifs du voyage, Du Bocage place Colomb dans la continuité des inventions scientifiques et techniques qui ont permis son voyage :

> Dans le siecle dernier, pour y guider tes pas,
> Un Génie inventeur prépara la Boussole ;
> Le Salpêtre, enflammé, par le souffle d'Éole,
> T'arma de son tonnerre & pour graver tes faits,
> D'un Alphabet d'Airain l'art inventa les traits :
> Quand le sort prévoyant à te servir s'apprête
> Quel charme dangereux borne ici ta conquête[4] ?

L'énumération s'accompagne de remarques historiques sur l'invention de la boussole, la poudre à canon et l'imprimerie, les trois piliers de la modernité scientifique, technique, culturelle et militaire de l'Europe.

[1] Lesuire, *Le Nouveau Monde*, Eleuthéropolis [Paris], Quillau/Duchesne/Tilliard/Esprit, 1781, p. iii.
[2] *Ibid*., p. 3.
[3] Du Bocage, *La Colombiade…*, *op. cit.*, chant II, p. 21.
[4] *Ibid*., chant IV, p. 69.

Au neuvième chant de *La Colombiade*, le navigateur reçoit une illumination qui lui permet de voir l'histoire européenne jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle. Il y voit d'abord les suites de l'invasion de l'Amérique et ses malheurs, les évolutions politiques de l'Europe et surtout les progrès des sciences : Copernic, Descartes, Galilée, Newton se trouvent pris dans la révélation du monde moderne au même titre que les rois et les artistes qui, selon l'autrice, fondent la modernité européenne. Colomb, parce que son voyage ouvre une nouvelle ère, reçoit une connaissance universelle, qui apparaît comme une révélation de la vérité du monde, où Du Bocage distille des informations sur l'histoire de l'Amérique et de l'Europe. Entre le poème et un abondant système de notes, la poétesse produit une histoire à portée encyclopédique : elle narre l'aventure héroïque de la conquête de l'Amérique tout en y associant des informations historiques et biographiques. Ainsi sur le Pérou : « Pizarre t'est connu, sçache que ses combats / Aux rives du Couchant soumettront les Incas[1]. » Et la note sur le nom de Pizarro indique :

> Les Incas se croyoient descendus du Soleil ; c'est ainsi qu'on nommoit les Empereurs du Pérou, depuis l'Inca Mango Capac qui fit bâtir Cusco en 1125. Leurs Peuples adoroient le Soleil. Ils avoient des mœurs & des loix, ce qui les rendit plus propres à embrasser notre culte. Pizarro fit étrangler l'Inca Atabalypa pour avoir révélation de ses Trésors, après lui avoir fait souffrir les plus cruels tourmens. *Garcilasso de la Vega*.
> Le Pérou s'étend à la Côte Occidentale de l'Amérique Méridionale, depuis l'Équateur jusqu'au Tropique du Capricorne[2].

Malgré l'orientation assez flagrante du discours sur les Incas, et leur prédisposition supposée au christianisme, cette note reprend en grande partie la vulgate historique tirée de l'Inca Garcilaso, transformant la note explicative en entrée de dictionnaire encyclopédique.

Il s'agit là d'un trait commun aux épopées américaines de Du Bocage, Bourgeois et Marmontel : elles proposent un double système de lecture, en associant au récit épique un appareil de notes explicatives qui présentent un savoir établi sur l'Amérique. L'encadrement du récit épique a une double valeur : elle permet d'en donner une traduction, dans une visée à la fois poétique et didactique, en adossant la forme poétique à une connaissance scientifique, et elle permet d'intégrer à la forme littéraire une dimension encyclopédique qui fait de ce nouveau genre d'épopée le réceptacle d'une connaissance scientifique variée[3]. Le *Christophe Colomb* de Bourgeois introduit ainsi l'arrivée du navigateur à Saint-Domingue :

> À l'isle heureuse, enfin Colomb vient aborder.
> Sa beauté, sa grandeur qu'aucune autre n'égale,
> Le haut sommet des monts qu'à leurs yeux elle étale.

[1] *Ibid*., chant IX, p. 156.
[2] *Ibid*.
[3] Anthony Grafton indique que la forme traditionnelle de la page du livre imprimé distingue le corps du texte, fait pour persuader, et les notes, vouées à prouver. Voir *Les Origines tragiques de l'érudition : une histoire de la note en bas de page*, trad. P. A. Fabre, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 23.

> Font d'abord concevoir à nos ardents Marins,
> Que c'étoit là le terme où tendoient leurs desseins[1] […].

La description de l'île s'accompagne d'une note qui s'apparente à une définition de dictionnaire géographique :

> *Saint-Domingue* est effectivement la plus grande Isle qu'il y ait dans ces Mers, puisque des Géographes lui donnent 600 lieues de tour : elle étoit pour lors extrêmement boisée ; presque toutes ses *Montagnes*, qui sont avec cela vertes & garnies de très-beaux *Arbres*, dévoient annoncer un lieu aussi charmant que fertile. Le coup-d'œil en est encore gracieux, quoique le génie français soit de tout dégrader[2].

Bourgeois hybride trois formes : celle de la poésie, celle de la notice géographique, et celle du récit de voyage qu'on distingue en creux dans l'appréciation personnelle. Son récit de la découverte de l'Amérique incorpore un sous-texte qui dit une autorité dans la connaissance de Saint-Domingue. Au neuvième chant, le poète fait arriver Colomb sur l'île à la fin du jour, et utilise ce détail pour introduire, en note, une remarque sur l'égalité des jours et des nuits à Saint-Domingue, et l'absence de crépuscule[3]. La suite du voyage de Colomb est informée par l'expérience individuelle de l'auteur, comme lorsqu'il décrit le premier village indigène aperçu sur cette même île :

> Il entra le premier dans l'un de ces hameaux
> Que le fleuve baignoit de ses fécondes eaux.
> D'un & d'autre côté, pour unique parade,
> Régnoit de vils taudis la grossiere enfilade :
> Bords riches, fortunés, dignes d'un meilleur fort ;
> On vous verra jouir d'un plus parfait accord[4] !

L'annonce d'un futur radieux est nuancée en note :

> Il faut entendre ceci depuis l'établissement des *Français* dans l'*Isle*, les *Espagnols* n'y ayant guere brillé. Cependant j'ai décrit la maison principale où je logeois, couverte de paille, toute de bois mal équarris, & assez ressemblante aux *cabanes* des anciens habitants : c'étoit pourtant la demeure d'une Dame propriétaire d'une riche Habitation, &qui mangeoit sous ce mauvais réduit au moins 30 000 livres de rente[5].

L'invention poétique s'arrime à une connaissance personnelle qui fonde et justifie le développement des images et des scènes. La véracité devient une valeur recherchée par ce genre d'épopée. Ainsi Du Bocage utilise-t-elle surtout l'*Histoire de Saint-Domingue* de Charlevoix pour donner des indications précises sur le monde caribéen. Pour la description du mode de vie des « sauvages » rencontrés par Colomb, elle écrit :

---

[1] Bourgeois, *Christophe Colomb, ou l'Amérique découverte*, Paris, Moutard, 1773 chant VIII, p. 135.
[2] *Ibid*., chant VIII, p. 135n.
[3] *Ibid*., chant IX, p. 146.
[4] *Ibid*., p. 153.
[5] *Ibid*., IX, p. 153n.

> Des Roseaux, qui formoient un toit bas & ferré,
> Offrent à leurs souhaits le repas d'un Sauvage,
> Que loin d'eux la terreur emportoit à la nage :
> Des Paons, des Lamentins, du Maïs, des Coris,
> Étoient de ces Climats les aliment chéris […][1].

Le passage appelle deux notes : l'une sur la construction des habitations indigènes et l'autre sur le « cori », « [e]spece de Lapin que mangeoient les Peuples de S. Domingue[2] ». Ces notes sont l'occasion de développer la description des indigènes :

> Ces Insulaires, pour former leurs maisons, plantoient en terre des pieux en rond, placés à quatre ou cinq pas de distance, & étendoient dessus des pieces de bois plattes, sur lesquelles étoient appuyées de longues perches, dont la pointe en se joignant par le haut, formoit un toît en figure de Cône, sur lequel ils attachoient des roseaux & des feuilles de Palmier, liés avec une espéce de filasse, forte & incorruptible. Ces Cabanes résistoient aux ouragans fréquens dans l'isle de S. Domingue. *Charlevoix*, T. I, p. 51[3].

Et, concernant leur alimentation : « Ils se nourrissoient aussi de Singes, de Perroquets, de Lézards, & d'autres animaux dont les Européans auroient horreur. *Charl.*, T. I, p. 35[4]. » L'épopée semble intégrer une pratique proche de la compilation des récits de voyage et des ouvrages savants, qui lui permet d'arrimer l'aventure de Colomb à des informations non seulement vraisemblables mais communément admises comme vraies, puisque tirées d'ouvrages qui, dans la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, font encore autorité en la matière. Outre Charlevoix, qui est sa principale source, Du Bocage cite parfois de manière indifférenciée des historiens comme Herrera, Solís et Garcilaso, ou bien le naturaliste Acosta, l'*Histoire générale des voyages*, ainsi que les voyageurs Du Tertre, Wafer et Frézier. *La Colombiade* fait état d'une connaissance assez large de la littérature historique et viatique sur l'Amérique, et se construit dans la continuité d'une pratique de compilation répandue au milieu du siècle.

Les épopées annotées invitent à une double mode de lecture et un double mode de compréhension de l'espace décrit : il y a d'une part l'espace du récit et d'autre part l'espace référentiel, dont la réalité est énoncée dans les notes. Dans l'épopée de Du Bocage, l'île de Cuba apparaît sous ces termes, évoquant l'arrivée d'un peuple guerrier dans la guerre qui oppose la reine Vascona à Colomb : « Cuba qui les vit naître accorde à leurs desirs / Cent printems sans douleur, & le choix des plaisirs[5] ». À l'image fantasmée d'une île merveilleuse s'ajoute l'information cartographique : « L'isle de Cuba, à l'entré [*sic*] du Golfe du Méxique, n'est séparée de l'Isle S. Dominguc que par un détroit de 12 lieues[6]. » Ce système de notes

[1] Du Bocage, *La Colombiade…*, *op. cit.*, chant V, p. 83.
[2] *Ibid*.
[3] *Ibid*.
[4] *Ibid*.
[5] *Ibid.*, chant VIII, p. 133.
[6] *Ibid*.

permet de cribler le texte de l'épopée d'informations et de précisions, pour l'inscrire dans une réalité géographique.

La pratique de la compilation est un trait commun à toutes les épopées, écrites à partir de sources historiques et viatiques plus ou moins bien étudiées – ou plutôt, dont la trace est plus ou moins explicite d'un texte à l'autre. Comme Du Bocage compilait surtout Charlevoix, Marmontel utilise principalement pour ses *Incas* Garcilaso, en choisissant avec attention les éléments des mœurs Incas qu'il reproduit dans son épopée, afin de donner une image entièrement laudative de cette civilisation, passant sous silence un certain nombre de pratiques pourtant décrite par l'historien péruvien[1]. L'organisation textuelle de l'épopée adopte elle aussi un système d'énonciation complexe. Au récit en prose, Marmontel ajoute une double annotation : les notes de bas de page apportent des éclaircissements ponctuels, notamment sur les noms propres de l'histoire, et les notes de fin de chapitre offrent une contextualisation plus précise et des références, notamment historiques et viatiques. Les lieux sont parfois évoqués par des périphrases ou des épithètes, et il délègue en note la référence géographique. La poétisation de l'espace ne se fait jamais au détriment de l'exactitude géographique. L'espace textuel des notes est le lieu d'émergence d'une voix d'auteur qui prend position sur la vérité du monde américain. Au chapitre XI, le voyage des conquistadores les mènent jusqu'à l'isthme de Panama : « De montagne en montagne, on s'élève, on parvient jusqu'au sommet qui les domine, & d'où la vue, au loin, s'étend vers l'un & l'autre bord, sur l'immense abîme des eaux. De là se découvrent à la fois d'un côté l'océan du nord, de l'autre la mer Pacifique, dont la surface, dans le lointain, s'unit avec l'azur du ciel[2]. » Ce passage est accompagné d'une note : « On préfere ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel assure que d'aucun endroit de l'isthme on ne découvre à la fois les deux mers[3]. » La référence est ambiguë, puisque si Marmontel choisit une autorité sur une autre, ce n'est pas pour des raisons de vraisemblance, mais parce qu'elle sert davantage la vision héroïque de l'espace de la conquête qu'il construit.

Le récit épique énonce un espace aux contours assez troubles, que les notes viennent préciser. Au chapitre XVII, les « côtes sauvages[4] » où les Espagnols doivent accoster sont nommées en note : « On a donné à cette plage le nom de *Pueblo quemado*, peuple brûlé[5] ». Plus

[1] Pierino Gallo, « Sur quelques paradoxes de l'épopée au XVIII[e] siècle… », art. cité, p. 61 ; John Renwick, « Marmontel, *Les Incas* et l'expansion de l'Europe », art. cité, p. 28-31.

[2] Marmontel, *Les Incas, ou la destruction de l'empire du Pérou*, Francfort/Leipzig, Brœnner, 1777, t. I, chap. XI, p. 96-97.

[3] *Ibid*., p. 101.

[4] *Ibid.*, chap. XVII, p. 157.

[5] *Ibid*., p. 167

loin, « Pizarre […] se retira dans une île voisine, où, peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques secours[1]. » Et on apprend ensuite qu'il s'agit de l'« 'Isle *del Gallo*[2] ». Ou encore, au chapitre XLV, on lit : « Vers l'embouchure de ce fleuve, est une île sauvage [Puná], où Pizarre avoit résolu de se ménager un refuge[3]. » La narration est complétée par l'information géographique, pour ne pas alourdir l'une par une abondance de détails, qui transformeraient l'épopée en récit historique ou géographique, sans abandonner l'ambition de véracité qui anime tout le récit. Les notes révèlent aussi des moments de réécriture d'autres ouvrages. Dans la description des montagnes andines, on lit qu'il s'agit de « vallons délicieux, & plus voisins du ciel que la cime des Pyrénées[4] ». La note renvoie au voyage de La Condamine, mais le passage est surtout une réécriture de sa propre description des montagnes traversées pendant son voyage, et Marmontel reprend la comparaison avec les Pyrénées.

Les notes sont aussi le lieu d'une discussion sur la valeur à apporter aux écrits passés. Au sujet de l'or des Incas, l'auteur met en garde : « Les Historiens ont poussé jusqu'à l'extravagance l'exagération de ces richesses. Il y avoit, dit Garcilasso, des bûchers de lingots d'or, en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, &c[5]. » Les deux niveaux de texte semblent relativement autonomes l'un par rapport à l'autre, le récit reprenant l'image merveilleuse et éblouissante de la civilisation inca là où la note s'inscrit dans la remise en question, propre à son époque, de l'idéalisation de cette civilisation par Garcilaso. Marmontel utilise l'espace textuel comme un lieu de dialogue entre le développement d'un récit qui joue nécessairement sur une amplification héroïque et merveilleuse de l'espace, et la somme des savoirs historiques et géographiques – ainsi que leurs critiques – compilés au fil du siècle. L'épopée américaine devient la mise en récit de cette pratique textuelle et philosophique constitutive des savoirs sur l'Amérique, qui permet en retour de créer un espace épique autonome vis-à-vis des savoirs établis.

L'ESPACE TRANSFIGURÉ

L'ambition encyclopédique de la plupart des épopées américaines soutient le récit mais ne s'y substitue pas. Les informations introduites au fil de la lecture donnent des gages de sérieux à la narration tout en permettant de développer une vision hyperbolique et merveilleuse

[1] *Ibid.*, p. 169.
[2] *Ibid*.
[3] *Ibid.*, t. II, chap. XLV, p. 197
[4] *Ibid.*, chap. XXXIII, p. 72
[5] *Ibid.*, chap. XXX, p. 55.

de l'espace américain. La question du merveilleux est cruciale pour ces épopées de la deuxième moitié du siècle, confrontées à l'insoluble problème de la régénération d'un genre en décrépitude par des moyens propres à l'époque et au sujet. La recherche d'un nouveau merveilleux est au cœur du projet de ces épopées américaines : il leur faut concilier l'impératif de vraisemblance et la grandeur poétique du genre épique[1]. La nouveauté et l'exotisme du sujet américain permet de construire un merveilleux raisonnable. Du Bocage écrit ainsi dans son introduction :

> Les Zémès, Démons qu'adoroient les Indiens, m'ont servi pour la Fable du Poëme : notre Religion proscrit les Divinités du Paganisme ; l'esprit Philosophique de notre Siécle se prête avec peine aux prestiges de la Magie, & au pouvoir des Fées. Le secours des Anges, & la malignité des Esprits de Ténèbres, consacrés par l'Écriture, sont donc le seul merveilleux qui puisse s'accorder avec nos idées[2].

L'épopée doit renoncer à un merveilleux à la fois trop invraisemblable et contraire à la foi chrétienne. La poétesse épique fait alors du monde américain un lieu d'hybridation, qui voit se rejoindre des éléments issus de la connaissance des peuples indigènes, l'héritage mythologique antique approuvé par la tradition et le merveilleux chrétien. Cette préoccupation théorique apparaît aussi, plus développée, sous la plume de Lesuire, qui arrime le merveilleux épique à la description de la nature :

> La Nature était toute différente dans cet hémisphère de ce qu'on voit dans le nôtre. Ce nouveau Monde paraissait plus récent que celui que nous habitons. Il avait des avantages sur son aîné, & aussi des désavantages. La peinture de cet Univers était indispensable en traitant ce sujet. Je l'ai tracée telle qu'on l'observe dans les voyageurs ; mais j'ai tâché d'employer le pinceau des Poètes[3].

C'est l'étude de la nature américaine elle-même qui autorise à construire un merveilleux débarrassé de son aspect invraisemblable :

> La peinture de ce vaste Océan, de cet Hémisphère inconnu, de cette Nature nouvelle, des Montagnes, des Déserts, de la Zone torride, de la Zone glaciale, des Fleuves immenses, des Cataractes, d'un pays que je compose à souhait comme une espece d'Elysée, d'une Isle de ma création, séjour d'une famille qui ignore le reste du monde, le caractere d'un homme grand & sensible qui s'égare dans tout ce vaste Univers […] ; la réunion de tant d'obiets extraordinaires ne forme-t-elle pas une espece de *merveilleux* qui peut suppléer à celui que je m'interdis, & qu'on est en droit de présenter à la croyance d'une Nation, dans l'état où se trouve la nôtre[4] ?

L'Amérique devient alors un monde d'enchantement où la nature, par son caractère inouï et exubérant, sert l'écriture d'un merveilleux. Du Bocage notait ainsi le caractère indescriptible de la nature au moment de sa découverte par Colomb, rejouant l'éblouissement

[1] Pour rappel, voici la définition de l'épique que donne le *Dictionnaire* de l'Académie française entre 1718 en 1878 : « Qui est un grand ouvrage de poësie, où le Poëte raconte quelque action heroïque qu'il embellit d'episodes & de fictions, & d'evenements merveilleux. »

[2] Du Bocage, « Introduction », *La Colombiade…*, *op. cit.*, p. vii-viii

[3] Lesuire, *Le Nouveau monde*, *op. cit.*, p. xix.

[4] *Ibid*., p. xii-xiii.

commun aux premières relations de voyage : « À leurs yeux, dans ces bois, tout prend un nouvel être : / Les animaux, les fruits, les arbres pleins d'encens / N'ont rien dans leur aspect qui ressemble à nos champs[1]. » À la différence des récits de voyage du XVI^e^ siècle, qui tentent toujours de donner un équivalent, par analogie, entre l'Amérique et l'Europe, l'épopée dit une étrangeté impossible à décrire, qui en renforce l'aspect merveilleux[2]. Bourgeois utilise lui aussi ce recours à une vision *merveilleuse* de la nature américaine. Au chant IX, l'équipée de Colomb, à Saint-Domingue, arrive dans « une vaste forêt […] où l'enchantement s'épuisoit en miracles[3]. » L'écriture tisse à la merveille naturelle un savoir encyclopédique :

> Tout arrête leurs yeux dans ce bois enchanté.
> Des arbres singuliers y récréoient la vue.
> Qui ne peut sans plaisir voir leur forme inconnue :
> De leur cime, les uns semblent toucher les Cicux ;
> Les autres sont chargés de fruits délicieux,
> D'autant plus attrayants, que dans leur goût réside
> Ou la douceur du miel, ou le piquant acide,
> Et que dans la plupart le mélange des deux
> En fait un composé beaucoup plus merveilleux :
> L'un appaise la faim, & l'autre désaltere :
> On n'en rencontre point qui ne soit salutaire.
> Il s'en découvrit un bien au-dessus de tous ;
> Sa forme recherchée est un présent pour nous[4] […].

L'enchantement du premier rapport au monde américain s'exprime à travers une transfiguration d'un fruit magnifié, dont le référent est donné en note : « C'est l'*Ananas*, fruit excellent d'une espece de couronne, dont l'effet est admirable. J'ai lu avec surprise dans l'*Encyclopédie*, ce Dictionnaire qui peut faire honneur à notre siecle, que l'*Ananas* étoit originaire de l'*Inde Orientale*, & qu'on l'avoit transplanté en Amérique ; je n'en crois rien[5]. » La lecture de l'épopée de Bourgeois invite à comprendre deux versions de l'espace américain, poétique et référentiel : au travail de transfiguration hyperbolique, décrivant une nature idéale et heureuse, s'ajoute en parallèle, de façon marginale mais tout de même présente dans la page, une discussion sur les savoirs concernant l'histoire naturelle américaine. Il s'agit de construire un merveilleux non seulement vraisemblable, mais qui puisse apparaître comme réel. La constitution d'un tel merveilleux ne joue pas qu'au niveau du paratexte des épopées. Lesuire, dans le chapitre qu'il consacre au Pérou, fait dire à Colomb :

> Mais bientôt il ajoute, instruit que, sur ces bords,
> Un Printems éternel conserve ses trésors :

[1] Du Bocage, *La Colombiade…*, *op. cit.*, chant I, p. 14.
[2] Voir Antonello Gerbi, *The Dispute of the New World…*, *op. cit.*, p. 108.
[3] Bourgeois, *Christophe Colomb…*, *op. cit.*, chant IX, p. 146.
[4] *Ibid*., p. 147.
[5] *Ibid*.

« La terre y doit trembler, la nature inactive
» Veut du froid & du chaud sentir l'alternative[1]. »

La description du Pérou reprend le *topos* climatique et introduit une considération d'ordre géologique issue d'un savoir, ou d'un supposé savoir, scientifique.

La recherche d'un merveilleux crédible n'est pas pour autant une censure de la licence poétique. L'espace américain est réécrit au profit d'une vision entièrement magnifiée, grossie, et devient le lieu d'une invention poétique dont le lien avec les sources et l'histoire de la conquête est parfois ténu. Marmontel donne une description complètement inventée de l'île de la Gorgona dans laquelle il grossit les traits de l'espace naturel pour en faire un mouroir superlatif :

> L'île de la Gorgone est digne de son nom. Elle est l'effroi de la nature. Un Ciel chargé d'épais nuages, où mugissent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, presque sans relâche, des pluies orageuses, des grêles meurtrieres, parmi les froudres & les éclairs ; des montagnes couvertes de forêts ténébreuses, dont les débris cachent la terre, & dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tissu, impénétrable à la clarté ; des vallons fangeux, où sans cesse roulent d'impétueux torrens ; des bords hérissés de rochers, où se brisent, en gémissant, les flots émus par les tempêtes ; le bruit des vents dans les forêts, semblable aux hurlemens des loups & au glapissement des tigres ; d'énormes couleuvres qui rampent sous l'herbe humide des marais, & qui de leurs vastes replis embrassent la tige des arbres ; une multitude d'insectes, qu'engendre un air croupissant, & dont l'avidité ne cherche qu'une proie : telle est l'île de la Gorgone, & tel fut l'asyle où Pizarre vint se réfugier avec ses compagnons[2].

L'invention poétique donne une vision héroïque de l'espace, en miroir de celui du personnage obligé de s'y confronter. Dans le cas de Marmontel, l'espace américain est aussi formé par la portée idéologique qu'il donne à son épopée. Les dernières lignes des *Incas* construisent un paysage détaché de tout réalisme, mais qui donne à voir la victoire effroyable du fanatisme : « Cusco, saccagée & déserte, vit ses plaines jonchées des corps de ses tyrans. Les flots de l'Amazone furent rougis du sang de ceux qu'elle avoit vus désoler ses rivages ; & le fanatisme, entouré de massacres & de débris, assis sur des monceaux de morts, promenant ses regards sur de vastes ruines, s'applaudit, & loua le ciel d'avoir couronné ses travaux[3]. »

L'invention de l'espace épique soutient une construction narrative et idéologique. Ainsi Lesuire invente-t-il une arrivée de Colomb au Pérou et à Lima, où il n'a jamais débarqué, où il y aurait vu les temples d'or et les prodiges de la civilisation inca :

> Le sage observateur cotoyant le rivage
> Voit le sol, par degrés, devenu moins sauvage,
> Présenter sur ses bords, sur ses rians côteaux,
> Des palais somptueux, & de tristes hameaux […][4].

[1] Lesuire, *Le Nouveau monde*, *op. cit.*, p. 109.
[2] Marmontel, *Les Incas…*, *op. cit.*, t. I, chap. XVIII, p. 174-175.
[3] *Ibid.*, t. II, chap. LIII, p. 307-308.
[4] Lesuire, *Le Nouveau monde*, *op. cit.*, p. 105.

Pour décrire le Pérou, le poète utilise Colomb comme un œil universel, capable de traverser toute l'étendue de ce pays pour en donner une version fantasmée, même s'il elle est largement inspirée de Garcilaso. L'arrivée de Colomb est d'emblée placée sous le signe de la découverte d'une civilisation, et le Pérou fait apparaître des prouesses techniques et architecturales que Lesuire décrit avec emphase, sans jamais embellir pourtant l'organisation sociale des Incas (les « tristes hameaux » qui habitent le paysage donnent par la suite à lire une critique de l'inégalité flagrante d'une telle société). Ainsi, Colomb voit le paysage péruvien tel qu'il a été modelé par les Incas :

> Pour lui faire à son gré traverser les campagnes,
> L'art combla les vallons, abaissa les montagnes ;
> Les fleuves, remplissant d'innombrables canaux,
> Portent dans tout l'Etat les secours de leurs eaux[1].

L'espace péruvien se déroule sous les pas d'un Colomb imaginaire, devenu l'instrument du poète pour donner à voir les mystères d'une civilisation percée à jour. Le regard de Colomb dévoile le Pérou jusque dans ses moindres détails et surtout dans ses travers. Il voit le plus flagrant comme le moins visible. Si le luxe du Potosi est ce qui éblouit le plus[2], le poète s'intéresse davantage au temple des vierges. Au mépris de toute vraisemblance, il fait entrer Colomb dans un de ces temples, connus pour être les lieux les plus fermés du Pérou[3] :

> Là, d'un Temple sacré l'aspect religieux
> Semble lui présenter la majesté des Cieux.
> Il entre, il aperçoit une vaste rotonde
> Dont le cercle répond à la sphère du monde. […]
> Soudain la voûte s'ouvre, &, dans l'air qu'il épure,
> L'astre montre son disque au bord de l'ouverture.
> Ses rayons étendus sur un ceintre enflammé
> Étincelent dans l'or dont le mur est formé[4].

L'irruption dans le temple des vierges offre à Colomb une connaissance de la cosmologie inca. Il y découvre un culte du Soleil commun à plusieurs civilisations : « Le Héros se rapelle & revoit en esprit / Tous les climats divers où ce culte fleurit[5]. » L'espace du temple se voit dépassé pour développer une réflexion cosmico-religieuse sur le rapport entre le Soleil et Dieu.

Les poètes utilisent les savoirs acquis sur la nature américaine pour construire une image à la fois merveilleuse, effrayante et puissante de cet espace. Les phénomènes géologiques sont

---

[1] *Ibid*., p. 105.

[2] « Là, sur un sable d'or le Potose coulait ; / De diamans épars la terre étincelait ; / La Nature grossière offrait sur ce rivage / Une magnificence encor neuve & sauvage ; / Et ce peuple récent, novice dans les arts, / Par son luxe du moins surprenait les regards. » (*Ibid.*, p. 106).

[3] On a vu comment Françoise de Graffigny utilisait ce thème dans son roman.

[4] *Ibid*., p. 108.

[5] *Ibid*., p. 109.

largement employés à cet effet. Après le récit de l'arrivée fictive de Colomb au Pérou, Lesuire enchaîne avec Pizarro et fait de sa conquête un moment de renversement de la nature :

> On voit trembler la terre, & s'ouvrir des abîmes,
> Et les monts écroulés précipiter leurs cimes ;
> Comme si, déchaîné sous les pas des mortels,
> Le Ténare entr'ouvrait ses goufres éternels ;
> Et si les habitans des rives infernales
> Ébranlaient en hurlant leurs voûtes sépulchrales.
> Les temples, les palais, les cours & les remparts
> Dans les murs chancelans tombent de toutes parts.
> Au milieu du fracas de ces masses énormes,
> L'horreur de tous côtés se peint sous mille formes ;
> Et la flamme en couroux trop prompre à s'allumer
> Serpente, se dilate, & va tout consumer[1].

Transformée en cataclysme naturel, l'invasion espagnole rejoint en même temps les caractéristiques de la nature de ce continent. Marmontel associe cette même conquête à des forces telluriques incontrôlables. Dans la guerre qui oppose les peuples péruviens aux Espagnols, Marmontel utilise les montagnes comme image de la puissance des indigènes : « Du pied du Sangaï, dont le sommet brûlant gume sans cesse au-dessus des nuages, du mugissant Cotopaxi, du terrible Latacunga, du Chimboraço, près duquel l'Emus, le Caucause, l'Atlas ne seroient que d'humbles collines, du Cayambur, qui, noirci de bitume, le dispute au Chimboraço, tous ces peuples courent aux armes pour la défense de leur Roi[2]. »

Le spectacle géologique est une constante de ce genre d'épopées. Marmontel décrit dans ses *Incas* une éruption effrayante, dans un passage sur la province de Quito qui adapte la description qu'en donnait La Condamine dans son journal :

> La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent ; le temple & les palais chancelent & menacent de s'écrouler ; la montagne s'ébranle, & sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide, & des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment & lancent dans les airs des éclats de rocher brûlans qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe & terrible spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelans à travers des monceaux de neige & s'y creuser un lit vaste & profond[3].

Dans le cadre d'un récit épique, le volcanisme américain a une double fonction : spectaculaire, bien sûr, soutenue par un usage appuyé de l'hyperbole et de l'image saisissante ; informatif, par la même occasion, puisque ce recours aux volcans s'appuie sur un savoir attesté et des événements consignés. Anne-Marie Du Bocage, dans sa *Colombiade*, donne aussi une image volcanique de l'Amérique découverte par Colomb, décrivant une éruption spectaculaire et terrifiante : « La Terre exhale aux Cieux le feu de ses entrailles. / Cent bombes tonnent moins

[1] *Ibid*., p. 111.
[2] Marmontel, *Les Incas…*, *op. cit.*, t. II, chap. XXXIII, p. 72.
[3] *Ibid*., chap. XXVII, p. 22-23.

qu'un seul de ces Volcans : / Tout tremble, & les rochers s'écroulent dans les champs[1]. » Qu'il s'agisse d'une image de la conquête comme pour Marmontel ou Lesuire, ou d'une image plus convenue pour Du Bocage, l'activité sismique ou volcanique joue un rôle important dans la constitution d'une poétique à la fois merveilleuse, impressive et vraisemblable, en ce qu'elle puise dans des récits de voyage et des ouvrages scientifiques une connaissance du territoire qui peut servir à modeler une esthétique à la fois nouvelle et propre au sujet à traiter.

Les épopées américaines de la deuxième moitié du XVIII^e siècle jouent d'une ambivalence entre la compilation des savoirs sur l'Amérique du Sud et les Caraïbes, et l'invention poétique qui vise à grossir les traits d'une nature déjà considérée comme inédite et exubérante, pour inventer une Amérique tout aussi saisissante que crédible. La fiction épique, comme les fictions romanesques et théâtrales, ne se conçoivent pas indépendamment des savoirs compilés et des lieux communs qui fondent l'imaginaire français.

*

La création d'une géographie fictionnelle de l'Amérique passe en partie par la reprise de la somme des savoirs édités et compilés par les voyageurs, les géographes et les lexicographes. Quand les légendes américaines semblent progressivement être disqualifiées par le regard critique des voyageurs et des philosophes, l'Amérique devient un nouveau territoire fictionnel qui permet de travailler les intérêts et les inquiétudes du temps. Ce dernier passage par la fiction permet de comprendre la littérature géographique comme une continuité de textes, indépendamment peut-être des genres auxquels ils se rattachent. Cette littérature géographique, au sens large, construit autant un savoir sur l'espace qu'un imaginaire exotique. Une forme littéraire demande cependant à être comprise plus spécifiquement, parce qu'elle dépasse le seul travail de compilation, de recomposition, voire d'invention. Les récits de voyage, source de la production du savoir géographique sur l'Amérique du Sud et les Caraïbes, construisent un espace qui met en jeu à la fois l'élaboration d'un discours savant et l'émergence d'un point de vue situé sur l'espace, à la fois parcouru, mesuré et vécu.

[1] Du Bocage, *La Colombiade…*, *op. cit.*, chant X, p. 174.

DEUXIÈME PARTIE

L’ESPACE ET LES VOYAGES

PRÉAMBULE

FAIRE VOIR L'ESPACE

Quel est l'espace du récit de voyage ? Si cette question semble peut-être aller de soi, puisque le voyage est nécessairement le récit d'un déplacement dans l'espace, voire plusieurs, elle se révèle moins évidente à la lecture des récits qui composent cette étude. On n'y lit que peu de descriptions purement géographiques, et on y cherche en vain l'apparition d'un paysage. Si les essais de poétique du récit de voyage mettent souvent l'accent sur sa capacité à « faire voir[1] » les objets exotiques, il semble que l'espace, par sa difficulté à être saisi, échappe à la possibilité d'être dit et vu à travers les mots du voyageur. Pourtant, l'espace est bien là, vécu, écrit et montré, sinon ces récits n'auraient aucun sens. La poétique de l'espace dans les récits de voyage oblige donc à considérer cette forme littéraire pour elle-même, afin de tenter de dégager les expressions d'une géographie propre au regard des voyageurs.

Cette partie tente donc dans un premier temps une poétique de l'espace du voyage. En suivant l'anthropologue Paul Carter, on peut définir deux modalités de l'appréhension viatique de l'espace. D'une part, une approche mimétique de l'espace cherche à donner une vision surplombante, celle qui s'écrit par exemple dans les descriptions chorographiques, ou qui se voit sur une carte. D'autre part, il existe une perception de l'espace qu'il qualifie de *methexis*, et qui met l'accent sur le déplacement et la résistance de l'espace face au voyageur. À la vision d'ensemble, largement fantasmée, s'oppose une vision tronquée par les réalités et les obstacles du terrain[2]. C'est ce double rapport à l'espace qui se fait jour dans l'écriture viatique, notamment dans les expéditions scientifiques : celles-ci, par les impératifs qui les animent et les formes d'écriture qu'elles adoptent, manifestent une géographie ambigüe.

[1] Roland Le Huenen, *Le récit de voyage…*, *op. cit.*, p. 27.

[2] Paul Carter, *The Road to Botany Bay. An Essay in Spatial History*, Boston, Faber and Faber, 1987. Cité par Isabelle Surun, « Espace projeté, espace parcouru. Le terrain des explorations en Afrique (1790-1860) », dans Jean-Marc Besse, Hélène Blais et Isabelle Surun (dir.), *Naissances de la géographie moderne (1760-1860) : lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace*, Lyon, ENS Éditions, 2010, p. 114-115.

Si la cartographie semble être l'expression d'une vision surplombante de l'espace et de sa domination par les outils de la raison, l'intégration des cartes dans un récit de voyage rend leur compréhension moins évidente. À la fois résultat scientifique et illustration du voyage, la carte fait apparaître des tensions dans la lecture du récit. En retour, elle devient aussi un objet narratif, qui doit être autant lu que vu. Il faudra donc s'intéresser aux potentialités narratives de la carte et à la portée scientifique que les voyageurs lui prêtent.

La géographie des voyageurs est plurielle : chaque moment du voyage n'a pas la même manière de dire l'espace, et le récit de voyage, considéré comme un objet, fait apparaître une multiplicité de formes de l'espace, textuelles, iconographiques et cartographiques. Parce que le récit de voyage implique l'écriture d'un « je », l'espace qui s'écrit incorpore une dimension anthropologique irréductible : la géographie du voyage est une géographie de l'altérité, qui interroge la place des autres vis-à-vis du voyageur.

CHAPITRE IV
ÉCRIRE L'ESPACE DU VOYAGE

LE VOYAGE ET L'« ART DE RENDRE LA NATURE »

Un des reproches le plus souvent fait aux voyageurs concerne la manière dont ils rendent compte de l'espace et de la nature. L'écriture sélectionne, distingue, découpe, au point qu'il est impossible de traduire la singularité et la complexité qui constituent tel ou tel lieu, selon les impressions du voyageur et l'ordre qu'il cherche à mettre dans son récit. Cet excès d'ordre, cette volonté d'agencer textuellement l'espace parcouru pour le rendre plus intelligible, appauvrirait considérablement la traduction textuelle des espaces lointains. C'est ce que dénonce Bernardin de Saint-Pierre dans la dernière lettre de son *Voyage à l'île de France* :

> L'art de rendre la nature est si nouveau, que les termes même n'en sont pas inventés. Essayez de faire la description d'une montagne, de manière à la faire reconnaître : quand vous aurez parlé de la base, des flancs et du sommet, vous aurez tout dit. Mais que de variété dans ces formes bombées, arrondies, allongées, aplaties, cavées, etc. ! Vous ne trouvez que des périphrases. C'est la même difficulté, pour les plaines et les vallons. Qu'on ait à décrire un palais, ce n'est plus le même embarras. On le rapporte à un ou à plusieurs des cinq ordres : on le subdivise en soubassement, en corps principal, en entablement ; et, dans chacune de ces masses, depuis le socle jusqu'à la corniche, il n'y a pas une moulure qui n'ait son nom.
> II n'est donc pas étonnant que les voyageurs rendent si mal les objets naturels. S'ils vous dépeignent un pays vous y voyez des villes, des fleuves et des montagnes, mais leurs descriptions sont arides comme des cartes de géographie : l'Indoustan ressemble à l'Europe. La physionomie n'y est pas. Parlent-ils d'une plante ? Ils en détaillent bien les fleurs, les feuilles, l'écorce, les racines ; mais son port, son ensemble, son élégance, sa rudesse ou sa grâce, c'est ce qu'aucun ne rend. Cependant la ressemblance d'un objet dépend de l'harmonie de toutes ses parties, et vous auriez la mesure de tous les muscles d'un homme, que vous n'auriez pas son portrait[1].

[1] Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'île de France* [1780], dans *Œuvres complètes*, t. II, *Voyages*, éd. P. Robinson, I. Zatorska, A. Gigan, *et allii*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 854-855.

Reprenant un lieu commun de la critique des voyages, forgé longtemps avant lui par Rousseau[1], Bernardin de Saint-Pierre file et développe l'idée selon laquelle les voyageurs n'arrivent jamais véritablement à faire connaître les lieux parcourus. L'aspect stylistique de cette réflexion sur l'écart entre le langage et la connaissance sera repris pendant tout le XIX^e^ siècle dans la critique du genre viatique : le récit de voyage ne serait, en fin de compte, qu'un empilement de détails[2]. Mais ce passage de Bernardin, qui conclut son propre récit de voyage et ouvre sur son grand projet philosophique que sont les *Études de la nature*, fait apparaître des paradoxes peut-être insolubles. Pour Bernardin, la description doit faire reconnaître l'objet décrit, mais si elle se contente d'évoquer l'objet par quelques traits importants, elle manque la totalité et la complexité de l'objet. Si elle dit toutes ses caractéristiques, la description fait disparaître l'objet, comme enseveli sous l'amas de ses propres détails. Le langage même semble manquer : il n'arrivera jamais dira jamais ni complètement l'apparence, ni l'être de l'objet décrit. Le langage ne peut qu'être général, reposant sur des catégories identifiables mais qui échouent à dire l'être spécifique. Cette *physionomie* dont parle Bernardin n'est pas la science des caractères, déjà récusée par Buffon, mais plutôt la capacité à percer la vérité des choses par leur apparence. La description doit jouer ce rôle-ci : faire apparaître l'objet dans toute sa vérité, et non seulement dans tous les traits qui composent son apparence. Sans faire l'exégèse complète du propos de Bernardin[3], il faut tout de même noter qu'il envisage de traiter la nature comme une œuvre d'art. C'est ce que traduit son intérêt pour l'harmonie de la nature. L'harmonie est un terme de peinture, « *le tout ensemble d'un tableau*[4] », selon l'*Encyclopédie*. Elle ne peut être causée que par le rapport des parties entres elles et avec l'ensemble du tableau ; d'où l'hostilité de Bernardin pour la profusion des parties considérées pour elles-mêmes.

Presque à la fin du XVIII^e^ siècle, Bernardin jette un regard méprisant envers les voyageurs qui l'ont précédé. Il faut voir dans quelle mesure son avis permet de mieux comprendre les récits de voyage et leur rapport à l'espace, sans néanmoins rester dupe des torsions que Bernardin leur fait subir.

Pour Bernardin, à force de dépiécer l'espace que les voyageurs tentent de restituer par écrit, celui-ci disparaît de la vue et de l'entendement. En ne rendant de la nature que des éléments épars sans arriver à reproduire le tout, le voyageur se hausse certes au niveau de

[1] Rousseau, *Discours sur l'origine…*, *op. cit.*, p. 200-210.

[2] Anne-Gaëlle Weber, « Le récit de voyage et l'émergence de la littérature au tournant des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles », *Viatica*, n^o^ 7, 2020, §30 [en ligne].

[3] Pour cela, voir Christian Chelebourg, « "L'art de rendre la nature". Métalecture de *Voyage à l'île de France* », dans Jean-Michel Racault, Chantal Meure et Angélique Gigan (dir.), *Bernardin de Saint-Pierre et l'océan Indien*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 231-244.

[4] [Auteur non-identifié,] « Harmonie, *en Peinture* », *Enc.*, t. 8, p. 51b, c'est l'auteur qui souligne.

l'anatomiste de talent ou du peintre de détail, mais il perd en retour la capacité de voir et de faire sentir le système de la nature si cher au philosophe. Au croisement entre une ambition scientifique propre aux Lumières et une vision providentialiste de la nature, Bernardin de Saint-Pierre donne à lire dans sa critique le négatif de son propre projet philosophique et littéraire. Derrière cette critique se trouve une vision du monde et de la nature comme une œuvre de Dieu que le savant ou le voyageur doit, pour les restituer et les connaître, rendre dans leur totalité. Pierre Berthiaume fait de la description dans les récits de voyage la marque de l'absence de Dieu dans le monde : pour le critique, le siècle des Lumières est « une parenthèse dans laquelle le monde, silencieux à Dieu et aux hommes, se contente d'affirmer la plénitude de sa présence[1]. » Les descriptions des voyageurs attesteraient de ce pur « être-là[2] » des choses, dénuées de toute signification ou de tout projet divin préalables. Dans la continuité de ces propos, on pourrait même ajouter que ce morcellement du monde propre aux voyages et à la science des Lumières est sans doute lié à cet effacement progressif de la Création dans la compréhension du monde : ne pas faire voir le tout du monde est aussi une manière de mettre en évidence la multiplicité, le morcellement, voire l'insignifiance, au sens propre, du monde tel qu'il est perçu et, par conséquent, un acte qui fait du monde une série de phénomènes et d'objets perceptibles, et non une création providentielle. Même sans compter sur ces considérations métaphysiques, il faut garder à l'esprit que le récit de voyage, en tant que genre *a priori* non-littéraire, situé selon la poétique aristotélicienne dans le domaine de l'écriture référentielle, comme l'histoire, est aux prises avec un réel morcelé et que, contrairement à la fiction narrative ou à la poésie, il ne cherche pas à en construire un ordre ou une signification. Comme le résume Christine Montalbetti : « D'un côté, le texte référentiel reflète le désordre de l'empirie, la multiplicité non corrélée des faits qui adviennent dans le réel ; de l'autre, la fiction accède à l'ordre de l'idée[3]. » Cette proximité supposée avec le réel s'opposerait, dans l'esprit de la critique de Bernardin, à une vision artistique du monde et de la nature.

Un paradoxe se fait jour, celui que Pierre Berthiaume a évoqué, mentionnant ces voyageurs qui « regardent peu le monde pour mieux l'observer scientifiquement[4] ». La formule rend compte en effet de ce « mode de pensée encyclopédique, qui vise surtout à recenser et à inventorier les richesses du monde[5] » des voyageurs naturalistes. Pierre Berthiaume s'appuie sur le récit de La Condamine dans lequel il décrit son travail cartographique le long de

[1] Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine…*, *op. cit.*, p. 335.
[2] *Ibid.*, p. 336.
[3] Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, *op. cit.*, p. 149.
[4] Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine au XVIII^e siècle…*, *op. cit.*, p. 205, n. 51.
[5] *Ibid.*, p. 205.

l'Amazone : l'ambition scientifique du voyageur oblige en effet à resserrer le champ de vision, qu'il s'agisse de regarder précisément les indications d'une boussole ou d'une horloge, ou de faire attention à l'angle d'un coude du fleuve. L'observation scientifique, le souci du détail vrai et la forme du catalogue constituent cette « myopie[1] » qui caractérise, selon Michèle Duchet, le récit de voyage des Lumières. On pourrait aussi élargir ce constat à tous les récits de voyage, même ceux qui n'ont pas d'ambition scientifique, puisqu'apparaît assez clairement à leur lecture la préférence des voyageurs pour les détails concrets et les anecdotes du voyage. Ceci oblige à interroger la poétique de l'espace dans les récits de voyage non seulement à l'aune d'une posture épistémologique propre à l'activité scientifique, mais comme une caractéristique littéraire.

La plupart des voyageurs écrivent davantage avec un compas qu'avec une plume. La forme du journal de bord, essentiellement composé de notations éparses, plus ou moins raccordées par la narration du voyage en bateau ou par voie terrestre, est propice à l'éclatement des représentations. Pierre Berthiaume et Réal Ouellet ont bien montré à quel point le journal de bord avait servi de matrice à la constitution d'un genre qui, s'il n'a jamais été régi par des règles claires, apparaît pendant longtemps sous la forme d'un inventaire parfois désincarné des choses vues[2]. Le récit de voyage, malgré sa variété et ses évolutions, ne semble donc pas à même de proposer une vision à la fois complète et poétique des espaces parcourus. Cependant, l'idée selon laquelle les voyageurs scientifiques ne « regardent » pas le monde qu'ils traversent mériterait une attention plus précise. L'observation du monde se comprend comme un regard méthodique porté sur les objets naturels afin d'en connaître les règles et les constantes. L'observation est en ce sens toujours une opération scientifique, tandis que le regard peut s'entendre soit comme une activité visuelle presque passive soit comme une contemplation de ce monde qui n'a pas besoin d'être déchiffré. S'il est assez facile de s'imaginer ce que Pierre Berthiaume fait entendre (le voyageur-observateur *versus* la rêverie face aux paysages), le passage du voyage réel à son écriture rend plus difficile à saisir ce qu'un regard sur le monde au XVIII^e^ siècle voudrait dire.

Il est assez courant dans la critique littéraire de constater la froideur ou le découpage excessif du réel qu'opèrent les voyageurs, qui rejoint une opposition, dans le cadre de la littérature viatique, entre la figure du savant et celle de l'écrivain. Le voyageur savant, plus

[1] Michèle Duchet, « Aspects de la littérature française de voyage au XVIII^e^ siècle », dans *Essais d'anthropologie…*, *op. cit.*, p. 22.

[2] Voir Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine… op. cit.*, et Réal Ouellet, *La Relation de voyage en Amérique, XVI^e^-XVIII^e^ siècles : au carrefour des genres*, Paris, Hermann, 2014.

occupé à mesurer les lieux et à observer les productions de la nature, semble s'opposer à une figure plus romantique, capable de sentir le génie des lieux et de peindre les paysages. Mais cette opposition, pour juste qu'elle puisse être dans les grandes lignes, ne permet pas de rendre compte de la complexité des textes et des représentations. La relation à l'espace du voyage n'est jamais évidente ni univoque. La géographie du voyage telle qu'elle est transcrite dans les récits échappe quelquefois au public comme au voyageur lui-même. Sans pour autant souscrire complètement au jugement qui ferait des voyageurs de piètres contemplateurs de l'espace qui les entoure, on cherchera davantage à souligner l'ambivalence du rapport à l'espace, au croisement d'une tentative de rationalisation scientifique, de l'expression ténue d'une sensibilité esthétique et d'une mise en scène de soi. L'ambition géographique des récits de voyage s'apparente à une vision scientifique du monde, mesurable et descriptible, qui ferait de l'espace un objet de la connaissance.

LES RÉCITS DE VOYAGE FACE À LA DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

VOYAGE SANS PAYSAGE

> […] le temps étoit clair & serein ; je découvrois le plus bel horizon qu'il soit possible de voir : je me trouvois précisément au milieu des deux chaînes de montagnes de la *Cordelière*, qui fuyoient au nord et au sud à perte de vûe. Je distinguois très clairement *Coto-paxi* à près de cinquante lieues de distance. Les montagnes intermédiaires, & sur-tout les vallons voisins, s'offroient à ma vûe à vol d'oiseau comme sur une carte topographique[1].

La Condamine se trouve sur la station de Sinazahuan, le matin du 27 avril 1739, pour effectuer une observation géodésique. Tous les éléments de cette description appellent l'idée de paysage : la vue dégagée, le regard surplombant, la distinction des plans que semblent dessiner les hauteurs différentes des montagnes et des vallées. Mais dans ces quelques lignes du journal de voyage, le paysage andin, malgré sa composition et l'euphorie esthétique qu'il semble susciter chez l'observateur, est peut-être moins visible que lisible. Le thème du regard est certes omniprésent, mais il ne concerne que le voyageur ; son lecteur aura quant à lui bien du mal à se représenter l'aspect de ces montagnes, leurs couleurs, les contrastes ou la végétation. Le voyageur n'en dira jamais plus. Le partage de la sensibilité esthétique est nié au

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 78.

même moment que cette même sensibilité s'énonce. Quelques années auparavant, un passage des lettres de La Barbinais Le Gentil donnait à lire une forme encore plus rudimentaire d'effacement du paysage, quand celui-ci produit pourtant une impression vive sur le voyageur. Arrivé à l'île de Santa Catarina au Brésil, il écrit : « J'admirois les Arbres & les Montagnes de cette Isle comme la plus belle chose du monde[1]. » C'est la seule description de l'île qu'il fournira : la beauté exprimée semble suffire à évoquer les lieux, sans toutefois que le voyageur juge nécessaire de les faire apparaître au lecteur. Il semble que cette difficulté à dire le paysage demeure une constante du siècle. En 1769, Pernety écrit, lors de l'arrivée de son équipage aux îles Malouines :

> Les observations faites, & le plan de la Baye levé avec le Graphometre nous nous sommes amusés à observer un bouleversement, produit, selon les apparences, par quelque tremblement de terre. Il présentoit un spectacle si horriblement beau, que j'ai été extrêmement mortifié de n'avoir pas assez de tems ni les instrumens nécessaires pour en dessiner la réprésentation en entier. Un peintre y trouveroit de quoi faire un tableau de ruines des plus beaux[2].

Encore une fois, le beau – et, dans ce cas, le sublime – est énoncé mais il n'apparaît pas sous une forme textuelle, le voyageur renvoyant tout de suite son lecteur à la gravure insérée dans son récit (fig. 6). Digne pourtant d'être dessiné et d'être peint par un peintre de talent, ce paysage est difficilement saisissable par l'écriture du relationnaire, qui n'évoque même pas la possibilité de pouvoir pallier le manque de représentation graphique par la description. L'appréhension de l'espace est avant tout instrumentale sur les lieux du voyage, et culturelle dans le texte : elle reprend des modèles littéraires (*locus amoenus* contre *locus terribilis*) et regarde le territoire pour y retrouver, ou pour lui opposer, le monde européen. Tant que l'espace est énoncé, nommé et parcouru verbalement, pour en donner une idée, soit de sa forme soit de sa ressemblance avec des lieux déjà connus, il est inscrit dans le récit de voyage. Peu importe donc pour les voyageurs de le décrire précisément. Le récit de voyage, au XVIII^e^ siècle, serait un genre sans paysage[3]. Dans l'avertissement qui précède son *Nouveau voyage fait au Pérou*, Courte de la Blanchardière va même jusqu'à nier la dimension géographique de son ouvrage, affirmant que l'auteur « n'a pas prétendu donner une description exacte des lieux où il a passé ; il n'entre point non plus dans aucun détail sur leurs Positions Astronomiques ou

[1] La Barbinais Le Gentil, *Nouveau voyage autour du monde…*, *op. cit.*, t. I, p. 9.

[2] Pernety, *Journal historique…*, *op. cit.*, p. 525-526. Nathalie Vuillemin cite une version légèrement différente, publiée dans l'*Histoire d'un voyage aux isles Malouines* (1770), dans « D'un pittoresque inhumain : le paysage américain dans le *Voyage autour du monde* de Louis-Isidore Duperrey (1822-1825) », dans Louis Bergès et Martine François (dir.), *Le paysage à travers les voyageurs et les écrivains*, Paris, Éditions du CTHS, 2012, p. 13.

[3] « Attentive à l'homme, à l'exclusion du paysage, et dans l'homme négligeant ce qui est pittoresque accessoire, cette littérature, jusqu'à Bernardin de Saint-Pierre, ignore l'exotisme. » (René Pomeau, « Voyages et Lumières dans la littérature française du dix-huitième siècle », *SVEC*, n° 57, 1967, p. 1287).

Géographiques[1]. » Pour plus de détail, il renvoie au voyage de Frézier. Sa justification est simple : le voyageur n'a d'autre ambition que « d'amuser quelques instans par le récit de ce qu'il a vû[2] ». Les lieux apparaissent dans ce récit sous la forme de notices géographiques, parsemées de quelques remarques ou anecdotes qui disent le plus souvent l'appréciation esthétique ou axiologique du voyageur.

Ces traits communs au genre viatique, du moins dans ces parties de l'Amérique, obligent donc à repenser ce qu'on peut entendre par la représentation paysagère ou spatiale au sein des récits de voyage : ne pas y attendre de paysage, ou plutôt repenser ce qu'on entend par paysage[3]. Le « bel horizon » dont parle La Condamine n'est donc pas *encore* un paysage si l'on définit ce dernier comme « une représentation d'ordre esthétique[4] » empruntée au domaine de la peinture. Le paysage se comprend d'abord comme une image, qu'elle soit « mentale, verbale, inscrite sur une toile, ou réalisée sur le territoire[5] ». Il est de ce fait une production culturelle de l'espace, ou une représentation de l'environnement à travers le filtre d'une culture ou d'une représentation artistique. Quand La Condamine *regarde* le paysage, il ne voit pas (ou ne dit pas) le paysage (réel ou artistique), mais il voit la carte. Une médiation visuelle est nécessaire pour parler du paysage, mais il s'agit dans ce cas d'un objet scientifique qui donne une vision ordonnée de l'espace, et non d'une géométrisation du regard occasionnée par le paysage (*in situ*) lui-même. L'euphorie du voyageur tiendrait donc moins à l'impression esthétique que lui produit cette « vûe » qu'à la maîtrise et la connaissance supposées du territoire que l'horizon dégagé lui fait ressentir. La suite du journal éclaire rétrospectivement ce moment du récit. Les vues paysagères sont rares dans le journal de La Condamine, et l'on comprend mieux qu'il ait (presque) décrit celle-ci quand, à la fin, il déplore le caractère trop éphémère de cette perspective dégagée :

> Si mon quart-de-cercle fût arrivé aussi-tôt que moi, je me serois tiré en une matinée de la plus laborieuse de nos stations. Insensiblement la plaine le couvrit d'une vapeur légère, je n'apercevois plus les objets qu'à travers un voile transparent, qui ne laissoit paraître distinctement que les sommets des montagnes les plus éminens. À mesure que le soleil montoit, les nuages s'élevoient : bien-tôt j'en fus enveloppé, à

[1] Courte de la Blanchardière, « Avertissement », dans *Nouveau voyage…*, *op. cit.*, s.p.
[2] *Ibid*.
[3] Alain Corbin notait cette difficulté à traiter du paysage quand, apparemement, il n'apparaît pas : « L'histoire du paysage, comme d'ailleurs toute l'histoire, se trouve limitée par le fait que les spécialistes travaillent sur des traces picturales ou écrites, et qu'ils sont obligés d'identifier le non-dit ou le non-représenté au non-éprouvé. Or, l'on peut très bien ressentir des émotions ou des sentiments sans pour autant posséder le moyen de les dire ou sans vouloir le faire parce que cela pourrait être banal. » (*L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001, p. 18). Sur l'émergende du paysage dans l'art et la pensée européenne, d'un point de vue anthropologique, voir Philippe Descola, *Par-delà nature et culture* [2005], Paris, Gallimard, p. 114-124.
[4] Jean-Marc Besse, *Voir la Terre…*, *op. cit.*, p. 93.
[5] *Ibid.*

peine pouvois-je distinguer mon quart-de-cercle, qu'on m'apporta dans le moment qu'il me devenoit inutile[1].

Le « bel horizon » ne doit pas se comprendre seulement comme une appréciation esthétique : l'horizon dégagé est la promesse d'une activité scientifique réussie rapidement. L'espoir déçu engendre une frustration très vive : l'ébauche de paysage vaut moins pour elle-même que pour amplifier ensuite le malheur de l'homme de sciences, encore une fois confronté à l'opacité du (non-)paysage andin. En d'autres termes, l'éloge de la belle vue est aussi le signe, paradoxalement, d'une impossibilité à voir, caractéristique du voyage de La Condamine.

Plus généralement, outre ces quelques exemples de vues paysagères contrariées, l'ambition visuelle du récit de voyage ne doit pas se confondre avec une visée artistique : il s'agit avant tout de faire comprendre. À la toute fin de la partie narrative de sa *Figure de la Terre*, Bouguer paraîtrait presque s'excuser d'avoir passé trop de temps à décrire le Pérou. La fin n'en devient que plus abrupte : « Il doit y avoir une infinité de choses à dire de Regions si vastes & si peu connues. […] Mais je dois me souvenir que cette Relation n'est qu'une simple ébauche, & qu'il ne s'agissoit principalement ici que de donner une idée exacte, quoique tracée avec un crayon très-grossier, du pays dans lequel nos opérations ont été faites[2]. » Bouguer relève la difficulté à circonscrire son propos, la description géographique pouvant, virtuellement, ne jamais s'arrêter. Mettre fin à ce genre de texte ne va pas de soi, surtout que Bouguer a choisi une organisation thématique et non chronologique. La métaphore picturale relève l'ambiguïté du propos, annonçant l'exactitude d'un paysage pourtant dessiné à grands traits. Les pages qui précèdent doivent être lues comme une esquisse de paysage, physique et humain. Dans le cas de Bouguer, on comprend rapidement pourquoi : le récit de voyage n'est qu'un prélude au récit de l'expédition scientifique et à la présentation des mesures. Le récit pose un cadre qui a besoin d'être compréhensible. La métaphore de l'esquisse pourrait même être généralisable à l'ensemble des récits de voyage, pour lesquels il est sans doute plus important de donner une « idée exacte » que de faire tableau ou de décrire avec exactitude la géographie américaine. Si paysage il y a, il n'est donc pas à chercher dans les vues paysagères, dans les pauses descriptives où on l'attendrait plus volontiers, mais à l'échelle du récit dans son ensemble qui construit une image de l'espace parcouru et étudié.

On touche ici à une question qui intéresse au premier plan l'écriture viatique : celle de la description et de sa valeur mimétique. Le récit de voyage, plus que d'autres genres littéraires, entretient un rapport étroit et complexe à la notion de réel et, plus particulièrement, à la question

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 78-79.
[2] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *op. cit.*, p. cvii.

de la description de l'espace. Christine Montalbetti s'est intéressée aux récits de voyage dans la mesure où, en tant que textes référentiels, ils posent de manière aussi explicite que problématique la question du rapport entre le langage et le monde réel. Le récit de voyage narre une expérience du monde et de l'espace ; dans le passage à l'écriture, il exhibe aussi « l'hétérogénéité des structures du langage et du monde[1] ». Du voyage au récit de voyage s'ouvre la brèche de la traduction linguistique du monde perçu et vécu, le langage achoppant presque constamment contre le réel qu'il ne peut jamais dire ou décrire *tel quel*. Cette brèche concerne principalement « le caractère visuel de la relation à l'objet » et « la distorsion entre cette texture visuelle et les moyens du discours[2]. » L'espace est vu mais l'écriture est mise en échec pour traduire cette vision. On touche dès lors au problème plus fondamental de la description au cœur des récits de voyage. Si Christine Montalbetti étudie des récits de voyage du XIX^e^ siècle, dans lesquels les voyageurs-écrivains mettent très souvent en scène l'impossibilité de décrire le monde, les voyages du XVIII^e^ siècle sont aussi concernés par cette question bien qu'elle n'y soit pas formulée aussi explicitement. L'usage de la catégorie du beau, le détour par la carte ou par le dessin, sont autant de stratégies qui expriment une impossibilité à dire, textuellement, ce qui a été vu. Cette évolution tient probablement à la volonté ou à la conscience d'écrire un texte qui ne relève pas de la production poétique. On sait que le genre viatique au XVIII^e^ siècle est d'emblée exclu du domaine littéraire[3]. Par cette même occasion, et suivant la poétique aristotélicienne, le texte référentiel qu'est le récit de voyage se doit donc de dire le réel, là où la fiction n'en donnerait qu'une image[4]. Bien sûr, cette distinction est bien plus complexe. Dans le cas du récit de voyage, la constitution d'un discours de vérité et la création d'une représentation vraisemblable vont de pair. Mais la complexité de la question de la représentation ou de l'imitation du réel permet sans doute de mieux cerner les raisons qui font que l'espace géographique semble se dérober : cela touche principalement la question de l'écriture de l'espace dans la production littéraire du XVIII^e^ siècle, de la place du récit de voyage dans le domaine littéraire, ainsi que de la fonction et de la compréhension de la description (scientifique et littéraire).

Les formes prises par l'écriture romanesque peuvent être utiles pour comprendre le régime d'écriture qui structure les récits de voyage à l'époque moderne. La comparaison entre le récit de voyage et le roman est de ce point de vue éclairante. L'écriture romanesque au XVIII^e^

[1] Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, *op. cit.*, p. 13.
[2] *Ibid.*, p. 13-14. À ce sujet, voir aussi Barbara Stafford, *Voyage into Substance. Art, Science, Nature, and the Illustrated Travel Account, 1760-1840*, Cambridge/Londres, The MIT Press, 1984.
[3] Anne-Gaëlle Weber, « Le récit de voyage et l'émergence de la littérature… », art. cité.
[4] Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, *op. cit.*, p. 149.

siècle est, globalement, pauvre en description spatiale. La plupart du temps, le « degré de détermination et de concrétisation de cet espace est extrêmement limité[1]. » Les romans ne peignent pas un espace préalable à l'action, à l'intérieur duquel ou face auquel les personnages agiraient. En revanche, l'espace romanesque est déterminé par sa qualité fonctionnelle. Il n'apparaît que s'il sert le développement narratif ou s'il obtient une fonction dans l'intrigue. Il se caractérise essentiellement par son mouvement puisqu'il se manifeste en fonction des déplacements des personnages, éventuellement des accidents[2]. Autre conséquence, comme le rappelle Henri Lafon :

> Cet espace romanesque nous donne bien une impression de discontinuité, comme s'il comportait des « blancs », des « lacunes », n'était pas plein. C'est parce qu'il est essentiellement littéraire. Pour le représenter dans le domaine visuel, qu'on imagine un dessin (puisqu'il n'a pas de couleur) qui comporterait de larges étendues où le papier apparaîtrait à nu[3].

La métaphore picturale fait apparaître un rapport à l'espace romanesque caractérisé par une certaine indigence, proche du « crayon très-grossier » de Bouguer, qui dessine les formes sans en donner la chair. Comme dans les récits de voyage, l'espace est avant tout un cadre dynamique qui apparaît et disparaît au gré de son utilité dans le déroulement de l'intrigue et en fonction des actions des personnages. Dans ce régime d'écriture, ce que la représentation spatiale gagne en dynamisme, elle le perd en visibilité, déléguée, dans le cas du récit de voyage notamment, à l'imagination du lecteur et aux illustrations.

Une des conséquences du discours de Bernardin de Saint-Pierre est d'extraire le récit de voyage de la catégorie des textes référentiels (comme l'histoire, si l'on se rapporte à la poétique aristotélicienne) et de le faire entrer dans le domaine de la littérature, c'est-à-dire dans le domaine des arts imitatifs. De ce fait, il doit se plier aux exigences de la *mimesis*, entendue comme une représentation du réel capable de l'ordonner et d'en donner une signification[4]. L'*ut pictura poesis* vaudrait désormais *aussi* dans les récits de voyage, qui ne doivent plus seulement se contenter, pour ainsi dire, de dire le vrai, mais d'en donner une image significative. Pour Bernardin de Saint-Pierre, la vérité des choses décrites et l'ordre établi dans le discours ne sont plus des éléments suffisants pour justifier l'existence du récit de voyage : il faut entrer dans un nouveau régime d'écriture. La poétique du paysage est donc cruciale de ce point de vue. Le recours à la métaphore picturale dans les récits de voyage du XIX^e^ siècle, notamment

[1] Henri Lafon, *Les Décors et les choses dans le roman français du dix-huitième siècle de Prévost à Sade*, Oxford, Voltaire Foundation, 1992, p. 85.

[2] *Ibid.*, p. 85-90.

[3] *Ibid.*, p. 89-90.

[4] En ce sens, Bernardin de Saint-Pierre annonce la poétique du récit de voyage qui est celle des écrivains-voyageurs du XIX^e^ siècle. Voir Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, *op. cit.*, p. 147-152.

romantiques, est une tentative de faire coïncider le réel perçu et le langage qui cherche à le décrire : « L'opération de reproduction de l'espace, à travers la métaphore redoublée du langage comme palette et du réel comme peinture, n'est plus, si on s'y essaye, qu'une opération de copie[1]. » La valeur mimétique du récit de voyage opère sa métamorphose au tournant du siècle : mais les voyageurs de la fin du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle ne sont pas régis par le même paradigme esthétique et, même, épistémique.

Le détour par la littérature romanesque permet de situer le régime esthétique dans lequel les voyageurs s'inscrivent au moment d'écrire ces récits : s'ils se méfient du littéraire, pratiquant à leurs dires un style simple et naïf, ils en partagent tout de même cette même attitude face à la description spatiale. Plusieurs fils peuvent être tirés de cette approche. Le premier est de l'ordre de l'histoire littéraire. Henri Lafon apporte comme réponse à l'indigence des descriptions dans le roman du XVIII^e^ siècle le fait que la description est une des figures du discours les plus réglées, héritée de l'épopée, et qu'elle cause une rupture dans l'ordre du récit qui peut provoquer l'ennui ou la rupture de l'illusion romanesque. À ce titre, et contre la profusion des descriptions invraisemblables qui caractérisait le roman baroque, les romanciers du XVIII^e^ siècle abrègent parfois à l'extrême les pauses descriptives[2]. Le roman baroque, héroïque et pastoral se caractérisait par un abus de la description, au point de devenir un repoussoir pour bon nombre de romanciers de la fin du XVII^e^ siècle et du XVIII^e^ siècle, qui voient dans la description le risque de verser dans le roman invraisemblable. Jacques Chupeau a montré qu'au moment où une partie de la production romanesque mondaine du XVII^e^ siècle se met à copier la mode des récits de voyage, dans sa forme la plus aventureuse, le récit de voyage se dépouille de tous les attributs qui pouvaient jusqu'alors le rapprocher du roman afin d'assurer son public de sa véracité. Cette évolution profonde du genre touche tout particulièrement la description, éminemment problématique quand il s'agit du voyage. Les voyageurs cherchent à se défaire d'une forme trop marquée du sceau de la fiction tout en conservant ce passage obligé de tout voyage, le but premier de ce genre de récit étant de « faire voir[3] » des espaces supposément inconnus ou méconnus du public. La description doit donc être renouvelée. Elle est considérée « comme une sorte d'école du regard fixant l'attention sur le détail caractéristique, la justesse du trait et de l'image, sur la forme comme sur la couleur[4]. » On

[1] *Ibid.*, p. 151.
[2] *Ibid.*, p. 98-99.
[3] Jacques Chupeau, « Les récits de voyage aux lisières du roman », art. cité, p. 542.
[4] *Ibid.*

retrouve encore une fois la métaphore picturale pour parler de la description : le voyageur se doit d'être un bon peintre de détail s'il cherche à être crédible.

Au-delà du tournant du XVII^e siècle, la description soulève un vif débat qui porte autant sur sa valeur littéraire que scientifique[1]. Pour l'*Encyclopédie*, qui traduit en cela une vision assez partagée sur la description, elle ne donne accès qu'à une image des choses, et ne permet pas de les connaître. Elle est, dans le cas des Belles Lettres, une « définition imparfaite & peu exacte, dans laquelle on tâche de faire connoître une chose par quelques propriétés & circonstances qui lui sont particulieres, suffisantes pour en donner une idée & la faire distinguer des autres, mais qui ne developpent point sa nature & son essence[2]. » Un certain usage de la description scientifique ne s'en sort pas mieux :

> Un livre qui contiendroit tant & de si longues descriptions, loin de nous donner des idées claires & distinctes des corps qui couvrent la terre & de ceux qui la composent, ne présenteroit à l'esprit que des figures informes & gigantesques dispersées sans ordre & tracées sans proportion : les plus grands efforts de l'imagination ne suffiroient pas pour les appercevoir, & l'attention la plus profonde n'y feroit concevoir aucun arrangement[3].

Se dessine en négatif une pratique de la description ordonnée et donc à même de produire du sens et une connaissance de l'objet décrit. Alors que la description est l'objet de vives critiques, elle n'en demeure pas moins au cœur de l'histoire naturelle, même si sa place, son autonomie par rapport à l'illustration, et sa capacité à donner à voir et à comprendre l'objet demeurent en question[4].

Ce qui caractérise la pratique descriptive du roman comme du récit de voyage et du discours scientifique, c'est sa focalisation sur des objets. C'est flagrant dans le roman, où la description porte davantage sur des objets qui semblent remplir l'espace, plus que sur l'espace lui-même ; l'espace narratif n'existe que dans la mesure où il est composé d'objets descriptibles[5]. S'il est courant de définir le récit de voyage comme un genre foncièrement descriptif, qui signerait sa différence fondamentale avec le roman[6], la description doit d'abord

---

[1] Voir Philippe Hamon, *Du descriptif*, Paris, Hachette, 1993, p. 14-15 ; Nathalie Vuillemin, *Les Beautés de la nature à l'épreuve de l'analyse…*, *op. cit.*, p. 87-89. Pour une étude globale sur la description scientifique dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, notamment chez Buffon, voir Joanna Stalnaker, *The Unfinished Enlightenment. Description in the Age of the Encyclopedia*, Ithaca, Cornell University Press, 2010.

[2] Mallet et Jaucourt, « Description, (*Belles-Lettres*) », *Enc.*, t. 4, p. 878b.

[3] Daubenton, « Description, s.f. (*Hist. nat.*) », *Enc.*, t. 4, p. 878a.

[4] Denis Reynaud, « Pour une théorie de la description au 18^e siècle », *Dix-huitième siècle*, n^o 22, 1990, p. 347-366.

[5] Voir Cynthia Wall, *The Prose of Things. Transformations of Description in the Eighteenth Century*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 2006.

[6] « Alors que dans le premier [le roman] la description est mise au service du récit, lui est hiérarchiquement soumise, et que le romancier se plaît à jouer des changements de rythme que ce statut formel autorise, dans la relation de voyage, loin d'être réduite à une simple fonction ancillaire, la description occupe une place de prime importance. » (Roland Le Huenen, *Le récit de voyage…*, *op. cit.*, p. 31).

se comprendre comme une description d'objets. Les récits de voyage sont paradoxalement remplis de descriptions de plantes, d'animaux, d'êtres humains, et en même temps les lieux, les paysages, l'environnement du voyageur ne bénéficient presque jamais d'une telle attention descriptive. De ce point de vue, les récits de voyage ne peuvent pas se comprendre indépendamment de l'écriture géographique telle qu'elle existe au XVIII^e siècle. Ce genre emprunte à la fois aux impératifs de la narration à la première personne et aux modalités de la description géographique telles qu'on les retrouve dans les ouvrages de géographie, dans un jeu de va-et-vient qui relie ces deux formes d'écriture : les récits de voyage écrivent comme des ouvrages de géographie, qui puisent dans les récits de voyage pour compléter ou nuancer leurs informations. Au titre de récit géographique, le récit de voyage répond à deux impératifs : la vraisemblance narrative et l'ordre géographique. La structure du récit de voyage fait primer la description sur la narration, mais une description vraisemblable et donc nécessairement limitée dans son extension et ses prétentions. Pour ce qui est de la description géographique, le récit de voyage s'inscrit dans la visée didactique, énumérative et parfois purement topographique, du texte géographique, ce qu'on perçoit facilement par l'énumération des items attendus de la description (étendue, climat, richesses, mœurs). Ce qui vaut pour la description en général, telle qu'elle est souvent définie dans la critique viatique, ne s'applique donc pas tel quel à la description géographique. Celle-ci est contrainte par un régime d'écriture qui n'accorde que très peu de place à l'*autopsie* du voyageur en matière spatiale, là où elle est primordiale sur les objets d'histoire naturelle qui jalonnent le récit et en font l'intérêt. De ce fait, la description géographique ne relève pas totalement de la conception admise sur la place et les enjeux de la description (scientifique ou littéraire) au XVIII^e siècle.

Outre cette dimension proprement *scripturale* du rapport à l'espace, il semble exister un autre problème quant à l'émergence d'une description de l'espace tel que la souhaiterait Bernardin de Saint-Pierre. Celui-ci tient plus spécifiquement au statut du paysage. Plusieurs définitions du paysage ont été données, et elles coexistent les unes à côté des autres.

Le paysage a d'abord un sens référentiel, même si le sens pictural se greffe presque immédiatement dès la Renaissance, et que le paysage devienne dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle une notion fondamentale dans l'esthétique des jardins[1]. Le paysage se définit le plus communément comme une « estenduë de pays que l'on voit d'un seul aspect[2] ». Cette première entrée de définition court jusqu'à aujourd'hui. Il n'y a pas de paysage sans regard qui

[1] Jacques Rancière, *Le Temps du paysage. Aux origines de la révolution esthétique*, Paris, La Fabrique, 2020.

[2] « Paysage », *Académie française*, 1694.

reçoit et organise l'espace. Le paysage prend une importance considérable à partir des années 1760, à la fois dans le domaine de la peinture, en littérature et dans l'art des jardins[1]. Si le paysage pictural émerge à la Renaissance, le dernier tiers du XVIII^e^ siècle est souvent considéré comme l'apparition d'une relation moderne entre l'être humain et le paysage, faisant de ce dernier l'observation esthétisante de l'espace dans lequel le sujet exprime ou développe sa sensibilité. En effet, l'attention de la critique, en histoire de l'art comme en littérature, se focalise en grande partie sur une période qui développe considérablement l'idée de paysage et sa force émotive, au point qu'on en viendrait à croire qu'entre la Renaissance, suivie par la peinture paysagère du XVII^e^ siècle, et la fin du XVIII^e^ siècle, le paysage aurait quasiment disparu.

Comme l'explique Alain Roger, au sujet de l'article « Paysage » de l'*Encyclopédie*, signé de Jaucourt, « la perception de la belle nature n'est jamais naturelle, mais toujours culturelle, placée sous le signe de l'art, *artialisée*[2]. » C'est aussi ce qu'exprime Bernardin de Saint-Pierre dans la lettre sur les voyageurs, qui revient, pour Christian Chelebourg – reprenant lui aussi le néologisme de Montaigne –, à « *s'artialiser* avec la nature, au lieu de *se naturaliser* avec les arts[3] ». De Jaucourt (reprenant Dubos) à Bernardin, on passe de la description d'une réalité artistique propre au XVIII^e^ siècle (le paysage est essentiellement pictural), à une injonction faite à l'écriture de traiter la nature comme d'un ouvrage d'art, seule manière de susciter l'émotion esthétique.

La définition proprement esthétique du paysage permet de comprendre son effacement des récits de voyage, qui se définissent contre une prétention esthétique. La notion de paysage doit donc nécessairement être soit évacuée soit repensée : l'artificialisation de l'espace perçu comme l'implique le paysage pictural n'est pas de mise, mais l'espace vu, selon des angles plus ou moins larges, existe bel et bien à l'intérieur du récit. Il faut noter un détail important : alors que le paysage n'a pas l'air de s'imposer dans les textes, les livres – ceux de La Condamine, de Bouguer ou de Frézier par exemple – laissent pourtant une place notable aux cartes et aux vues qui reproduisent de vastes étendues d'espace, que le regard soit capable de l'embrasser ou non. La myopie présumée des récits de voyage ne concerne que sa partie écrite, là où l'image semble offrir la possibilité de restituer une vision totalisante de l'espace. La question de l'espace pose donc un problème de registre de représentation, car il semble que ce soit l'écriture elle-même qui ne permette pas de traduire l'espace perçu, ou plutôt que les voyageurs refusent à l'écriture

[1] Voir Sophie Le Ménahèze-Lefay, « Paysage », dans Michel Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 2007, p. 831.

[2] Alain Roger, « Esthétique du paysage au siècle des Lumières », dans Odile Marcel (dir.), *Composer le paysage. Construction et crise de l'espace (1789-1992)*, Seyssel, Champ Vallon, 1989, p. 64.

[3] Christian Chelebourg, « "L'art de rendre la nature"…», art. cité, p. 234.

de devenir ce moyen. On avancera même l'idée que c'est moins le paysage qui disparaît que son écriture : les traces d'un sentiment esthétique obligent à penser que certains voyageurs en Amérique du Sud ont bel et bien éprouvé une expérience esthétique face à des paysages, qui n'a pas fait l'objet d'un travail d'écriture par la suite.

Jean-Marc Besse élargit la définition de l'attention portée au paysage : si elle est nécessairement un usage informé du regard, elle ne peut entièrement se comprendre sans intégrer toute la dimension d'investigation que ce rapport au paysage inclut : « la pratique de la description, dans la géographie notamment, dans l'ethnographie, l'histoire naturelle et la littérature, s'inscrit dans la tradition de l'inventaire et de la construction des connaissances par listes et par tableaux[1]. » À attendre la vue paysagère, on en oublie qu'une grande partie de description du territoire n'est pas seulement picturale, mais aussi scripturale, sous toutes ces formes : elle intègre aussi, au XVIII[e] siècle comme aujourd'hui, « une orientation vers la notation, l'inscription, l'archivage, la documentation. L'opération descriptive est une opération documentaire, elle consiste à produire, collecter, rassembler, ordonner des documents de toute nature[2]. » Elle doit donc se définir non seulement comme une pratique visuelle mais aussi comme « une opération technique [qui] engage tout un ensemble de (micro)techniques, mentales, graphiques, matérielles[3]. » En ce sens, il est possible de déceler des paysages dans les récits de voyage, à condition de s'intéresser aux pratiques scripturales et documentaires des voyageurs, devenus relationnaires. La collecte, l'inscription des chiffres, des mesures, les dessins, bref cette somme d'informations qui jaillissent de ce genre de récit, composent un paysage mental, sous d'autres formes.

Cette redéfinition du paysage va de pair avec une ouverture de la pratique descriptive. Christof Schöch, dans son étude sur la description dans le roman de la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, préfère à la description seule l'idée d'« écriture descriptive », pour éviter la connotation statique que porte en elle la notion de description telle qu'elle a été travaillée par la critique, héritière des pratiques descriptives propres au roman du XIX[e] siècle. La description n'est donc plus seulement à entendre en tant que pause du récit, mais l'écriture descriptive est, si l'on fait retour à aux définitions antiques de l'art de décrire, « un discours qui évoque son objet de manière à la fois claire, animée et vive, afin de le présenter au lecteur ou à l'auditeur comme s'il était réellement présent sous ses yeux[4]. » Dans le cas de la description géographique

[1] Jean-Marc Besse, *La Nécessité du paysage*, Marseille, Parenthèses, 2018, p. 87.
[2] *Ibid.*, p. 88.
[3] *Ibid.*, p. 89.
[4] Christof Schöch, *La Description double dans le roman français des Lumières, 1760-1800*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 14.

dans les récits de voyage, cette conception de la description permet d'élargir la réflexion aux modes de visibilité et d'intelligibilité de l'espace à l'œuvre dans ces récits, qui passent à la fois par la pause descriptive et par l'intégration de l'espace dans la dynamique du récit, dans la constitution d'une figure du voyageur ainsi que (rejoignant le propos de Jean-Marc Besse) dans les pratiques cette fois non-scripturales qui accompagnent et complètent le texte. En d'autres termes, il faudrait moins s'attacher à trouver la description des lieux qu'à chercher la relation qui s'établit entre les lieux et le voyageur qui les transmet, à travers les différentes pratiques textuelles possibles pour faire de ces lieux des signes intelligibles.

ACCOMMODER SON REGARD

Comme le leur reproche Bernardin, les voyageurs décomposent la nature et les lieux qu'ils cherchent à décrire. Au-delà de la critique, ne faudrait-il pas comprendre cette activité, aussi intellectuelle que littéraire, comme l'un des rares moyens qui s'offrent aux voyageurs pour saisir et comprendre des espaces *a priori* inintelligibles ? Pour les voyageurs en Amérique, « tout paysage se présente d'abord comme un chaos qu'il s'agit moins de faire signifier que d'ordonner[1]. » La décomposition du paysage est un préalable de son ordonnancement, le chaos étant par définition la « confusion de toutes choses[2] » d'avant la grande séparation divine des éléments de l'univers. En l'absence d'un balisage complet du monde, la surprise représentée par la découverte individuelle de lieux étrangers, qui plus est caractérisés par une nature foisonnante et très souvent indéchiffrable, fait échouer la restitution du monde américain. Les voyageurs ne peuvent donc dire avec exactitude et singularité que ce qu'ils comprennent, comme si finalement le lisible précédait le dicible. La diversité de la géographie et de la nature sud-américaines et caribéennes offre à l'œil européen un tableau complexe qui, au premier abord, ne peut être ni compris ni restitué sans un temps de familiarisation et d'étude. Au sujet des observations botaniques de Joseph de Jussieu en Martinique, qu'il raconte dans sa correspondance, Nathalie Vuillemin remarque que l'appréhension première des plantes américaines prend d'abord la forme d'un inventaire des espèces déjà connues, le jeune botaniste étant confronté à une « opacité du paysage[3] » aussi concrète (le brouillard rend la perception difficile) qu'intellectuelle (la nature américaine est, par sa profusion et sa méconnaissance,

[1] Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine…*, *op. cit.*, p. 332.

[2] « Chaos », *Académie française*, 1694 et éd. suivantes. Voir Nathalie Vuillemin, « Aux confins de la nature : l'idée de "chaos" dans la pensée scientifique du 18e siècle », *Dix-huitième siècle*, no 45, 2013, p. 433-449.

[3] Nathalie Vuillemin, « Du dépaysement, ou l'impossible fabrique du savoir », *Viatica*, no 4, 2017, §8 [en ligne].

indescriptible). Si le botaniste arrive cependant, au fil du temps et des observations, à produire un savoir personnel, ce savoir demeure toujours précaire tant le travail demande une acuité visuelle et une connaissance des lieux qui lui font toujours défaut. Le regard porté sur l'Amérique, sur la forme de ses paysages et les objets qui les composent, demande donc à être exercé pour être capable de lire l'espace, ce qui passe nécessairement par une attention particulière au détail.

Girod-Chantrans, à son arrivée à Saint-Domingue, raconte ce phénomène d'une manière si précise et détaillée qu'il pourrait très bien s'agir d'une mise en scène convenue de l'exploration. Elle condense et amplifie des éléments communs à ce type de voyage. Le voyageur est d'abord désorienté par l'exotisme d'un tel paysage naturel : « L'empressement avec lequel j'examine toutes les nouveautés qui m'entourent, ressemble plutôt à un délire qu'à une curiosité raisonnable. Je serai plus calme & plus instruit dans quelques jours ; c'est alors que je vous rendrai compte de mes remarques[1]. » La volonté de tout voir et comprendre s'assimile à un excès qui confine à la déraison, la « curiosité raisonnable », seule capable de produire une connaissance, n'étant possible que par un travail physique et moral d'apaisement. Le voyageur qui cherche à tout connaître, d'un seul coup, au sujet d'un monde inconnu, est voué à l'échec : l'examen de l'île nécessite une attention particulière et une lente accommodation aux choses.

Ce programme d'analyse de l'espace dominicain s'exprime dans la troisième lettre, dans laquelle il raconte sa sortie de l'horrible ville du Cap-Français (aujourd'hui Cap-Haïtien) : « Je me vois à présent dans une plaine fertile, bien cultivée, & j'y respire à mon aise. Avec quel intérêt je vais observer tous les objets qui m'environnent[2] ». Si le regard inquisitif semble à son apogée, c'est parce que l'espace vu et parcouru frappe par sa familiarité. Girod-Chantrans s'y sent bien parce que, en définitive, il s'y sent comme chez lui. Or, le programme d'observation qu'il détaille dans la suite de cette lettre (surtout d'ordre social et économique), ne vaut que pour ce genre d'espace, l'espace proprement naturel de l'île se refusant à ce genre d'enquête aussi enthousiaste qu'improvisée. La lettre suivante rompt l'euphorie observatrice. Elle fait le récit de l'ascension des « mornes escarpés » à proximité de son habitation, dans le but d'accéder au fond des forêts à leur sommet.

[1] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 68.
[2] *Ibid*., p. 116.

> Rempli de cette idée, je monte, sans m'en appercevoir ; mais ne trouvant plus de sentier à une certaine hauteur, des herbes au contraire très-hautes & très-fournies, des arbustes & des lianes impénétrables, je fus obligé de descendre, bien fâché de n'avoir pu atteindre mon objet[1].

Le passage s'accompagne d'une note dans laquelle Girod-Chantrans ajoute qu'il a « su depuis, que l'on se fait précéder en pareil cas d'un ou deux negres qui coupent tout ce qui s'oppose au passage[2]. » L'impréparation du voyageur traduit son empressement et sa méconnaissance des impératifs d'une telle exploration. L'obstacle n'est pas seulement physique, il est aussi épistémique, bien que la nature semble, dans le corps du texte, lui opposer un refus catégorique. Le projet du voyageur se heurte à une végétation abondante qui se dresse comme un mur. Dans les voyages qui entrent jusque dans les forêts tropicales, les lianes – c'est-à-dire toutes les plantes grimpantes – donnent lieu à un discours teinté de fascination et d'inquiétude. La Condamine, dans sa relation amazonienne, s'attarde un instant sur ce « genre de plantes qui [lui] a paru en général frapper le plus les yeux des nouveaux venus[3] » et qu'il décrit en utilisant l'image des cordages d'un navire :

> Elles ont cela de commun, qu'elles montent en serpentant autour des arbres & des arbustes qu'elles rencontrent ; & qu'après être parvenues jusqu'à leurs branches, & quelquefois à une très-grande hauteur, elles jettent des filets qui retombent perpendiculairement, s'enfoncent dans la terre, y reprennent racine & s'élèvent de nouveau, montant & descendant alternativement. D'autres filamens portez obliquement par le vent ou par quelque autre cause accidentelle, s'attachent souvent aux arbres voisins, & forment une confusion de cordages, les uns pendans, les autres tendus en tous sens, ce qui offre aux yeux le même aspect que les manœuvres d'un vaisseau[4].

Alors que La Condamine ne consacre presque aucune ligne à ses voyages maritimes, ces derniers reviennent, comme par réminiscence, dans la description du spectacle des lianes dont la profusion et la forme surprennent d'autant plus que ces plantes rendent les lieux impraticables et obscurs. La plante, qui ne peut elle-même être décrite avec précision, finit par remplacer l'espace du voyage. Ce mur, aussi physique qu'intellectuel, qui se dresse face à la tentative d'exploration est un véritable *topos* du voyage au sein du chaos tropical, qu'on retrouve aussi dans le voyage de Chanvalon à la Martinique, qui décrit les obstacles physiques (chaleur, lianes, reptiles, insectes) comme « une barrière de protection littéralement hermétique[5] » qui sépare le monde américain du voyageur.

---

[1] *Ibid*., p. 124.
[2] *Ibid*.
[3] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 429.
[4] *Ibid*.
[5] Nathalie Vuillemin, « D'une impossible inscription : le *Voyage à la Martinique* de Thibault de Chanvalon », dans Nathalie Vuillemin et Thomas Wien (dir.), *Penser l'Amérique, de l'observation à l'inscription*, Oxford, Voltaire Foundation, 2017, p. 208.

Face à l'opacité de ce spectacle naturel, Girod-Chantrans est obligé de rebrousser chemin et de réduire son ambition : son impréparation et l'absence de guide l'amènent à choisir une autre forêt à explorer, cette fois bien plus basse et accessible.

> Arrivé au pied de la colline, je montai sans reprendre haleine, écartant les arbustes, arrachant les herbes les plus épaisses, & je parvins, mais avec peine, à la lisiere du bois. Je sentis alors une espece de saisissement, & je fus forcé de m'arrêter. Revenu de mon trouble, je jetai un premier regard sur ce lieu sombre & majestueux. Puis, après avoir écarté les branches qui me faisoient obstacle, je m'y plongeai entièrement.
> Je restai d'abord comme stupéfait, promenant mon étonnement sur tout ce qui m'environnoit, voulant tout voir à la fois & ne pouvant rien distinguer[1].

La forêt américaine ne peut être décrite dans sa totalité parce qu'elle est illisible et indéchiffrable, l'œil ne trouvant aucun repère, aucun objet connu. Girod-Chantrans ne peut rien distinguer, c'est-à-dire qu'il ne peut rien discerner, rien faire ressortir ; aucun objet ne s'offre à son entendement et à sa connaissance. Le voyage est avant tout un exercice du regard ; le voyageur qui ne s'exerce pas à observer ce qui l'entoure, c'est-à-dire choisir et étudier des objets précis, restera un agent passif incapable de comprendre. En retour, l'espace exotique force l'observateur inexpérimenté à rendre son regard plus précis. Ainsi les voyageurs transforment-ils parfois les lieux de leur voyage en amas confus de choses, de formes et de couleurs, en attendant un jour plus propice quand l'œil se sera enfin habitué et accommodé à son nouvel environnement. Bien que ce rapport à la géographie américaine ait des raisons épistémiques, il comporte néanmoins une part de mise en scène ou de stylisation de l'expérience du voyage, qui permet au voyageur d'accentuer la nouveauté radicale des lieux perçus, qu'il s'agisse de l'entrée à Saint-Domingue pour Girod-Chantrans ou du passage du monde andin à l'espace amazonien dans le cas de La Condamine. Ce dernier décrit en effet son arrivée à Borja, au seuil de l'Amazonie péruvienne, comme l'occasion d'une nouvelle accommodation du regard, car la géographie amazonienne, par son apparente uniformité, se manifeste d'emblée comme incompréhensible.

> Mes yeux accoutumés depuis sept ans à voir des montagnes se perdre dans les nues, ne pouvoient se lasser de faire le tour de l'horizon, sans autre obstacle que des bois & les collines du Pongo, qui alloient bientôt disparoître à ma vûe. À cette foule d'objets variez, qui diversifient les campagnes cultivées des environs de Quito, succédoit l'aspect le plus uniforme ; de l'eau, de la verdure, & rien de plus[2].

Le voyageur passe d'un monde déchiffré à un monde à déchiffrer, et si l'entrée en Amazonie prend l'apparence d'une simplification – la « foule d'objets variez » laissant place à un quasi monochrome d'où rien ne se détache –, cette sobriété du paysage n'est pas synonyme de

[1] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 125.
[2] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 417.

simplicité ni de clarté. La suite du voyage est en effet une tentative de voir la multiplicité de l'environnement amazonien malgré la confusion du regard. Par sa forme même, le monde amazonien, ce « labyrinthe de lacs, de rivières & de canaux, qui pénètrent en tous sens une forêt immense[1] » échappe à l'entendement et à une représentation claire. La Condamine insistait juste avant d'arriver à Borja sur la nouveauté de cet endroit, peut-être autant pour lui que de manière absolue, insistant sur sa rencontre avec « de nouvelles plantes, de nouveaux animaux, de nouveaux hommes[2]. » Quittant les « campagnes cultivées » de Quito, on passe aussi d'un monde civilisé à un monde étranger et sauvage. La rupture et la nouveauté est radicale, d'autant plus qu'elle est mise en scène de manière insistante par La Condamine qui rejoue dans cet épisode la découverte d'une Amérique, du Nouveau monde même, encore à saisir.

La Condamine n'a pas besoin de dire que son regard s'accommode : la suite de sa *Relation abrégée* met en œuvre ce regard attentif aux choses de l'Amazonie, principalement par l'observation des corps et des mœurs des indigènes, puis par l'inventaire des animaux et des plantes. Girod-Chantrans, quant à lui, doit expliquer qu'il accommode sa vue comme il règlerait un instrument après le spectacle d'un tableau si confus : « Cette première surprise passée, ma vue devint plus distincte & mon jugement plus net[3]. » Pour le voyageur, l'acuité du regard nouvellement acquise se traduit par la possibilité de comprendre isolément chaque objet qui compose l'espace indescriptible. Après l'incompréhension de la forêt dans son ensemble, la suite de la lettre se transforme en un inventaire des plantes. La décomposition de l'espace par ses objets les plus connus ou les plus accessibles est alors un moyen de contourner cette difficulté d'ordre aussi bien épistémique qu'anthropologique : l'expression d'une relation entre un sujet et son environnement naturel, qui plus est étranger. En l'absence d'acculturation à la nature américaine ou de compréhension globale du monde naturel américain, ce rapport n'est pas envisageable autrement que de manière fragmentaire ou analogique. De plus, il n'y a d'observation que si elle peut être reproduite, et on voit bien qu'un tableau de cette nature ne peut être transmis tel quel ; seules les plantes prises individuellement peuvent faire l'objet d'observations reproductibles, donc scientifiquement valides. Il est donc nécessaire de penser ce rapport à la géographie américaine dans un mouvement complexe qui allie l'observation de nature et sa restitution scripturale, en accord avec les exigences épistémologiques qui régissent l'observation comme mode de connaissance. Comme l'écrivent Nathalie Vuillemin et Thomas Wien,

[1] *Ibid*.
[2] *Ibid*.
[3] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 125.

> l'acte d'observation ne saurait être pensé sans le mouvement corollaire qui déplace l'objet observé de l'espace réel à l'espace de l'écriture : il s'agit de montrer la réalité telle qu'elle est, ou plus précisément, telle qu'un œil exercé, capable de dévoiler la nature, peut la percevoir. La mise en visibilité d'un objet dans un texte ou par l'image est donc l'affirmation d'une vérité accessible aux seuls détenteurs d'une expérience de vision spécifique, mais reproductible[1].

Le récit de voyage n'a pas seulement pour objectif de faire voir, il doit aussi apprendre à faire mieux voir, il opère une sélection dans ce qui doit être vu parce que les voyageurs ont conscience que les espaces parcourus ne sont jamais accessibles et compréhensibles tels quels. Pour paraphraser les auteurs, il n'y a pas de réalité indépendamment de la manière dont l'œil exercé peut l'appréhender et en rendre compte : la division de l'espace et de la nature est une façon de dire le réel dans la mesure où celui-ci se comprend essentiellement comme un assemblage de choses et non, comme le pense Bernardin de Saint-Pierre, comme la chose elle-même.

Alors que Bernardin de Saint-Pierre semblait faire de ce trait d'écriture un artifice ou une manie de plume, l'hypothèse la plus vraisemblable, semble-t-il, est plutôt de miser sur l'opacité fondamentale de ce monde encore peu connu. Ce que feint de ne pas savoir ou comprendre Bernardin de Saint-Pierre, c'est l'absolue nécessité pour les voyageurs de restituer un espace qui ne s'offre pas de lui-même à l'entendement européen, d'être lu en retour par ses compatriotes encore moins informés et aguerris qu'eux quant aux territoires américains, ou bien nourris d'une littérature parfois datée ou fantaisiste. Faire preuve de pédagogie est un impératif intrinsèque du récit de voyage, surtout quand il vise une valeur scientifique : à quoi bon, donc, rendre compte d'un espace qui échappe au locuteur même et qui, de toute manière, ne pourrait pas être compris du destinataire ? Cette pédagogie du voyage s'accompagne d'un enjeu linguistique. Il faut dire l'espace vu et vécu avec des mots et les normes d'une langue qu'il n'est pas toujours aisé de tordre à sa guise pour dire ce qu'on voit. Le projet de Bernardin accompagne une révolution esthétique ; avant elle, cette ambition de dire le tout de la nature, l'intégralité de l'espace perçu, relèverait sans aucun doute d'une forme d'hermétisme aussi contraire au projet de connaissance des récits de voyage qu'à la norme littéraire ou linguistique de l'âge dit « classique ». Certes, ce parti-pris littéraire n'est pas exempt de défauts, soulignés à juste titre par Bernardin, mais il est le moyen de circonscrire et rendre compréhensible des lieux dont on oublierait peut-être trop vite l'irréductible étrangeté, ainsi que la fascination et la peur qu'ils peuvent susciter.

[1] Nathalie Vuillemin et Thomas Wien, « Introduction », dans *Penser l'Amérique…*, *op. cit.*, p. 4.

LES FORMES DU TERRITOIRE

Malgré cette difficulté à décrire le réel, il existe dans les récits de voyage plusieurs moyens pour essayer de rendre visibles les espaces traversés. Réal Ouellet a mis en évidence les différentes pratiques scripturales qui s'offrent aux voyageurs afin de traduire verbalement le monde nord-américain, notamment au XVI^e^ et XVII^e^ siècles : hiérarchisation des informations, description, analogie, composition, mise en évidence d'un point de vue… Tous ces mécanismes sont autant de moyens trouvés par les voyageurs pour essayer de résoudre le problème de la communication d'une expérience du voyage et le lectorat virtuel[1]. Sans faire à mon tour la typologie de ces pratiques, je m'arrêterai sur l'enjeu visuel du récit de voyage dans son approche descriptive de l'espace, dans la mesure où elle définit une poétique spatiale du récit de voyage et un rapport à la connaissance des lieux.

Le genre viatique est le lieu d'un paradoxe : il oblige à penser une dissociation entre le monde et le langage qui sert à le décrire, et en même temps il s'agit d'un genre qui, dès ses premières formes, s'est construit sur cette volonté de « faire voir » à laquelle s'ajoute, comme par évidence, celle de « faire savoir[2] ». Si cette ambition visuelle semble presque aller de soi pour les objets d'histoire naturelle qui jalonnent ces récits, elle l'est beaucoup moins pour la description de l'espace, dont on a déjà vu qu'il avait tendance à s'effacer. Cependant, par la nature même de ce genre de récit, l'espace est au cœur du projet d'écriture : il doit être dit et montré. La question est de savoir comment. La description de l'espace semble obéir à deux constantes qui sont d'une part la figuration mentale et géométrique, et d'autre part l'appréciation subjective, sans que ces deux polarités apparemment contradictoires ne soient complètement exclusives l'une de l'autre. L'objectivation utilitaire que serait la description géométrique n'empêche pas l'émergence d'un discours d'ordre affectif. Géographie mathématisée et géographie subjective ne peuvent donc pas être dissociées aussi clairement qu'il n'y paraît. Certes, certaines relations de voyage prennent une forme impersonnelle plus forte que d'autres, mais ce serait avoir une lecture par trop schématique des récits de voyage, même ceux à visée scientifiques, que d'estimer qu'ils effacent toujours l'espace vécu au profit de l'espace arpenté. Considérer cette ambivalence de la représentation de l'espace permet sans doute de mieux comprendre la spécificité du récit de voyage (savant ou non) qui donne toujours à lire une représentation de l'espace, même quand celui-ci apparaît d'abord comme géométrisé.

[1] Réal Ouellet, « La description d'un nouveau monde », dans *La Relation de voyage en Amérique (XVI^e^-XVIII^e^ siècles). Au carrefour des genres*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, p. 63-80.

[2] « Voir, faire voir et faire savoir, tel sera dès l'origine le programme du voyageur. » (Roland Le Huenen, *Le récit de voyage…, op. cit.*, p. 27).

L'ANALOGIE

Il n'est plus à démontrer que l'analogie est au cœur de l'écriture viatique[1]. Elle est au cœur du paradoxe de cette écriture, tendue entre la volonté de décrire le nouveau, l'inédit, et la nécessité de réduire cette nouveauté à des formes déjà connues[2]. L'analogie est un outil scriptural et un mode de pensée, qui informe le rapport des voyageurs à leurs espaces et à leur écriture. Il semble nécessaire de ne pas seulement considérer l'analogie sous l'angle de la comparaison explicite. Celle-ci, au contraire, apparaît comme bien plus diffuse dans la plupart des écrits viatiques.

Pour faire voir et rendre commensurable l'espace américain, il est nécessaire de donner des repères géographiques qui permettent de donner une image mentale des grandeurs. Le procédé analogique opère un recentrement, puisqu'il ramène des lieux inconnus et invisibles à des espaces ou des représentations qui sont supposés familiers. La Condamine a ainsi besoin de comparants européens pour donner la mesure des fleuves et des montagnes qu'il observe en Amérique :

> La hauteur moyenne du sol du vallon où sont situées les villes de *Quito*, de *Cuenca*, de *Riobamba*, de *Latacunga*, de *la Villa de Ybarra*, & un grand nombre de bourgs & de villages, est de 1 500 à 1 600 toises au dessus de la mer ; c'est-à-dire qu'elle excède celle des plus hautes montagnes des *Pyrénées*, comme le *Canigou* & le *Pic du Midi*, & ce sol sert de base à des montagnes plus d'une fois aussi élevées. *Cayambour*, situé sous l'équateur même, *Antisana*, qui n'en est éloigné que cinq lieues vers le sud, ont plus de 3 000 toises, à compter du niveau de la mer ; & *Chimboraço*, haut de près de 3 220 toises, surpasse de plus d'un tiers le *Pic de Ténériffe*, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère : la seule partie de *Chimboraço*, toûjours couverte de neige, a 800 toises de hauteur perpendiculaire[3].

La comparaison, associée à une mesure géométrique et à des observations climatiques, a une double fonction : elle donne un ordre de grandeur tout en insistant sur la démesure et l'effet de disproportion des montagnes des Andes par rapport aux relief européen. Il en est de même pour les fleuves traversés lors de la descente de l'Amazone, presque toujours comparés à la Seine

[1] Alexandre Cioranescu, « La découverte de l'Amérique et l'art de la description », *Revue des sciences humaines*, n° 106, 1962, p. 161-168 ; Alain Guyot, *Analogie et récit de voyage : voir, mesurer, interpréter le monde*, Paris, Classiques Garnier, 2012 ; Réal Ouellet, *La Relation de voyage en Amérique…*, *op. cit*., p. 65-68.

[2] Roland Le Huenen décrit ainsi ce « double mouvement contradictoire qui préside à l'écriture du voyage : une ouverture vers le réel, vers la nouveauté […] qui constitue le principe moteur du voyage ; suivie d'une appropriation du réel par voie d'analogie […] qui est un principe régulateur. S'il affecte de s'ouvrir à l'inouï, à l'étrangeté du référent, le discours du voyageur s'empresse de reconstruire le monde selon un modèle connu, de réduire les écarts et les différences, et de projeter sur la réalité nouvelle le moule d'un sens déjà familier. » (« Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », dans *Le récit de voyage…*, *op. cit.*, p. 29).

[3] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 48.

pour faire comprendre leur immensité[1]. Ce genre d'analogie est monnaie courante : ainsi peut-on dire que « Lima [est] à peu-près grande comme le Fauxbourg S.-Germain de Paris[2] », ou que Rio de Janeiro est « à peu près grande comme Brest, mais mieux bâtie[3]. » Courte de la Blanchardière, dans cette dernière description, redouble l'analogie en indiquant qu'« [il] y a devant chaque porte & croisée des jalousies comme à Cadix[4] ». Qui a déjà visité quelques pays d'Amérique du Sud sait que le style architectural et urbanistique colonial est très andalou. Mais au-delà de la portée informative, la comparaison inscrit dans le texte une analogie interne au voyage de Courte de la Blanchardière, qui s'était arrêté par le port espagnol. Le renvoi interne crée une continuité entre ce qui a déjà été vu et ce qui est nouvellement vu. L'analogie cherche à faire saisir l'aspect de ce qui n'est pas immédiatement identifiable dans le récit. La Condamine, souhaitant décrire un pont de lianes, doit avoir recours à la comparaison :

> Ces lianes entrelacées en réseau, forment d'un bord à l'autre une galerie en l'air suspendue à deux gros cables de la même matière, dont les extrémités sont attachées sur chaque bord à des branches d'arbres : le tout ensemble présente le même aspect qu'un filet de pêcheur, ou mieux encore, un *hamac* indien, qui seroit tendu d'un côté à l'autre de la rivière.

Deux comparants sont convoqués, mais le deuxième l'emporte sur le premier alors qu'il est sans doute moins compréhensible pour le public de l'Académicien. Le hamac fait certes partie de l'imaginaire européen, les premières images de l'Amérique en font état : l'Amérique que découvre Vespucci, telle qu'on la voit dans la gravure de van der Straet, est allongée sur son hamac (fig. 1)[5]. Mais la comparaison évoque peut-être moins, dans ce cas, le récepteur que l'émetteur : pour La Condamine, l'image du hamac est plus apte à dire le pont de lianes parce qu'il correspond davantage à ce qu'il a vu. Ainsi les deux comparants fonctionnent-ils ensemble : le premier pour s'assurer de la compréhension par le public français, le second pour réintroduire une image proprement américaine et l'expérience individuelle du voyage.

Le système analogique des récits de voyage n'est pas seulement dû à la comparaison. Certes la plupart des récits de voyage en usent, pour dire la ressemblance de formes. Mais l'analogie doit aussi être vue dans les manières de décrire : ce qui est décrit est surtout ce qui ressemble à un déjà connu (soit par ressemblance avec l'Europe, soit par le sous-entendu d'une

[1] « Ces rivières réunies en forment une grande et très rapide, appelée Chinchipé, plus large que la Seine à Paris » (*Relation abrégée…*, *op. cit.*, p. 28-29), « La largeur du *Guallaga* à sa rencontre avec le *Marañon* pouvait être alors de deux cent cinquante toises, ou quatre fois aussi large que la *Seine* au *Pont Royal* » (*ibid.*, p. 62 et dans les *MARS*, *op. cit.*, p. 423).

[2] Courte de la Blanchardière, *Nouveau voyage…*, *op. cit.*, p. 116.

[3] *Ibid*., p. 182.

[4] *Ibid*., p. 183.

[5] Outre cette image très connue, plusieurs gravures du XVI^e^ siècle intègrent le hamac comme signe américain par excellence. Voir Jean-Paul Duviols, *Le Miroir du Nouveau Monde…*, *op. cit.*, p. 40-43.

connaissance partagée). L'espace, en tant qu'environnement susceptible d'être décrit, ne semble être visible que lorsqu'il prend les traits de l'Europe familière, permettant la mise en place d'un système analogique. Ainsi La Condamine, descendant le Pinchincha, retrouve-t-il dans les campagnes cultivées de Quito la France rurale du mois de mai[1], alors que l'Amazonie n'est décrite que comme une somme d'impressions confuses qui rendent l'espace invisible. Bouguer, arrivant depuis la côte pacifique et ayant passé par les affreuses montagnes de la Cordillère, donne une vue de la province de Quito :

> Je découvrois au loin des terres assez bien cultivées, un grand nombre de bourgs & de villages habités par des Espagnols ou par des Indiens, de petites villes assez jolies, & tout le pays qui est découvert & sans bois, peuplé comme le sont quelques-unes de nos Provinces. Les maisons ne sont plus faites de roseaux, comme elles étoient en bas, elles sont bâties solidement, quelquefois en pierre, mais le plus souvent avec des grosses briques séchées à l'ombre. Chaque village est toujours orné d'une très-grande place dont l'Église occupe une partie d'un des côtés ; on n'a jamais manqué d'orienter cette place, qui est un quarré long, sur les régions du monde, & il en part des rues ou chemins exactement alignés qui vont se perdre au loin dans la campagne ; souvent même les champs sont pareillement coupés par ces chemins à angles droits, ce qui leur donne la forme d'un grand jardin. Telle est la partie de la Province de Quito qui est située dans la Cordelière au Septentrion & au Midi de cette capitale, qui est d'ailleurs digne de ce tire par sa grandeur, par ses édifices & par la multitude de ses habitans[2].

Le beau est le signe d'une reconnaissance, et la comparaison au territoire français ne se fait pas attendre. La pensée analogique traverse toute cette description, explicitement et implicitement : le goût pour la régularité des formes géométriques des constructions et des champs suscite la description spatiale, dont on a vu qu'elle n'allait jamais de soi, parce qu'elle revient à décrire des figures déjà connues par l'Académicien. Tout le vocabulaire employé réduit considérablement l'étrangeté de ce lieu : la « campagne » n'est plus la forêt ou les montagnes, elle se définit par une présence humaine agricole, similaire en ce sens aux paysages familiers de l'Académicien. La dernière remarque est aussi à comprendre sous l'angle de l'analogie : Quito est une capitale parce que toutes ses caractéristiques lui en donnent la qualité, étant sous-entendu que Bouguer conçoit l'idée de capitale par rapport aux villes européennes.

Si la figure de l'analogie est structurelle du récit de voyage, dès son origine, parce qu'elle est un moyen privilégié de « faire voir[3] », celle-ci comporte deux conséquences : la première est que l'espace n'est jamais réellement décrit, puisqu'il faut le plus souvent passer par d'autres lieux pour parler de l'espace traversé, et la seconde est que l'espace, pour être transmis, doit comporter des traits de ressemblance avec l'environnement immédiat du voyageur et de son lectorat. La description de l'espace et des choses n'a pas en premier lieu la fonction d'être pittoresque ou réaliste, mais de faire comprendre du mieux possible ce qui peut

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 14-15.
[2] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *op. cit.*, p. xxx-xxi.
[3] Roland Le Huenen, *Le récit de voyage…*, *op. cit.*, p. 27.

être reconnu par le lecteur dans cet objet décrit inconnu. La description dans les récits des premiers voyageurs, et même encore en partie au XVIII[e] siècle, repose sur l'analogie pour intégrer les éléments du Nouveau Monde à un monde connu. Pierre Berthiaume parle d'un « bricolage descriptif » qui, dans le cas de la description des animaux chez Frondad et Jacques Cartier, vise moins la connaissance de l'objet même que son intégration « dans le réseau des connaissances acquises en le décomposant en différents éléments empruntés à un bassin de données connues[1]. » Il en résulte donc que des lieux qui ne répondraient pas à cet impératif de ressemblance ne sauraient apparaître dans le texte. Si l'on regarde les illustrations qui accompagnent la plupart des récits, force est de constater que la particularité des territoires représentés n'est due qu'à des éléments précis, comme les plantes et les animaux, identifiés comme américains. Le frontispice de la relation de Frézier, dans l'édition néerlandaise de 1717, est une synthèse visuelle des éléments géographiques et anthropologiques du voyage (fig. 7). Loin de toute vraisemblance, l'image condense une série d'éléments typiques, tantôt stéréotypés (comme les arbres tropicaux et les représentations de groupes indigènes à l'arrière-plan qui reprennent une iconographie forgée au XVI[e] siècle), tantôt liés à des objets particuliers du voyage (un fraisier du Chili, la *balse* des indigènes, et le volcan fumant en toile de fond, trait caractéristique de la géographie andine). Le frontispice du *Nouveau voyage* de Labat est encore plus éloquent dans la mesure où, derrière l'imposant portrait du dominicain, apparaît un espace caribéen entièrement caractérisé par le voyage maritime, l'exploitation agricole et les curiosités de la faune et de la flore. La géographie du voyage est essentiellement fragmentée, reposant sur des éléments clefs qui permettent certes de situer et comprendre sans toujours restituer dans son entièreté et sa complexité les lieux traversés. Cette géographie demeure donc toujours, pour ainsi dire, la restitution d'un monde déjà connu ou, plus précisément peut-être, d'un monde facilement identifiable et reconnaissable, dans lequel peut surgir une étrangeté maîtrisée.

Louis Feuillée, à l'ouverture de son journal, se propose de « lever le Plan des ports, dessiner les vues des villes principales & des cotes les moins connues, pour avoir par leur representation quelque connoissance des terres tout-à-fait utiles aux Pilotes, & à ceux qui voyagent sur mer[2]. » Il traduit par-là une conception utilitariste de la représentation de l'espace, pensant la relation de voyage non pas comme l'expression d'une perception subjective du territoire parcouru mais comme une sorte de guide visuel utile aux voyageurs futurs. Récit de voyage et cartographie ne semblent faire qu'un, le récit se voulant finalement une traduction linguistique de la représentation visuelle. La représentation de l'espace doit en être une

[1] Pour les deux dernières citations : Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine…*, *op. cit.*, p. 90.
[2] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 7.

connaissance, étant entendu que la science géographique, comme on l'a déjà vu, est une science de la situation et de la forme des lieux. Pour que cette connaissance des lieux soit assurée et donc représentable, encore faut-il que le voyageur puisse percevoir avec certitude l'espace ensuite donné à voir. Vu les difficultés de l'observation des côtes depuis le bateau, la description est bien fréquemment réduite à des notes mentionnant la distance, la hauteur, les formes générales que prend telle côte ou telles montagnes à l'horizon. Après avoir dépassé le cap Horn, l'équipage du bateau de Feuillée cherche la terre, qu'ils n'arrivent à voir le 19 janvier 1709 que « fort confusément », avant de la découvrir le 20 « fort à découvert ». Le voyageur décrit cette terre comme « élevée, & coupée de distance en distance, ayant sur le rivage des enfoncemens dans lesquels on auroit pu mouiller ». Mais la côte n'étant pas connue des marins, le bateau continue sa route jusqu'aux « deux montagnes qui servent de reconnoissance à la Baye de la Ville de *Pinco* ou *Conception*[1] ». La clarté du regard se traduit non pas par une description précise de ce qui est vu, mais par des traits permettant de les reconnaître, par leur forme, leur distance, leur nombre. La description offre une vue géométrisée de l'espace. Les grandes vues d'ensemble donnent une image mentale rudimentaire mais fonctionnelle des lieux. Cette géométrisation a une fonction didactique, permettant comme l'analogie de donner une représentation, certes incomplète, mais efficace de lieux généralement inédits. Girod-Chantrans ne fait pas autre chose quand, racontant son arrivée à la Martinique, il écrit : « Représentez-vous une montagne de quarante-cinq lieues de circuit, sortant du sein des eaux, dont le centre, qui est la partie la plus élevée, est couronné par quatre pitons qui forment dans leur intervalle un espece d'entonnoir[2]. » La description géographique, dans l'ordre du récit et dans la volonté de rendre compte de l'espace, recourt nécessairement à la géométrisation des formes du territoire.

L'approche géométrique des lieux est intimement liée à une vision utilitaire : tracer les formes de l'espace permet de le rendre reconnaissable, saisissable et, peut-être, objectif. À ceci s'ajoute une tendance, dans les voyages maritimes notamment, à ne dire les lieux qu'en tant qu'ils sont reconnus (et donc à passer ceux qui ne le sont pas). La description que donne Courte de la Blanchardière à l'arrivée à Rio de Janeiro est symptomatique :

> À quatre heures du soir nous nous trouvâmes à l'entrée de la Rade située par les 23 dégrés de latitude Sud, & 340 dégrés 41 minutes de longitude, entre un rocher en forme de pain de sucre, très-reconnoissable par sa figure pointuée, élevée, & quasi perpendiculaire du côté de la terre, qui est à gauche, & un autre à droite, mais moins élevé, & dont le sommet est plus rond […][3].

[1] Pour les dernières citations : *ibid.*, p. 308.
[2] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 69.
[3] Courte de la Blanchardière, *Nouveau voyage…*, *op. cit.*, p. 176.

Le pain de sucre est vu et décrit parce qu'il est un élément de reconnaissance des lieux, déjà connu et utile à la navigation. Ce passage est assez significatif des deux critères principaux qui permettent aux voyageurs de dire l'espace de leur voyage : la situation et la forme. Il s'agit là d'une écriture géographique commune aux voyages et aux ouvrages de géographie. Le lieu n'existe que par sa localisation sur le globe et par la description de ces caractéristiques géométriques qui en donnent une idée distinctive.

La description n'est pas seulement une mise en ordre de l'objet décrit, elle en est aussi le commentaire ou l'interprétation. Le savoir géographique est donc dans ces récits inséparable d'une appréciation subjective et d'une mise en scène de l'espace propre à ce que le voyageur cherche à en faire ressortir. L'utilitarisme de la description présente en elle-même ses limites, qu'on peut remarquer dans la charge émotive qui émerge parfois, notamment par l'intégration du jugement esthétique au sein même de la description géographique. L'appréciation sensible des lieux fait partie intégrante de sa restitution, parce que l'écriture descriptive s'insère dans les logiques narratives ou idéologiques propres à chaque voyage ou récit, qu'il s'agisse de faire un état des lieux traversés ou bien de mettre en scène la découverte d'un territoire jusqu'alors inconnu au voyageur dans une reconstitution (plus ou moins fictive) du point de vue du moment du voyage. C'est ce que fait Labat quand il raconte son arrivée à la Martinique en 1694 :

> À mesure que le jour venoit & que nous nous approchions de la terre, je ne pouvois assez admirer comment on s'étoit venu loger dans cette isle ; elle ne me paroissoit que comme une montagne affreuse, entre-coupée de précipices : rien ne m'y plaisoit que la verdure qu'on voyoit de toutes parts, ce qui me paroissoit nouveau & agréable, vû la saison où nous étions. Nous découvrîmes peu à peu les maisons, les moulins à sucre, & enfin le Fort Saint Pierre qui ne me parut d'abord que comme une longue file de maisons appliquées au pied de la montagne, parce que je ne distinguois pas encore la distance qui étoit entre la montagne & le bord de la mer[1].

Le paysage apparaît suivant d'abord les impressions du voyageur : à l'étonnement (le verbe « admirer » doit s'entendre ainsi[2]) suit le dégoût pour la montagne, finalement compensé par le plaisir à la vue de la végétation abondante. Puis le regard évolue, capable différencier les éléments qui composent l'île ainsi que ses proportions réelles. Si l'espace naturel fait émerger des sentiments contradictoires, il n'en est pas de même pour les villes et les habitations. Le père Labat encore, lors de son séjour en Guadeloupe en 1703, décrit l'habitation de M. de Rochefort comme

> une des plus belles de la Cabesterre de la Guadeloupe ; […] elle a six à sept mille pas de hauteur, sur près de deux mille pas de large ; toutes les cannes étoient partagées en quarrez de cent cinquante pas chacun, dont les routes étoient bordées de petits arbrisseaux […], toutes ces routes étoient tirées au cordeau ; &

[1] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. I, p. 65.

[2] « Considerer avec surprise, avec estonnement une chose qui est extraordinaire en quelque maniere que ce soit. » (« Admirer », *Académie française*, 1694).

> comme tout ce terrain est fort uni, du moins ce qui étoit en valeur, cette habitation avoit un air de propreté qui faisoit plaisir […][1].

Le beau et l'agréable naissent de la régularité de la construction, de l'aménagement géométrique de l'exploitation agricole et du soin qui semble y régner. C'est l'espace ordonné et harmonieux qui suscite chez Labat ces émotions esthétiques que la nature sauvage seule ne semble pas capable de produire. L'espace naturel, quant à lui, suscite le plus souvent des sentiments mélangés. S'il est trop tôt pour parler de sublime face au spectacle de la nature, tant on a vu que l'artifice artistique n'était pas vraiment soluble dans le récit de voyage, les voyageurs disent parfois à demi-mots ou laissent entendre un saisissement face à l'étrangeté et à l'immensité du paysage. S'intéressant à la formation des montagnes des Andes, Bouguer écrit :

> Le spectacle qu'elles fournissent n'est pas riant ; mais il est rare & singulier. Lorsque le hazard a voulu que quelqu'une fût ronde & qu'elle se trouvât absolument détachée des autres ; chacun de ses lits est devenu comme un cilindre très-plat ou comme un cône tronqué qui n'a que très-peu de hauteur ; & ces differens lits placés les uns au-dessus des autres & distingués par leurs couleurs & par les divers talus de leur contour, ont souvent donné au tout la forme d'ouvrage artificiel & fait avec la plus grande régularité. Il est une de ces montagnes à environ une lieue de Honda sur le bord du Guali & sur le chemin de Mariquita, qui est exposée à la vue de tous les voyageurs […]. On voit dans ces pays là les montagnes y prendre continuellement l'aspect d'anciens & somptueux édifices, de chapelles, de dômes, de châteaux ; quelquefois ce sont des fortifications formées de longues courtines munies de boulevards[2].

Les formations montagneuses deviennent belles quand elles prennent l'apparence d'ouvrages artificiels, remarquables pour leur « régularité », qui détonne par rapport à l'effroi que suscitent généralement les sommets andins. Le spectacle « rare & singulier » est autant pour Bouguer un sentiment qu'une manière d'aborder rationnellement ce qu'il voit : s'il n'est pas « riant », on peut donc juger qu'il n'est pas agréable à la vue, mais au contraire plutôt désolé. Pour autant, l'émotion n'est pas univoque, puisqu'elle mêle à la désolation du paysage un intérêt qui pique la curiosité du voyageur. C'est aussi ce qu'on avait dans la description de Labat à son arrivée à la Martinique. L'espace américain, pour être restitué, oblige à mêler l'intellect et les sens, l'appréhension esthétique et la volonté de connaissance. L'écriture descriptive n'est donc jamais un seul ordonnancement du monde, elle en est une impression et une interprétation au service d'une économie narrative et d'un projet intellectuel. Si la description a toujours une valeur didactique, il s'agit moins de faire voir l'espace tel qu'il serait mais de reproduire une vision de cet espace : en d'autres termes, « faire voir » est toujours la mise en scène d'un « voir avec ». L'analogie, si elle est présente partout, puisqu'elle est un ressort mental et scriptural

[1] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. VIII, p. 204.
[2] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *op. cit.*, p. xc.

pour dire l'espace, se trouve en même temps dépassée par le réel, sans encore toutefois faire vaciller le langage qui tente de le saisir.

LA FIGURE

La représentation de l'espace géographique est indissociable d'une dimension didactique qui cherche à rendre visible les lieux vus et traversés pour les rendre intelligibles au public. Le texte et le dessin sont deux facettes de cette même visée. Feuillée, comme d'autres voyageurs après lui, passe son temps à dessiner les terres qu'il voit depuis le bateau. Cette double pratique, de la description textuelle et de la représentation visuelle, semble faire de la première un dessin préparatoire ou un schéma pouvant servir à faire reconnaître les lieux aux futurs voyageurs. Le texte donne souvent l'impression de servir le dessin, ou d'être la traduction linguistique du dessin : après tout, il est parfois difficile de savoir si les voyageurs dessinateurs écrivent d'après leur mémoire, leurs notes, ou d'après les dessins qu'ils ont rapportés, ce qui expliquerait en partie l'importance de la description géométrique. Cette alliance entre le texte et le dessin permet aussi d'assurer une représentation fiable et utile de ce qui a été vu, puisqu'apparemment épurée de tout jugement personnel. Feuillée dédie une grande partie de son temps sur le bateau à dessiner les côtes qu'il voit :

> Je dessinai sur les dix heures du matin la vûë des terres. Vers la partie du Nord elles étoient terminées par une haute montagne, qui s'alloit perdre insensiblement dans la mer par une pointe fort basse. Au milieu des terres hautes paroissoient deux petites montagnes pointues ; & à la pointe du Sud de toutes ces hautes terres, on ne voyoit qu'une longue terre basse & sablonneuse. Ces terres marquent ordinairement des plages, vis-à-vis desquelles on trouve fort avant dans la mer le fond, ce que j'ai experimenté tres-souvent. J'ai représenté la vûë de ces terres de la maniere qu'elles nous parurent dans la cinquiéme figure de la premiere planche[1].

La description textuelle et le dessin sont comme une saisie de l'espace, qui viendrait tenter de figer son apparence (voir les terres « de la manière qu'elles nous parurent »). La mention de l'heure est commune aux observations de la côte et aux observations scientifiques, qui ne valent que si elles sont situées. La description de l'espace est avant tout une topographie qui cherche à le rationaliser pour en donner en quelque sorte l'essence. Un peu plus loin dans le journal, le religieux donne une description de l'île des États (à l'est de Terre de Feu) qui ressemble davantage à une description du dessin qu'à celle de l'île même :

[1] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 206. À ce moment du récit, le bateau n'est pas encore arrivé à Buenos Aires. La côte décrite est probablement brésilienne. Voir fig. 8.

> Sur les dix heures il se leva un petit vent qui nous avança jusques au même endroit où j'avois commencé de dessiner la vûë, représentée icy dans la troisiéme figure. Après ces pointes suivoit une montagne à pointe émoussée, qui couronnoit une petite plaine à l'Est, terminée par des terres taillées à pic qui se précipitoient dans la mer. On voyoit encore d'autres montagnes parfaitement semblables au dessein, & trois petites Isles fort basses & longues vers l'extrémité de toutes ces terres, qui n'étoient selon toutes les apparences qu'une suite des mêmes terres dont l'éloignement nous empêchoit de voir la continuation ; parce qu'étant plus basses à des endroits qu'à d'autres, dans ces abaissemens la terre paroissoit noyée & separée d'une plus élevée[1].

Comme lorsque Pernety décrit le paysage meurtri par un séisme, et renvoie à la gravure qu'il en a produit, le voyageur renvoie systématiquement aux figures qui accompagnent son texte, à ceci près que, dans le cas de Feuillée, ce dernier tente de donner une représentation verbale de ce qu'il voit avec son lecteur. L'insistance sur la similitude entre le dessin et la vue réelle (« On voyoit encore d'autres montagnes *parfaitement semblables* au dessein ») fait ressortir la primauté de la trace visuelle sur l'observation, ainsi présentée comme une traduction transparente de la vue.

La description pose la présence des lieux et des objets : elle désigne, ordonne, dit l'existence, donne la forme ; mais elle ne semble pas exprimer davantage, comme en témoigne la définition qu'on en trouve dans l'*Encyclopédie*. Mais la description textuelle offre ce que le dessin doit taire : l'accès à l'expérience personnelle qui apparaît dans la description de Feuillée sous la forme de la profondeur des eaux qui sépare le bateau de la plage, ou l'interprétation des illusions visuelles (prendre pour de longues îles une terre en réalité continue, mais trop basse pour apparaître véritablement aux yeux de l'observateur). Si Pierre Berthiaume note avec raison que la description dans les récits de voyage des Lumières consiste à « affirmer la présence des choses en les présentant selon un ordonnancement spatial intelligible […] comme si l'addition des choses constituait le résultat suffisant de la description[2] », car il est vrai que la description géographique semble vouloir poser les choses et les lieux les uns par rapport aux autres pour les montrer au lecteur, ce ne serait pas rendre justice à ces relations que d'estimer qu'elles s'en contentent. La description, comme le rappelle à juste titre Philippe Hamon, n'est jamais, même au XVIII^e^ siècle, une simple « addition » des choses, ni leur restitution fidèle[3]. Le dessin fait partie du récit de voyage non seulement comme auxiliaire, mais comme son prolongement. Il permet de voir peut-être plus efficacement le récit, sans s'y substituer : Feuillée invite davantage son lecteur à lire les images avec son propre discours qui les commente et les rend intelligibles. Ce rapport à l'image est caractéristique d'un mouvement, à la fois éditorial, littéraire et

[1] *Ibid*., p. 298. Voir fig. 9.
[2] Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine…*, *op. cit.*, p. 337.
[3] « Décrire, ce n'est jamais décrire le réel, c'est faire la preuve de son savoir-faire rhétorique, la preuve de sa connaissance des modèles livresques » (Philippe Hamon, *Du descriptif*, *op. cit.*, p. 13).

scientifique, qui fait dominer la part du visible dans les écrits. C'est notamment le cas de la botanique, qui multiplie les dessins de plantes, mais il s'agit là d'un mouvement plus général de l'écriture des sciences et des voyages[1]. Philippe Despoix a bien noté cette inflation iconographique qui caractérise les récits de voyage du XVIII[e] siècle, imprimés ou manuscrits[2].

Les voyageurs décrivent ce qu'ils *peuvent* voir, non pas tant au sens physique du terme, mais dans le sens que la vue du voyageur n'est pas capable d'emblée d'embrasser certains objets trop éloignés de leurs propres représentations mentales. Ainsi la nature américaine demande-t-elle une accommodation du regard, là où la vue des rades, des ports depuis le bateau, ou l'observation des villes, semblent beaucoup plus claire et lisible pour les voyageurs. La description de la nature dans ces récits fait le plus souvent sentir une indécision ou une inquiétude face à cette nature, difficilement représentable car échappant aux voyageurs mêmes. Au contraire, on décrit la forme d'une ville, son plan, on juge si elle semble bien faite ou non, on évoque la qualité de son air, on énumère ses ressources. La description s'étend davantage sur les lieux humains, bien plus faciles à comprendre et à discerner que la nature sud-américaine souvent chaotique pour l'œil européen. Décrivant la forteresse de Valparaíso au Chili, Frézier opère une géométrisation du regard, certes propre à l'objet représenté, mais caractéristique du genre d'observation qu'implique le voyage d'espionnage militaire[3]. La forteresse est ainsi décrite selon sa topographie, sa situation et son orientation, la profondeur du fossé et l'épaisseur des murailles. Le voyageur semble vouloir la décrire de la manière la plus impersonnelle possible, se servant pour cela uniquement de tournures passives et d'un « on » qui permet de fondre l'observation personnelle et l'action des Espagnols qui ont édifié la fortification. Mais derrière cette apparente neutralité de l'observation se révèle une appréciation dépréciative de la construction :

> Le côté de la montagne est composé d'une courtine de vingt-six toises & de deux demi Bastions de vingt toises de face & onze de flanc, de sorte que la ligne de défense n'est que de quarante-cinq toises ; toute cette partie est bâtie de briques, élevée de vingt-cinq pieds de haut sur une berme ; la profondeur du fossé est d'environ dix pieds, & sa largeur est de trois toises vers les angles saillans, d'où il tire sa défense à l'angle de l'épaule ; il est creusé dans du rocher pourri, que l'on a un peu escarpé aux deux bouts pour le

[1] Voir Barbara Stafford, *Voyage into Substance…*, *op. cit.* ; Daniela Bleichmar, *Visual Voyages…*, *op. cit.*, et *Visible Empire. Colonial Botany and Visual Culture in the Hispanic Enlightenment*, Chicago, The University of Chicago Press, 2012 ; Marta Penhos, *Ver, conocer, dominar. Imágenes de Sudamérica a fines del siglo XVIII*, Buenos Aires, Siglo XII Editores, 2005.

[2] « Alors que les journaux sont de plus en plus noircis de chiffres enregistrés par les instruments, s'affirme parallèlement une tendance à la reproduction directe du fait visuel : le dessin des profils côtiers fait, par exemple, partie des tâches des pilotes et officiers britanniques. » (Philippe Despoix, *Le Monde mesuré : dispositifs de l'exploration à l'âge des Lumières*, Genève, Droz, 2005, p. 77).

[3] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 159-163.

> rendre inaccessible par les coulées. Les parapets n'ont que deux pieds ½ d'épaisseur, & le reste du contour de la Place n'est que d'une massonnerie de moilon aussi foible[1].

La description d'architecture militaire met en évidence un regard sur l'état de la fortification, qui permet à Frézier de conclure sa description ainsi : « l'on voit combien peu est redoutable la Forteresse de Valparaisso, dès qu'on auroit mis pied à terre, comme on le peut faire de beau temps[2] ». L'observation méticuleuse et informée permet, comme par transparence, de connaître l'état des forces militaires en présence dans le but – hypothétique – d'une attaque. À cela, Frézier ajoute trois gravure qui illustrent son propos et permettent de multiplier les regards sur ce même objet (voir la carte et la vue de Valparaíso, fig. 10 et 11). La description, qui donne accès à la vue d'ensemble, aux détails et à l'essence de l'objet, est complétée par une image qui apparaît comme une représentation objective de la forteresse, et sans doute plus parlante à un marin envoyé en reconnaissance que ne le serait un texte de plusieurs pages. Comme Feuillée, et comme la plupart des voyageurs, Frézier associe le texte et le dessin, à croire que le crayon précèderait la plume dans l'acte de représentation. « Faire voir » l'objet passerait donc d'abord par une représentation visuelle, plus à même que le langage de garantir l'adéquation entre la représentation et son référent. La multiplication des illustrations (plans, vues, cartes, dessins), s'expliquerait par cette croyance en l'efficacité et en la véracité accrue de l'image sur le texte. Or, si l'image fait bien voir, elle ne fait savoir qu'en partie, puisqu'elle ne peut guère rendre compte de l'appréciation subjective et de l'expérience individuelle du voyageur, que restitue le texte. La charge affective est certes minimale dans les descriptions de Feuillée ou de Frézier, mais le point de vue qu'ils font émerger au sein même d'une description à visée utilitaire exige de ne pas comprendre seulement la représentation de l'espace comme une pure figuration géométrique.

*

La dimension visuelle du récit de voyage s'applique à l'espace d'une manière différente que la galerie des « choses vues » qui ont l'habitude de le composer. Les formes scripturales de l'espace, si elles sont le signe d'une tentative répétée de saisir les lieux du voyage, disent en même temps l'aporie à laquelle font face les voyageurs, et qu'on doit comprendre à l'aune des difficultés esthétiques et épistémologiques que j'ai évoquées. Après ce bref parcours dans la poétique géographique du récit de voyage, qui a tenté de souligner la difficulté du rapport entre l'espace et l'écriture viatique – le premier étant le plus souvent éludé, contourné voire délégué à d'autres formes de représentation –, il est nécessaire de s'interroger, dans la continuité de

[1] *Ibid.*, p. 161.
[2] *Ibid.*, p. 163.

l'analyse de l'écriture descriptive de l'espace, à la manière dont les voyages scientifiques posent les termes de ce débat. La géographie du voyage scientifique n'est pas tout à fait similaire à celle d'autres formes de voyage.

CHAPITRE V
GÉOGRAPHIE
DU VOYAGE SCIENTIFIQUE

VOYAGE SCIENTIFIQUE ET LIEU DE SAVOIR

Sans recourir au pittoresque ni au sublime, ni à un usage détaillé de description, l'écriture descriptive reproduit l'espace en l'insérant dans un processus esthétique et épistémique, qui touche à la fois à la sensibilité, à l'identification d'un beau ainsi qu'à une volonté de connaître l'espace décrit. Ce rapport à l'espace prend une forme spécifique quand il s'agit d'étudier les récits de voyage savants, qui mettent en pratique (et en scène) une expérience de l'espace qui passe notamment par un usage des instruments de mesure. La production d'une image mesurée de l'espace est particulière à ces récits de voyage, et notamment à l'expédition géodésique des années 1730-1740. Cette mesure de l'espace ne peut cependant pas se comprendre à l'aune d'une ambition scientifique seule, mais aussi en tant que mise en œuvre d'une rhétorique scientifique. Les récits de La Condamine et de Bouguer mettent en scène la mesure de l'espace, la production d'un savoir géodésique et d'une connaissance sur cet espace américain.

LE RÉCIT DE VOYAGE SCIENTIFIQUE : UN HORS-LIEU ?

L'intérêt premier pour l'espace terrestre et astronomique dans les récits de voyage savants donne parfois le sentiment que le lieu n'aurait pas beaucoup d'importance. C'est le cas pour le voyage géodésique comme pour d'autres voyages scientifiques. Bien avant les récits de

Bouguer et de La Condamine, le journal de Louis Feuillée donne à lire moins une géographie de l'Amérique qu'une topologie du voyage scientifique. On suit le naturaliste dans son voyage, ce dernier posant au fil de son récit des jalons qui permettent de le situer sur une carte de l'Amérique du Sud et par rapport à des repères cartographiques qui, bien que précis, ne rendent pas compte des lieux dans lesquels il se trouve. Pour la journée du 27 février 1709, Feuillée précise que l'expérience du baromètre qu'il vient de décrire et les observations astronomiques qui suivent « furent faites à cent cinquante pas du bord de la mer, & à la hauteur de six toises au dessus de sa surface[1]. » Le journal de voyage fait état de la situation de l'observateur dans un espace référentiel à la fois géographique, topographique et astronomique, qui permet d'expliquer les conditions de réalisation de certaines expériences mais qui estompe par la même occasion l'espace du voyage. Car, dans le cadre de ces opérations scientifiques, celles de Feuillée ou de Jean Richer en 1672, le monde américain importe finalement assez peu, en tous cas moins que l'espace astronomique sur lequel ces hommes de sciences ont les yeux rivés. L'espace américain n'est qu'une variable d'un genre de voyage qui aurait pu s'effectuer ailleurs, le plus important étant moins l'Amérique elle-même que sa situation sur la surface du globe et la possibilité de réaliser des observations astronomiques et de prendre des mesures de la Terre impossibles à faire en Europe. Les observations astronomiques sont parfois le premier objectif d'un voyage, et définissent les itinéraires : c'est le cas du passage de Vénus, observé en 1769 par Jean Chappe d'Auteroche en Basse Californie, et par l'expédition de Cook à Tahiti. C'est l'objet à observer qui commande le lieu d'observation, et non l'inverse. La publication tirée de l'expédition de Jean Richer offre la lecture d'un voyage presque complètement *déterritorialisé*. Seules quelques remarques sur le flux et le reflux de la mer et de l'Amazone, sur les vents et sur certains animaux endémiques, reléguées en fin d'ouvrage, permettent de situer ce voyage. Par leur situation sur le globe, notamment leur proximité avec l'équateur, l'Amérique du Sud et les Caraïbes sont des endroits privilégiés pour réaliser une série d'expériences et d'observations offrant une connaissance plus complète de la Terre, de sa forme et de ses lois physiques, et du ciel. L'espace américain tel qu'il apparaît dans les expéditions scientifiques ressemble souvent à un laboratoire, lieu de travail qui rend possible la création d'un espace global et mathématisé. La connaissance de l'espace américain n'a d'intérêt que dans la mesure où elle permet d'atteindre une connaissance générale du monde physique et astronomique.

[1] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 369.

C'est aussi le sens de l'expédition géodésique (1735-1744) : le territoire du vice-royaume du Pérou dans les textes relatifs au voyage géodésique n'apparaît finalement que très peu pour lui-même, et plutôt parce qu'il joue un rôle dans la constitution d'un savoir qui l'intègre pour le dépasser. La dimension locale est certes irréductible, mais elle ne donne que rarement lieu à une description géographique poussée. En 1736, sur la pointe de Palmar[1], La Condamine fait graver une inscription destinée aux marins, leur indiquant qu'à cet endroit passe l'équateur, matérialisant cette ligne invisible dans un lieu précis et surtout dans son livre, La Condamine ayant choisi cette scène comme vignette d'ouverture de son journal (fig. 12). Comme le remarque Neil Safier, on peut supposer que davantage de lecteurs ont vu l'inscription imprimée que de marins n'ont vu la pierre gravée par l'Académicien[2]. Peu importe finalement le résultat de cette entreprise, mais le geste d'inscription (gravure sur pierre, sur bois ou métal et impression sur papier) reste fondamental pour comprendre la volonté de rendre visible, au milieu d'un espace exotique, un espace imaginaire et invisible. La vignette inaugurale représente La Condamine gravant une grosse pierre, entourée d'une végétation tropicale exubérante. À côté de l'Académicien sont posés un cadran et une horloge, rappelant les mesures astronomiques réalisées sur les côtes du vice-royaume du Pérou, au plus près de l'équateur et du niveau de la mer. Sur la pierre gravée se lit une inscription latine indiquant le passage de l'équateur à cet endroit, ainsi qu'une représentation schématique du globe terrestre quadrillé par ses méridiens et parallèles. Neil Safier voit dans cette illustration un tour de force symbolique : l'association des détails dénotant l'exotisme des lieux (végétation, indigènes à l'arrière-plan) et des signes du savoir scientifique créent le spectacle d'une domination savante de ces espaces résolument étrangers[3]. On pourrait faire la même analyse d'une autre illustration contenue dans le *Journal du voyage à l'équateur* de La Condamine, représentant une Minerve fièrement assise sur un trône, entourée de plusieurs *putti*, chacun occupé à un domaine du savoir (fig. 13). Derrière cette scène allégorique, de chaque côté de la déesse, apparaissent deux paysages séparés par une colonne : à gauche, l'Observatoire de Paris et à droite, un paysage tropical dans lequel se sont aventurés deux *putti* botanistes. Ces illustrations, et derrière elles le programme des récits de voyage scientifiques, peuvent justifier ce que Marie-Noëlle Bourguet décrit dans l'évolution de la figure de l'explorateur au XVIII^e^ siècle, à savoir le passage d'une ambition de conquête militaire à celle d'une « conquête intellectuelle dont l'empire s'étend peu

[1] Côte ouest de l'actuel Équateur, proche de Guayaquil.
[2] Neil Safier, *Measuring the New World…*, *op. cit.*, p. 39.
[3] *Ibid.*, p. 39-41.

à peu à la planète entière[1]. » L'accroissement des voyages scientifiques à l'époque moderne, et principalement au XVIII^e siècle, a eu pour conséquence d'intégrer des espaces antérieurement exotiques dans le giron des science européennes, parachevant l'entreprise coloniale de conquête et de connaissance. L'illustration du journal de La Condamine n'est pas sans rappeler celle qui ouvrait la première édition du récit de voyage de Frézier quelques dizaines d'années plus tôt (fig. 14), à ceci près que l'espace américain n'y apparaissait que de manière très ténue et allégorique : il s'agit en effet davantage d'une allégorie des voyages, de la connaissance du monde, et de leurs bienfaits. Une Minerve royale, entourée d'un Mercure portant une corne d'abondance, de la justice et de la religion, illustre la grandeur d'un État voué à l'exploration des terres lointaines, au commerce et à la propagation de la foi. Seuls le bateau au loin et un attirail d'objets géographiques jonchant le sol indiquent la relation entre ces allégories et les espaces exotiques. Cette illustration pourrait devenir une image générique de ce nouveau rapport à l'exploration et aux voyages qui semble caractériser le XVIII^e siècle. Mais l'image de la Minerve et des *putti* qu'on trouve dans le journal de La Condamine précise davantage le procédé scientifique à l'œuvre, à savoir l'intégration progressive des espaces non-européen à une science tout européenne. Le paysage américain, les expériences physiques qui y sont réalisées ou les observations de botanique, sont vouées à être rapportées à Paris, centre scientifique par excellence qui travaille au service d'une couronne prodigue. Dans le cas très précis de l'expédition géodésique, il s'agit aussi d'intégrer la mesure de l'espace américain à la mesure d'un espace universel, de même qu'il s'agit, par la collecte des objets, l'observation des phénomènes naturels et la réalisation d'expérience dans ces lieux, de produire un savoir général sur le monde.

LE VOYAGE OU LE LIEU DE L'UNIVERSEL

Il peut paraître paradoxale de considérer qu'un voyage est un lieu, et plus encore un « lieu de savoir[2] », qu'on identifierait plus volontiers à des espaces circonscrits et définis comme tels : le voyage n'est pas une académie savante, ni un laboratoire. Mais les voyages savants composent nécessairement des espaces divers, que les voyageurs naturalistes remodèlent pour servir de lieu de production de savoirs. On rejoint la définition des « lieux de

[1] Marie-Noëlle Bourguet, « L'explorateur », dans Michel Vovelle (dir.), *L'homme des Lumières*, *op. cit.*, p. 289.

[2] Voir Christian Jacob (dir.), *Lieux de savoir*, t. I, *Espaces et communautés* et t. II, *Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2007 et 2010 ; du même, *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014.

savoir », tels qu'elle s'est construite depuis plusieurs années, entendus moins comme une catégorie de lieux que comme une approche de l'histoire et de l'anthropologie des sciences et des savoirs, qui met la donnée spatiale au cœur de son analyse. Il est certes possible de dresser une typologie des lieux dédiés à la construction de savoirs, comme l'Académie des sciences par exemple, mais s'intéresser aux lieux de savoir consiste tout d'abord à considérer les logiques spatiales (territoires, circulations, réseaux…) à l'œuvre dans la constitution des savoirs. Ainsi cette approche invite-t-elle à « considérer les savoirs à la fois comme le produit et comme le principe constituant de configurations spatiales[1] » : l'activité scientifique n'existe pas sans une géographie propre, en même temps qu'elle produit des lieux. La réflexion sur les lieux de savoir s'est nourrie en grande partie des apports de l'anthropologie historique en ce qu'elle s'intéresse notamment « à la formalité des comportements, à la présentation de soi et à la ritualité des gestes et de la parole[2] ». La dimension spatiale de l'activité scientifique est en effet indissociable d'une étude approfondie de la matérialité et de la corporalité des pratiques savantes, que les récits de voyage scientifiques en Amérique mettent en scène et permettent de penser. Et cela d'autant plus que ces textes s'inscrivent dans des contextes d'énonciation situés, au sein d'une institution scientifique, et participent de « la construction des positions savantes dans les mondes savants[3] », par l'autoreprésentation de soi en tant que voyageur naturaliste face à l'espace américain et à un public défini.

Les voyages scientifiques astronomiques ou géodésiques construisent des lieux de savoir au gré de l'itinéraire, des exigences du projet scientifique, par l'observation ou la réalisation d'expérience. Le mémoire de Pingré au sujet de l'observation du passage de Vénus en 1769 commence par décrire le lieu où s'est déroulée l'observation :

> Le lieu que nous avons jugé le plus favorable pour y établir un observatoire, est situé hors de la ville du Cap françois au nord, par la latitude boréale de 19^{d} 57' 3" ; quant à la longitude, je n'en puis dire pour le présent autre chose, sinon que ce lieu est de 4 heures 58 à 59 minutes plus occidental que le méridien de l'Observatoire royal de Paris. C'est un pavillon quarré-long, n'ayant qu'une simple salle au rez-de-chaussée, ouverte à tous les vents par un très-grand nombre de croisées ; on l'appeloit la *Maison rouge* ; cette maison est située sur un petit morne, & une gorge entre deux montagnes fort élevées permet d'y suivre le Soleil en Juin & Juillet jusque vers six heures du soir. Par-tout ailleurs dans la ville & aux environs, on cesse de voir le Soleil cinq quarts d'heure au moins avant l'heure de son véritable coucher[4].

Le lieu est d'abord situé selon ses coordonnées géographiques et par rapport au centre scientifique duquel il dépend, l'Observatoire, point de repère à échelle de la Terre. D'une

[1] Christian Jacob, « Introduction. Faire corps, faire lieu », dans *Lieux de savoir*, *op. cit.*, t. I, p. 21.
[2] *Ibid.*, p. 23.
[3] *Ibid.*
[4] Alexandre Guy Pingré, « Observation du passage de Vénus, sur le disque du Soleil, faite au Cap François, isle de Saint-Domingue, le 3 juin 1769 », *MARS*, 1769 [1772], p. 513.

topographie mondiale on passe à la description locale, qui se caractérise moins par le détail spécifique ou exotique de la maison, que par sa situation par rapport au projet astronomique. Le lieu importe d'être décrit dans la mesure où il est un outil d'observation : il faut être au bon endroit pour bien voir. Il s'agit d'ailleurs d'un lieu exceptionnel, qui justifie, d'avoir été décrit. Le lieu est entièrement tourné vers la réalisation de l'observation : outre quelques termes géographiques particuliers (le « morne », le nom colloquial « Maison rouge »), le lieu n'apparaît que pour sa fonction. Il s'agit là des seules lignes proprement viatiques de ce mémoire, qui ne cherche ni l'exotisme ni la curiosité. Il n'en demeure pas moins significatif d'un rapport à l'espace propre aux voyages scientifiques.

La construction de l'espace américain comme lieu de savoir est très développée dans les récits de l'expédition géodésique au Pérou. La diversité géographique du Pérou, des côtes jusqu'aux sommets de la cordillère des Andes, apparaît dans ces textes de telle manière qu'elle compose une géographie de l'activité scientifique. Le terrain américain est d'abord un lieu d'expérience et d'observation, intégré à un réseau savant à plus petite échelle. Il est un lieu sur lequel se construit un savoir en même temps qu'un territoire qui rend possible la production d'un savoir. C'est la situation géographique du vice-royaume du Pérou, situé au niveau de l'équateur, et sa configuration géologique, les montagnes des Andes, qui rendent possible le programme de mesure ordonné par l'Académie royale des sciences.

L'ambition scientifique est essentiellement globale. Il s'agit en effet de déterminer la figure de la Terre, la mesure d'une de ses parties permettant d'accéder à la connaissance du tout. La fin de la *Mesure des trois premiers degrés du méridien* de La Condamine, énonce avec fierté une autre conclusion du voyage, qui a permis de constituer le mètre comme unité de mesure universelle : « Le voyage à l'Équateur nous met donc en état de laisser à la postérité, une mesure fixe, invariable, reçue des propres mains de la Nature, & sur laquelle le temps même n'aura plus de pouvoir[1]. » Les mesures géodésiques offrent à l'humanité tout entière une unité capable de se libérer des particularités locales. En mesurant un morceau du monde, qui se trouve être américain, on obtient une unité valable pour toute la Terre. L'optimisme scientifique de La Condamine semble effacer quelque peu la particularité locale d'une telle expédition au profit de l'aspect global du savoir finalement produit. Pourtant, tout au long des récits de La Condamine et de Bouguer se joue une tension entre d'une part l'ambition globale de l'expédition scientifique, et d'autre part la nécessaire prise en compte de la dimension locale de cette même expédition. Le voyage scientifique s'incarne dans des lieux et, quoique la plume et

[1] La Condamine, « Nouveau projet d'une mesure invariable… », dans *Mesure des trois premiers degrés du méridien…*, Paris, Imprimerie royale, 1751, p. vii.

l'œil des Académiciens semblent capables de voir, derrière la détermination de certaines mesures (géodésiques, astronomiques ou barométriques), émerger le monde terrestre dans son ensemble, les textes viatiques doivent composer avec l'écriture des lieux, investis par les Académiciens pour en faire des lieux de production de savoirs.

À l'intérieur même du récit de cette expédition, le choix des lieux d'observation et de mesure revient de manière récurrente : il faut trouver le bon lieu, tant d'un point de vue pratique que géographique ou astronomique. Le choix du lieu est entièrement déterminé par des impératifs d'ordre physique et astronomique. Il faut trouver un endroit propre à accueillir une série d'expérience, d'abord à Manta, sur la côte Pacifique de l'actuel Équateur, où les Académiciens débarquent en mars 1736 :

> nous voulions chercher sur les plages de la côte un terrein commode à mesurer, & propre à servir de base à nos déterminations géométriques : nous ne devions pas négliger l'occasion d'observer les réfractions astronomiques de la zone torride, en profitant de la vûe de l'horizon de la mer, que nous allions bien-tôt perdre dans un pays de montagnes : enfin il étoit à propos de faire l'expérience du Pendule à secondes au niveau de la mer & sous l'équateur même[1].

Avant les mesures géodésiques, les Académiciens utilisent les configurations géographiques et astronomiques particulières à cette partie de l'Amérique pour réaliser des expériences qui ne pourraient pas être réalisées en Europe et qui permettent de mieux connaître la partie équatoriale et méridionale du globe terrestre. Les deux sont liés : le lieu de l'expérience scientifique vaut pour ses configurations géographiques, et aussi en tant que moyen d'accès à un savoir global sur la Terre. Pour ce qui est de la géodésie à proprement parler, il en va de même : il faut à chaque fois trouver le lieu propice à la réalisation des mesures et des opérations géométriques. Après son installation à Quito, La Condamine évoque le début des préparatifs de ces opérations :

> Pendant que les Académiciens observoient à *Quito,* M. *Verguin* & *Couplet* étoient allés reconnoître, dix lieues à l'orient de cette ville, la plaine de *Cayambé,* qu'on nous avoit indiquée comme propre à être mesurée actuellement, & à nous fournir la *Base* qui devoit servir de fondement à toutes nos opérations trigonométriques[2].

Cette duplicité de l'espace tel qu'il apparaît dans les récits affecte nécessairement l'attitude des voyageurs, ces derniers devenant le lien qui unit ces deux aspects de l'espace, car eux seuls peuvent voir le monde (terrestre ou astronomique) par-delà le paysage. C'est le sens qu'il faut donner à cette figure du voyageur marchant les yeux rivés sur un instrument de mesure. Avant d'arriver à Quito, La Condamine remonte le río Esmeraldas, marchant « la boussole & le

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, p. 11.
[2] *Ibid*., p. 18.

thermomètre à la main[1] », alliant l'orientation du voyageur, et la connaissance de ces lieux qui seront par la suite insérés à une entreprise cartographique. Bouguer, lors de son ascension sur le Pichincha, transforme le récit de son propre itinéraire en discours scientifique sur la pression de l'air qui concerne l'ensemble du monde tropical :

> Le mercure qui se soutenoit dans le vuide au bord de la Mer à 28 pouces 1 ligne, se soutenoit en haut environ 1 ligne au-dessous de 16 pouces ; les élasticités de l'air s'y trouverent encore exactement proportionnelles à ses condensations, de même qu'en bas & qu'en Europe. Ces observations & plusieurs autres faites avec autant de soin confirment non-seulement ce rapport exact, mais apprennent que l'intensité même de la force élastique de l'air ou sa vertu de ressort est sensiblement égale dans tous les lieux de la Zone torride qui sont considérablement élevés. Les condensations actuelles en chaque endroit y sont proportionelles au poids des colomnes supérieures qui causent la compression : ces condensations ou les densités changent en progression géométrique, pendant que les hauteurs des lieux sont en progression arithmétique[2].

Le voyage de l'Académicien, par la superposition de la lecture du baromètre et la comparaison avec des mesures réalisées en Europe, change d'échelle : l'écriture du voyage scientifique réintègre à l'expérience individuelle, locale, les conclusions d'une production de savoir qui tend vers l'universel.

Néanmoins, cette relation entre ces deux types d'espace n'est pas à sens unique. Les récits ne font pas seulement accéder à l'universel des observations et des mesures géodésiques *via* le lieu américain : ce dernier surgit constamment dans le récit, s'impose aux Académiciens, de manière aussi concrète qu'intellectuelle. Bouguer et La Condamine produisent tous les deux une carte de leur méridienne de Quito (voir fig. 15 et 16). Toutes les deux montrent les triangles des opérations trigonométrique apposées sur la carte de la cordillère équatoriale, où apparaissent très distinctement le relief et les noms des montagnes et des villes. L'espace géométrique n'a de sens – il ne peut exister et ne peut être compris – que par l'espace géographique. La carte des triangles de la méridienne est ramenée aux lieux précis dans lesquels le voyage a eu lieu. C'est ce que fait comprendre Bouguer, quand il décrit la partie septentrionale de la méridienne :

> Il a été nécessaire à l'extrémité Septentrionale de la Méridienne de former un grand triangle pour y lier *Cochesqui* maison de campagne de D. Emanuel Frayré à quelque distance au Nord de la riviere de *Pisqué* sur la colline Australe de Mohanda dans la Paroisse de *Tocaché* ; maison que j'avois choisie pour y faire l'autre observation. Ce triangle s'appuye à *Cochesqui* sur une *Tola* ou ancien Sépulchre d'Indiens, qui est un petit monticule à quelques toises vers le Sud & vers l'Orient de la maison […][3].

[1] *Ibid*., p. 13.
[2] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xxxix.
[3] *Ibid.*, p. 115.

Le voyage scientifique s'incarne dans des lieux, que le voyageur juge important d'inscrire dans son ouvrage, comme trace des réalités de l'expédition qui a eu lieu et comme moyen, sans doute, de rendre plus saisissable la construction d'un tel savoir géodésique.

L'ambition scientifique de cette expédition semble, d'après les Académiciens, totale, dans le sens où la *libido sciendi* des voyageurs apparaît constamment en éveil, capable de produire du savoir sur tous les objets qui se présentent.

> Nous nous proposions par toutes nos courses de mieux connoître le Pays : mais en même tems que nous avions en vue la perfection de la Géographie, nous ne négligions pas les autres remarques qui se présentoient ; & c'étoit même pour en multiplier les occasions, qu'étant dans l'Hemisphére austral, nous nous acheminions peu à peu le long de la côte vers le Nord. Je cherchois principalement un endroit commode pour y observer les réfractions Astronomiques proche de l'horison. Je le trouvai à la fin cet endroit, à l'embouchure de la riviere de Jama, & je m'y arrêtai pendant près de quinze jours. Les observations que j'y fis, jointes à celles que j'avois déjà faites à Saint Domingue, me fournirent un terme de comparaison qui me devint extrêmement utile lorsqu'arrivé à Quito, je remarquai que les réfractions y étoient moindres & que, contre ce qu'on avoit pensé jusqu'alors, elles alloient en diminuant à mesure qu'on s'élève au-dessus du niveau de la Mer[1].

Bouguer tisse et conjugue toutes les échelles de l'espace scientifique : le Pérou doit être connu pour lui et en tant que point sur le globe terrestre, capable de construire, par comparaison avec d'autres points, un savoir général sur la partie australe du monde.

Les lieux du voyage réapparaissent aussi parce qu'ils ne se livrent pas tout-à-fait à l'ambition scientifique. Si la carte de Bouguer et celle de La Condamine font se superposer, comme par adéquation parfaite, la succession de leurs triangles et la carte topographique de la province de Quito, leurs récits mettent plutôt en évidence cette dissociation ou ce décalage entre l'espace géométrique et les réalités des lieux parcourus. En ce sens, leurs récits peuvent se lire comme la description de la production d'un lieu de savoir, dans la mesure où l'espace américain doit être construit, voire modifié, pour servir au travail scientifique. Le lieu en lui-même ne dit rien, ne permet pas de produire un savoir universel. Le récit du choix du lieu est aussi important parce que la plupart des lieux ne permet pas de travailler, et parce que les lieux propices aux observations et aux mesures sont rares. Bouguer insiste sur la fragilité de la réussite de l'expédition géodésique, déterminée par la géographie andine :

> nous avons été fort heureux que la Cordelière du Pérou eût aux environs de l'Équateur une direction peu différente du Méridien ; si elle avoit décliné du Méridien de 40 ou de 50 degrés nous ne pouvions plus la suivre, nos opérations nous conduisoient dans les forêts d'en bas & dans des pays marécageux & comme impénétrables. Notre voyage se trouvoit manqué vraisemblablement : ou bien il nous eut fallu établir nos triangles sur la côte […][2].

[1] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xii.
[2] *Ibid.*, p. cx.

Par le récit contrefactuel et rétrospectif, Bouguer joue certes à se faire peur, mais il met en évidence la possible dissociation entre l'espace astronomique et l'espace terrestre, montagneux, côtier ou forestier, avec lequel il faut nécessairement composer. Il met en évidence le fait que l'expédition géodésique a besoin d'espaces dégagés, qui offrent une vue au loin pour l'ensemble des mesures. La situation sur une partie du globe ne suffit pas, encore faut-il trouver un lieu où l'observation est possible. Qui plus est, une fois l'endroit trouvé, il doit être recomposé par les savants, puisque le sol montagneux ne permet pas d'obtenir des mesures droites.

> Nous employâmes plusieurs jours à choisir la direction la plus convenable, pour éviter le plus qu'il étoit possible les inégalités & les autres obstacles locaux, & ensuite pour tracer l'alignement dans toute son étendue ; ce qui étoit d'autant plus difficile que dans certains endroits du milieu qui étoient creux & couverts, on perdoit de vûe les deux termes. Je m'y occupai avec M. de la Condamine & D. George Juan l'un des deux Officiers Espagnols. Il nous fallut percer quelques murs & abbatre quelques arbres, & par le moyen de ce travail qui dura environ 8 jours la base se trouva comme tracée, & réellement apparente dans toute sa longueur, regardée de l'une ou de l'autre extrémité[1].

Le lieu de savoir américain doit être réaménagé, transformé pour donner à voir et à mesurer ce que les voyageurs y cherchent. Bouguer décrit un processus de révélation : la base de la méridienne devient « réellement apparente », comme si le travail scientifique ne venait pas seulement la déterminer mathématiquement, mais l'inscrire dans le sol même de la montagne.

MÉTROLOGIES

Outre l'expédition géodésique, dont le but est essentiellement une mesure de l'espace terrestre et astronomique, la « métrologie » est une composante du récit de voyage, dans le sens où, comme l'indiquait François Hartog au sujet des récits d'Hérodote, elle « remplit indubitablement une fonction de sérieux[2] ». Être capable de mesurer un espace est un gage de sa connaissance, traduite dans un langage mathématique partageable, et « avec la connaissance des dimensions et des distances débute la maîtrise d'un espace[3] ». Les dimensions et les distances sont au cœur du récit d'arpentage caractéristique du genre viatique. On a remarqué à quel point le paysage et, plus généralement, la géographie sud-américaine n'était pas d'emblée visible, elle est pourtant grandement traduite par des séries de chiffres. Les récits de voyage, même les moins scientifiques, foisonnent de mesures : mesure cartographique entre le bateau et la côte, détermination de la hauteur d'une montagne, distance entre deux villes, mesures

[1] *Ibid.*, p. 38.
[2] François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote…*, *op. cit.*, p. 501.
[3] *Ibid.*, p. 502.

astronomiques et géodésiques. Le voyageur est toujours un arpenteur, le langage mathématique de la mesure jouissant du prestige (ou de l'illusion) de l'universel et de la transparence.

Marie-Noëlle Bourguet et Christian Licoppe déterminent l'émergence, à partir du milieu du XVIII^e siècle, d'une « éthique de la précision[1] » dans les récits de voyage scientifiques qui trouve sa source dans un nouvel usage des instruments de mesure, devenus les garants de la vérité scientifique, qui va de pair avec une formalisation et une systématisation croissante de l'expérience et de l'observation. Le quadrillage du monde en vue de produire un savoir général n'est possible que si les voyageurs emploient des instruments fiables qui permettent d'assurer la régularité de leurs mesures. L'insistance sur le rôle de l'instrument dans les voyages va de pair avec une stylisation du récit qui insiste désormais, et ce depuis le tournant du XVII^e siècle, sur des valeurs d'exactitude, de rigueur et de vérité. Ce que font apparaître les deux historiens doit aussi se comprendre comme une évolution des objectifs scientifiques, de la formation des voyageurs et de l'idée que les institutions savantes et eux-mêmes se font de ces voyages, ainsi que du régime littéraire qui accompagne un tel changement. Il ne s'agit donc pas de penser, trop hâtivement, qu'il y aurait dès lors une séparation stricte entre le voyage ainsi formalisé et un mode d'expression littéraire qui relèverait de l'inexactitude ou de l'expression d'une subjectivité. Au contraire, la transformation du programme scientifique implique une transformation d'ordre littéraire, car cette nouvelle conception du voyage scientifique doit se trouver une nouvelle manière d'exprimer et de rendre compte tout à la fois du voyage, de ses résultats scientifiques et des valeurs éthiques et scientifiques qui y sont désormais associées.

Dès le début du XVII^e siècle, l'émergence de la modernité scientifique se double d'un changement de paradigme dans la compréhension de l'enjeu des voyages. Le perfectionnement des instruments de mesure (géométriques, astronomiques et thermométriques) pendant toute l'époque moderne change en profondeur la conception de ce qu'est une donnée scientifique et promeut la valeur de la régularité et de la précision dans la collecte de ces données. Le voyage scientifique se trouve investi d'une nouvelle mission : non seulement reccueillir les curiosités éparpillées sur le globe, mais permettre, par une collecte instrumentale des nombres et des mesures de l'univers, de produire un savoir précis et stable sur la totalité du globe terrestre et de la nature. L'*Instauratio Magna* de Francis Bacon, publié en 1620, fait apparaître sur son frontispice l'image d'un navire sur les flots, accompagnée d'une phrase adaptée du livre de Daniel : « *Multi pertransibunt et augebitur scientia*[2] ».

[1] Marie-Noëlle Bourguet et Christian Licoppe, « Voyages, mesures et instruments… », art. cité, p. 1116.
[2] Traduction littérale : « Beaucoup voyageront et la connaissance s'accroîtra ».

> En liant la science et les voyages dans un effort commun, en faisant de l'instrumentation leur nouveau guide et du navire un emblème pour le processus scientifique, les nouveaux philosophes de la nature voyaient la relation entre le voyage, les instruments et la connaissance de la nature comme cruciale pour l'émergence des sciences modernes et leurs développements futurs[1].

L'espace est d'abord mathématique, il est une série de coordonnées, de mesures, représentées sous forme géométrique, servant au perfectionnement des cartes, et recueillis par l'usage croissant des instruments scientifiques tout au long du siècle, au point que Marie-Noëlle Bourguet a pu évoquer l'idée d'un « paysage par numéro[2] » dessiné par les voyageurs scientifiques à la fin du XVIII^e^ siècle – qu'on peut comprendre par analogie avec la peinture de numéro – qui permet par recoupement des informations et leur situation dans l'espace, de constituer un paysage, si ce n'est visuel, du moins mental.

Le journal de Louis Feuillée s'ouvre par une description minutieuse de tous ses instruments : à l'inventaire de son bagage s'ajoute un éloge des qualités de ces objets, et le voyageur insiste sur leur justesse et sur le soin qu'il porte à les régler. Il s'attarde ainsi sur le réglage de sa pendule et de son quart-de-cercle, ce dernier ayant été vérifié à l'Observatoire de Paris[3]. L'explication du réglage de ses instruments et leur longue énumération permet de justifier *a priori* toutes les observations et les mesures qui seront réalisées avec ces mêmes instruments, le soin qui leur est apporté étant un gage des bons résultats qu'ils produiront. Cet éloge doit s'entendre comme une mise en scène détournée, puisque c'est bien, en creux, l'adresse du scientifique qui doit être comprise. Le vocabulaire de l'exactitude et de la justesse revient dès que Feuillée décrit ses observations, comme pour anticiper les critiques qu'on pourrait lui faire, ou pallier les manques de rigueur de l'observation instrumentale qui, en de début de siècle, n'a encore rien d'assurée. En octobre 1709 à Lima, il décide de réaliser une expérience du baromètre sur une montagne, et doit avant cela en déterminer la hauteur. Avant même de la commencer, Feuillée détaille le soin apporté au principal instrument utilisé :

---

[1] « By linking science and voyages in a common endeavour, by making instrumentation their new guide and the ship an emblem for the process of the sciences, the new natural philosophers regarded the relationship between travel, instruments and natural knowledge as crucial for the emergence of the modern sciences and their future development. » (Marie-Noëlle Bourguet, Christian Licoppe et Heinz Otto Sibum, « Introduction », dans *Instruments, Travel and Science…*, *op. cit.*, p. 1). Au sujet du frontispice, voir aussi Anthony Grafton, *New Worlds, Ancient Texts…*, *op. cit.*, p. 197-217 ; Fabien Simon, « Découvrir : un Nouveau Monde des savoirs », dans Liliane Hilaire-Pérez, Fabien Simon et Marie Thébaud-Sorger (dir.), *L'Europe des sciences et des techniques. Un dialogue des savoirs, XV^e^-XVIII^e^ siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 19-32 ; et Philippe Despoix, *Le Monde mesuré…*, *op. cit.*, p. 23.

[2] Marie-Noëlle Bourguet, « Landscape with Numbers. Natural History, Travel and Instruments in the Late Eighteenth and Early Nineteenth Centuries », dans Marie-Noëlle Bourguet, Christian Licoppe et Heinz Otto Sibum (dir.), *Instruments, Travel and Science…*, *op. cit.*, p. 96-125.

[3] Feuillée, « Des instrumens qui me servirent pour faire mes Observations & mes Expériences », *Journal…*, *op. cit.*, p. 8-17.

> Le quart de Cercle dont je me servis pour prendre les hauteurs de la montagne, donnoit toûjours les hauteurs trop grandes de deux minutes ; ce que je vérifiai encore le même jour, quoique j'eusse déjà fait plusieurs fois la même vérification pour m'assurer d'avantage, & m'ôter tous les scrupules que j'aurois pu avoir dans mes observations[1].

La suite de la description reprend toujours les mêmes termes : « je mesurai *fort exactement* avec un grand compas, dont l'ouverture des pointes étaient d'une toise *juste*, une baze de deux cens toises[2] ». Et au terme de sa démonstrations géométrique : « Cette operation fut faite avec toute l'exactitude possible, & je ne crois pas y avoir rien oublié pour la rendre juste[3] ». On pourrait multiplier les exemples de ce type, qui mettent en scène de manière très appuyée l'exactitude des mesures instrumentales, car elles seules sont jugées capables d'apporter un savoir précis, rigoureux et universel sur le monde mesuré[4].

L'universalité de la mesure est en effet l'objectif principal de ce genre d'opération. Comme dans l'illustration contenue dans le *Journal du voyage à l'équateur* de La Condamine qui représente de chaque côté de Minerve l'Observatoire et l'espace tropical, la mesure du monde exotique est toujours rapportée à un étalon français. Comme l'explique Feuillée : « La mesure qui me servit est la toise du grand Châtelet de Paris, divisée en 6 pieds, chaque pied en 12 poûces & chaque pouce en 12 lignes. J'avois fait tracer ces divisions sur une regle de cuivre de la longueur de deux pieds, avant que je partisse de Paris pour mon voyage des Indes, laquelle me servit pour plusieurs mesures[5]. » La règle permet au religieux d'emporter avec lui la mesure de toute chose, pour quadriller un monde inconnu avec une unité française, pour éviter la variation ou l'écart. La gravure de la toise peut faire écho, plusieurs décennies plus tard, à ce que décrit La Condamine dans son journal : il fait graver une règle de bronze à Tarqui pour y inscrire « la longueur du pendule à secondes, moyenne entre les observations de M. Godin, de M. Bouguer & les miennes[6] » (fig. 17). Cette règle est ensuite gravée dans la page de son journal, qui devient un objet visible, et comme dépositaire du travail géodésique. La mesure du monde est surtout sa fixation, jugée définitive par la qualité des instruments employés et l'adresse de celui qui les manie.

---

[1] *Ibid*., p. 445-446.
[2] *Ibid*., p. 446, je souligne.
[3] *Ibid*., p. 450.
[4] « On ne sçauroit s'assurer de la justesse d'une observation, si auparavant on n'étoit assuré de la justesse des instrumens dont on se sert pour observer. Comme toutes les Observations Astronomiques dépendent du quart de cercle, soit pour déterminer les hauteurs des Astres, soit pour regler le mouvement de l'horloge par des hauteurs correspondantes du Soleil, il est absolument necessaire avant que de commencer à observer, de vérifier le quart de cercle ; c'est ce que je fis ce jour-là. » (*Ibid*., p. 609).
[5] *Ibid*., p. 610.
[6] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 162.

Dans les récits de La Condamine, la répétition de l'exactitude des mesures prises par les instruments a presque disparu, ce qui peut être lié à l'accroissement de leur fiabilité. Il n'est plus besoin de dire que l'instrument est fiable ; en revanche, la mise en scène du maniement de l'instrument demeure une constante du récit métrologique. L'instrument est un objet crucial du récit dans les montagnes de la Cordillère, comme on peut le voir sur toutes les vignettes qui accompagnent le journal et la *Mesure des trois premiers degrés du méridien* (fig. 18 et 19).

On l'a vu, la mesure est une constante du récit de voyage, et elle est protéiforme : pression, formes, températures, tout est sujet à être mesuré. La Condamine note que, en haut du Pichincha, il avait bien avec lui nouveau thermomètre de Réaumur, garant d'une mesure régulière des températures[1]. La *Relation abrégée* de La Condamine met en scène une sorte de frénésie de mesures, à rapprocher de l'objectif cartographique qu'il s'est lui-même donné. Sans doute par justification de cette entreprise, véritable *excursus* par rapport au voyage initial, l'Académicien indique saisir toutes les occasions pour prendre des mesures des fleuves traversés. Les arrêts du parcours sont des moments de mesure, présentés par le voyageur comme des occasions de parachever sa mission scientifique. Une fois arrivé sur le cours navigable du Marañón, l'équipage de La Condamine doit agrandir l'embarcation, qui risque de ne plus supporter un tel courant. Cet arrêt et le moment d'une série d'observations et de mesures :

> Je fus retenu en ce lieu trois jours, par l'avis, ou plutôt par l'ordre de mes guides, à qui j'étois obligé de m'en rapporter. Ils eurent tout le temps de préparer la nouvelle balse, & moi celui d'observer. Je mesurai géométriquement la largeur de la rivière, je la trouvai de 135 toises, quoique déjà diminuée de 15 à 20 toises. Plusieurs rivières qu'elle reçoit au dessus de Jaen, sont plus larges ; ce qui me fit juger qu'elle devoit être d'une grande profondeur : en effet, avec un cordeau de 28 brasses, je ne rencontrai le fond qu'au tiers de sa largeur. Je ne pûs sonder au milieu du lit, où la vîtesse d'un canot abandonné au courant, étoit d'une toise & un quart par seconde. Le Baromètre, plus haut qu'au port de près de 5 lignes, me fit voir que le niveau de l'eau avoit baissé d'environ 70 toises, depuis Chuchunga, d'où je n'avois mis que huit heures à descendre. J'observai au même lieu la Latitude de 5 degrés une minute vers le Sud[2].

La mesure n'est pas un simple arpentage : elle produit un savoir et oblige l'Académicien à s'interroger sur la nature de l'espace dans lequel il se trouve, comme en témoigne sa conclusion sur la profondeur du fleuve. Aucun aspect du fleuve n'échappe à la mesure, et le seul élément manquant (la profondeur au centre du fleuve) donne en contrepartie la connaissance de la vitesse maximale du courant. Le fleuve est mesuré pour lui-même et resitué dans sa géographie générale, par son altitude et la latitude. La mesure permet à La Condamine de savoir dans quel espace (géométrique et topographique) il est et *où* il se trouve sur le continent. Dans le récit de l'expédition géodésique, l'instrument permet de faire le lien entre l'espace géométrique et

[1] *Ibid*., p. 34 et p. 47.
[2] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 411.

l'espace concret. Malgré une tension vers une mesure fixe et assurée, la mesure de l'espace se réalise *in situ*, et doit composer avec les aléas du lieu. Le maniement des objets nécessaires à la mesure géodésique est un révélateur des lieux concrets. Feuillée insistait déjà dans son journal non seulement sur la précision de ses instruments, mais aussi sur le cadre général de l'observation. À Ilo, au Pérou, il décrit ses observations astronomiques et les introduit ainsi :

> Toutes les observations suivantes furent faites devant l'entrée de ma tente, lieu d'où j'entendois battre ma pendule, & d'où je pouvois compter les vibrations necessaires pour déterminer immédiatement le moment des observations. J'avois fiché en terre dans le même lieu quatre grandes pierres de niveau, desquelles la superficie étoit plate, sur lesquelles, dans mes observations je posai mon quart de cercle, afin qu'elles fussent faites toutes sur la même élévation de la surface de la mer dont j'attendois d'observer les bassesses ; ce que je n'avoir encore pu faire jusques alors, ne m'étant jamais rencontré en tout mon voyage dans des lieux d'où je pûsse bien voir à découvert l'horison de la mer[1].

Le corps du voyageur est aussi, dans une certaine mesure, un instrument, ou plutôt un relai entre les instruments.

L'espace du voyage scientifique n'est pas exactement l'espace physique : il s'agit d'un espace recomposé par l'usage des perches et des cales qui viennent pallier les irrégularités du sol. Le récit des opérations de mesure est aussi le récit de la transformation du terrain qui peut ensuite être mesuré. L'espace mesuré n'est pas l'espace concret, les instruments servent aussi à modifier l'espace physique selon les impératifs de l'espace géodésique.

> La situation qu'il falloit donner à nos perches nous étoit indiquée par une longue corde bien tendue & exactement dirigée. Nous examinions avec le niveau la position horisontale de chacune, & lorsqu'à cause des inégalités du terrein que nous réparions continuellement avec des cales en forme de coins, nous ne pouvions pas les faire se toucher, nous discutions avec un fil à plomb formé d'un cheveu ou d'un fil de pite très-fin, si l'extrémité de l'une répondoit exactement au-dessus de l'extrémité de l'autre dans la même verticale. Nous avions à nous précautioner contre le vent dans cette opération, ce qui la rendoit très-longue ; & il falloit outre cela y regarder de très-près pour ne pas se permettre les moindres erreurs, qui en se multipliant en eussent pu produire à la fin de considérables. Nous eussions pu quelques fois par le moyen des cales, mettre de suite un grand nombre de fois les perches de niveau à l'extrémité les unes des autres ; mais nous aimions mieux suivre le terrein dans toutes ses inégalités ; il n'étoit pas ensuite nécessaire de donner tant de longueur au fil à plomb lorsque nous y avions recours, & nous croyions avoir moins à craindre des effets du vent. Toutes ces attentions augmentèrent la lenteur de notre marche qui ne nous permit d'arriver à l'autre terme qu'après 25 jours d'un travail très-fatiguant[2].

En quelque sorte, le lieu d'observation est, littéralement, instrumentalisé : la station des Académiciens, ou le lieu d'observation chez Feuillée[3], devient un instrument, ou bien doit s'adapter pour servir à la mesure instrumentale.

---

[1] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 609-610.

[2] Bouguer, *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. 40.

[3] Le 11 avril 1710, arrivé à Coquimbo sur un navire marchand, Feuillée cherche un endroit où déposer ses instruments et réaliser des observations astronomiques : « Je rencontrai heureusement au pied de la montagne un rocher détaché, au milieu de petits arbrisseaux, au pied duquel il y avoit vers l'Est une petite espace plate convenable à mon dessein. Deux matelots que me donna le Capitaine m'aiderent à couper ces arbrisseaux, & à nettoyer cette place. D'abord que cela fut fait, nous travaillâmes à la construction d'une tente, composée de deux boute-dehors du Navire, d'une vergue de Perroquet, & d'une voile, dans laquelle je mis tous mes instrumens ; je

La figure du voyageur s'en trouve changée. Malgré l'accumulation de mesures et de calculs géométriques, le voyageur scientifique s'apparente davantage à un artisan qui est obligé de composer avec la matérialité de l'objet qui seul peut lui donner accès à l'espace géométrique. Les instruments sont sujets aux intempéries, et ils doivent par exemple être réparés :

> Ma pendule étoit d'un moindre volume que celle de M. Bouguer, ses oscillations étoient plus petites : je fis faire une longue boîte fort solide, qui renfermoit le rouage, les poids et les balanciers, & qui les garantissoit du vent : je portai le tout sous notre tente, j'attachai la boîte avec deux fortes vis à un poteau que je fis enfoncer en terre de plusieurs pieds, & où je fixai l'horloge : à force de soins & d'opiniâtreté, nous parvînmes à la régler. Elle nous servit à prendre plus exactement les hauteurs de nos étoiles, en calculant l'heure & leur médiation ; & de plus, elle nous mit en état de profiter de trois belles soirées consécutives, pour observer au soleil couchant les réfractions astronomiques, 2 400 toises au-dessus du niveau de la mer ; dans la circonstance rare, & peut-être unique, de voir le soleil plus d'un degré au-dessous de l'horizon[1].

Entre le récit de Feuillée et celui de La Condamine, l'instrument continue à jouer un rôle central dans l'économie du voyage et même sa poétique, dans la mesure où il est un signe qui dit autant l'action du voyageur qu'une série de valeurs qui y sont associées. Si l'exaltation de l'exactitude de l'instrument n'est plus de mise chez La Condamine, c'est sans doute parce que cette valeur, cardinale pour les récits de voyage tout au long du XVIII[e] siècle, tient moins, en discours, à l'instrument, qu'à la manière dont est menée et surtout écrite l'expédition scientifique. La mise en scène de l'instrument, devenu presque un actant du récit, participe plus généralement d'une rhétorique de l'exactitude qui met autant en jeu la personnalité du voyageur que ses résultats scientifiques. Si la place des instruments doit évidemment se comprendre à l'aune d'un changement de paradigme dans la compréhension des voyages scientifiques, leur dimension narrative et stylistique ne peut pas tout à fait être évacuée. L'éthique scientifique qu'évoquait Marie-Noëlle Bourguet est aussi une stylistique qui apparaît par la description circonstanciée de toutes les étapes du voyage, gage de la sincérité des résultats obtenus. La Condamine semble, au début de son journal, déplorer le style qu'il a dû adopter pour son ouvrage : « Notre ouvrage a été long & pénible : j'ai tout lieu de craindre que cette espèce de journal ne se ressente de la sécheresse du sujet ; d'autant plus que je me suis renfermé dans les faits qui ont quelque rapport à notre mission académique[2]. » Le détail et l'exactitude du propos se paye de l'agrément et de la curiosité, mais ils sont nécessaires pour mesurer l'effort des Académiciens et la justesse de leur travail. De l'exposé de la mission géodésique on passe à la présentation de la vie des voyageurs, principaux instruments au service de la construction des

---

dressai contre le rocher, au fond de la tente, une planche arrêtée par des cordages & des pieux de chaque côté, pour la rendre bien ferme, sur laquelle je mis mon horloge, où elle fut en mouvement jusques à nôtre départ. » (Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 552).

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 70.

[2] *Ibid*, p. 2.

mesures. La relation de voyage de La Condamine « particulièrement destinée à donner aux lecteurs une idée de l'emploi que nous avons fait de notre temps, & du genre de vie auquel nous nous sommes ordinairement vus réduits, aussi nouveau pour nous que différent de celui que nous avions quitté en France[1]. » La mesure du monde est aussi une mesure, et une mise en scène, de soi.

SE MESURER : UNE GÉOGRAPHIE HÉROÏQUE

OBSTACLES ET HÉROÏSME

Les récits de voyage scientifiques, parce qu'ils se déroulent principalement dans des espaces naturels, diffèrent de la plupart des récits de voyage, bien plus urbains. Dans le cadre d'une expédition scientifique, le territoire prend presque toujours la forme d'un obstacle, et ce à plusieurs niveaux : obstacle concret, qui met aux prises le corps du voyageur avec des lieux inaccessibles ou hostiles ; obstacle épistémique aussi dans la mesure où il est, paradoxalement, à la fois nécessaire à la réalisation des observations et des mesures (qui ne peuvent pas avoir lieu *ailleurs*) tout en étant le principal responsable de leur impossibilité, devenant ainsi un frein au développement du récit et de l'élaboration du savoir scientifique. Par conséquent, il oblige le voyageur à se définir par rapport à cet espace, qui s'oppose à lui alors qu'il cherche à le dominer, physiquement et intellectuellement. De cette conception et ce rapport à l'espace naît le héros de l'expédition scientifique. Le récit de voyage est indissociable d'une mise en scène de la figure du voyageur, souvent comme héros, à laquelle s'agrègent différentes valeurs selon les visées du récit. Les missionnaires des *Lettres édifiantes et curieuses* ont ainsi considérablement joué sur les ressors émotionnels de l'écriture pour constituer des figures de martyrs grâce au double danger de l'évangélisation et de l'hostilité du territoire américain[2]. Les récits de voyage (à portée scientifique ou édificatrice) partagent une même tentation pour l'héroïsme sacrificiel qui se traduit par l'exacerbation de l'hostilité des lieux (obstacles, bêtes féroces, affres climatiques, précipices, fleuves déchaînés). Les ambitions du voyage peuvent varier, mais la mise en scène du voyageur face aux lieux sud-américains, le plus souvent andins et amazoniens, demeurent les mêmes. Au dixième tome des *Lettres édifiantes et curieuses*, on

[1] *Ibid*.
[2] Adrien Paschoud, *Le monde amérindien…*, *op. cit.*, notamment p. 85-118 et 165-188.

lit le récit de la vie du Père Cyprien Baraze qui parcourt l'Amazonie à la recherche d'un chemin entre le pays des Mojos et Lima. Le résumé de ce voyage est entièrement voué à la valorisation du Jésuite, à travers l'exacerbation des périls encourus.

> Tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient pratiquez que des bêtes farouches, & que d'épaisses forêts, & des rochers escarpez rendoient inaccessibles. Tantôt il se trouvoit au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluyes qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soutenir sur un terrain fangeux & glissant, & voyant à ses pieds de profonds abysmes couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux[1].

L'hostilité de l'espace est complète : tout semble se dresser et conspirer contre le voyage et le missionnaire. Il s'agit là d'un récit qui, par sa dimension synthétique, condense tous les éléments matriciels de l'héroïsation du voyageur aux prises avec l'espace américain. Ce genre de discours n'est pas inventé par les missionnaires, qui les reprennent probablement des récits des premières conquêtes espagnoles. Les montagnes de la cordillère des Andes et les tréfonds des forêts tropicales se prêtent bien évidemment davantage à ce genre de récit héroïque, qui varie selon les objectifs littéraires ou idéologiques des relationnaires, en gardant toujours les mêmes procédés d'exacerbation.

On retrouve ainsi peu ou prou la même stratégie d'écriture dans un texte bien plus tardif, celui de Godin des Odonais sur « l'aventure tragique » de sa femme, Isabel, seule survivante d'un voyage en Amazonie entre Riobamba et Cayenne[2]. Sous la plume de son mari, Isabel des Odonais endure pieusement les malheurs qui l'affligent (dénuement, maladie, morts de ses frères et des accompagnateurs, solitude dans la forêt amazonienne et, comme le suggèrent certains euphémismes, viols), avant de finir sauvée par la Providence même. Héroïsme et martyre ne sont jamais très éloignés, tant les voyageurs – et la voyageuse – confrontés à l'arrière-pays américain exacerbent les souffrances qui fondent la valeur du récit et du voyage même : sainteté des missionnaires, vertu de l'épouse, ou bien rigueur et dévouement des voyageurs naturalistes. La construction d'une figure héroïque du voyageur implique un rapport totalement dysphorique à l'espace, qui prend un tour plus particulier dans le cas des expéditions scientifiques.

L'héroïsme naît de la confrontation à des lieux hostiles et apparemment inhumains, qui semblent rejeter le voyageur. Il s'agit là d'un *topos* de la mise en scène de l'Européen en

[1] « Abrégé d'une relation espagnole de la vie & de la mort du P. Cyprien Baraze, fondateur de la mission des Moxes dans les Indes occidentales », *LEC*, t. X, p. 237.

[2] Godin des Odonais, *Lettre de M. Godin Des Odonais et l'aventure tragique de Mme Godin dans son voyage de la province de Quito, à Cayenne, par le fleuve des Amazones*, publié par La Condamine dans *Lettre de M. D. L. C. à M.***, sur le sort des astronomes qui ont eu part aux dernières mesures de la terre depuis 1735*, s.l., 1773, p. 7-30.

Amérique, qui remonte aux premiers récits de la conquête espagnole. Ces derniers insistent sur la dangerosité du voyage et, par un effet d'hyperbole généralisé, grossissent les traits du paysage naturel et de l'effort requis pour en venir à bout. Cette rhétorique, qui confine à l'épopée, traverse les genres narratifs et les contextes des voyages, pour devenir une constante du rapport entre l'Européen et l'espace américain. Elle trouve dans les expéditions scientifiques du XVIII[e] siècle une expression renouvelée.

L'expédition scientifique, en effet, ne peut jamais faire abstraction du monde tangible, tant l'effet sur le corps du voyageur est important et tant la difficulté à se mouvoir dans des lieux souvent hostiles est grande. Fusée-Aublet développe, dans le récit liminaire qui précède son œuvre botanique, une véritable géographie de l'obstacle qui entrave constamment le déroulé du voyage[1]. Reprenant un *topos* de la description de la forêt tropicale, le botaniste fait d'abord de la végétation guyanaise un véritable mur :

> Les personnes qui sont entrées dans les forêts de la Guiane peuvent seules avoir une idée de l'extrême difficulté qu'on éprouve pour y pénétrer, à cause des lianes, des arbrisseaux épineux, & des herbes coupantes qui occupent l'intervalle des grands arbres ; car pour peu qu'on s'éloigne des habitations, on ne trouve ni sentiers ni frayés ; il faut les pratiquer à chaque pas que l'on fait[2].

Il s'agit d'un espace radicalement sauvage, que le botaniste doit lui-même apprivoiser, malgré son opacité et sa dangerosité. Suit l'énumération des désagréments et des périls aussi naturels qu'humains (irrégularité du sol, climat hostile, animaux venimeux, esclaves marrons en embuscade), que Fusée-Aublet conclut ainsi :

> Mais c'est assez de ces détails pour donner une idée des obstacles qu'on trouve à herboriser dans les contrées inhabitées de l'Amérique, & de l'ardeur qu'il faut avoir pour y découvrir des plantes nouvelles, pour faire sur le lieu même la description des parties qui ne peuvent s'emporter, de celles que le transport & le desséchement altèrent, écrire les différentes circonstances où se trouve la plante, comme l'élévation du sol, la nature du terrain, les dimensions de la plante, ses qualités, les nuances de ses couleurs[3].

L'obstacle est en même temps un révélateur : il donne à comprendre non seulement une idée du territoire guyanais, mais surtout la valeur du travail botanique effectué. On passe ainsi, insensiblement, de la description de la forêt à celle de l'activité scientifique, toutes les deux marquées par des effets d'emphase et d'accumulation qui font ressortir cette « ardeur », devenue qualité essentielle de l'homme de science[4].

---

[1] Perrine Besson, « Le Voyage entravé : enjeux épistémiques de l'obstacle naturel dans l'*Histoire des plantes de la Guiane françoise* de Jean-Baptiste Christophe Fusée-Aublet », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2022 [en ligne].

[2] Fusée-Aublet, « Préface », *Histoire des plantes de la Guiane françoise*, Paris, Didot, 1774, t. I, p. xvi-xvii.

[3] *Ibid*., p. xviii.

[4] Voir Perrine Besson, « Le Voyage entravé… », art. cité, §7.

La forêt tropicale est le lieu de l'obstacle – physique et épistémique – par excellence, puisqu'elle désoriente, entrave et met en danger. La Condamine, quelques années avant le voyage de Fusée-Aublet, donnait une description plus détaillée des obstacles présents dans la forêt amazonienne. Tout le discours est d'emblée placé sous le signe de l'hyperbole généralisée, à peine capable de rendre compte de la violence de la forêt : « Il n'y a point d'exagération qui puisse donner une juste idée de la difficulté de cette route, & des incommodités auxquelles on y est exposé[1]. » Suit donc la description d'un itinéraire à l'intérieur de ce qui deviendra, reprenant toutes ces caractéristiques, l'« enfer vert[2] » amazonien :

> Toutes ces rivières qui croisent le chemin, sont séparées les unes des autres par des hauteurs qu'on nommerait montagnes partout ailleurs. Ainsi il faut monter et descendre sans cesse, quelquefois par des échelons naturellement taillés dans le roc, et en suivant le lit que s'y est creusé un torrent par sa chute : d'autres fois par un sentier en pente, sur un terrain gras, où les mules sont obligées de s'accroupir en raidissant leurs jambes de devant, pour se laisser glisser dans cette posture avec moins de danger. Quand le chemin ne borde pas un précipice, ce qui arrive fréquemment, il traverse des bois épais, où à peine on voit le jour. La route n'y est frayée que par un sentier bourbeux, traversé de hauts sillons creusez par les pas des mulets. On y voit à droite et à gauche alternativement l'impression de leurs pieds dans des trous profonds, où il faut nécessairement qu'ils enfoncent leurs jambes souvent fort au-dessus du genou, ce qu'ils font avec beaucoup de précaution ; cependant quelquefois ils y restent embourbés, ou on ne peut les en retirer qu'estropiés, le sabot blessé ou emporté par les racines entrelacées où leurs pieds se trouvent engagés. Tandis que le cavalier s'abandonne, ce qui est le meilleur parti, à l'instinct de sa mule, et à l'habitude qu'elles ont de se tirer de ces mauvais pas, il n'est pas peu occupé à écarter les lianes, des ronces et les épines qui déchirent au moins ses habits. Souvent il est obligé de se coucher sur le col de sa mule, ou même de se renverser pour éviter le choc d'une branche : les troncs d'arbres tombés par caducité, et qui barrent aussi souvent le chemin, ne sont pas moins dangereux pour les mules. Le moindre accident et le plus ordinaire, est d'être arrêté trois ou quatre heures à s'ouvrir un passage, soit dans le fort du bois, soit en faisant à l'arbre une brèche que les mules puissent franchir, dans l'un et dans l'autre cas à coups de hache, meuble dont il n'est pas possible de se passer dans un pareil voyage. Ce qui achève de faire perdre patience, sont des pluies de cinq à six heures au moins par jour, pendant dix et onze mois, et quelquefois toute l'année, dans ce canton[3].

C'est la multiplication et la diversité des obstacles qui forment la dureté du voyage, d'autant plus qu'aucun chemin n'existe, et que le sol manque de se dérober sous les pieds des voyageurs, renforçant l'image d'un voyage impossible. La description fonctionne clairement par accumulation et grossissement, qui provient d'une expérience certes réelle de la forêt, mais traduite textuellement dans le but de produire un effet saisissant. Par comparaison, le récit de Fusée-Aublet paraît presque écrite en mode mineur. Les contextes de publication de ces deux textes sont différents. Le récit de Fusée-Aublet sert à présenter sa description botanique. Celui de La Condamine est d'abord prononcé lors d'une séance publique de l'Académie royale des

[1] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 404.

[2] Avant la lettre. La première mention de cette expression est probablement due à Julian Duguid, *Green Hell. Adventures in the Mysterious Jungles of Eastern Bolivia*, New York/Londres, The Century Co, 1931.

[3] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 404-405.

sciences[1]. Il décide de proposer comme première publication tirée de son voyage non pas le compte rendu de la mission pour laquelle il avait été envoyé, mais celui de sa descente de l'Amazone, accessoire par rapport à celle-ci. Cela tient au fait que Bouguer, rentré un an avant lui, avait déjà présenté l'exposé de la mission, et publié les résultats des mesures dans un ouvrage dans lequel les résultats scientifiques étaient annoncés comme étant aussi ceux de La Condamine, sans que ce dernier n'eût été consulté, malgré les différences présentes dans les calculs des deux Académiciens. Ce récit se conçoit donc comme un moment de gloire personnelle et scientifique, porté par un texte composé de telle manière qu'il puisse parler au public savant autant qu'au public profane[2]. Cette caractéristique explique sans doute pourquoi l'Académicien n'hésite pas à user avec insistance de ces figures.

La mise en récit du voyage s'accompagne d'une mise en scène de soi, dont la valeur est tout aussi éthique (la représentation de sa propre valeur) qu'épistémique (car elle concerne les modalités d'acquisition d'un savoir et sa qualité). L'expérience de l'espace engage une représentation de soi ainsi qu'une représentation de la connaissance scientifique en train de se créer. Le voyageur devient donc le héros d'une double aventure : la sienne propre, qui implique sa résistance physique et morale, et celle, qu'il construit et qui le dépasse tout autant, de la science en train de se faire. L'association entre héroïsme et progrès des sciences n'est pas propre aux récits de voyage. Elle est constitutive d'un nouveau rapport à l'activité scientifique à partir de la révolution copernicienne : l'homme de sciences est, par l'ensemble de ses qualités physiques et morales, l'agent et le garant d'un progrès général de la connaissance humaine[3]. Cette héroïsation du voyageur scientifique passe nécessairement par des effets d'hyperbole qui concernent au premier lieu l'espace du voyage, pris dans une ambivalence irréconciliable dans la mesure où il est la condition du voyage et de l'activité scientifique, et en même temps sa plus grande contrainte et le risque majeur de son échec. Les récits de La Condamine et de Bouguer sont ceux qui ont le plus travaillé cet héroïsme scientifique dans la confrontation avec le territoire américain. Au début du siècle, Frézier pouvait se dépeindre, par opposition au voyage de son prédécesseur Feuillée, comme « un jeune homme de fatigue » capable de s'attaquer à un dur travail cartographique qui nécessite « d'aller chercher plusieurs stations dans les lieux écartez, couverts, ou de difficile accès », ce que n'aurait pas pu faire le religieux, « point d'un

[1] Neil Safier, « Unveiling the Amazon to European Science and Society: The Reading and Reception of La Condamine's *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale* (1745) », *Terrae Incognitae*, vol. 33, n° 1, 2001, p. 33-47.

[2] *Ibid.*, p. 34.

[3] Mary Terrall, « Heroic Narratives of Quest and Discovery », *Configurations*, vol. 6, n° 2, 1998, p. 223-242.

âge à de rudes exercices[1] ». La prouesse physique est certes louée, et sert le projet général du voyage, à la fois scientifique et militaire, mais Frézier n'apparaît pas véritablement comme un homme de sciences confrontés à un espace étranger et difficile pour réaliser un projet purement scientifique. C'est en revanche le cas de La Condamine et de Bouguer, qui construisent chacun dans leurs récits une tension entre une vision pathétique des réalités matérielles du voyage et une héroïsation du voyage scientifique et de l'homme de science qu'ils sont. L'héroïsme scientifique est autant une construction *in situ*, dans l'expérience même du voyage – nourrie en cela par un héritage littéraire composé des récits de la conquête et de l'évangélisation –, qu'une attente discursive suscitée par le cadre scientifique[2]. Si Frézier peut se présenter de manière quelque peu héroïque, c'est uniquement dans la confrontation aux difficultés du terrain ; mais les Académiciens envoyés au Pérou le sont doublement, puisque le récit de voyage américain joue de l'héroïsme, et puisque l'institution académique attend en retour un récit héroïque, qui amalgame le voyage individuel et le progrès général des sciences.

VOYAGE ET MISE EN SCÈNE DE SOI

La mise en scène de soi au travail est indissociable du projet d'écriture du récit de voyage scientifique, notamment tel qu'il se présente dans le *Journal du voyage à l'équateur* de La Condamine. Comme on l'a déjà évoqué, les illustrations jouent un rôle crucial dans la cristallisation d'une image de l'homme de science et de l'activité scientifique. En outre de celles déjà évoquées, il existe deux vignettes dans la *Mesure des trois premiers degrés du méridien*, publiée conjointement au journal en 1751, qui ouvre chacune des deux parties. La première, consacrée aux mesures géométriques, est illustrée par une image de deux hommes (probablement La Condamine et Bouguer) dans les montagnes des Andes équatoriennes, prenant les mesures grâce à un quart-de-cercle pendant que d'autres hommes (ou peut-être les mêmes, à un autre moment du récit), gravissent une montagne à l'arrière-plan. La seconde, dédiée aux mesures astronomiques, est une scène nocturne, éclairée à la bougie : un homme est occupé à observer un secteur, et un autre regarde attentivement l'horloge accrochée au mur. À côté de cette horloge, la porte s'ouvre et laisse apercevoir un enfant qui regarde attentivement les deux Académiciens sans qu'ils n'aient l'air de s'en aperçoivent. Derrière l'enfant, on

[1] Pour les trois dernières citations : Frézier, « Avertissement », dans *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. xi.

[2] Patrice Bret, « Figures du savant, XV^e^-XVIII^e^ siècle », dans Liliane Hilaire-Pérez, Fabien Simon et Marie Thébaud-Sorger (dir.), *L'Europe des sciences et des techniques…*, *op. cit.*, p. 95-102.

remarque un volcan fumant qui peut rappeler les descriptions du Cotopaxi ou du Sangay. La première scène est une synthèse du récit de La Condamine relatif aux stations et aux mesures des Académiciens, alors que l'autre est une scène purement inventée. À l'image de cet enfant, le public de La Condamine est placé dans une situation d'observateur de l'activité scientifique, constamment mise en scène par le passage du voyage au livre et doublement représenté, textuellement et visuellement. Mais entre ces illustrations et le texte apparaissent certains hiatus : l'image est une représentation épurée de l'activité scientifique. Les Académiciens sont bien habillés et ne semblent pas souffrir de leur vie montagnarde, ce que vient contredire la lecture des récits de La Condamine et de Bouguer. Le texte et l'image jouent de l'héroïsation des Académiciens à des degrés différents.

La description des stations fait apparaître des lieux terribles, marqués par un dérèglement météorologique constant. Le froid, la pluie et les orages s'acharnent sur eux en permanence. Ce qui revient aussi, c'est l'immensité des espaces parcourus, qu'il s'agisse des sommets des montagnes ou des forêts en contrebas. À cette immensité s'ajoute le fait que l'espace montagneux se dérobe à la vue de l'observateur, toujours soumis aux aléas climatiques qui empêchent trop souvent d'observer les signaux placés sur d'autres sommets pour réaliser les mesures géodésiques. Au début de son récit, Bouguer donne un résumé éloquent de la vie des Académiciens pendant leur entreprise géodésique :

> Les difficultés morales se sont multipliées, & elles se sont jointes aux locales & aux Physiques. Celles-là ont été si grandes qu'il seroit comme impossible de les décrire, & on jugera de l'extrémité où ont été portées les dernieres, quand on sçaura que la grande hauteur des montagnes qui en Europe a ordinairement contribué à la promptitude de ces sortes d'opérations, nous étoit au contraire tout à fait nuisible ; ou parce que postés trop haut nous étions presque toujours plongés dans les nuages, ou parce que les tempêtes enlevoient nos signaux, & nous réduisoient souvent à la fâcheuse nécessité de ne penser qu'à notre propre conservation. Il nous a quelquefois fallu acheter par un mois & demi de patience un seul quart-d'heure de beau tems ; & telle de nos Stations, nous a plus arrêtés qu'on ne le seroit en Europe par le travail d'une Méridienne entière[1].

Comme dans celui de son confrère La Condamine, le récit du voyage géodésique est toujours caractérisé par l'obstacle, qu'il s'agisse du manque d'argent, des maladies, de l'hostilité des gouvernements locaux, des aléas subis par les instruments de mesure ou, comme le décrit Bouguer, par les retards imposés par les conditions météorologiques dues à l'altitude des stations. L'espace américain n'est pas comparable à l'espace européen : ce n'est pas parce que les montagnes européennes ont permis de prendre rapidement des mesures géodésiques qu'il en est de même sur la cordillère des Andes. Avant d'arriver à Quito depuis Guayaquil, Bouguer,

[1] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. v.

tombé malade, doit faire une halte à Caracol, au pied de la cordillère. Le voyage de Caracol à Quito, traversant les montagnes, est décrit comme une épreuve physique et morale épuisante.

> J'y employai sept jours, quoique j'estime qu'il n'y a que neuf à dix lieues à traverser ; mais la montée est extrêmement rude, elle est entrecoupée d'une infinité de différens précipes sur le bord desquels on est souvent obligé de marcher ; on passe plusieurs fois une petite riviere nommée *Ojiva*, où il ne manque jamais de périr plusieurs personnes chaque année ; c'est un torrent dont la rapidité est affreuse, quoiqu'il ne laisse pas d'être assez large : on l'a passé pour la derniere fois, on s'en écarte, & on le redoute encore ; il semble qu'il menace par son bruit le voyageur qui le laisse loin de lui. Quelquefois on va en descendant, on trouve une ravine profonde qu'on ne traverse qu'avec peine ; on employe le reste de la journée à remonter seulement de l'autre côté, & on voit qu'on n'est qu'à très-peu de distance de l'endroit dont on est parti le matin[1].

L'écart entre le temps passé et la distance réelle donne une impression vive de la géographie accidentée des lieux : le voyage dans la cordillère est excessivement éprouvant pour le corps et semble infini. Le contraste est saisissant entre la « petite » rivière, qui ne doit sans doute cet adjectif qu'à la grandeur des autres rivières présentes sur le continent, et la rapidité et le caractère effroyable de son torrent, presque personnifié par la « menace » qu'il représente malgré l'éloignement. Le voyage dans la cordillère met tous les sens en alerte pour la survie du voyageur. Le récit de cette ascension donne une image terrible de ces montagnes. Les pluies sont continuelles, Bouguer doit dormir sur un lit de fortune, fait « avec des branches & des feuilles d'arbres[2] ». À la difficulté de l'ascension s'ajoute une baisse des températures. Bouguer passe enfin des bois de la cordillère aux sommets les plus arides et glacés :

> Tout le chemin s'étoit fait dans les bois, qui le terminent, comme je l'ai reconnu depuis, à 14 ou 15 cents toises de hauteur ; & lorsque de quelque poste plus découvert je regardois derrière moi, je ne voyois que ces forêts immenses dont je sortois & qui s'étendent jusqu'à la Mer. Je parvins enfin en haut, je me trouvai au pied d'une montagne extrêmement élevée, nommée Chimboraço, qui est continuellement chargée de neige, & toute la terre étoit couverte de gelée & de glace. La Cordelière n'étant autre chose qu'une longue suite de montagnes dont une infinité de pointes se perdent dans les nues, on ne peut la traverser que par les gorges ; mais celle par laquelle je pénétrois, se ressentoit de sa grande élévation au-dessus du niveau de la Mer. J'étois au pied de Chimboraço, & cependant je me trouvois déjà dans une région où il ne pleut jamais, je ne voyois autour de moi jusqu'à une assez grande distance, que de la neige ou du frimas[3].

L'immensité décrite concerne à la fois le chemin parcouru – ce paysage de bois sans fin qui s'étend jusqu'à la mer –, et les sommets, multiples et inaccessibles. Arrivé « en haut », il n'est en réalité qu'à l'entrée du Chimborazo, connu pour être avec le Pichincha et le Corazón un des pics les plus élevés des Andes. Le sentiment de disproportion semble total, tant l'expérience de l'ascension tord les perceptions de l'Européen. La rudesse des conditions météorologique est un motif récurrent de ces récits, qui insistent sur le danger que cette situation géographique hors du commun implique à chaque instant. Le froid est certes un élément important, mais il n'est

[1] *Ibid*., p. xxviii.
[2] *Ibid*., p. xxix.
[3] *Ibid*.

pas le seul : le vent, la pluie, le tonnerre, le brouillard et l'isolement des voyageurs concourent tous à donner une image pathétique de ces observations géodésiques. Ces accidents météorologiques manquent à chaque instant de tuer les Académiciens. La Condamine écrit ainsi dans son journal que, dans la nuit du 29 au 30 avril 1739,

> il y eut un orage mêlé de grêle, de neige & de tonnerre. Nous fûmes réveillés par un bruit affreux : la pluspart des piquets étoient arrachés ; les quartiers de rocher qui avoient servi à les assurer, rouloient les uns sur les autres ; les murailles de la tente, déchirées & toutes roides de verglas, ainsi que leurs attaches rompues et agitées d'un vent furieux, battoient contre les mâts & la traverse, & menaçoient de nous couvrir de leurs débris. Nous nous levâmes avec précipitation, M. Bouguer & moi, pour y mettre ordre. […] M. Bouguer, deux domestiques & moi, réussîmes enfin à la lueur des éclairs, à prévenir le mal le plus pressant, qui étoit la chûte de la tente, où le vent & la neige pénétroient de toutes parts[1].

Le déchaînement du climat s'abat sur les Académiciens, qui doivent faire preuve d'une force héroïque pour remettre en état de fonctionner leur lieu de vie et d'observation. Le spectacle effroyable de cette scène n'est pas qu'un évènement isolé, tant le climat et la géographie andins soumet les Académiciens, tels qu'ils se montrent, à des conditions de vie et de travail douloureuses. La Condamine décrit ainsi son poste d'observation à Tarqui en janvier 1743 :

> L'endroit où j'observois à *Tarqui*, éloigné de quatre lieues du plus prochain village, est le plus triste séjour qu'il soit possible d'imaginer : c'étoit un bâtiment à raiz-de-chaussée, semblable à une ferme, comme le plus grand nombre des maisons de campagne du pays. Celle-ci est située à l'extrémité australe du vallon, dans un enfoncement qui n'a qu'une seule issue : un cercle de montagnes, dont la maison touche le pied, y borne la vue de tous côtés, sans donner aucun abri. Pendant le cours de mes observations, les vents y furent continuels & violens : j'y ressentois presque toûjours, & sur-tout la nuit, assez de froid pour desirer du feu : il y pleuvoit des semaines entières sans interruption. Les tremblemens de terre n'étoient pas moins fréquens que les orages : deux Indiens y avoient été tués par le tonnerre en 1739, presque sous nos yeux, & il étoit tombé sur une de mes mules à un jet de pierre de notre logis. Quelquefois la matinée annonçoit un beau jour ; mais à une heure presque réglée, le brouillard épais qui s'élevoit d'un terrein voisin, bas & humide, entroit par une gorge de montagnes, se répandoit sur tout le vallon, & déroboit subitement la vue du ciel & de la terre. Je ne parle point de la difficulté de trouver les choses les plus nécessaires à la vie : je ne pouvois rien tirer que de Cuenca, dont j'étois éloigné de cinq grandes lieues, & séparé par cinq rivières, qu'il falloit passer à gué, deux entre autres avec danger[2].

L'Académicien construit la station Tarqui comme un *locus horribilis*, dont le caractère effroyable est accentué par un usage généralisé de l'hyperbole. Dans ce lieu, les phénomènes météorologiques se trouvent exacerbés, tant par leur intensité que par leur répétition. Comme prisonnier de ce lieu dénué d'horizon, La Condamine doit subir les assauts du climat sans même pouvoir mener à bien les observations, empêchées par le brouillard. Il s'agit bien là d'une reconstruction cherchant à donner une image saisissante et terrible du lieu, comme le laisse penser la mention de l'anecdote survenue quatre ans plus tôt, en 1739, illustrant la mention de l'orage par un événement funeste ayant presque tué les Académiciens. Bouguer use du même

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 79.
[2] *Ibid*., p. 178.

procédé en insérant dans le récit de son voyage jusqu'à Quito une anecdote, certes moins funeste, mais tout aussi impressionnante :

> Quelquefois le tems n'étoit que médiocrement mauvais dans le lieu où j'étois & je voyois très-distinctement que c'étoit toute autre chose 30 ou 40 toises au-dessus de moi dans l'endroit où l'orage frapoit la partie de la montagne qui étoit couverte de neige. Quelques voyageurs n'ont rechapé lorsque la tempête a duré peu de tems, qu'en ouvrant le ventre de leurs chevaux & en s'y renfermant[1].

Les exemples des Indiens et des mules foudroyés ou des chevaux éventrés n'ont aucune autre raison d'être que celle d'amplifier le sentiment d'effroi que doit susciter le lieu, et, par rebond, d'accentuer la représentation de l'homme de science constamment en péril et entièrement dévoué à sa tâche. C'est ce que s'empresse de décrire La Condamine à la suite de sa description de Tarqui : « On sera sans doute surpris que nous eussions choisi ce lieu pour un observatoire ; mais la proximité du signal qui terminoit notre méridienne, avoit décidé notre choix[2] ». Les impératifs de la mission scientifique prévalent sur le reste : elle impose son ordre géographique aux Académiciens, obligés de suivre les signaux qu'ils ont posés précédemment sans avoir une connaissance nette des montagnes qui suivront. L'espace andin est, qui plus est, changeant selon les saisons et l'altitude : « la saison où nous avions mesuré notre seconde base dans la prairie voisine, au mois d'Août 1739, avoit aidé à nous tromper : c'étoit le plus beau temps de l'année : enfin nous ignorions alors les incommodités particulières du poste où nous allions nous établir ; & qu'à une demi-lieue de là, nous eussions joui d'un autre ciel[3]. » La variabilité rend l'expédition encore plus incertaine, à l'échelle de la chaîne de montagnes comme à celle de la station, qui peut passer d'un ciel dégagé à un ciel complètement couvert en très peu de temps. Toutes ces conditions météorologiques ont une influence directe sur le type de travail que doit mettre en œuvre l'Académicien : « Je faisois du jour la nuit, pour ne perdre aucune observation. Le succès de notre mission dépendoit de ce dernier travail ; l'espérance & la crainte me tenoient dans une agitation continuelle : l'inquiétude me préserva de l'ennui[4]. » Motif récurrent du journal de La Condamine, l'insistance sur son dévouement complet au travail renforce l'image héroïque et pathétique qu'il souhaite donner de lui. Il est un corps entièrement accaparé par son *travail*, terme qui revient à plusieurs reprises tout au long de son journal.

[1] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *op. cit.*, p. lv.
[2] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 178.
[3] *Ibid*.
[4] *Ibid*., p. 179.

« J'ERROIS DANS CE LABYRINTHE »

Paradoxalement, le voyage scientifique des Académiciens se joue le plus souvent sur le mode de l'échec : il faut attendre, réparer, souffrir des aléas météorologiques, ne pas pouvoir observer convenablement, reprendre ses mesures, manquer d'argent, négocier avec les locaux ou ses collègues… La *libido sciendi* des voyageurs est le plus souvent contrariée, et ces derniers doivent apprendre à connaître les propres limites de leur volonté de savoir, corrélées à leurs capacités physiques. L'espace résiste à la compréhension du monde. Il ne s'offre ni à la vue, ni à l'esprit, ni ne facilite les opérations d'observation et d'expérience des hommes de science. Ils doivent au contraire, pour ainsi dire, *faire avec* tout autant que faire *contre*. Les Académiciens mettent en jeu une tension dans l'ordre de la connaissance, que symbolise assez remarquablement l'ascension des montagnes de la cordillère, qui se résumerait par cette question : jusqu'où aller plus haut ? Derrière cela gît la question de la connaissance des lieux traversés, connaissance toujours arrimée aux impératifs du voyage. Faut-il en effet connaître au mieux les espaces traversés ou les connaître du mieux possibles pour qu'ils servent la mission scientifique ? Bouguer résume cette problématique du voyage géodésique quand, évoquant les stations d'observations, il annonce que les Académiciens ont dû « absolument renoncer aux sommets très-élevés ». La justification est la suivante : « À force de monter & de vouloir découvrir plus de terrain, on ne découvre presque rien[1]. » L'ascension des montagnes est nécessaire à l'entreprise géodésique, mais il faut savoir borner son désir de connaissances des sommets andins, car une trop grande altitude comporte trop de risques pour la mission géodésique, tant les conditions météorologiques des sommets élevés rendent difficiles les observations des signaux.

La *libido sciendi* des voyageurs est entravée, leur connaissance des lieux est limitée par leur force physique et l'altitude, au point que l'espace est à la fois un obstacle majeur et un défi lancé aux hommes de science. Un seul moment semble échapper à cette soumission presque constante des Académiciens face aux lieux du voyage. Il s'agit de l'expédition au sommet du volcan Pichincha. Cette « aventure[2] », comme l'indique la note qui accompagne le récit, est construite comme un micro-récit à l'intérieur du voyage, qui met enjeu la valeur physique et morale du voyageur et donne une vision labyrinthique de l'espace andin. Le début de l'épisode est placé dans une atmosphère de mystère et de secret. Le chemin vers le sommet n'est connu

[1] Pour les deux dernières citations : Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xl.

[2] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 149.

que par ouï-dire, et l'explorateur doit se soumettre à la parole, *a priori* toujours mensongère, des « Indiens » : « Je fis chercher à Quito, & aux environs, tous les gens qui *prétendoient* avoir vu de près cette bouche du volcan, et surtout ceux qui *disoient* y être descendus[1] ». Par deux fois, les guides font défection. La Condamine relate ensuite l'intervention subite d'un père franciscain qui lui promet de lui indiquer l'emplacement d'une mine d'or située sur le volcan, dont il aurait eu connaissance par un Indien. Cette promesse, dite « avec un grand mystère[2] », complète le portrait assez ridicule de l'homme d'Église. À peine la promesse faite, il disparaît : « je n'entendis plus parler de lui[3] ». Encore une fois, la parole n'a aucune valeur. Elle ne dit ni n'apprend rien du volcan. Seule l'exploration de La Condamine pourra mettre au jour le chemin à parcourir. À la parole impuissante des Indiens et du religieux viendra s'opposer celle, claire et distincte, du savant qui relate son ascension.

La Condamine précise d'abord qu'il est seul. Bouguer est parti avant lui. Cette solitude ne fait que croître au fil du récit : ses guides, eux-mêmes « désorientés[4] » le quittent, et il se retrouve, après la nuit passée dans le froid, sans mule. L'Académicien ménage ses effets : « mais j'étois à peine à moitié chemin de la ferme que je me vis enveloppé tout à coup d'un brouillard si épais que je me perdis absolument […], j'errois dans ce labyrinthe sans pouvoir en trouver l'issue[5] ». Surpris, perdu et désorienté, s'avouant vaincu, il essaie cependant de descendre malgré l'impossibilité de se repérer. La neige à moitié fondue efface les traces de pas et s'accompagne d'un épais brouillard, puis se transforme, au fur et à mesure que le voyageur descend de la montagne, en une pluie glacée. Ces conditions météorologiques sont suivies par la nuit qui menace :

> Le sol étoit couvert de ces hautes herbes dont j'ai parlé plusieurs fois : elles m'atteignoient presque à la ceinture, & mouilloient la seule partie de mes habits qui eut échappé à la pluie. Je me trouvois à peu près à cette hauteur du sol où il cesse de neiger, & où il commence à pleuvoir : ce qui tomboit, sans être à proprement parler ni pluie ni neige, étoit aussi pénétrant que l'une, & aussi froid que l'autre. Enfin j'arrivai à la croix, dont je connoissois les environs. Je cherchai inutilement une grotte voisine, où j'aurois pu trouver un asyle ; le brouillard les tenèbres avoient augmenté depuis le coucher de la lune : je craignis de me perdre encore : je m'arrêtai au milieu d'un tas d'herbes foulées qui paroissoit avoir servi de gîte à quelque bête fauve : je m'accroupis enveloppé dans mon manteau, le bras passé dans la bride de ma mule […][6].

L'Académicien se présente comme soumis à un espace hostile et indéchiffrable, qui l'oblige à s'avilir, comme le laisse songer la mention de bête sauvage dont La Condamine viendrait

[1] *Ibid.*, p. 147, je souligne.
[2] *Ibid*., p. 148.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid*., p. 149.
[5] *Ibid*., p. 150, je souligne.
[6] *Ibid*., p. 151.

prendre la place. L'ordre moral du voyage scientifique touche autant à la bonne tenue de la mission qu'à celle du voyageur. L'animalisation du voyageur est une dégradation : le cheval domestique de l'Académicien semble dans une meilleure situation, ce dernier donnant l'impression de s'ensauvager. Plus haut dans le journal, lors de l'ascension du Corazón par les deux Académiciens, La Condamine reprend, dans une moindre mesure certes, le même procédé d'avilissement :

> Un vent froid et piquant nous couvrit en peu de temps de verglas : il nous fallut en plusieurs endroits gravir contre le rocher, en nous aidant des pieds et des mains : enfin nous atteignîmes le sommet. Là, nous voyant l'un et l'autre avec tout un côté de nos habits, un sourcil et une moitié de la barbe hérissés de petites pointes glacées, nous nous donnâmes mutuellement un spectacle singulier[1].

Les deux voyageurs ont laissé derrière eux leurs accompagnateurs. La transformation physique du voyageur apparaît à travers la reconnaissance chez l'autre (Bouguer) de sa propre allure. Les Académiciens sont devenus des sortes de bêtes hirsutes, obligés de marcher à quatre pattes pour gravir les rochers. On est très loin de la figure d'honnête homme que La Condamine laissait paraître au tout début de son récit, lui qui se trouvait « hors d'état de paraître en public avec décence » à Quito, alors que ses bagages étaient retenus à Guayaquil, et qu'il ne disposait que d'un simple habit de chasse[2]. La mention de la barbe pourrait aussi laisser entendre une rupture de nature entre l'homme savant et mondain et la pseudo-bête qu'il doit devenir sur la montagne : dès la fin du XVII^e^ siècle en effet, celle-ci disparaît des visages militaires, aristocratiques et mondains[3]. Bouguer et La Condamine, barbus, deviennent des hommes du passé qui pourraient rappeler les figures des premiers conquérants de l'Amérique.

La suite des mésaventures de La Condamine sur le Pichincha continue de construire une image dégradée du voyageur. À la nuit tombée, il croit perdre ses pieds, pris dans la neige et qu'il ne sent plus. Il use d'un remède très efficace, quoique dégradant : « je les réchauffai par un bain naturel, que je laisse à deviner au lecteur[4]. » Après une nuit éprouvante, il parvient cependant à descendre la montagne et à regagner Quito. Cette première humiliation est suivie par une reconquête progressive de l'*ethos* du voyageur à l'assaut du volcan. Avec Bouguer cette fois, il tente une nouvelle ascension, qui est un nouvel échec. Mais la troisième tentative, forte des deux dernières expériences, est une réussite qui permet d'arrive jusqu'à la bouche du volcan.

---

[1] *Ibid*., p. 58.

[2] *Ibid.*, p. 16. Cité par Marie-Noëlle Bourguet et Christian Licoppe, « Voyages, mesures et instruments… », art. cité, p. 1126.

[3] Voir Jean-Marie Le Gall, *Un idéal masculin ? Barbes et moustaches, XV^e^-XVIII^e^ siècles*, Paris, Payot, 2011, p. 243-246.

[4] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 151.

> Le lendemain 17 [juin 1742] au matin, M. Bouguer proposa d'aller du côté de l'ouest, où étoit la grande brèche du volcan. C'étoit par là qu'il avoit fait sa première tentative la veille de mon arrivée ; mais la neige qui étoit tombée la nuit précédente, rendait les approches plus difficiles que jamais, & s'étendait fort loin au-dessous de notre tente. Enhardi par mes expériences de la veille, je dis à M. Bouguer que je savois un chemin encore plus court : c'étoit de monter tout droit par-dessus la neige à l'enceinte de la bouche du volcan, & je m'offris à lui servir de guide[1].

Le diptyque que forment l'ascension ratée et l'ascension heureuse permet à La Condamine de restaurer son *ethos* de savant : l'échec premier se lit alors comme un *enhardissement* nécessaire pour la compréhension, voire la domination par le corps et la pensée, d'un espace singulier. Devenu connaisseur de cette montagne, il peut être le guide de son collègue. Le récit de La Condamine fait apparaître en ce sens une rupture avec une autre forme de voyage, non-scientifique et non-exploratoire, qu'on peut lire dans les textes qui l'ont précédé. La curiosité géographique en Amérique n'était pas vraiment quelque chose de désirable. Près de vingt-cinq ans avant la publication du journal de La Condamine, La Barbinais Le Gentil décrivait une *bonne leçon* que lui avait apprise sa trop grande curiosité sur l'île d'Ilha Grande au Brésil :

> J'eus la curiosité de monter seul au sommet de la Montagne opposée au Havre où nous avions jetté l'ancre : Après bien des peines causées par l'épaisseur du Bois, & par une pluye continuelle je parvins jusqu'au haut. Je m'égarai au retour, & je descendis sans tenir aucune route certaine. Ayant marché plus de cinq heures sans savoir où j'étois ; je me trouvai sur les bords de la mer, fort loin du lieu où j'avois laissé le Vaisseau & mes compagnons. La fatigue me fit considérer la curiosité comme une passion incommode[2].

Entre le voyageur embarqué pour l'Amérique au gré de l'itinéraire d'un navire marchand et les voyageurs naturalistes, le rapport à l'espace et à la curiosité est radicalement différent. L'émergence d'une exploration scientifique du territoire américain et d'une figure héroïque du savant fait passer d'une image de la curiosité comme « passion incommode » et somme toute dangereuse (puisque c'est la crainte de s'aventurer au-delà des sentiers battus qui finit par dominer), à la mise en œuvre d'une *libido sciendi*, couplée d'une *libido dominandi*, caractéristique des Académiciens, malgré les limites que leur témérité peut rencontrer.

L'appréhension sensible et intellectuelle de l'espace apparaît comme indissociable dans l'écriture du récit de la mission scientifique, qui est au fond le récit d'un conflit avec l'espace. L'héroïsme des voyageurs joue sur ces deux tableaux complémentaires. Cette forme de l'héroïsme est le fait des voyageurs eux-mêmes et de la réception de leurs voyages, comme s'il existait un consensus général sur la valeur de ce genre d'expédition, au point de devenir un lieu commun ou une attente de ce genre de récits. Avant le retour des deux missions géodésiques envoyées par l'Académie royale des Sciences, Fontenelle, probablement informé des

[1] *Ibid*., p. 154.
[2] La Barbinais Le Gentil, *Nouveau voyage autour du monde…*, *op. cit.*, t. I, p. 10.

particularités du monde andin[1], dessinait déjà en 1738 les grands traits la représentation de ce travail scientifique comme un miroir déformé de la difficulté des mesures géodésiques entreprises en France :

> Il n'étoit possible, dans l'execution d'aller chercher l'Équateur, qu'au Pérou sous la domination de l'Espagne, & si dans un semblable travail qu'on avoit fait seulement de Paris à Strasbourg, on avoit trouvé des obstacles nouveaux, imprévûs, & presque capables de faire tout manquer, que ne devoit-on pas trouver dans le Pérou, dans un pays inconnu, hormis les Villes qui y sont très-rares, dans de vastes marécages, dans des Forêts sans routes, dans des Montagnes inaccessibles[2] ?

La sauvagerie et la démesure du monde américain, que laisse imaginer la brève description qu'en donne Fontenelle, soulignent par avance la difficulté d'une telle entreprise, en contraste avec l'apparente clarté et simplicité qui découle de l'exposé de la méthode géodésique dans le même article. Cette tension entre l'idéal de la mission scientifique, adossé à une approche globale de l'espace, entendu d'abord dans son sens mathématique, géométrique et astronomique, et les conditions matérielles de réalisation de l'entreprise géodésique, fonde l'héroïsme du voyageur : si le corps est aux prises avec le territoire, l'esprit est toujours tourné vers l'ambition générale qui définit cette expédition. C'est ainsi que les Académiciens se représentent eux-mêmes en acte tout au long du récit de leur expédition scientifique, et même au-delà dans la mesure où La Condamine, dans son voyage le long de l'Amazone, reproduit la même logique en incluant au récit des difficultés et des risques de son voyage le récit de ses mesures servant à dresser la carte du fleuve.

Les Académiciens, dans leurs écrits, proposant une autoreprésentation de leur « pénible[3] » voyage, elle-même informée par les attentes du monde scientifique, et soutenue dans cette démarche par la réception de leurs récits. L'expédition péruvienne suscite à son retour une série de discours qui confortent tous l'héroïsation des voyageurs. La Sorinière, membre de l'Académie royale des Belles-Lettres d'Angers, publie dans le *Mercure de France* en 1745, au sujet de la *Relation abrégée* de La Condamine :

> Vous avez estimé par un calcul nouveau
> Les oscillations du Paris à Quito :
> Et sur des plans certains, qu'on avait cru frivoles ;
> Élevé l'équateur, en rapprochant les pôles.
> Argonautes français, quels immenses travaux,

[1] Les archives ne permettent pas de dire avec certitude que les Académiciens partis au Pérou ont envoyé à Fontenelle des lettres sur le Pérou au moment de la rédaction de l'*Histoire de l'Académie royale des Sciences* de l'année 1735. Comme la bibliothèque de Fontenelle est perdue, il est difficile de savoir avec précision quelles étaient les connaissances sur l'Amérique du Sud dont il disposait.

[2] Fontenelle, « Sur la figure de la Terre », *HARS*, 1735, p. 90.

[3] Le terme revient douze fois dans le journal de La Condamine et dix fois dans le récit de Bouguer.

Aux yeux de l'Univers, étonnent vos rivaux[1] !

Ces vers reprennent avec moins de talent l'image des « Argonautes nouveaux » que Voltaire avait forgée dans un poème élogieux écrit à l'occasion du retour de son ami d'alors, Maupertuis[2]. Dans la plupart des journaux qui rendent compte du retour des Académiciens, le contenu scientifique du récit est quelque peu éclipsé par les aventures du voyageur, mais il ressurgit dans l'appréciation de la valeur du texte publié, par un effet d'association entre la qualité de l'homme et celle de ses travaux. La réception par la presse périodique rend compte d'un attrait pour le curieux, propre aux récits de voyage rapportant des espaces lointains, tout en exhibant les qualités proprement scientifiques du voyageur-philosophe. Cette ambivalence, qui permet d'attirer un public sans doute plus large, n'est bien sûr pas le fruit des journalistes eux-mêmes. Dans la *Bibliothèque impartiale*, on peut lire cette comparaison :

> MM. Bouguer et de La Condamine ne voulurent pas quitter Quito, sans avoir vu cette espèce de Vésuve [Pichincha] au pied duquel la ville est située ; et ils firent pour satisfaire cette curiosité des tentatives presque aussi périlleuses que celles qui coûtèrent la vie à Pline l'Ancien. Ils y consacrèrent plusieurs jours de fatigues[3].

L'image a tout pour plaire aux Académiciens, mais elle n'a rien d'original. La Condamine avait lui-même décrit Pichincha comme « le *Vésuve* de *Quito*[4] », ouvrant la voie à ce genre de rapprochements. Le retour de La Condamine en France se distingue par la volonté de se construire une image de héros, à travers les récits qu'il publie et surtout à travers les relais qu'il rencontre dans les mondes lettrés. La description et la compréhension de l'espace passent nécessairement par une définition du voyageur, intermédiaire narratif entre son public et l'espace vécu : il est l'instrument qui mesure, en même temps qu'il la produit, la distance, l'étrangeté, d'un espace à un autre.

*

Le voyage scientifique construit sa propre géographie, par les pratiques des voyageurs savants, et surtout par l'écriture de cet arpentage particulier du monde sud-américain et caribéen. Si les voyages peuvent sembler se désintéresser du lieu (particulier) pour lui préférer l'espace (général), l'un ne peut se penser indépendamment de l'autre. Le paysage que construisent les

[1] La Sorinière, *Mercure de France*, septembre 1749, p. 76.

[2] « Héros de la physique, Argonautes nouveaux / Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux / Dont le travail immense et l'exacte mesure / De la Terre étonnée ont fixé la figure. / Dévoilez ces ressorts, qui font la pesanteur. / Vous connaissez les lois qu'établit son auteur. » (Voltaire, *Discours en vers sur l'homme*, quatrième discours, *De la modération en tout, dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs*, 1re version, *OCV*, t. 17, p. 495).

[3] *Bibliothèque impartiale*, mai-juin 1752, p. 371. Cité par Yasmine Marcil, *La Fureur des voyages…*, *op. cit.*, p. 323.

[4] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 147.

voyageurs scientifiques est complexe et multimodal, dans lequel la géométrie, les mathématiques et l'écriture de soi sont tour à tour mises à contribution. La mesure de l'espace est une constante de ce genre d'écrits, qui est à la fois un motif narratif et un enjeu crucial de l'épistémologie des Lumières. J'ai évoqué précédemment la tendance des récits de voyage à déléguer la représentation spatiale à d'autres supports visuels. La cartographie est une constante des voyages, scientifiques ou non, qui propose une autre version de cette mesure de l'espace. La carte fonctionne de façon analogique avec le récit de voyage, et partage des points de convergence avec la poétique du récit de voyage que j'ai pu mettre en évidence. À ce titre, et puisqu'il s'agit d'un des enjeux principaux des récits de voyage, cet objet doit être étudié comme un prolongement de la conception proprement viatique de l'espace.

CHAPITRE VI

VOYAGER DANS LES CARTES

Les entrées relatives au voyage, aux voyageurs et à l'exploration donnent lieu, dans les dictionnaires de Furetière et de Trévoux, à de nombreuses définitions qui attestent de la richesse connotative de ce champ lexical. On passe du voyage réel au voyage comme métaphore de la vie, en passant par la figure encore très présente du voyageur-espion (à l'entrée « Explorateur »). Une des définitions du verbe « Voyager » donne : **«** se dit figurément en parlant de ceux qui étudient la Géographie & l'Histoire, qui apprennent la situation des lieux, les mœurs des peuples, aussi bien que ceux qui *voyagent* effectivement. Cet homme a bien *voyagé* dans les cartes, dans les livres[1]. » Émergent deux types de voyages. D'une part le voyage réel, effectué par une ou plusieurs personnes ; et d'autre part le voyage par procuration, qui s'effectue grâce à la lecture des récits de voyage et par l'étude ou la contemplation des cartes, tantôt tirées de ces mêmes récits, tantôt indépendantes (comme les atlas ou les cartes décoratives) bien qu'elles soient informées par la pratique du voyage et de l'exploration.

Furetière traduit l'importance donné à cet objet dans le monde cultivé de l'époque moderne. La carte se comprend, dès le XVI^e^ siècle, comme un accès à un « voyage par procuration[2] ». Ce voyage dans les cartes se popularise auprès d'un public lettré, de plus en plus large au cours de l'époque moderne, en même temps que s'accroît la production imprimée. La carte n'est plus l'apanage des collectionneurs fortunés, capables de commander des atlas ; elle n'est pas non plus réservée aux marins sous sa forme manuscrite, le portulan. Avec le développement croissant de l'imprimerie, la carte imprimée, indépendante ou insérée dans des livres, prend son essor et se diffuse chez les particuliers et dans les bibliothèques[3].

[1] Furetière, « Voyager », *Dictionnaire universel.*

[2] Martin Vailly, « Les cartes dans les ouvrages cosmographiques du XVI^e^ siècle : un voyage par procuration », *Le Verger*, n^o^ 12, 2017 [en ligne].

[3] *Ibid.*, §1.

La définition de Furetière met sur le même plan, du moins en ce qui concerne leur réception, les cartes et les récits, dans la mesure où ceux-ci sont à la fois des moyens d'accès à une connaissance de l'espace et qu'ils relèvent en partie de l'imaginaire. Mis au même niveau que la relation de voyage, la carte est un objet exceptionnel puisqu'elle incarne une sorte de fusion entre l'image et le texte, elle est un ensemble des signes qui acquièrent du sens par la relation établie entre l'un et l'autre. En outre, elle est l'objet qui rend accessible une forme de connaissance des espaces lointains, objet soumis tant à la contemplation qu'à l'étude. C'est ce qu'on comprend quand, à l'ouverture de son voyage, Frézier insère quelques lignes sur la genèse de la *libido sciendi* qui l'anime depuis son enfance :

> La structure de l'Univers, qui est naturellement l'objet de notre admiration, a toujours fait aussi le sujet de ma curiosité ; dès l'enfance je faisois mon plus grand plaisir de tout ce qui pouvoit m'en donner la connoissance, les Globes, les Cartes, les Relations des Voyageurs avoient pour moi des attraits singuliers[1].

L'étude des cartes fait coïncider la *libido sciendi* et la *libido peregrinandi*, cette dernière devenant le seul moyen de combler cette volonté de voir et de savoir : l'étude des cartes, si elle permet certes de voyager mentalement, oppose une limite qui est celle de l'état de la connaissance géographique, qui ne peut être augmentée et précisée que par le voyage. Ce souvenir d'enfance auquel Frézier fait appel devient dans les siècles suivants un *topos* de la littérature de voyage et du récit d'aventure, réels ou fictionnels[2].

On lirait des récits de voyage comme on regarderait, ou même lirait, une carte géographique : toutes ces productions suscitent la curiosité et le plaisir, et instruisent sur la composition du monde terrestre. Il faut donc penser, du point de vue tant de la création que de la réception, un *continuum* entre le texte et la carte, et plus largement entre l'écriture et l'image au sein des récits de voyage[3]. On a vu précédemment que les voyageurs tendaient à déléguer la représentation de l'espace aux illustrations et aux cartes qu'ils insèrent dans leur livre. Cette pratique implique de concevoir l'image et la carte comme des représentations plus fiables des

[1] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, p. 1.

[2] Il suffit de songer aux ouvertures d'*Au cœur des ténèbres* et de *L'Usage du monde*, qui font de l'exploration du monde par les cartes la matrice du désir de voyager : « Il se trouve que quand j'étais gamin, j'avais une vraie passion pour les cartes géographiques. Je passais des heures à contempler l'Amérique du Sud, ou l'Afrique, ou l'Australie, et à m'absorber dans toutes les splendeurs de l'exploration. À l'époque, il y avait beaucoup d'espaces vierges sur les planches des atlas, et lorsque j'en voyais un qui me paraissait spécialement séduisant sur une carte (mais tous ont cet air-là), je posais le doigt dessus, et disais "Quand je serai grand, j'irai là". » (Conrad, *Au cœur des ténèbres* [1902], trad. J. Deurbergue, Paris, Gallimard, 1996, p. 41) ; « C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne ainsi l'envie de tout planter là. […] Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de quoi, on s'en va pour de bon. » (Bouvier, *L'Usage du monde* [1963], Paris, La Découverte, 2014, p. 10).

[3] Voir Jordana Dym, « Travel and Cartography », dans Matthew H. Edney et Mary Sponberg Pedley (dir.), *Cartography in the European Enlightenment*, Londres/Chicago, The University of Chicago Press, 2019, p. 1507-1517.

territoires exotiques, alors que le texte pourrait toujours être sujet à caution. Surtout, la carte, comprise comme un objet scientifique à part entière, entre plus rapidement et plus efficacement dans des circulations de savoirs, apportant visiblement des corrections aux cartes antérieures et pouvant servir à la confection d'atlas et de cartes nautiques : elle donne par conséquent à la relation de voyage un crédit scientifique auquel le texte seul ne pourrait accéder. La carte dans le récit de voyage doit se comprendre au même titre que toutes les formes d'inscription du voyage au sein des pages du livre. La Condamine construit ses publications comme une somme de traces visuelles du voyage : tout au long de son journal, il est hanté par l'importance de la gravure, de l'inscription ou de la marque. Il cherche à laisser une trace de son voyage et de ses opérations dans les lieux traversés et, faute d'avoir pu laisser un monument sur les montagnes andines[1], il inscrit dans ses publications toutes les traces visibles de son voyage. Le texte, les images et les cartes gravent et fixent l'espace sur la page. Ce continuum fait écho à la définition que donnait l'historien du livre Donald McKenzie de la carte comme texte non-verbal, dans la mesure où elle est régie, matériellement et symboliquement, par les mêmes mécanismes de production et de réception que les autres objets imprimés, et notamment les livres[2]. Roger Chartier commente cette catégorie en expliquant qu'elle y inclut toute une série de productions, ainsi caractérisées parce qu'« elles sont construites à partir de signes dont la signification est fixée par convention et qu'elles constituent des systèmes symboliques proposés à l'interprétation[3]. » À ce titre, il faut concevoir la carte comme un discours porté sur un objet spatial. La carte se situe dans la continuité des textes et des images qui donnent une représentation des espaces sud-américains et caribéens, et, de la même manière que certains textes à visée scientifique, elle met en scène un savoir sur la forme de ces lieux.

Ce rapport étroit entre texte et carte ne va pas sans soulever quelques interrogations. Bernardin de Saint-Pierre se lamentait sur la médiocrité de la description de la nature et des lieux, rendue selon lui « arides comme des cartes de géographie[4] ». Cette évocation peut se lire comme l'expression d'une certaine conscience de la complémentarité de la vision cartographique et de la description de l'espace dans les récits de voyage. En effet, la lecture de la plupart des voyageurs fait voir qu'ils disent souvent l'espace sur le modèle de la carte, par une succession de points situés les uns par rapport aux autres, par l'énumération des reliefs, la

[1] Voir La Condamine, « Histoire des pyramides de Quito », dans *Journal du voyage à l'équateur…, op. cit.*, p. 219-271.

[2] Donald F. McKenzie, *La Bibliographie et la sociologie des textes*, trad. M. Amfreville, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991, p. 71-78.

[3] Roger Chartier, « Préface », dans Donald F. McKenzie, *ibid.*, p. 6.

[4] Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'île de France*, *op. cit.*, p. 855.

situation des ports et des rades. Le voyageur regarde la carte pour comparer l'endroit où il se trouve à l'information et à la représentation visuelle dont il dispose. Dans la plupart des récits, l'espace apparaît sous la forme d'une carte à faire ou d'une carte à corriger. Pour Bernardin, cette complémentarité se comprend comme un manque, puisque son discours repose sur le présupposé selon lequel les cartes seraient sèches ou muettes, bien en-deçà des potentialités de la langue pour dire l'espace sous toutes ses facettes. Bernardin a une conception utilitaire de cet objet : pour lui, la carte est un outil de connaissance de l'espace mais elle ne dit rien de cet espace ou, plus précisément, elle ne dit rien de son appréhension subjective et sensorielle. Elle ne dit rien du paysage, très peu de la faune et de la flore, elle égrène des informations sur le relief et les cours d'eau, elle marque les divisions administratives, mais elle ne fait pas apparaître la totalité et la complexité du monde naturel que l'espace renferme. C'est parce que les voyageurs écrivent l'espace et la nature à la manière des cartes que leurs descriptions sont aussi pauvres et limitées. C'est sans surprise qu'on devra nuancer le propos à charge de Bernardin, en développant au contraire l'idée, partagée par les historiens de la cartographie, que la carte est aussi un lieu de création de l'espace[1].

L'ESPACE DE LA CARTE

FIGURER L'ESPACE

La carte est un objet difficile à définir, tant tous les traits de définition communément admis tombent les uns après les autres quand on les étudie précisément. Dans *L'Empire des cartes*, Christian Jacob s'attèle à cette tâche difficile qu'est la définition, en procédant par étapes, éliminations et circonscription progressives des éléments constitutifs de la carte.

Le XVIII^e^ siècle ne semble pas être trop préoccupé par la nature intrinsèque de la carte, dont la problématisation et l'approche sémiologique sont sans nul doute une question postmoderne ; le rapport à l'objet, à ce qu'il dit de l'espace, et enfin l'image métaphorique de la carte semblent aller de soi. Il n'en reste pas moins nécessaire de plonger dans les méandres de la compréhension de ce qu'est la carte pour essayer en retour d'interroger la production cartographique des Lumières quand elle se donne pour objectif de donner à voir l'Amérique du

[1] Voir notamment Christian Jacob, *L'Empire des cartes…*, *op. cit.*, p. 139-243.

Sud et les Caraïbes. Il faut ainsi comprendre ce qu'est une carte au XVIII^e^ siècle et les problèmes et enjeux que soulève l'idée même de carte, car il est impossible de penser cet objet, même ancien, comme si les historiens de la cartographie ou les sémiologues ne s'étaient pas penchés sur lui.

La carte est définie le plus souvent, au XVIII^e^ siècle, par sa matière, le papier, et son objet, la représentation géométrique des parties de la Terre ou de son ensemble. Le dictionnaire de Furetière la définit comme « une grande feuille de papier, ou plusieurs feuilles collées ensemble, sur lesquelles on a tracé, dépeint, ou gravé la représentation du monde, ou de ses parties[1]. » L'*Encyclopédie* fait apparaître la dimension géométrique de la représentation cartographique. La carte est ainsi une « figure plane qui représente la surface de la terre, ou une de ses parties, suivant les lois de la perspective[2] ». L'article précise ensuite : « Une carte est donc une projection de la surface du globe ou d'une de ses parties, qui représente les figures & les dimensions, ou au moins les situations des villes, des rivieres, des montagnes[3] ». De même que la géographie est la science de la situation et de la description des lieux du monde, la carte est une image géométriquement organisée des points situés les uns par rapport aux autres qui composent le monde entier ou ses parties. La définition de l'*Encyclopédie* insiste sur la dimension conventionnelle de la carte, comprise comme une projection géométrique, organisée selon des règles propres à sa compréhension. La convention géométrique n'est qu'une seule des conventions qui rendent la carte compréhensible et légitime, au même titre que les couleurs, les figures, les tracés, et même le vocabulaire employé. Si la carte est une représentation conventionnelle de l'espace, c'est que l'espace représenté n'a de valeur que selon le consensus social qui l'entoure : consensus politique, idéologique ou scientifique d'une époque et d'une société donnée.

Il est clair que ces définitions valent pour la description de la carte telle qu'elle existait au XVIII^e^ siècle. Une approche plus historienne, sensible aux évolutions de la forme et des pratiques liées à cet objet, oblige à repenser ces définitions. Pour Christian Jacob, une carte est avant tout une médiation, c'est-à-dire une « matérialisation d'un schéma qui naît dans l'esprit[4] » qui transforme une idée de l'espace en une image. Dans le sillage de cette conception discursive de la carte, comprise comme un processus d'énonciation caractérisé par une certaine rhétorique,

[1] Furetière, « Carte », *Dictionnaire universel.*
[2] [Attribué à d'Alembert,] « Carte (*Géog.*) », *Enc.*, t. 2, 1752, p. 706b.
[3] *Ibid.*
[4] Christian Jacob, *L'Empire des cartes…*, *op. cit.*, p. 48.

Jean-Marc Besse voit la carte comme un « message visuel à caractère intentionnel[1] » qui met en jeu tout un système graphique et linguistique d'énonciation. Elle est aussi « un modèle du territoire[2] » dans la mesure où elle est toujours une schématisation d'une perception de l'espace et une hypothèse sur l'espace représenté. La carte ne représente pas l'espace mais une version de cet espace, organisé selon le point de vue de celui qui la produit, qui donne à lire une interprétation ou une description possible du territoire[3]. De ce fait, la carte est un lieu d'élaboration du savoir géographique, mais sous la forme d'un laboratoire qui construit et reconstruit, dans un renouvellement perpétuel, l'espace comme un objet visible.

L'étude des cartes fait apparaître deux mouvements apparemment distincts, voire contradictoires, mais toujours entrelacés[4]. D'une part, il est difficile de nier le pouvoir imaginaire des cartes : elles sont traversées par des enjeux d'ordre symbolique et suscitent le plus souvent des rêveries géographiques. Elles sont des objets séduisants, dont la valeur esthétique est reconnue et appréciée. La cartographie artistique et décorative est, à l'époque moderne, un marché tout aussi important, voire plus, que la cartographie utilitaire. Mais d'autre part, la carte se montre comme une construction rationnelle de l'espace : la cartographie est en effet une pratique scientifique dominée par la géométrie. La carte est le produit d'un savoir réglé et méthodique. Ces deux polarités organisent la manière de se rapporter aux cartes mais il serait faux de considérer que le premier aspect (imaginaire) serait cantonné au domaine de la réception esthétique (le lecteur ou le spectateur des cartes) alors que les exigences scientifiques agiraient seulement en amont de la production de la carte. L'historien de la cartographie y voit au contraire un jeu complexe d'échange entre ces deux approches qui dirigent ou orientent autant la création que la réception des cartes. La rêverie spatiale est partie prenante du processus de création cartographique – la rationalisation de l'espace est aussi le fruit d'une imagination cartographique –, de la même manière que les sciences naturelles intègrent elles aussi une part d'imaginaire et une dimension esthétique. Christian Jacob définit donc, en partie, la carte comme

> un artefact, résultant d'un ensemble d'opérations et de choix graphiques (géométrie, tracés linéaires, images figuratives, ornements, écriture), mettant en œuvre des codes de représentation qui s'organisent en un véritable « langage » et induisent des effets esthétiques, intellectuels, imaginaires particuliers[5].

[1] Jean-Marc Besse, « Cartographie et pensée visuelle. Réflexion sur la schématisation graphique », dans Isabelle Laboulais-Lesage (dir.), *Les Usages des cartes…*, *op. cit.*, p. 23.
[2] *Ibid.*, p. 30.
[3] *Ibid.*, p. 31.
[4] Christian Jacob, *L'Empire des cartes…*, *op. cit.*, p. 16-17.
[5] *Ibid..*, p. 19.

L'idée selon laquelle la carte est une *représentation* de l'espace mérite elle aussi d'être interrogée. Le voyageur qui décrit l'espace qu'il a vu produit, par le texte, un simulacre qui se substitue pour le lecteur à l'absence de l'espace réel dont il est question. Mais le voyageur ne représente par écrit que ce qu'il a préalablement vu. La situation est radicalement différente pour la carte. Jean-Marc Besse, au sujet de la valeur de représentation de la carte, précise que la représentation ne peut avoir lieu que si l'objet représenté est visible tel quel : on représente par l'image des animaux, des plantes, un bâtiment, une vue paysagère, parce qu'on est capable de donner la traduction visuelle d'un objet que l'œil (parfois aidé, si l'on pense aux observations astronomiques ou microscopiques) est capable de saisir. Rien de cela pour la cartographie : aucun œil n'a jamais vu l'espace tel qu'il est présent sur une carte. Même Micromégas ne voit pas la Terre comme une carte vue de Sirius la représenterait, puisque, trop grand et trop peu accoutumé à la géographie terrienne, il ne voit et ne comprend rien : être capable de voir la Terre, ce n'est pas voir la carte, qui est nécessairement une explication et une interprétation de l'espace. L'enthousiasme de La Condamine face à la « carte topographique[1] » que l'altitude lui permet de voir souligne bien le caractère inédit de la situation : la carte recouvre le territoire, car le territoire n'a jamais été vu de cette manière autrement que dans une carte. Jean-Marc Besse propose donc de sortir la cartographie de l'ordre de la représentation pour souligner le fait qu'elle appartient davantage à celui de la figuration, « le dessin d'un objet qui ne préexiste pas à son image[2] ». Dire que la carte représente l'espace oblige à penser que l'espace précède son image ; or, n'étant ni perceptible ni immédiatement *représentable*, il faut sans doute considérer que l'espace n'a pas d'existence en-dehors de ses figurations. Jean-Marc Besse en conclut que « la carte, en attribuant visuellement une forme au territoire, lui confère en même temps une existence cognitive en tant qu'entité spécifique[3]. » Il n'y aurait donc d'espace que dans les formes visuelles – et, dira-t-on, textuelles – qui permettent de se le représenter et de le penser.

L'histoire de la cartographie s'est penchée sur d'autres pratiques cartographiques, mais les voyageurs français du XVIII^e^ siècle ne semblent pas s'être intéressé aux productions cartographiques indigènes[4]. On pourrait multiplier les hypothèses : manque d'intérêt, de connaissance, d'accès aux individus dépositaires de ces objets, pratiques ou savoirs. La carte

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 78.
[2] Jean-Marc Besse, « Cartographie et pensée visuelle… », art. cité, p. 27.
[3] *Ibid.*
[4] Voir Neil L. Whitehead, « Indigenous Cartography in Lowland South America and the Caribbean », dans David Woodward et G. Malcolm Lewis (dir.), *The History of Cartography*, t. II, livre III, *Cartography in the Traditional African, American, Arctic, Australian, and Pacific Societies*, Chicago, The University of Chicago Press, 1998, p. 301-326.

apparaît dans les récits de voyage comme un objet purement européen, produit par et pour des Européens[1]. La dimension impériale de l'entreprise cartographique ne fait aucun doute, cet objet donnant à voir un monde objectif sur lequel il est possible d'agir. C'est en ce sens que les cartes ont un pouvoir, non seulement figuratif, mais aussi politique : elles montrent un monde qu'il est possible de dominer[2]. Si la dimension impériale de la cartographie est claire pour l'expansion coloniale du XIX^e^ siècle, qui a vu s'accroître la production de cartes et le rôle de la cartographie dans l'exploration des territoires encore inconnus[3], la continuité entre le projet colonial et la cartographie des parties de l'Amérique du Sud et des Caraïbes au XVIII^e^ siècle ne fait aucun doute[4].

Si ces éléments de définition ne sont peut-être pas ceux que partagent consciemment les voyageurs et les cartographes du XVIII^e^ siècle, ils sont cruciaux pour comprendre la relation qui s'établit entre cet objet et le récit de voyage. Qui plus est, si cette conception de la carte n'est pas explicite ou verbalisée telle quelle, les pratiques littéraires et cartographiques des voyageurs laissent entendre une vision de la carte parfois ambivalente, tiraillée entre les impératifs d'objectivité et de scientificité de cet objet, et la volonté de l'intégrer aux dispositifs discursifs présents dans le récit de voyage. Les voyageurs, même s'ils prônent le plus souvent la justesse de leur carte, ont l'air assez conscients que celle-ci n'est finalement qu'une projection géométrisée de l'espace, soumise aux aléas de l'observation individuelle et des conditions du voyage. Comme chaque voyageur présente son récit, il présente sa propre carte, presque toujours différente de celle des autres voyageurs ayant suivi le même itinéraire.

Un spectateur d'aujourd'hui voit dans une carte du XVIII^e^ siècle un mode de représentation de l'espace qui lui est familier. Comme le rappelle Nicolas Verdier,

> les cartes et plans d'avant le XVIII^e^ siècle, si elles nous apparaissent déformées, voire « naïves et fantaisistes » ne le sont que parce que nous y cherchons ce pour quoi elles n'ont pas été faites : ici la représentation géométrique du territoire. De ce point de vue, ce qui fait que les cartes et plans du XVIII^e^

[1] On songera à l'exemple de la carte de Sakhaline dans le voyage de La Pérouse (*Voyage de La Pérouse autour du monde*, Paris, Imprimerie de la République, an V [1797], t. III, p. 36). Voir à ce sujet Bruno Latour, « Les "vues" de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques », *Culture et technique*, n^o^ 14, 1985, p. 84-85. Latour utilise cet exemple pour faire de la carte un « mobile immuable », un objet déplaçable, maniable, mais qui fige une image de l'espace, et par-là sa connaissance (*ibid*.)

[2] Cette idée a notamment été développée par John Brian Harley, *Le Pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*, éd. P. Gould et A. Bailly, trad. P. de Lavergne, Paris, Anthropos, 1995. Pour l'Amérique du Sud, la dimension impériale de la cartographie a été travaillée par Nuria Valverde et Antonio Lafuente, « Space Production and Spanish Imperial Geopolitics », dans Daniela Bleichmar, Paula De Vos, Kristin Huffine et Kevin Sheehan (dir.), *Science in the Spanish and Portuguese Empires…*, *op. cit.*, p. 198-215.

[3] Voir Pierre Singaravélou (dir.), *L'Empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation, XIX^e^-XX^e^ siècle*, Paris, Belin, 2008.

[4] Sur les relations entre cartographie et pouvoir politique, voir Monique Pelletier, « Cartographie et pouvoir sous les règnes de Louis XIV et Louis XV », dans Danièle Lecoq (dir.), *Terre à découvrir, Terres à parcourir. Exploration et connaissance du monde. XII^e^-XIX^e^ siècles*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 113-127. Sur la cartographie de l'Amérique en particulier, voir Neil Safier, *Measuring the New World…*, *op. cit.*

> siècle nous sont si proches vient du fait que c'est justement au tournant des XVII^e^ et XVIII^e^ siècle que la carte bascule du côté d'un nouveau mode de représentation qui n'a depuis quasiment pas changé[1].

Il ne faut donc pas s'y méprendre : les cartes du XVIII^e^ siècle offrent un espace apparemment plus rationnel que les cartes précédentes, mais cela tient davantage au changement de mode de figuration spatial – et, *in fine*, à la conception de ce qu'est le réel contenu dans une carte – que de la *réalité*, de la *véracité* ou de la *justesse* des informations géographiques représentées.

Si les cartes du XVIII^e^ siècle, comparées à celles du XVI^e^ siècle, nous semblent beaucoup moins fantaisistes, il ne faudrait pas pour autant les prendre pour dénuées de toute invention. Les animaux chimériques des cartes anciennes permettaient de donner à lire l'espace sous l'angle de la fable et des merveilles du monde, tout en remplissant les vides laissées par l'état de la connaissance géographique. Au XVIII^e^ siècle, les créatures monstrueuses ont presque entièrement disparu, mais l'art cartographique a trouvé d'autres manières de figurer l'absence de connaissance et d'intégrer la part d'imaginaire ou de récit au sein même de la carte (aplats de couleur, symboles, rayures, orientation du point de vue, texte…). Au lieu de penser l'histoire des cartes comme une progression scientifique, au lieu d'adopter une approche positiviste de l'histoire des cartes, il est sans doute plus intéressant de voir comment la cartographie opère des déplacements dans l'ordre de la figuration qui permettent d'une part de donner l'apparence d'une plus grande scientificité de l'objet cartographique – la carte, de ce point de vue, est comparable au récit de voyage scientifique qui utilise la même rhétorique –, sans jamais renoncer à la dimension narrative de la représentation graphique.

*

Avant de s'intéresser plus précisément aux liens qui s'établissent entre la carte et le récit, il convient de voir de quelle manière les voyageurs conçoivent la carte comme objet de leur voyage. Celle-ci est en effet un motif narratif de ces récits, qui sert à pointer les limites des cartes que les voyageurs utilisent et justifier la justesse des leurs. Les voyageurs manifestent ainsi la distance qui existe entre la figuration cartographique et l'espace réel qu'ils traversent.

LA CARTE FACE AU TERRITOIRE

Thème récurrent des récits de voyage, la comparaison entre la carte et le territoire perçu est un moyen pour les voyageurs d'attester leur connaissance empirique des lieux parcourus. La carte du voyage est autant celle de l'itinéraire du voyageur, celle qu'il produit et insère dans

[1] Nicolas Verdier, « Les cartes du XVIII^e^ siècle : de l'image à la représentation géométrale », dans Laurent Costa et Sandrine Robert (dir.), *Guide de lecture des cartes anciennes*, Paris, Errance, 2009, p. 6.

son livre, que toutes celles dont il s'est servi pour voyager, certes invisible pour le lecteur, mais constamment évoquée, commentée et critiquée au fil du récit. Ce rappel est un impératif du voyage, comme on s'en doute : on ne voyage jamais sans carte pour se guider. Il s'agit moins ici de prêter attention à l'omniprésence de l'objet cartographique dans les récits que de pointer le fait que, pour les voyageurs sans doute plus que pour d'autres, le regard sur l'espace est toujours double : un œil sur l'horizon, l'autre sur la carte. Entre ces deux appréhensions du monde apparaît ce hiatus entre le monde réel et sa représentation cartographique. Pour le dire autrement, les cartes sont toujours fautives, lacunaires, décalées par rapport à l'espace du voyage. Le voyageur se doit donc de rappeler que sa propre expérience de l'espace s'effectue contre la carte, objet tout à la fois nécessaire et trompeur. Chaque récit de voyage, dans la mesure où il propose une carte, donne à lire une version actualisée de l'espace qu'il présente comme précise et véridique. En même temps, ce n'est pas tant *l'espace* en soi que les voyageurs cherchent à représenter qu'une copie de l'espace, comme les naturalistes copient d'après nature[1], ou, pour le dire d'une manière plus contemporaine, une idée de l'espace, conçu selon les critères de scientificité de leur temps.

Si la carte demeure toujours une construction de l'espace, elle est, au même titre que la description, un moyen de l'organiser et donc de le rendre lisible, visible et intelligible. L'espace est par nature complexe et variable. C'est ce que note La Condamine qui, lors de son voyage sur l'Amazone, fait état de l'importance de la représentation cartographique dans la compréhension des caractéristiques de l'espace :

> C'est sur le bord oriental de Muju qu'est située sa ville du Parà, immédiatement au dessous de l'embouchure de la rivière de *Capim*, qui vient d'en recevoir une autre appelée *Guama*. *Il n'y a que la vûe d'une carte qui puisse donner une idée distincte de la position de cette ville, sur le concours de tant de rivières, & faire connoître que ce n'est pas sans fondement que ses habitans sont fort éloignez de se croire sur le bord de l'Amazone, dont il est vrai-semblable qu'une seule goutte ne baigne pas le pied des murailles de leur ville* ; à peu près comme on peut dire que les eaux de la Loire n'arrivent pas à Paris, quoique la Loire communique avec la Seine par le canal de Briare[2].

La carte, en tant que mise en ordre des lieux, permettrait d'accéder à cette « idée distincte » que l'expérience directe du monde ne permet pas d'appréhender.

Toutefois, la figuration de l'espace telle qu'elle apparaît dans les cartes est profondément ambigüe. Si la carte semble apparaître pour les voyageurs comme le moyen d'accès le plus sûr à la connaissance de l'espace, ces derniers admettent en même temps que les cartes n'en donnent qu'une vision ou une version, selon l'époque et le contexte de leur production. En conséquence, une carte est toujours inactuelle. Il n'y a pas à proprement parler

[1] Voir Lorraine Daston et Peter Galison, *Objectivity*, *op. cit.*, chap. II « Truth-to-Nature », p. 55-113.
[2] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 463, je souligne (sauf les noms de rivières).

de régularité dans l'accroissement ou la précision des connaissances géographiques. Regarder l'évolution des cartes de l'Amérique du Sud entre le XVI^e^ siècle et le XVIII^e^ siècle fait certes apparaître un certain affinement de la connaissance géographique – la forme du continent s'approche de plus en plus de la forme qu'on lui connaît aujourd'hui, les lieux légendaires tendent à disparaître, de même que les chimères animales ou pseudo-humaines qui venaient autrefois combler les vides, les distances et les proportions entre les points de carte semblent devenir plus précis.

Mais l'exemple du fameux lac Parime, qui devait abriter la légendaire cité d'or d'Eldorado, oblige à penser la carte avant tout comme un artifice du discours, adossé à des enjeux qui dépassent la pure représentation de l'espace. Ce lac disparaît complètement des cartes dans les années 1740, après le retour de La Condamine. Dans les cartes précédentes, on le représentait presque comme une mer intérieure, au niveau de l'équateur. Comme le remarque François Regourd, plusieurs cartographes de la Guyane française dès le milieu du XVII^e^ siècle jouent avec la (non-)représentation graphique de ce lac : Le Febvre de la Barre en 1664 réoriente sa carte pour s'éviter de devoir le dessiner ou assumer de le supprimer, Delisle en 1703 ne figure pas le lac, mais indique qu'il est souvent placé à cet endroit. Nicolas de Fer, entre 1705 et 1715, passe du remplacement du lac par un cercle de montagne à sa suppression pure et simple[1]. La Condamine le supprime de sa carte de l'Amazonie en 1745, sans même en faire mention. Bourguignon d'Anville réalise une carte de l'Amérique du Sud en 1748 dans laquelle, suivant la carte de La Condamine, il supprime le lac Parime, avant de le réintégrer dans la réédition de sa carte en 1760. Ce lac et sa figuration posent plus largement le problème de la délimitation de la Guyane française par rapport aux autres Guyanes. Il est une zone blanche dans le massif guyanais, à un moment où les Hollandais, les Espagnols et les Portugais se disputent ce territoire[2]. La légende spatiale intervient comme la manière de combler le vide ou l'incertitude : ce lac est figuré pour indiquer, ou soutenir, l'une des motivations de la colonisation américaine (trouver l'Eldorado), puis, au fil du temps, pour laisser ouverte la question de la délimitation des possessions européennes. Le lac est à la fois une lacune (un trou dans la carte) et une légende (ce qui doit être lu ou vu). Placer une zone blanche, tracer ou déplacer une frontière, c'est faire exister ou rendre légitime une volonté d'ordre politique par

[1] François Regourd, « Coloniser les blancs de la carte. Quelques réflexions sur le vide cartographique dans le contexte colonial français de l'Ancien Régime (Guyanes et Antilles françaises, XVII^e^-XVIII^e^ siècle) », dans Isabelle Laboulais-Lesage (dir.), *Combler les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVI^e^-XX^e^ siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2004, p. 231.

[2] Catherine Alès et Michel Pouyllau, « La Conquête de l'inutile… », art. cité, p. 278.

exemple. La prétention de la carte à dire le réel vaudrait donc moins que sa capacité à produire le réel qu'elle figure.

Le décalage entre la carte et le réel semble tenir au mode de représentation que celle-ci implique et à la manière qu'ont les cartographes du XVIII^e^ siècle (et des siècles antérieurs) de les produire. Comme le langage peine parfois à traduire les caractéristiques des lieux, la représentation graphique et la géométrisation de l'espace ne peuvent rendre complètement compte de l'espace géographique sans le réduire. Au début de sa *Figure de la Terre*, qui présente ses mesures géodésiques, Bouguer exprime son inquiétude face à l'écart peut-être impossible à combler entre la complexité du relief andin et l'image que la cartographie peut en donner.

> Une Carte quelque exacte qu'elle soit ne donne qu'une idée trop imparfaite d'un pays comme la Cordeliere du Pérou ; & il est certain que cette Carte seroit très-défectueuse par rapport à nos recherches, si on la construisoit par les triangles bruts, pour ainsi dire, qui résultent de la première mesure[1].

Le relief oblige à mesurer l'espace horizontalement et verticalement : il faut prendre en compte la distance entre chaque point sur l'horizon et la hauteur de chaque signal par rapport au niveau de la mer. Sans cela les distances n'ont plus aucun rapport entre elles, surtout dans le cadre d'une mission géodésique qui cherche moins à donner une image de la chaîne de montagne qu'à mesurer un méridien de la manière la plus précise possible. La carte doit toujours se comprendre comme la création, géométrique et iconographique, d'une « surface parfaitement continue[2] », impliquant par-là une réduction et une transformation des triangles obtenus par la mesure des arpenteurs à des formes régulières.

Pour paraphraser Bouguer, la carte donne une image dégradée de l'espace qu'elle cherche à reproduire, même parfois de manière très fidèle. La représentation cartographique doit se comprendre comme asymptotique, s'approchant de l'espace réel sans jamais le devenir. La carte parfaite – une carte à échelle zéro, puisque la détermination d'une échelle est déjà en soi une rupture par rapport à l'espace *réel* – est une chimère qui n'existe que dans les fables de Lewis Carroll, de Jorge Luis Borges et d'Umberto Eco[3]. Borges avait forgé un texte apocryphe et fragmentaire, daté de 1658, dans lequel est décrit un royaume imaginaire qui aurait poussé

[1] Bouguer, *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. 116.
[2] *Ibid.*, p. 117.
[3] Lewis Carroll, *The Hunting of the Snark*, Londres, Macmilan, 1876 et *Sylvie and Bruno Concluded*, Londres, Macmilan, 1893 ; Jorge Luis Borges, « Del rigor en la ciencia », dans *El Hacedor* [1960], Barcelone, Debolsillo, 2014, p. 137 ; Umbero Eco, « De l'impossibilité d'établir une carte de l'Empire à l'échelle du 1/1 », *Pastiches et postiches*, trad. B. Guyader, Paris, Messidor, 1988, p. 95-104. Voir au sujet des relations entre cartographie et littérature à l'époque contemporaine le livre de Laurence Dahan-Gaida, *Cartographie et littérature*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2024.

aussi loin la perfection dans l'art de la cartographie que la carte en serait venue à occuper tout l'espace qu'elle devait représenter, au point de devenir inutile. En 1656, le géographe jésuite Jean François, dans sa *Science de la géographie*, imaginait lui aussi de pouvoir créer la carte d'un royaume qui serait sa représentation parfaite, et si parfaite qu'on pourrait voir et se déplacer à l'intérieur[1]. Ce qu'il décrit, ou ce dont il rêve, est une miniaturisation de l'espace qui abolit l'idée même de représentation, puisqu'elle renonce à employer des symboles et des figures pour prétendre au contraire donner un accès sensible et immédiat aux choses telles qu'elles sont. Pour le dire autrement, la carte parfaite n'est plus une carte. Fantasme de la représentation parfaite, cette carte s'abolit elle-même quand elle s'énonce, puisqu'une carte est par définition la visualisation d'un espace qu'on ne pourrait pas voir autrement que par une représentation graphique surplombante. Ce qui fonde la carte en tant qu'objet et en tant que rapport à l'espace, c'est ce désaccord de principe entre l'espace géographique et l'espace cartographique. Cet écart produit deux attitudes constantes dans les récits de voyage : la critique de la carte que le voyageur a sous les yeux, et la volonté de produire une meilleure carte que celles qui précèdent.

Les cartes erronées sont nombreuses. Dans la plupart des récits de voyage, elle apparaît comme un objet paradoxal : si elle est faite pour guider le voyageur, elle risque bien souvent de l'égarer s'il lui fait confiance aveuglément. Pernety note, comparant ce qu'il observe à la carte qu'il a sous les yeux, que « les Cartes ne mettent pas assez de distance des Iles Malouines à la grande Terre[2]. » Quand elle est évoquée, ce n'est jamais pour mentionner l'adéquation entre ce que l'espace perçu par le voyageur et celui qu'il lit sur la carte. C'est au contraire la discordance entre les deux versions de l'espace qui prime, au point de rendre la carte responsable de la désorientation du voyageur. Elle est à ce titre moins un outil du voyage qu'un instrument de *dévoyage* et de *voilage*, puisqu'elle égare le voyageur et recouvre l'espace auquel elle est censée donner accès comme par transparence. La Condamine se plaint à plusieurs reprises des *Flambeaux de la mer*, « livre traduit en toutes les langues, & qui dans le cas présent semble plûtôt fait pour égarer, que pour guider les navigateurs[3]. » Ce livre hollandais est d'autant plus dangereux qu'il nourrit en grande partie la production cartographique. Au sujet de l'embouchure de l'Amazone, et notamment de l'île de Marajó, La Condamine écrit ainsi que « [dans] toutes les cartes, on lui a substitué une multitude de petites isles, qui sembleroient

[1] Jean François, *La Science de la géographie divisée en trois parties*, Rennes, J. Hardy, 1652, p. 349-350. Cité par Christian Jacob, *L'Empire des cartes…*, *op. cit.*, p. 64-65.
[2] Pernety, *Journal historique…*, *op. cit.*, t. II, p. 691.
[3] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 484.

placées au hasard si elles ne paroissoient copiées sur la Carte du *Flambeau de la mer*, remplie en cette partie de détails aussi faux que circonstanciez[1]. » Alors que la précision dans les détails pourrait être vue comme un gage de sérieux, dans la mesure où le détail traduirait une connaissance fine de l'espace représenté, elle est dans ce cas une invention et une illusion cartographiques qui, au même titre que les légendes et les lieux communs, ont été copiées servilement de cartes en cartes. Il est possible que la carte désoriente si elle n'est qu'une vue de l'esprit, et n'a aucun lien avec un arpentage réel de l'espace qu'elle prétend décrire.

Seul un regard avisé sur la géographie des lieux permet de corriger la carte, sans quoi les cartographes recopieront éternellement les mêmes erreurs. L'espace cartographique est parfois en complète contradiction avec ce que le voyageur peut observer de l'espace géographique, le plus souvent parce que les cartes, parfois anciennes et souvent recopiées les unes sur des autres sans aucune actualisation des connaissances, manifestent un décalage historique ou des imprécisions qui n'ont jamais pu être corrigés. Frézier, décrivant la ville de Penco, au nord de la Concepción, s'attarde sur les postes de défense qui entourent la région :

> ensuite le long de la Rivière sont ceux de *S. Pedro*, qui est au-de-çà de Biobio à trois lieues de la Conception ; plus haut est *Talquemahuida*, *San Christoval*, *Sta. Juana*, & *Yumbel*. Ceux de *Boroa*, *Coloe*, *Repocura*, *la Ymperial* & *Tucapel*, sont détruits & abandonnez, & ne subsistent plus que dans nos Cartes depuis près de cent ans[2].

La carte fait état d'un monde qui n'existe déjà plus, faute de voyages qui auraient permis de mettre à jour un espace en constante évolution. En ce sens, la carte est toujours en retard sur les transformations géographiques, qu'il s'agisse de création ou destructions de villes, de ports ou de forts, de leur changement de taille ou même de noms, ou de la délimitation des frontières. L'obsolescence des cartes, en plus des erreurs qu'elles renferment, rend nécessaire leur constante refondation.

Dans les récits de voyage, bon nombre de pages sont ainsi consacrées à la correction des cartes défectueuses, avec plus ou moins de détail. Labat, arrivant à la Grenade, commence sa description de l'île par une critique teintée d'ironie :

> Si le Port de la Grenade avoit été placé à l'Est comme M. de Lisle de l'Académie des Sciences, & premier géographe du Roi, le marque dans la Carte des Antisles qu'il a donné au Public au mois de Juillet 1717 notre voyage n'auroit pas été long. On ne compte qu'environ quarante-cinq lieuës de la pointe de l'Est de la Barbade à la pointe du Nord-Est de la Grenade ; mais par malheur M. de Lisle a travaillé sur de mauvais mémoires, & a placé à l'Est ce qui est à l'Ouest, & au Nord ce qui est au Sud. Pour mettre sur sa Carte le Plan de la Grenade comme il doit être, il faudroit lui faire faire un demi tour à droite, & avec quelques autres corrections qui ne sont pas de moindre importance, on pourroit en faire un qui approcheroit plus

[1] *Ibid*., p. 480.
[2] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 93.

de cette Isle que celui qu'il a fait graver. Il est pourtant excusable, on ne peut pas être par tout : il a travaillé sur de méchans originaux, il n'est pas extraordinaire qu'il se soit trompé[1].

La carte de Delisle est celle des *Antilles françoises et des isles voisines*, composée à partir des mémoires manuscrits d'un certain M. Petit, ingénieur du roi (de son vrai nom Pierre Hercule Petit de La Grandecourt), en 1717[2], soit cinq ans avant la première publication du *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, mais plus de dix ans après le retour en Europe de Labat. Ce dernier n'ouvre donc pas sa description de la Grenade par le récit d'un voyage mal dirigé par une carte fautive. Il profite de l'ordre de son récit pour introduire la description de l'île par un commentaire cartographique qui lui permet de critiquer acerbement les prétentions de Pierre Hercule Petit, « qui n'a jamais été qu'Arpenteur Juré de la Martinique[3] » (et non ingénieur), et qui ne doit son autorité en matière cartographique qu'à sa présence sur place et non à ses capacités réelles. Certes, en tant que membre du Conseil supérieur de la Martinique, « la Grenade [est] de son Ressort pour la Jurisdiction », mais « elle ne l'est point du tout pour sa position & pour sa figure, qui jusqu'à présent ne lui avoient été contestées de personne, & qui seront toujours les mêmes[4]. » Delisle, quant à lui, est tributaire des informations erronées envoyées en métropole, et une bonne carte ne saurait sortir de « méchans originaux », même s'« il y a peu de Géographes plus exacts, plus laborieux & plus reconnoissans que lui[5] ». Sauf à envoyer des cartographes directement sur place, la cartographie demeure une science de compilation, et la critique des sources qui est récurrente pour les récits de voyage concerne tout aussi bien la production cartographique, qui répète des lieux communs et des erreurs fossilisées par le temps. Labat fait donc de cette partie de son récit une correction et une fiction cartographique, imaginant le tracé de la main du cartographe qui viendrait modifier la carte préexistante. Ce discours préalable accompagne une carte et un plan du fort et du bourg de la Grenade (fig. 20 et 21). Même s'ils ne sont pas de la main de Labat, ils viennent corriger la carte de Delisle en proposant une vue de l'île qui, selon le voyageur, s'approche davantage de l'espace réel. Labat justifie la justesse de ces nouvelles cartes en opposant l'habileté, la connaissance et l'estime de leurs auteurs à la maladresse et l'ignorance de celui des cartes précédentes.

[1] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. VI, p. 214-215.
[2] Delisle, *Carte des Antilles françoises et des isles voisines, dressée sur les mémoires manuscrits de Mr Petit Ingénieur du Roy*, Paris, chez l'auteur, 1717.
[3] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. VI, p. 215.
[4] *Ibid.*
[5] *Ibid.*

> Le Plan que j'en donne ici a été levé par de très-habiles gens, &les sondes ont été rectifiées en 1706 par M. de Caïlus Ingénieur Géneral des Isles & Terre-ferme de l'Amérique, lorsqu'il fut [*sic*] tracer, & qu'il fit élever le nouveau Fort dont je donne aussi le dessein[1].

La carte comme le discours viatique est déterminée par la valeur de l'auteur qui la produit, qui implique par la même occasion la valeur du travail scientifique. À regarder la carte du fort et du bourg de la Grenade, force est de constater qu'il n'existe pas de carte de l'espace de manière absolue. Chaque carte représente les lieux selon un certain propos qui est tenu sur l'espace, ou selon l'œuvre plus grande dans laquelle elle s'insère, ou bien encore selon une orientation imaginaire ou idéologique qui anime le cartographe. La carte du fort de Grenade adopte le point de vue d'un marin qui souhaiterait y débarquer, comme l'indiquent les mesures de la profondeur de l'eau, à proximité des côtes et au large. Elle se conçoit comme une représentation pratique de l'espace, et pas seulement une image. Elle est aussi une somme d'informations concrètes autour de l'espace représenté. Une carte du fort est en outre, dans ce cas, une carte de l'accès au fort.

Une représentation cartographique, comme l'écriture de l'espace, adopte un point de vue. Celui-ci est presque toujours artificiel, dans la mesure où il consiste à voir les lieux depuis Sirius. Ce point de vue impossible, s'il est conventionnel, pose un problème pour faire comprendre l'espace maritime et côtier, entendu que la carte puisse servir à de futurs navigateurs. Frézier, pour rendre ses cartes visibles et compréhensibles, les accompagne de *vues* des côtes, comme s'il souhaitait restituer ce que le prochain navigateur devrait ou pourrait voir au moment d'aborder tel port ou telle ville, ce que la carte ne peut pas reproduire seule (revoir les vues de Valparaíso, fig. 11). La carte fait apparaître un manque dans la représentation, puisqu'elle passe sous silence la configuration géologique, le relief d'un territoire. La perspective adoptée, bien qu'admise et dominante, se révèle insuffisante pour rendre compte visuellement de certains lieux. Cette obsession de Frézier pour démultiplier le regard sur les espaces décrits invite donc à penser une certaine conscience de la limite de la représentation cartographique. L'échelle de la carte, une fois choisie, limite la représentation graphique. Le supplément iconique permet d'opérer un rapprochement et d'adopter le point de vue de celui qui verra la côte, là où la carte n'adopte le point de vue de personne.

La cartographie, en ce sens, est avant tout une cartographie du monde tel qu'il est connu, ou conçu, et tel qu'il est produit par la carte elle-même. La plupart des cartes de l'Amérique du Sud ne font apparaître que les lieux qui ont été balisés par les colons, missionnaires ou explorateurs européens, ainsi que ceux créés par la colonisation (ports, villes, missions). La

[1] *Ibid.*, p. 216.

carte ne figure pas l'espace en tant que tel, mais une partie de celui-ci, selon ce qu'elle cherche à montrer, et surtout à démontrer. Ainsi, dans le douzième tome des *Lettres édifiantes et curieuses*, on trouve une carte intitulé *Mission des Moxes établie par les PP. de la Compagnie de Jésus dans le Pérou* (fig. 22). Elle est décrite dans l'épître qui ouvre le tome :

> La Carte qui est à la teste de ce Recueil, est la premiere qui ait esté faite du payis des *Moxes*. Les Missionnaires qui ont pénétré depuis peu d'années dans ces Terres infidelles, l'ont dressée avec assez de soin : ils n'ont pu gueres y marquer que les rivieres qui arrosent les campagnes, & les diverses Peuplades où ils ont rassemblé tant de Barbares, qui vivoient auparavant comme des bestes épars çà & là dans les forests & sur les montagnes[1].

La carte des Jésuites juxtapose les noms de tribus (« Chiribas », « Mobanos », « Mojos »), et les noms chrétiens des missions établies (« S. Paul », « S. Borgia », « L'exaltation de la S. croix »), marquant sans doute l'avancée progressive de ces missions dans « ces Terres infidelles ». Comme son titre l'indique clairement, il ne s'agit pas tant d'une carte du pays des Moxos ou de l'Amazonie que d'une carte des missions jésuites, et de la manière dont elles réorganisent l'espace amazonien, dans une dynamique d'évangélisation et, partant, de civilisation.

La représentation cartographique, bien qu'elle délimite l'aspect des lieux et semble en proposer une vision complète, est toujours limitée dans son apparence et dans ses objectifs. Quand Frézier dresse la carte d'un port comme celui de La Concepción (fig. 23), il fait apparaître le cours d'eau qui traverse la ville, un autre qui s'écoule un peu plus bas, il égrène les noms des formations géographiques importantes (cap de Talcaguana, point de la Heradura, val de Pompoule), mais le reste de la carte est muette. Non pas que la carte devrait en montrer davantage, mais elle ne montre que ce à quoi elle doit servir : montrer un port et les éléments géographiques que le navigateur doit connaître pour l'aborder. Les terres sont remplies d'un aplat stéréotypé, représentant une végétation éparse, et le relief est grossièrement identifié, mais ce qui ne rentre pas dans l'objectif de la carte n'a pas de raison d'y être. La carte ne montre que ce que son auteur souhaite montrer de l'espace ; il n'existe pas de carte absolue. On doit donc comprendre les cartes comme l'intervention d'une subjectivité dans la manière de figurer l'espace. Dans le voyage de Frézier encore, La carte de La Serena (fig. 24) fait apparaître des quelques indications manuscrites que le voyageur-cartographe appose sur les éléments géographiques : il note ainsi la « terase [*sic*] naturellement alignée et de niveau » qui côtoie la ville et la « campagne remplie de myrthes » entre la ville et le fleuve Coquimbo. Ces annotations, qui relèvent du détail singulier ou de l'appréciation esthétique, peuvent sans doute

[1] « Aux Jésuites de France », dans *LEC*, t. XII, p. ii.

traduire l'impression très agréable que cette ville a produite sur le voyageur, et dont il fait l'éloge dans son récit. La carte devient alors un commentaire de l'espace représenté. L'insertion du texte au sein de la carte invite donc à penser cet objet dans le prolongement du récit du voyage, et non plus seulement comme un objet scientifique autonome.

LA CARTE ET LE VOYAGE

Les cartes de la première modernité, contemporaines des premières grandes entreprises d'exploration du monde, ont fait l'objet de nombreux commentaires et analyses quant à leur valeur tout à la fois scientifique, symbolique et artistique. Le spectacle de ces cartes offre en effet un monde parfois bigarré, rempli d'êtres et de figures étranges : la carte du XVI^e^ siècle fonctionne comme une encyclopédie du monde découvert, incluant dans un même mouvement les lieux et ses nouveautés (animaux, plantes, êtres humains). Les cartes de Thevet, par exemple, sont d'emblée narratives : elles contiennent des scènes imagées qui sont autant de récits intégrés à la représentation cartographique.

Les cartes du XVIII^e^ siècle, quant à elles, sembleraient avoir changé radicalement de modalité d'expression, délaissant progressivement les chimères. Pour un regard du XXI^e^ siècle, il irait de soi de considérer que les cartes du XVIII^e^ siècle sont plus *justes* que les cartes antérieures, qu'elles offrent une image du monde plus *précise*, qu'elles seraient finalement plus *scientifiques*, moins *artistiques* ou *imaginaires*. Cette conception de la cartographie des Lumières est en accord avec les discours des cartographes et des voyageurs eux-mêmes, qui cherchent à produire une image précise et utile des lieux représentés. La cartographie du XVIII^e^ siècle est régie par des critères de validité scientifique beaucoup plus proches des nôtres que de ceux du Moyen-Âge et de la Renaissance, ce qui fonde par conséquent leur apparente familiarité. Mais elles « n'en sont pas moins des discours orientés en fonction le plus souvent de demandes institutionnelles[1] » et, ajoutera-t-on, en fonction d'une situation d'énonciation, d'un cadre idéologique, de conceptions imaginaires et, dans le cas des récits de voyage, de l'inscription dans un projet d'écriture précis. La carte n'a de sens qu'en contexte, selon le public auquel elle est destinée. Elle ne fige donc l'espace que dans l'esprit de ceux à qui elle parle ; et son intérêt est parfois moins l'espace même que le discours géographique ou politique qui

[1] Nicolas Verdier, « Les cartes du XVIII^e^ siècle… », art. cité, p. 9.

entoure la connaissance ou la maîtrise du territoire, surtout dans le cadre d'une « machine coloniale[1] » avide d'informations, de mémoires et de cartes sur les territoires de l'empire[2].

Comme on l'a vu, la représentation cartographique n'est jamais une image réelle de l'espace : elle en est une figuration, une transposition et donc une transformation visuelle. Qui plus est, la prétention scientifique qui entoure la carte comme le voyage doit se comprendre comme une rhétorique scientifique à l'œuvre : si elle n'empêche pas la production d'un *savoir* sur l'espace, elle est avant tout un discours et une mise en forme de ce savoir et de sa méthode. L'approche littéraire du discours scientifique nous apprend qu'il n'existe pas de savoir sans mise en scène et en mots de ce savoir et du processus scientifique qui permet d'y aboutir. Il en est de même pour l'objet cartographique, à plusieurs niveaux : celui de l'objet lui-même, considéré comme un discours et une représentation visuelle d'un discours scientifique, celui du récit duquel la carte est solidaire dans la mesure où la relation qui s'établit entre les deux relève du domaine de l'évidence (la carte rend évident, visible, le voyage), de la redite (la carte intègre textuellement des éléments du récit), de la didactique (le récit permet de lire et de comprendre la carte) et de la preuve (le récit justifie la valeur scientifique de la carte en explicitant ses conditions matérielles et intellectuelles de création).

Pour étudier le rapport entre la carte et l'écriture viatique, on s'appuiera particulièrement sur le travail cartographique de La Condamine et de Bouguer dans la mesure où il s'agit d'un cas exceptionnel, qui amplifie des traits et des phénomènes déjà présents dans la production viatique. L'exceptionnalité des écrits des Académiciens envoyés au Pérou tient à l'intensité de leur production cartographique et iconographique, mais non à une différence d'originalité.

CARTE ET RÉCIT DE VOYAGE

L'intégration de la carte au sein du livre, et notamment des récits de voyage, a des implications sur les manières dont cette carte sera lue et comprise. Elle peut avoir la valeur d'un frontispice et, à ce titre, se présenter à la fois comme le cadre spatial du récit à venir et comme le résultat du voyage[3]. C'est le cas de la *Carte de la province de Quito* qui ouvre le journal de La Condamine (fig. 15) : cette carte ouvre le voyage, sert de guide visuel, et symbolise aussi

[1] James E. McClellan et François Regourd, *The Colonial machine…*, *op. cit.*

[2] Voir, pour la Nouvelle France à la fin du XVII^e^ siècle, Jean-François Palomino, « De la difficulté de cartographier l'Amérique : Jean-Baptiste Louis Franquelin et son projet sur les limites de la Nouvelle-France (1688) », dans Nathalie Vuillemin et Thomas Wien (dir.), *Penser l'Amérique…*, *op. cit.*, p. 59-82.

[3] Voir Nicolas Verdier, *La Carte avant les cartographes. L'avènement du régime cartographique en France au XVIII^e^ siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, p. 21-56.

l'achèvement scientifique de ce voyage, tant pour le but géodésique (les triangles représentés faisant signe vers le but premier de l'expédition) que pour l'ambition géographique (il s'agit d'une carte générale de la région, qui intègre et dépasse les seuls lieux du voyage). On peut donc dire que cette carte ouvre triomphalement le voyage à lire, en en montrant d'emblée la valeur et l'épaisseur scientifique. Cette image de l'espace s'intègre donc à la narration, à plusieurs niveaux, et doit se comprendre elle aussi comme une forme de récit sur l'espace représenté.

La carte et le récit entretiennent des relations complexes, qui ne se limitent pas à la valeur d'illustration de la première par rapport au second. Au contraire, les deux doivent se lire conjointement, et ils entretiennent le plus souvent un rapport de complémentarité. La carte rend visible le récit qui, en retour, permet de lire la carte. Cette dernière parachève les manques, les imprécisions ou les impossibilités du récit – et inversement, le récit donne à entendre ce que la carte ne peut figurer. Elle est ce qui permet de véritablement « faire voir » l'espace décrit, bien qu'elle ne puisse pas tout en dire. Dans sa *Figure de la Terre*, qui suit sa relation de voyage, Bouguer peut ainsi se passer de décrire l'établissement des stations de mesure, puisque sa carte de la méridienne les fait apparaître et permet de représenter la chaîne des triangles de manière synthétique[1]. Mais il apparaît le plus souvent que la carte ne se suffit pas à elle-même : elle donne certes une image de l'espace du voyage, mais une image résolument muette qui mérite constamment d'être expliquée, commentée ou nuancée. Girod-Chantrans peut ainsi écrire dans une des dernières lettres de son récit : « Pour connoître l'étendue de l'isle S. Domingue, il suffit d'en consulter la carte ; mais son relief n'y est pas aussi bien désigné. Il faut donc vous en donner une idée générale[2]. » La carte donne une idée (géométrisée) de l'espace de l'île, mais son relief ne peut pas apparaître par la représentation graphique. Le récit, dans ce cas, se conçoit comme le complément de la carte. Celle-ci a le plus souvent besoin d'être expliquée. Elle rend l'espace visible, mais elle ne le rend pas nécessairement intelligible à un œil non éduqué.

La carte s'inscrit dans les récits de voyage de la même manière que toutes les représentations graphiques qui l'accompagnent : illustrations, vues, plans, schémas. L'ensemble de ces productions visuelles ne se comprend qu'en regard du texte, qu'il commente et rend *lisible*. L'articulation et l'entrelacement entre le texte et l'image est commune à toute la science moderne, notamment en médecine et en histoire naturelle dès les débuts de l'époque

[1] « Enfin la Carte que je donne de la Méridienne suppléera au reste, & montrera la disposition générale des triangles, en indiquant aussi le lieu particulier de chaque station, beaucoup mieux que je ne le pourrois faire par de très-longs discours. » (Bouguer, *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. 103)

[2] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 336.

moderne[1]. Dans le cas des récits de voyage, le voyageur scientifique semble davantage décrire la vue ou la carte qu'il a fait graver que l'espace qu'il a eu lui-même sous les yeux. S'il s'agit bien sûr d'un artifice du discours – la vue, la carte ou le plan ne pouvant exister qu'après avoir été vus, décrits, arpentés et dessinés, le plus souvent par le voyageur lui-même, ou du moins en sa présence –, cet artifice modifie la mise en scène du voyage : le voyageur n'est pas seulement celui qui montre l'espace qu'il a vu et parcouru précédemment, il devient aussi celui qui fait voir et explique l'espace graphique que le lecteur a sous les yeux. Bouguer décrit les deux illustrations qu'il insère dans sa relation de voyage (un *Profil de la Cordelière du Pérou, coupée par un plan vertical perpendiculaire à sa longueur* et une *Vüe de la Cordelière du Pérou aux environs de Quito*, fig. 25). Ces illustrations ne sont pas des cartes à proprement parler mais s'y apparentent, par l'abstraction spatiale et la mise à l'échelle dont elles font l'objet. Bouguer les décrit comme une opération de l'esprit : « Il faut supposer que le plan vertical qui coupe la Cordelière perpendiculairement à sa longueur, passe environ une lieue au Nord de Quito, & que le Spectateur est tourné vers le Sud[2]. » L'image de l'espace est en même temps une fiction d'espace, dans le sens où Bouguer invite autant son lecteur à *voir* qu'à *imaginer ce qu'il voit*. Pour comprendre l'orientation de ces vues, le spectateur doit aussi se référer à la carte de la méridienne (fig. 16) qui fera voir que c'est « dans l'intervalle de ces deux chaînes qu'est située la partie la plus habitée de la Province de Quito[3] ». Le canevas se complexifie : la lecture doit tisser le texte et les images, ainsi que les images entre elles, avec ou sans le truchement du texte. Les images qu'offre Bouguer ne forment pas une vue *in situ* mais une représentation *in abstracto* de l'espace de la Cordillère : ces illustrations ont davantage une valeur de schéma qui permet de constituer une vision mentale de cet espace en complément de la vision surplombante offerte par la carte de la méridienne. Après avoir défini les modalités de représentation de ces illustrations, Bouguer intègre à sa description des éléments qui ne relèvent pas de la représentation graphique, mais du voyage et de sa propre expérience géographique.

> On fera attention sans doute, en considérant le profil de ces montagnes, après avoir lû ce que j'ai dit de la difficulté qu'on trouve à les escalader, qu'on ne prend qu'une idée très imparfaite de pareils objets par la vûe d'un dessein dans lequel on a observé, comme on a tâché de le faire ici, un rapport exact entre toutes leurs dimensions. Une pente représentée sur le papier ne paroît pas roide comme celle qu'on voit de près sur le terrain. Il devient impossible d'escalader une montagne dont l'inclinaison des cotés par rapport à l'horison est de 35 ou 36 degrés, à moins qu'on ne se saisisse aux herbes ou aux arbustes, ou que les rochers dont la montagne est formée ne fournissent comme des marches[4].

[1] Rafael Mandressi, « Le regard scientifique : cultures visuelles des sciences », dans Dominique Pestre (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, t. I, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2015, p. 237-242.
[2] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *op. cit.*, p. cvii.
[3] *Ibid*.
[4] *Ibid*., p. cix.

Ce même avertissement vaut aussi pour la figuration cartographique. Le récit personnel vient combler les vides de la figuration graphique. La description de l'image, pour Bouguer, doit intégrer la narration du déplacement, pour compléter ce qui ne peut être vu par le spectateur imaginaire, ainsi que pour donner à l'image un dynamisme et une sensibilité que seul le récit peut fournir. Bouguer rappelle ainsi son ascension du Cotopaxi pour ajouter : « Je mis environ cinq quarts-d'heure ou un peu plus à monter les 140 ou 150 toises dont nous étions au-dessous du terme de la neige ; & il ne me fallut que 11 minutes pour descendre[1] », exemple frappant de la raideur des pentes des montagnes, que la carte ou l'image ne permettent pas de rendre visible. L'image géographique ne peut donc être véritablement comprise qu'à travers la lecture du récit de voyage, sans lequel elle n'est qu'une version géométrisée d'un espace naturel qui dépasse nécessairement sa seule mesure et représentation. La lecture du récit de voyage doit donc se comprendre comme plurielle et multimodale : il faut lire le récit en ayant un œil sur la carte, et lire la carte en se souvenant du récit. Il faut donc se faire *voyageur* dans la carte, comme les vrais voyageurs qui traversent le territoire en dédoublant leur regard entre la carte et le monde.

Le récit opère une certaine spectacularisation de la carte, tout en se nourrissant des images cartographiques qu'on y adjoint. C'est le cas notamment de la relation du voyage sur l'Amazone de La Condamine. Entre la première publication en 1745 et la seconde en 1749, La Condamine enrichit son récit d'une carte illustrée du Pongo de Manseriche (fig. 26), passage étroit du cours de l'Amazone où le courant s'accélère. Il s'agit d'un des passages les plus saisissants de la *Relation abrégée*, que La Condamine remanie entre les deux éditions pour l'amplifier. L'enrichissement du texte s'accompagne d'un redoublement par l'image. La carte du Pongo cherche à rendre visible le rétrécissement du cours du fleuve et à rendre plus sensible la narration de sa traversée par la notation des minutes sur le cours d'eau. La Condamine y ajoute un plan de son radeau et surtout une illustration de ce passage (fig. 27). L'image est dominée par une voûte obscure créée par les arbres courbés. Au centre, La Condamine, sur son radeau manœuvré par trois silhouettes presque nues, est assis à une table, probablement en train de noter des mesures. Cette illustration, contenue dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, est surchargée d'informations. Elle apparaît alors comme une sorte de tour de force qui cherche à faire tenir tout à la fois la portée scientifique et la dimension plaisante du récit de voyage. Elle prolonge le texte, agit comme une preuve de sa véracité (puisque le Pongo n'est pas seulement décrit et narré, il est aussi *vu* par le lecteur), tout en s'appuyant sur une mise en scène spectaculaire de l'événement et du voyageur, représenté comme un héros scientifique.

[1] *Ibid*., p. cx.

L'autoreprésentation du voyageur en cartographe passe aussi par le récit, dans lequel La Condamine se décrit ainsi :

> En m'engageant à lever la Carte du cours de l'Amazone, je m'étois ménagé une ressource contre l'ennui, auquel une navigation uniforme de plusieurs mois eût pû m'exposer. Il me falloit être journellement dans une attention continuelle, la boussole & la montre à la main, pour observer les changemens de direction du cours du fleuve, & le temps que nous employions d'un détour à l'autre ; pour examiner les différentes largeurs de son lit, & celles des embouchures des rivières qu'il recevoit, l'angle que celles-ci forment en y entrant, la rencontre des isles & leur longueur, & surtout pour mesurer la vîtesse du courant & celle du canot, tantôt en mettant pied à terre, tantôt sur le canot même, par diverses pratiques dont l'explication seroit ici de trop. Tous mes momens étoient remplis : souvent je sondois la profondeur du fleuve, ou je mesurois géométriquement sa largeur et celle des rivières qui viennent s'y joindre ; j'observois la hauteur méridienne du Soleil presque tous les jours à terre avec le Quart-de-cercle, & son amplitude à son lever & à son coucher, quand cela étoit possible : enfin dans tous les lieux où j'ai séjourné, je montois un baromètre, et j'observois sa hauteur à différentes heures[1].

Le voyageur semble d'abord minimiser quelque peu son activité cartographique, apparemment réduite au statut de passe-temps. Mais il ne s'agit là que d'un euphémisme, et La Condamine révèle par la suite les véritables implications de cette occupation. L'ennui et l'inaction sont absentes[2], remplacées par une liste d'activités à réaliser qui se caractérisent par leur multiplicité, leur répétition et le fait qu'elles ne laissent aucun repos au voyageur. Comme celui-ci écrit dans son *Journal du voyage à l'équateur* selon une logique qui vise à montrer que tout le temps du voyage a été passé à travailler, la justification du retour par l'Amazone s'effectue aussi par l'exhibition d'un travail acharné au service de la cartographie du fleuve. L'entreprise cartographique engage tout le corps et l'esprit du voyageur-cartographe, dont l'attention, la vue, l'intellect et les muscles sont constamment sollicités. La fabrique de la carte met en exergue une figure héroïque du cartographe aux prises avec un espace qui doit être parcouru, arpenté, mesuré pour être représentable sous la forme d'une carte. La Condamine exhibe quelque peu la fabrique de la production de sa carte pour se situer au centre de cette entreprise. Le lecteur n'a pas tant accès à la création de la carte, sauf ponctuellement quand le récit s'accompagne de la notation d'une mesure, qu'à la création d'une image du cartographe : ce dernier devient le point nodal qui fonde la légitimité de l'objet et du voyage. Les récits de La Condamine révèlent une difficulté inhérente au récit cartographique, à savoir qu'il se transforme davantage en récit de soi qu'en une mise en récit de l'espace. Cela explique sans doute pourquoi ses prédécesseurs pouvaient être aussi discrets dans la mise en scène de cet aspect de leur voyage, préférant exhiber le résultat final de leur entreprise.

[1] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 423-424.

[2] La Condamine écrivait dans la version de 1745 : « une ressource contre l'inaction que m'eût permis une navigation tranquille, que le défaut de variété dans les objets, même nouveaux, eût pu rendre ennuyeuse. » (*Relation abrégée…*, *op. cit.*, p. 64).

Certaines pratiques cartographiques mêlent activement le dessin et l'écriture, créant des objets graphiques où le texte prend parfois le pas sur l'image et l'espace représenté. Les archives nationales anglaises conservent une version manuscrite de la carte du Marañón de La Condamine à laquelle Neil Safier s'est intéressé (fig. 28)[1]. Cette carte, bien plus grande que celle insérée dans la *Relation abrégée* de La Condamine, avait probablement une fonction d'exposition. Elle est saturée d'informations textuelles qui mêlent l'histoire et l'histoire naturelle de la région représentée, ainsi que des remarques ethnographiques. Le texte est une reprise remaniée du récit de La Condamine, et la plupart des commentaires concernent le quinquina, le fameux lac Marahi ou Parimé, et l'existence supposée des Amazones. Comme l'écrit Neil Safier, cet exemple montre « les limites souples entre la description textuelle et la représentation cartographique[2] », le tout participant à la construction d'une image fabuleuse et rationnelle de l'Amazonie, à la fois mesurée par le cartographe mais toujours propice à la projection d'un imaginaire exotique.

Un autre objet cartographique, lié à la carte amazonienne de La Condamine, mérite aussi d'être interrogé sous cet angle. Il s'agit d'une grande carte manuscrite conservée à la Bibliothèque nationale de France, réalisée en 1763 (fig. 29)[3]. Elle est une reproduction d'un détail de la *Carte du cours du Maragnon*, entièrement consacrée à l'île de Marajó, dont la géographie complexe est encore peu connue au XVIII^e^ siècle et sur laquelle La Condamine s'attarde longuement dans son récit. Il s'agit d'une copie d'un dessin autographe de La Condamine, aussi conservé à la Bibliothèque nationale de France (fig. 30)[4]. Cette carte pouvait être un dessin préparatoire pour la carte définitive de 1745. Mais celle de 1763 devait avoir un autre usage : la colorisation et l'abondance de commentaires textuels permettent d'écarter l'idée qu'il ne s'agirait que d'un manuscrit préparatoire. Peut-être s'agissait-il, comme la carte manuscrite conservée au Royaume-Uni, d'une carte d'exposition. La carte fait apparaître une citation d'un extrait de la *Relation abrégée*, avec la référence exacte[5]. La citation de ce passage rejouerait en quelque sorte la mise en regard entre le texte et la carte telle qu'elle

[1] Neil Safier, « Myths and Measurements », dans Jordana Dym et Kark Offen, *Mapping Latin America*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 2011, p. 107-109. La référence de la carte manuscrite est la suivante : La Condamine, *Carte du cours du Maragnon ou de la grande R^re^ des Amazones…*, 62,5×141,5cm, The National Archives, Kew, MR 1/904.

[2] « [*This map*] *shows the fluid borders between textual description and and cartographic depiction* », *ibid.*, p. 109.

[3] [Auteur inconnu,] *Carte de la côte septentrionale de l'Ile de Marajo depuis Yaraoubi jusqu'à Anajaheba [Anjatuba]*, 1763, 240×940cm, BnF, Paris.

[4] La Condamine, *Route de Mr. de La Condamine le long de la côte Nord de l'île Marajo ou Joannès à l'embouchure de la rivière des Amazones*, date inconnue [la cote indique 1736, ce qui est invraisemblable, La Condamine n'ayant commencé son voyage en Amazonie qu'en 1743], 30×113cm, BnF, Paris.

[5] « Copie du Voyage de la Riviere des Amazones Paris 8^o^ 1745 p. 186 », *ibid.*

se joue dans le livre imprimé. Sans disposer de plus de détails sur les raisons d'existence de cette carte, il est difficile de conjecturer sur l'effet qu'une telle mise en rapport peut produire. On se contentera donc de noter que, comme dans la carte manuscrite du Marañón, la juxtaposition entre le texte et l'image vient brouiller les frontières entre deux types de représentation de l'espace, l'une cartographique et l'autre textuelle, comme si, en définitive, l'une ne pouvait pas se passer de l'autre. La carte est attestée non seulement par l'évidente rigueur de son dessin mais par le récit de son auteur, ici doublement copié. La citation de la *Relation abrégée* invite à « lire » la carte en empruntant le même itinéraire que celui décrit par le voyageur. Dans la carte originelle de La Condamine, et reprise dans celle de 1763, il indique les conditions de mesure de la situation d'Anajatuba qu'il n'avait pas intégré à son récit :

> Anajatuba est, par observation 6 minutes plus Nord que notre mouillage de Yaraouhi à peu près comme il vient par la Suite de mes relevements representés et reduits sur cette Carte, le Mardi 14 Janvier au soir j'y ai observé 25 degrès 30' d'amplitude occase. La pointe Sud et Ouest de Machiana a 2 l. au N. 11 ½^{o} et un degré au dela commence a perte de vue l'Isle Caviana dont on ne voit pas la fin au N. S. 40 ou on la perd de vue, celle ci est plus grande que la 1^{ere}. Il y en a une autre derriere[1].

L'inscription de ce texte rappelle d'autres indications présentes sur la carte : précision si telle mesure a été prise le matin ou le soir, que telle île est en réalité un « banc qui découvre une isle submergée », que l'île des Tortues est « nouvellem[en]t formée ». Tout ceci concourt à faire émerger un point de vue dans la carte, celui du voyageur qui a parcouru cet espace, en a dressé la carte et viendrait nous guider dans sa lecture par l'ajout d'informations que lui seul, comme témoin oculaire des lieux, peut fournir.

La création cartographique manifeste une série de choix dans la figuration et dans ce qu'on considère être la vérité de l'espace représenté. Ainsi, sur la *Carte du cours du Marañón* de La Condamine, on retrouve les noms des affluents selon les toponymes que l'Académicien a décidé d'inscrire, écartant ainsi d'autres hypothèses antérieures. L'Iquiari et le Yurubesh remplacent ainsi le Quiquiari et le Yurubach ou Yurubetis des pères Acuña et Fritz. La Condamine indique une communication entre l'Orénoque et l'Amazone grâce au Rio Negro, mais il ne l'a pas vue de ses propres yeux et il ne l'atteste dans son récit que par des témoignages annexes et postérieurs à son voyage. Cette communication existe indépendamment de sa réalité physique puisqu'elle est inscrite dans celle de La Condamine, dont l'autorité scientifique ne peut pas être contestée au moment de sa présentation, en l'absence de production cartographique officielle du Portugal[2]. La carte du Marañón ne vient pas seulement compléter

[1] *Ibid.*

[2] « Mais comment se fait cette communication de l'Orinoque avec l'Amazone ? Une Carte détaillée de la rivière Noire, que nous aurons quand il plairoit à la Cour de Portugal, pourroit seule nous en instruire exactement. » (La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 450-451).

le récit, elle prend appui sur lui pour fonder sa légitimité. La Condamine s'attarde longuement dans la *Relation abrégée* sur ses conditions de production et notamment sur la détermination de cette communication entre l'Orénoque et l'Amazone, qu'il justifie longuement par le recoupement des témoignages, des cartes antérieures et contemporaines, ainsi que par des récits de jésuites encore sur place à son retour. La carte est présentée comme la synthèse de témoignages fiables et concordants, redoublant et compensant le « j'ai vu » du voyageur par un « ils ont vu » et un « vous voyez ». En outre, La Condamine trace en filigrane la carte de son prédécesseur, le jésuite Fritz, pour faire ressortir les différences notables entre la sienne et une carte qu'il juge fautive. Par contraste, la carte seule opère en quelque sorte sa propre justification, par un tour de force : elle *dit* visuellement la vérité de l'espace représenté et affirme qu'elle est une carte juste et vraisemblable. C'est aussi l'ambiguïté que dit une courte phrase de l'Académicien dans sa relation de voyage : « La petite carte du cours de l'Amazone qui accompagne cette relation suffira pour *fixer l'imagination du lecteur*[1] ». La carte n'aide pas seulement à faire voir ou à mieux voir – ce qui, par ailleurs, n'a peut-être jamais été vu –, elle est un outil pour la représentation mentale (l'imagination), créant dans l'esprit du lecteur une image pérenne.

LE RÉCIT DANS LA CARTE

Les cartes réalisées en-dehors des récits de voyage doivent aussi être comprises sous l'angle du voyage, d'abord parce qu'il n'y a pas de carte sans voyage, cela va sans dire. En outre, l'expression présente dans le dictionnaire de Furetière (« voyager dans les cartes ») s'applique aussi à ces productions cartographiques. La carte a un double objectif viatique : elle se doit d'être utile, pour aider aux voyages réels ; en même temps, elle suscite la rêverie viatique pour qui ne sera jamais à bord d'un bateau pour traverser l'Atlantique. Elle relève donc à la fois de l'indication, pour les futurs voyageurs, et de l'indice, pour les spectateurs sédentaires, dénotant l'exotisme et l'attrait de ces terres éloignées. Il en va par exemple de l'œuvre cartographique d'Herman Moll, notamment de sa carte de l'Amérique du Sud et de celle de la mer des Caraïbes en 1715, qui représente les routes marchandes, les ports et les places fortifiées, et une série d'indications maritimes précieuses pour les navigateurs, ainsi qu'une série d'éléments relevant du fantasme exotique : la carte de l'Amérique du Sud insiste par exemple sur les richesses de ce Nouveau Monde méridional, qui apparaît notamment dans les

[1] La Condamine, « Préface », *Relation abrégée…*, *op. cit.*, p. xiv.

illustrations qui accompagnent ces cartes. Le coin droit de la carte est ainsi consacré à une représentation d'un paysage sud-américain, où l'on aperçoit plusieurs figures stéréotypées d'Américains indigènes, reconnaissables par leurs traits physiques, leurs vêtements et leurs armes. Le sol est jonché de lingots d'or et, dans le fond, deux énormes volcans entrent en éruption. En bas à gauche de la carte apparaît une représentation d'une vue de Potosi, symbole s'il en est de la prospérité de l'Amérique du Sud, accompagnée d'une description qui vante le caractère extraordinaire de la production de métaux précieux. À la représentation cartographique s'adjoint l'imaginaire exotique qui mêle l'étrangeté anthropologique et naturelle au fantasme des richesses inépuisables de l'Amérique.

Si les cartes de d'Anville ou de Deslisle, plus tardives, peuvent apparaître en comparaison bien sobres, elles intègrent tout de même une dimension viatique et narrative dans leur construction. On a déjà évoqué le cas de la carte d'Anville, largement inspirée pour sa partie amazonienne de la carte de La Condamine, et qui a fait évoluer par la suite la version de l'espace guyanais qu'elle montrait, suivant l'évolution du contexte géopolitique. Cette même carte, de 1748, fait apparaître plusieurs éléments qui la rendent comparable aux récits de voyage, dont elle tire une grande partie de ses informations. Un texte introductif, sous les indications d'échelle, explique les délimitations politiques de la région et quelques choix de figuration. Il explique aussi la manière de prononcer les toponymes espagnols et portugais, ce qu'on trouve aussi au début des récits de voyage de Frézier ou de La Condamine. Cette démarche didactique permet d'apprendre à bien lire la carte, pour la rendre claire et intelligible. Il faut *entendre* la carte, dans les deux sens. Dans ce même texte, on apprend qu'une croix symbolise les lieux (villes et missions) qui ont disparu, intégrant à la représentation graphique une certaine dimension temporelle.

La carte de d'Anville ne se limite pas à la figuration des éléments géographiques et des toponymes, elle est aussi un espace d'explication de ce qui ne peut pas être figuré, soit parce qu'il s'agit d'informations qui ne peuvent pas être représentées visuellement, soit parce qu'il n'existe pas d'information tangible pour les faire apparaître sur la carte. Ainsi, les plaines du Venezuela « sont inondées dans la saison des pluies », tel lac au sud de l'Orinoco « pourroit être celui dont autrefois on a parlé sous le nom de *Cassipa* ». Pour la région des Amicouanes en Guyane, il est précisé que le nom signifie « Nation à grandes oreilles », indication qu'on retrouve dans les récits de voyage amazonien, comme la *Relation abrégée*. Au Nord de l'Amazone, sur une zone blanche, on lit : « À cette hauteur regne une chaine de Montagnes » qui, probablement parce qu'elle n'a pas été explorée, ne peut pas être figurée sur la carte comme le sont généralement les autres reliefs. Pour le rio Yutay et le rio Yurua, affluents de l'Amazone,

il est précisé que « [ces] deux riviéres prennent leur source aux environs de Cusco » mais, encore une fois, en l'absence de documentation spécifique à ce sujet, le cours d'eau disparaît dans le blanc de la carte sans atteindre sa source supposée. La carte fait apparaître le commentaire de ses connaissances et de ses propres limites. En Argentine, la « côte [est] déserte et peu connue ». Sous le mot « BRÉSIL » qui s'étend sur un espace blanc, on lit « dont l'intérieur est inconnu en grande partie. » Mais quelques centimètres en-dessous, le cartographe indique : « Dans cette partie du Brésil on remarquera un espace de plus de 50 mil Lieues françoises quarrées, dont les Cartes précédentes ne donnoient aucune connaissance. » (fig. 31) La carte intègre son propre guide de lecture qui permet de faire apparaître les différences avec les cartes précédentes, et donc d'accroître le crédit scientifique de la carte que le spectateur a sous les yeux. La carte est traversée par une série de discours, celui du cartographe commentant sa propre œuvre, ceux des voyageurs qui l'ont précédé, et qui rapportent eux-mêmes d'autres voix : celle des « Indiens », par exemple, qui « rapportent que l'Isle formée par les bras du R. de los Sauces est habitée par des Blancs ». Si la carte ne partage pas l'exotisme clinquant de celles d'Herman Moll, elle produit tout de même un effet d'exotisme, entendu comme une décontextualisation du lieu originel et une recontextualisation dans l'espace de réception[1]. La carte change le contexte de l'espace inscrit, pour le rendre lisible en contexte français : elle rend cet espace bien plus proche, et construit en même temps son caractère étrange. Elle semble aussi inviter à voyager en inscrivant au sein même de la figuration graphique des éléments qui donnent l'illusion de partager une connaissance directe des territoires représentés, comme le ferait le récit de voyage.

Le blanc de la carte se trouve comblé par une saturation d'informations qui disent, paradoxalement, à la fois le manque d'information, ou l'incertitude, et l'accumulation des informations attestées relatives à tel ou tel espace. Le texte explicatif fait apparaître l'absence de connaissance géographique et rassure quant à la poursuite du projet de balisage général du monde américain : il identifie les zones non connues et solidifie les connaissances acquises. Qu'elle soit insérée ou non au récit de voyage, une carte est une forme de narration de l'espace, tant par l'information qu'elle présente que par les choix graphiques qu'elle met en scène. Elle l'est aussi, et peut-être surtout, dans ce qu'elle omet de dire et de montrer. Le blanc de la carte est un problème puisqu'il indique une discontinuité de la connaissance géographique, et finalement le trou du réel dans sa forme la plus inquiétante. Il existe plusieurs réponses à cela : favoriser une version de l'espace (faire apparaître ou disparaître le lac Parimé, imposer la

[1] Jean-François Staszak, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », art. cité, p. 13.

jonction entre le rio Negro et l'Orinoco), combler le blanc par un figuré standardisé (des arbres pour une forêt, des montagnes), ou bien avouer l'absence – toujours temporaire – d'informations, et éventuellement les justifier. La carte de la province de Quito de La Condamine inscrit ainsi sur une zone couverte d'arbre « forests impraticables et inconnues », qu'il faut aussi comprendre comme « impraticables *donc* inconnues ». Le non-dit qu'est le blanc oblige à choisir ce qui est dit de l'espace représenté : il dit un état des connaissances et une manière de figurer ce qui n'est pas connu.

Le voyage dans la carte, celui contenu dans la définition de Furetière, doit prendre alors un autre sens : les cartes suscitent l'étude et la connaissance des lieux, offerts à la vue et à l'esprit du spectateur. Mais cette construction du savoir géographique inclut des éléments qui mettent en récit la carte, c'est-à-dire qu'elle intègre une dynamique temporelle et un commentaire critique sur ce qui est vu. Le savoir géographique est aussi un savoir fait de blancs, qui attestent la vraisemblance de ce qui est montré : savoir qu'un lieu est *encore* inconnu relève aussi de la connaissance.

LA FABRIQUE CARTOGRAPHIQUE

Dans les récits de voyage, la carte n'est jamais seule : elle est mise en regard du corps du texte et inclut parfois le texte en son propre sein. Elle est entourée de textes qui la rendent lisible et compréhensible. En tant qu'objectif du voyage, elle occupe une bonne partie du récit, non seulement comme outil du voyage, mais en tant que produit de celui-ci. Le récit de voyage est aussi, dans ce cas, le récit d'une création cartographique. De la même manière que des voyageurs comme La Condamine ont pu mettre en scène la fabrique du voyage scientifique, forgeant l'illusion narrative de faire entrer leur public dans l'élaboration d'un savoir, les récits de voyage à portée savante (et pas uniquement les plus scientifiques d'entre eux) produisent le récit d'une fabrique cartographique[1]. Celui-ci passe autant par la narration des étapes de la constitution de la carte que par une mise en scène (textuelle et visuelle) de ce savoir en cours de construction, participant tout à la fois de la valeur scientifique de la carte (sa capacité à être reçue et acceptée pour vraie) et de l'héroïsme du cartographe.

[1] Dans un autre contexte, celui de l'Afrique au XIX^e^ siècle, voir l'article d'Isabelle Surun sur la mise en récit de la cartographie, « Espace projeté, espace parcouru. Le terrain des explorations en Afrique (1790-1860) », dans Jean-Marc Besse, Hélène Blais et Isabelle Surun (dir.), *Naissances de la géographie moderne…*, *op. cit.*, p. 111-128.

Si le cas de la carte de l'Amazone de La Condamine apparaît d'emblée comme l'exemple le plus saisissant d'un tel phénomène, et mérite d'être étudié à ce titre, cette relation entre le récit et la carte est visible à des degrés divers dans tous les voyages qui manifestent une ambition cartographique.

La fabrique cartographique prend plusieurs formes et n'est pas aussi détaillée d'un voyage à l'autre. Elle oblige souvent à s'éloigner du voyage à proprement parler, pour exposer au public le processus intellectuel et matériel qu'est la production d'une carte. Il s'agit le plus souvent d'un seul commentaire sur la ou les cartes produites par le voyageur. Le voyageur-cartographe y explique les choix de figuration pour en montrer la raison. Au contraire, ce commentaire peut servir à faire apparaître le caractère conventionnel, voire les doutes du cartographe. La digression cartographique est aussi l'occasion de développer une figure du voyageur comme cartographe et de mettre en œuvre son rôle d'auteur de carte : le récit comme la carte trouvent l'expression de leur véracité dans l'autorité et la crédibilité de celui qui les produit. Frézier use de cette figure d'autorité. Le voyageur, comme on l'a déjà vu, est un lecteur de cartes dont il fait le commentaire pour s'en distinguer. Au retour de son voyage en Amérique du Sud par le détroit de Magellan, Frézier se fait cartographe en détaillant l'évolution de la forme et des connaissances du détroit et de la Terre de Feu. L'étude des cartes est le moment de décider de la vérité ou de la fausseté des représentations spatiales souvent accolées à certains lieux peu connus. Il en va ainsi des « terres Australes qu'on avoit accoutumé de marquer dans les anciennes Cartes, sont de pures chimeres, qu'on a sagement effacé [*sic*] des Cartes nouvelles[1]. » À lire les récits de voyage, le voyageur-cartographe en sait toujours davantage que le cartographe de cabinet, incapable de décider avec précision de l'existence ou de la forme d'un lieu qu'il n'a jamais vu. Continuant sur les terres australes, Frézier précise :

> Mais quoiqu'on ait supprimé ces fausses terres, on a encore remis[2] le Détroit de Brouvers, qui n'est pas moins une imagination que les terres Australes ; car tous les Navires qui ont passé à l'Est de la terre des États, n'ont eu aucune connoissance d'autre terre plus à l'Est soit à vûe de terre, soit au large, où passent presque tous les Vaisseaux qui reviennent de la Mer du Sud ; nous-mêmes nous avons sans doute passé dans ces parages[3].

Il ne s'agit pas de la seule erreur de la carte de De Fer dont parle le voyageur, qui cumule un certain nombre d'imprécisions que le voyage seul permet de rectifier. La critique des cartes antérieures sert à justifier la carte présente, issue de l'examen et du travail *in situ* du voyageur. Cependant, la carte n'est jamais seulement présentée comme le résultat d'un travail de terrain.

[1] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 505
[2] Note de l'auteur : « De Fer Amérique ».
[3] *Ibid.*, p. 505-506.

Si celui-ci sert à donner un poids supérieur à la véracité de l'objet, il n'a de valeur que s'il est complété par l'étude de travaux antérieurs et contemporains qui assurent la concordance des informations. Ainsi l'apport à la connaissance de la Terre de Feu dans les cartes de Frézier tient-il moins de sa propre observation que de sa capacité à étudier, comprendre et compiler des informations déjà existantes mais qui n'avaient jamais bénéficié d'une traduction visuelle visant un public aussi large. Après avoir énuméré les erreurs des nouvelles cartes, Frézier en vient à la sienne :

> Toutes ces considérations m'ont engagé à ramasser des Mémoires pour dresser la carte que je joins ici, dans laquelle on verra deux nouvelles découvertes. L'une est un passage dans la terre de Feu, par où le hazard a fait débouquer du Détroit de Magellan la Tartane *la Ste Barbe*, commandée par Marcand, le 15 Mai de l'année 1713. […] Si j'ai supprimé dans cette Carte des terres imaginaires, j'en ai ajoûté d'effectives par les 51[d] de latitude, ausquelles j'ai donné le nom d'Isles nouvelles, pour avoir été découvertes depuis l'année 1700, la plupart par les Vaisseaux de Saint Malo[1].

Deux « découvertes » géographiques sont mises en évidence : un *nouveau* passage et de *nouvelles* îles. Aucune de ces découvertes n'est de Frézier, qui les tire d'autres voyages, contemporains ou antérieurs. Il les présente pourtant sous sa propre autorité, étant celui qui produit la carte traduisant ces découvertes et atteste leur véracité. En étant inscrites sur la carte, ce passage et ces îles, découverts des autres voyageurs, accèdent au statut de réalité spatiale. La Condamine opère lui aussi une « découverte en géographie » à travers la carte. Ce type de découverte est avant tout un processus de lecture, déconnecté de tout parcours réel du territoire « à découvrir ». La conquête de l'espace est moins une affaire de voyage que de lecture. La Condamine s'attarde dans son voyage en Amazonie sur sa « découverte » de la jonction entre l'Orénoque et l'Amazone. Il n'en a pourtant jamais été le témoin et fonde son affirmation par « le témoignage non suspect d'une Indienne[2] » qui aurait rejoint l'Amazone par l'Orénoque. D'autres témoignages identiques ne viennent à la connaissance de La Condamine qu'à son retour en France :

> Je viens d'apprendre par une lettre écrite du Parà […] que les Portugais du camp volant de la rivière Noire ayant remonté de rivière en rivière, ont rencontré (l'année dernière 1744) le Supérieur des Jésuites des Missions Espagnoles des bords de l'Orinoque, avec lequel les mêmes Portugais sont revenus par le même chemin, & sans débarquer, jusqu'à leur camp de la rivière Noire, qui fait la communication de l'Orinoque avec l'Amazone[3].

Inscrire cette communication sur une carte présentée à l'Académie des sciences relève donc de la gageure ou d'un coup de force. En un sens, la communication entre les deux cours d'eau relève du choix de La Condamine, qui décide de la vérité de cette version de l'espace selon les

[1] *Ibid*., p. 507-509.
[2] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 449.
[3] *Ibid.*

quelques informations qu'il a pu collecter. La relative pauvreté des preuves qu'il apporte oblige à passer des preuves matérielles à l'élucidation du cheminement intellectuel du voyageur-cartographe. La justification qu'il propose n'est pas tant liée aux réalités du territoire parcouru qu'aux conditions d'élaboration du savoir cartographique en général et à la lecture critique des sources passées et présentes.

> La communication de l'Orinoque & de l'Amazone, récemment avérée, peut d'autant plus passer pour une découverte en Géographie, que quoique la jonction de ces deux fleuves soit marquée sans aucune équivoque sur les anciennes Cartes, tous les Géographes modernes l'avoient supprimée dans les nouvelles, comme de concert, & qu'elle étoit traitée de chimérique par ceux qui sembloient devoir être le mieux informez de sa réalité. Les Relations & Mémoires manuscrits des premiers Voyageurs d'Amérique, sur lesquels ces anciennes Cartes ont été dressées, se sont sans doute perdus avec le temps. Si les Géographes, Auteurs de ces Cartes, eussent été plus exacts à citer leurs garants des faits nouveaux ou singuliers, celui-ci tout constant qu'il est, ne seroit pas tombé dans l'oubli, & n'auroit pas enfin passé pour fabuleux. Ce n'est probablement pas la première fois, que les vraisemblances & les conjectures purement plausibles l'ont emporté sur des faits attestez par des Relations de témoins oculaires, & que l'esprit de critique poussé trop loin a fait nier décisivement ce dont il étoit tout au plus permis de douter[1].

Il n'en va pas de même de la découverte en géographie que des découvertes scientifiques en général. Il ne s'agit pas d'une découverte de terres inconnues, à la manière des premiers explorateurs de l'Amérique ; il ne s'agit pas non plus d'une découverte mathématique ou physique. Mais La Condamine semble jouer sur ces deux tableaux : parler de « découverte en géographie » cherche à faire de la géographie une science dans laquelle il est possible de faire des découvertes qui relèvent du « génie » savant (ce que les articles de l'*Encyclopédie* consacrés à cette notion ne prennent pas en compte). En même temps, l'inscription dans un contexte viatique oblige à penser le géographe d'abord comme un explorateur, dans le sens nouveau que ce terme prend progressivement au cours du siècle[2]. En ce sens, La Condamine rejoue en quelque sorte la découverte de l'Amérique, à une autre échelle certes, puisqu'il s'agit de la découverte d'un détail de l'espace américain. Mais contrairement à une vision de la découverte par sérendipité, fruit du hasard et de la chance, celle-ci est plutôt présentée par le voyageur comme une découverte de génie, telle que l'*Encyclopédie* peut la définir comme un processus entièrement intellectuel[3]. Le voyageur-géographe affirme la véracité de sa découverte par sa rationalité, sa vraisemblance et son caractère d'évidence prétendument intrinsèques, mais qui sont des valeurs que le texte seul produit. Cette découverte est dans ce cas une redécouverte de quelque chose qui aurait été déjà connu, puis nié et oublié. Mais il s'agit en définitive d'une découverte presque purement cartographique ou mentale, moins fondée sur des preuves que sur une affirmation d'autorité du voyageur qui utilise à son compte une certaine rhétorique de la

[1] *Ibid.*, p. 450.
[2] Marie-Noëlle Bourguet, « L'explorateur », dans Michel Vovel (dir.), *L'Homme des Lumières*, *op. cit.*
[3] D'Alembert, « Découverte, s. f. (*Philosoph.*) », *Enc.*, t. 4, 1754, p. 705b.

vérité, comme la preuve ou l'argument de vraisemblance, pour soutenir sa version de l'espace. Les éditions de 1745 et de 1749 ne font pas voir pas de modifications profondes du texte, à l'exception d'un changement notable. Les « Relations de témoins oculaires » (*MARS*) qui viennent attester la communication étaient dans l'édition de la Veuve Pissot des « relations de voyages[1] » : le passage de l'un à l'autre pourrait sembler anecdotique, à ceci près que la seconde formulation pourrait laisser la place au doute, un récit de voyage pouvant – c'est l'adage – être trompeur, alors que le témoignage oculaire, constitutif d'une rhétorique de l'autopsie commune aux domaines judiciaire, scientifique et viatique, fonde scientifiquement le propos, quand bien même le témoignage ne serait que de seconde main[2]. Cette « découverte » pourrait tout aussi bien être pensée comme une invention, entendue comme une nouveauté trouvée ou produite par l'esprit. Surtout, elle est une production à la fois textuelle et visuelle : la carte de La Condamine en fait, par l'image, une réalité.

Le commentaire cartographique relève donc de l'exhibition de la vérité sur l'espace présenté et de la valeur d'autorité de celui qui en est le créateur. Ces deux aspects sont inséparables, la valeur de l'homme de sciences étant aussi un des gages de la rigueur des résultats produits. La fabrique cartographique est de ce point de vue aussi le lieu de l'affirmation d'une autorité scientifique et de la paternité de l'objet cartographique. La *Carte de la province de Quito au Pérou* est considérée par La Condamine comme sa véritable œuvre cartographique. Mais elle doit d'abord son origine aux travaux de Pedro Maldonado, mort subitement à Londres en 1748. La Condamine devient le dépositaire de tous ses papiers, dont de nombreux concernent une carte de Quito et de ses environs. La couronne espagnole commande une carte, qui sera la *Carta de la Provincia de Quito y de sus adjacentes* en 1750. Créée dans l'atelier parisien de d'Anville, elle bénéficie des connaissances de Maldonado, qui séjourne deux fois à Paris entre 1746 et 1748[3]. Maldonado étant déjà mort avant la réalisation de cette carte, le cartouche qui l'orne est une épitaphe à sa mémoire. Il existe deux autres versions de la carte de la province de Quito. La Condamine choisit d'en garder une pour lui, et la fait circuler dans des cercles restreints et prestigieux[4]. La dernière est celle qui se trouve dans le *Journal du voyage à*

[1] La Condamine, *Relation abrégée…*, *op. cit.*, p. 122.

[2] Sur l'autopsie, voir Carole Dornier, « Le témoignage et sa critique au 18e siècle », *Dix-huitième siècle*, no 39, 2007, p. 3-22 et « La rhétorique de l'autopsie dans le *Journal de voyage aux Indes orientales* de Robert Challe (1721) », art. cité.

[3] La Condamine, J*ournal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 125-136. Au sujet de la cartographie de la province de Quito et, en particulier, de cette carte, voir Neil Safier, chap. « Correcting Quito », *Measuring the New World…*, *op. cit.*, p. 123-165 et du même, « Ébauches et empires : Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, Pedro Vicente Maldonado et la cartographie de l'Amérique du Sud », dans Isabelle Laboulais-Lesage (dir.), *Les Usages des cartes…*, *op. cit.*, p. 137-147.

[4] Ces deux cartes sont identiques à ceci près que sur la première on peut lire « Sacada à luz por orden y à expensas de su Magestad » (publiée par ordre et aux frais de sa Majesté), alors qu'il est inscrit sur la seconde

l'équateur. Dans le cartouche qui l'accompagne, l'épitaphe a disparu, laissant la place à cette description : « Carte de la province de Quito au Pérou. Dressée sur les *Observations astronomiques*, *Mesures géographiques*, *Journaux de route* et *Mémoires* de M^r^ de La Condamine, et sur ceux de Don Pedro Maldonado. Par M^r^ d'Anville de l'Acad. Impériale de Petersbourg. 1751. » Même si le nom de Maldonado est bien cité, il est écrit dans une taille presque deux fois inférieure à celle utilisée pour celui de La Condamine. La carte est d'abord présentée comme celle de La Condamine. À l'intérieur du journal, celui-ci cherche à mettre en évidence son rôle prédominant dans l'élaboration de la carte, à la fois collaborateur, superviseur, collecteur, et finalement dépositaire du travail de son collègue et ami. Les différentes étapes de la production de cette carte et surtout les différents emplois qu'en a fait La Condamine semblent montrer que ce dernier a cherché à s'approprier un travail qu'il jugeait à même de servir son ambition scientifique[1]. À plusieurs reprises dans le journal, en 1741 et 1742, La Condamine détaille l'élaboration de cette carte. Si l'académicien cite effectivement ses sources et toutes les personnes qui ont collaboré à sa création, il se présente toujours comme ayant un rôle majeur. Même si c'est Maldonado qui réalise la plus grande partie des mesures et des observations nécessaires, La Condamine présente le résultat final comme le fruit d'une étroite collaboration. Par la suite, l'académicien explique dans une note l'élaboration de ce qu'il nomme sa « nouvelle carte[2] », en comparaison de celle qu'il avait envoyée en France en 1736. À la lecture de cette note, on s'aperçoit que le travail de La Condamine se réduit à des observations lors de ses voyages (dans la province d'Esmeraldas, à Guayaquil et surtout dans toutes les provinces traversées lors de sa descente de l'Amazone) et que le reste est emprunté à différentes personnes : Verguin pour la partie centrale, correspondant à la méridienne mesurée, Bouguer, Maldonado surtout, plusieurs jésuites rencontrés, un « habile Pilote françois[3] » et un lieutenant-colonel espagnol. L'académicien a aussi compilé plusieurs cartes pour la côte occidentale. La Condamine annonçait déjà cette manière de travailler dès son récit du voyage sur l'Amazone. Dans la préface de l'édition de 1745, il écrit :

> J'ai joint au Cours de l'Amazone la Topographie de la Province de Quito, prise de la Carte des Triangles de notre Méridienne. J'ai tiré la description des Côtes de la même Province, la route de Quito à Lima & celle de Quito à Popayan, de mes voyages particuliers & de ceux de M. Bouguer. Le reste de la Carte a été extrait de divers Mémoires, Journaux et notes, qui m'ont été communiqués par divers Missionnaires

« Sacada à la luz por D.C.D.L.C. [Don Carlos de La Condamine] ». Voir Neil Safier, *Measuring the New World…*, *op. cit.*, p. 151-152.

[1] *Ibid*., p. 158-162.

[2] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 141.

[3] *Ibid.*, p. 142.

> ou Voyageurs intelligens. M. Danville [d'Anville], Géographe du Roi, dont l'habileté est connue, m'a été d'un grand secours pour rédiger & combiner ces matériaux épars, & en enrichir ma Carte[1].

Le travail cartographique est à la fois viatique et intellectuel, et consiste surtout à chercher une information précise dans la masse des savoirs existants. On en viendrait presque aussi à croire que le bon cartographe est avant tout celui qui sait bien s'entourer, l'intelligence des voyageurs mentionnés et « l'habileté » du géographe du roi rejaillissant sur la qualité de la carte de La Condamine qui, après voir cité toutes ses sources, en vient à parler de la carte comme de sa propriété.

Comme dans le cas de Frézier, la fabrique du savoir cartographique est surtout l'explication d'un processus de compilation plus ou moins justifié par une pratique concrète de l'espace : la carte est une synthèse du voyage et de l'art de la combinaison des informations – qu'on appellerait plutôt aujourd'hui un travail de recherche critique. C'est ce travail intellectuel qui fonde l'origine et la paternité de l'objet. La Condamine fait entrer son public dans la fabrique de la carte en insistant sur la diversité des acteurs engagés et l'aspect composite de sa création, tout en montrant une carte qu'il juge entièrement sienne. Verguin, Bouguer, les pères jésuites et les autres sont – littéralement – effacés de la carte. La Condamine n'était que l'un des hommes de science impliqués dans la création de cette carte, à laquelle il a sans doute beaucoup apporté mais dont il n'était pas le seul père. Celle-ci n'avait pas pour but d'être intégrée à son journal de voyage : il aurait pu, comme Bouguer, ne présenter qu'une carte de la méridienne faisant apparaître les opérations de triangulation. Mais La Condamine a pu, par un concours de circonstances et par l'aura scientifique dont il jouissait à son retour, s'approprier la carte et l'intégrer à son propre récit, celle-ci devenant par la même occasion comme l'illustration et le but du voyage.

Le récit cartographique est double : récit du voyage qui sert à l'élaboration de mesures pour la carte, et commentaire critique sur l'établissement des sources qui participent à la création de cette carte. Faudrait-il en conclure que le voyage n'occupe qu'une place secondaire ou résiduelle dans ce processus ? C'est en effet le cas dans la plupart des récits de voyage à visée cartographique qui, s'ils mettent en évidence les mesures prises au fil des déplacements, ne s'attardent pas vraiment sur la description, et la mise en scène, du travail cartographique. Il faut cependant excepter La Condamine dans son voyage amazonien, dans la mesure où cet excursus ne se justifie que dans la possibilité de fournir une carte fiable de l'Amazonie. Le travail de La Condamine en Amazonie est un travail cartographique, et l'Académicien utilise

[1] La Condamine, « Préface », dans *Relation abrégée…*, *op. cit.*, p. xv-xvi.

ce motif comme un moyen de mettre en valeur ce voyage et sa propre figure. Le récit peut donc se lire comme un révélateur (grossissant) des pratiques des voyageurs-cartographes.

*

La figuration cartographique relève d'une rhétorique propre, et qu'une lecture littéraire de cet objet, visuel et textuel, permet de faire ressortir. Les récits de voyage, s'ils font souvent primer l'ordre du visuel sur celui du verbal, impliquent une mise en mots de la carte qui, malgré son ambition à être un objet scientifique en elle-même, demeure indissociable du texte (récit et discours) auquel elle appartient. Le voyage dans les cartes qu'on trouvait chez Furetière met en jeu la question même de l'accès à une connaissance géographique, entendu que toute figuration cartographique est, dans une certaine mesure, biaisée, lacunaire, voire fictive.

La géographie des voyageurs joue sur des supports différents, ce qui, de manière assez significative, traduit son inquiétude quant à la possibilité de dire l'espace américain. Malgré l'apparente transparence de la carte et l'effort de justification scientifique dont elle fait l'objet, elle n'est jamais un accès direct et clair aux lieux figurés. L'étude des cartes fait encore une fois ressortir l'étrangeté de ces espaces lointains. L'ambition de représentation fait toujours de l'espace un absent. Les formes de cet espace, sa nature et ses impressions sur le voyageur, semblent échapper. Au contraire, les récits de voyage redoublent d'effort pour décrire et cerner ceux qui l'habitent. La géographie des voyageurs ne peut donc pas seulement se comprendre comme une description des formes de l'espace, mais aussi, et sans doute surtout, comme celle de l'étrangeté humaine qui s'y trouve. Alors que les cartes du XVIII^{e} siècle semblent exclure de l'ordre de la figuration les corps humains ou monstrueux, contrairement aux siècles précédents, le discours viatique inclut la description et l'étude de l'altérité anthropologique, indispensable à la compréhension de la géographie américaine.

CHAPITRE VII

LE VOYAGE ET L'ESPACE DE L'AUTRE

Il est impossible de terminer une étude sur la mesure de l'Amérique méridionale et des Caraïbes dans le genre viatique sans poser la question d'une autre mesure, cette fois non mathématisable, ni instrumentale, ni cartographique, mais bel et bien littéraire, se jouant au cœur de l'écriture viatique : la mesure anthropologique. C'est un lieu commun : l'Amérique est un corps, celui de l'allégorie nue qui fait face à Vespucci, et, dans les représentations graphiques du XVI^e^ siècle, l'Amérique se confond avec les corps américains et leur inquiétante étrangeté. Au point qu'on pourrait presque dire que l'Amérique est une question moins géographique qu'anthropologique. Alors que l'espace semble se dérober sous la plume des voyageurs, le discours ethnographique – notamment le fait des missionnaires – a connu une grande fortune depuis les premières explorations du continent[1]. La tendance, au XVIII^e^ siècle, n'est plus vraiment la même : le discours ethnographique se concentre sur l'Amérique du Nord. Les Iroquois et les Hurons, et quelquefois les Caraïbes, peuplent presque à eux seuls la littérature des Lumières. Dès le XVII^e^ siècle, l'association entre Amérique et sauvagerie, pour la partie méridionale et caribéenne du continent, n'a plus de sens, tant le paysage humain a évolué au gré de l'expansion coloniale, des exterminations ethniques et des différentes formes de métissage. L'espace de l'autre des récits de voyage dessine donc une géographie complexe : le monde social est décrit et jugé, et mesuré par rapport à un observateur-voyageur qui, s'il s'extrait parfois de son propre discours, demeure toujours aux prises avec des êtres humains dont l'étrangeté l'oblige à se situer.

Là où la description géographique se définit par sa pauvreté, le genre d'ethnographie présent dans les récits de voyage, soit la description des corps, des mœurs, des habits et des pratiques de tous les êtres composant le paysage humain, est au contraire foisonnant, suscitant

[1] Voir Claude Blanckaert, *Naissance de l'ethnologie ? Anthropologie et missions en Amérique, XVI^e^-XVIII^e^ siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1985.

un discours parfois inextinguible, caractéristique de l'ardente curiosité que ce sujet continue d'alimenter. L'exotisme des Lumières est avant tout individualisé, se manifestant par des objets singuliers qui, par métonymie, disent l'ailleurs et l'étrangeté : il en va ainsi presque de même des plantes, des animaux et des êtres humains, tous ponctuellement décrits et composant, par juxtaposition et accumulation, un paysage exotique *lisible* par le public français. Lisible, parce que reconnaissable : le discours proto-ethnographique[1] est en effet au cœur des représentations de l'Amérique dès les débuts de la conquête.

Dans son essai sur le rapport entre l'oralité et l'écriture dans le voyage de Jean de Léry, Michel de Certeau s'intéressait à la dimension érotique du corps des indigènes dans le regard du voyageur, qui finit par construire le « sauvage comme *corps de plaisir*[2] ». L'espace de l'autre[3] est avant tout un espace intellectuel, créé à partir de la situation de l'autre (sauvage) face au voyageur, où le monde oral est traduit par l'écriture. Dans l'essai de Michel de Certeau, il s'agit moins d'une géographie de l'autre américain que d'une approche spatialisée du rapport à l'autre. Au cœur de ce rapport se trouve le langage, oral ou écrit, et surtout le passage de l'un à l'autre, mimétique d'autres passages et d'autres schèmes : de la nature à la culture, de la sauvagerie à la civilisation, de l'autre au même, de l'intérieur à l'extérieur.

Dans le texte de Michel de Certeau, l'« espace de l'autre » est une métaphore qui permet de penser la situation du voyageur par rapport aux indigènes qu'il observe et dont il cherche à transcrire la parole et le corps. Cette utilisation métaphorique de la notion d'espace revient régulièrement pour évoquer le rapport à l'autre dans les récits de voyage. Mary Louise Pratt a forgé la notion de « zone de contact », qu'elle définit comme « l'espace des rencontres coloniales, l'espace au sein duquel des peuples historiquement et géographiquement séparés entrent en contact les uns avec les autres et établissent des relations continues, impliquant en général des conditions de coercition, d'inégalité radicale et de conflit insoluble[4]. » Choisissant le terme de « contact » plutôt que celui de « frontière coloniale », elle cherche à faire comprendre les mécanismes sociaux qui se jouent au sein du monde colonial, et insiste sur « les

[1] Je reviendrai plus bas sur ce terme, et les conclusions proprement spatiales qu'on peut en tirer.

[2] Michel de Certeau, « Ethno-graphie. L'oralité, ou l'espace de l'autre : Léry », dans *L'Écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 269, c'est l'auteur qui souligne.

[3] Si la référence lacanienne est sans doute présente en arrière-plan de la pensée de Michel de Certeau (l'idée du grand autre chez Lacan prenant chez Certeau un tour fondamentalement mystique), j'utiliserai quant à moi le terme « autre » par commodité et moins dans un sens psychanalytique qu'anthropologique, tel qu'il est couramment utilisé dans les études viatiques. Sur l'essai de Michel de Certeau, voir Frank Lestringant « Corps mystique, corps sauvage. Michel de Certeau, lecteur de Jean de Léry », dans *Jean de Léry ou l'invention du sauvage. Essai sur l'Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 287-296.

[4] « […] the space of colonial encounters, the space in which peoples geographically and historically separated come into contact with each other and establish ongoing relations, usually involving conditions of coercion, radical inequality, and intractable conflict. » (Mary Louise Pratt, *Imperial eyes…*, *op. cit.*, p. 8).

dimensions interactives, improvisées, des rencontres impériales[1] ». Richard White évoque quant à lui, dans son étude ethno-historique sur les relations entre colons et indigènes dans la région des Grands Lacs, l'idée d'un *middle ground*[2] que Gilles Havard définit comme « un lieu d'interaction et d'adaptation entre des individus de cultures diverses qui établissent un système de compréhension mutuelle[3] ».

Zones, frontières, lieux, terrains : le lexique historique et ethnographique cherche dans le vocabulaire géographique de quoi modéliser et penser les rapports sociaux entre groupes et individus. Mais dans ce recours à la géographie, il semblerait parfois que seule l'image compte, en tant que schème de pensée. Les différents travaux cités, s'ils énoncent un modèle spatial pour penser les rapports sociaux, ne rendent pas vraiment compte d'une géographie de l'altérité et de sa rencontre.

Le discours sur l'altérité est une constante de l'étude des récits de voyage et de leurs avatars fictionnels (contes et romans, récits utopiques, dialogues philosophiques…)[4]. La littérature de l'époque moderne est traversée par la question de l'autre, qui trouve une expression particulière au XVIII^e^ siècle avec l'émergence d'un discours réflexif critique et la formalisation progressive d'une science de l'homme. « Barbares », « Indiens », « sauvages », *homo silvestris*, métis et mulâtres peuplent les interrogations anthropologiques des Lumières. Dans le *Discours sur l'inégalité*, Rousseau exprimait le souhait de faire de la connaissance de l'humanité le cœur de l'entreprise viatique. Cet objectif nécessite donc des voyageurs-philosophes capables, outre de collecter des pierres ou des plantes, de découvrir et d'observer l'intégralité des peuples extra-européens pour en connaître les mœurs et les caractéristiques. Une double finalité se fait jour : dresser la nomenclature de l'humanité et définir les frontières entre l'humain et le non-humain[5].

---

[1] « […] the interactive, improvisational dimensions of imperial encounters » (*ibid.*)

[2] Richard White, *The Middle Ground. Indians, Empires and Republics in the Great Lakes region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

[3] Gilles Havard, « Le rire des jésuites. Une archéologie du mimétisme dans la rencontre franco-américaine (XVII^e^-XVIII^e^ siècle) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 62, n^o^ 3, 2007, p. 542.

[4] Outre les quelques exemples que j'ai mentionnés dans la première partie (les épisodes américains de *Candide* et de *Cleveland*, les *Lettres d'une Péruvienne*, *Alzire*, et le nouveau genre épique), l'autre américain demeure avant tout au XVIII^e^ siècle, dans la littérature non-viatique, le « Sauvage » du Nord, chez Lahontan ou Voltaire. Voir Gordon Sayre, *Les Sauvages Américains. Representations of Native Americans in French and English Colonial Literature*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997. Pour des études de cas plus précises : René Pomeau, « Un "bon sauvage" voltairien : l'Ingénu », *Studi di Letteratura Francese*, vol. 7, 1981, p. 58-73 ; Marie-Christine Pioffet, « Adario et Antoine : figures emblématiques de la Huronie des Lumières ? », *Dix-huitième siècle*, n^o^ 52, 2020, p. 119-138. Il ne faut pas oublier, même si ce n'est pas mon propos ici, toute la littérature qui, de Montesquieu à Diderot, intègre des figures de l'autre dans des dispositifs fictionnels.

[5] Rousseau invite ainsi à lancer une expédition « pour y étudier, non toujours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les mœurs, et qui, après tant de siècles employés à mesurer et considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connaître les habitants. » Il s'exclame aussi contre l'indigence des connaissances anthropologiques : « toute la terre est couverte de nations dont nous ne connaissons que les noms, et nous nous

L'importance anthropologique du récit de voyage n'est plus à démontrer. Qu'il traduise un point de vue, qu'il développe un discours sur l'humanité, ou qu'il mette en scène des rencontres entre les cultures, le genre viatique se prête décidément bien à une lecture toute anthropologique. Celle-ci ne se cantonne pas seulement aux récits des missionnaires jésuites envoyés en Amérique du Sud qui, bien qu'ils soient bel et bien en contact direct avec les peuples autochtones et qu'ils en acquièrent une connaissance inégalable jusqu'à leur expulsion en 1767, ne sont pas les seuls à vivre la rencontre avec l'autre américain. Si la critique historique, anthropologique et littéraire s'est surtout intéressée à la question de la rencontre avec les indigènes, et aux savoirs progressivement construits à leur sujet, il ne faut pas oublier que l'Amérique du Sud et les Caraïbes du XVIII^e^ siècle forment un monde social bien plus composite. La colonisation, le métissage, la traite négrière, les déplacements internes de populations, ont radicalement transfiguré le paysage social et ethnique de ces lieux. L'autre américain n'est donc pas seulement « l'Indien » : il s'agit tout aussi bien des Espagnols immigrés ou envoyés, des *Criollos*, des noirs esclaves, et de tous les métis et mulâtres qui peuplent les Amériques ibériques et caribéennes. La question de la race telle qu'elle se développe au XVIII^e^ siècle est donc cruciale pour comprendre le rapport des voyageurs aux autres dans toute leur diversité.

Michèle Duchet distingue, dans *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, l'anthropologie des récits de voyage, qualifiée d'« information », et celle des philosophes des Lumières, de Buffon à Diderot. Les récits de voyage, comme les mémoires administratifs et coloniaux, sont considérés comme une somme d'informations avec laquelle les gens de Lettres du XVIII^e^ siècle composent. Michèle Duchet s'intéresse donc davantage à ce que disent ces récits de voyage, aux descriptions qu'ils contiennent, aux jugements qu'ils énoncent et à la manière dont ils ont été lus, et moins aux pratiques textuelles qu'ils utilisent. Il me semble cependant devoir procéder différemment, et ne pas partir du principe que l'anthropologie naissante des Lumières ne se trouve qu'à l'intérieur des grandes œuvres philosophiques et scientifiques, ce qui permettrait de sortir les récits de voyage du statut de donnée brute que les Philosophes seraient venus analyser, comparer et critique. Le genre viatique fait émerger, si ce n'est un discours anthropologique cohérent et déjà formé, du moins une relation anthropologique qui

mêlons de juger le genre humain ! » Les nouveaux voyageurs-philosophes qu'il appelle de ses vœux, à l'instar des voyages de La Condamine ou de Chardin, permettront d'atteindre une connaissance anthropologique certaine : « Je dis que quand de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme, et d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire ». (Rousseau, *Discours sur l'origine…*, *op. cit.*, p. 209-210).

relie le voyageur, l'espace du voyage et les êtres humains rencontrés et décrits. En ce sens, le récit viatique donne autant à lire une ethnographie des autres que du voyageur même[1].

Il ne s'agira pas de faire un point sur les connaissances anthropologiques sur l'Amérique du Sud et les Caraïbes au siècle des Lumières, ni de voir comment émerge dans les textes une science de l'Homme : de nombreuses études historiques, anthropologiques et philosophiques s'y sont déjà attelées en proposant des analyses et des perspectives aussi complètes que fécondes[2]. La plupart des recherches littéraires sur la question de l'altérité au XVIII^e^ siècle se sont intéressées à la manière dont la parole des non-Européens est intégrée aux dispositifs viatique et fictionnel, tantôt pour mettre en scène l'altérité de l'autre (« Sauvage » ou « Nègre »), tantôt pour utiliser cette parole au service d'un discours philosophique critique[3]. En revanche, étudier de quelle manière le texte du récit de voyage présente, organise, met en scène et pense la relation à l'autre américain est nécessaire pour comprendre la géographie des voyages qui se construit au sein même des textes. On s'intéressera donc moins au discours anthropologique *per se* qu'à ses liens aux représentations spatiales. L'espace du voyage est nécessairement un monde habité, cela va de soi, mais l'écriture du rapport aux (différents) êtres humains, quant à elle, met en scène autant un savoir qu'un point de vue, nécessairement situé ; et elle repose sur des stratégies d'écriture qui façonnent cet autre selon des impératifs d'ordre imaginaire ou idéologique. La question anthropologique à l'intérieur des récits de voyage est une question géographique : l'espace est présent par rapport à ceux qui le peuplent, l'habitent ou le parcourent ; le discours ethnographique (dans son acception la plus courante d'écriture ou description de la différence culturelle) se nourrit de schèmes spatiaux et se pense dans la continuité de la description géographique. En retour, cette écriture pose une question spatiale fondamentale, celle de la distance et du point de vue, dans la mesure où le texte proto-

[1] Ou, comme l'écrivent Grégoire Holtz et Vincent Masse : « le témoignage est autant la production d'un savoir sur une culture autre qu'une introspection ou un révélateur, au sens chimique, des normes et des valeurs qui structurent notre appartenance à une même culture. » (« Étudier les récits de voyage : bilan, questionnements, enjeux », *Arborescence*, n° 2, 2012, p. 13).

[2] Outre les ouvrages fondateurs de Michèle Duchet (*Anthropologie et histoire…*, *op. cit.* et *Le Partage des savoirs…*, *op. cit.*), on citera en particulier : Giuliano Gliozzi, *Adam et le nouveau monde : la naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale des généalogies bibliques aux théories raciales, 1500-1700* [1977], trad. A. Estève et P. Gabellone, Lecques, Théétète, 2000 ; Claude Blanckaert, *Naissance de l'ethnologie…*, *op. cit.* ; Jean-Frédéric Schaub et Silvia Sebastiani, *Race et histoire dans les sociétés occidentales : XV^e^-XVIII^e^ siècle*, Paris, Albin Michel, 2021.

[3] À ce sujet, voir : Grégoire Holtz et Isabelle Moreau, « De l'Indien au philosophe : (Les seuils de) captation d'une parole étrangère », dans Grégoire Holtz et Isabelle Moreau (dir.), *« Parler librement ». La liberté de parole au tournant du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle*, Lyon, ENS Éditions, 2005, p. 63-102 ; Audrey Guitton, *L'autre lointain en dialogue : la quête de la voix idéale au siècle des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2012 ; Françoise Le Borgne, « "Prendre langue" auprès des sauvages : les enjeux de la parole amérindienne dans l'œuvre du baron de Lahontan (1702-1703) », dans Nathalie Vuillemin et Thomas Wien (dir.), *Penser l'Amérique…*, *op. cit.*, p. 83-103 ; David Diop, *Rhétorique nègre au XVIII^e^ siècle : des récits de voyage à la littérature abolitionniste*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

ethnographique tel qu'il se construit dans les récits de voyage produit une mise en scène de celui qui regarde et écrit sa rencontre avec l'autre. L'étrangeté du récit de voyage ne se présente jamais comme une relation à sens unique, elle implique au contraire la nécessité pour le voyageur de *se situer* autant de manière morale que spatiale.

Il est nécessaire de distinguer deux modalités d'insertion de l'autre américain dans le récit de voyage : d'une part les discours sur l'autre, son inscription dans la logique descriptive de ce type de récit, et d'autre part son insertion dans la narration sous l'angle d'un double mouvement de rencontre et de (mise à) distance. En creux, c'est la position du sujet viatique qui est donnée à lire : étranger dans un monde étranger, il met en scène la distance aussi bien spatiale qu'anthropologique qui le sépare de ce monde dans lequel il se trouve et qu'il cherche à restituer.

L'ESPACE DE L'AUTRE

DISCOURS GÉOGRAPHIQUE ET DESCRIPTION ETHNOGRAPHIQUE

Si la description sociale est constitutive du discours géographique, elle n'apparaît jamais aussi clairement chez les voyageurs, qui peinent parfois à lui trouver une place adéquate selon l'ordre, la cohérence et les objectifs du récit. Dans la préface de son journal, La Condamine détaille avec précision le plan qu'il avait originellement prévu pour son ouvrage, et qu'il a abandonné pour lui préférer la double publication du journal chronologique et des tables de mesures. Comme son collègue et désormais ennemi Bouguer, il avait prévu de consacrer une grande partie de la première partie de son livre, dédiée au récit de son voyage, à une description ethnographique. Mais au même moment où l'Académicien expose ce que cette partie aurait pu être, il donne à comprendre l'impossibilité d'une telle tâche, du moins pour lui et selon l'ambition qui était la sienne :

> Tout mon embarras étoit de savoir quelles bornes je devois me prescrire ; si la gravité du titre, & la nature des matières qu'il annonce ordinairement, ne m'interdiroient pas ces détails purement amusans, que le plus grand nombre des lecteurs recherchent ; & jusqu'où il me seroit permis de m'étendre sur les mœurs & coutumes des peuples policés ou sauvages du vaste continent de l'Amérique méridionale, que j'ai traversé en divers sens ; tantôt du nord au sud, de *Quito* à *Lima* ; tantôt de l'ouest à l'est, des côtes de la mer du sud aux frontières de la Guiane & du Bresil[1].

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. vi.

La description ethnographique est recherchée par le public, souvent avide de détails exotiques, et représente pour l'Académicien une tâche presque impossible tant l'ampleur du voyage démultiplie les possibilités de décrire l'intégralité des peuples rencontrés. La Condamine souhaitait au départ suivre un canevas traditionnel des récits de voyage, qui intègrent tous un moment descriptif, tantôt assimilé au reste du récit, tantôt distingué du reste et développé dans une partie distincte. Quoi qu'il en soit, l'ambition ethnographique fait partie des attentes de la description géographique, peut-être davantage que la description des lieux mêmes. Le lieu ne se conçoit jamais indépendamment de ceux qui l'habitent et – c'est d'autant plus vrai dans le cas de l'Amérique – qui l'ont habité. Bouguer exprime plus ou moins la même inquiétude que son collègue au moment d'ouvrir le chapitre qu'il consacre à la description des habitants du Pérou : « Si le pays peut offrir tant de singularités physiques, les mœurs & les coutumes des peuples ne seroient pas moins capables d'attirer notre attention, & pourroient donner matière à un très-long récit[1]. » La description ethnographique est à la fois incontournable et possiblement infinie, que l'Académicien décide pourtant de traiter de la manière la plus synthétique possible.

La description des peuples rencontrés pendant le voyage relève d'une gageure : elle est bien plus ardue que le reste des descriptions et demande un œil bien plus averti que pour les descriptions géographiques et celles d'histoire naturelle, qui exigent déjà, comme on a pu le voir, une adaptation du voyageur au Nouveau monde. À l'ouverture de son récit, Frézier explique la nature de son ouvrage en précisant qu'il s'agit d'observations relatives à la navigation, de descriptions d'histoire naturelle, et enfin de « Recherches exactes sur le Commerce, sur les Forces, sur le Gouvernement, & les mœurs des Espagnols-Créoles & des Naturels du Pays, dont j'ai parlé avec tout le respect que je dois à la Vérité[2]. » Ce dernier aspect du récit de voyage ne relève donc pas vraiment de la description puisqu'il ne s'agit pas de restituer tels quels des phénomènes naturels. La « recherche » sur la société péruvienne est sans doute à comprendre par rapport à la mission d'espionnage dont est chargé le voyageur : il lui faut enquêter sur le pouvoir militaire et l'organisation politique de la colonie espagnole pour jauger ses capacités à se défendre en cas d'attaque. La *recherche* appartient au vocabulaire judiciaire, et se comprend d'abord, en ce début de XVIII^e^ siècle, comme une perquisition. Le voyageur n'est pas seulement un descripteur, il se doit de percer à jour les rouages d'une société au même titre qu'il tente de comprendre son environnement, aussi naturel que social. C'est ainsi qu'il faut comprendre la « recherche » de Frézier, dont l'ambition d'espionnage implique une

[1] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xcviii.
[2] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…, op. cit.*, t. I, p. vi-vii.

volonté de découverte d'une société encore méconnue. Girod-Chantrans, arrivé à Saint-Domingue, ne dit pas autre chose de son projet d'observation des plantations :

> Avec quel intérêt je vais observer tous les objets qui m'environnent ! Indépendamment des productions du pays & de leur culture, le gouvernement des nègres, comme une machine curieuse toujours montée, se présentera sans cesse à mes regards. Le vrai caractere de leurs maîtres ne pourra m'échapper ; & le climat, dont j'observe les élémens chaque jour, fournira aussi par la suite à mes réflexions[1].

L'observation épouse toutes les facettes de l'espace du voyage et arrive, dans un effet d'anticipation, à percer les mystères d'une société et à s'en rendre maître. L'enquête du voyageur est avant tout une recherche de la vérité d'une société qui constitue son monde, bien plus, semble-t-il, que l'environnement naturel. Pour autant, l'introduction de la description sociale à l'intérieur du récit ne semble pas aller de soi. Ouvrant un chapitre sur les « Mœurs des Espagnols du Pérou », Frézier indique : « Avant que de quitter le Perou, il est bon de dire quelque chose de ce que j'ai pû remarquer des mœurs des Espagnols-Creoles de ce Païs[2]. » La recherche laisse place à la remarque, s'écartant ainsi considérablement du projet descriptif du voyageur, et ces remarques sont introduites comme des notations surnuméraires, qui ne trouvent pas de place dans l'ordre du récit mais doivent être communiquées au lecteur pour l'intérêt qu'elles représentent.

Si le paysage américain ne semble pas être au cœur des préoccupations des voyageurs français, la question des peuples qui habitent ce paysage apparaît au contraire comme une interrogation perpétuelle. Frézier, dans l'introduction de son récit, fait état de sa déception quant aux richesses historiques qu'il n'a pas vues au Pérou, pays qui, si l'on suit les descriptions de Garcilaso et, avant lui, des premiers *conquistadores*, devait être rempli d'ouvrages prodigieux. Ce qu'il en reste ne constitue en rien une invitation au voyage :

> Le reste des chemins & aqueducs, dont on parle, ne sont pas assez rares pour engager un Curieux à traverser un pays plein de deserts & desagréable par lui-même, & par le peu de commoditez qu'on y trouve pour voyager ; il ne reste donc d'interessant que les mœurs des Habitans, & ce que la Nature y produit de rare, particulierement l'or & l'argent […][3].

Frézier tente peut-être de se dédouaner : annoncer que l'arrière-pays péruvien n'a aucun intérêt pour le voyageur peut se lire comme une manière de justifier les limites de son propre voyage, transformant en une vérité générale ce qui pourrait apparaître comme un manque. L'absence de curiosité pour un voyage inédit se voit palliée par le commentaire sur les traits rares de

[1] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 116.
[2] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…, op. cit.*, t. II, p. 417.
[3] *Ibid.*, t. I, p. xvi.

l'Amérique, qui met au même plan ses habitants et ses richesses naturelles – certes rares et curieux, mais au demeurant toujours des lieux communs du voyage en Amérique.

L'information sur la population américaine prend des formes très différentes selon l'ambition du récit de voyage. La Condamine et Feuillée, par exemple, n'intègrent quasiment jamais à la description géographique de considérations sociales (sauf, dans le cas de ce dernier, dans le dénombrement des congrégations religieuses). Bouguer y dédie une partie à part de sa relation de voyage. Frézier et Bougainville, suivant les ordres qui leur ont été donnés, s'y attardent au contraire beaucoup. Labat parle le plus souvent des « Nègres » quand il s'agit de traiter de l'économie sucrière, dédie quelques pages à la description ethnographique des « Sauvages », et à la christianisation des esclaves[1]. Le journal de Feuillée fait apparaître les « Indiens » et autres non-Blancs sous l'angle de la curiosité. Leur inscription dans le texte est un prétexte au développement d'une scène, d'une anecdote ou d'une description curieuses ou plaisantes. Ainsi en va-t-il de l'anecdote de cette « harpie » indigène, enragée contre le prêtre parce que ce dernier avait eu le malheur de l'appeler « pauvre femme[2] » ; de cet « Indien » malade, hôte d'un ver parasite d'une taille étonnante[3] ; de la « Negresse criole » enceinte de seize mois[4], ou encore de ce nourrisson monstrueux dont Feuillée donne la description et l'image, précisant qu'il s'agit bien d'un enfant de parents indigènes[5]. Quand leur présence n'est pas estompée par l'emploi générique (« un Indien »), voire effacée, l'intégration des indigènes au récit, et non seulement la description des corps et des mœurs, semble le plus souvent servir un autre objectif. Feuillée ne parle jamais des « Indiens » pour eux-mêmes mais selon l'idée que ce qu'ils permettent de décrire ou raconter saura plaire et instruire son public. Le discours sur l'altérité chez Feuillée n'est jamais très loin d'une forme de tératologie, l'« Indien » et le « Nègre » relevant souvent du monstre ou de l'objet de curiosité à exhiber. La question ethnographique n'est donc pas l'occasion de développer une connaissance sur la géographie américaine, mais de déployer un discours qui allie curiosité et merveilles naturelles[6].

Dans le cas de Frézier et de Bougainville, les informations relatives à la population apparaissent à l'arrivée dans un lieu nouveau : la description de la forme d'une ville ou d'un

[1] Sur Labat en particulier, voir David Diop, « La représentation des Noirs chez le père Labat. Misogynie, mercantilisme et préjugés nobiliaires », dans Karine Bénac-Giroux (dir.), *Poétique et Politique de l'altérité. Colonialisme, esclavagisme, exotisme (XVIII^e^-XXI^e^ siècles)*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 61-76.

[2] Pour les deux dernières citations : Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 387.

[3] *Ibid.*, p. 421-422.

[4] *Ibid.*, p. 492.

[5] *Ibid.*, p. 485-486.

[6] En ce sens, exotisme géographique et exotisme corporel sont liés. Voir Lorraine Daston et Katharine Park, *Wonders of the Order of Nature, 1150-1750*, New York, Zone Books, 1998, p. 173-214.

port et sa situation s'accompagnent d'informations plus ou moins détaillées sur sa population, et notamment sur sa composition ethnique. Arrivé à Lima, Frézier précise :

> Le nombre des familles Espagnoles de Lima peut monter à huit ou neuf mille Blancs, le reste n'est que de Metices, Mulâtres, Noirs, & quelques Indiens, quoiqu'en tout il y ait près de 25 à 28 000 âmes, compris les Moines & les Religieuses, qui occupent au moins un quart de la Ville[1].

Ce relevé assez confus permet tout de même, après retranchement du nombre démesuré de religieux, de comprendre qu'il y a une dizaine de milliers de non-Blancs à Lima au moment du voyage de Frézier. Mais le voyageur ne précise jamais la source de ses connaissances démographiques : si on se doute bien qu'il n'a pas dénombré lui-même tous les habitants de Lima, il demeure le seul garant de la véracité de ses chiffres, n'ayant pas pris la peine de préciser son informateur. L'information démographique jaillit du récit le plus souvent comme si elle s'offrait aux yeux du voyageur, pour la rendre présente à son public. La classification ethnique de la population sud-américaine relève du *topos* géographique et viatique. Bougainville, dans sa description de Buenos Aires, ne fait pas autre chose : le nombre des habitants de cette ville est complété par la mention des « blancs, nègres et métis » qui la composent, sans en donner cependant le détail. Bougainville associe à presque toute la description géographique la mention de la composition ethnique et des pratiques sociales qui forment la connaissance précise de la ville. Il s'attarde ainsi sur la place des femmes dans la vie religieuse, et surtout sur la « confrérie de nègres » fondée par les Jésuites :

> Le jour de leur fête ils élisent deux Rois, dont l'un représente le Roi d'Espagne, l'autre celui de Portugal, & chaque roi se choisit une reine. Deux bandes, armées & bien vêtues, forment à la suite des Rois une procession, laquelle marche avec croix, bannieres & instrumens. On chante, on danse, on figure des combats d'un parti à l'autre, & on récite des litanies. La fête dure depuis le matin jusqu'au soir, & le spectacle en est assez agréable[2].

Bougainville donne une idée de la curiosité sociale de cette ville, qui s'associe avec les curiosités naturelles qui caractérisent les alentours de Buenos Aires : l'agréable domine la description des lieux, qu'il s'agisse du climat ou des fruits de la terre, tout comme les habitants qui s'y trouvent. Mais il en vient par la suite à évoquer les « *Indios bravos* » nomades qui peuplent toujours la région de la Plata, pour en décrire les corps, les usages et le danger qu'ils représentent. La description géographique intègre les indigènes dans la mesure où ils appartiennent au paysage humain, mais surtout parce qu'ils sont une présence indésirable. Une des rares fois que Feuillée fait émerger la question des « Indiens » dans une description

[1] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…, op. cit.*, t. II, p. 379.
[2] Bougainville, *Voyage autour du monde…*, *op. cit.*, p. 35.

géographique, c'est pour signifier le danger qu'ils représentent. Ainsi en va-t-il de sa description de La Concepción au Chili :

> Les ruës semblables à toutes celles des autres Villes du nouveau Monde, sont tirées au cordeau, les maisons, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, sont presque toutes bâties en quarrez longs de terre, appellez *Tapias* par les gens du pays. Elles n'ont qu'un seul étage, sont couvertes de thuilles à la maniere des maisons de Provence, & sont vastes ; mais la plûpart mal meublées, ces peuples se ressentant encore des mauvais traitemens qu'ils ont reçus des Indiens, ennemis mortels des Espagnols, qui ont pillé & brûlé trois ou quatre fois cette Ville[1].

La configuration des habitations s'explique par les multiples raids des peuples encore en guerre contre la colonie espagnole. Dans ce cas comme chez Bougainville, l'information n'est jamais contextualisée et semble apparaître comme une vérité issue de l'observation des voyageurs, alors qu'il est plus que probable que ces derniers ne fassent que reprendre des informations transmises par les Espagnols ou les *Criollos* rencontrés lors de leur présence dans ces villes, qui restent leurs principaux interlocuteurs.

Le cas de Girod-Chantrans est assez différent. Dans les années 1780, il offre une lecture résolument critique du monde des plantations esclavagistes. S'il adopte lui aussi une écriture descriptive, il peint en outre un paysage humain profondément marqué par l'horreur de la condition des Noirs. En témoigne ce passage dans lequel il décrit, au début de la sixième lettre de son voyage, l'organisation d'une plantation :

> On compte plus de vingt sucreries dans la petite plaine que j'habite : du matin au soir, & même pendant la nuit, on y entend un certain frémissement lugubre produit par le bruit confus des moulins à cannes, joint à celui des voitures qui charient les récoltes, augmenté de tems en tems par les coups de fouet que l'on frappe indistinctement sur les animaux & sur les nègres[2].

Au lieu d'énumérer les personnes, les fonctions et l'ordre qui règne dans la plantation, comme le font la plupart des ouvrages de description des Antilles, Girod-Chantrans ouvre sa lettre par la description d'un paysage sonore où s'entend la plainte, plaçant d'emblée la description qui suit sous le mauvais augure du « frémissement lugubre » qui traverser la plaine. L'espace insulaire est d'abord, c'est le fil qui parcourt le voyage de Girod-Chantrans, le lieu de l'esclavage, qui informe tout le discours géographique et l'appréhension sensible de l'île.

Dans la plupart des cas, l'« Indien » est l'objet d'une pause descriptive, au même titre que la faune, la flore et les particularités chorographiques. Il faut tout de même noter une évolution par rapport aux ouvrages du XVI^e^ siècle : l'« Indien » seul n'est plus le cœur de la description. S'il conserve une place de choix dans les récits de voyage, ces derniers ouvrent la compréhension de l'espace social américain aux Créoles, aux Métis et, surtout dans les colonies

[1] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 545.
[2] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 139.

antillaises, aux Noirs esclaves. Certes, comme dans le roman de Françoise de Graffigny, dire « Péruviens » et « Américains » revient encore au XVIII[e] siècle à désigner les indigènes américains, et non les descendants des colons, même si dans les récits de voyage on parlera davantage des « anciens Péruviens ». Les gentilés ne sont plus transparents et doivent être associés à des termes plus précis. Il ne s'agit plus seulement de décrire les « Indiens », mais de décrire l'ensemble des « habitans » de l'Amérique, comme le précise le plan de l'ouvrage de Bouguer qui commence la cinquième partie de sa « Relation abrégée » par les « bonnes qualités des Espagnols Amériquains » puis celles « des Indiens qui vivent en bas au dehors de la Cordelière », distinguant ensuite les différents types d' « Indiens » selon leur physionomie et leur lieu, pour enfin en venir aux Métis et à des considérations générales sur le progrès des arts et les anciens monuments incas.

Le regard sur la population américaine a fortement évolué depuis les premiers temps de la conquête, même si les Américains demeurent en premier lieu les indigènes, dont la description est un passage obligé de l'aspect chorographique du récit de voyage. Mais la description de la société américaine et de ses mœurs accorde de plus en plus de place à la diversité ethnique et sociale américaine : Frézier est fasciné par l'immoralité sexuelle des Créoles et par le charme des Péruviennes de Lima, Girod-Chantrans consacre presque autant de temps à décrire les malheurs des esclaves noirs que la déchéance physique et morale des habitants blancs de Saint-Domingue. Cette attention est le fruit du dessein du voyage et de ses modalités : on trouve davantage de descriptions des Créoles dans les voyages longs ou qui ont pour objectif de décrire minutieusement les colonies espagnoles (comme c'est le cas de l'espionnage de Frézier). Au contraire, les voyages rapides, ceux des marchands comme Le Gentil, ou le voyage scientifique de Feuillée, qui ne s'intéresse qu'aux dimensions physique, botanique et géographique de l'Amérique méridionale, et demeure très peu anthropologique, se contentent de descriptions assez convenues des indigènes. Outre les évocations sporadiques des êtres humains rencontrés, la seule partie véritablement ethnographique du journal de Feuillée est une description des *balses* (petites embarcations) indigènes, déjà mentionnées par Acosta[1]. Le voyage amazonien de La Condamine est certes assez bref (du 11 mai 1743 au 22 août 1744), mais il est animé par une ambition descriptive qui concerne aussi bien la géographie que les êtres humains.

La Condamine, au moment d'amorcer sa description générale des « Indiens », se doit de préciser que son propos ne concerne pas tous les habitants de l'Amérique méridionale :

[1] Acosta, *Historia natural y moral de las Indias…*, *op. cit.*, p. 158-162.

> Avant que de passer outre, je crois devoir dire un mot du génie & du caractère des originaires de l'Amérique méridionale, qu'on appelle vulgairement, quoiqu'improprement, *Indiens*. Il n'est pas ici question des Créoles Espagnols ou Portugais, ni des diverses espèces d'hommes produites par le mélange des blancs d'Europe, des noirs d'Afrique & des rouges d'Amérique, depuis que les Européens y ont pénétré & y ont introduit des Nègres de Guinée[1].

Le nom « Indien » est une catégorie du langage courant qui n'a aucune réalité ethnique, dirait-on aujourd'hui. La Condamine montre une certaine sensibilité à la diversité des êtres, en soulignant l'impropriété de ce mot et en identifiant, certes brièvement, la multiplicité des catégories sociales et raciales qui compose une Amérique colonisée et métissée, donc radicalement différente de ce qu'elle pouvait être au moment de l'arrivée des premiers Européens.

La conscience de la diversité ethnique dans le sous-continent est aussi le produit d'une connaissance fine de la géographie. Elle est aussi un problème scientifique. Bouguer en fait une conséquence de la diversité même des conditions géographiques et climatiques de ce continent, la nature devant produire, par la multiplicité de ses formes, une multiplicité non seulement de corps mais aussi de pratiques et de cultures :

> On sçait que ce pays est habité par les Espagnols qui en ont fait la conquête, & par les Indiens qui en sont les anciens habitans, & qui ne different pas de ces autres hommes qu'on connoît sous le nom de Sauvages ou de Caraïbes. Comme la Zone torride & les Zones glacées sont, pour ainsi dire, mêlées au Pérou, qu'il suffit d'entrer dans la Cordelière ou d'en sortir, pour trouver des contrées plus différentes les unes des autres que si on traversoit toute l'Europe, cette extrême différence ne peut pas manquer d'en apporter dans les usages de ces peuples & jusques dans leurs inclinations. Le grand intervalle qui separe les deux continens, & qui rend la communication difficile, doit aussi produire des effets sensibles[2].

L'influence climatique sur l'organisation des sociétés est déjà un lieu commun de la pensée philosophique et scientifique[3]. Dans le cas de Bouguer, elle traduit une attention à la différence des peuples rencontrés pendant toute la durée de son expédition, qui l'a amenée à fixer son regard sur des espaces physiques d'une extrême diversité, non seulement d'êtres humains, mais surtout de pratiques culturelles et sociales. On ne doit certes pas s'attendre à une géographie humaine de ces parties de l'Amérique exposée dans toute sa complexité : le discours ethnographique est tendu entre l'expérience individuelle de l'autre américain – dont la traduction textuelle peut soulever des difficultés – et la reprise de lieux communs ethnographiques qui pallient, peut-être, une absence de rencontre réelle.

[1] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 417-418.
[2] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xcviii.
[3] Pour une étude approfondie de la question du climat, voir plus bas, partie III, chap. VIII.

LIRE L'AUTRE

Les écritures de l'altérité ne sont pas uniformes dans toute la production viatique, même si émerge une certaine constante, car les récits sont tendus entre d'une part une volonté de décrire précisément des corps et des mœurs et, d'autre part, de proposer un discours (proto)ethnographique général. Ce genre de discours n'est pas imperméable aux autres formes de discours et de représentations, dans lesquels il s'insère ou qu'il utilise pour se former. C'est pour cela que, plus qu'une synthèse sur le rapport à l'autre dans les récits de voyage, il faut distinguer différentes attitudes et différentes stratégies d'écriture qui présentent des modalités parfois très contrastées d'écriture de l'altérité humaine.

Frézier, de la morale au politique

Une grande partie de la description sociale des Créoles péruviens relève du discours moral. Frézier, comme la plupart des voyageurs, distingue deux registres discursifs : pour les Créoles, il parle davantage des « mœurs », alors que les « Indiens » sont d'emblée décrits pour leur apparence physique et les curiosités de la nature qu'ils donnent à voir. Le regard de Frézier est avant tout un regard de moraliste, qui disserte sur le dévoiement religieux et la lâcheté de la morale hispano-américaine. Il note ainsi « la mollesse et la fainéantise[1] » des hommes et « la vanité et la sensualité[2] » des femmes du Pérou. Il s'intéresse avec insistance à leurs manières de s'habiller, à leurs ornements et aux parties du corps qui sont montrées ou cachées[3]. L'ethnographie des Créoles s'apparente toujours à une description morale, construisant un tableau à la fois érotique et dépréciatif d'une société caractérisée par la lascivité.

La perspective n'est pas la même quand il s'agit de décrire les « Indiens ». La question morale n'est jamais absente. Au moment de décrire les « Indiens » du Pérou, il commence par une caractérisation générale :

> ce qu'ils ont de commun avec eux [ceux du Chili], c'est qu'ils ne sont pas moins yvrognes & adonnez aux femmes, & qu'ils sont également sans ambition pour les richesses ; mais ils en different entierement pour ce qui regarde la bravoure & la hardiesse : ils sont timides & sans cœur ; au reste malins, dissimulez, & sournois […][4].

[1] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 440.
[2] *Ibid.*, p. 456.
[3] *Ibid.*, p. 456-459.
[4] *Ibid*., p. 465.

Mais la description morale laisse bientôt place à un discours bien plus critique. L'évocation de la religion des indigènes (l'adoration du soleil) se transforme en réquisitoire cinglant contre la domination du curé sous la tutelle duquel ils sont placés. Celui-ci est

> non pas un Pasteur qui ait soin d'eux, & qui cherche à les soulager ; mais un Tyran qui va de pair avec les Gouverneurs Espagnols pour les succer, & en tirer tout ce qu'il peut, qui les fait travailler pour son compte sans les récompenser de leurs peines ; bien loin de là, au moindre mécontentement il les roue de coups de bâton[1].

La question ethnographique devient, sous la plume de Frézier, bien plus politique qu'il n'y paraît au premier abord. La domination espagnole ressort partout, et seuls les Jésuites échappent à la critique généralisée, Frézier – qui décrit ces derniers à travers les *Lettres édifiantes et curieuses*[2] – reproduit presque *in extenso* l'éloge, qui confine au lieu commun, du « grand Royaume, situé entre le Bresil & la Rivière de la Plata, où ils ont établi un si bon Gouvernement[3] » dans lequel le voyageur, comme les Espagnols, n'a jamais pu aller. La fermeture du royaume jésuite devient une protection pour les « Indiens » qui y sont, libres du joug des autres curés et des « Corregidors ou Gouverneurs [qui] les traitent de la manière du monde la plus dure, comme ils ont toujours fait malgré les défenses du Roi d'Espagne[4]. » La description des « Indiens » du Pérou n'en est pas vraiment une : outre quelques lignes sur leurs habits et leur consommation des feuilles de coca, toute cette partie du récit est davantage un réquisitoire politique et une dissertation sur les malheurs de ce peuple. Le système de domination coloniale et esclavagiste s'opère, pour Frézier, de façon pyramidale, par reproduction de la haine et des mauvais traitements. Le voyageur tente d'en déceler les raisons, qu'il trouve dans l'impossibilité faite aux Espagnols d'asservir les indigènes. Les Espagnols « ont moins d'égard pour eux que pour les Noirs qui leur coûtent beaucoup d'argent, & dont le nombre fait la plus grande partie de leur richesse & de leur magnificence[5] ». Ces derniers « imitent leur conduite à l'égard des Indiens, & prennent sur eux un ascendant qui nourrit une haine implacable entre ces deux Nations[6]. » Cette haine croisée compartimente racialement la société coloniale, et construit une méfiance généralisée, complexifiant donc grandement le système de domination. Frézier adopte une lecture très politique de la société péruvienne : il s'intéresse moins à la curiosité ethnographique qu'aux tensions sociales qui animent ce monde.

---

[1] *Ibid*., p. 466.
[2] *Ibid*., p. 468-469. Frézier cite la *Lettre du Pere Nyel* (Lima, 10 mai 1705), dans les *LEC*, t. VIII, p. 1-27.
[3] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 469.
[4] *Ibid*., p. 470.
[5] *Ibid*., p. 473.
[6] *Ibid*.

L'œil de l'espion est bien sûr présent, qui dresse un tableau des divisions qui traversent une société militairement faible et fondamentalement désunie. À ceci s'ajoute une vision de l'« Indien », bien qu'elle soit globalement péjorative (comme en témoigne son propos liminaire à leur sujet), comme agent politique. Les mines, qui intéressent tant l'espion, sont ainsi centrales à ce propos. Les Espagnols cherchent à tirer des indigènes l'emplacement des mines, mais ces derniers rechignent à le leur donner : « Il est certain au reste, que les Indiens connoissent plusieurs mines riches qu'ils ne veulent pas déclarer, de peur qu'on ne les y fasse travailler, & afin que les Espagnols n'en profittent pas[1] ». Le voyageur parle probablement à la place des indigènes, et superpose sa propre interprétation, qui semble apparaître d'elle-même, à un comportement qui lui a été donné de voir ou qu'il a entendu d'un tiers. Frézier réitère son interprétation : « Il ne faut pas trouver étrange que les Indiens gardent si exactement le secret sur les minieres dont ils ont connoissance, puisque ce sont eux qui ont la peine d'en tirer les métaux, & n'en ont point du tout de profit[2]. » L'idée de profit, étrangère aux indigènes, comme le soulignent la plupart des voyageurs et Frézier lui-même, semble indiquer que cette lecture des « Indiens » est bien le fruit de l'observateur. Le secret devient un arme politique, certes inoffensive, mais qui traduit pour le voyageur une forme de résistance passive, donnant à ces indigènes une certaine marge de liberté malgré le poids de la contrainte. À l'intérieur d'une domination coloniale, et malgré la violence qui s'exerce sur eux, les indigènes, selon Frézier, trouvent un moyen de ne pas être complètement soumis.

La Condamine ou la fin du bon sauvage

La Condamine fait dans sa *Relation abrégée* une description synthétique des « Indiens », qu'il justifie par l'identification de caractéristiques communes à tous ces peuples. Il utilise pour cela une image qu'on jugerait tout droit sortie des *Lettres persanes*, faisant de sa description des indigènes américains celle que pourrait faire un Asiatique de tous les Européens. La distance qui sépare le voyageur du peuple qu'il décrit légitime la généralité du propos :

> Il faudroit donc, pour donner une idée exacte des Américains, presqu'autant de descriptions qu'il y a de nations parmi eux : cependant, comme *toutes les nations d'Europe, quoique différentes entr'elles en langues, mœurs & coûtumes, ne laisseroient pas d'avoir quelque chose de commun aux yeux d'un Asiatique, qui les examineroit avec attention* ; aussi tous les Indiens Américains des différentes contrées

[1] *Ibid*., p. 475.

[2] *Ibid*., p. 476. Bouguer reprend presque tel quel le même argument : « les Indiens sont assez sages pour ne se prêter que médiocrement à ces fortes de recherches. Ils sentent assez que s'ils avoient le malheur d'y réussir, ils ouvriroient une carrière à des travaux infiniment pénibles dont ils porteroient eux seuls tout le poids, pendant qu'ils n'auroient que très-peu de part aux profits. » (Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xiv).

> que j'ai eu l'occasion de voir dans le cours de mon voyage, m'ont paru avoir certains traits de ressemblance les uns avec les autres ; & (à quelques nuances près, qu'il n'est guère permis de saisir à un voyageur qui ne voit les choses qu'en passant) j'ai cru reconnoître dans tous un même fonds de caractère[1].

Bouguer ne fait pas la même chose, qui distingue, dans le court chapitre qu'il consacre aux habitants du Pérou, entre les différents types d'« Indiens », selon leur lieu. Cette ébauche d'une géographie humaine souligne la différence entre les indigènes vivant à l'intérieur et à l'extérieur de la Cordillère, donc plus ou moins soumis à la domination espagnole ou à celle des missions : « Il paroît que ceux qui demeurent hors de la Cordelière, ont conservé davantage leurs anciennes mœurs, au lieu que ceux qui vivent en haut où le pays est incomparablement plus peuplé, ont plus ressenti les effets de la dépendance[2]. » Le regard s'en trouve changé. La Condamine singe le point de vue de son public, nécessairement ethnocentré, là où son ancien compagnon de voyage tente de restituer son expérience de voyage face à des « Indiens » dont la différence l'a frappé. Aussi, on pourrait dire que La Condamine adopte un point de vue synthétique, philosophique, alors que Bouguer est davantage analytique, et ethnographique, dans son discours.

L'écriture philosophique semble en effet triompher sur la prétention ethnographique, et La Condamine rechigne à écrire les corps et les usages des indigènes observés. Il préfère à ces détails la vue d'ensemble. La Condamine n'évoque les mœurs de la nation Pévas que par une prétérition, qui lui permet d'un seul coup d'évoquer l'ensemble des curiosités – ou plutôt des aberrations – physiques et anthropologiques, répondant sûrement aux attentes de son large public, et de dire que cela n'intéresse guère son propos :

> je ne ferai point de description de leurs danses, de leurs instrumens, de leurs festins, de leurs armes, de leurs ustensiles de chasse & de pêche, de leurs ornemens bizarres d'os d'animaux & de poissons passés dans leurs narines & dans leurs lèvres, de leurs joues criblées de trous, qui servent d'étui à des plumes d'oiseaux de toutes couleurs : ces matières pourront trouver ailleurs leur place[3].

L'ensemble de ces choses vues, énumérées sur le mode de l'évocation lacunaire, apparaît d'emblée en-dehors de l'intérêt scientifique ou des capacités du voyageur, qui annonce un ouvrage futur où cette question pourrait être développée. Dans la version publiée en 1745, La Condamine évoquait sans la développer une curiosité anatomique : l'extension du lobe de l'oreille. Dans le mémoire académique publié en 1749, il s'y attarde un peu plus longtemps,

[1] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 418-419.
[2] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. ciii.
[3] La version de 1745 donne : « mais les anatomistes trouveront peut-être quelques réflexions à faire sur l'extension monstrueuse du lobe de l'extrémité inférieure de l'oreille de quelques-uns de ces peuples, sans que pour cela son épaisseur en soit diminuée sensiblement. » (La Condamine, *Relation abrégée…*, *op. cit.*, p. 85).

sans doute pour servir aux anatomistes qui « trouveront peut-être quelques réflexions à faire[1] ». La curiosité ethnographique, si elle est décrite, est toujours reléguée à un autre discours.

La Condamine ne voit les particularités indigènes qu'au prisme de l'approche scientifique et utilitaire. La description de certains corps et de certains usages s'intègre davantage dans une volonté de connaissance scientifique que dans une démarche ethnographique, qui les décrirait pour eux-mêmes. Il décrit les indigènes récemment entrés dans les missions comme des « espèces d'animaux amphibies[2] », plaçant d'emblée une distance entre l'homme de sciences et un objet presque zoologique. Quand il aborde la question de la petite vérole et de son inoculation, le regard qu'il porte sur les indigènes, sur leur corps et précisément sur leur peau, plus ou moins dure selon le mode de vie, traduit la volonté de constituer un savoir sur ces peuples et de les utiliser comme des outils d'expérience pour solidifier une connaissance scientifique. L'inoculation de la petite vérole fait débat en Europe, mais elle peut être presque librement employée en Amérique, dans les missions. Il s'agit donc d'un terrain propice à l'expérience et à l'observation. Il cherche aussi à comprendre par diverses expériences le fonctionnement du poison qu'ils mettent sur leurs flèches pour la chasse, en s'étonnant par ailleurs que cette arme redoutable ne serve pas à la guerre[3]. Certaines coutumes, certes étranges, l'intéressent particulièrement si elles intègrent une dimension d'histoire naturelle, comme l'usage du rocou ou du génipa, plantes qui colorent la peau[4].

Au sujet des indigènes rencontrés, le rapport est donc double : particulier quand il s'agit de les considérer comme des objets d'histoire naturelle, général quand il faut en déterminer la nature. Aux descriptions particulières, La Condamine préfère le commentaire général : son ambition est de relever les grands traits qui définiraient le caractère des Indiens. Il commence par un axiome : « l'insensibilité en fait la base[5] ». Suit alors la liste des conséquences de cette caractéristique première : idées bornées, subordination aux besoins, timidité, indolence, sans considération pour l'avenir et puérilité constante[6]. Aucune trace du bon sauvage. Il ne voit dans les peuples des Amériques que dégénérescence et abrutissement, ce qui vaut comme une négation complète de l'idée des indigènes innocents, grands enfants, natifs ou naïfs qui pouvait prévaloir depuis le XVI[e] siècle[7] ; il les considère au contraire comme des êtres dégénérés proches

[1] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 419.
[2] *Ibid*., p. 478.
[3] *Ibid.*, p. 489-490.
[4] *Ibid.*, p. 478.
[5] *Ibid*., p. 419.
[6] *Ibid*., p. 419-420.
[7] « Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encore fort voisines de leur naifveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu

des bêtes. Cependant, l'Académicien opère une certaine typologie des « Indiens », distinguant ceux vivant dans des missions chrétiennes et ceux qu'il considère comme des « sauvages » :

> on conçoit bien qu'une nation devenue Chrétienne, & soûmise depuis un ou deux siècles à la domination Espagnole ou Portugaise, doit infailliblement avoir pris quelque chose des mœurs de ses conquérans ; & par conséquent, qu'un Indien habitant d'une ville ou d'un village du Pérou, par exemple, doit se distinguer d'un Sauvage de l'intérieur du continent, & même d'un nouvel habitant des Missions[1].

Mais la distinction s'arrête là. La Condamine fait d'abord l'hypothèse que le caractère des Indiens qu'il vient de décrire a pour origine l'état de « servile dépendance » auquel sont soumis bien des « Indiens » du Pérou, mais une autre observation vient la contredire :

> les Indiens des Missions qui ne sont point subjuguez par la force, & les Sauvages leurs voisins qui jouissent de leur liberté, étant pour le moins aussi bornez, pour ne pas dire aussi stupides que les autres ; on ne peut voir en eux sans humiliation, combien l'*Homme* abandonné à la simple nature, privé d'éducation & de société, diffère peu de la *Bête*[2].

La différence avec Bouguer, davantage sensible aux « blessures de l'histoire[3] » infligées à ces peuples, est claire. Alors que La Condamine développe un discours général, qui englobe « l'Indien » tout entier, Bouguer réserve ses reproches à ceux qui vivent auprès des Espagnols, dans les villes de la cordillère des Andes :

> Ils ont autant de mauvaises qualités que les autres en ont de bonnes, si on les considére comme citoyens, ou comme faisant partie de la société, car d'ailleurs ils ne sont pas capables de faire de mal. Ils font tous d'une paresse extrême, ils sont stupides, ils passeront des journées entières dans la même place assis sur leurs talons, sans remuer, ni sans rien dire. Ils servent de domestiques dans les villes, & on les applique aux champs au travail des terres. L'habillement qu'on leur donne, fait partie du payement de leurs gages, de même que les légumes ou les grains qu'on leur donne à la campagne, pour leur subsistance. Lorsqu'ils se marient les droits du Curé sont fort grands, de même que les frais funéraires lorsqu'il meurt quelqu'un de leur petite famille. Tout cela est cause qu'ils n'ont jamais rien en leur disposition, & qu'ils se trouvent presque toujours endettés envers leurs maîtres : leur indolence en est considérablement augmentée[4].

Aux traits de caractère, similaires à ceux décrits par La Condamine, s'ajoute la bonté inhérente de ces « Indiens » et la condition servile à laquelle ils sont réduits, et qui favorise ces mêmes traits de caractère.

L'effacement de la dimension sociale et historique du caractère des « Indiens » permet cependant à La Condamine d'insister sur l'idée de dégénérescence, qu'il naturalise à l'extrême. Cette idée est fondamentale puisqu'elle oblige à situer les « Indiens » à l'intérieur d'une histoire, celle des Incas qui, selon lui, ont « tiré des Indiens de la Barbarie[5] » et fondé une

---

abastardies par les nostres » (Montaigne, *Essais* [1580], dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1962, t. I, p. 204).

[1] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 418.

[2] *Ibid*., p. 419, c'est l'auteur qui souligne.

[3] Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire…*, *op. cit.*, p. 111.

[4] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, op. *cit.*, p. ciii.

[5] La Condamine, « Mémoire sur quelques anciens monumens du Pérou… », *op. cit.*, p. 445.

véritable civilisation. S'il ne semble pas faire cas de la question de l'asservissement des indigènes, la vision de l'Académicien n'en est pas pour autant complètement fixiste, puisqu'elle inclut la possibilité historique d'un processus de civilisation, que la colonisation est venue interrompre. En ce sens, le point de vue de La Condamine peut se comprendre par rapport aux thèses polygénistes de Voltaire. Si la filiation entre La Condamine et le polygénisme est difficile à établir avec certitude, la proximité amicale et philosophique de l'Académicien et de Voltaire permet d'éclairer en partie la portée du discours anthropologique qu'on trouve dans la *Relation abrégée*.

Les idées polygénistes voltairiennes sont pour la première fois publiées en 1734 dans le *Traité de métaphysique*, puis reprises en 1756 dans l'*Essai sur les mœurs*. Il n'est pas invraisemblable que La Condamine ait lu le *Traité de métaphysique*, publié avant son départ, et qu'il ait partagé, du moins dans les grandes lignes, les idées de son ami. Pour Voltaire, le problème naît d'abord de la question du peuplement de l'Amérique. L'hypothèse monogéniste chrétienne, défendue par Lafitau dans ses *Mœurs des sauvages amériquains* en 1724, suppose une origine unique de l'humanité, cohérente avec le récit biblique, alors que le polygénisme soutient une multiplicité des sources du genre humain, ouvrant la voie à une contestation profonde du dogme chrétien[1]. Voltaire s'est fait le chantre d'un polygénisme incrédule, ridiculisant à l'envi les thèses de Lafitau sur l'idée d'un peuplement de l'Amérique *via* l'Ancien monde[2]. Buffon, plus tardivement, reprend l'hypothèse monogéniste en la séparant du récit biblique. Elle est cette fois adossée aux nouvelles découvertes géographiques, qui rendent probables les connexions terrestres entre l'Ancien et le Nouveau monde[3]. Ce débat, traversant tout le XVIII^e^ siècle, trouve probablement un écho dans la manière qu'a La Condamine de concevoir sa description des indigènes. On peut émettre l'hypothèse d'une forme de polygénisme, sans doute approximatif, qui évite de penser l'humanité dans la ressemblance : la dégradation des indigènes est circonscrite à un point d'apparition humaine localisé, qui n'engage en rien l'humanité en général, ni celle du voyageur. L'« Indien » de La Condamine est une autre forme d'être humain. L'insistance sur l'étrangeté naturelle des indigènes est le signe de l'importance donnée à la différence raciale. En cela, on comprend mieux le regard d'un La Condamine, fait tantôt de curiosité, tantôt de mépris, par comparaison au regard

[1] Sur les aspects théologiques du polygénisme, voir Maria Susana Seguin, « Déluge et déluges : de la pluralité des mondes au polygénisme », *Dix-septième siècle*, vol. 4, n° 221, 2003, p. 685-694.

[2] Voltaire, *Essai sur les mœurs*…, *op. cit.*, chap. 146, p. 207-218.

[3] Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire*…, *op. cit.*, p. 262. Voir aussi Andrew Curran, « Buffon et l'histoire naturelle des Africains », *Dix-huitième siècle*, n° 44, 2012, p. 183-199.

généralement bienveillant d'un Lafitau, qui cherche à retrouver derrière l'apparence et les usages des « Sauvages » l'unicité du genre humain.

Altérité et altération

L'Amérique n'est pas seulement un lieu de l'altérité, elle est aussi un lieu d'un devenir-autre des Européens y débarquant. Au cours de ses lettres, Girod-Chantrans oppose deux figures : l'Européen récemment arrivé et celui ayant eu le temps de s'habituer à Saint-Domingue. Cette opposition porte d'abord sur la valeur du témoignage :

> C'est au moment qu'un Européen débarque, que l'on doit écouter ses jugemens sur le despotisme de S. Domingue, & consulter son goût sur les fruits du pays ; car après un certain tems, naturalisé en quelque façon dans le Nouveau-Monde, c'est un autre homme, & ses jugemens deviennent récusables[1].

« Naturalisé », à l'instar des plantes acclimatées de part et d'autre de l'Atlantique, l'Européen ayant vécu à Saint-Domingue un certain temps commence à ne plus *voir* ce qui s'y passe. L'habitude fait perdre le jugement, ce qui n'est pas le cas du voyageur : « L'Européen qui quitte depuis peu les riantes cultures du Pays-de-Vaud, pourroit-il voir celles de S. Domingue sans indignation ? [2] » Girod-Chantrans utilise sa prétendue naïveté (une *nature* encore inchangée, et épargnée par la *naturalisation* à l'île) pour asseoir sa description des sévices subis par les esclaves. C'est parce qu'il n'a pas encore été l'objet de cette transformation de l'Européen en Américain qu'il peut *voir* clairement ce qui se passe à Saint-Domingue. La portée de cette description est double : elle concerne d'abord la crédibilité du discours du voyageur, plus fiable parce que plus étranger. Elle fonde en même temps une anthropologie des Européens *naturalisés* qui informe tout le discours de Girod-Chantrans sur les habitants de Saint-Domingue, *altérés* négativement par le passage outre-Atlantique.

Mais il s'agit là d'une naïveté bien informée : Girod-Chantrans, qui s'embarque pour Saint-Domingue en 1782, est un lecteur et un héritier de Voltaire et de Montesquieu. C'est aussi un contemporain de la publication de l'*Histoire des deux Indes*, dont il reprend certaines idées. Sa sensibilité à l'esclavage et son discours sur les Créoles antillais se ressent de la lecture de ce que pouvait en dire Diderot[3].

---

[1] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 136.

[2] *Ibid.*, p. 137-138.

[3] Voir par exemple :« C'est de cet esclavage des nègres, que les Créoles tirent peut-être en partie un certain caractère, qui les fait paroître bizarres, fantasques, & d'une société peu goûtée en Europe. À peine peuvent-ils marcher dans l'enfance, qu'ils voient autour d'eux des hommes grands & robustes, destinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce premier coup-d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement exposés à trouver de la résistance dans leurs fantaisies, même injustes, ils prennent un esprit de présomption, de tyrannie & de mépris, pour une grande portion du genre humain. Rien n'est plus insolent que l'homme qui vit

Le discours dépréciatif sur le passage de l'Ancien au Nouveau monde se traduit aussi par la place qu'occupent ces Blancs au sein d'une société racialement hiérarchisée. Frézier se moquait volontiers des Européens, fictivement ennoblis par leur traversée de l'Atlantique :

> Il n'est pas jusqu'aux plus gueux & miserables Européens qui ne deviennent Gentilshommes dès qu'ils se voyent transplantez parmi les Indiens, Noirs, Mulâtres, Mestices, & autre sang mêlé. Cette Noblesse imaginaire leur fait faire la plus grande partie de leurs bonnes actions[1].

C'est par la différence ethnique que la valeur sociale du misérable européen se rehausse, l'individu se définissant par distinction physique avec des êtres jugés inférieurs. L'espace socio-racial américain est extrêmement labile, comme en témoigne la peinture de *castas* très en vogue en Nouvelle-Espagne, qui définit par l'image, à l'extrême, toutes les combinaisons raciales possibles, pour les situer dans une hiérarchie morale et sociale, selon leur proximité avec le phénotype blanc[2].

Cette labilité du monde social ne joue pas seulement de manière négative. L'altération peut aussi être une évolution positive de la situation physique, morale et sociale d'un individu. Girod-Chantrans, qui décrivait l'avilissement des Blancs dans les îles caribéennes, voit dans les Juifs de Curaçao l'effet inverse. « En général ils jouissent d'une grande aisance, & sont bien plus honnêtes gens que leurs frères de l'ancien monde ; au contraire des autres sectes, qui perdent ordinairement du côté de la vertu en passant dans le nouveau[3]. » La raison ne tient pas tant, contrairement à ce que laissait entendre le même voyageur au sujet des habitants de Saint-Domingue, à une transformation de la nature des êtres, mais bien au contraire à l'organisation sociale qui accueille ces nouveaux-venus, honnis en Europe, mais qui trouvent dans la colonie hollandaise un havre de tolérance et d'égalité. Le processus inverse affecte les Européens, qui « abandonnent souvent dans leur patrie une existence civile très-honnête », rejoignent dans ce nouveau monde une société mélangée et basse, et s'en trouvent modifiés pour le pire. « Leur ame, dans ce passage humiliant doit nécessairement s'avilir, tandis que celle des Juifs se releve par la raison contraire[4]. »

*

presque toujours avec ses inférieurs : mais quand ceux-ci sont des esclaves, accoutumés à servir des enfants, à craindre jusqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtimens, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi, des méchans qui n'ont jamais été punis, des fous qui mettent des hommes à la chaîne ? » (Diderot, dans H80, livre XI, chap. XXXI, p. 229-230).

[1] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 437.

[2] Voir Jean-Paul Zúñiga, « "Muchos negros, mulatos y otros colores". Culture visuelle et savoirs coloniaux au XVIII^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n^o 68, 2013, p. 45-76.

[3] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 96.

[4] *Ibid*., p. 97.

La lecture et l'interprétation de l'altérité laissent place à une diversité de formes, dans l'écriture comme dans la pensée. Le genre viatique et la pensée des Lumières ne sont pas univoques sur cette question, qui engage une série de représentations à la fois spatiales, historiques et morales. Elles traduisent toutes des rapports très différents à l'espace et à ses représentations, le rapport à l'autre étant définitivement indissociable d'un imaginaire des lieux où il se trouve et, surtout, où se trouve le voyageur-observateur ; et aux dynamiques proprement spatiales (migrations, circulations, découvertes) qui s'y jouent.

LES TRACES ÉPHÉMÈRES DU PASSÉ

La connaissance des lieux est indissociable d'un rapport à ses habitants originels, et ces derniers, par leur disparition ou leur assimilation à ce nouvel état du monde américain, emportent avec eux un savoir géographique irremplaçable. Bouguer en donne une expression assez frappante :

> Une autre difficulté qui peut contribuer encore à faire méconnoître les endroits que nous avons occupés, c'est la différence des noms connus seulement dans ces Déserts de quelques Pasteurs Indiens qui en laissent perdre la tradition ou qui en imposent souvent de nouveau selon leur caprice[1].

L'Académicien fait de l'oubli des toponymes une conséquence de la nonchalance des « Indiens », impliquant par la même occasion une différence culturelle de taille entre l'approche européenne du territoire et l'approche indigène, l'une caractérisée par la constance et l'autre par la labilité – qui recouperait peut-être aussi une différence entre sédentarité et nomadisme. Le commentaire passablement agacé du voyageur invite à le lire *contre le grain* : tenter de faire émerger ce qui, dans un discours en contexte colonial, peut faire entendre une voix ou un point de vue indigène[2]. Le « caprice » des indigènes pourrait relever davantage d'une différence culturelle, les « Pasteurs Indiens » n'appartenant peut-être pas à la même ethnie. Il peut également s'agir d'une forme de résistance implicite, comme pour les « Indiens » de Frézier qui rechignent à dévoiler les emplacements des mines. Le savoir géographique est surtout en proie à la disparition à cause du changement culturel profond que subissent les indigènes. La Condamine notait dans sa relation de voyage que l'astronomie indigène en Amazonie avait été bouleversée par l'arrivée des Européens :

[1] Bouguer, *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. 102-103.

[2] Sur la question historiographique au sujet de la lecture *along* ou *against the grain* des archives coloniales, voir Ann Laura Stoler, *Au cœur de l'archive coloniale : questions de méthode* [*Along the archival grain: epistemic anxieties and colonial common sense*, 2009], trad. C. Jaquet et J. Gross, Paris, Éditions EHESS, 2019.

> Ils appellent les Hyades, ou la tête du Taureau, *Tapiira Rayouba*, d'un nom qui signifie aujourd'hui en leur langue *mâchoire de Bœuf* ; je dis aujourd'hui, parce qu'il signifioit autrefois mâchoire de *Tapiira*, animal propre du pays, dont je parlerai en son lieu : mais depuis qu'on a transporté des bœufs d'Europe en Amérique, les Brasiliens & les Péruviens ont appliqué à ces animaux, le nom qu'ils donnoient, chacun dans leur langue maternelle, au plus grand des quadrupèdes qu'ils connussent avant la venue des Européens[1].

L'invasion espagnole suscite trois modifications majeures : de l'environnement, par l'introduction d'une espèce exotique, de la connaissance des constellations et du langage indigène, puisque le mot *tapiira* en vient à acquérir un deuxième sens[2]. La présence européenne a modifié le rapport des indigènes à leur espace, géographique et astronomique, et à leur propre langage s'y référant.

Certains voyageurs font donc état de la disparition progressive non seulement des indigènes mais d'une certaine connaissance des lieux qui leur est propre. Les voyageurs français n'ont accès qu'à une portion déjà infime du monde autochtone tel qu'il existait avant et au début de l'arrivée des Européens. De ce monde-là, il ne reste que des traces que Frézier, La Condamine et Bouguer tentent, à des degrés divers, de comprendre.

L'espace de l'autre est un espace marqué par le manque, l'autre américain étant avant tout ces sociétés préhispaniques irrémédiablement perdues. La description ethnographique telle qu'elle apparaît dans la plupart des voyages fait de l'« Indien » une version dégradée d'une civilisation désormais détruite. L'anthropologie des voyageurs s'apparente de ce fait davantage à une archéologie au sein de laquelle le regard cherche les signes d'un passé de l'humanité telle qu'il peut encore se lire en Amérique du Sud notamment. Le paysage américain est le dépositaire des traces d'une activité humaine à laquelle certains voyageurs sont sensibles. La critique historique a bien noté que le rapport à l'Américain a radicalement changé entre les premiers récits des XV^e^ et XVI^e^ siècles, et ce que peuvent en dire les voyageurs, puis les philosophes, du XVIII^e^ siècle. La sauvagerie américaine dont pouvait parler Montaigne n'a plus de sens deux siècles plus tard. De même, les Incas, comme les Mexicas et les Mayas en Amérique du Nord, ont disparu, ainsi que la plupart des ethnies dont le nom et la culture n'ont pas été sauvegardés dans l'historiographie impériale et qui n'ont été redécouvertes que bien plus tardivement par les débuts de l'archéologie américaine à la fin du XVIII^e^ siècle et au XIX^e^ siècle. Les premiers peuples qui vivaient en Amérique au moment de l'arrivée des Européens n'existent déjà presque plus deux siècles plus tard, ou d'une façon si radicalement différente qu'on est en droit de dire que la colonisation a produit une nouvelle antiquité, en reléguant dans le passé une grande partie des ethnies américaines. Michèle Duchet peut ainsi écrire : « Les

[1] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 447.
[2] Voir Nathalie Vuillemin, « L'Amérique de La Condamine : une histoire dégénérée », art. cité, p. 226.

sauvages d'hier, réduits en esclavage, brutalement jetés dans le creuset des races et des civilisations, ont changé d'être et de visage, partout où la nature n'a pas opposé d'obstacle infranchissable à l'avidité des nations européennes[1]. » Et, un peu plus loin :

> L'*Histoire des voyages* qui parle des « anciens Mexicains » et des « anciens Péruviens », l'*Encyclopédie* qui décrit l'empire du Mexique comme une province de la Nouvelle-Espagne disent bien cette mort lente de peuples dont les monuments ne sont plus que des « vestiges », et qui prennent place dans le passé de l'humanité, à côté des Grecs et des Romains[2].

L'état de nature n'existe plus, ou bien doit être trouvé à chaque fois ailleurs, et de moins en moins en Amérique, qui n'offre plus le spectacle merveilleux qu'il pouvait donner à la fin du XV^e^ siècle. C'est par ce constat que Frézier ouvre son voyage, prévenant d'emblée que cette question ne l'intéressera guère :

> Le long de la Côte du Pérou que j'ai parcourue, *il ne reste aucun monument considerable de l'adresse des Indiens* ; on y voit seulement quelques petits tombeaux sans ornement, & quelques masures de motes de terre ; & je n'ai pas appris qu'il y eût rien de remarquable au-dedans du pays, que la Forteresse de Cusco faite de pierres d'une énorme grosseur, entassées à joints incertains, avec beaucoup d'art[3].

Il ne dit pas qu'il n'y a jamais rien eu de considérable ou d'admirable dans l'architecture péruvienne, seulement que les traces de ces monuments n'ont pas perduré jusqu'au moment de son voyage. La description au présent de ce qui « reste » des monuments péruviens ne permet pas d'extrapoler sur ce qu'ils ont pu être auparavant, le voyageur ne pouvant que constater la pauvreté de ce que les vestiges offrent à voir. Ce que note le voyageur, c'est l'écart entre l'éloge de la civilisation inca qui domine le discours historique, après Garcilaso, et ce que le paysage andin offre à la vue. Frézier ne fera donc pas œuvre d'historien, mais de chroniqueur et d'homme de sciences : seul l'intéresse le présent de l'Amérique méridionale, les « mœurs des Habitans, & ce que la Nature produit de rare[4] ». Le passé américain, par sa destruction, son silence et – comme le sous-entend Frézier – par son inutilité, ne mérite pas qu'on s'y attarde trop longtemps.

C'est donc d'abord par une attention marquée au présent que se lit l'émergence d'un passé en voie de disparition. Si Frézier ne semble pas s'intéresser outre mesure aux Incas, au-delà du discours historique généralement admis, il fait œuvre de collectionneur amateur, notant dans sa relation de voyage les quelques objets qu'il a fait rapporter[5]. Derrière cette collecte émerge une manière de penser les peuples américains comme des êtres du passé. Une

[1] Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire…*, *op. cit.*, p. 16.
[2] *Ibid*., p. 30.
[3] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. xv-xvi, je souligne.
[4] *Ibid*., p. xvi.
[5] Voir Pascal Riviale, « Les antiquités péruviennes et la curiosité américaine en France sous l'Ancien Régime », *Histoire de l'art*, n^o^ 21-22, 1993, p. 40.

illustration contenue dans le livre de Frézier fait voir au centre un roi et une reine incas, « d'apres un tableau fait par les indiens du Cusco », entourés d'un homme et d'une femme « indiens » dans leur vêtement habituel, au fond apparaissent « leurs maisons ». Le bas de l'image est consacré à l'illustration de la *bicharra*, fourneau de terre cuite évoquées dans le récit, et montre « differentes formes de vases trouvés dans les tombeaux des anciens indiens ». L'immobilité historique des peuples indigènes compense finalement l'effacement du passé.

Les survivances du passé inca apparaissent également dans leur dimension culturelle. Avant de s'intéresser aux objets, Frézier décrit la fête commémorant la mort d'Atahualpa que les indigènes célèbrent tous les ans le jour de la Nativité de Marie. Aux yeux du voyageur, il ne fait aucun doute que cette fête est un espace de contestation politique : elle suscite une mobilisation d'un passé glorieux et se solde le plus souvent par des attaques contre les Espagnols, au point qu'« [on] tâche tous les jours de supprimer ces fêtes, & depuis quelques années on leur a retranché le théâtre où ils representoient la mort de l'Inca[1]. » Le contrôle de la mémoire et de ses manifestations vise, *in fine*, la disparition de ces pratiques, reléguées au statut de vestige pour garantir leur impuissance.

Plusieurs voyageurs au Pérou décrivent leur traversée des ruines anciennes, systématiquement interprétées comme des traces tant de l'ancienne grandeur des Péruviens que de l'horreur de la conquête espagnole. La Barbinais Le Gentil, parcourant la province de Pachacamac décrit le malheureux spectacle qui y est donné à voir :

> Je passai au milieu des débris de cette grande ville ; ses rues sont belles & spacieuses, mais je n'y vis que des ruines & des os entassez : tristes vestiges de la fureur des Espagnols ! Il regne parmi ces masures un silence qui inspire de l'effroi, & rien ne s'y presente à la vûe qui ne soit affreux. L'avidité a poussé les Espagnols à arracher les corps de leurs tombeaux, pour y chercher les tresors que les indiens y avoient mis en mourant[2].

Frézier dit plus ou moins la même chose, dans un style moins affecté, lorsqu'il décrit Ylo :

> La vallée de Ylo, qui n'est aujourd'hui peuplée que de trois ou quatre métairies, a suffi autrefois pour une Ville d'Indiens, dont on voit encore les vestiges a deux lieues de la mer ; les maisons qui étoient bâties de cannes, y paroissent rasées au rez de chaussée ; triste effet des ravages que les Espagnols ont fait chez les Indiens[3].

Ces deux passages font état d'un certain lieu commun de la description des ruines américaines, entendues moins comme des signes d'une grandeur passée que comme ceux, bien plus visibles, de la disparition d'un peuple par la violence des Espagnols.

[1] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 483.
[2] La Barbinais Le Gentil, *Nouveau voyage autour du monde…*, *op. cit.*, t. I, p. 91.
[3] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 311.

Dans le paysage des villes apparaît la trace d'une connaissance de l'espace et de ses caractéristiques, transmise des indigènes aux Espagnols. Dans la province de Quito, La Condamine s'émerveille des qualités de l'*adóbe*, ces briques crues utilisées par les Incas avant la colonisation et dont l'usage perdure depuis :

> On pourroit croire qu'elles sont sujètes à se délayer par les eaux ; cependant en quelques endroits, la terre dont elles sont pêtries est d'une si bonne qualité, qu'elle acquiert assez de dureté pour résister aux injures de l'air. Dans les ruines d'un village indien nommé *Ticsan*, que l'éboulement des terres d'une montagne voisine a fait abandonner, & transférer ailleurs en 1689, j'ai vu plusieurs pignons de maisons bâties de ces *adóbes*, dont les angles n'étoient pas émoussés depuis plus de cinquante ans[1].

La technique architecturale fait résistance au temps, malgré la ruine du village visité[2]. L'observation sur les prouesses architecturales comme traces du savoir indigène devient presque un lieu commun, qu'on retrouve d'abord chez Feuillée. Suite à un tremblement de terre survenu à Lima le 9 juillet 1709, le prêtre remarque que les maisons sont nécessairement basses :

> Je me trouvai dans la rue lorsque le tremblement commença, & j'y ressentis trois ou quatre secousses si violentes, que je crus que la maison & celles de nos voisins alloient être renversées ; mais comme elles sont fort basses, n'ayant qu'un étage, elles resistent plus long-temps. Les Espagnols ont appris à leur dépens l'importance qu'il y a de ne pas bâtir de superbes édifices, & ont enfin reconnu que les Indiens n'avoient pas tort de se moquer d'eux, voyant leurs projets, & de leur dire qu'ils se bâtissoient des sepulchres. Ceux-cy en furent convaincus par l'évenement ; car un tremblement étant survenu, ils furent tous accablez sous les ruines de leurs maisons[3].

Presque une cinquantaine d'années plus tard, Courte de la Blanchardière reprend la même anecdote, quasiment *in extenso*, cette fois détachée de toute expérience personnelle du séisme :

> Presque tous les habitans commençoient à faire construire leurs maisons en suivant le plan des anciennes rues, mais à un étage seulement, & ils ont raison après une si fatale expérience ; c'est ce qui fit dire aux Indiens, lorsque les Espagnols eurent fait la conquête du Pérou, & qu'ils les virent construire de grands édifices de pierres, qu'ils fabriquoient leurs tombeaux pour s'ensevelir tous vivans[4].

Le discours indigène est devenu une maxime qui, par ironie, rappelle que les Espagnols ne sont pas sur leur terre, et que la connaissance géologique du Pérou est détenue par les autochtones, qui savent modeler leur habitat aux exigences du terrain. Mais outre l'image moralisatrice, qui pointe l'*hybris* espagnole et, par l'image inversée du tombeau, les malheurs de la conquête, ce genre de passages acte en même temps l'évanouissement d'une culture, absorbée par l'empire colonial.

---

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 142.

[2] Amédée Frézier fait le même constat : « elle dure des siecles, comme on le voit par des restes d'Édifices, & de Forteresses bâties par les Indiens, lesquelles subsistent au moins depuis deux cens ans. » (*Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 462-463).

[3] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 426.

[4] Courte de la Blanchardière, *Nouveau voyage…*, *op. cit.*, p. 130.

La dimension archéologique du voyage est ponctuelle et sans prétention quant à la découverte ou à la connaissance des anciens Américains. Ces traces et leur observation s'insèrent pourtant dans un débat de longue haleine sur la grandeur supposée des Incas, magnifiés par les chroniqueurs des Indes et par la somme encyclopédique de l'Inca Garcilaso. La visite des ruines est un *topos* des voyages au Pérou, à la limite du tourisme. Feuillée raconte ainsi sa visite d'une de ces villes aux alentours de Lima :

> Un jour étant allé me promener dans cette plaine pour y voir les ruines d'une ancienne Ville qui avoit été bâtie du temps des *Yncas* ; je remarquai que les ruës en étoient fort étroites, & que par les chemins qui traversoient les champs, & qui étoient bordez de murailles abbatuës alors par les Espagnols, à peine deux hommes pouvoient-ils y passer de front ; j'en demandai la cause à un Indien, qui me répondit, que leurs peuples étoient plus ménagers du terrain que ne sont aujourd'huy les Espagnols, parce que leur nombre étoit si grand, qu'on avoit besoin de cultiver soigneusement toutes les campagnes, pour fournir à leur subsistance[1].

Le témoignage de l'indigène atteste la grandeur passée de la civilisation inca qui, indépendamment de sa réalité historique, doit probablement se comprendre comme une manière pour le subalterne de réaffirmer son identité culturelle. Ce que le voyageur français ne comprend pas de prime abord relève, par un effet de dévoilement, d'une magnificence effacée par le temps et la colonisation.

L'effacement du monde indigène n'est pas seulement le résultat d'une destruction violente, celle de l'invasion espagnole, et des ravages du temps. Il se perpétue dans le présent de l'espace colonial, par la négligence et le mépris pour les productions des peuples soumis. Dans le mémoire qu'il consacre à la ruine de Cañar, il indique son intérêt pour les productions d'orfèvrerie précolombiennes :

> Pendant tout le tems de mon séjour à Quito, j'avois souvent entendu parler de pareilles figures d'Animaux, d'Insectes, & d'autres Ouvrages d'or massif, qui etoient gardés par curiosité, depuis plus d'un Siécle, dans le Trésor Royal de cette Ville, où quelques uns de nous les ont vûs. Des occupations plus pressées m'avoient toujours fait remettre à satisfaire sur ce point ma curiosité, jusqu'en 1741 que j'allai dans le dessein de voir à loisir ces raretés. J'appris que tout venoit d'etre fondu en lingot, pour joindre aux fonds qu'on envoyoit à Carthagene, alors assiegée par les Anglois, & qu'il ne s'etoit trouvé personne assés curieux pour acheter une seule piece au poids. Les productions singulieres de la Nature & de l'Art cesseroient bientôt d'être rares, s'il y avoit par tout des gens attentifs à les recuëllir[2].

Il serait peut-être difficile d'y lire une exhortation à la conservation telle qu'elle s'est développée au XIX^e^ siècle en Europe, ni telle que cette idée naissante pouvait se comprendre au XVIII^e^ siècle au sujet des ruines antiques. Il faut plutôt y comprendre le constat amer d'une difficulté grandissante à étudier une civilisation désormais disparue et qui, par l'avidité couplée à un désintérêt pour la connaissance, disparaît encore un peu plus.

[1] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 497-498.
[2] La Condamine, « Mémoire sur quelques anciens monumens du Pérou… », *op. cit.*, p. 456.

RENCONTRES ET DISTANCES

On peut se demander quel genre de rencontre les voyageurs en Amérique du Sud et aux Caraïbes ont bien pu faire, tant les descriptions, qu'elles soient d'ordre moral, social ou proto-ethnographique, regorgent le plus souvent de lieux communs anthropologiques et de préjugés nationaux. À l'image des frontispices de Frézier et de Labat et des illustrations qui accompagnent les textes de La Condamine, l'autre américain, dans toute sa diversité, apparaît tantôt dans une sorte d'arrière-plan indistinct (les guides ou rameurs de La Condamine n'ont pas de visage), tantôt par une typification qui le réduit à certains traits caractéristiques immuables. Certes les images, dans la mesure où les graveurs ne voyagent pas et parce qu'ils (ré)utilisent le plus souvent des formes typifiées, ne sont pas assimilables au texte, qui permet, par le développement du récit et des descriptions, d'approfondir la vision des autres. Mais les voyageurs dans leur récit opèrent une sorte de mise à distance de l'altérité qui prend deux formes souvent complémentaires : mise à distance qu'on pourrait appeler proto-ethnographique, qui cherche à parler d'un groupe social ou ethnique comme un ensemble unifié ; une autre qui, cette fois, met en place un système narratif soulignant toujours la singularité et la distinction du voyageur par rapport à la société dans laquelle il se trouve. La mise en récit du rapport à l'autre joue de cette oscillation entre proximité, nécessaire à l'inscription de tous ces êtres dans l'économie du récit, et distance, tout aussi nécessaire à l'écriture et à l'éthique du voyageur européen.

L'ÉTRANGE SOLITUDE DU VOYAGEUR

Si l'on a vu que les récits de voyage intégraient largement la question de la différence humaine, sous des modalités certes variables mais de manière constante, le récit de voyage, entendu comme une succession d'événements arrivant à un voyageur-narrateur, dans sa structure narrative, laisse finalement assez peu de place à l'autre comme actant. Dans la mesure où l'autre – « Indien », Métis, Noir esclave ou libre, etc. – n'apparaît en général qu'en tant que partie du discours géographique sur les lieux parcourus, ou comme discours général sur les caractéristiques sociales et morales de telle ou telle ethnie, le voyage et son récit donnent l'impression d'une certaine solitude. Les autres ne sont que rarement des personnages du récit. Cela n'est pas le propre des êtres non-Européens. Dans son journal de voyage, La Condamine

ne montre que très peu d'intérêt pour les Académiciens qui l'accompagnent, certes toujours mentionnés dans leur implication dans la mission scientifique, mais à aucun moment dotés d'une conscience propre ou d'une singularité qui permettrait, par analogie, de les concevoir comme des personnages du récit de voyage, ou plutôt comme des voyageurs au même titre que le « je » de La Condamine qui concentre la quasi-totalité des actions, des événements, des pensées et des émotions. Pourtant, le récit atteste la présence d'une compagnie sociale, parfois abondante, mais sur laquelle les récits de voyage n'insistent pas – contrairement à certains récits viatiques, maritimes surtout, comme celui de Challe, dans lesquels l'équipage du navire compte autant dans le système actantiel que l'intériorité de la conscience du voyageur principal[1]. Les autres qui peuplent le voyage occupent une place ambivalente : leur présence est attestée par le récit même, et ils jouent indéniablement un rôle dans son déroulement, sans toutefois devenir véritablement des personnages. Le récit suit en ce sens la gradation des valeurs anthropologiques : plus un être sera proche (d'un point de vue culturel et phénotypique) du voyageur, plus son individualisation sera forte. Ainsi La Condamine revient-il régulièrement sur son amitié avec Pedro Maldonado, transformant par endroit son journal en monument funéraire en son hommage. L'Académicien doit intégrer dans son journal une section qu'il titre « Noblesse créole[2] », qui rend hommage aux Espagnols créoles qui leur sont venus en aide pendant leur séjour à Quito, et qui n'apparaissent pas au fil du récit. Il s'attarde notamment sur la rencontre éblouissante avec la famille de José Davalos, qui le surprend par sa maîtrise (certes, seulement écrite) du français. Ses filles lui font une forte impression, notamment l'aînée qui « réunissoit tous les talens[3] » musicaux et picturaux malgré l'absence d'environnement artistique propice à l'émergence d'un tel génie.

Au-delà de ces exceptions, on peut se demander quel genre de rencontre les voyageurs en Amérique du Sud et aux Caraïbes ont bien pu faire, tant les descriptions, qu'elles soient d'ordre moral, social ou proto-ethnographique, regorgent le plus souvent de lieux communs anthropologiques et de préjugés nationaux. Il est sans doute difficile de nier qu'il y ait pu avoir des rencontres, d'autant plus si le voyage s'étale sur plusieurs années, comme ceux de Bouguer, de La Condamine ou de Labat qui, pendant une dizaine d'années chacun, ont davantage été des *résidents* français en Amérique que des voyageurs. Espagnols, Portugais, Créoles, esclaves

[1] Outre un roman à succès (*Les Illustres françaises,* 1713), une continuation de *Don Quichotte* (1713) et un ouvrage de philosophie clandestine (*Difficultés sur la religion proposées au père Malebranche*, publié en 1768), Robert Challe (1659-1721) a fait paraître à titre posthume et sous l'anonymat un *Journal de voyage aux Indes orientales* (Rouen, Jean-Baptiste Machuel le Jeune, 1721 ; éd. F. Deloffre et J. Popin, Paris, Mercure de France, 2002). Si l'objectif du voyage est de se rendre en Inde, une grande partie du récit est maritime.

[2] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 65.

[3] *Ibid*., p. 67.

noirs, indigènes américains, ainsi que toutes les autres *castas* que s'est ingéniée à produire l'Amérique coloniale[1], font partie du monde que côtoient quotidiennement ces Français, qu'il s'agisse des valets, des guides, des religieux, ou d'autres individus rencontrés au gré des évènements. De même, les relations érotiques entre les Français et des femmes américaines, indigènes, noires ou créoles, sont des secrets de Polichinelle. La Condamine passe ainsi sous silence les amours de Louis Godin au Petit-Goâve qui, dès le début de l'expédition, envenime les relations entre les Académiciens[2]. La *Lettre sur l'émeute de Cuenca* nie le fait que Jean Seniergues aurait entretenu une relation amoureuse avec Manuela Quesada, issue de l'élite créole, alors que cette version est la plus vraisemblable[3]. Neil Safier affirme, suivant le récit de Humboldt, que La Condamine lui-même aurait bien eu des relations amoureuses en Amérique, notamment avec une prostituée dont il aurait eu deux filles[4]. Mais les publications de l'Académicien ne sont évidemment pas le lieu de l'aveu de ce genre de mésalliance. La bienséance et l'honneur l'obligent à effacer de ses récits ces détails embarrassants. Chez le même voyageur, les esclaves noirs sont presque complètement absents, alors qu'il est plus que probable que certains aient fait partie de sa domesticité ou qu'ils aient été présents, notamment dans son voyage sur l'Amazone. Par exemple, La Condamine ne mentionne pas l'esclave fugitif Louis qui se trouvait sur son canot entre le Pará et Cayenne. Neil Safier émet l'hypothèse que cet esclave aurait pu inspirer à l'Académicien l'idée selon laquelle les Amazones auraient pu trouver refuge dans la forêt amazonienne. Il n'est pas rare que les esclaves fuient dans cette forêt parfois impraticable pour former des groupes autonomes[5]. L'enquête historique fait émerger des silences du texte une série de personnages qui permettent de reconstituer et de mieux comprendre le paysage humain d'un tel voyage.

Le passage à l'écriture opère une réduction de cette large palette de personnages, au point de donner une image solitaire des voyageurs, comme s'ils n'étaient entourés que de leurs semblables. S'il n'est pas remarquable, s'il ne joue pas un rôle dans le récit du voyageur ou s'il ne peut apparaître au gré d'une anecdote intéressante, l'autre sera comme fondu dans un propos

[1] Les catégories raciales sont avant tout des catégories administratives, qui servent à identifier et classer les individus. Les étiquettes les plus utilisées sont : *mestizo* (Espagnol et indigène), *moreno* (libre d'origine africaine à la peau foncée), *pardo* (*moreno* à la peau claire), *zambo* (Indien et Noir) et *negro*. Voir Clément Thibaud, « De *la* race *aux* races dans l'Amérique hispanique républicaine (1770-1900) », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 68, n° 3, 2021, p. 143.

[2] Dans le post-scriptum d'une lettre à son frère, Joseph de Jussieu raconte que Louis Godin, directeur de l'expédition au Pérou, s'était énamouré au Petit-Goâve (lettre du 27 octobre 1735, folio 30-34, ms 179, « Voyage de Joseph de Jussieu au Pérou », Bibliothèque du MNHN, Paris).

[3] Neil Safier, *Measuring the New World…*, *op. cit.*, p. 271.

[4] *Ibid*., p. 270.

[5] *Ibid.*, p. 268-270. L'historien se fonde sur le témoignage de Jacques-François Artur, médecin et conseiller de la Guyane, chargé du cas de cet esclave.

général sur telle nationalité ou ethnie. Les récits de voyage opèrent une sorte de mise à distance de l'altérité qui prend deux formes souvent complémentaires : l'une qu'on pourrait appeler proto-ethnographique, qui cherche à parler d'un groupe social ou ethnique comme un ensemble unifié ; et une autre qui, cette fois, met en place un système narratif soulignant toujours la singularité et la distinction du voyageur par rapport à la société dans laquelle il se trouve, généralement de manière dépréciative.

Dans le roman de Prévost, Cleveland entretient avec son esclave indigène Iglou, lors de son voyage en Caroline, une relation d'intimité et de dépendance : il « avait vécu assez longtemps avec moi pour connaître la situation de mon âme, et il m'était assez affectionné pour entrer dans mes peines. La grande connaissance qu'il avait de toute cette partie de l'Amérique, et son adresse que j'avais mise plus d'une fois à l'épreuve, étaient mes seules ressources[1]. » Ce rapport ne semble pouvoir exister que dans une fiction, tant elle est éloignée de ce que les voyageurs européens vivent et disent de leurs guides, aides ou esclaves américains. Iglou, par son intelligence et son dévouement complet à son maître, apparaît comme une exception : indigène civilisé aux côtés des Européens, il prend les traits d'un bon valet capable de servir d'intermédiaire entre l'hostilité du monde américain et Cleveland. Le fait qu'il soit nommé et qu'il semble disposer d'une certaine épaisseur psychologique fait nécessairement de lui un personnage de fiction : les guides indigènes et les esclaves noirs rencontrés par les vrais voyageurs n'accèdent jamais à ce statut.

Les indigènes sont des guides infidèles mais nécessaires, sans qui le voyage ne peut avoir lieu. Les autochtones passent en effet pour bénéficier d'un rapport plus immédiat à l'espace, du moins d'une connaissance plus précise, qui a pu être comprise comme une forme de sagacité inhérente[2]. Plus prosaïquement, leur connaissance des lieux et l'aide qu'ils procurent aux voyageurs les rend incontournables. Bouguer ne peut avancer sur le mont Tungurahua sans se faire ouvrir le chemin : « Je me faisois précéder par des Indiens avec des haches : car souvent il ne m'étoit pas possible de faire un pas autrement ; tous les passages étant fermés[3]. » Les lieux ne sont souvent traversables que grâce aux chemins tracés par les peuples autochtones, comme sur l'île de Santa Caterina telle que la décrit Courte de la Blanchardière : « Les terres qui sont fort élevées sont si couvertes de toutes sortes de bois, qu'elles sont

[1] Prévost, *Cleveland* [1731-1739], éd. J. Sgard et P. Stewart, Paris, Desjonquères, 2006, p. 308.

[2] À propos de la « sagacité » supposée des peuples indigènes, voir Susan Parrish, *American curiosity. Cultures of Natural History in the Colonial British Atlantic World*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2006, p. 215-258.

[3] Bouguer, *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. 379.

impraticables. Il y a cependant quelques sentiers que les Indiens ont pratiqués[1]. » L'inaccessibilité de la nature américaine semble toujours s'abolir face au travail des indigènes, préalable au voyage ou réalisé à l'occasion. Les « Indiens » composent aussi la domesticité du voyage, délestant les voyageurs du poids de leur attirail, notamment dans le cas du voyage géodésique. Les indigènes forment la suite des Académiciens. La Condamine note ainsi dès le début de son journal : « je traînois après moi divers instrumens & un grand Quart-de-cercle, que deux Indiens avoient bien de la peine à porter[2]. » La pénibilité du trajet leur est déléguée, et les Académiciens insistent surtout sur leur utilité pratique. Ils sont une annexe de l'expédition, mais n'en font pas partie. « [L]es Indiens qui nous aidoient ne serv[aient] qu'à transporter les perches[3] », note Bouguer, qui écrit plus loin : « Nous avions un grand nombre d'Indiens qui servoient à nous porter les perches & à nous fournir les coins dont nous avions besoin[4] ».

Dans un autre registre, l'indigène est celui qui donne accès à des objets dignes d'intérêt. Ainsi Feuillée indique-t-il à plusieurs moments dessiner des animaux ou des plantes qu'un « Indien », parfois caractérisé, lui apporte : « je ménageois si-bien mon temps, que je ne laissois pas de dessiner tous les matins pendant une heure quelque plante ou quelque animal, qu'un Indien que je payois pour cela, m'apportoit ordinairement tous les soirs, n'ayant pas le loisir de les aller chercher moy-même[5]. »

L'indigène est donc un relai entre le voyageur et le monde américain ; il demeure toutefois un relai instable. La connaissance de l'espace et l'aide qu'il procure ne garantissent jamais la fidélité des guides. La Condamine se plaint à de nombreuses reprises des « Indiens » qui font défection, lors par exemple de sa première ascension du Pichincha. La plupart d'entre eux ont disparu pendant les voyages ou l'ont volé : « Le vent, la pluie et la neige fondue m'empêchèrent d'observer, et firent déserter mes Indiens ; ils furent suivis de près par un valet métis, qui me vola ; infidélité si commune dans le pays, qu'elle peut être regardée comme une maladie épidémique[6]. » La table des matières du *Journal du voyage à l'équateur* est sans appel. À l'entrée « INDIENS », on lit : « on ne peut compter sur eux […]. Enclins au vol […]. Leur

[1] Courte de la Blanchardière, *Nouveau voyage…*, *op. cit.*, p. 61.
[2] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 13.
[3] Bouguer, *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. 39-40.
[4] *Ibid*., p. 55. Sur ces « coins », Bouguer écrit plus haut : « Nous examinions avec le niveau la position horisontale de chacune, & lorsqu'à cause des inégalités du terrein que nous réparions continuellement avec des cales en forme de coins, nous ne pouvions pas les faire se toucher, nous discutions avec un fil à plomb formé d'un cheveu ou d'un fil de pite très-fin, si l'extrémité de l'une répondoit exactement au-dessus de l'extrémité de l'autre dans la même verticale. » (*Ibid*., p. 40).
[5] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 438. Ailleurs, il écrit : « Après midy je dessinai un poisson fort singulier qu'un Indien, Pécheur de la maison où je demeurois, m'apporta. » (*Ibid.*, p. 337).
[6] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 72.

naturel timide […]. » La timidité alléguée aux Indiens se traduit par un rapport farouche à l'espace : « La timidité de mes Indiens et du sergent mamelus qui le commandoit leur faisoit toujours raser la côte de très près, et jeter l'ancre tous les soirs[1] ». Contrairement à La Condamine et aux Académiciens, les « Indiens » ne font pas preuve de cette *libido sciendi* géographique qui caractérise l'expédition scientifique. La présence des indigènes au cours du voyage ressemble à une forme de solitude qui oblige le voyageur à ne pas compter sur les autres ou à ne pas considérer que les indigènes lui sont une aide. Fusée-Aublet exprime quelques années plus tard cette peur commune aux voyageurs qui se retrouvent pris entre les mains d'ennemis potentiels :

> Les Esclaves & les Indiens que l'on est obligé de prendre avec soi, comme conducteurs, & pour porter les provisions, ainsi que tous les instrumens & ustensiles nécessaires, sont un sujet d'inquiétude presque continuel ; il faut deviner leurs desseins, leurs complots, faire en sorte d'en être respecté, craint & aimé, s'il étoit possible, afin qu'ils ne vous abandonnent pas dans les bois, ou ne vous y tuent pas. Il n'y a que ceux qui ont commandé ces gens-là, qui sachent combien ils sont difficiles à conduire dans ces sortes d'expéditions ; on est obligé de les armer, & il se trouve un Européen contre dix ou vingt personnes armées qui ont eu souvent à se plaindre des Européens[2].

Ce que décrit Fusée-Aublet est un cas extrême, le voyage dans le massif guyanais s'avérant bien plus périlleux que les ascensions des Académiciens au Pérou. Il file le vocabulaire de l'obligation. L'aide indigène ou celle des esclaves n'est pas une chance, au contraire elle fait partie des nombreuses contraintes du voyage. Le botaniste remarque ainsi que le voyageur blanc est d'emblée associé au reste des Européens, et que la relation entre le voyageur et sa suite n'est pas imperméable aux relations de domination constitutive de la société américaine : le voyageur doit se comporter en maître, sans quoi il s'expose à un risque qu'il a lui-même créé.

Le « sujet d'inquiétude presque continuel » dont se lamente Fusée-Aublet n'est pas généralisable en l'état à l'ensemble des récits de voyage, bien qu'un voyageur comme La Condamine puisse réitérer son agacement face aux désertions. Le voyage s'effectue dans une forme de solitude qui est plus anthropologique que réelle : le voyageur ne se reconnaît pas dans sa suite, qui risque de le laisser seul ou le fait se sentir seul face aux autres. Cette solitude paradoxale se traduit aussi textuellement, dans certains procédés d'effacement des autres américains qui composent le voyage. Sur la vignette qui ouvre le *Journal du voyage à l'équateur* comme sur le dessin qui accompagne la carte du Marañón de La Condamine, les guides ou rameurs indigènes n'ont pas de visage. Ils font partie du paysage visible, au même titre que le décor botanique. La Condamine dans son journal opère parfois la disparition de sa suite, comme lorsqu'il décrit les raisons de son observation malheureuse sur le Sinazahuan :

[1] *Ibid*., p. 203.
[2] Fusée-Aublet, « Préface », dans *Histoire des plantes de la Guiane françoise…*, *op. cit.*, p. xvii.

> *Si mon quart-de-cercle fût arrivé aussi-tôt que moi*, je me serois tiré en une matinée de la plus laborieuse de nos stations. […] À mesure que le soleil montoit, les nuages s'élevoient : bien-tôt j'en fus enveloppé, à peine pouvois-je distinguer mon quart-de-cercle, *qu'on m'apporta* dans le moment qu'il me devenoit inutile[1].

Bouguer utilise le même procédé quand, au sujet de la terrible station de Sinazahuan, il écrit : « Nous y fîmes porter heureusement des tentes de rechange[2] ». Derrière la tournure passive, l'usage du « on » ou de l'infinitif, il est difficile de ne pas lire la présence estompée de tous les « Indiens » engagés à porter les instruments et les objets nécessaires aux opérations de mesure.

DISTANCE ET DÉCENTREMENT

La relation à l'autre, et surtout à l'indigène américain, apparaît certes rarement sous la forme d'une subjectivité assumée, qui est bien vite remplacée par un discours général. Pour autant, malgré ces jeux scripturaux, il existe dans les récits de voyage des moments d'interaction qui offrent à lire une réflexion sur la distance, posée par la situation du voyage ou construite par le texte, qui existe entre le voyageur et les autres et qui oblige parfois, le premier à décentrer son regard. Les exemples les plus frappants de ce phénomène appartiennent au voyage de La Condamine, et s'expliquent par la longueur du voyage et des récits qu'en donne l'Académicien. Dans sa *Relation abrégée*, il donne à lire un exemple d'énallage de personne quand, lors de la description d'un pont de lianes, il en arrive à sa traversée par les indigènes : « les Indiens, qui ne sont rien moins qu'intrépides de leur naturel, y passent en courant, chargez de tout le bagage & des bâts des mules qu'on fait traverser la rivière à la nage, & ils rient de voir hésiter le voyageur, qui a bien-tôt honte de montrer moins de résolution qu'eux[3]. » La Condamine substitue à son voyage un propos général, qui porte à la fois sur le caractère des « Indiens » que sur celui du « voyageur », derrière lequel on devine bien sûr sa propre personne. Cette substitution estompe l'état peu flatteur dans lequel il devait se trouver à cet instant du récit, tout en l'adossant à une information ethnographique considérée comme vraie.

Le voyageur, dans l'écriture, est obligé de se situer par rapport aux autres du voyage, le plus souvent en ménageant une distance aussi spatiale, concrète, qu'anthropologique ou éthique, et traduite par un dispositif d'écriture. Le décentrement souvent évoqué dans l'étude des récits de voyage, dans le sens d'un détour par l'autre pour saisir l'identité du voyageur, ne semble relever que de l'artifice littéraire, quand il n'est pas complètement absent des récits. Le

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 78-79, je souligne.
[2] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xli.
[3] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 402.

décentrement doit donc se comprendre, moins comme une disposition éthique que comme une pratique scripturale, qui permet de jouer sur la multiplication des points de vue sur une situation.

L'idée d'*estrangement*, comme a pu la définir Carlo Ginzburg[1], est essentielle pour comprendre les rapports des voyageurs à l'espace et à ceux qui l'habitent. La charge négative qui pèse sur la représentation des autres s'accompagne d'un maintien systématique des peuples indigènes dans une altérité irréductible, à l'instar de l'espace dans lequel ils vivent. On a vu que La Condamine associait la nature des « Indiens » du Pará aux particularités géographiques de l'Amazonie[2]. L'humanité des « Indiens » n'est pas remise en question, mais l'analogie animalière est couramment utilisée non pas tant pour déshumaniser ces peuples que pour marquer une différence de nature avec le monde européen. Cette distance ne doit pas pour autant se confondre avec une forme d'objectivité : la distance mise en place par les voyageurs est fondamentalement subjective, et même affective. Il s'agit aussi de transmettre l'effet que cette confrontation produit. Comme l'écrit Michèle Duchet :

> Quoi qu'il fasse, l'observateur se sent profondément concerné par ce monde énigmatique qui lui fait face, et qu'il ne peut regarder d'un œil « désintéressé ». La Condamine ne peut voir « sans humiliation » ces hommes qui vivent comme des bêtes : le mot est révélateur d'une sorte de mauvaise conscience ; au siècle des Lumières la littérature de voyage ne consent à offrir l'image repoussante d'un certain monde sauvage qu'en l'exorcisant par le langage de l'horreur ou celui de la compassion[3].

Le discours ethnographique porte la trace de la rencontre, et signe aussi une forme de mise à distance culturelle du voyageur, qui se désigne en même temps qu'il décrit.

La situation est encore plus claire lors de quelques récits d'interaction qui ont lieu dans le voyage de La Condamine. Le récit de la pantomime de Tarqui est un exemple saillant de la mise en scène de la distance anthropologique[4]. Il s'agit d'une des scènes les plus connues du journal de l'Académicien, reprise dans la presse périodique à sa sortie[5]. La Condamine la décrit comme il suit :

> Ce divertissement eut pour intermède des scènes pantomimes de quelques jeunes métis, qui ont le talent de contrefaire parfaitement tout ce qu'ils voient, & même ce qu'ils ne comprennent pas : nous en fûmes alors témoins très-croyables. Je les avois vûs plusieurs fois nous regarder attentivement, tandis que nous prenions des hauteurs du soleil pour régler nos pendules. Ce devoit être pour eux un mystère impénétrable,

---

[1] Carlo Ginzburg, *À distance : neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001, p. 15-36.

[2] Les indigènes, « aussi souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis leur enfance aux injures de l'air, ont vrai-semblablement la peau plus compacte que celle des autres hommes[2] » (La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 478).

[3] Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire…*, *op. cit.*, p. 111.

[4] J'ai commenté ailleurs ce passage. Voir l'introduction aux *Voyages en Amérique*, Paris, Les Belles Lettres, 2021, p. 49-63 et « Se mesurer à la distance. Le *Journal du voyage à l'équateur* de La Condamine », dans Florie Imbert-Pellissier, Angelo Odore et Léa Rénucci (dir.), *Distances, XVI^e^-XVIII^e^ siècles*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2024, p. 179-196.

[5] Yasmine Marcil, *La Fureur des voyages…*, *op. cit.*, p. 321.

> qu'un observateur à genoux au pied d'un quart-de-cercle, la tête renversée, dans une attitude gênante, tenant d'une main un verre enfumé, maniant de l'autre les vis du pied de l'instrument, portant alternativement son œil à la lunette & à la division, pour examiner le fil-à-plomb, courant de temps en temps regarder la minute & la seconde à une pendule, écrivant quelques chiffres sur un papier, & reprenant sa première situation. Aucun de nos mouvemens n'avoit échappé aux regards curieux de nos spectateurs : au moment que nous nous y attendions le moins, parurent sur l'arêne de grands quarts-de-cercle de bois & de papier peint, assez bien imités ; & nous vîmes ces bouffons nous contrefaire tous avec tant de vérité, que chacun de nous, & moi tout le premier, ne pût s'empêcher de se reconnoître. Tout cela fut exécuté d'une manière si comique, que j'avoue que je n'ai rien vû de plus plaisant pendant les dix ans du voyage ; & il me prit une si forte envie de rire, que j'oubliai durant quelques momens mes affaires les plus sérieuses[1].

La scène d'imitation renvoie à une observation préalable, qui fait de l'agent étranger l'objet d'une curiosité pour ses propres pratiques (étranges et incompréhensibles)[2]. Les deux scènes mettent en évidence que celui qui écrit sur une terre étrangère et sur les « autres » qui la peuplent est d'abord un étranger lui-même. Dans la mesure où elle exprime le sentiment d'étrangeté du voyageur face aux Américains, cette scène n'est pas un hapax du voyage de La Condamine, ni des récits de voyage du XVIII[e] siècle. Frézier, quelques dizaines d'années auparavant, se savait étranger par sa situation d'espion, qui lui faisait redouter à chaque instant d'être découvert par les autorités locales[3]. La Condamine est quant à lui l'objet de plusieurs manifestations d'hostilité de la part de la notabilité créole. Le Français est toujours suspecté de contrebande. L'épisode de l'émeute anti-française de Cuenca, qui débouche sur l'assassinat du chirurgien Seniergues, membre de la compagnie des Académiciens, est l'exemple le plus frappant de cette relation conflictuelle entre les étrangers français et la société créole péruvienne. Cet épisode est si ardent pour le voyageur lui-même qu'il publie, dès son retour, un appendice à sa *Relation abrégée* pour raconter de manière détaillée tous les événements de cette émeute et défendre l'honneur et la mémoire de son compagnon de voyage[4].

La scène de pantomime ne raconte pas l'hostilité de ces Métis – ce sentiment est réservé aux Créoles –, elle fait apparaître un certain décentrement du regard de l'Académicien par le

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 88.

[2] Ces scènes d'imitation sont légion dans la littérature de voyage et d'ethnographie. La leçon d'écriture de Claude Lévi-Strauss chez les Nambikwara, dont le chef imite l'écriture de l'ethnologue (*Tristes tropiques* [1955], Paris, Plon, 1993, p. 347-360). Dans un ouvrage spécifiquement consacré à la question anthropologique de l'imitation, Michael Taussig s'appuie en particulier sur un épisode du voyage de Darwin à Terre de Feu, où il rencontre des indigènes qui imitent tous leurs faits et gestes (*Mimesis and Alterity. A Particular History of the Senses*, New York/Londres, Routledge, 1993, p. 73-78).

[3] Il écrit, au sujet de son départ précipité de Rio de Janeiro : « Au-reste il ne m'auroit de rien servi que nous y eussions séjourné plus long-tems ; quelques indiscrets de notre Escadre m'ayant fait connoître aux Officiers Portugais pour Ingénieur, il ne me convenoit plus de m'exposer à quelque affront dans un lieu où le souvenir de l'expédition de Rio de Janeiro, encore recent, rendoit la Nation suspecte. En effet on avoit doublé les gardes partout, & même établi de nouveaux corps de garde, sur ce qu'il se trouvait déjà en rade cinq Navires François, parmi lesquels il y en avoit deux de force, un de 50 & l'autre de 70 canons. » (Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 474-476).

[4] La Condamine, *Lettre à Madame *** sur l'émeute populaire excitée en la ville de Cuenca au Pérou, le 29 d'août 1739*, s.l., 1746.

jeu de l'imitation. Ce décentrement est bien léger et éphémère, car La Condamine insiste sur le ridicule de la situation, qui finit, chose rare dans les récits de voyage en Amérique, par le rire du spectateur observé. Comment comprendre le rire de La Condamine ? Plusieurs interprétations peuvent être considérées : rire d'autodérision face au miroir déformant que lui tendent ces acteurs ou rire de moquerie face à ces « bouffons ». Quoi qu'il en soit, une double incompréhension transparaît dans la description de La Condamine. Les acteurs ne comprennent pas le sens de ces gestes, ni leur fondement, ni leur but : ils n'ont accès qu'à l'aspect extérieur des choses, et ne peuvent pas en percer le mystère. La pensée de ces Métis n'est pas donnée à lire, et il serait bien vain d'essayer de la comprendre *malgré* le texte de La Condamine, celui-ci ayant le dernier mot de l'histoire.

Impossible donc de connaître avec certitude quelle était la portée donnée à cette scène d'imitation. Il pouvait très bien s'agir d'une simple bouffonnerie d'enfants. Mais il n'est pas impossible de réfléchir à la manière dont cette scène fonctionne à l'intérieur du récit et plus largement dans le rapport qu'entretiennent les voyageurs avec les autres rencontrés dans leur parcours. La question de l'imitation, quand elle concerne les « Indiens » est récurrente chez les voyageurs qui sont allés au Pérou. Dans le récit de Durret et Bachelier, on peut lire un éloge de « l'esprit subtil & fin[1] » des « Indiens » du Chili qui excellent dans l'art d'imiter les objets des Européens. Le voyageur et son prête-plume rapportent deux anecdotes à ce sujet :

> Un Jeune esclave Indien, à qui l'on fit voir une montre qui étoit à un de nos Officiers ; aprés l'avoir montée & démontée, & en ayant consideré & examiné tous les ressorts, il en fit une pareille de bois, qui à la vérité étoit beaucoup plus grossiere, mais qui alloit fort juste, & où il ne manquoit rien des ressorts qu'il avoit vû à celle qui lui avoit servi de modèle. L'on me fit voir encore une grande figure en bois, representant un saint Michel terrassant le diable ; mais j'avoue que je n'ai jamais rien vu de mieux exécuté & de plus délicatement travaillé ; j'y remarquai les plus beaux traits de l'art employez avec toute la dextérité & le genie possible. Aussi cette piece est-elle estimée de tous les plus fins connoisseurs. C'est pourtant l'ouvrage d'un Indien qui n'a eu d'autres maîtres que son talent naturel[2].

Vu le caractère extraordinaire de ces histoires et de ce récit de voyage en particulier, on est en droit de douter de leur véracité. Peu importe finalement, car elles agissent comme des révélateurs d'une vision entièrement émerveillée des capacités techniques et artistiques des indigènes américains, probablement dans la lignée des descriptions élogieuses de l'art des Incas telles qu'on les trouve chez Garcilaso. L'imitation est une qualité ambivalente. Elle peut être le signe d'une sorte de génie, capable de recréer des objets sans même en comprendre préalablement le fonctionnement. À l'inverse, elle est aussi le signe d'une limite de l'esprit,

[1] Durret et Bachelier, *Voyage de Marseille à Lima…*, *op. cit.*, t. I, p. 168.
[2] *Ibid*., p. 168-169.

incapable d'invention. C'est l'opinion que partagent La Condamine, Bouguer et Frézier[1]. Dans le cas de la pantomime de Tarqui, l'imitation prend une valeur différente, puisqu'il ne s'agit pas seulement de considérer les talents artisanaux mais de comprendre cette scène d'imitation à l'intérieur du contexte social d'où elle émerge. Homi Bhabha a pu voir l'imitation, notamment dans un contexte festif, comme une pratique de résistance des sujets colonisés face au pouvoir colonial[2]. Si tel était le cas, il faut avouer que La Condamine n'est aucunement sensible à une quelconque portée critique de ce spectacle[3].

Il faut donc en conclure que cette pantomime, à l'évidence, n'est pas le lieu d'une contestation, mais qu'elle relèverait plutôt d'une curiosité des Métis pour les actions de ces mystérieux Académiciens. L'imitation est aussi, malgré le rire qu'elle provoque, une pratique rituelle fortement ancrée dans certaines sociétés américaines précolombiennes : dans des contextes de rencontre avec l'Européen, la pratique de l'imitation permet de l'incorporer à ses propres pratiques culturelles, d'accommoder son monde à celui de l'étranger, de créer une sorte de terrain commun entre l'autre et soi[4]. Elle acquiert une autre dimension si l'on garde à l'esprit qu'il s'agit d'acteurs métis, au sein d'une société coloniale issue de la conquête espagnole et du mélange ethnique. Les travaux de Serge Gruzinski ont bien montré à quel point l'imitation faisait partie intégrante du phénomène de métissage qui fonde les nouveaux espaces hispano-

[1] « Ils ont de l'esprit pour les Arts, grands imitateurs de ce qu'ils voyent, mais très bornez dans leurs inventions. » (Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 465) ; « Quand ils s'appliquent à quelque ouvrage, ils ne sont pas capables que d'imiter, mais leur industrie ne va pas assez loin pour leur faire produire du nouveau ; ce même défaut se manifeste dans leurs discours & dans tous leurs procédés. » (Bouguer, « Relation abrégée… », dans *op. cit.*, p. c) ; « On ne leur a reconnu aucune capacité pour rien inventer ; mais on s'est bientôt apperçu qu'ils avoient au suprême dégré le talent d'imiter tout ce qu'ils voient. Il suffit, par exemple, de leur montrer une Croix, un Chandelier, un Encensoir, & de leur donner la matière pour en faire de semblables ; & on auroit de la peine à distinguer leur ouvrage d'avec le modèle qu'ils ont eu devant les yeux. » (Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, *op. cit.*, t. II, p. 48).

[2] Homi Bhabha, « Of Mimicry and Man: the Ambivalence of Colonial Discourse », dans *The Location of Culture*, Londres/New York, Routledge, 1994, p. 85-92 (cité par Neil Safier, *Measuring the New World…*, *op. cit.*, p. 4).

[3] On pourrait mettre ce passage en regard de ce que raconte Courte de la Blanchardière au sujet d'une parade en l'honneur de Ferdinand VI : « ce spectacle étoit assez curieux : l'or, les diamans & les perles n'y étoient point épargnés ; il y avoit des Reines dont les habits en étoient couverts, mais malgré cette réjouissance publique, l'on voyoit sur le visage des Acteurs ou Actrices, paroître une tristesse qui dénotoit bien que la contrainte y avoit plus de part que la volonté. » (*Nouveau voyage…*, *op. cit.*, p. 135-136). La critique n'est pas le fruit des indigènes mêmes, mais elle est induite par l'interprétation qu'en donne le voyageur, qui lit sous la tristesse la marque de la domination.

[4] Gilles Havard, « Le rire des jésuites… », art. cité. Voir aussi Stephen Greenblatt, *Marevelous Possessions…*, *op. cit.*, p. 99 et suiv. L'auteur y contredit l'idée, proposée par Tzvetan Todorov, selon laquelle les indigènes américains seraient dénués de capacité d'improvisation contrairement aux Espagnols (*La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre* [1982], Paris, Seuil, 1991, notamment p. 83-127). Pour Greenblatt en effet, les indigènes américains manifestent, dès les premiers contacts avec les Européens, une forme de « mimésis d'appropriation » qui traduit leur capacité d'adaptation et d'échange vis-à-vis des nouveaux venus. Pour une étude de cas, voir Frank Lestringant, « Léry ou le rire de l'Indien », dans Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* [1578], Paris, Librairie générale française, 1994, p. 15-39.

américains[1]. On apprend avant ce passage que cette fête, pourtant organisée par et pour des « Indiens », est une imitation de celles introduites par les Espagnols, qu'ils auraient eux-mêmes imitée des Arabes. Frézier avait déjà noté à quel point les « Indiens » du Pérou avaient excellé dans la domination de l'art équestre imité des Espagnols :

> ils font à cheval tout ce qu'on raconte d'extraordinaire des Arabes, & peut-être les surpassent-ils. Leur selle est une double peau de mouton, qui leur sert de nuit à se coucher en campagne ; leurs étriers sont des sabots de bois carrez, tels que les Espagnols en ont d'argent pour la parade, qui valent jusqu'à quatre & cinq cens écus.
> Il est vrai que les chevaux leur étant venus d'Europe, ils en ont imité l'équipage en faisant de bois ou de corne ce qu'ils voyoient de fer ou d'argent[2].

L'imitation a aussi une portée historique, elle traduit la situation de ce continent, produit d'un métissage ethnique et culturel. Le rire de La Condamine ne doit pas faire oublier cet épais substrat historique qui oblige à des lectures croisées, en mobilisant la question coloniale, celle du métissage et celle des transferts culturels. Dans cet espace, qu'on pourrait qualifier, après Mary Louise Pratt, de « zone de contact », se joue une rencontre décalée, voire déjouée, mais qui n'est pas pour autant dénuée de conséquences pour le voyageur dans la mesure où elle oblige à un certain décentrement du regard.

La thèse de Mary Louise Pratt, qui fait des voyages scientifiques en Amérique du Sud des parachèvement de la colonisation, et, partant, implique que l'autre indigène est toujours instrumentalisé par les voyageurs, mérite à bien des égards d'être nuancée, comme cela a déjà été fait[3]. Si la dimension coloniale de la relation à l'autre ne peut être complètement évacuée, cette approche massive ne laisse pas de place à l'interrogation quant à la rencontre, partant du principe que celle-ci, puisqu'elle n'est que projection de la culture et des valeurs du voyageur, n'existe tout bonnement pas. Or, l'étude précise des textes oblige à démentir ce présupposé : on n'y trouvera certes pas de reconnaissance d'égalité, mais la présence de l'altérité humaine dans le voyage se doit d'être saisie par l'écriture, qui s'en trouve modifiée, de même que le rapport à soi du voyageur.

Le plus souvent, la mise en présence du voyageur et des autres se joue sur le mode de la mise à distance ou de l'esquive. Pernety, lors de son séjour à Montevideo, raconte l'arrivée d'un groupe d'« Indiens » chez le Gouverneur :

> Ces Indiens, trouvant les portes fermées, s'approchèrent de la fenêtre où nous étions, & un d'eux tira d'un petit sac de peau de Tigre, un papier écrit & plié, qu'il présenta. Mr. le Gouverneur le prit, & le lût. Il

[1] Serge Gruzinski, *La Pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999.
[2] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 126-127.
[3] Voir par exemple ce que dit Nathalie Vuillemin, « L'histoire du territoire sud-américain dans les écrits d'Alexander von Humboldt. Un discours polyphonique », dans Joëlle Duclos (dir.), *Les Sciences et le livre. Formes des écrits scientifiques des débuts de l'imprimé à l'époque moderne*, Paris, Hermann, 2017, p. 367-378.

étoit écrit en langue Espagnole. C'étoit un Certificat par lequel plusieurs Gouverneurs Espagnols y avoient déclaré successivement, que celui qui en étoit possesseur, étoit de la race des Caciques, & lui-même actuellement Chef de Village. Le Gouverneur le lui rendit, & l'Indien lui demanda par signe une feuille de papier, pour substituer à celle qui enveloppoit auparavant le Certificat, parce qu'elle étoit coupée dans les plis, par vétusté : on la lui donna. Vraisemblablement ces Indiens ignoroient la langue Espagnole ; car ils n'en prononcèrent pas un seul mot. Un Officier Espagnol nous dit, qu'ils avoit [*sic*] parlé la langue du Para, mêlée de celle des Indiens des Terres circonvoisines[1].

Dans le récit de cet échange muet, Pernety montre, sans en avoir pleinement conscience peut-être, une incompréhension mutuelle entre ce groupe d'indigènes, reconnus par un vieux morceau de papier qu'ils ne peuvent pas lire, et les Européens présents. Aucune communication verbale n'a lieu, car aucun terrain d'entente linguistique n'existe, seul le papier fait figure de signe apparemment compréhensible par les deux parties, de façon très différente sans nul doute. Pernety n'explique pas les raisons de leur venue. Dans le paragraphe précédent, le Gouverneur, à la vue de ce groupe, fait fermer les portes de sa maison de peur que l'odeur des « Indiens » n'imprègne les murs. La suite du récit ne revient jamais à cet épisode de rencontre, préférant s'attarder sur l'accoutrement de ces indigènes, notamment leur manteau (objets d'une considération à la fois ethnologique et économique sur le petit commerce qu'ils font à Montevideo), leur aspect physique, et surtout le soin qu'on a de ne pas leur vendre trop d'alcool. Malgré la présence de ces indigènes, on n'assiste pas à une rencontre, sinon à une stratégie d'évitement et de mise à distance.

La description physique et morale des autres rencontrés remplace l'impossible interaction, du fait de la distance culturelle et linguistique qui sépare le voyageur de ces êtres dont il n'a finalement accès qu'à travers les discours des Européens ou des Créoles. Le voyageur décrit l'aspect extérieur, il tente d'en reproduire la forme et il restitue, pour dire ce à quoi il n'a pas accès directement, les savoirs ou les opinions des notables qu'il côtoie. On oserait presque aller jusqu'à dire que, dans une certaine mesure, les récits de voyage s'apparentent à un exercice d'imitation des manières indigènes qui, comme dans le cas des Métis de Tarqui qui imitent sans comprendre les gestes astronomiques, admet toujours un manque dans la connaissance précise de ces peuples.

La scène de la pantomime, comme la plupart des passages qui concernent des autres, n'a pas vocation à comprendre. En revanche, ces scènes permettent de situer le voyageur dans la distance qui le sépare de ceux qui l'entourent, de même que celle qui le sépare de lui-même. La description de la pantomime fait écho à d'autres passages où les autres observent les Académiciens envoyés au Pérou, et permettent à La Condamine de se représenter (et peut-être de se saisir) à travers un regard extérieur. Dans la vignette qui ouvre la deuxième partie de la

[1] Pernety, *Journal historique…*, *op. cit.*, p. 383-384.

Mesure des trois premiers degrés du méridien (fig. 18), apparaissent deux hommes (probablement La Condamine et Bouguer) en train d'effectuer des observations astronomiques, avec les mêmes gestes que ceux décrits lors de la pantomime (regarder dans la lunette, se courber, regarde la pendule, noter…). Dans l'embrasure d'une porte ouverte, on aperçoit un enfant qui regarde attentivement les deux astronomes. Cette scène ne renvoie à aucune partie du texte, ni dans le journal ni dans le voyage sur l'Amazone. Il s'agirait donc d'une création à partir de ce qu'évoquait La Condamine à propos des jeunes métis qui les observaient à Tarqui. L'artifice de la mise en scène permet de donner à voir l'activité scientifique des académiciens et de parachever la description qu'en donnait La Condamine. En 1737, sur un des monts du Pichincha, les Académiciens reçoivent la visite de deux habitants de Quito. Après avoir franchi les nombreux périls de l'escalade, les deux visiteurs arrivent au campement couvert de neige :

> Nous les reçûmes de notre mieux, nous leur fîmes part de toutes nos richesses. Ils nous trouvèrent mieux pourvus de neige que d'eau : on fit grand feu pour les faire boire à la glace ; ils passèrent avec nous une partie de la journée, et reprirent sur le soir le chemin de Quito, où nous avons depuis conservé la réputation d'une espèce d'hommes fort extraordinaires[1].

Doit-on comprendre les « richesses » dont parle La Condamine comme les observations et les mesures que les Académiciens ont déjà effectuées ? Certes, mais ce terme a sans doute une portée ironique. Ces visiteurs ne comprennent rien aux travaux des Académiciens, et restent cois face à ce spectacle étrange. Le terme de richesse fait sans doute écho à ce que relatent Ulloa et Juan y Santacilia dans le journal de leur voyage :

> Les uns nous regardoient comme des fous, les autres comme des gens avides de richesses, qui cherchoient des mines d'or par le moyen de quelque nouvelle méthode. Il y en avait qui nous croyoient sorciers, & tous ensemble étoient agités de diverses opinions à-mesure qu'ils réfléchissoient davantage sur nos actions, ne trouvant pas de proportion entre les peines & les fatigues que nous soufrions, & les desseins qu'ils nous attribuoient. Tout cela les mettoit en défaut, & quand on leur disoit le véritable motif de nos travaux, ils n'avoient garde d'y ajoûter foi, n'ayant pas assez de lumieres pour en concevoir l'importance[2].

Le propos est sévère, et La Condamine, s'il ne l'exprime pas ainsi, n'en sous-entend sans doute pas moins. Les deux visiteurs, jamais nommés, peuvent incarner le regard d'une société créole et espagnole (La Condamine précise que leur visite a lieu « peut-être au nom de toute la ville[3] »)

---

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 36.

[2] « Unos tenian à locura nuestras resoluciones : otros lo encaminaban à codicia, persuadiendose, que andabamos buscando Minerales preciosos por medio de algun methodo particular, que haviamos inventado ; otros nos discurrian *Magicos*, y todos quedaban embebidos en una confusion interminable ; porque en ninguna de las cosas, que sus pensamientos les dictaban ; hallaban, que huviesse correspondencia en su logro à la fatiga, y penalidades de tal vida : assunto, que aun todavia mantiene la duda en mucha parte de aquellas Gentes, sin poder persuadirse à qual fuesse el cierto fin de nuestro viage, como ignorantes de su importancia. » (Ulloa, *Relación histórica del viaje a la América Meridional*, Madrid, A. Marin, 1748, t. I, p. 317 ; trad. fr. : *Voyage historique …*, *op. cit.*, p. 203). On notera au passage l'intervention du traducteur, qui ajoute le terme de « lumières », supposées manquantes aux habitants de la province de Quito, absent de la version originale.

[3] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 36.

qui ne trouve jamais vraiment grâce aux yeux de l'Académicien français, sauf à de rares exceptions. L'enquête sur les actions des voyageurs se solde par une incompréhension, l'inversion du regard se transformant en une scène ridicule. Le regard de l'autre ou l'inversion du point de vue, qu'il s'agisse des Quiténiens ou des Métis de Tarqui, est bien avant toute chose un artifice qui vise à se mettre en scène et à se montrer ; cependant il témoigne, par l'inscription dans le texte, d'une présence de l'autre à la conscience que le jeu de l'écriture ne peut faire disparaître.

BONHEURS INDIGÈNES

Malgré une vision globalement négative des autres qui peuplent le voyage, émerge à quelques reprises une relation euphorique tant à certains lieux qu'aux indigènes qui s'y trouvent. Quand ce genre de vision entièrement positive apparaît en-dehors du récit de l'itinéraire du voyageur, elle reprend presque tous les *topoi* du « bon sauvage », décrivant les peuples indigènes comme vivant dans une simple harmonie et une frugalité heureuse. C'est ce que fait Bouguer quand, décrivant les « Indiens » qui vivent « retirés dans leurs forêts, où ils forment comme de petites Républiques », tout de même dirigées par un religieux espagnol.

> Ils vivent tous dans une aussi grande union qu'ils paroissent vivre dans une parfaite innocence. Ils sont prévenans & honnêtes, ils ne sont capables d'aucune défiance, & il ne leur tombe pas même dans l'esprit qu'on puisse jamais avoir l'intention de les tromper. Les portes de leurs maisons sont toujours ouvertes, quoiqu'ils ayent du coton, des calebasses, de la pite, espece d'aloës dont ils tirent du fil, & quelques autres denrées dont ils font souvent quelque trafic. La grande chaleur leur permet d'aller presque nuds ; ils se peignent ordinairement en rouge avec le rocou, & ils s'en font une espece de parure ; au lieu de se peindre entierement, ils ne tracent que de simples bandes, & ils s'en mettent jusque sur le visage. Il paroît qu'ils ont regardé cette coutume dans son origine comme une précaution contre la piqûre des maringouins ou moustiques[1].

La description, entièrement positive, adoucit l'aspect sauvage qu'elle pourrait procurer. Le commerce existe sans peur du vol ; la nudité n'est pas un signe de bestialité, elle est *permise* par la chaleur ; la peinture corporelle, simplement ornementale, est un reste d'une pratique médicinale. Les bons sauvages ne sont même pas sauvages : tous ces éléments en font une véritable société heureuse.

Bouguer reprend toutes les figures du lieu commun édénique en les sécularisant. La généralisation du propos et sa ressemblance aux discours valorisants construits dès le XVI^e^ siècle invite à nuancer une telle description, surtout qu'elle sert de contre-point à celle des « Indiens qui vivent en haut dans la Cordelière », soit ceux qui vivent dans les villes et les villages

[1] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xcix-c.

espagnols. Toutefois, il serait trompeur de ne considérer cette description que sous l'angle discursif. Pour hyperbolique qu'elle soit, elle doit se comprendre à l'aune du récit du voyageur qui, quoique son témoignage de la vue d'un tel village indigène n'apparaisse pas, décrit au début de son voyage une interaction entièrement heureuse avec des « Indiens ». Arrivé au village de Montecristi, au sud de Manta, Bouguer détaille l'aide reçue par les indigènes :

> Le Jeudi 15 au matin les Indiens vinrent nous trouver, ils avoient à leur tête leurs Alcaldes ou Magistrats tenant en main leur baguette, qui est la marque distinctive de leur autorité. Ils nous présenterent quelques fruits, & nous annoncerent que Dom Joseph de Olabès y Gamaroa Commandant de *Puerto-Viejo* leur avoit donné ordre par ses lettres d'avoir pour nous les mêmes attentions que pour lui-même. Nous choisîmes à environ un tiers de lieue du Village un poste plus commode pour nous servir d'Observatoire. Nous nous y établîmes sous un toit que nos bons amis les Indiens nous éleverent avec facilité, vû l'extrême simplicité de l'Architecture qui est en usage dans le Pays[1].

« Nos bons amis les Indiens » : l'expression relève probablement de l'hapax dans les récits de voyage du XVIII^e^ siècle. Cette amitié est sans doute à comprendre dans un seul sens : les « Indiens » sont amis des Académiciens français quand ils leur sont dévoués. Plus loin, lors du voyage entre Montecristi et Canoa, passant par la baie de Caráquez, Bouguer explique : « Les Indiens nous fournissoient les chevaux dont nous avions besoin ; & ils nous faisoient profiter du flux & reflux de la Mer pour marcher en bas sur la plage, lorsqu'il n'y avoit pas de chemin pratiqué en haut sur la côte[2]. » L'aide des indigènes est ici la marque de leur bonté et de leur connaissance fine des lieux. Cette relation d'aide et d'amitié, si l'on suit Bouguer, permet peut-être de comprendre la description élogieuse qu'il fait dans la dernière partie de son récit. Dans le même passage, il est aussi fasciné par l'usage architectural du roseau, qui sert à la construction des maisons, dont la simplicité semble lui plaire[3]. Cette expérience du monde indigène lui donne peut-être la matière à la rédaction de sa description générale, informée et croisée avec des représentations préétablies de l'innocence originelle des « Indiens »[4], que Rousseau, qui avait manifesté un vif intérêt pour l'expédition géodésique[5], aura sans doute repris dans le *Discours sur l'inégalité* pour définir l'Homme à l'état de nature.

Bien que cette vision des indigènes ne soit, globalement, pas partagée par son collègue La Condamine, un passage de son voyage sur l'Amazone oblige à interroger la description générale qu'il peut en donner dans ce même texte. Dans la version de 1749 de ce récit, publiée

[1] *Ibid.*, p. viii-ix.
[2] *Ibid.*, p. xi.
[3] *Ibid.*, p. viii.
[4] Jean-Paul Duviols, *Le miroir du Nouveau Monde…*, *op. cit.*, chap. II, « Les "sauvages" dans le miroir européen (XVI^e^ siècle) », p. 19-57.
[5] Rousseau, « Réponse au mémoire anonyme, intitulé, *Si le monde que nous habitons est une sphère, etc.*, inséré dans le Mercure de Juillet, p. 1514 » [1738], dans *Œuvres complètes*, t. X, éd. R. Trousson et C. van Staen, Genève/Paris, Slatkine/Honoré Champion, 2012, p. 21-31.

dans les *Mémoire de l'Académie royale des Sciences*, La Condamine ajoute un paragraphe dans lequel il décrit son séjour dans le petit village de Chuchunga, après son naufrage entre Jaén et l'*embarcadero*. Après un voyage terrible, marqué par la peur de perdre tous ses travaux, s'ouvrent huit jours de parenthèse presque onirique[1] :

> Je n'avois ni voleurs ni curieux à craindre, j'étois au milieu des Sauvages. Je me délassois parmi eux d'avoir vécu avec les hommes ; &, oserai-je le dire, je n'en regretois pas le commerce. Après plusieurs années passées dans un mouvement & dans une agitation continuelle, je jouissois pour la première fois d'une douce tranquillité. Le souvenir de mes fatigues, de mes peines & de mes périls passez, me paraissoit un songe. Le silence qui régnoit dans cette solitude me la rendoit plus aimable, il me sembloit que j'y respirois plus librement. La chaleur du climat étoit tempérée par la fraîcheur des eaux d'une rivière à peine sortie de sa source, & par l'épaisseur du bois qui en ombrageoit les bords ; un nombre prodigieux de plantes singulières & de fleurs inconnues, m'offroient un spectacle nouveau & varié. Dans les intervalles de mon travail, je partageois les plaisirs innocens de mes Indiens, je me baignois avec eux, j'admirois leur industrie à la chasse & à la pêche. Ils m'offroient l'élite de leur poisson & de leur gibier. Tous étoient à mes ordres ; le Cacique qui les commandoit, étoit le plus empressé à me servir. J'étois éclairé avec des bois de senteur & des résines odoriférantes. Le sable sur lequel je marchois étoit mêlé d'or. On vint me dire que mon radeau étoit prêt, & j'oubliai toutes ces délices[2].

Cette page, qu'on croirait presque tirée du voyage de Jean de Léry, opère un renversement quasi complet du discours ethnographique pessimiste que tient La Condamine. Il se distingue aussi par l'expression d'un rapport heureux au corps, absent du reste des récits de voyage de l'Académicien. Si le travail scientifique continue, ce moment exprime la joie d'un repos retrouvé. La Condamine convoque presque tous les lieux communs de l'Éden américain, où tout concorde à son bonheur, dans un climat tempéré où la douceur règne. Le travail n'a pas disparu, mais il est cette fois sans douleur ni inquiétude, et il laisse la place au repos et à la curiosité. La Condamine est le maître de cette petite société idyllique, et l'ensauvagement qu'il décrit doit être relativisé : l'Académicien reste bien le centre de l'attention et, comme les « amis » de Bouguer, le bonheur dont il jouit est dû au fait que les indigènes sont entièrement à son service, voire complètement subordonnés. Devenu chef de tribu, qui rappellerait presque le personnage de Mlle Duclos, devenue *sakgame* d'une tribu Hurons dans *Les Aventures de Beauchêne* de Lesage[3], La Condamine décrit un moment où le corps trouve une liberté inédite, occupé seulement à manger et à se baigner en compagnie des indigènes. Tous ses sens sont en éveil, et entièrement tournés vers la satisfaction des besoins et des plaisirs. Chuchunga est en somme un refuge heureux. Mais ce refuge ne dure qu'un temps. Comme la scène de la pantomime fait oublier le travail, la suite du voyage fait oublier le bonheur d'avoir goûté au

[1] Sur cet ajout de 1749, voir Gérard Blanc, « Au pays des Amazones : le second récit de La Condamine », dans François Moureau (dir.), *Le Second voyage ou le déjà-vu*, Paris, Klincksieck, 1996, p. 36-37.

[2] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 409-410.

[3] Lesage, *Les Avantures de Monsieur Robert Chevalier, dit de Beauchêne*, *op. cit.*, t. II, p. 1-164.

repos. La relation amicale, faite de proximité (corporelle) et d'admiration, est circonscrite dans le cadre très borné d'un paragraphe.

Ce paragraphe semble de prime abord détonner avec le discours général que porte l'Académicien sur les indigènes. Mais le bonheur de La Condamine est moins lié à leur présence qu'à la perception qu'il a de lui-même, de son aisance physique et morale, au sein d'une petite société dont il est le maître. La Condamine, on l'a vu, utilise à plusieurs reprises des moments qui lui permettent de se mettre en scène au travail : ce paragraphe doit peut-être se comprendre, d'autant plus qu'il est destiné au public savant, comme une autre variation sur le thème de l'homme de sciences au travail, cette fois sous un angle davantage relativiste auquel Condorcet aura été sensible, qui écrit dans l'éloge de La Condamine que l'indolence des indigènes « prouve que leur état ne leur est point insupportable, tandis que cet excès d'activité dont nous sommes si vains, ne prouve peut-être autre chose que l'excès de nos misères[1] ».

Ces quelques passages des voyages de Bouguer et de La Condamine traduisent l'expression, si ce n'est d'un bonheur, du moins d'un répit ou d'un repos à l'intérieur d'un monde pourtant généralement considéré comme hostile. Il s'agit de scènes proprement écrites, dans la mesure où elles réactivent des *topoi* littéraires à la fois très présents dans l'imaginaire du XVIII^e^ siècle et en même temps en voie de déconstruction (naïveté des « Indiens », *locus amœnus* américain…). L'espace, même au moment de l'expression d'une proximité avec les indigènes, n'apparaît que grâce à des filtres sans doute inhérents à l'écriture même.

[1] Condorcet, « Éloge de M. de La Condamine », *HARS*, 1774, *op. cit.*, p. 106 (cité par Gérard Blanc, « Au pays des Amazones… », art. cité, p. 37).

TROISIÈME PARTIE

L'ESPACE ET LA NATURE

PRÉAMBULE

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE NATURELLE

Le discours géographique est extensible, virtuellement infini, et on a vu qu'il traitait à la fois de la situation pure des lieux sur le globe et des richesses naturelles. La géographie des voyageurs scientifiques s'attache à décrire et ordonner les productions de la nature, à dire les effets du climat. Le discours ethnographique est aussi un discours sur la nature des êtres humains et les effets de la nature sur la formation des corps et des tempéramments. Les interrogations sur la nature américaine, ses descriptions et ses usages, a déjà l'objet de nombreuses études[1]. Il s'agira dans les pages qui suivent de voir comment le discours sur la nature – discours scientifique, viatique et littéraire – s'intègre dans une représentation géographique de l'Amérique du Sud et des Caraïbes.

Géographie et histoire naturelle sont indissociables : le discours sur l'espace et aussi un discours sur la nature, ses formes, ses ressors et ses productions ; la géographie est de même intimement liée aux évolutions des sciences de la nature, qu'elle accompagne et dont elle se nourrit[2]. Au fil du siècle, une version plus restrictive de la géographie apparaît, sous le nom de « géographie naturelle », que Nicolas Desmarest définit dans l'*Encyclopédie* comme la

> description raisonnée des grands phénomenes de la terre, & la considération des résultats généraux déduits des observations locales & particulieres, combinées & réunies méthodiquement sous différentes classes, & dans un plan capable de faire voir l'économie naturelle du globe, en tant qu'on l'envisage seulement comme une masse qui n'est ni habitée ni féconde[3].

Une partie de la géographie s'attache à la description du monde comme s'il n'était qu'une entité naturelle, déconnectée des sociétés qui l'habitent, de son découpage politique, et des

[1] Voir l'étude fondatrice de Jean Ehrard, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle* [1963], Paris, Albin Michel, 1994.

[2] Charles Withers, « Geography, Natural History and Enlightenment », *History Workshop Journal*, n° 39, 1995, p. 137-163. Voir aussi David N. Livingstone, « Geography in the Enlightenment », dans *The Geographical Tradition…*, *op. cit.*, p. 102-138.

[3] Nicolas Desmarest, « Géographie physique », *Enc.*, t. VII, 1757, p. 613b.

événements historiques qui s'y sont succédé. L'émergence d'une géographie naturelle au cours du siècle invite à lire les descriptions de la nature américaine, notamment chez Buffon, comme une forme de représentation géographique. Le discours scientifique, celui des philosophes et des voyageurs naturalistes, associe à la recherche d'une explication de la nature sa représentation par des formes d'écriture parfois expressive. L'espace naturel américain fait à la fois l'objet d'une rationalisation scientifique et d'une recherche de mise en forme littéraire. L'explication de la nature n'est pourtant jamais déconnectée d'autres enjeux : à la seule nature se greffent des réflexions sur la nature humaine, l'histoire et la question de la civilisation. L'approche raisonnée de la nature américaine dans un discours géographique pense toujours la nature pour elle-même et relativement aux sociétés. C'est principalement le cas de la réflexion, tout au long du siècle, autour de la question des richesses naturelles et des effets de l'histoire coloniale sur l'ordre et les formes de la nature.

CHAPITRE VIII

ÉCRIRE ET PENSER LA NATURE AMÉRICAINE

> Bien des siècles depuis les siècles du Chaos,
> La flamme par torrents jaillit de ce cratère,
> Et le panache igné du volcan solitaire
> Flamba plus haut encor que les Chimborazos[1].

Dès les premiers temps de la conquête, le discours sur la nature a recours à l'image de la merveille, qui traduit le caractère extraordinaire et exubérante, qui relève du prodige, preuve de la dimension proprement édénique d'un tel espace. Caractérisée par l'excès – de productions, de formes, de manifestations, de diversité –, la nature américaine met d'abord en échec les tentatives de traduction linguistique, qui oblige les chroniqueurs et les premiers voyageurs à rivaliser d'ingéniosité pour trouver un moyen adéquat de rendre cette nature, inédite et *a priori* indicible, dans le langage[2]. L'hyperbole généralisée est un des recours les plus employés pour dire cette nature. L'accumulation des voyages et des ouvrages portant sur l'Amérique oblige progressivement à nuancer l'idée de Paradis terrestre : si, comme on l'a vu, le lieu commun du printemps éternel perdure, avec quelques évolutions, encore au XVIII^e^ siècle, l'image entièrement positive de la nature, c'est-à-dire du climat, de la géologie, de la végétation et de la faune, subit des inflexions très fortes dès les premiers voyages de colonisation. Au miracle de la découverte, qui décrit la merveille américaine pour engager le royaume d'Espagne à s'engager dans sa conquête, s'ajoute le récit héroïque des *conquistadores*, qui insistent tous sur la puissance néfaste de la nature dans certains lieux traversés. Au fil des siècle se dessine donc une image de la nature américaine complètement ambivalente, aussi généreuse et féconde que

[1] José-Maria de Heredia, « Fleurs de feu », dans *Trophées*, *op. cit.*, p. 152.

[2] Julio Ortega, « La abundancia americana: un modelo de lectura trasatlántica », *Revista de la Universidad de México*, n° 76, 2010, p. 21-22. Sur le thème du Paradis terrestre américain, voir Nathan Wachtel, *Paradis du Nouveau Monde*, Paris, Fayard, 2019, p. 17-58.

marâtre, dangereuse et destructrice, mais toujours considérée sous l'angle de l'excès et de la démesure, à l'antipode de la nature douce et tempérée de l'Europe occidentale. Tout au long du siècle, elle est réinvestie par des enjeux et des interrogations scientifiques ou philosophiques propre aux Lumières. Je m'intéresserai ici à la manière dont certains voyageurs et philosophes ont tenté d'écrire, de penser et de comprendre cette nature, ou plutôt tenté de la comprendre en lui trouvant une forme linguistique, en particulier ce qui concerne son climat et sa géologie. Il s'agira d'abord d'étudier les formes que prend cette nature, comprise comme un spectacle qu'il faut observer et étudier, avant de s'intéresser à la manière dont les climats sud-américains et caribéens font l'objet d'une série de tentatives de rationalisation, et deviennent l'objet d'une querelle scientifique nourrie par des représentations antagonistes de cette nature.

UN SPECTACLE RAISONNÉ ?

L'écriture et la pensée de la nature au XVIII^e^ siècle associe étroitement la question du spectacle à celle de la connaissance, dans des perspectives parfois très écartées. Entre le *Spectacle de la nature* d'un Pluche, qui cherche avant tout l'émerveillement de son (jeune) lecteur, amené à contempler l'ordre de la Création[1], et la métaphore du spectacle d'opéra filée par Fontenelle dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, et dont on trouve des traces dans une grande partie de ses écrits[2], on sent bien que les projets philosophiques (providentialiste et mécaniste) s'opposent tout en reprenant la même image, qui place la nature sous le signe d'un émerveillement à connaître, ou d'une connaissance qui provoque l'émerveillement. Christophe Martin a montré à quel point le XVIII^e^ siècle était traversé par deux rapports antagonistes à la nature[3]. Il reprend pour cela la distinction forgée par Pierre Hadot, opposant d'une part un rapport prométhéen à la nature, qui cherche à en dévoiler les secrets, et d'autre part une relation orphique, plutôt voué à la contemplation mystique[4]. Cette distinction recoupe aussi deux visions de la nature : l'une, fixiste, que l'on trouve chez Feuillée ou chez Pluche, qui voient dans le monde naturel l'expression d'une Création divine immuable, et l'autre au contraire dynamique, épicurienne, d'une nature toujours en mouvement, qu'on lit chez La Condamine, Bouguer,

[1] Sur Antoine Pluche, voir Françoise Gevrey, Julie Boch et Jean-Louis Haquette (dir.), *Écrire la nature au XVIII^e^ siècle : autour de l'abbé Pluche*, Paris, PUPS, 2006.

[2] Maria Susana Seguin, « La nature dans les écrits de Fontenelle pour l'Académie des sciences », *Dix-huitième siècle*, n^o^ 45, 2013, p. 97-113.

[3] Christophe Martin, « La nature dévoilée (de Fontenelle à Rousseau) », *Dix-huitième siècle*, n^o^ 45, 2013, p. 79-95.

[4] Pierre Hadot, *Le voile d'Isis : essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, 2004.

Buffon ou encore Diderot. Cette distinction intéresse au premier plan l'écriture de la nature américaine, autant dans les écritures de voyage que chez les naturalistes de cabinet qui modèlent l'Amérique, son espace et sa nature, selon leurs propres philosophies naturelles et, peut-être surtout, selon les modalités de mise en scène qui leurs sont propres. Pour le dire autrement, l'écriture du spectacle de la nature américaine implique toujours un rapport à la connaissance de cette même nature.

L'intérêt d'un Buffon pour l'horrible nature américaine n'est donc pas seulement le fruit d'un goût pour le spectacle terrifiant, ou inversement d'un dégoût virulent contre la *natura naturans* (tel qu'on le trouve chez Cornélius de Pauw), mais bien d'un intérêt très vif pour une nature en perpétuel mouvement, certes « hideuse[1] » dans sa manifestation actuelle, mais fascinante par la puissance qu'elle manifeste constamment, et dont il n'est pas exclue qu'elle devienne, un jour, une belle *natura naturata*. La Condamine, Bouguer, du côté des voyageurs, et plus tard Raynal et Diderot dans l'*Histoire des deux Indes*, partagent tous, certes sous des expressions parfois différentes, une même conception de la nature américaine, entendue comme dotée d'une énergie incomparable à la nature européenne, parce que prise pour ainsi dire à son origine[2]. Cette énergie n'a pas *encore* été canalisée, orientée pour servir l'humanité, ce qui explique en quelque sorte pourquoi les hommes en sont réduits à la subir ou à l'épouser.

Pour Buffon, l'homme est un spectateur de la nature, mais qui ne cesse d'assister à un spectacle de la nature toujours terrifiant. Les montagnes, les volcans, les tremblements de terre, toutes les manifestations violentes et effrayantes de la nature ont imprimé dans l'esprit humain un respect et une soumission aux forces instables de la nature. L'intérêt pour le spectacle de ces phénomènes chez le naturaliste tient à l'idée que toutes ces forces effrayantes doivent être maîtrisées pour enfin créer un monde naturel entièrement dominé par l'homme : le spectacle scientifique joue sur ces deux aspects d'un rapport à la nature d'abord effrayé, qui permet, par la compréhension des mécanismes et des ressorts de la nature, de son origine et de ses manifestations, de dominer et de modeler la nature à l'image du genre humain[3].

[1] Buffon, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, t. XII, p. xiii.

[2] Sur la question de l'énergie, fondamentale pour comprendre la fin du siècle, voir Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières, 1770-1820* [1988], Paris, Classiques Garnier, 2023.

[3] Voir Nathalie Vuillemin, « Faire du chaos un monde habitable : le défi du récit des origines dans la science de la Terre au XVIII^e siècle », *TrOPICS*, n^o 1, 2013, p. 24-28.

ORIGINE ET CHAOS

La connaissance du continent américain a perturbé la chronologie biblique quant à l'origine du monde. L'observation du monde américain implique un rapport au temps souvent trouble et distendu, exprimant tantôt le vertige face au spectacle de l'origine infinie du monde américain (resté *en l'état*, montrant une ancienneté encore intacte), tantôt une jeunesse et une informité inquiétante. L'Amérique du Sud donne à voir un monde qui aurait toujours été ce qu'il est, et en même temps qui dirait sa jeunesse et son incomplétude.

La Condamine dans son journal indique à quelques reprises sa recherche de fossiles dans les montagnes de la cordillère. Dans une note, il décrit le contenu d'une caisse qu'il avait fait envoyer de Lima en 1737, malheureusement perdue. Celle-ci devait acheminer plusieurs objets d'art inca, ainsi que plusieurs objets d'histoire naturelle, dont « plusieurs pétrifications et coquilles fossiles du Chili[1] ». Le voyageur ne précise pas la façon dont il se les était procurées : elles ont probablement été achetées à Lima, lors d'un de ses séjours pour collecter les fonds nécessaires à l'expédition géodésique, auprès des premiers collectionneurs de curiosités qui commencent à apparaître dans le Pérou colonial[2]. Mais à la perte de cette caisse s'ajoute l'échec d'observation *in situ* de coquilles dans les montagnes andines. Cette remarque intervient à la suite de la description d'une éruption du Cotopaxi en 1742, terrible par les écoulements d'eau et de boue qu'elle a provoquée. Cet épisode est l'occasion d'évoquer l'irrégularité du sol des montagnes et des plaines qui composent la cordillère, que l'Académicien impute à la récurrence des événements volcaniques, qui creusent et déforment le terrain :

> On peut juger quels changements a dû recevoir la surface de la terre par des évènemens semblables, pendant le cours des siècles antérieurs, dans un pays où presque toutes les montagnes sont volcans, ou l'ont été : il n'est pas rare d'y voir, & nous en sommes témoins, des ravins se former à vue d'œil, d'autres qui se sont creusé un lit profond en peu d'années, dans un terrein que l'on se souvient d'avoir vû parfaitement uni. Il est très possible, il est même vrai-semblable, que toute la superficie de la province de *Quito*, jusqu'à une assez grande profondeur, soit formée de nouvelles terres éboulées, & de débris de volcans ; & c'est peut-être par cette raison que je n'y ai pu trouver aucune coquille fossile, quoique j'en aie cherché avec soin dans les *Quebradas* les plus profondes[3].

Les *quebradas* sont « des ravines formées par les torrens de pluie & de neige fondue, creusées quelquefois de 60 & 80 toises de profondeur[4] ». La Condamine explique l'insuccès de ses

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 104.

[2] Le plus connu d'entre eux est sans doute Pedro Franco Dávila (1711-1786), originaire de Guayaquil, qui a passé une grande partie de sa vie à Paris, après avoir acquis une collection d'objets naturels et ethnographiques considérable, à l'origine du *Real Gabinete de Historia Natural* de Charles III d'Espagne.

[3] *Ibid.*, p. 158-159.

[4] *Ibid.*, p. 50.

recherches par l'instabilité géographique des Andes, continuellement déformées par les accidents géologiques, qui auraient effacé les traces des coquilles fossilisées. L'Académicien ne décrit jamais cette recherche, seule cette mention fait entendre qu'il s'agissait d'un des objectifs qu'il s'était proposés, répondant ainsi à une interrogation profonde de son temps quant à la réalité et aux formes du Déluge universel[1].

Buffon, dans le premier tome de son *Histoire naturelle*, fait état d'une discussion avec La Condamine à ce sujet. Après avoir montré que toutes les parties du monde présentaient des coquilles dans leurs sols, le naturaliste termine :

> Ces observations qui sont certaines, m'auroient fait penser qu'il y a de même des coquilles & d'autres productions marines pétrifiées dans la plus grande partie du continent de l'Amérique, & sur-tout dans les montagnes, comme l'assure Woodward ; cependant M. de la Condamine qui a demeuré pendant plusieurs années au Pérou, m'a assuré qu'il n'en avoit pas vû dans les Cordillères, qu'il en avoit cherché inutilement, & qu'il ne croyoit pas qu'il y en eût. Cette explication seroit singulière, & les conséquences qu'on en pourroit tirer le seroient encore plus ; mais j'avoue que, malgré le témoignage de ce célèbre observateur, je doute encore à cet égard, & que je suis très-porté à croire qu'il y a dans les montagnes du Pérou, comme par-tout ailleurs, des coquilles & d'autres pétrifications marines, mais qu'elles ne se sont pas offertes à ses yeux. On sçait qu'en matière de témoignages, deux témoins positifs qui assurent avoir vû, suffirent pour faire preuve complette, tandis que mille & dix mille témoins négatifs, & qui assurent seulement n'avoir pas vû, ne peuvent que faire naître un doute léger ; c'est par cette raison, & parce que la force de l'analogie m'y contraint, que je persiste à croire qu'on trouvera des coquilles sur les montagnes du Pérou, comme on en trouve presque par-tout ailleurs, sur-tout si on les cherche sur la croupe de la montagne & non pas au sommet[2].

Buffon a écrit ses « Preuves de la théorie de la Terre » bien avant la publication du journal de La Condamine, et décrit dans ce passage un entretien oral avec l'Académicien qui, en 1751, ne reprend pas les doutes de son collègue scientifique quant à la possibilité de trouver des fossiles dans les montagnes de la cordillère des Andes. La Condamine s'en tient à sa propre observation, laissant de côté les conjectures, contrairement à ce qu'il a pu développer ailleurs sur d'autres sujets. Il s'agit là sans doute d'un sujet bien plus épineux à démêler que l'existence des Amazones ou de l'Eldorado, que le voyageur ne semble pas capable de traiter frontalement, ou qu'il délègue implicitement et prudemment à Buffon. On peut cependant entendre à demi-mots, dans l'explication géologique que donne La Condamine, une sorte de nuance par rapport aux propos rapportés par Buffon : dans son journal, l'Académicien ne dit pas récuser l'existence de ces coquilles, mais semble plutôt expliquer les raisons qui rendent impossible leur observation, comme s'il suivait les conclusions de Buffon. On pourrait dès lors voir dans le journal l'influence d'une telle conversation ou de la publication de la théorie géologique buffonienne.

[1] Sur la place des fossiles dans le débat philosophique et scientifique sur le Déluge (ou les déluges), voir Maria Susana Seguin, *Science et religion dans la pensée française du XVIII^e siècle…*, *op. cit.*, p. 138-155.

[2] Buffon, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, t. I, p. 294-295.

En 1749 pourtant, Bouguer, lui aussi à recherche de ces coquilles, tendait plutôt à nier complètement la possibilité que les montagnes américaines puissent en contenir :

> Il suffit de chercher quelque endroit pour descendre dans ces especes de grands lits de riviere qui ne contiennent toujours que très-peu d'eau, & on peut examiner toutes les qualités des différentes couches de la terre. On n'y distingue aucun vestige des grandes inondations qui ont laissé tant de marques dans toutes les autres régions. J'ai fait tout mon possible pour y découvrir quelque coquille, mais toujours inutilement. Apparemment que les montagnes du Pérou sont trop hautes[1].

Malgré le même constat de l'absence de coquilles, deux interprétations s'opposent, l'une dynamique – celle de La Condamine, qui insiste sur les bouleversements terrestres –, l'autre plus statique : l'exceptionnalité du relief américain l'exclurait de l'analyse d'un potentiel déluge, rendant par la même occasion cet espace encore plus étranger à l'Ancien Monde qui seul, peut-être, aurait été sujet à ce genre d'inondation.

L'argument de Buffon est analogique et universel : si toutes les montagnes du globe présentent des traces de coquilles et de fossiles, alors il doit en être de même pour l'Amérique. Si La Condamine n'a pas trouvé de coquilles, c'est parce qu'il ne les a pas cherchées au bon endroit : l'observation des autres montagnes fait apparaître qu'il ne faut pas les chercher dans les sommets, mais là où les montagnes sont essentiellement composées de pierres, de marbre et de terre[2]. Ulloa, dans son journal de voyage, soutient vivement l'existence de ces coquilles dans les montagnes andines. Dans sa description de la Concepción, il écrit :

> On pourroit croire que la Mer auroit occupé autrefois ces endroits-là, comme on l'a remarqué dans la description de Lima : mais ce qui est étrange, c'est que la même chose se rencontre dans les collines de moyenne hauteur, & qui ne sont pourtant pas si petites qu'elles n'ayent cinquante toises au-dessus de la superficie de la Mer. Je n'ai point examiné les plus hautes, mais les Propriétaires des Terres qui ont des fours-à-chaux m'ont assuré qu'il n'y avoit point de différence à cet égard. Je me contentai d'en voir l'expérience dans des collines de vingt toises au-dessus de la même superficie ; & ce que j'en vis me parut suffisant pour pouvoir conclure que c'étoit une marque évidente des effets du Déluge universel dans cette partie du Monde. Je sai bien que quelques-uns ont prétendu attribuer cela à d'autres causes ; mais on ne sauroit être de leur sentiment, quand on considere que les Coquillages que l'on trouve dans les plaines & dans les collines sont précisément des mêmes espéces que l'on prend en abondance dans la Baye, parmi lesquelles il y en trois, qui sont les plus remarquables ; la première est celle des *Choros*, dont il a été parlé dans la description de Lima ; l'autre des Pieds-d'âne ; & la troisiéme des *Bulgados*. Il ne paroît donc pas douteux que les coquillages de la terre ne soient une production de cette Mer, & que les eaux ne les ayent

[1] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. lxv.

[2] « À 200, 300 ou 400 toises plus bas que le sommet de ces montagnes, on trouve souvent des matières toutes différentes de celles du sommet, c'est-à-dire, des pierres, des marbres, & d'autres matières calcinables, lesquelles sont disposées par couches parallèles, & contiennent toutes des coquilles & d'autres productions marines ; il n'est pas étonnant que M. de la Condamine n'ait pas trouvé de coquilles sur ces montagnes, sur-tout s'il les a cherchées dans les lieux les plus élevez & dans les parties de ces montagnes qui sont composées de roc vif, de grès ou de sable vitrifiable ; mais au dessous de ces couches de sable & de ces rochers qui font le sommet, il doit y avoir dans les Cordillères, comme dans toutes les autres montagnes, des couches horizontales de pierres, de marbres, de terres, &c. où il se trouvera des coquilles ; car dans tous les pays du monde où l'on a fait des observations, on en a trouvé dans ces couches. » (Buffon, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, t. I, p. 295-296).

> apportés dans les lieux où ils sont, & ne les y ayent laissés en se retirant pour se renfermer dans leurs limites[1].

À la lecture de cette explication, on serait presque tenté de dire qu'Ulloa a bien vu ce qu'il voulait voir, les limites assumées de l'enquête empirique et sa défense absolue du Déluge universel ne laissant que peu de doute sur l'horizon philosophique de l'ingénieur militaire. Quelques décennies plus tard, devenu gouverneur de Huancavelica, région importante pour ses mines d'argent, il fait fouiller les montagnes à la recherche de ces précieuses coquilles[2]. C'est ce que rapporte l'Académicien Le Gentil dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences* en 1771, dans l'extrait de son voyage astronomique réalisée en 1761 et 1769. Il y décrit sa rencontre avec Ulloa, désormais rentré en Espagne, qui lui a montré « des coquilles pétrifiées qu'il avoit trouvé au haut de la Cordelière des andes, dans le gouvernement de Wanca-Velica par 13 à 14 degrés de latitude méridionale[3]. » Il précise ensuite que ces coquilles ont été trouvées à « deux mille deux cents toises un tiers au-dessus du niveau de la mer[4] ». Ce fait est quelques années plus tard repris par Raynal dans l'édition de 1780 de son *Histoire des deux Indes* :

> Les astronomes, envoyés en 1735 au Pérou pour mesurer les degrés du méridien, parcoururent un espace de quatre-vingt-dix lieues, en commençant un peu au nord de l'équateur jusqu'au midi de la ville de Cuenca, & n'aperçurent aucun signe qui leur donnât lieu de croire que ces montagnes les plus hautes de l'univers eussent été jamais couvertes par l'océan. Les bancs de coquillage qu'on découvrit quelque tems après au Chili, ne prouvoient pas le contraire, parce qu'ils étoient sur des hauteurs qui n'avoient que cinquante toises. Mais depuis que Guanca-Velica a offert des coquilles en nature & des coquilles pétrifiées, les unes & les autres en très-grand nombre, c'est une nécessité de revenir sur ses pas, & d'abandonner toutes les conséquences qu'on avoit tirées de ce phénomène[5].

Raynal est un défenseur de l'idée du déluge : certes, il ne s'agit pas sans doute d'un déluge universel et unique, mais il soutient le rôle d'un ou plusieurs cataclysmes de ce genre pour expliquer l'histoire de la Terre et, surtout, l'état de l'Amérique[6]. Au contraire, pour Buffon, la présence des coquilles et des fossiles dans les sols du monde entier, si elle est un fait empirique incontestable, n'est pas une preuve du Déluge universel : s'il admet que la Terre a pu être recouverte par les eaux, Buffon remplace la catastrophe divine par le temps long de la

[1] Ulloa, *Voyage historique…*, *op. cit.*, t. II, p. 45.

[2] Miguel Molina Martínez, *Antonio de Ulloa en Huancavelica*, Grenade, Universidad de Granada, 1995.

[3] Le Gentil, « Extrait du Journal d'un voyage fait par ordre du Roi, dans les mers de l'Inde », *MARS*, 1771 [1774], p. 279.

[4] *Ibid*.

[5] H80, livre VII, chap. XXX, p. 213.

[6] « Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'océan dans ses cavités intérieures, de la mer qui ronge & emporte de grandes portions de la terre dans ses abîmes ; ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce semble, & pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril sensible, & dans des alarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inspire naturellement la crainte des changemens à venir. De-là ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrâsement du monde. » (*Ibid*, livre VI, chap. IX, p. 377). Voir Maria Susana Seguin, « L'imaginaire diluvien dans les sciences de la terre au 18e siècle », *Dix-huitième siècle*, no 37, 2005, p. 402.

sédimentation, l'érosion et le courant des eaux. Buffon en va même jusqu'à penser une fiction géologique, qui admettrait l'absence de coquilles dans la Cordillère :

> Mais supposons un instant que ce fait soit vrai, & qu'en effet il n'y ait aucune production marine dans les montagnes du Pérou, tout ce qu'on en conclurra ne sera nullement contraire à notre théorie, & il pourroit bien se faire, absolument parlant, qu'il y ait sur le globe des parties qui n'aient jamais été sous les eaux de la mer, & sur-tout des parties aussi élevées que le sont les Cordillères, mais en ce cas, il y auroit de belles observations à faire sur ces montagnes ; car elles ne seroient pas composées de couches parallèles entr'elles, comme toutes les autres le sont : les matières seroient aussi fort différentes de celles que nous connoisaions, il n'y auroit point de fentes perpendiculaires, la composition des rochers & des pierres ne ressembleroit point du tout à la composition des rochers & des pierres des autres pays, & enfin nous trouverions dans ces montagnes l'ancienne structure de la terre telle qu'elle étoit originairement & avant que d'être changée & altérée par le mouvement des eaux ; nous verrions dans ces climats le premier état du globe, les matières anciennes dont il étoit composé, la forme, la liaison & l'arrangement naturel de la terre, &c. mais c'est trop espérer, & sur des fondemens trop légers, & je pense qu'il faut nous borner à croire qu'on y trouvera des coquilles, comme on en trouve par-tout ailleurs[1].

Malgré la récusation de cette fiction, qui se clôt brutalement par le retour à la théorie initiale, la possibilité, même mince, que la cordillère des Andes échappe aux observations réalisées dans le reste du monde, ouvrirait un domaine de la compréhension du monde inédit. Buffon, par ce détour hypothétique, même fragile, introduit un thème important de la compréhension de la nature américaine : son étrangeté par rapport à l'Ancien Monde en fait un spectacle privilégié de l'étude des origines du monde.

Cette conception de l'Amérique est filée tout au long de l'*Histoire naturelle.* À l'ouverture de sa description du kamichi, un échassier d'Amérique du Sud, Buffon choisit de peindre le milieu naturel de cet oiseau. Ce détour cherche à faire saisir qu'il s'agit là d'un espace entièrement laissé à la nature, encore intouché par l'action humaine. C'est, selon le naturaliste, en sortant « du domaine de l'homme, que l'on peut connoître les grands effets des variétés de la Nature[2] ». La nature cultivée n'est pas la vraie nature, qui se manifeste seulement, dans toute sa puissance, dans des lieux présentant des situations extrêmes, de température, d'altitude ou de profondeur. Buffon décrit le « tableau […] des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent[3] », extrême inverse des déserts arabes précédemment évoqués ; et ce second tableau montre « par excès ce que l'autre n'offroit que par défaut ». L'excès caractéristique de la nature américaine n'est pas une invention de Buffon, elle apparaît dès les premiers temps de l'arrivée des Européens en Amérique sous la signe de la merveille[4]. Sous la plume de Buffon, et sous celle de la plupart de ses contemporains, la merveille américaine perd sa dimension religieuse ou tératologique, pour être inclue à un discours général sur la nature.

[1] Buffon, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, t. I, p. 296-297.
[2] *Ibid.*, *Histoire naturelle des oiseaux*, t. VII, p. 335.
[3] *Ibid.*, p. 336.
[4] Voir Stephen Greenblatt, *Marvelous possessions…*, *op. cit.*

La nature américaine n'est plus une *merveille* de la nature, elle est la nature elle-même, dans une de ses expressions les plus pures. La suite énumère tous les éléments constitutifs du monde amazonien, dont la liste est probablement héritée du voyage de La Condamine, que Buffon remanie pour en faire un tableau saisissant. Il invite à voir

> des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata[1], l'Orénoque, roulans à grands flots leurs vagues écumantes & se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement & faire effort pour l'occuper toute entière. Des eaux stagnantes & répandues près & loin de leurs cours, couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé ; & ces vastes marécages exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueroient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retomboient en pluies précipitées par les orages ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches & noyées où la terre & l'eau semblent se disputer des possessions illimitées ; & ces brossailles de mangles jetées sur les confins indécis de ces deux éléments, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la Nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Des énormes serpens tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse ; les crocodiles, les crapauds, les lésards & mille autres reptiles à larges pattes en pétrissent la fange ; des millions d'insectes enflés par la chaleur humide en soulèvent la vase, & tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore ; toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs dont les cris confus, multipliés & mêlés aux croassemens des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme & en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles ; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, & qui ne serviroient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier cahos où les élémens n'étoient pas séparés, où la terre & l'eau ne faisoient qu'une masse commune, & où les espèces vivantes n'avoient pas encore trouvé leur place dans les différens districts de la nature[2].

Le naturaliste produit une vision de la nature saturée par les images du gigantisme et de l'informe, et traversée par des contrastes violents : cette nature est comme mue par une force propre. La description repose sur une mise en fiction, sur un « comme si » que traduisent les répétitions du verbe « sembler » ou de verbes d'actions ou d'intentions prêtées à cette même nature. Buffon inscrit dans son tableau le point de vue d'un spectateur imaginaire qui verrait les phénomènes et ressentirait leurs ressors cachés. Il tisse ainsi une spectacularisation très expressive du monde amazonien et son interprétation, fondée sur une conception dynamique de la nature. Cette écriture du spectacle ne doit pas s'entendre seulement comme une mise en scène, ou une ornementation linguistique du paysage américain. Chez Buffon, le travail de la langue, s'il crée un style souvent expressif, est avant tout un procédé heuristique, capable de penser et de faire comprendre les mécanismes et les forces de la nature[3].

La description de Buffon fait ressortir deux éléments essentiels de la compréhension de la nature américaine : l'un, scriptural, qui oblige à envisager cette nature entièrement sous l'angle d'un spectacle exubérant, fait de contrastes et de violence ; l'autre, scientifique voire

[1] Il faut noter au passage que Buffon mélange les repères géographiques : si le rio de la Plata est bien connu pour être énorme, son milieu n'a que peu de ressemblance avec l'Amazonie.

[2] Buffon, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, *Histoire naturelle des oiseaux…*, t. VII, p. 335-338.

[3] Cette thèse a notamment été défendue par Hanna Roman, *The Language of Nature in Buffon's Histoire naturelle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2018. Voir aussi Joanna Stalnaker, *The Unfinished Enlightenment…*, *op. cit.*

métaphysique, qui construit l'Amérique comme le lieu analogue à l'origine chaotique du monde. Pour ce dernier, en l'absence de l'origine réelle du monde, l'Amazonie et les montagnes ou volcans de la cordillère apparaissent comme des lieux comparables à cet état de l'univers, grâce aux images d'un monde à peine sorti de sa naissance, ou de la fusion des éléments primordiaux qu'ils semblent offrir. La question des origines de l'univers et de l'humanité est fondamentale dans la pensée philosophique et scientifique moderne : elle confronte le récit biblique aux critiques sceptiques et aux investigations empiriques, ouvre considérablement la chronologie naturelle et humaine, mobilise la fiction comme outil de pensée, et reconfigure la notion de preuve dans la constitution du savoir naturaliste et anthropologique[1].

Cette image du chaos n'est pas propre à Buffon. La Condamine, dans le récit de son ascension du Pichincha en compagnie de Bouguer, l'utilise lui aussi, mais cette fois comme outil lui permettant de faire comprendre l'image inédite du sommet du volcan :

> C'est une ouverture qui s'arrondit en demi-cercle du côté de l'orient ; j'estimai son diamètre de 8 à 900 toises : elle est bordée de roches escarpées, dont la partie extérieure est couverte de neige ; l'intérieure est noirâtre & calcinée. Ce vaste gouffre est séparé en deux comme par une muraille de même matière, qui s'étend de l'est à l'ouest. Je ne jugeai pas la profondeur de la cavité, du côté où nous étions, de plus de cent toises ; mais je ne pouvois en apercevoir le centre, qui, vrai-semblablement, étoit beaucoup plus profond. Tout ce que je voyois ne me parut être que les débris écroulés de la cime de la montagne lors de son embrasement : un amas confus de rochers énormes, brisés & entassés irrégulièrement les uns sur les autres, présentoit à mes yeux *une vive image du cahos des poètes***.** La neige n'étoit pas fondue par-tout, elle subsistoit dans quelques endroits ; mais les matières calcinées qui s'y mêloient, & peut-être les exhalaisons du volcan, lui donnoient une couleur jaunâtre : du reste, nous ne vîmes aucune fumée. Un pan de l'enceinte, entièrement éboulé du côté de l'ouest, empêche qu'elle ne soit absolument circulaire, & c'est là le seul côté par où il semble possible de pénétrer au dedans[2].

L'image du chaos est convoquée lorsque le regard échoue à identifier clairement les éléments qui composent le paysage volcanique. La Condamine cite le « chaos des poètes », mais évite celui des philosophes qui donnerait immanquablement à sa description un tour matérialiste, à moins de considérer que l'Académicien pouvait englober sous la catégorie de poète aussi bien Hésiode et Ovide qu'Épicure et Lucrèce. Sa culture classique permet pourtant d'en douter. Il ne s'agit pas non plus du chaos biblique, qui indique davantage une dissociation entre le ciel et la terre que d'un amalgame dynamique des éléments de la Terre même. L'usage que fait La Condamine du « chaos des poètes » est assez ambigu, signe peut-être d'un malaise esthétique et épistémologique face à ce qu'il voit et au moment de le décrire. L'image proprement poétique, si elle peut sembler d'abord recouvrir la description pour la rendre, explicitement,

[1] À ce sujet, voir Chantal Grell et Christian Michel (dir.), *Primitivisme et mythes des origines dans la France des Lumières, 1680-1820*, Paris, PUPS, 1989 ; Claudine Poulouin, *Le Temps des origines. L'Éden, le Déluge et les « temps reculés » de Pascal à l'Encyclopédie*, Paris, Honoré Champion, 1998 ; Maria Susana Seguin, *Science et religion dans la pensée française du XVIII^e siècle…*, *op. cit.*

[2] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 155, je souligne.

incompréhensible, en la situant d'emblée en-dehors du domaine de l'explications scientifique, dit en même temps la volonté de faire de ce chaos la matrice d'une pensée de l'origine de la Terre. L'image a donc un rôle plus heuristique qu'il n'y paraît, l'origine du monde, proprement irreprésentable puisqu'invisible, ne pouvant être dit qu'en mêlant à l'observation personnelle un spectacle visuel qui ouvre la représentation du volcan à une compréhension générale des origines du monde[1].

L'image du chaos, chez La Condamine comme chez Buffon, est le signe d'une difficulté à dire ce qui ne peut être vu ou compris ; elle inscrit aussi l'ambition de penser le temps des origines en faisant saisir, par le spectacle informe et excessif de la nature américaine, ce que cette origine pourrait être. Cette image est donc une fiction heuristique, qui ouvre la représentation à l'irreprésentable, sans pour autant prétendre résoudre le problème fondamental de l'origine du monde[2]. De ce point de vue, Buffon joue davantage avec l'image. Il ne s'agit pas du véritable chaos, mais d'un temps « voisin », qui succède de peu aux premiers moments de la distinction des éléments. Alors que les chaos poétiques, philosophiques ou bibliques n'évoquent que les éléments primordiaux, Buffon y ajoute les êtres qui peuplent la Terre, qui n'ont pas encore trouvé leur place et leur forme, tous pouvant être amphibie, comme la plupart des reptiles qui hantent les berges amazoniennes.

Le début de la description du Kamichi doit soulever une interrogation, au regard de l'image du chaos vers laquelle elle tend, soulève une interrogation : Buffon décrit-il l'Amérique amazonienne ou prend-il cet espace naturel comme prétexte à l'écriture de ce qui pourrait être le chaos ? Pour le dire autrement, le chaos est-il une image qui aide à penser l'Amérique, ou bien les éléments de la nature américaine rendent-ils davantage compréhensible ce qu'aurait dû être le chaos ? La description tend, selon Buffon, à « rappeler l'idée » du chaos. Ce dernier a sans doute été lu dans la Genèse et chez Ovide (l'image qu'en donne Buffon penche plutôt vers le second). Il peut s'agir d'un rappel interne à l'ouvrage de Buffon, qui rappelait dès le premier tome de son *Histoire naturelle* l'œuvre de Burnet quant au chaos originel, dans laquelle ce dernier essayait d'en donner une image à la fois spectaculaire, théologique et scientifique. L'image amazonienne du chaos est un entre-deux, entre d'une part les théories antérieures sur le chaos, et d'autre part la propre représentation qu'il en donnera, une vingtaine d'années plus tard, dans les *Époques de la nature.* La nature où vit le kamichi rappelle donc moins le chaos

[1] Nathalie Vuillemin, « Aux confins de la nature : l'idée de "chaos" dans la pensée scientifique du 18e siècle », *Dix-huitième siècle*, no 45, 2013, p. 436.

[2] Sur la fiction heuristique du chaos, voir Nathalie Vuillemin, « Faire du chaos un monde habitable… », art. cité, p. 27.

qu'elle n'en imagine des formes, par-delà la fusion des éléments primordiaux. Buffon ne montre pas le chaos des éléments premiers qui auraient composé le monde : il ne s'agit pas de montrer la fusion du solide et du liquide, ni de voir la Terre se solidifier progressivement par la distinction des éléments. Le chaos amazonien est une analogie biologique, qui informe autant sur la nature américaine que sur la nature du monde. Dans le tome IX de son *Histoire naturelle*, dans les parties consacrées aux quadrupèdes américains, Buffon avait développé une idée, reprise et amplifiée ensuite par De Pauw, d'une nature américaine essentiellement jeune et chétive, puisqu'elle se serait formée bien plus tard que l'Ancien Monde[1]. Elle donne en cela accès à un état, si ce n'est originel, du moins primordial de la nature. La description qu'en donne Buffon est une fiction analogique, qui fait de l'Amazonie une voie d'accès à la pensée et à la compréhension de ce qu'auraient pu être les premiers temps de la dissociation des éléments. En ce sens, le naturaliste relève d'un seul coup un double défi, celui de donner une forme linguistique à deux objets *a priori* étrangers à la représentation, le chaos et l'Amérique, dont on a déjà vu les difficultés qu'elle opposait au discours des voyageurs.

ÉCRIRE LA CONVULSION GÉOLOGIQUE

La philosophie naturelle des Lumières conçoit l'Amérique comme un espace neuf, récemment émergé des profondeurs marines qui l'avaient englouti lors d'un Déluge plus récent que celui qui s'était abattu sur le reste de la Terre. Cette jeunesse géologique de l'Amérique ne se voit pas seulement prouvée par l'humidité qui semble y régner, sur laquelle Buffon et De Pauw insistent longuement, mais aussi et peut-être surtout par le caractère convulsionnaire, instable et dangereux de la terre de ce continent. Raynal note ainsi au livre VII de l'*Histoire des deux Indes* que la répartition géographique des métaux précieux dans les sols du Pérou est due aux mouvements du sol causés par « des embrâsemens souterreins, des volcans, des tremblemens de terre ; par des révolutions que l'Amérique a essuyées, essuie encore tous les jours[2]. » Jeunesse et instabilité vont de pair et offrent l'image d'un continent encore soumis à des secousses parfois terribles, contrairement à l'Ancien Monde, caractérisé par le repos de son sol : « les nombreux volcans des Cordellieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours[3]. » Volcans, mines et tremblements de terre sont au cœur de

[1] Voir plus bas pour le développement de cette idée dans le cadre de la « dispute du Nouveau Monde ».
[2] H80, livre VII, chap. XXX, p. 199.
[3] De Pauw, *Recherches philosophiques sur les Américains…*, *op. cit.*, t. I, p. 102.

ces discours et ces représentations qui insistent toujours sur la dangerosité spectaculaire de l'Amérique méridionale. Le Romain, dans l'article sur les îles du vent qui lui est attribué, signe une description saisissante des forces telluriques qui animent les Antilles. Selon l'auteur, ingénieur installé en Martinique et à la Grenade, les Antilles

> sont sujettes à de fréquens tremblemens de terre. Cela n'est point surprenant, si l'on considere la nature du terrein formé de très-hautes montagnes entrecoupées de vallons, de ravines & de falaises escarpées, où l'on apperçoit les couches de terre, de pierres & de sable, le plus souvent confondues & sans ordre, renfermant à des profondeurs inégales plusieurs sortes de minéraux, parmi lesquels on trouve une grande abondance de fer.
> La quantité de soufre naturellement sublimé au sommet des plus hautes montagnes & dans quelques vallons, les laves, les eaux thermales, & les nombreux amas de pierres ponce, prouvent évidemment l'existence des volcans dont le pays est intérieurement dévoré[1].

La description, aussi précise et informée qu'elle soit, ne renonce pas à produire un effet spectaculaire, par l'animation – voire, presque, la personnification – des éléments naturels.

L'écriture des convulsions géologiques fait s'associer le spectacle d'une nature excessive et les tentatives d'explication rationnelle de tels phénomènes extraordinaires. Il faut remarquer d'emblée une similitude dans l'écriture de ces phénomènes naturels extraordinaires comme les tremblements de terre et les éruptions volcaniques, entre des textes à vocation scientifique, ou du moins informative, comme ceux de La Condamine, Buffon ou Raynal, et les œuvres épiques de Marmontel et de Du Boccage. L'écriture spectaculaire traverse les genres littéraires et les motivations de leurs auteurs. Elle cherche avant tout à provoquer une impression vive tout en donnant une idée juste, puisqu'elle est légitimée par des écrits savants, depuis l'*Histoire naturelle et morale* d'Acosta jusqu'au XVIII^e^ siècle. Le goût pour le spectacle géologique est très vif dans la deuxième moitié du siècle, renforcé par la multiplication des descriptions des volcans italiens, comme les prémices d'une esthétique du sublime[2]. La convulsion géologique en Amérique se retrouve dans une série de textes : elle est à la fois un lieu commun géographique (à l'entrée « Volcans » du *Dictionnaire de l'Académie française* de 1718, on affirme : « Il y a beaucoup de volcans dans l'Amerique ») et un savoir géographique sur cet espace, qui permet d'expliquer les mécanismes naturels à l'œuvre dans son sol. On a vu que les épopées de Marmontel et de Du Bocage ne renonçaient pas à la force spectaculaire de la description des volcans : si ce nouveau *topos* épique a bien sûr grandement à voir avec la recherche d'une poétique propre au renouvellement du genre et au sujet américain, il prolonge aussi la forme d'une écriture spectaculaire qu'on retrouve dans les récits de voyage ou dans les ouvrages scientifiques.

[1] [Le Romain,] « Isles du Vent, (*Géog.*) », *Enc.*, t. VIII, 1765, p. 924b-925a.
[2] Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières…*, *op. cit.*, p. 167-177.

Le spectacle volcanique est à la fois visuel et sonore. La Condamine relate ainsi dans son journal qu'il lui avait été donné de voir le Sangay, volcan encore actif, dont il donne une description qui cherche à faire sentir l'impression vive qu'il provoquait :

> Je jouissois dans l'obscurité de la nuit du spectacle que m'offroit le volcan de *Sangaï*, plus embrasé que jamais : tout un côté de la montagne paroissoit en feu, comme la bouche même du volcan : il en découloit un torrent de soufre & de bitume enflammés, qui s'est creusé un lit au milieu de la neige, dont le foyer ardent du sommet est toûjours couronné : ce torrent porte ses flots dans la rivière d'*Upano*, où il fait mourir le poisson à une grande distance. Le bruit du volcan se fait entendre fréquemment à *Guayaquil*, qui en est éloigné de plus de quarante lieues en droite ligne[1].

Ce genre de scène sera repris quelques décennies plus tard pour peindre le Vésuve, pour jouer sur le contraste frappant entre le noir de la nuit et le rouge des flammes[2]. À la vue effrayante s'ajoute le grondement du volcan, dont La Condamine souligne le grand retentissement. À la différence de l'écriture poétique, la description du volcan dans le journal de l'Académicien associe l'écriture spectaculaire à l'écriture analytique, comme l'indique la mention des matières minéralogiques et chimiques qui composent les feux volcaniques. Chez La Condamine comme chez Bouguer, le spectacle est toujours savant, puisqu'il réside à la fois dans le caractère extraordinaire des phénomènes et dans leur explication. L'observation de l'activité volcanique se prête facilement à des moments qui cherchent à produire un effet saisissant tout en mettant en scène un regard scientifique capable de mesurer, d'interroger et comprendre la force et les raisons de tels phénomènes. La description des éruptions du Cotopaxi donne l'occasion de développer un spectacle terrifiant, mais toujours raisonné, de l'activité volcanique. Le récit s'attarde surtout sur les éboulements et les torrents d'eau produits par la fonte rapide des neiges au sommet du volcan. Bouguer en décrit une, contemporaine de son séjour dans la province de Quito :

> Le dernier incendie de Cotopaxi, celui de 1742, qui s'est fait en notre présence, n'a causé de tort que par la fonte des neiges ; quoiqu'il ait ouvert une nouvelle bouche à côté vers le milieu de la partie continuellement neigée, pendant que la flamme sortoit toujours par le haut du cone tronqué. Il y eut deux inondations subites : celle du 24 Juin & celle du 9 Décembre ; mais la derniere fut incomparablement plus grande. […] Les vagues qu'elle forma dans la campagne étoient élevées de plus 6 pieds & elle monta en certains endroits de plus de 120. Sans parler d'un nombre infini de bestiaux qu'elle enleva, elle rasa 5 à 600 maisons, & elle fit périr 8 à 900 personnes. Toutes ces eaux avoient 17 ou 18 lieues de chemin à parcourir ou plutôt à ravager vers le Sud de la Cordelière avant que de pouvoir en sortir par le pied de Tongouragoua ; elles ne mirent pas plus de trois heures à faire ce trajet. C'est ce qui peut donner quelque idée de leur vitesse moyenne, celle qui tient le milieu entre la rapidité prodigieuse qu'elles avoient d'abord & la moindre vitesse qu'elles eurent dans la suite[3].

---

[1] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 77.

[2] Voir par exemple le tableau de Pierre-Jacques Volaire, *Éruption du Vésuve et vue de Portici*, vers 1767, huile sur toile, 130,7 × 227,5cm, Nantes, musée d'Arts, et celui de Joseph Wright, *Vesuvius in Eruption, with a View over the Islands in the Bay of Naples*, vers 1776-1780, huile sur toile, 122×176cm, Londres, Tate Britain.

[3] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. lxviii-lxix.

Si la dimension spectaculaire et dévastatrice du récit est évidente, elle se manifeste non pas tant par l'usage d'un vocabulaire ou d'une rhétorique expressifs, mais par la mise en évidence de mesures et de vitesses qui cherchent probablement à *saisir* le public qu'à lui *faire saisir* l'intensité d'une telle éruption. Le désastre prend une forme par le langage de la mesure. Il faut noter tout de même l'emploi du vocabulaire du prodige, rappel du caractère extraordinaire et excessif d'une telle nature, toutefois appréhendée d'une manière rationnelle. Comme le rappelle Grégory Quenet, les séismes – mais cela vaudrait aussi pour les volcans et, plus largement, pour tous les phénomènes géologiques ou météorologiques extraordinaires –, restent longtemps associés à un imaginaire exotique et réactivent tout au long de l'époque moderne l'image du prodige, dans la mesure où l'éloignement géographique favoriserait l'apparition de monstres et de phénomènes exceptionnels[1]. Les Académiciens reprennent cette image du prodige pour l'intégrer à un discours qui se veut entièrement vraisemblable et rationnel[2]. La Condamine, toujours au sujet du Cotopaxi, observant des projectiles du volcan, s'interroge :

> Quelle a dû être la force qui fut alors capable de lancer à plus de trois lieues, de gros quartiers de roches, témoins irréprochables d'un fait qui semble, au premier aspect, passer les bornes de la vrai-semblance, parce que nous connoissons peu la Nature ? J'ai vu un de ces éclats de rocher plus gros qu'une chaumière d'Indien, au milieu de la plaine, sur le bord du grand chemin proche de *Malahalo* […], & je le jugeai, avec réflexion, de 12 à 15 toises cubes : il n'est pas douteux qu'il ne soit sorti comme les autres de ce gouffre. Des traînées de roches de même espèce forment en tout sens des rayons qui partent de ce centre commun, & des personnes fort éclairées qui ont voulu d'abord révoquer en doute ma conjecture, n'ont pu s'empêcher de se rendre à cette preuve après un examen plus attentif[3].

S'il n'apporte pas de réponse quant à la puissance de l'éruption, il tente néanmoins de regarder ce phénomène qui dépasse l'entendement en le rendant vraisemblable : la mesure des blocs de pierre et la preuve apportée par l'observation des traces laissés par l'explosion rocheuse, présentent ce prodige de la nature comme incontestable. Dans les récits de voyage, le témoignage de l'activité volcanique ou sismique répond généralement à deux impératifs : celui de rendre compte vraisemblablement de l'événement, c'est-à-dire d'en donner une explication raisonnée, et celui d'accréditer le témoignage pour le rendre acceptable. C'est par exemple ce que fait La Condamine lorsqu'il narre les éruptions de 1742 et de 1744 : il s'attarde sur le rayon du grondement du volcan, rapporte d'autres témoignages, dont il mesure la crédibilité, compare les mesures de la bouche du volcan, entre 1738 et 1744, pour constater son élargissement et

[1] Grégory Quenet, *Les Tremblements de terre aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles : la naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, p. 210-211.

[2] Sur les formes d'écriture et de pensée de la catastrophe (dite) naturelle à l'époque moderne, voir Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas (dir.), *L'Invention de la catastrophe au XVIII^e^ siècle : du châtiment divin au désastre naturel*, Genève, Droz, 2008.

[3] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 159-160.

juger de la puissance des éruptions successives, et cherche à mesurer la zone couverte par les cendres[1].

Les séismes, par leur récurrence, sont un lieu commun du récit de voyage dans les Andes, qui ne donne pas autant lieu à des scènes spectaculaires de première main : certes, quelques voyageurs peuvent chercher à rapporter des tremblements de terre passés, importants par leur puissance dévastatrice, mais rares sont les témoignes directs de ce genre d'événements au XVIII[e] siècle[2]. Chez Bouguer et Frézier notamment, le séisme est davantage un objet d'interrogation scientifique. Les deux voyageurs refusent d'y voir un phénomènement entièrement désordonné. Pour Frézier, « [on] ne peut faire attention à des Phénomènes si extraordinaires, sans que la curiosité naturelle nous porte à en chercher la raison[3] ». Il commence par restituer les explications de Nicolas Lémery qui pensait avoir trouvé la nature commune de la plupart des météores (tremblements de terre, ouragans, éclairs et tonnerre). Pour l'Académicien, la raison est chimique : la fermentation de l'eau, du fer et du soufre créerait un gaz qui, en remontant à la surface, ferait trembler la terre sur son passage[4]. Frézier et Bouguer sont unanimes : la situation géographique des tremblements de terre doit faire penser que l'eau, la proximité des volcans et la composition du sol forment les causes des tremblements de terre. Le Pérou et l'Italie partagent de ce point de vue les mêmes caractéristiques géologiques.

Si les causes des séismes semblent aller de soi – on retrouve cette même explication dans l'article « Tremblemens de terre » de l'*Encyclopédie*[5] –, la question de leur fréquence interroge davantage. Bouguer s'attèle à cette question. Pour ce faire, il oppose à la « sçience vaine[6] » d'un astrologue, qui avait prétendu pouvoir prédire dans les astres la « *période tragique*[7] » propice aux séismes, toute la complexité de ce phénomène. Sa durée, son étendue, ses manifestations, ses retours, rendent impossible toute explication réduite à une seule cause. Notant que les volcans jouent de toute évidence un rôle dans les séismes et qu'ils sont plus simples à comprendre, Bouguer tire quelques conclusions quant à la nature des séismes. Comme pour Lémery et Frézier, il explique les causes des tremblements par la chaleur et les marées. C'est grâce à cela qu'il peut ensuite proposer une explication de leur fréquence. L'ordre que

[1] *Ibid*., p. 158-161.

[2] J'ai développé ailleurs cette analyse, voir « "On s'accoutume à tout, même aux tremblements de terre." Expérience et écriture du séisme dans quelques récits de voyage français en Amérique du Sud au début du XVIII[e] siècle », *Viatica*, n° 9, 2022 [en ligne]. Sur la crédibilité du témoignage viatique, on se rapportera encore une fois à Anne-Gaëlle Weber, *À beau mentir qui vient de loin*, *op. cit.*

[3] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, p. 367.

[4] Nicolas Lémery, « Explication physique et chymique des Feux souterrains, des Tremblemens de Terre, des Ouragans, des Éclairs & du Tonnerre », *MARS*, 1700, p. 101-110.

[5] D'Holbach, « Tremblemens de terre (*Hist. nat. Minér. & Physiq.*) », *Enc.*, t. XVI, 1765, p. 580b-583b.

[6] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. lxxii.

[7] *Ibid*., c'est l'auteur qui souligne.

suivent les séismes semble correspondre aux grandes marées de la fin de l'automne, d'où, selon l'Académicien, leur plus grande fréquence de septembre à décembre[1]. L'ambition de Bouguer est assez modeste – dégager quelques constantes dans l'observation d'un phénomène –, mais elle se caractérise par une certaine rigueur logique qui cherche à échapper aux invraisemblances de l'astrologie judiciaire. Il s'agit là d'extraire le séisme de l'ordre du chaos ou du prodige, pour en donner une forme plus rationnelle et une explication proprement physique.

On le voit, l'interrogation géologique, même si elle part de l'observation *in situ* de l'activité volcanique ou sismique américaine, s'étend au-delà du cas américain. L'Amérique andine permet de penser la géologie de la Terre dans son ensemble, puisqu'elle est une expression aussi spectaculaire que révélatrice de l'ensemble de la nature. Diderot intègre dans le livre VII de l'*Histoire des deux Indes* une nouvelle chronologie, indépendante du temps humain, en insérant, à la suite des « tableaux désolans[2] » de l'histoire de la conquête, une « digression sur la formation des montagnes[3] ». Il propose de s'attarder sur « ces monts effrayans, où de savans & courageux astronomes allèrent mesurer la figure de la terre[4]. » Diderot ouvre cette digression en insistant sur l'émotion que doit susciter « un pareil spectacle [5]» de la nature andine.

> À l'aspect de ces masses énormes qui s'élèvent à des hauteurs prodigieuses au-dessus de l'humble surface du globe, où les hommes ont presque tous établi leur demeure ; de ces masses, ici couronnées d'impénétrables & antiques forêts qui n'ont jamais retenti du bruit de la coignée, là, ne présentant qu'une surface aride & dépouillée ; dans une contrée, d'une majesté silencieuse & tranquille, qui arrête la nuée dans son cours & qui brise l'impétuosité des vents ; dans une autre, éloignant le voyageur de leurs sommets par des remparts de glace, du centre desquels la flamme s'élance en tourbillons, ou effrayant celui qui les franchit par des abîmes obscurs & muets creusés à ses côtés ; plusieurs donnant issue à des torrens impétueux qui descendent avec fracas de leurs flancs entr'ouverts, à des rivières, à des fleuves, à des fontaines, à des sources bouillantes ; toutes promenant leurs ombres rafraîchissantes sur les plaines qui les entourent, & leur prêtant un abri successif contre les ardeurs du soleil, du moment où cet astre dore leur cime, en se levant, jusqu'au moment où il se couche. À cet aspect, dis-je, tout homme s'arrête avec étonnement, & le scrutateur de la nature tombe dans la méditation[6].

Ce passage se ressent de la lecture des voyages de La Condamine, de Bouguer, de l'*Histoire naturelle et morale* d'Acosta et bien sûr de l'*Histoire naturelle* de Buffon. Diderot joue sur l'opposition des contrastes : l'ascension est en même temps un lieu d'exploration, intellectuelle et physique, de la forme des montagnes et de leur formation souterraine. Le prodige de l'élévation des montagnes répond aux profondeurs tout aussi prodigieuses qui en sont la face cachée. Les profondeurs sont redoublées dans la suite du chapitre par l'évocation des mines

[1] *Ibid.*, p. lxxiv.
[2] H80, livre VII, chap. XXIV, p. 143.
[3] *Ibid.*, p. 143-151.
[4] *Ibid.*, p. 143.
[5] *Ibid*.
[6] *Ibid.*, p. 143-144.

creusées dans les « entrailles de la terre », et surtout par la description des « feux souterreins[1] » qui animent volcans. Il traduit un nouveau rapport à la montagne, non plus seulement fait d'effroi pour un territoire inhabitable et sauvage, mais teinté de fascination pour l'énormité des proportions, signe de la violence tellurique qui lui a donné naissance, et la variété des paysages et des climats[2]. La méditation que recompose Diderot est avant tout livresque : on connaît son aversion pour les voyages, et il ne s'agit pas ici de traduire un quelconque sentiment de la nature, l'enjeu demeurant plutôt intellectuel que sensoriel. Si Diderot semble d'abord décrire les montagnes andines, la description est assez générale pour évoquer la formation des montagnes en général. Le chapitre passe en revue différentes hypothèses sur la formation des montagnes, empruntées à Woodward, Whiston, Moro, Buffon et Lehmann[3]. Il ne s'agit plus seulement de parler du Pérou, mais de proposer une explication générale qui concerne l'histoire du globe terrestre dans son ensemble. Le caractère exceptionnel des montagnes de la Cordillère invite à élargir la réflexion : le chapitre ouvre son propos sur l'ensemble des montagnes et des volcans, du Vésuve aux Andes, constituant une géographie terrestre et non plus seulement régionale. L'origine diluvienne des montagnes est remise en question, Diderot s'interrogeant sur la possibilité que d'autres accidents géologiques puissants aient pu les former. L'interrogation géologique oblige à penser les différentes croutes du globes terrestre et l'action du « satellite qui nous accompagne » sur le mouvement de « flux & de reflux » des eaux[4]. Le spectacle des montagnes andines ne peut être compris seulement pour lui-même, puisqu'il invite à penser l'ordre naturel dans son ensemble.

Penser l'origine des montagnes nécessite de trouver une écriture qui rende compte du dynamisme des formations géologiques. Dans les *Époques de la nature*, Buffon propose un tableau dynamique de la cordillère des Andes en la décrivant de telle manière qu'il est possible de la situer géographiquement, mais aussi de faire ressortir l'ordre géologique à laquelle elle appartient :

> La chaîne des cordelières ou des montagnes de l'Amérique, qui s'étend depuis la pointe de la terre de Feu jusqu'au nord du nouveau Mexique, et aboutit enfin à des régions septentrionales que l'on n'a pas encore

[1] *Ibid.*, p. 150-151.

[2] Voir Numa Broc, *Les montagnes au siècle des Lumières : perception et représentation*, Paris, Éditions du CTHS, 1991 et Jean Lacroix, « L'évolution du sentiment de la montagne dans la littérature, des Lumières au Romantisme », *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, vol. 16, n° 1, 1988, p. 205-224.

[3] John Woodward, *An Essay toward a natural history of the earth and terrestrial bodies*, Londres, R. Wilkin, 1695 ; William Whiston, *A new theory of the earth from its original to the consummation of all things…*, Londres, B. Tooke, 1696 ; Anton Lazzaro Moro, *De' Crostacei e degli altri marini corpi che si truovano su' monti*, Venise, S. Monti, 1740 ; Buffon reprend en grande partie les théories de Woodward et de Whiston dans ses « Preuves de la théorie de la terre » (*Histoire naturelle…*, t. I, 1749, p. 168-179 et p. 183-188).

[4] H80, livre VII, chap. XXIV, p. 146. Voir Buffon, « Preuves de la théorie de la terre », *Histoire naturelle…*, t. I, 1749, p. 428-440.

> reconnues. […] Cette chaîne n'est pas précisément sous le même méridien, et ne forme pas une ligne droite ; elle se courbe d'abord vers l'Est, depuis Baldivia jusqu'à Lima, et sa plus grande déviation se trouve sous le tropique du Capricorne ; ensuite elle avance vers l'Ouest, retourne à l'Est, auprès de Popayan, et de-là se courbe fortement vers l'Ouest, depuis Panama jusqu'à Mexico ; après quoi elle retourne vers l'Est, depuis Mexico jusqu'à son extrémité, qui est à 30 degrés du pôle, et qui aboutit à peu-près aux Isles découvertes par *de Fonté*[1].

Buffon invite à suivre la cordillère comme si elle se déroulait, du Nord au Sud, sous les yeux de son lecteur. La description repose sur la mise en scène du dynamisme terrestre. Ce procédé sert à l'explication géologique quant à l'orientation des chaînes de montagne. Buffon élargit la description aux chaînes africaines, pour faire apparaître la correspondance avec la cordillère :

> Dans ces deux parties du monde, dont l'Équateur traverse assez exactement les continens, les principales montagnes sont donc dirigées du Sud au Nord ; mais elles jettent des branches très-considérables vers l'Orient et vers l'Occident. L'Afrique est traversée de l'Est à l'Ouest par une longue suite de montagnes, depuis le cap Gardafu jusqu'aux îles du cap Vert : le mont Atlas la coupe aussi d'Orient en Occident. En Amérique, un premier rameau des Cordelières traverse les terres Magellaniques de l'Est à l'Ouest ; un autre s'étend à peu-près dans la même direction au Paraguay et dans toute la largeur du Bresil ; quelques autres branches s'étendent depuis Popayan dans la terre-ferme, et jusque dans la Guyane : enfin si nous suivons toujours cette grande chaîne de montagnes, il nous paroîtra que la péninsule de Yucatan, les îles de Cuba, de la Jamaïque, de Saint-Domingue, Porto-rico et toutes les Antilles, n'en font qu'une branche qui s'étend du Sud au Nord, depuis Cuba et la pointe de la Floride, jusqu'aux lacs du Canada, et de-là court de l'Est à l'Ouest pour rejoindre l'extrémité des Cordelières, au-delà des lacs Sioux[2].

La formation de la cordillère devient le principe explicatif de toute la géographie américaine, qui semble naître ou surgir de la chaîne de montagne, même là où, sur la carte, elle n'est pourtant pas indiquée.

Le lien entre la cordillère des Andes et la formation des îles caribéennes est repris par Diderot dans le livre X de l'*Histoire des deux Indes*. Pour Diderot, les îles sont la manifestation de l'activité sismique et volcanique de la Terre, dans la mesure où elles « paroissent avoir été détachées du continent, par des embrâsemens souterreins ou par des tremblemens de terre[3] ». Reprenant les *Conjectures physico-mechaniques sur la propagation des secousses dans les tremblemens de terre* publiées par Desmarest en 1756, Diderot décrit la formation des îles caribéennes par les secousses sismiques produites par le continent américain. Pour Desmarest en effet, la concomitance des séismes dans les îles et sur le continent prouve le lien géologique entre eux[4]. Diderot cherche donc à rendre visible les « causes secrètes de ces révolutions particulières[5] » qui agissent continument sur le continent américain : pour se rendre compte de l'origine continentale des îles, il faut « constater qu'elles éprouvent des secousses violentes

[1] Buffon, *Des époques de la nature*, dans *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, t. V des *Suppléments*, 1778, p. 83-84.

[2] *Ibid.*, p. 85-86.

[3] H80, livre X, chap. II, p. 221.

[4] Desmarest, *Conjectures physico-mechaniques sur la propagation des secousses dans les tremblemens de terre*, s.l., 1756.

[5] *Ibid*., p. 224.

toutes les fois que les volcans des Cordelières jettent des matières ou que le Pérou est ébranlé[1]. » La géographie physique américaine doit donc faire voir ce que la carte ou l'appréhension immédiate de l'espace ne permet pas de rendre compte, à savoir la cohésion, voire l'interdépendance, passée et présente, d'espaces détachés. On retrouve, en creux, dans la question géologique celle de l'origine des terres, tantôt élevées au-dessus des eaux, tantôt englouties. Le mythe de l'Atlantide est révoqué par Diderot, et le Déluge universel, on l'a vu, perd de son importance dans l'explication de la formation du globe terrestre. La naissance du monde est donc tellurique, et le spectacle des montagnes, des volcans et des séismes américains permet au philosophe de faire saisir l'importance des convulsions du sol dans la création du monde terrestre. On pourrait même dire que l'interprétation géologique et sismique de l'Amérique, notamment méridionale, devient dans la deuxième moitié du siècle un lieu commun géographique. En témoigne Pernety dans sa préface à son journal aux îles Malouines. L'abbé est loin d'être un scientifique aguerri, et pourtant il décrit d'entrée la formation des îles comme la création d'un séisme :

> On peut conjecturer ; il est même très vraisemblable que les Iles Malouines faisoient autrefois partie de la Terre des Patagons, & de la Terre de Feu. Elles en auront été séparées par quelques violens tremblemens de terre, qui aura donné entrée aux eaux de la mer dans une gorge, que ces tremblemens de terre auront creusée, & aura formé dans la suite le canal, qui sépare ces Iles de la Terre-ferme. Cette conjecture est d'autant plus probable, que la Terre de Feu a pris son nom des volcans, que l'on a cru y voir ; & à quelques lieues de l'endroit des Iles Malouines, où nous avons formé l'établissement, les hauteurs & les vallées annoncent assez clairement, par le dérangement des lits des pierres de taille, & par le désordre avec lequel ces pierres sont entassées, que ce désordre est l'effet de quelques tremblemens de terre[2].

L'observation de l'espace naturel donne lieu à des hypothèses qui s'apparentent fortement à une fiction explicative, et celle-ci, pour juste qu'elle puisse être, est fondée sur la reprise d'images géologiques somme toute assez communes.

L'explication de la formation géologique du continent américain, qu'on trouve notamment dans l'*Histoire des deux Indes*, suit ce que Desmarrets préconisait dans son article « Géographie physique » de l'*Encyclopédie.* Cette branche de la géographie doit permettre de comprendre la nature du globe terrestre et, surtout, de mettre en rapport les phénomènes entre eux. Pour le géographe, « il est presque aussi important de mettre de l'ordre dans les découvertes, que d'en faire[3] ». C'est un travail de philosophe que de ne pas regarder la nature comme un chaos de phénomènes, mais d'y mettre des rapports.

> Un phénomene solitaire ne peut être mis en réserve, que dans l'espoir qu'il se réunira quelque jour à d'autres de même espece : & comme dans le plan de la nature un tel fait est impossible, un observateur

[1] *Ibid*.
[2] Pernety, *Journal historique…*, *op. cit.*, p. xiii-xiv.
[3] Desmarest, « Géographie physique », *Enc.*, t. VII, 1757, p. 616b.

> intelligent en trouvera peu de cette nature : un fait isolé, en un mot, n'est pas un fait physique ; & la vraie Philosophie consiste à découvrir les rapports cachés aux vûes courtes & aux esprits inattentifs […].

Il faut donc en finir avec les petits faits géographiques particuliers, les merveilles et les prodiges de la nature glanés çà et là. Desmarrets prend ensuite l'exemple du père Feuillée qui s'était permis de « philosopher[1] » sur la coupe des rochers au bord de la mer à Coquimbo. Il observe que

> les coupes des rochers étoient perpendiculaires au niveau, que les unes allant de l'Est à l'Ouest, & les autres du Nord au Sud, se coupoient à angles droits, que les premières coupes étoient parallèles l'Équateur, & les autres au Méridien. Une disposition si admirable me fit faire plusieurs réflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres ; il semble que la nature se soit étudiée à la rendre la plus parfaite, & que c'est là où elle a voulu faire ses chefs-d'œuvre, en y assemblant les semences qui forment dans leur union le plus riche de tous les métaux[2].

Cette remarque du père minime est représentative d'une vision fixiste et providentialiste de la nature, où le spectacle semble se borner à l'admiration de la Création. La critique de Desmarrets est sans appel, qui s'élève contre cette interprétation finaliste et, surtout, myope de la forme des montagnes péruviennes :

> Si ce savant religieux eût été conduit par les vûes que nous indiquons ici, bien loin de remarquer, comme il le fait, que la nature avoit ainsi configuré les montagnes pour rendre cette partie du monde déjà si riche par ses mines, plus parfaite que les autres ; il auroit conçû le dessein de se procurer des observations correspondantes dans les autres continens, & ne se seroit pas borné à la considération infructueuse des causes finales[3].

Le travail de la géographie physique est de « combiner les faits[4] » et comparer les lieux de la Terre entre eux pour faire émerger les phénomènes naturels. L'observation particulière ne sert qu'à alimenter les faits complexes qui pourront par la suite donner lieu à un savoir général sur la nature[5]. Raynal et Diderot jouent sur cette tension, propre à l'activité scientifique, entre la particularité locale et l'universalité du savoir, en proposant une lecture *chtonienne* des montagnes andines, à la fois capable de saisir le public, par le spectacle impressionnant qu'elles présentent, et de faire accéder à une connaissance plus fine des mécanismes de la nature. Cette tension, aussi épistémique que littéraire, à l'œuvre dans l'écriture de l'espace n'est pas le propre de l'étude des forces terrestres qui agitent le globe : la perception et l'étude des climats américains suscitent des interrogations quant à leur capacité à être compris, rationnellement expliqués, et représentés par les moyens du langage.

---

[1] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 577.
[2] *Ibid.*, p. 577-578.
[3] Desmarest, « Géographie physique », *Enc.*, t. VII, 1757, p. 616b.
[4] *Ibid*.
[5] Voir Isabelle Laboulais-Lesage, « Voir, combiner et décrire : la géographie physique selon Nicolas Desmarest », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 51, n° 2, 2004, p. 38-57.

UN NOUVEAU MONDE CLIMATIQUE

REDÉFINIR LE CLIMAT ET SA PERCEPTION

La notion de climat subit à l'époque moderne un changement d'ampleur, passant du découpage cosmographique du globe terrestre à une définition physique. Comme l'expliquent Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher : « Au XVIII^e^ siècle, le terme même de climat, qui renvoyait d'abord à une caractérisation purement géométrique et cosmographique, se transforme pour désigner le caractère d'un lieu, où humidité, température et constitution de l'air jouent un rôle essentiel[1]. » L'*Encyclopédie* propose deux entrées du mot « climat », l'une géographique, qui définit le climat dans son sens uniquement spatial, l'autre médicale, qui formule une définition centrée sur les constantes thermiques et météorologiques et leurs conséquences sur la santé. Les autres dictionnaires témoignent de l'évolution progressive du sens du mot. Le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694 en fait d'abord un terme de géographie : « Une estenduë du globe de la terre comprise entre deux paralleles ». Mais à partir de l'édition de 1718 s'ajoute un exemple suivant cette même définition : « *les Geographes modernes ne content plus par climats, mais par degrez de latitude.* » Le « climat » et la « zone » sont deux termes de géographie hérités de Ptolémée et de Strabon, redécouverts au XV^e^ siècle. Contrairement à la « zone », largement employé par les géographes, le terme de « climat » en géographie est déjà obsolète, mais son usage demeure dans le langage courant[2]. Il est synonyme des tropiques ou de l'équateur dans le sens où ils divisent le globe en zones climatiques : « Il se prend aussi pour la Ligne qui marque sur le globe la division des climats. » Son sens spatial est réaffirmé par sa dernière acception : « On le prend quelquefois indeterminément pour Une region. *Climat chaud. climat temperé, doux, agreable. heureux climat. changer de climat. passer dans un autre climat*[3]. » Mais il existe aussi une définition médicale du climat, qui apparaît dans l'*Encyclopédie* à la suite de la première entrée :

[1] Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, « L'agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique, XVII^e^-XVIII^e^ siècles », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n^o^ 62-1, 2015, p. 48-78.

[2] François de Dainville et Françoise Grivot, *Le Langage des géographes. Termes, signes, couleurs des cartes anciennes, 1500-1800*, Paris, A. et J. Picard et Cie, 1964, p. 19.

[3] Pour les dernières citations : « Climat », *Académie française*, 1694 (jusqu'à l'édition de 1878).

> Les Medecins ne considerent les *climats* que par la température ou le degré de chaleur qui leur est propre : *climat*, dans ce sens, est même exactement synonyme à *température* ; ce mot est pris par conséquent dans un sens beaucoup moins vaste que celui de *région*, *pays*, ou *contrée*, par lequel les Medecins expriment la somme de toutes les causes physiques générales ou communes, qui peuvent agir sur la santé des habitans de chaque pays ; savoir la nature de l'air, celle de l'eau, du sol, des alimens, *&c*[1].

La chaleur, l'humidité et la « nature de l'air » (selon qu'il est humide, chaud ou froid, chargé d'exhalaisons humaines ou animales) donnent à cette définition du climat une incidence directe sur le corps humain ainsi que sur les mœurs des populations de chaque région. Cette définition médicale, fruit d'une relecture de la médecine hippocratique, donne son sens actuel au mot climat, défini davantage par un ensemble de conditions physiques et météorologiques que par la stricte situation géographique.

Ces définitions s'accordent toutes pour donner un sens essentiellement géographique au climat, tantôt comme zone entre des parallèles à l'équateur, tantôt comme région différente d'une autre (selon le climat dominant, cette fois entendu dans le sens qu'il a principalement aujourd'hui). Mais cette définition uniforme de la notion de climat géographique achoppe contre des phénomènes géographiques qui modifient parfois en profondeur les variables climatiques dans un même lieu. Comme le précise d'Alembert dans l'article « Climat (*Géog.*) » de l'*Encyclopédie* :

> Il ne faut pas croire au reste que la température soit exactement la même dans les pays situés sous le même climat : car une infinité de circonstances, comme les vents, les volcans, le voisinage de la mer, la position des montagnes, se compliquent avec l'action du soleil, & rendent souvent la température très-différente dans des lieux placés sous le même parallele[2].

On passe donc à l'époque moderne d'une définition géographique et statique de la notion de climat à une définition médicale et physique. Ce passage n'est bien sûr pas définitif : les deux acceptions se confondent et se croisent, même si l'emploi du mot « climat » pour renvoyer aux latitudes semble se cantonner davantage au langage courant. Buffon intègre la réflexion sur le climat dans son *Histoire naturelle*, compris cette fois comme « un nom pour désigner l'ensemble des causes matérielles qui influent sur l'animal[3]. » Le climat recoupe tout à la fois les conditions météorologiques, géographiques et biologiques, dans la mesure où les plantes qui servent de nourriture aux animaux sont façonnées par le climat et façonnent en conséquence les espèces animales. Buffon ne conçoit pas le climat d'un point de vue médical. Il écarte de sa définition la dimension humorale héritée d'Hippocrate et de Galien, puisque son

[1] Venel, « Climat (*Méd.*) », *Enc.*, t. III, 1753, p. p. 534a.
[2] D'Alembert, « Climat (*Géog.*) », *Enc.*, t. III, 1753, p. 533b.
[3] Thierry Hoquet, « La théorie des climats dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Corpus : revue de philosophie*, n° 34, 1998, p. 62.

but n'est pas de produire un ouvrage de médecine mais une histoire du vivant et, dans le cas de l'humanité, de ses mœurs.

La disparition progressive, du moins dans la pensée scientifique, d'une définition statique du climat oblige donc à le penser à travers une série de conditions physiques – géographiques, géologiques et météorologiques – qui peuvent le déterminer. Dans le cas de l'Amérique du Sud, c'est la notion de « zone torride » qui doit être nuancée. Dans la géographie ancienne, la zone torride est considérée comme un espace inhabitable. Elle serait une zone infranchissable, espace de séparation entre les deux zones tempérées situées au nord et au sud du monde humain, les antipodes. Mais l'arrivée des Européens en Amérique et avant cela les multiples navigations dans des mers situées sous cette zone bouleversent la définition de la zone torride, que la géographie de la Renaissance intègre progressivement dans l'œcoumène[1]. S'étonner face à l'expérience d'un froid souvent vif au milieu de la zone torride est presque un *topos* de la littérature de voyage en Amérique. À la date du 10 juin 1710, alors qu'il se trouve dans le port d'Ilo au Pérou, le père Feuillée note dans son journal :

> Nous ressentîmes la nuit un froid qui nous obligea de nous couvrir beaucoup ; ce qui paroîtroit incroyable à nos ancêtres, s'ils vivoient aujourd'huy, s'étant toujours imaginez que les grandes chaleurs rendoient la Zone Torride inhabitable, & que ces climats toujours brulans ôtoient aux hommes la liberté de respirer[2].

C'est toute la géographie aristotélicienne et ptoléméenne qui est contestée par la remise en question des zones terrestres : le monde n'est pas aussi fixe, et cela se traduit aussi dans l'appréhension des climats.

Si la division entre zones torrides, tempérées et glaciales est toujours utilisée au XVIII^e^ siècle – c'est ce qu'on voit dans les dictionnaires –, l'Amérique du Sud et notamment la partie andine du continent, rend nécessaire de nuancer ce découpage du monde. Le terrain montagneux abolit l'uniformité attendue du climat. Alors que le climat tempéré de l'Europe fait varier les conditions météorologiques selon les saisons, la zone torride sud-américaine offre presque tout l'éventail des climats (torride, tempéré, glacial) selon l'altitude. On passe ainsi des zones torrides au niveau de la mer aux zones glaciales au sommet des pics de la Cordillère en passant par des zones climatiques intermédiaires. Au début de son récit de voyage sur l'Amazone, La Condamine semble donner cette information géographique comme connue :

> Je suppose ici, que l'on est déjà informé que pendant notre long séjour dans la province de Quito, sous la Ligne équinoctiale, nous avons constamment reconnu que l'élévation du sol plus ou moins grande, y décide presque entièrement du degré de chaleur, & qu'il ne nous falloit pas monter 2 000 toises pour nous

[1] Voir Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, *Les Révoltes du ciel : une histoire du changement climatique (XV^e^-XX^e^ siècle)*, Paris, Éditions du Seuil, 2020, p. 30.

[2] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 621.

> transporter d'un vallon brûlé des ardeurs du Soleil, jusqu'au pied d'un amas de neige, peut-être aussi ancien que le monde, dont une montagne voisine avoit son sommet couvert[1].

Il ne faudrait pas donner trop de crédit à la précaution oratoire qui ouvre le passage. Sous la forme d'un rappel élémentaire de géographie, c'est plutôt une information étrangère que La Condamine rapporte et qu'on retrouve à plusieurs endroits de son journal. En 1739, les Académiciens français et espagnols se trouvent sur le Sinazahuan pour leurs observations géodésiques et doivent essuyer des tempêtes gelées et des orages violents. Après avoir décrit toutes ces souffrances, La Condamine indique dans son journal, non sans ironie, recevoir à la station « des lettres de France, où l'on ne nous [les Académiciens] plaignoit que des grandes chaleurs auxquelles on nous croyoit exposés[2]. » L'imaginaire considérant de la zone torride comme un espace entièrement soumis à la chaleur persiste toujours malgré l'accroissement des voyages et des connaissances géographiques.

Pourtant, la relative froideur de la province de Quito est un fait connu au XVIII^e^ siècle, pour qui s'est intéressé aux récits de la conquête et aux histoires de ces territoires rédigées depuis lors. On la trouve notée dans l'*Histoire naturelle et morale des Indes* d'Acosta[3]. Mais, comme on l'a déjà vu au sujet du *topos* du printemps éternel, chaque voyageur s'y rendant se doit d'expliquer de nouveau ce phénomène. La douceur de la zone torride fait alors partie des curiosités américaines rapportées en Europe. C'est surtout la montagne américaine qui devient l'objet d'une interrogation climatique, couplée à des tentatives littéraires pour saisir cet espace de contrastes. Leur immensité, souvent incomparable aux sommets européens, transforme à eux seuls la zone climatique qui les enserre :

> La Cordelière n'étant autre chose qu'une longue suite de montagnes dont une infinité de pointes se perdent dans les nues, on ne peut la traverser que par les gorges ; mais celle par laquelle je pénétrois, se ressentoit de sa grande élévation au-dessus du niveau de la Mer. J'étois au pied de Chimboraço, & cependant je me trouvois déjà dans une région où il ne pleut jamais, je ne voyois autour de moi jusqu'à une allez grande distance, que de la neige ou du frimas[4].

Sécheresse et neige, deux conditions météorologiques qui, de toute évidence, ne coexistent pas, du moins pas en Europe. Comme le rappelle Anouchka Vasak, la montagne, sur tout le globe connu au XVIII^e^ siècle, offre des spectacles climatiques très forts et devient finalement « le lieu climatique par excellence, ou plus exactement le lieu même de la variation climatique ; son climat – météorologique – se caractérise par la présence dans un espace-temps réduit et

[1] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 401-402.
[2] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 80.
[3] Acosta, *Historia natural y moral de las Indias…*, *op. cit.*, livre II, chap. III, p. 102-103. Pour la traduction française : *Histoire naturelle et morale des Indes…*, trad. R. Regnault Cauxois, Paris, Marc Orry, 1600, p. 63-64.
[4] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xxix.

circonscrit de toutes les saisons d'un climat tempéré[1]. » La montagne est le lieu d'émergence d'un monde qui dépasse, au sens propre comme au figuré, les conditions climatiques terrestres telles que le conçoit la première définition du mot « climat ». Les différences de climats aux différentes échelles d'une montagne posent une interrogation tout à la fois sensible, scientifique et littéraire à ceux qui ont tenté de les décrire. Il en va de même pour une série plus larges d'anomalies climatiques.

COMPRENDRE L'ANOMALIE CLIMATIQUE

La variété des zones et des étages climatiques qui règne dans le sous-continent américain posent un certain nombre de problèmes à la compréhension scientifique de la nature américaine depuis les premiers temps de la conquête et de la colonisation[2]. Face au climat considéré comme « tempéré » d'une partie de l'Europe[3], et face à l'alternance régulière des saisons, les climats de l'Amérique offrent un spectacle déstabilisant qui demande des explications.

Dans sa description de la ville de Lima, Frézier entend résoudre deux problèmes météorologiques. Après avoir remarqué l'absence de pluie qui touche cette ville, et plus largement la côte occidentale du Pérou, « phénomène si contraire à ce que nous voyons dans nos climats[4] », le voyageur en dégage deux interrogations scientifiques : la première concerne la capacité de la terre à être fertile en l'absence de pluie, et la seconde porte plus précisément sur les raisons de cette absence, alors que l'intérieur des terres est constamment arrosé. Frézier semble à première vue résoudre ces problèmes en proposant une explication physique des phénomènes fondée sur son observation et la comparaison de certaines théories météorologiques.

À la première question, il répond par le fait que, si en effet les plaines intérieures sont très peu fertiles, les vallées quant à elles sont constamment irriguées par les ruisseaux qui descendent de la Cordillère. Puisque le Pérou est faiblement peuplé, il peut largement se contenter des productions agricoles de ces vallées. L'ingénieur note par ailleurs que les Incas savaient maîtriser l'art des aqueducs et de l'irrigation, aqueducs dont il a pu voir les vestiges.

[1] Anouchka Vasak, *Météorologies : discours sur le ciel et le climat, des Lumières au romantisme*, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 166.

[2] Voir Acosta, *Historia natural…*, *op. cit.*, p. 88-110.

[3] Sur l'invention de l'idéal de la zone tempérée, voir Anouchka Vasak, *Météorologies…*, *op. cit.*, p. 215-233.

[4] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 370.

Mais sa réponse est beaucoup moins assurée pour le second problème, certes bien plus difficile. Frézier commence par citer Zárate[1], qui explique cette situation par les vents de Sud-Ouest qui emportent les vapeurs d'eau et ne leur laisse pas le temps de s'accumuler, donc de créer des nuages et de la pluie. Insatisfait, il lui oppose « une meilleure raison, fondée sur les différents degrés de chaleur de la Côte, & de l'intérieur des terres[2] ». Le Pérou est en effet un lieu où les extrêmes climatiques sont très proches dans l'espace comme dans le temps. Le jour est brûlé par le soleil alors que, la nuit, les neiges refroidissent considérablement le climat.

> C'est à cette vicissitude de condensation & de rarefaction qu'on doit sans doute attribuer, comme au premier principe, l'inégalité du temps qu'on remarque à Cusco, à Puno, à la Paz, & ailleurs, où on éprouve presque tous les jours toutes les variations du temps, des tonnerres, des pluyes, des éclairs, du temps serain & nébuleux, du froid & du chaud ; mais en d'autres endroits il y fait chaud pendant longtemps sans interruption, ensuite les pluyes ont leur tour[3].

Frézier décrit ici la situation météorologique des montagnes andines, et précise que la situation est tout autre sur les côtes. Ayant pourtant récusé l'explication de Zárate, il reprend l'argument des vents méridionaux : ces vents venus du froid austral, chargés de sel, ne sont pas assez chaud ni assez en mouvement pour agiter les parties des nuages et donc faire tomber les pluies, « ainsi à Lima le temps est presque toujours couvert, & il n'y pleut jamais[4]. » On n'en saura pas plus sur l'absence de pluie à Lima, puisque le voyageur décide ensuite d'enchaîner sur les raisons pour lesquelles la chaleur attirerait les pluies, sur le ton de celui qui ne cherche qu'à évoquer le problème plutôt qu'à s'y atteler (« S'il falloit à present expliquer pourquoi les terres chaudes attirent la pluye[5] », écrire-il pour introduire la question). Après avoir décrit quelques conjectures et expériences, le voyageur conclut rapidement sur la quasi inutilité de la présence de ces questionnements dans les récits de voyage : « Au reste je laisse aux Philosophes le soin de rendre des raisons plus convaincantes de cette sécheresse, il suffit à un Voyageur, en exposant des faits, de les expliquer legerement, pour trouver créance, & préparer le Lecteur à ce qu'il dit d'extraordinaire[6]. » L'explication scientifique passe au second plan de cette partie de la description de Lima, comme s'il s'agissait d'un passage obligé de la relation de voyage sans que celle-ci puisse véritablement porter à conséquence. Frézier fait mine de s'attaquer à un important problème physique sans chercher cependant à en proposer une explication solide, assumant, avec une forme de désinvolture, l'instrumentalisation du discours scientifique au

[1] Zárate, *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou* [1555], Paris, Charles Osmont, 1706, t. I, p. 52-53.
[2] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, *Ibid.*, p. 373.
[3] *Ibid.*, p. 375.
[4] *Ibid.*, p. 376.
[5] *Ibid.*, p. 376.
[6] *Ibid.*, p. 378.

profit de l'accréditation de l'invraisemblable réputé propre aux récits de voyage. Peu importent donc les raisons de l'absence de pluie à Lima pourvu que le lecteur arrive à croire le voyageur sur parole. Le discours scientifique parachève une sorte d'effet de réel, mais dans ce cas précis il n'en est que mieux ramené à sa fonction d'illusion ou de faire-valoir, au même titre que l'anecdote, le petit fait vrai, ou les circonvolutions du discours cherchant à s'assurer la bienveillance du lecteur. Frézier ne vise donc pas une forme de vérité scientifique, mais il cherche dans les contours du discours scientifique la force de persuasion nécessaire à rendre son voyage crédible. Mais faut-il voir dans cet aveu une maladresse, tel un illusionniste qui révèlerait sciemment au public les secrets de ses tours ? Ou bien plutôt une forme d'humilité ? Frézier ne cherche pas à résoudre ces problèmes de physique parce qu'il s'en sait incapable, mais le fait de vouloir creuser ces questions signifierait que le problème scientifique existe, et que donc, en effet, l'invraisemblable du voyage est une réalité physique.

La place du discours scientifique ne peut plus être la même quand, trente ans plus tard, Bouguer cherche lui aussi à se confronter au problème de l'absence de pluie de Lima. Il commence par distinguer les régions où il pleut sans cesse, comme le Chocó[1], et les pays où il ne pleut jamais, du Sud du golfe de Guayaquil jusqu'au désert de l'Atacama.

> Cette particularité donne lieu à un problème de Physique qui est d'autant plus embarassant que sa solution dépend d'une connoissance plus parfaite de la nature des nuages. Il n'est pas surprenant qu'Augustin de Zarate qui s'est le premier, à ce que je crois, proposé cette difficulté n'en ait pas donné une bonne explication ; mais je ne sçache pas que personne y ait mieux réussi, quoique la chose ait attiré l'attention de plusieurs Physiciens[2].

Soit Bouguer n'a pas eu connaissance du voyage de Frézier, chose assez improbable, soit il place l'ingénieur dans la catégorie de ceux n'ayant pas réussi à en proposer une explication convaincante. Pour Bouguer, les nuages sont le produit d'une humidité très dense, composée d'eau et de matière en décomposition, qui émane des forêts immenses de la région. La question porte toujours sur la rencontre des extrêmes climatiques, plus cette fois dans l'opposition entre le chaud et le froid, mais entre la sécheresse et l'humidité. Les régions humides le sont tellement qu'elles humidifient aussi l'atmosphère de la région sèche. « On ne sçauroit révoquer en doute que ces extrêmes différences & dans la constitution de l'Atmosphère & dans la qualité du sol de ces deux contrées, ne tiennent l'une à l'autre : la nature du terrain influe sur la région base [*sic*] de l'air[3]. » La question des nuages permet de faire saisir l'étrangeté des climats andins qui,

[1] Aujourd'hui en Colombie, entre la côte Pacifique et le Panama.
[2] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. xxii.
[3] *Ibid.*, p. xxiii-xxiv.

dans leur partie la plus humide et boisée, offrent le spectacle d'une pluie hors du commun, complètement mêlée au brouillard :

> C'est-à-dire que la pluye ne tombe pas ordinairement comme ici, où elle se détache d'un nuage qui paroît élevé : le plus souvent dans les forêts de la Zone torride, toutes les parties supérieures & inférieures de l'Atmosphére sont également prises, ou également chargées[1].

Bouguer prend le contrepied de l'affirmation de Frézier concernant l'utilité des réflexions scientifiques à l'intérieur du récit de voyage : « Tout ce qui peut contribuer aux progrès de la Physique n'est point étranger à la relation d'un voyage qui a été entrepris pour la perfectionner[2]. » Pour l'homme de science, le problème climatique rencontré lors du voyage invite à penser des problèmes de physique plus complexes, comme celui de la nature des nuages. La question des pluies absentes de Lima oblige donc à s'interroger plus précisément à la composition même des nuages pour comprendre ce phénomène. Bouguer explique ainsi que les nuages ne sont pas constitués de « petites sphères solides » mais en fait de « simples bulles remplies d'air[3] » qui au contact d'une zone chaude ou froide réagissent différemment. L'interrogation sur le climat particulier d'une région, loin d'être un artifice du discours viatique, invite à penser les phénomènes naturels à une plus petite échelle, chaque problème opposé à la pensée étant l'occasion de s'interroger sur la nature des choses. Il en va de même quand il s'intéresse à l'épineuse question de la chaleur et de sa réduction en altitude[4]. La réduction de la chaleur en altitude est une évidence que les sens permettent de concevoir immédiatement. Mais cela n'en explique pas les raisons. Bouguer propose ainsi une abstraction géographique : « considérons pour un instant un point isolé, au milieu de la hauteur de l'atmosphére ; & faisons abstraction de toutes montagnes de même que des nues qui flotent dans l'air[5]. » D'un problème de géographie, on passe à un problème de physique : Bouguer ne s'intéresse plus spécifiquement aux montagnes de la cordillère des Andes, mais aux propriétés des corps physiques que sont la lumière, l'air et le sol. La « subtilité » et la « transparence[6] » de l'air de la montagne ne retient pas les rayons de lumière et leur chaleur. Si les plaines basses s'échauffent plus facilement, retiennent aussi la chaleur et peuvent, dans une certaine mesure,

[1] *Ibid.*, p. xxiv.
[2] *Ibid*., p. xxiv.
[3] *Ibid.*, p. xxiv.
[4] Voir Nathalie Vuillemin, « Comment représenter le climat ? Subjectivité sensorielle et intuitions dans la réflexion climatologique d'Alexander von Humboldt », dans Jacques Berchtold, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jean-Paul Sermain et Anouchka Vasak (dir.), *Canicules et froids extrêmes. L'événement climatique et ses représentations (II). Histoire, littérature, peinture*, Paris, Hermann, 2012, p. 147.
[5] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. li.
[6] *Ibid.*, p. li.

la communiquer, la distance qui les sépare des montagnes empêche cette propagation de la chaleur.

Entre le récit de voyage de Frézier et celui de Bouguer, la différence du traitement de l'explication scientifique face à aux interrogations sur le climat ne fait aucun doute. Bouguer traduit une plus grande sensibilité à cette question, à la fois sur le plan de l'expérience au sein du voyage comme dans sa tentative de rationalisation des phénomènes perçus. La cause est peut-être à trouver du côté du temps passé dans la région et de la fréquentation assidue des montagnes de la Cordillère, auxquelles Frézier n'a pu avoir accès que de manière limitée. L'explication scientifique de Bouguer repose essentiellement sur une connaissance empirique du climat. Dans la plupart des ouvrages sur l'Amérique du Sud et les Caraïbes, cette expérience climatique donne moins lieu à une explication des raisons du climat qu'à une observation, parfois très fine, des effets du climat sur les corps.

INFLUENCE PHYSIQUE ET INFLUENCE MORALE

Dans le *Voyage de Marseille à Lima*, récit de voyage chimérique, assemblage hétéroclite d'un journal réel, de textes antérieurs et de recompositions fictionnelles, on peut lire cette description : « Le pays est fort chaud, fort mal-sain & fort sec quoiqu'il y pleuve assez souvent ; il y a quelques ruisseaux d'eau douce, mais fort peu[1] ». Le voyageur, qui vient de passer l'équateur, se propose dans ce chapitre de « dire icy quelque chose des mœurs & des coûtumes des peuples qui l'habitent[2]. » De manière très étrange, l'équateur devient un pays comme les autres et prend, sous la plume de l'écrivain Durret, les apparences d'une île où se confondent différents traits des espaces et des hommes se trouvant sous cette ligne imaginaire. On retrouve tous les lieux communs de la description des mœurs des peuples américains : étranges coupes de cheveux, homosexualité, pratiques maritales, formes de l'idolâtrie, etc. Et, comme par un jeu de miroirs, la malignité des mœurs ainsi décrites correspond à celle du climat. « Malsain », tel est l'adjectif qui revient souvent dans les descriptions des voyageurs et des compilateurs pour qualifier une grande partie des espaces sud-américains et caribéens. Appartenant au registre médical, il noue la perception du climat à celle des corps : la corruption de l'air, la chaleur, l'humidité et les exhalaisons en tous genres provoquent ensemble des effets néfastes pour la santé de ceux qui séjournent plus ou moins longtemps dans ces lieux.

[1] Durret et Bachelier, *Voyage de Marseille à Lima…*, *op. cit.*, t. I, p. 90.
[2] *Ibid.*, p. 89.

On aurait tort de croire que le voyage de Bachelier – le voyageur – et de Durret – sa plume – doive être écarté d'une analyse globale des perceptions de l'espace et du climat. On sait qu'il y a bien eu voyage, mais l'écriture de celui-ci a entraîné son effacement progressif au profit de la (grossière) recompilation d'une série d'informations sur l'Amérique (ainsi que sur l'Afrique et l'Asie, le tout mélangé). Il s'agit d'un ouvrage précieux pour comprendre l'image de l'Amérique, non pas tant pour elle-même qu'en tant que représentante de ces espaces exotiques et lointains. Cette description et le passage d'où elle est extraite n'apprennent rien sur l'Amérique, ni sur les Américains : ils ne font que conforter une image préétablie de ces espaces situés sous les tropiques et dont la différence par rapport au monde européen est d'abord celle du climat. Cette image, somme toute assez floue, rend bien compte d'une représentation générale et stéréotypée de ces espaces dans lesquels la malignité du climat, c'est-à-dire la capacité des conditions météorologiques à affecter négativement les corps (surtout ceux des Européens), prend une place prépondérante.

La malignité de certains climats sud-américains et caribéens est un *topos* de la littérature de voyage et de la littérature géographique dans son ensemble. Il faut en effet classer les espaces parcourus ou décrits selon des critères physiques qui distinguent entre les bons et les mauvais lieux, les lieux propres à la vie saine et les autres, voués au dépérissement et à la corruption des corps et des mœurs. On l'a vu, le XVIII^e^ siècle voit coexister deux définitions distinctes de la notion de climat. Ce sont les recherches médicales qui obligent à creuser et complexifier cette notion en intégrant une dimension physique qui influe sur les corps.

> Les Medecins ne considerent les *climats* que par la température ou le degré de chaleur qui leur est propre : *climat*, dans ce sens, est même exactement synonyme à *température* ; ce mot est pris par conséquent dans un sens beaucoup moins vaste que celui de *région*, *pays*, ou *contrée*, par lequel les Medecins expriment la somme de toutes les causes physiques générales ou communes, qui peuvent agir sur la santé des habitans de chaque pays ; savoir la nature de l'air, celle de l'eau, du sol, des alimens, *&c*. […] Toutes ces causes sont ordinairement si confusément combinées avec la température des diverses contrées, qu'il est assez difficile de saisir quelques phénomenes de l'œconomie animale, qui ne dépendent uniquement que de cette derniere cause. Ce ne sera pas cependant une inexactitude blâmable, que de lui attribuer certains effets dont elle est vraissemblablement la cause prédominante[1].

Cette définition du climat, héritée des médecines hippocratiques et galéniques qui mettent les propriétés de l'air et de l'eau au cœur de leur compréhension de la physiologie humaine[2], oblige donc à comprendre les conditions physiques et chimiques de chaque territoire pour mieux comprendre les effets qu'elles peuvent avoir sur la santé. Si cette manière de penser le climat

[1] Venel, « Climat (*Méd.*) », *Enc.*, t. III, 1753, p. 534a.

[2] Hippocrate, *Airs, eaux, lieux* [fin du V^e^ siècle av. J.-C.], trad. et éd. J. Jouanna, Paris, Les Belles lettres, 1996. Sur la définition hippocratique du « climat », voir Jean-François Staszak, *La Géographie d'avant la géographie : le climat chez Aristote et Hippocrate*, Paris, L'Harmattan, 1995.

n'est évidemment pas propre au XVIII^e siècle, l'intérêt accru qui se fait jour à cette période pour la compréhension des épidémies relance aussi l'interrogation sur le rôle de la qualité de l'air dans la propagation de celles-ci et plus généralement sur les multiples influences du climat sur le corps[1]. Dans sa célèbre étude, Jean Ehrard dénombre et analyse une série de travaux scientifiques qui, dans la première moitié du siècle, tentent de définir les rapports complexes entre la composition de l'air, la nature des climats et l'émergence de certaines maladies[2]. Déterminer un rapport de corrélation entre le climat d'un territoire et le tempérament de ses habitants, voire l'organisation des sociétés, relève d'un lieu commun peu contesté au XVIII^e siècle, que Montesquieu reprend et complexifie[3]. Pour Jean Ehrard, la théorie des climats n'a rien, au sens strict, d'une avancée dans la pensée scientifique des Lumières dans la mesure où sa formulation est déjà très ancienne[4]. En revanche, la pensée scientifique du XVIII^e siècle fait de l'air, de sa nature, de sa composition et de sa corruption l'objet d'une incessante interrogation. Il l'est d'autant plus que sa définition n'est jamais vraiment acquise : on définit l'air par ses propriétés, mais on n'en connaît pas la nature chimique[5]. Ainsi plusieurs voyageurs écrivent-ils que l'air est « serein », « sain » ou au contraire « malsain », affecté par la chaleur ou le froid, par les « exhalaisons » qui émanent de la mer ou des sols. Air, température, humidité, odeurs se mélangent dans cet « effrayant bouillon[6] », ainsi que dans l'appréhension sensible du climat et de ses effets sur le corps : « l'air que nous respirons n'est jamais pur, il est chargé d'exhalaisons, d'émanations diverses qui le souillent jusqu'à le rendre parfois "pestilentiel"[7] », c'est-à-dire propice à la propagation des épidémies ou, plus simplement, à rendre malade. L'exhalaison est une matière que les sens peuvent percevoir. Si le mot gaz, état

[1] Jean Ehrard, *L'Idée de nature…*, *op. cit.*, p. 696.

[2] *Ibid.*, p. 696-706.

[3] Montesquieu utilise la théorie des climats dans une visée résolument sociale qui ne tombe jamais dans un déterminisme complet. Pour parler avec des mots d'aujourd'hui, il cherche en effet davantage à penser l'adaptation des sociétés aux conditions naturelles que la toute-puissance de celles-ci sur les hommes et leur organisation politique. Sur Montesquieu, voir Roger Mercier, « La théorie des climats des *Réflexions critiques* à *L'Esprit des Lois* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 53, n° 1 et 2, 1953, p. 17-37 et p. 159-174 ; J. Ehrard, *L'Idée de nature…*, *op. cit.*, p. 718-736 ; Jean-François Staszak et Marie-Dominique Couzinet, « À quoi sert la "théorie des climats" ? Éléments d'une histoire du déterminisme environnemental », *Corpus, revue de philosophie*, n° 34, 1998, p. 9-43 ; Catherine Larrère, « Montesquieu et l'espace », dans Thierry Paquot et Chris Younès (dir.), *Espace et lieu dans la pensée occidentale*, Paris, La Découverte, 2012, p. 147-169.

[4] Même si l'apport de Montesquieu est indéniable, « […] il est urgent que l'histoire littéraire cesse de présenter comme une conquête de l'esprit scientifique moderne une doctrine plus riche de survivances mentales que de vues fécondes : en attribuer la paternité à Montesquieu, c'est sans doute beaucoup déformer sa pensée ; fonder ses titres envers la postérité sur des bases aussi fragiles, c'est assurément lui faire un honneur douteux auquel sa gloire véritable n'a rien à gagner. » (Jean Ehrard, *L'Idée de nature…*, *op. cit.*, p. 692).

[5] *Ibid.*, p. 698.

[6] Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Aubier Montaigne, 1982, p. 13.

[7] Jean Ehrard, *L'Idée de nature…*, *op. cit.*, p. 700.

de la matière dont la formalisation scientifique s'amorce au début du XVII^e^ siècle[1], s'impose progressivement dans le domaine scientifique, l'exhalaison demeure le terme du langage courant, celui qu'utilisent les voyageurs, et les compilateurs après eux. Se dessine alors dans les voyages une géographie de la maladie qui distingue les lieux non seulement selon le caractère agréable ou non du climat qui y règne, mais surtout par des critères hygiénistes. Encore dans le voyage de Durret et Bachelier, on peut lire cette description sans appel de Panama :

> L'air de Panama [note de bas de page : C'est parce que le ciel est presque toûjours couvert, & cependant fort chaud, ce qui rend l'ait très mal sain, sur tout depuis le mois de May jusqu'à celui de Novembre.] n'est pas des plus sains, & l'on a remarqué que les gens qui arrivent du Pérou où l'air est sec & pur, y tombent malades ordinairement & sont même obligez de faire couper leurs cheveux peu de temps aprés[2].

Malgré la tentative d'explication dans la note, qui, on l'imagine, rend compte de la malignité de l'air par l'alliance d'une humidité et d'une chaleur trop fortes, les termes employés dénotent un certain flottement dans la compréhension des qualités de l'air. Le même flottement règne pour qualifier celui du Pérou. Il est « sec et pur » parce que moins humide et donc peut-être moins chargé de ces exhalaisons nocives que craignent les voyageurs. Jean Ehrard a bien noté l'ambiguïté du recours aux exhalaisons. En effet, « malgré le brevet d'objectivité que lui décerne la physique de l'époque, le concept d'exhalaison demeure lourd de charge affective et concentre en lui la crainte de toutes les fatalités invisibles qui pèsent sur la misérable humanité[3]. » Les voyageurs en Amérique du Sud traduisent dans leurs écrits cette mécanique des fluides appliquée aux gaz perceptibles par la vue et l'odorat, auxquels ils prêtent des propriétés néfastes. Le voyage de Durret-Bachelier offre un autre exemple de cette géographie sensible, cette fois avec le port de Portobelo, autre grand lieu de la malignité du climat. Il est ainsi décrit comme « un endroit fort mal sain, car outre qu'il est bas & marécageux, la mer en se retirant laisse dans le port le rivage à sec & comme c'est une boue noire & puante, dés qu'elle est échauffée par la chaleur du climat, elle exhale des vapeurs empoisonnées[4]. » Alain Corbin a largement étudié cette corrélation sensible entre l'odeur et la maladie, grandement reprise par les hygiénistes de la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle et tout au long du XIX^e^ siècle pour assainir les espaces publics et privés[5]. La cause de la maladie doit se trouver dans l'environnement

[1] Grâce aux travaux de Van Helmont (*Ortus medicinae*, Amsterdam, Elzevire, posth. 1652). Voir Nathalie Vuillemin, « Aux confins de la nature… », art. cité, à partir de la p. 442.

[2] Durret et Bachelier, *Voyage de Marseille à Lima…*, *op. cit.*, t. II, p. 47-48. La mention finale renvoie peut-être à la chute des cheveux provoquée par certaines maladies.

[3] Jean Ehrard, *L'Idée de nature…*, *op. cit.*, p. 701.

[4] Durret et Bachelier, *Voyage de Marseille à Lima…*, *op. cit.*, t. II, p. 63.

[5] Voir Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille…*, *op. cit.*

même, le plus souvent par des associations corrélatives. Sur l'île de Santa Catarina au large du Brésil, Courte de la Blanchardière fait la mauvaise expérience de la malignité de l'air qui règne dans la baie.

> Ce Pays est très-mal-sain. Les exhalaisons ou brouillards qui paroissent chaque jour au pied & sur le sommet des montagnes, corrompoient tellement l'air, qu'une grande partie de l'équipage, quelques Officiers & moi tombâmes en peu de tems malades. J'eus pendant trois jours un dévoyement & un vomissement qui m'affoiblirent beaucoup[1].

La corrélation semble évidente, mais elle dit en même temps l'hésitation (« exhalaisons *ou* brouillards ») qui confond davantage un mal-être lié à l'humidité de l'air (que tous les voyageurs ont pu ressentir) et les troubles intestinaux dont souffrent les marins, mais qu'il faudrait peut-être imputer à l'eau ou à la nourriture. L'influence des exhalaisons, bien qu'elle puisse apparaître comme une cause flagrante, ne dépasse jamais le stade de la corrélation[2]. On pourrait ainsi multiplier les exemples des mentions des exhalaisons nocives : la ville d'Arica, connue pour sa production de guano, donnent souvent lieu à de vives descriptions de l'odeur nauséabonde qui y règne et qu'on soupçonne de favoriser les maladies[3]. Qu'il s'agisse des exhalaisons, de la chaleur ou de l'humidité, la vision générale des climats sud-américains traduit une forte inquiétude au sujet de leur viabilité et de leurs effets à la fois physiques et moraux.

Pour Cornélius de Pauw, ardent détracteur de l'Amérique et des Américains, le climat est entièrement responsable de la constitution physique et morale des habitants du continent. Il développe tout au long de son ouvrage une explication mono-causale de la « complexion altérée » et de l'abrutissement généralisés des Américains. Après avoir noté la variété des « terreins » de l'Amérique, des plus hostiles aux plus agréables, l'introduction ne parle du « climat » qu'au singulier, signe d'un certain flottement du sens même de ce mot, toujours compris entre une définition purement géographique et une définition physique. De Pauw parle

---

[1] Courte de la Blanchardière, *Nouveau voyage…*, Paris, Delaguette, 1751, p. 69. « *Dévoyement* » : diarrhée.

[2] L'article « Exhalaison » de l'*Encyclopédie* rapporte plusieurs cas, tirés des *MARS*, de maladies ou de morts mystérieuses corrélées à l'exposition à des « exhalaisons malignes » (qu'on comprendrait aujourd'hui comme des expositions à des gaz toxiques, très éloignées des émanations de vapeurs, fétides ou non, qu'on trouve dans les récits de voyage en Amérique). Voir D'Alembert, « Exhalaison », *Enc.*, t. VI, 1756, p. 254.

[3] On lira par exemple : « Au Sud & à l'extrémité de la Ville est le grand rocher dont j'ai parlé, qui la met à l'abri des vents de Sud, qui apportent la serenité dans ces climats, & qui abattent les grandes chaleurs qu'on y ressent dans toutes les saisons de l'année ; ce qui cause aux habitans des fièvres dont ils guérissent très-difficilement, & rend la Ville malsaine. L'odeur insupportable que la fiente de ce grand nombre d'oiseaux qui gîtent la nuit sur ce grand rocher, ne contribue pas peu à toutes ces maladies : aussi les gens qui habitent la Ville, ont ordinairement peu de santé, ils ont tous un visage jaunâtre, & mènent une vie languissante. » (Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 599-600) ; et aussi : « Quoique Arica soit sur le bord de la mer, l'air y est très-malsain, & on l'appelle communément le tombeau des François. […] Comme il ne pleut jamais dans la plaine du Pérou, & que les chaleurs y sont excessives, ces ordures échauffées par les rayons du soleil, exhalent une odeur empestée qui doit infecter l'atmosphère. » (*Lettre du R. P. Morghen à M. le Marquis de Reybac*, *op. cit.*, p. 57-58).

du climat de l'Amérique comme s'il n'y en avait qu'un : il recouvre sous ce terme toutes les conditions physiques qui composent ce qu'on appellerait aujourd'hui son environnement (sols, chaleur, humidité, accidents météorologiques, tremblements de terre…).

> Ce Climat étoit sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une façon étonnante.
> La terre, ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers Aventuriers qui y firent des Établissements, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine ou les derniers maux de la disette[1].

Les pages qui ouvrent les *Recherches philosophiques sur les Américains* sont saturées de ce vocabulaire du danger, donnant presque l'impression que l'ensemble des conditions climatiques agiraient de concert contre les êtres humains, qu'il s'agisse des habitants indigènes ou des Européens. De Pauw ne définit jamais vraiment ce qu'il entend par « climat », mais on comprend rapidement qu'il s'attaque en priorité à la stérilité supposée des terres, à l'extrême variabilité du climat et surtout à l'humidité, au cœur des conséquencs néfastes pour la santé et l'esprit. Il ne faudrait pas cependant tenter de rationaliser outre mesure le discours du philosophe, celui-ci cherchant à démontrer par tous les moyens que l'Amérique est une terre de la dégradation et qu'elle n'est surtout pas propice à être colonisée. Ces ornières argumentatives le poussent même à invoquer des forces qu'on jugerait presque surnaturelles, comme quand il prête au climat des conséquences sur la natalité :

> Il est vrai cependant que le climat du Nouveau Monde renferme un vice secret, qui jusques à présent s'oppose à la multiplication de l'espèce humaine : les femmes d'Europe cessent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur Pays natal[2].

Ce « vice secret », sorte de mystère naturel et médical entourant le climat (encore une fois au singulier) pas encore dévoilé par les lumières de la raison, semble porter en lui toutes les caractéristiques de l'action magique.

Ce sont principalement les effets du climat sur les Européens et les esclaves qui intéressent et inquiètent le plus. De même que les botanistes des capitales savantes européennes s'inquiètent de l'acclimatation des plantes exotiques sous un climat plus frais[3], les voyageurs, médecins ou philosophes s'intéressent aux capacités d'adaptation des corps non-américains à

[1] De Pauw, *Recherches philosophiques sur les Américains…*, *op. cit.*, t. I, p. 4.
[2] *Ibid.*, p. 28.
[3] Puisqu'il est bien sûr impossible de dresser ici une liste exhaustive des travaux relatifs à ce sujet, je me contente de renvoyer à quelques écrits récents. Voir Daniela Bleichmar, « Atlantic Competitions: Botany in the Eighteenth-Century Spanish Empire », dans James Delbourgo et Nicholas Dew (dir.), *Science and Empire in the Atlantic World*, New York/Londres, Routledge, 2008, p. 225-252. François Regourd, « Capitale savante, capitale coloniale : sciences et savoirs coloniaux à Pairs aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n^o^ 55-2, 2008, p. 121-151.

la chaleur et à l'humidité de ce continent. Cette préoccupation concerne à la fois les Européens et esclaves africains. On en trouve même la trace dans la lettre CXIV des *Lettres persanes*, traduisant les inquiétudes personnelles de Montesquieu sur la démographie humaine autant qu'une représentation partagée de l'Amérique :

> Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amerique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux Habitans, est elle-même deserte ; & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces Esclaves qu'on transporte dans un autre Climat, y perissent à milliers […][1].

Alors que les plantes tropicales redoutent le froid de la zone tempérée, et qu'il faut redoubler de précautions pour les acclimater progressivement au climat européen, les êtres humains doivent eux aussi prendre garde à se *naturaliser*, pour reprendre un terme à la fois politique et botanique[2], au climat américain, sous peine de dépérir. L'article CLIMAT (*Méd.*) de l'*Encyclopédie* traite des hommes comme des plantes et insiste sur la dangerosité des variations abruptes de températures :

> Le climat agit plus sensiblement sur les corps qu'il affecte par une impression soudaine, c'est-à-dire que les hommes nouvellement transplantés sont plus exposés aux incommodités qui dépendent du climat, que les naturels de chaque pays, & cela d'autant plus que leur climat naturel differe davantage de la température du nouveau pays qu'ils habitent.
> C'est une observation constante & connue généralement, que les habitans des pays chauds peuvent passer avec moins d'inconvéniens dans des régions froides, que les habitans de celles-ci ne peuvent s'habituer dans les climats chauds[3].

L'attention doit donc être portée sur les habitants des régions froides ou tempérées, parce qu'ils sont jugés moins à même de supporter avec succès un climat plus chaud et considéré comme moins favorable au bon développement des facultés physiques.

La conception médicale associée au climat est encore largement tributaire de la notion d'*influence*, dont Jean Ehrard a bien noté l'origine astrologique[4], et qui réduit l'être humain à un état de passivité face aux aléas climatiques. Mais, parmi l'ensemble de l'humanité, ce sont les Européens qui présentent les plus grandes difficultés d'adaptation aux autres climats, sous-entendu qu'il est toujours plus facile de s'adapter à un climat dit tempéré qu'à des climats considérés comme extrêmes. L'« observation constante & connue généralement » que décrit l'article de l'*Encyclopédie* fait appel à un savoir diffus qui porte à la fois sur une expérience

[1] Montesquieu, *Lettres persanes*, Amsterdam, Pierre Brunel, 1721, t. II, lettre CXIV, p. 182.

[2] Bien que le sens botanique semble être admis plus tardivement. Il apparaît dans l'édition de 1798 du *Dictionnaire de l'Académie française* : « Donner à un étranger les droits et les priviléges dont les naturels du Pays jouissent. *Il est étranger, il faut des Lettres du Gouvernement pour le naturaliser. Il s'est fait naturaliser François.* / Il se dit Des plantes. *On est parvenu à naturaliser cette plante en Europe*, pour dire, Elle y a été apportée, et on l'a cultivée avec le même succès que dans son Pays natal. ».

[3] Venel, « Climat (*Méd.*) », *Enc.*, t. III, 1753, p. 536a.

[4] Jean Ehrard, *L'Idée de nature…*, *op. cit.*, p. 704.

commune du climat, les voyages en Europe, et les témoignages des voyageurs autour du globe qui confirment constamment cette faiblesse physique des peuples des zones tempérées, faisant par la même occasion de celle-ci un lieu idéal et propice au bon développement du corps et de l'esprit. Girod-Chantrans, lors de son voyage à Saint-Domingue, dresse le constat amer de l'étrange (et sans doute injuste selon lui) faiblesse des Européens :

> On voit en effet l'Américain de la zone torride vivre en Europe sans orage aussi long-tems que dans sa propre patrie, tandis que l'Européen ne respire dans les colonies d'Amérique, qu'en précipitant ses jours. Si le climat de ces contrées ardentes ne consumoit que des êtres d'un ordre inférieur, tranquilles au milieu de ses mouvemens, nous en jouirions comme philosophes ; mais il n'épargne guère plus notre propre exigence que celle des créatures les plus viles[1].

La violence du passage d'un climat à un autre pour ces hommes montre la force de la chaleur, l'obligeant à s'acclimater ou à périr. La chaleur et l'humidité de l'air ne distinguent pas selon les qualités des individus : elles sont insensibles aux forces de l'esprit et aux catégories sociales, seule la naturalisation des corps entre en jeu. Le climat n'affecte donc pas seulement le corps en provoquant des maladies. En s'attaquant aux fibres du corps, il érode l'esprit et les mœurs des hommes (et des femmes, imaginons-le) transplantés. À propos de la même île, on lit dans l'*Histoire générale des voyages* un passage recopié de l'*Histoire de l'Isle espagnole* de Charlevoix qui insiste sur le lien entre les conséquences physique et les dispositions morales des individus face à l'action du climat :

> Le tempéramment des Européens s'accommode difficilement d'un climat si peu régulier. Il faut y être naturalisé, ou se conduire avec beaucoup de sagesse, pour y vivre long-tems. La plupart, après quelques années de séjour, s'apperçoivent d'une grande diminution de leurs forces. La chaleur mine insensiblement les plus robustes ; & peu à peu l'humide radical se détruit, par une violente transpiration. Le teint du visage se ternit. On sent, dans l'estomach, une grande diminution de chaleur naturelle. Le sang qu'on se fait tirer, même par précaution, est livide. Une saignée indiscrete suffit pour causer l'hydropisie. Si l'on est échauffé par quelque exercice, loin d'avoir cette avidité que nous sentons pour les rafraîchissemens, on recherche au contraire tout ce qui est capable d'échauffer. On vieillit de bonne heure. Les Enfans, qui naissent dans l'Isle de Parens venus de l'Europe, sont moins formés, moins forts, & meurent en fort grand nombre[2].

Le passage condense un certain nombre de *topoi* relatifs au rapport entre les Européens et les climats américains : instabilité climatique et passage rapide d'un extrême à l'autre, rendant l'adaptation encore plus difficile, alanguissement causé par la chaleur, mortalité infantile élevée. La dimension morale est partout présente : la chaleur du climat enfonce l'homme européen dans un cercle vicieux qui lui fait chercher l'échauffement contre la modération. Si le « tempérament » a d'abord un sens physique, « complexion, meslange des humeurs dans le

[1] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 217-218.

[2] *HGV*, t. XII, p. 214-215. La source est Charlevoix, *Histoire de l'Isle espagnole ou de Saint-Domingue*, Paris, Guérin, 1730, t. I, livre I, p. 14-15.

corps de l'animal[1] », la description de Charlevoix telle que la reprend Prévost met l'accent sur la corruption progressive des mœurs souvent associée à une activité sexuelle immodérée. L'*Encyclopédie* s'en fait l'écho de manière très générale dans sa définition médicale du climat, comme relevant d'un savoir commun à tous les lieux de la zone torride, et spécifiquement des espaces colonisés : « Les excès avec les femmes sont aussi très-pernicieux dans les climats chauds. Les habitans de nos îles de l'Amérique & de nos comptoirs dans les grandes Indes, y succombent fort communément[2]. » Dans le cas particulier de Saint-Domingue, Girod-Chantrans s'étend aussi largement sur la luxure qui règne dans l'île. Suivant la médecine humorale, la chaleur détend les fibres du corps humain, provoquant apathie et alanguissement. L'acte sexuel échauffe et engouffre l'Européen dans cette recherche insatiable du plaisir.

> Le feu que le soleil répand continuellement dans l'athmosphere, le poursuit encore à l'ombre & jusques dans les appartemens les plus reculés. C'est là qu'il l'assiege par des desirs lascifs ; c'est là qu'il ébranle la vertu du sexe le plus aimable ; c'est là enfin que son activité enivrante, victorieuse du préjugé, unit les corps & les âmes dans les transports les plus doux.
> Si les jouissances étoient la mesure de nos forces, si le besoin présidoit toujours au plaisir, que de grâces n'aurions-nous pas à rendre ici à la nature libérale ! Mais il n'est pas de contrées dans le monde où l'Européen ressente plus de desirs, avec aussi peu de moyens pour les satisfaire. Et ces velléités fréquentes qui l'épuisent, causées par le climat, sont bien moins le signe d'un heureux superflu, que le triste effet d'une organisation affoiblie[3].

Ces lignes, qu'on croirait empruntées aux auteurs les plus orientalistes des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, sont bien éloignées de l'article « Jouissance » de Diderot dans lequel il y défendait « la plus auguste & la plus générale des passions[4] ». Girod-Chantrans n'est peut-être pas un adversaire de la jouissance comme ceux dont parle Diderot dans son article (la mention des « transports les plus doux » ne rentrerait pas dans une dénonciation univoque). C'est la jouissance dans le cadre de ce climat chaud et humide, et probablement dans le contexte de l'économie de plantation, qui tourne au vice : le désir sexuel est provoqué et entretenu par la chaleur du climat jusqu'à l'épuisement.

On le voit, c'est surtout la partie caribéenne de l'Amérique qui concentre les remarques négatives sur l'excessive chaleur du climat. Jorge Juan et Antonio de Ulloa décrivent les conséquences de la transpiration continuelle provoquée par la chaleur qui règne à Carthagène : le teint des habitants devient pâle et livide, et « tous leurs mouvemens ont je ne sai quoi de mou & de paresseux[5] ». La transpiration transforme les Européens nouvellement arrivés qui

[1] *Académie française*, 1698 (on trouve la même définition jusqu'à l'édition de 1762).
[2] Venel, « Climat (*Méd.*) », *Enc.*, t. III, 1753, p. 535b.
[3] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 218-219.
[4] Diderot, « Jouissance », *Enc.*, t. VIII, 1765, p. 889a.
[5] Ulloa, *Voyage historique…*, *op. cit.*, t. I, p. 39. En espagnol : « se nota en todas sus acciones, y movimientos, hasta en el hablar, cierta floxedad, y descoyuntamiento natural » (*Relación histórica…*, *op. cit.*, t. I, livre I, chap. V, p. 58).

> conservent leurs forces & leurs couleurs vives durant l'espace de trois à quatre mois ; mais bientôt à force de suer & de transpirer ces couleurs se flétrissent, l'air robuste se dissipe, & en un mot ces nouveaux-venus n'ont plus rien extérieurement qui les distingue des anciens habitans[1].

Mais, paradoxalement, et Charlevoix le relevait aussi, les personnes âgées semblent être épargnées par le climat, dans la mesure où elles jouissent d'une bonne santé et peuvent vivre jusqu'à un âge avancé[2]. Les militaires espagnols distinguent ensuite deux classes de maladies qui sévissent dans cette ville. Il ne les distingue pas selon leurs symptômes mais selon qu'elles touchent davantage les Européens récemment arrivés ou qu'elles touchent indistinctement les Européens comme les Créoles. La description de la « *chapetonade* », maladie qui affecte exclusivement les Chapetons (Européens d'Amérique), laisse entrevoir toutes les difficultés à bien saisir la cause de cette maladie. La diversité des symptômes et des sujets touchés ne permet pas de la comprendre avec certitude et, comme le rapporte les voyageurs espagnols, les médecins demeurent incapables de concevoir un remède efficace. Au fil de la description, la *chapetonade* semble davantage recouvrir une évolution à la fois physique et morale des nouveaux arrivés sur la côte caribéenne de la Terre-Ferme, affectant aussi bien les troubles digestifs des marins que leur appétit sexuel : « Il est étonnant combien ce mal excite le feu de la concupiscence, & combien il est difficile à ceux qui en sont atteints de reprimer cette passion déréglée[3]. » Maladie dont on meurt soit très rapidement, soit dont on ne meurt jamais, mais qui maintient à vie dans un état languissant, la *chapetonade*, telle qu'elle est donnée à lire, ressemble moins à une maladie du climat qu'à une série de facteurs hétéroclites. Si les voyageurs semblent particulièrement sensibles à ce mal du pays, puisqu'il s'agit bien d'une maladie étroitement déterminée par le lieu (en l'occurrence dans la description de Juan et Ulloa, les villes de Carthagène et Portobelo), cette maladie épargne cependant « les personnes qui ont été une fois dans ce Climat, & qui l'ayant quitté y reviennent au bout de deux ou trois ans, ou même davantage ». Ceux-ci « jouïssent de la même santé que ceux du Pays, quoique leur façon de vivre n'ait pas été des plus tempérantes[4]. » Le vocabulaire de l'étonnement domine toute la description, qui donne en fin de compte à voir une complète incompréhension face à l'action du lieu et du climat sur la santé.

La distinction entre les nouveaux-venus et les Américains est fondamentale dans ces tentatives de compréhension de l'action du climat sur le corps. Les Européens adaptés au climat,

[1] Ulloa, *Voyage historique…*, *op. cit.*, p. 39.
[2] *Ibid.*, et voir Charlevoix, *Histoire de l'Isle espagnole…*, *op. cit.*, p. 15, repris dans *HGV*, t. XII, p. 215.
[3] Ulloa, *Voyage historique…*, *op. cit.*, p. 41.
[4] Pour les deux citations : *ibid.*, p. 40.

ou définitivement naturalisés, sont moins sujets aux maladies, même s'ils ne vivent pas mieux qu'en Europe. Prévost continue ainsi sa paraphrase de Charlevoix :

> Mais l'Historien remarque aussi que tous ces maux viennent souvent du peu de soin qu'on a de se ménager, & des excès de débauche que d'un autre côté, à mesure que les Créoles s'éloignent de leur origine, ils y sont moins sujets ; que les anciens Insulaires se portoient bien & vivoient long-tems ; que les Nègres y sont forts, & jouissant d'une santé inaltérable, aussi bien que les Espagnols, qui y sont établis depuis deux siécles […][1].

Outre le fait que l'influence néfaste du climat provient aussi d'une mauvaise disposition morale (l'intempérance de la conduite favorisant les effets de l'intempérance du climat), qu'on a déjà évoquée, il est important de noter que, dans ce cas précis, c'est l'influence du climat qui créée ces nouveaux sujets que sont les Créoles, définitivement transplantés ou naturalisés à l'espace insulaire. On est encore bien loin de la mythologique étatsunienne de la Frontière[2], qui envisage la création de l'Américain dans sa lutte continuelle contre un espace naturel et hostile, la formation de l'espace formant en retour de nouveaux êtres humains. La logique est ici inverse : ce sont les conditions climatiques qui constituent ces nouveaux êtres, ni Européens ni indigènes ni esclaves noirs (ces derniers, peut-être pour les distinguer, sont ainsi dotés d'une grande qualité d'adaptation). Les Créoles apparaissent donc moins comme une création que comme une dénaturation, terme qui, comme on le verra, joue un rôle essentiel dans la compréhension du climat américains. L'environnement sud-américain et caribéen, qu'il soit variable ou stable, n'a jamais un effet neutre sur les corps européens pas encore acclimatés ou naturalisés. Il finit même par transformer l'Européen dans sa chair (les générations successives devenant de moins en moins sujettes aux maladies) et dans son esprit (les Créoles étant considérés comme une version dégradés de leurs ancêtres européens). Ce discours n'est bien sûr pas propre à l'Amérique, et il est le plus souvent formulé au sujet des colonies insulaires dans lesquelles, l'hypothèse est plus que probable, l'économie esclavagiste doit participer tout autant que le climat (et peut-être plus) à transformer les hommes et les femmes[3].

Seul Bouguer, semble-t-il, introduit dans la description qu'il donne du climat de de Guayaquil, région située au niveau de la mer et donc exposée à de fortes chaleurs, une forme de relativité liée à des causes extérieures au climat :

---

[1] *HGV*, t. XII, p. 215.

[2] Voir Frederick Jackson Turner, *The Frontier In American History*, New York, Henry Holt & Cie, 1935.

[3] Ce sont plus ou moins les vues de Bernardin de Saint-Pierre dans la lettre XI de son *Voyage à l'île de France* : la mauvaise société qui se forme dans l'île tire ses causes dans la maigre qualité des personnes qui partent ou sont envoyées dans cette île, ainsi que la dépravation des colons qui préfèrent aux femmes blanches les esclaves. Voir Bernardin de Saint-Pierre, *Voyages à l'île de France*, lettre XI « Mœurs des habitants blancs », dans *Œuvres complètes*, t. II, *op. cit.*, p. 597-609.

> Les forces s'épuisent par la transpiration violente & par les sueurs. La chaleur diminuant peu pendant la nuit, on est fatigué le matin même en se levant. Jusqu'aux facultés de l'ame se trouvent comme embarassées, la paresse du corps se communiquant à l'esprit ; & on est plongé dans une indolence qui non-seulement empêche d'agir, mais qui ne permet pas même de s'appliquer aux choses qui demandent quelque contention. Aparemment que tous les Voyageurs qui passent dans la Zone torride ne sont pas également sensibles à cet effet du grand chaud. Il y a lieu de croire aussi qu'on reprend à la longue la plus grande partie de son premier état ; supposé que le rétablissement se fasse assez vîte & que d'autres causes n'ayent pas le tems d'y mettre obstacle.

Force physique et force morale sont toujours liées mais, contrairement à la visée de généralisation des autres descriptions, Bouguer laisse apparaître la possibilité de déjouer ce déterminisme naturel. C'est sa propre observation qui justifie cette limite opposée à la toute-puissance du climat sur les hommes. Cette approche relativiste semble cependant demeurer un *hapax* dans les représentations du climat dans la littérature de voyage ou la littérature d'idées, tant la pensée du déterminisme semble régner.

Que le voyageur puisse s'adapter ou non au climat, en subir les effets néfastes ou s'en sortir indemne, il apparaît toujours que son corps, tel qu'il s'exprime au sein du texte, permet de traduire la sensation du climat et ses variations, des plus légères au plus violentes. Le corps de celui qui voyage devient alors l'instrument grâce auquel il est possible d'imaginer ces conditions climatiques extrêmes ou variables.

MESURE ET SENSATION

Il est courant de situer dans le dernier tiers du XVIII^e^ siècle l'émergence d'une sensibilité accrue au climat. La conscience romantique européenne, qui apparaît dans l'écriture et la peinture du fameux paysage-état d'âme, s'exprime aussi à travers les variations météorologiques, des plus douces aux plus extrêmes[1]. Ainsi Anouchka Vasak applique-t-elle à cette période charnière la célèbre expression de Rousseau qui, au seuil de ses *Rêveries*, file la métaphore météorologique[2] : « Je ferai sur moi-même à quelqu'égard, les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connoître l'état journalier. J'appliquerai *le barometre à mon ame*, & ces opérations bien dirigées & long-tems répétées me pourroient fournir des résultats

[1] Il serait bien trop long de recenser tous les ouvrages qui traitent de cette question. Je me contente donc de renvoyer dans le domaine littéraire à Anouchka Vasak, *Météorologies*…, *op. cit.,* voir les p. 178-191 sur le moi et la montagne, ainsi que les chap. V à VII (p. 259-495) qui traitent plus particulièrement du tournant des Lumières ; ainsi qu'à Anne-Gaëlle Weber, « La forme des nuages : science et poésie au tournant des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles », *Revue de littérature comparée*, vol. 3, n^o^ 359, 2016, p. 271-290.

[2] Anouchka Vasak, *Météorologies*…, *op. cit.*, voir chap. VI « Après la tempête, le moi météorologique », partie « L'âme barométrique », p. 336-353. Ce degré de précision dans la référence est-il nécessaire ? On retrouve régulièrement cette expression dans le cadre de l'écriture autobiographique, voir par exemple Pierre Pachet, *Les Baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Paris, Hatier, 1990.

aussi sûrs que les leurs[1]. » Rousseau – et après lui une grande partie de la littérature romantique – utilise la métaphore météorologique pour refléter les variations intérieures d'une âme toujours changeante[2]. L'âme et le moi deviennent accessibles par l'observation et par la sensibilité au temps qu'il fait, image idéale des tourments et des repos de la conscience.

Entre Rousseau et les voyageurs naturalistes en Amérique du Sud, il y a un monde. Le récit de voyage, bien qu'il soit une écriture à la première personne, est rarement une écriture du « moi ». On ne rencontre guère chez les voyageurs cette barométrie de l'âme propre à Rousseau. En revanche, le fait même que Rousseau puisse concevoir cette image invite à penser l'influence de la physique instrumentale telle qu'elle se développe tout au long du siècle et particulièrement dans le cadre des expéditions scientifiques. On a déjà vu que les instruments de mesure étaient progressivement investis, tout au long de l'époque moderne, d'un nouveau rôle dans la constitution des savoirs et des discours savants[3]. En même temps, un rapport toujours sensible aux conditions météorologiques et climatiques se manifeste. En d'autres termes, si les instruments ont une importance cruciale dans la perception et la compréhension du climat, ils ne viennent pas encore, dans le domaine de l'écriture, remplacer l'appréhension et la restitution sensible des phénomènes climatiques. Le « je », s'il n'est pas encore cette conscience individuelle et poétique aux prises avec la fluctuation du temps qu'il fait, peut aussi se comprendre comme un instrument de mesure – certes d'une mesure sensible et inquantifiable, mais tout aussi capable de faire comprendre le climat et ses changements.

Qu'il s'agisse de la mesure de l'espace ou de la mesure des températures, l'ambition de la science instrumentale du XVIII^e^ siècle tend vers la création d'un langage commun, affranchi des normes locales et variables. Le thermomètre de Réaumur est, au milieu du XVIII^e^ siècle, au moment des expéditions géodésiques françaises, une étape importante dans cette tentative de formalisation universelle[4]. La Condamine, Bouguer, Juan et Ulloa, tous utilisent cet instrument pour leurs mesures. Il est alors possible de rendre compte clairement des températures américaines de manière fiable puisqu'un référent stable (les caves de l'Observatoire, réputées pour leur température constante) a été établi. Dans le récit de Juan et d'Ulloa, on lit ainsi cette mesure des températures de Carthagène :

> […] par les observations que nous y fîmes au moyen d'un Thermomètre de la façon de Mr. de Reaumur, le 19 de Novembre 1735, la liqueur se soutint aux 1025 ½ parties, sans varier dans les épreuves réitérées

[1] Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, 1^re^ promenade, dans *Collection complète des œuvres de J. J. Rousseau*, Genève, s.n., 1782 p. 377, je souligne.

[2] Anouchka Vasak, *Météorologies*…, *op. cit.*, p. 337.

[3] Pour rappel, voir Marie-Noëlle Bourguet et Christian Licoppe, « Voyages, mesures et instruments…», art. cité.

[4] *Ibid.*, p. 1134.

> que nous fîmes à diverses heures, que depuis 1024 jusqu'à 1026. Dans les observations faites la même année à Paris avec un Thermomètre de l'invention du même Auteur, la liqueur monta le 16 de Juillet à trois heures du soir, & le 10 d'Août à 3 ½ à 1025 ½, & ce fut la plus grande chaleur qu'on sentit à Paris de toute cette année : par conséquent la chaleur du jour le plus chaud du Climat de Paris est continuelle à Carthagéne[1].

Il n'est pas suffisant de dire que la température moyenne de Carthagène est égale aux jours les plus chauds de l'été français. Qui a déjà voyagé dans cette ville pourrait faire simplement et spontanément le même constat. La mesure instrumentale arrime l'observation empirique à une preuve matérielle reproductible, de la même manière que Bouguer justifiait l'image convenue du printemps éternel par la mesure thermométrique, d'ailleurs réalisée avec le même instrument. Le climat doit donc être traduit en chiffres pour devenir immédiatement identifiable. Cependant, comme on a pu le voir avec l'exemple de Bouguer et du climat de Quito, la mesure instrumentale n'est pas le tout du récit de voyage et ne se soustrait jamais complètement à un discours sensible sur le climat : le récit de voyage ne se résume jamais à une énumération de degrés.

La mesure sensible des températures permet de regarder sous un autre angle les données obtenues par la mesure instrumentale, cette dernière ne donnant pas toujours une notion très exacte du degré de chaud ou de froid ressenti. Le corps du voyageur agit ainsi comme l'outil qui vient nuancer le résultat chiffré en montrant la relativité de celui-ci. À ceci il faut ajouter que la mesure instrumentale est toujours sujette à caution pendant la plus grande partie du XVIII^e^ siècle : la fiabilité des instruments, si elle progresse, est toujours ramenée à leurs conditions d'utilisation et à l'œil de celui qui l'observe. Ce qui apparaît le plus souvent, ce sont les conflits de sensibilité entre la mesure instrumentale et la sensation du voyageur, les « paradoxes du *ressenti* et de l'*expression* climatique[2] ». Comme l'explique Nathalie Vuillemin, dans le cas du voyage de Humboldt, qui présente sur ce point des similarités avec les voyageurs scientifiques qui l'ont précédé au XVIII^e^ siècle, le climat est « également une notion *esthétique* » au sens kantien, et « sa compréhension [est] issue d'une appréhension sensorielle, spontanée, complétée par l'exercice conscient d'une sensibilité exercée, attentive à certaines manifestations de la nature. » Le voyageur, à la fois observateur et instrument corporel, doit donc « élaborer une sémiologie complexe, basée sur un aller-retour constant entre la réalité extérieure, les informations subjectives produites par le savoir-faire scientifique, et la subjectivité esthétique[3]. » Ainsi Bouguer, décrivant la région de Guayaquil, note-t-il son étonnement (ou

[1] Ulloa, *Voyage historique…*, t. I, chap. V, p. 38.
[2] Nathalie Vuillemin, « Comment représenter le climat… », art. cité, p. 148.
[3] Pour les trois dernières citations : *ibid.*, p. 150, c'est l'autrice qui souligne.

plutôt l'étonnement qu'il prête à son lecteur) face à la différence entre la chaleur qu'il ressent et celle qu'il voit inscrite sur le thermomètre.

> Il ne paroîtra pas extraordinaire que le pays que je décris soit très-chaud, puisqu'il est comme de niveau avec la Mer & qu'il est placé dans le milieu de la Zone torride. Cependant le Thermométre de M. de Réaumur n'y montoit l'après-midi qu'à 26, 27 ou 28 degrés ; le matin un peu avant le lever du Soleil, il se trouvoit ordinairement à 19, 20 ou 21. C'est sans doute la continuité de la chaleur qui la fait paroître si grande dans la Zone torride, puisque nous voyons assez souvent en France le même Thermométre monter considérablement plus haut[1].

L'appréciation de la chaleur par le corps pallie les silences de l'instrument. Elle traduit aussi un effort pour rendre le climat intelligible et sensible. Si les degrés de températures peuvent être déterminés avec exactitude, il n'en est pas de même de la sensation de chaud ou de froid qui, elle, demeure toujours sujette à une appréciation physique, à une sensibilité particulière ou bien à un contexte donné que le nombre ne peut pas traduire. Ainsi Bouguer cherche-t-il à expliquer pourquoi, sur certains sommets de la cordillère des Andes, il pouvait ressentir « quelquefois un froid si rigoureux, pendant que le Thermomètre n'en indioquoit qu'un médiocre[2]. » Malgré la confiance que l'Académicien porte à son instrument, ce dernier ne semble pas capable d'exprimer, même quand il indique des degrés de congélation, « l'incommodité ou, pour mieux dire, tout le mal que nous [les voyageurs] ressentions[3] ». L'explication tient dans le passage abrupte d'un climat chaud à un climat froid, qui dissocie considérablement la sensation thermique de sa mesure.

> Mais il faut se ressouvenir que nous partions d'un climat très-tempéré, dont nous nous étions fait, pour ainsi-dire, une nouvelle patrie & que notre passage dans une autre se faisoit toujours d'une maniere brusque. *On est tous les jours à portée d'éprouver dans ces pays là que le chaud & le froid ne sont grands que relativement*, & que notre disposition présente dépend principalement du lieu d'où nous sortons. Lorsqu'on monte ou qu'on descend la Cordelière & qu'on passe par les endroits qui sont élevés de 6 ou 7 cents toises au-dessus de la Mer, on a froid ou chaud dans le même lieu selon qu'on vient d'en bas ou d'en haut. On a froid si l'on vient d'en bas, & on se trouve au contraire tout en sueur si l'on descend d'en haut où il geloit[4].

La chaleur ou le froid sont donc des notions relatives qui dépendent de la situation préalable du sujet qui en fait l'expérience. Ce constat est ensuite prouvé par les effets des températures sur les fibres du corps. Après avoir rappelé une observation similaire sur la montagne Pelée de la Martinique où tous avaient ressenti un froid très vif alors que le thermomètre indiquait « 17 ½

[1] Bouguer, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. xxi.
[2] *Ibid.*, p. liii.
[3] *Ibid*., p. liv.
[4] *Ibid*., p. lv, je souligne.

degrés au-dessus de la congélation[1] », Bouguer trouve dans la difficulté du corps à s'adapter à des changements rapides de températures la cause de ces impressions démesurées.

> Il faut même que le séjour soit assez considérable en chaque lieu, pour qu'on s'y fasse absolument ; ce qui prouve que nos pores ne changent pas aisément de grandeur ou que nous ne prenons pas sur le champ la disposition qui convient à chaque climat. C'est là sans doute la cause de tous ces accidens funestes qui arrivent de tems en tems, lorsqu'on est obligé de passer sur quelque crête ou gorge très-haute pour sortir de la Cordelière ou pour y entrer. Comme on trouve une espece d'abri pendant qu'on monte, parce que le vent est interrompu par la rencontre de la montagne, on jouit d'un air tempéré en chemin. Mais est-on une fois parvenu sur la crête, on se trouve saisi tout-à-coup par le froid, & le vent impétueux qui s'élève le rend incomparablement plus vif par les parties de glace qu'il transporte. Qu'on considére combien la promptitude de ce changement diffère de la lenteur avec laquelle nos différentes saisons nous sont amenées ; & on se représentera mieux tout le danger auquel on est exposé dans le cas dont il s'agit[2].

La Condamine offre même un exemple plus saisissant de cette incapacité de la mesure thermométrique à rendre compte de la sensation de froid éprouvée par les Académiciens au Pérou. Racontant son expédition sur le Pichincha, en compagnie de Bouguer, il écrit :

> Notre toit était presque toutes les nuits enseveli sous la neige : nous y ressentîmes un froid extrême ; nous le jugions même plus grand par ses effets, qu'il ne nous était indiqué par un thermomètre de M. de Réaumur, que j'avais porté, et que je ne manquais pas de consulter tous les jours matin et soir. Je ne le vis jamais, au lever du soleil, descendre tout-à-fait jusqu'à cinq degrés au-dessous du terme de la glace : il est vrai qu'il était à l'abri de la neige et du vent, et adossé à notre cabane ; que celle-ci était continuellement échauffée par la présence de quatre, quelquefois cinq ou six personnes ; et que nous y avions des brasiers allumés[3].

Bien que le thermomètre soit constamment entouré de chaleur et protégé des intempéries, il indique quand même un degré inférieur au niveau de la congélation. La sensation de ce froid extrême ne peut pas être prouvée par un chiffre, mais le chiffre obtenu, une fois mis en contexte, permet d'en rendre compte fidèlement.

Le problème de la mesure ne concerne pas seulement la température et la pression atmosphérique. La science instrumentale du XVIII^e^ siècle mesure aussi avec difficulté les degrés d'humidité : les premiers hygromètres, bien que les plans remontent aux XV^e^ siècle, n'apparaissent qu'à la fin du XVII^e^ siècle et aucun des voyageurs scientifiques en Amérique du Sud n'emporte avec lui ce genre d'instrument. Si la température peut être traduite à la fois par le chiffre et la sensation, l'humidité ne peut être décrite que par le corps de celui qui la ressent et en voit les effets. La dureté des conditions climatiques tient à l'alliance entre des températures chaudes et un degré d'humidité élevé qui, comme on le sait, est constitutive du climat qu'on nomme aujourd'hui tropical, équatorial ou subtropical humide. La Condamine exprime

[1] *Ibid*. La Condamine rappelle ce même épisode du voyage : « Je venois de Tarqui, lieu assez froid, & je ressentis une grande chaleur à Zaruma, quoique je ne fusse pas, à en juger par le baromètre, 100 toises plus bas que sur la montagne Pelée de la Martinique, où l'air nous avoit paru froid en venant d'un pays bas et chaud. » (« Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 401).

[2] *Ibid*.

[3] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 34-35.

vivement quels sont les désagréments d'un climat humide tel qu'il a pu en faire l'expérience en Amazonie :

> Ce qui achève de faire perdre patience, sont des pluies de cinq à six heures au moins par jour, pendant dix et onze mois, et quelquefois toute l'année, dans ce canton. Quand une fois les habits en sont pénétrés, il n'est plus possible de se sécher. L'humidité jointe à la chaleur corrompt toutes les provisions ; les cuirs même qui servent de couverture aux charges des mulets, et les paniers revêtus de peaux de bœuf qui sont les seuls coffres du pays, se pourrissent et exhalent une odeur insupportable[1].

De la même manière que le corps et l'instrument se complètent, c'est le corps du voyageur qui permet de mesurer le degré d'humidité (en montrant toujours de quelle manière, aussi, il *se mesure* à ces conditions climatiques extrêmes) et d'en donner une traduction sensible à son public.

LA NATURE EN DÉBAT

Le climat n'est pas seulement une préoccupation des voyageurs, même si l'on a pu voir qu'il jouait un rôle crucial, à la fois acteur du voyage et objet d'une interrogation sans cesse renouvelée. Le climat est aussi un problème philosophique qui s'invite dans une réflexion plus large sur l'Amérique, sa colonisation et son exploitation. C'est notamment le cas dans ce que l'historien des sciences Antonello Gerbi a nommé « la dispute du Nouveau Monde »[2]. S'il ne s'agit pas ici d'en reconstituer tous les tenants et les aboutissants, cette dispute s'étalant de la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle jusqu'à l'aube du XX^e^ siècle des deux côtés de l'Atlantique, il est cependant nécessaire de rappeler les idées proposées et opposées dans cette polémique pour comprendre dans quelle mesure la question climatique et environnementale y intervient. De ce fait, il ne sera pas question non plus, du moins pas complètement, de la dimension

[1] La Condamine, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. 405-406. Variante de l'édition de 1745 : « […] on marche presque toujours dans les bois, où il pleut, tous les jours, pendant onze et quelquefois douze mois de l'année, il n'est pas possible d'y rien sécher. Les paniers couverts de peaux de bœufs, qui sont les coffres du pays, se pourrissent, et exhalent une odeur insupportable. » (*Relation abrégée…*, *op. cit.*, p. 28). On retrouve presque les mêmes termes dans ce que dit Bouguer de la région de Guayaquil : « On a dans certaines saisons toutes les peines du monde à conserver du papier, à empêcher une selle ou une valise de se pourrir. Il est inutile de vouloir tirer un fusil lorsqu'il y a seulement trois ou quatre heures qu'il est chargé, & on ne sçait pas d'autre moyen pour y conserver la poudre, que de recourir de tems en tems à l'expédient de la faire secher à quelque distance du feu. » (Bouguer, « Relation abrégée… », *op. cit.*, p. xxii).

[2] Antonello Gerbi, *The Dispute of the New World…*, *op. cit.* Pour une analyse approfondie du débat aux États-Unis et dans les jeunes républiques indépendantes d'Amérique du Sud, qui n'est pas au cœur de la présente étude, voir en plus du livre d'Antonello Gerbi : Jorge Cañizares-Esguerra, *How to Write the History of the New World…*, *op. cit.* ; Jan Golinski, « American climate and the civilization of Nature », dans James Delbourgo et Nicholas Dew (dir.), *Science and Empire in the Atlantic world…*, *op. cit.*, p. 153-174.

anthropologique de cette dispute et des conceptions de l'homme américain telle qu'énoncées par les auteurs en place[1].

Dans le cadre restreint du XVIII^e siècle français, la controverse du Nouveau Monde fait intervenir trois acteurs majeurs : Buffon, De Pauw et Pernety. Elle commence en 1761 avec la publication du tome IX de l'*Histoire naturelle* de Buffon consacré aux animaux du Nouveau Monde. Mais c'est surtout l'opposition entre De Pauw et Pernety qui cristallise les termes de la polémique, à propos de la nature de l'environnement américain, et la constitution physique et morale de ses habitants. Antonello Gerbi a bien mis en évidence le rôle fondamental du climat dans cette dispute, dont on trouve les traces bien avant le milieu du siècle, chez les premiers relateurs de l'Amérique. La plupart des philosophes et naturalistes européens du XVIII^e siècle s'intéresse en effet à la formation de ce nouveau continent et à la nature de ses habitants du point de vue de la constitution des sols et du climat.

BUFFON ET LA JEUNESSE DE L'AMÉRIQUE

Les conclusions buffoniennes sont sans appel : l'Amérique est un continent sous-développé, encore plongé dans une enfance géologique et climatique. Contrairement à l'Europe, l'Amérique est un continent humide et froid, où les traces du Déluge universel peuvent encore se lire dans l'abondance des marécages (compris comme des eaux diluviennes retenues par le relief). Buffon reprend en grande partie une image déjà constituée du continent américain, qu'on trouvait chez Oviedo et Acosta[2]. Ce dernier s'attarde à démontrer les erreurs d'Aristote, pour qui la zone torride devait être nécessairement inhabitable à cause de sa chaleur excessive, alors qu'elle l'est en réalité selon lui à cause de son excès d'humidité,

> car la plus grande partie de l'Amerique est presque inhabitable, pour ceste trop grande abondance & quantité d'eaux ; d'autant que les riuieres enflees de grandes pluyes de l'esté, sortent à tous coups de leur lict, auec vne telle furie & impetuosité, qu'elles rompent & brisent tout ce qu'elles rencontrent, & ne peut on en aucune façon cheminer en plusieurs endroits, à cause de la boue & fange des marescages & vallons[3].

Et Acosta de s'interroger sur les causes de ce paradoxe climatique qui fait que le soleil de la zone torride n'assèche pas ces terres mais au contraire les humidifie constamment par

[1] Cette question a fait l'objet de nombreux développements depuis plusieurs années. Il faut mentionner, outre le livre d'Antonello Gerbi cité plus haut, les travaux de Giuliano Gliozzi, *Adam et le nouveau monde…*, op. cit. ; Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire…*, *op. cit.* (principalement la partie consacrée à l'anthropologie de Buffon, p. 229-280), et *Le Partage des savoirs…*, *op. cit.* (la partie consacrée à De Pauw, p. 82-104) ; Claude-Olivier Doron, *L'homme altéré : races et dégénérescence (XVII^e-XIX^e siècles)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2016.

[2] Antonello Gerbi, *The Dispute of the New World…*, *op. cit.*, p. 7.

[3] Acosta, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, p. 57.

l'évaporation des eaux de l'océan. Buffon est certes tributaire de cette première représentation de l'Amérique du Sud, mais il creuse davantage la justification scientifique du caractère humide et dégénéré du climat américain.

La preuve apportée par Buffon dans sa démonstration concerne d'abord la taille et la forme des animaux du Nouveau Monde, comparés à ceux de l'Ancien[1]. Les animaux américains sont tous plus petits que les animaux du Vieux Continent (le jaguar est ainsi une version amoindrie du lion). Seuls les insectes et les reptiles semblent très bien s'accommoder de cette situation climatique, selon le rapport de nombreux voyageurs. Comme le rappelle Antonello Gerbi, la prolifération de ces « petits animaux maléfiques, dépourvus de la grandeur des bêtes sauvages » doit être pensée par Buffon comme un « stigmate indélébile d'une répugnante faiblesse de la nature[2]. » Des animaux américains à l'homme américain, il n'y a qu'un pas. Ce dernier, en effet, « n'a ni poil ni barbe, et nulle ardeur pour sa femelle[3] », cause de l'impossible peuplement et développement de ce continent. Cette froideur sexuelle des Américains correspondant à la froideur du climat qui semble régner en Amérique : « leur cœur est glacé, leur société froide et leur empire dur[4] ». En effet pour Buffon l'Amérique, contrairement à d'autres espaces compris sous les mêmes longitudes, est beaucoup plus froide, et ce manque de chaleur vient du fait que les vents d'est qui frappent le continent se refroidissent après avoir traversé l'Atlantique, et sont arrêtés par les montagnes de la cordillère des Andes. Tout cela empêche le continent d'atteindre les mêmes degrés de chaleur que l'Ancien Monde : le Canada est bien plus froid que l'Europe, et le Brésil que le Sénégal. Comme dans les explications d'Acosta, l'Atlantique demeure une raison de l'humidité de l'Amérique, mais Buffon complexifie et précise davantage la démonstration en faisant intervenir la forme tellurique du continent, ce qui permet de comprendre la spécificité de cet espace face à l'Europe et à l'Afrique. Buffon propose une sorte de géographie expérimentale, qui cherche à montrer les constantes du monde terrestres derrière les accidents géologiques qui composent l'espace :

> Supprimons pour un instant la chaîne des Cordillères, ou plustôt rabaissons ces montagnes au niveau des plaines adjacentes, la chaleur eût été excessive vers ces terres occidentales, et l'on eût trouvé les hommes noirs au Pérou et au Chili tels qu'on les trouve sur les côtes occidentales de l'Afrique[5].

La dégénérescence du climat américain doit sa raison à l'extrême humidité qui règne dans tout le continent. Celle-ci est au centre de la démonstration de Buffon concernant la

[1] Buffon, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, t. IX, « Animaux du nouveau Monde », p. 84-96.
[2] Antonello Gerbi, *The Dispute of the New World…*, *op. cit.*, p. 10, je traduis.
[3] Buffon, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, t. IX, p. 104.
[4] *Ibid.*, p. 105.
[5] *Ibid.*, p. 109.

chétivité des animaux endogènes, l'affaiblissement des animaux importés en Amérique, et au contraire à l'accroissement monstrueux des reptiles et des insectes, seuls êtres trouvant dans ces conditions climatiques de quoi se développer. On l'a dit, les vents chauds ne parviennent pas à réchauffer suffisamment les sols américains encore recouverts d'épaisses forêts et surtout traversés par de nombreux fleuves qui doivent leur nombre et leur grandeur à l'élévation prodigieuse de la cordillère des Andes. Buffon doit avoir à l'esprit la forêt amazonienne quand il explique que « la transpiration de tant de végétaux, pressés les uns contre les autres, ne produit que des exhalaisons humides et mal saines[1] ». Le tableau que dresse le naturaliste de la nature américaine est entièrement conditionné par cette humidité générale, qui détermine à la fois la constitution du climat, de la flore et de la faune, ainsi que des hommes et de leur société. Cela est renforcé par l'idée que la nature américaine est laissée à elle-même, encore intouchée par une quelconque action humaine :

> Dans cet état d'abandon tout languit, tout se corrompt, tout s'étouffe ; l'air et la terre, surchargés de vapeurs humides et nuisibles, ne peuvent s'épurer ni profiter des influences de l'astre de la vie ; le soleil darde inutilement ses rayons les plus vifs sur cette masse froide, elle est hors d'état de répondre à son ardeur ; elle ne produira que des êtres humides, des plantes, des reptiles, des insectes, et ne pourra nourrir que des hommes froids et des animaux foibles[2].

L'Amérique, et particulièrement l'Amérique du Sud, semble donc bien être un espace beaucoup plus jeune que ne l'est le Vieux Continent, dont la dénomination prendrait ici son sens plein – ou, plutôt, se verrait scientifiquement justifiée. L'Amérique n'est pas seulement un monde nouvellement découvert par les Européens, elle est un monde nouveau, encore en croissance ; elle a plus récemment émergé de tous les continents du globe terrestre, au point d'imaginer qu'il y aurait eu en Amérique un second Déluge dont elle ne serait pas encore complètement sortie au XVIII^e^ siècle[3]. Le Nouveau Monde est aussi nouveau d'un point de vue géologique, Buffon proposant l'idée que celui-ci serait

> demeuré plus long-temps que le reste du globe sous les eaux de la mer ; car à l'exception des énormes montagnes qui le bornent vers l'ouest, et qui paroissent être des monumens de la plus haute antiquité du globe, toutes les parties basses de ce continent semblent être des terreins nouvellement élevés et formés par le dépôt des fleuves et le limon des eaux […][4].

La preuve de cette sortie récente des eaux tient dans la nature des roches qui se trouvent dans les plaines de l'Amérique, jugées plus molles et friables que celles de l'Europe, parce qu'elles

[1] Buffon, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, t. IX, p. 110.
[2] *Ibid.*
[3] Voir pour plus de détail : Maria Susana Seguin, *Science et religion dans la pensée française du XVIII^e^ siècle…*, *op. cit.*, p. 342-359.
[4] Buffon, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, t. IX, p. 111.

n'auraient pas eu le temps de suffisamment sécher pour devenir des pierres compactes[1]. À cette jeunesse du continent s'ajoute sa dimension fondamentalement dénaturée, c'est-à-dire, au sens où l'entend Buffon, cette capacité du lieu à transformer en bien ou en mal, à perfectionner ou à dégrader les espèces vivantes, dans la mesure où celles-ci sont déterminées par l'influence d'un climat.

> Il ne seroit donc pas impossible, que, même sans intervertir l'ordre de la Nature, tous ces animaux du nouveau monde ne fussent dans le fond les mêmes que ceux de l'ancien, desquels ils auroient autrefois tiré leur origine ; on pourroit dire qu'en ayant été séparés dans la suite par des mers immenses ou par des terres impraticables, ils auront avec le temps reçû toutes les impressions, subi tous les effets d'un climat devenu nouveau lui-même et qui auroit aussi changé de qualité par les causes mêmes qui ont produit la séparation ; que par conséquent ils se seront avec le temps rapetissés, dénaturés, etc[2].

Le conditionnel généralisé de cette proposition pose d'emblée la dimension hypothétique de la réponse à la question liée à la dénaturation des espèces européennes en Amérique. À tous ces animaux du Nouveau Monde, il faut bien sûr ajouter l'homme, contredisant ainsi les thèses polygénistes que défendait Voltaire quelques années plus tôt, sans pour autant verser dans le monogénisme chrétien le plus rigide. Le monde américain de Buffon est mû par des accidents, telluriques ou marins, et la dénaturation (à bien entendre au sens propre) des espèces européennes équivaut bel et bien à une rupture de nature entre l'ancienne et la nouvelle espèce, sauf pour l'homme qui demeure le même malgré des variations apparentes.

DE PAUW ET PERNETY : DE LA POLÉMIQUE À L'HISTOIRE DE LA NATURE

Les thèses de Buffon sont reprises et amplifiées par De Pauw, dans une visée beaucoup plus polémique et péjorative que son prédécesseur. Les *Recherches philosophiques sur les Américains* défendent ardemment une thèse : celle de la débilité généralisée de l'Amérique et de ses habitants, faiblesse qui se caractérise tant par l'horreur du climat et la stérilité des sols que par les caractères physiques et moraux des Américains. Vaste programme, soutenu dans sa défense par la reprise, souvent orientée et parfois spécieuse, d'un certain nombre de récits de voyage, au premier rang desquels on trouve celui de La Condamine.

Même s'il admet au début de son ouvrage qu'il emmènera son lecteur à travers « des terreins incultes & dépeuplés, & des paysages riants & pitoresques[3] », cette variété des climats

[1] *Ibid.*
[2] *Ibid.*, p. 127.
[3] De Pauw, *Recherches philosophiques…*, *op. cit.*, t. I, p. 4.

ne doit pas faire oublier, pour De Pauw, que les premiers priment sur les seconds, et toute son argumentation est fondée sur cette vision généralisée d'une Amérique stérile, faible, dangereuse et corrompue. Le philosophe hollandais imagine d'abord cette Amérique au temps de sa découverte pour en dégager la véritable nature, avant que cet espace ne commence à être transformé par l'arrivée des Européens. Mais on comprend très rapidement que ce tableau originel des lieux vaut encore pour le milieu du XVIII^e^ siècle, car, en continuateur de Buffon et en critique acerbe de la colonisation espagnole, De Pauw décrit aussi une Amérique laissée à elle-même, à une nature marâtre et un maître fainéant. On rencontre les mêmes images que dans l'*Histoire naturelle* de Buffon. Au moment de l'arrivée des Européens, « [l]a terre, ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense[1]. » Montagnes énormes, denses forêts et vastes étendues d'eaux sont les mêmes éléments qui composent ce paysage de l'Amérique fondé par la compilation des voyageurs et des historiens, et bien sûr retravaillé par les vues du philosophe. L'humidité est encore une fois un signe du caractère néfaste du continent, et l'on retrouve comme chez Buffon l'insistance sur le faible peuplement de l'Amérique. C'est surtout l'Amérique du Sud et les Caraïbes qui concentrent les vices : « la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes & même mortelles, lorsque l'ardeur du soleil y occasionnoit une espèce de fermentation[2] ». De Pauw reprend les mêmes arguments de Buffon concernant la froideur du continent, en exagérant systématiquement leur portée à travers des images vives.

De Pauw fait siennes les idées d'Acosta relatives à un deuxième déluge qui aurait frappé l'Amérique seule, et qui expliquerait d'une part son retard face au Vieux Continent et d'autre part la dimension quasi convulsionnaire de son sol et l'humidité générale du climat.

> Le nombre presqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales sont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravasées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroissoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une secousse violente, imprimée à toute la machine du globe terraquée : les nombreux volcans des Cordellières & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesants, exportées dans de certains endroits à fleur de sol, semblent indiquer que le sol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la superficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas, la destruction de tous les grands quadrupèdes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au Fleuve de St. Laurent, sur leur séjour dans les montagnes, pendant que les vallées étoient submergées, toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'hémisphère de l'Amérique[3].

[1] *Ibid.*
[2] *Ibid.*, p. 5.
[3] *Ibid.*, p. 102-103.

En reprenant Acosta, De Pauw semble s'éloigner un peu de Buffon, pour qui l'absence de grands quadrupèdes était dû à leur dénaturation progressive, et non, comme le suggère ce passage, à une catastrophe diluvienne qui les aurait tout simplement fait disparaître. Mais pour De Pauw comme pour Acosta, l'explication par un second Déluge permet de mieux comprendre pourquoi on ne retrouve, apparemment, aucun vestige d'un passé trop lointain dans les sols de l'Amérique. La temporalité de l'Amérique coïncide ainsi avec l'observation que les premiers Européens ont pu en faire, à savoir celle d'un monde encore naissant et figé dans une sorte d'inachèvement.

À cette vision plus ou moins partagée par Buffon et De Pauw concernant la faiblesse naturelle de l'Amérique s'oppose, en Europe, celle de l'abbé Pernety qui s'attache à récuser point par point l'ouvrage de De Pauw dans sa *Dissertation sur l'Amérique et les Américains contre les Recherches philosophiques de M. de P.* Le fond de la dispute concerne principalement le fait que le philosophe hollandais, contrairement à l'abbé français[1], n'ait jamais mis les pieds en Amérique et qu'il se réfère à une vision biaisée de ce territoire. Le philosophe de cabinet, manifestant pourtant une volonté acharnée à dissocier le vrai du faux des relations de voyage, aurait donc mieux fait de voyager lui-même pour disserter ensuite sur le climat de l'Amérique et la nature des Américains. Mais comment, si De Pauw abhorre le voyage et, se défend-il dans sa réponse à Pernety, si ce n'est pas l'Amérique du XVIII^e^ siècle qu'il cherche à comprendre mais celle qui a été donnée à voir aux Européens à leur arrivée ? La méfiance de De Pauw face au récit de voyage est surtout, on l'aura compris, une parade pour mieux défendre son propos :

> L'Auteur ayant sans cesse parlé de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que Dom Pernety viendroit lui opposer le Journal du P. Feuillée ou celui de Frézier, qui voyageoit en 1711 : cependant il l'accuse d'*avoir toujours parlé contre la vérité* ; parce qu'il n'a pas dit ce que le P. Feuillée a dit[2].

Il est vrai que les *Recherches philosophiques* sont le plus souvent écrites au passé, et que De Pauw indique clairement dans sa préface suivre les auteurs anciens :

> On a suivi, autant qu'il a été possible, dans la partie historique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains de la découverte du Nouveau Monde, & qui ont pu le voir avant qu'il n'eût été entièrement bouleversé par la cruauté, l'avarice, l'insatiabilité des Européans. Il n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le souvenir de ses épouvantables malheurs[3].

[1] Pernety, *Journal historique…*, *op. cit.*, 1769.

[2] De Pauw, *Défense des Recherches philosophiques sur les Américains…*, dans *Recherches philosophiques…*, *op. cit.*, t. III, p. 240, c'est l'auteur qui souligne.

[3] *Ibid.*, t. I, p. viii.

Mais la recherche de cette vision première ne doit pas cacher le fait que De Pauw offre une vision souvent statique de l'Amérique, dont il pointe à plusieurs reprises la constance du climat humide et malsain à travers le temps.

> Les Peuples de l'Amérique étoient donc, en ce sens, plus modernes que les Nations de l'ancien Monde : ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-saine ; & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous surpris dans un état sauvage, ou à demi-sauvage. Le temps de se policer entiérement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient se dessécher davantage, leur constitution devoir s'affermir, & leur sang s'épurer[1].

L'opposition entre les deux auteurs recouvre une opposition entre un ordre temporel et un ordre spatial. De Pauw, philosophe qui pense en système, dit s'attacher à montrer l'état primitif de l'Amérique, dont il fait découler une série de conséquences : cette Amérique des XV^e^ et XVI^e^ siècles est ainsi une unité sur laquelle est possible de disserter de manière générale. Pernety, quant à lui, cherche à rendre compte des différents espaces et de leurs singularités climatiques. Citant à l'appui les voyages de Feuillée et de Frézier, il s'attarde plus particulièrement sur le Paraguay et le Chili, qu'il a lui-même visités. Il accuse De Pauw d'avoir fait une lecture partielle et partiale des voyageurs qu'il convoque dans ses *Recherches* pour donner une vision univoque de l'Amérique alors que celle-ci, ou du moins l'Amérique méridionale qu'il connaît, se caractérise par une grande variété de climats. De Pauw se flatte de ne pas avoir voyagé, et c'est précisément pour Pernety ce qui lui fait passer à côté de la connaissance de l'Amérique : « Si Mr. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en personne, il l'auroit vraisemblablement considérée & observée avec d'autres yeux[2] » ; des yeux, on s'en doute, beaucoup plus cléments ou, du moins, plus sensibles aux douceurs que peut procurer ce continent. Pernety oppose en effet aux développements de De Pauw une image complètement idéalisée de l'Amérique qui reprend les images empruntées à la topique du *locus amœnus* qu'on trouve chez la plupart des voyageurs.

> J'ai vu, Messieurs, au Paraguai, ce que le Père Feuillée dit avoir vu au Pérou, j'ai vu dans la maison de campagne du Gouverneur de Monte-video, un Verger, qu'il appelait Bois, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers, & autres arbres fruitiers à noyaux, transportés d'Europe[3].

Pernety intègre ainsi la communauté des voyageurs dont le discours se trouve légitimé non seulement par un « j'ai vu », élément traditionnel et fondamental de l'*autopsie* viatique, mais surtout par un *nous avons vu* qui place le voyageur dans la continuité d'un certain nombre d'autres. Peu importe que cette observation ne porte pas sur les mêmes espaces, c'est la

[1] *Ibid.*, p. 106-107.
[2] Pernety, *Dissertation sur l'Amérique et les Américains…, op. cit.*, p. 12.
[3] *Ibid.*, p. 32-33.

récurrence d'un même phénomène climatique (l'absence de saisons, le printemps éternel), intégré à une observation propre, qui justifie son existence. Pernety cherche à répondre à De Pauw au sujet de la prétendue stérilité des terres américaines. Plusieurs voyageurs, comme on l'a déjà vu, vantent au contraire l'incessante fertilité de ces terres qui n'auraient presque pas besoin de culture. L'abbé français cite ainsi le voyage de Biet au Brésil et corrobore le propos du voyageur passé par sa propre expérience du climat brésilien :

> Biet avoit fait un long séjour dans ce Pays-là, lorsqu'il en parloit ainsi ; si Mr. de P. l'eut vu autrement que dans les Cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Brésil, la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vu ses habitants passer leurs jours, par cette raison, dans la plus grande oisiveté, ne se croyant pas sans doute issus d'Adam, & condamnés avec sa race, à manger leur pain à la sueur de leur front[1].

La carte, géométrisation de l'espace dénuée de connaissance sensible, ne dit rien des productions agricoles, des qualités de la terre ou du bonheur de ses habitants. Pernety renverse le miroir en opposant à la vision d'une nature marâtre de l'Amérique celle tout autant stéréotypée d'une nature idéale et édénique. La fertilité est au cœur de l'argumentation de l'abbé, car elle lui permet de renverser à son compte l'enjeu anticolonial déjà présent dans le texte de De Pauw : comment en effet défendre la stérilité des terres américaines en ayant presque sous les yeux toutes les richesses que procure à l'Europe le Nouveau Monde ?

> Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao & le Caffé, pour flatter notre goût, & satisfaire notre sensualité ; la Cochenille, les bois da teinture & de placage, pour notre luxe & nos fantaisies ; les baumes du Pérou, de Copahiba, le Quinquina, le Gayac, le Sassafras, l'Hypécacuana, & mille autres drogues pour guérir nos maladies ; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens, comme le disent très-bien les Sauvages ; les pierres, les pelleteries & le coton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choses, qu'elle ne trouve pas dans son propre terrein[2].

Si l'Europe était aussi fertile que le laisse penser l'ouvrage de De Pauw, et si l'Amérique était au contraire si pauvre, les Européens ne l'auraient pas colonisée et ils ne continueraient pas à exploiter ses sols. Pernety montre ici l'inanité d'un des arguments principaux de De Pauw, à savoir que l'Europe est l'un des seuls endroits du monde à avoir un climat sain et des sols riches, en lui opposant une réalité économique difficile à nier. Alors que De Pauw exhortait l'Européen à délaisser l'Amérique et les Américains, Pernety use quant à lui de la figure traditionnelle de la prosopopée pour dénoncer l'accaparement des richesses naturelles du continent. Il met ainsi dans la bouche des indigènes s'adressant aux premiers conquistadors ce discours :

[1] *Ibid.*, p. 39. Voir Antoine Biet, *Voyage de la France equinoxiale en l'Isle de Cayenne…*, Paris, François Clouzier, 1664.

[2] *Ibid.*, p. 43.

> Il faut que votre Pays soit bien stérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de risques & de dangers pour venir envahir le nôtre ; ou que vous soyez des hommes bien méchants, pour venir nous persécuter de gayeté de cœur, & nous en chasser[1].

La prodigalité de l'Amérique, « le grand, le puissant, le riche aimant des Européans[2] », fait perdre de sa splendeur au climat européen. Pour Pernety, la fertilité des terres européennes n'est due qu'à un travail sans relâche qui a transformé la nature en « une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour-propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle[3]. »

La dispute fait passer sous silence un certain nombre de faits qui ne rentrent pas dans l'argumentation générale de chacun des deux auteurs. De Pauw et Pernety oublient d'évoquer des parties de l'Amérique, certaines trop fertiles ou d'autres trop inclémentes. La réponse de l'abbé oblige De Pauw à revoir sa copie sans qu'il ne dévie jamais de son argumentation principale. La polémique fait sortir l'Amérique d'une image trop figée, élément commun aux ouvrages des deux hommes, pour historiciser son environnement. Le contraste est frappant avec l'image de la nature américaine qui donne ses fruits sans culture, même si, comme on l'a vu, celle-ci en est de loin une reconstruction idéalisée et fictionnelle. C'est autour de cette force d'attraction économique qu'exerce le Nouveau Monde que se jouent en partie les enjeux de cette représentation du climat. Il faudra donc s'intéresser de plus près à l'idée selon laquelle l'Amérique est une terre fertile qui produit en abondance, pour mesurer les enjeux économiques de la cette géographie de la nature américaine.

[1] *Ibid.*, p. 44. Pernety indique qu'il s'agit d'une citation de Feuillée, mais la note (« Feuillée, p. 386 ») ne permet pas de retrouver ce passage dans le journal de voyage. Dans le récit de Feuillée, le Minime rapporte une malencontreuse anecdote lui étant arrivée avec une « pauvre femme » à qui il donne l'aumône : « Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles de *pauvre femme*, que se levant de rage sur ses pieds, elle se jetta sur moy avec furie, prête à m'égorger ; de plus elle m'accabla de mille injures & de mille differentes maledictions dont la langue Indienne est toute remplie, me reprocha les cruautez atroces que les Européens avoient exercées sur eux, en ravissant leurs biens & leurs trésors elle me fit sentir que je ne devois pas la traitter de *pauvre*, disant que je n'étois moi-même qu'un gueux, contraint d'abandonner mon pays, & d'entreprendre de si longs & difficiles voyages, pour venir enlever leurs trésors ; & qu'au reste les Indiens possedoient plus de richesses dans un petit coin de leur Empire, que les Européens dans toute l'étenduë de leurs plus grands Royaumes. » (Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 387, c'est l'auteur qui souligne).

[2] Pernety, *Dissertation sur l'Amérique…*, *op. cit.*, p. 130.

[3] *Ibid.*, p. 15.

CHAPITRE IX

LES RICHESSES DE LA NATURE AMÉRICAINE

La question des richesses de l'Amérique est plus souvent abordée sous l'angle moral, principalement à travers les critiques qui apparaissent, dès le XVI^e^ siècle, quant à l'avidité des Européens. De Léry à Diderot, qu'il s'agisse de l'Amérique ou du Pacifique, la prosopopée indigène est un ressort littéraire constamment employé pour dire à l'Europe que le processus colonial est avant tout un acte de rapine. À ce discours moral s'ajoute la circonspection constante des voyageurs et des hommes de lettres face au désintérêt flagrant des indigènes américains pour l'or et l'argent, et à l'oisiveté sans luxe dans laquelle ils vivent. L'Eldorado de Voltaire n'est pas riche de ses pierres précieuses : les richesses de l'Amérique, trop souvent résumées à ces métaux précieux, ne sont sans doute pas là où l'on croit. Ce thème nourrit la réflexion historique et philosophique du XVIII^e^ siècle sur l'Amérique et au-delà, car il touche des questions fondamentales qui intéressent les Lumières. De même, il est au cœur de la définition d'un rapport à la nature sud-américaine et participe aussi à la définition de la géographie.

Celle-ci est encore au XVIII^e^ siècle une science qui non seulement cherche à définir la topographie du monde connu, mais aussi à répertorier les richesses naturelles de la Terre et leurs usages économiques. Héritier du livre des merveilles ou des descriptions enchanteresses de la terre d'abondance américaine, le discours géographique se formalise cependant pour apparaître comme un inventaire parfois purement économique de ce que l'Amérique produit et offre à l'Europe. Les géographes, voyageurs et philosophes des Lumières, comme les historiens des sciences et de l'environnement d'aujourd'hui, donnent une place importante à la question des ressources naturelles américaines et de leur exploitation, non seulement parce qu'elle informe sur le territoire américain, mais aussi parce qu'elle permet de mieux saisir les

mécanismes historiques, politiques et les enjeux philosophiques qui régissent la manière dont l'Europe considère le Nouveau Monde. Il est en effet impossible de rendre compte de ces espaces sans au moins mentionner leur valeur économique, compte tenu de la place grandissante des biens et des marchandises américaines pour les Européens. L'économie américaine est, au XVIII^e siècle plus qu'avant sans doute, une économie qui connecte plusieurs parties du monde, ce que traduit l'ambition d'un Raynal de faire l'histoire globale (dirait-on aujourd'hui) de la colonisation et du commerce d'une part et d'autre du monde. Motif récurrent de la littérature de voyage et de la littérature géographique, le thème des richesses de l'Amérique du Sud interroge sur l'essence de cette même richesse à un moment où la prédominance des mines ne va plus de soi. Plus largement, c'est le caractère de terre d'abondance de l'Amérique qui devient de plus en plus ambigu, transformant ainsi les représentations et les discours à son sujet.

LA TERRE D'ABONDANCE ET SES INCERTITUDES

NOUVEAU MONDE, NOUVELLES CHOSES. ESPACE ET MARCHANDISES

Les historiens du XVIII^e siècle, Voltaire et Raynal en tête, manifestent une sensibilité aiguë à l'histoire économique de l'Amérique du Sud et des Caraïbes, dans la mesure où leur colonisation a provoqué leur intégration à un marché mondial, transformant la face du monde ainsi que la vie quotidienne d'une partie de moins en moins négligeable de la population européenne. Ainsi l'Amérique se comprend-elle en premier lieu à partir des marchandises qui en sont tirées. Les marchandises américaines ont remodelé le mode de vie européen, comme le résume Voltaire dans ses *Remarques sur l'histoire* par cette formule : « L'Amérique est découverte ; on subjugue un nouveau monde, et le nôtre est presque tout changé[1] ». La colonisation de l'Amérique a introduit en Europe des produits qui, par l'accroissement des échanges, semblent devenir pour Voltaire un luxe accessible et quotidien. Dans ce même ouvrage, Voltaire fait état de la nouvelle configuration de ce monde connecté, qui oblige

[1] Voltaire, *Remarques sur l'histoire*, éd. M. Méricam-Bourdet, *OCV*, t. 28B, p. 162.

l'historien à s'intéresser au monde dans sa globalité et à toutes ses productions, parce que cette connexion est à la fois le produit de l'Europe et la cause de son évolution :

> Tout nous regarde, tout est fait pour nous ; l'argent sur lequel nous prenons nos repas, nos meubles, nos besoins, nos plaisirs nouveaux, tout nous fait souvenir chaque jour que l'Amérique et les grandes Indes, et par conséquent toutes les parties du monde entier, sont réunies depuis environ deux siècles et demi par l'industrie de nos pères[1].

Voltaire, dans ce texte qui s'apparente à un plaidoyer pour une histoire du temps présent[2], propose une vision utilitariste du monde, finalement assez commune au XVIII^e^ siècle : la nature sert l'humanité et, dans ce cas précis, l'usage marchand de la nature (exotique) sert les intérêts, les besoins et les plaisirs d'une Europe rayonnante. L'éloge du luxe et du commerce semble à son comble[3]. Pourtant, le sentiment de Voltaire face au commerce mondialisé et à l'émergence de ces nouveaux besoins a considérablement évolué entre les années 1740 et 1760, passant d'un net enthousiasme pour les marchandises américaines à une vision plus critique de leurs conditions de production. Le chapitre du « nègre de Surinam » de *Candide* est probablement l'expression la plus claire et la plus efficace de cette critique de l'économie esclavagiste, qui entache les produits consommés en Europe. Si Voltaire, dans l'*Essai sur les mœurs*, peut louer le luxe venu des Amériques sur un ton optimiste[4], on trouve dans ce même ouvrage des passages beaucoup plus critiques. L'historien évoque ainsi les esclaves de Saint-Domingue qui « abrègent leur vie pour flatter nos appétits nouveaux, en remplissant nos nouveaux besoins, que nos pères ne connaissaient pas[5] ». Les îles des Antilles sont devenues centrales dans cette nouvelle économie, alors que leur taille ne laissait pas suggérer une telle importance :

> Ce sont des points sur la carte et des événements qui se perdent dans l'histoire de l'univers. Mais enfin, ces pays qu'on peut à peine apercevoir dans une mappemonde, produisirent en France une circulation annuelle d'environ soixante millions de marchandises. Ce commerce n'enrichit point un pays ; bien au contraire, il fait périr des hommes, il cause des naufrages ; il n'est pas sans doute un vrai bien ; mais les hommes s'étant fait des nécessités nouvelles, il empêche que la France n'achète chèrement de l'étranger un superflu devenu nécessaire[6].

Ces nouveaux besoins, en sucre ou en cacao, interrogent la vertu ou le bien-fondé de ces nouveaux plaisirs. On touche au cœur de ce qu'on peut appeler le problème du luxe américain, sous-catégorie de la réflexion morale et économique au sujet du luxe qui traverse la pensée des

[1] *Ibid*., p. 162-163.

[2] Antoine Lilti, *L'Héritage des Lumières. Ambivalence de la modernité*, Paris, Gallimard/Éditions du Seuil, 2019, p. 23.

[3] On retrouve cet éloge presque dans les mêmes termes dans *Le Mondain* en 1736.

[4] « Il est certain que l'Amérique procure aujourd'hui aux moindres citoyens de l'Europe des commodités et des plaisirs. » (Voltaire, *Essai sur les mœurs…*, *op. cit.*, chap. 145, p. 201).

[5] *Ibid*., chap. 152, p. 285. Cité par Antoine Lilti, *L'Héritage des Lumières*, *op. cit.*, p. 26.

[6] Voltaire, *Essai sur les mœurs…*, *op. cit.*, chap. 152, p. 286.

philosophes et des historiens des Lumières. Ce problème concerne au premier plan la valeur morale de la colonisation de l'Amérique au profit de l'Europe.

Raynal traduit cet aspect négatif de la marchandisation de l'Amérique lorsqu'il s'interroge par exemple dans l'*Histoire des deux Indes* sur « la multitude de besoins factices que nous nous sommes faits[1] ». Devenue quasiment proverbiale, cette réflexion sur le besoin et le luxe face aux produits américains est un nouveau lieu commun historique et philosophique. Dans l'*Encyclopédie*, dans un article de grammaire, on peut ainsi lire : « Il y a au Pérou une abondance prodigieuse de richesses inutiles[2]. » Cette lexicalisation du rapport aux richesses du Pérou manifesterait une forte présence dans les consciences comme dans la langue de la dimension historique et économique de la nature américaine. Celle-ci est toujours considérée du point de vue du bonheur ou du luxe qu'elle offre à l'Europe, tantôt comme des commodités de la vie comme chez Voltaire, tantôt comme des besoins illusoires chez Raynal. Cette dénonciation des faux besoins s'insère dans une argumentation globale qui les associe au processus colonial : ils sont marqués par l'avidité qui caractérise les nations européennes, les massacres de la conquête et le système esclavagiste.

Dans la plupart des ouvrages savants qui traitent de l'Amérique du Sud – et cette remarque semble valoir pour la plupart des espaces non-européens –, cette dernière n'existe que dans la mesure où elle est un espace productif ou, plus précisément, extractif. La géographie du XVIII^e^ siècle fait apparaître l'espace en tant que réservoir d'objets naturels, humains et économiques. La description de l'espace se transforme en général en un catalogue des richesses de l'Amérique, liste de toutes ses productions exportées vers l'Europe. Cette manière d'écrire l'espace ne nous est pourtant pas si lointaine : il suffit de regarder une carte de Vidal de la Blache ou d'ouvrir quelque ouvrage de géographie du début du XX^e^ siècle pour se rendre compte que l'insistance sur l'économie productive a longtemps fait partie de la formation de la science géographique elle-même, digne héritière des premières formes d'écriture de l'espace telles que les décrit Jean-Marc Besse[3]. C'est aussi ce que fait Diderot quand il rédige l'article de l'*Encyclopédie* consacré au continent américain. Après une brève description physique et politique, distinguant les contours de chaque grande région américaine, Diderot enchaîne avec l'énumération de ce que l'Amérique « donne » :

> L'*Amérique méridionale* donne de l'or & de l'argent, de l'or en lingots, en paille, en pepins, & en poudre : de l'argent en barres & en piastres ; l'*Amérique septentrionale*, des peaux de castors, de loutres, d'origneaux, de loups-cerviers, *&c*. Les perles viennent ou de la Marguerite dans la Mer du nord, ou des

[1] H80, livre VIII, chap. VI, p. 267.
[2] Du Marsais, « Article », *Enc.*, vol. 1, 1751, p. 736b.
[3] Jean-Marc Besse, *Les Grandeurs de la Terre…*, *op. cit.* Voir *supra*, partie I, chap. II.

> îles de Las-perlas dans celle du sud. Les émeraudes, des environs de Sainte-foi, de Bogette [*sic*][1]. Les marchandises plus communes sont le sucre, le tabac, l'indigo, le gingembre, la casse, le mastic, l'aloès, les cotons, l'écaille, les laines, les cuirs, le quinquina, le cacao, la vanille, les bois de campeche, de santal, de sassafras, de brésil, de gayac, de canelle, d'inde, *&c*. Les baumes de Tolu, de Copahu, du Pérou, le besoard, la cochenille, l'ipécacuhana, le sang de dragon, l'ambre, la gomme copale, la muscade, le vif-argent, les ananas, le jalap, le mécoachan, des vins, des liqueurs, l'eau des barbades, des toiles, *&c*[2].

L'ordre de l'énumération a un sens, et classe tous ces produits selon leur degré de richesse : métaux, peaux, pierres précieuses. Viennent ensuite toutes les marchandises exotiques, le sucre en tête, symbole s'il en est du bouleversement historique et anthropologique qu'a été la colonisation de l'Amérique[3]. Ce catalogue a aussi valeur d'introduction, le mot « Amérique », par un heureux hasard, se trouvant dans le premier volume de l'*Encyclopédie*. Comme le rappelle Diderot en conclusion, « nous renvoyons aux articles du commerce de chaque province ou royaume, le détail des marchandises qu'il produit[4]. » Dans l'*Encyclopédie*, presque tous les objets énumérés dans l'article « Amérique » sont développés dans un article propre, et chaque description géographique inclut une nouvelle énumération des richesses naturelles et commerciales de chaque région. Les articles dédiés à chaque marchandise décrivent les lieux où elles se trouvent, et inversement chaque lieu est défini selon les marchandises qui en sont extraites. L'écriture géographique de l'*Encyclopédie* est composite, la géographie elle-même comme science n'étant pas stabilisée ni sur son objet ni dans sa forme. Elle s'apparente en ce sens au *Dictionnaire universel de commerce* de Savary, qui présente une double organisation : il s'articule autour d'entrées thématiques dédiées aux productions et aux marchandises, et un index des lieux permet de constituer une sorte de géographie économique et de parcourir le dictionnaire selon un ordre spatial. Numa Broc déplorait le « manque d'intérêt et la précipitation[5] » des articles de géographie de l'*Encyclopédie*. La brièveté et le caractère énumératif des articles, aussi regretté par l'historien, est peut-être moins le fruit d'un désintérêt des encyclopédistes que d'une indécision fondamentale sur l'objet et les enjeux de cette science. La place des objets d'histoire naturelle et les interrogations au sujet des richesses économiques sont indissociables d'un intérêt plus général pour le monde, sa forme et ses productions. Les éléments de géographie naturelle sont plutôt à chercher du côté de la physique et de l'histoire naturelle. S'il existe sans doute un léger désintérêt pour la géographie en tant que science

[1] Lire Sainte-Foi de Bogota (Santa-Fe de Bogotá).

[2] Diderot, « Amérique*, ou le Nouveau-monde, ou les Indes occidentales* », *Enc.*, t. I, 1751, p. 356b.

[3] Au croisement d'une histoire de la colonisation, de l'esclavage et de l'alimentation à l'époque moderne et contemporaine, voir James Walvin, *Histoire du sucre, histoire du monde*, trad. P. Pignard, Paris, La Découverte, 2020.

[4] Diderot, « Amérique*, ou le Nouveau-monde, ou les Indes occidentales* », *Enc.*, t. I, 1751, p. 356b.

[5] Numa Broc, *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs au XVIII^e siècle*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1972, p. 351.

indéterminée et auxiliaire, la question de l'espace et ses enjeux scientifiques, historiques et économiques sont bel et bien au cœur de l'entreprise encyclopédique même.

L'article de Diderot fait comprendre que le monde américain, tout comme la plupart des espaces exotiques, apparaît le plus souvent pour les Européens sous la forme des objets ou des marchandises lointaines, luxueuses et désormais mondialisées, qui remodèlent la vie quotidienne et la culture matérielle en Europe tout au long de l'époque moderne[1]. Qu'est-ce que l'Amérique outre une représentation visuelle ou textuelle, c'est-à-dire une image mentale ? On pourrait oser l'hypothèse que, d'un point de vue matériel, l'Amérique est avant toute chose, pour la conscience européenne moderne, la somme des denrées qui passent d'une partie de l'Atlantique vers l'autre. Il n'y a pas que le sucre ou l'or qui voyagent, mais aussi des objets d'art ou de curiosité, qui entrent progressivement dans les collections privées, puis publiques[2]. La consommation de biens américains s'intensifie tout au long de l'époque moderne et surtout au XVIII^e^ siècle[3]. Cet accroissement de la consommation de biens américains va de pair avec l'émergence d'une première mondialisation des échanges[4]. Ni les textes ni les images n'oublient cette réalité. Représenter l'Amérique et sa géographie doit intégrer les attributs matériels de ce continent, c'est-à-dire non seulement la faune et la flore, mais aussi les denrées comestibles, les pigments, les écorces, les épices, les pierres précieuses, les métaux : tous objets qui s'échangent et symbolisent l'image des trésors de l'Amérique en Europe. L'inventaire commercial des richesses de l'Amérique ne se superpose pas complètement à la pratique savante de la « collecte du monde[5] » propre aux voyages naturalistes des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, mais il est pourtant possible de voir une continuité, principalement stylistique, entre ces modes de description du monde américain. On maintiendra cependant la distinction entre ces pratiques

[1] Sur la mondialisation des objets et des marchandises coloniales, voir Pierre Singaravélou et Sylvain Venayre (dir.), *L'Épicerie du monde. La mondialisation par l'alimentation du XVIII^e^ siècle à nos jours*, Paris, Fayard, 2022, et des mêmes auteurs, *Le Magasin du monde. La mondialisation par les objets du XVIII^e^ siècle à nos jours*, Paris, Pluriel, 2022. Cette idée de mondialisation des denrées de consommation est aussi au cœur de l'ouvrage pionnier de Richard Grove, *Green Imperialism. Colonial Expansion, Tropical Island Edens and the Origins of Environmentalism, 1600-1860*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

[2] Voir Paula Findlen (dir.), *Early Modern Things. Objects and Their Histories, 1500-1800*, Londres/New York, Routledge, 2021.

[3] Sur la consommation alimentaire de produits exotiques en France et en Europe au siècle des Lumières, voir Daniel Roche, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles (XVII^e^-XIX^e^ siècle)*, Paris, Fayard, 1997. Pour des études plus précises, on pourra se reporter par exemple à : Urmi Engineer, « Sugar revisited: Sweetness and the environment in the early modern world », dans Anne Gerritsen et Giorgio Riello (dir.), *The Global Lives of Things. The Material Culture of Connections in the Early Modern World*, Londres/New York, Routledge, 2016, p. 198-220 ; Christine Fertig et Ulrich Pfister, « Coffee, mind and body. Global material culture and the eighteenth-century Hamburg import trade », dans Anne Gerritsen et Giorgio Riello (dir.), *ibid*., p. 221-240.

[4] Voir Felicity A. Nussbaum (dir.), *The Global Eighteenth Century*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2003.

[5] Marie-Noëlle Bourguet, « La collecte du monde… », art. cité.

dans la mesure où l'inventaire présent dans les récits de voyage scientifiques cherche moins à dire les lieux qu'à décrire et cerner les objets inventoriés, indépendamment des intérêts économiques qui peuvent s'infiltrer dans les objectifs du voyage.

On le voit, l'inventaire des richesses d'un thème qui traverse les formes d'écriture et de représentation, commun au voyage scientifique, à la géographie et aux dictionnaires, ainsi qu'aux représentations visuelles de l'Amérique. Il s'agit en effet d'un motif pictural et iconographique majeur, comme cela apparaît dans les représentations iconographiques du continent forgées dès le XVI[e] siècle. Les attributs de l'allégorie, quand ils ne sont pas animaliers, sont le plus souvent des matières premières américaines. Une gravure intitulée *Allégorie de l'Amérique* de François van den Hoeye[1], représentant une scène du port de La Havane, est un exemple assez frappant de ce mode de figuration de l'espace caribéen. Dans le ciel, flotte au centre une allégorie de l'Amérique et sa suite d'allégories régionales, encadrées par les figures tutélaires de Colomb et Vespucci. La plupart des attributs sont des symboles économiques. L'Amérique tient des pierreries, le Péruvien porte ses outils de mineur, et les paquets de cannes à sucre sont un rappel de la scène qui se joue en bas à droite. Les bateaux, arborant différents pavillons, se font la guerre pour accéder aux côtes de Cuba et ainsi bénéficier de ses marchandises : or, sucre et tabac. La colonisation de l'Amérique et l'importation progressive en Europe de marchandises et d'objets nouveaux, a considérablement changé le monde matériel européen. Un autre exemple, cette fois moins géographique, est celui des *Nova Reperta* de Straet dont le frontispice est bien connu : la carte de l'Amérique nouvellement découverte semble trôner au milieu de ces objets, naturels et techniques, qui intéressent pour leur nouveauté et les prodiges qu'ils procurent. Ce n'est pas la fameuse gravure représentant Amerigo Vespucci « découvrant » l'Amérique nue sur son hamac qui attire l'attention mais une autre gravure, celle intitulée « *Saccharum* » représentant le travail de production du sucre issu de la canne (fig. 32). L'espace américain apparaît dans le fond de la gravure, presque imperceptible, mais suffisamment pour rappeler que ce bien de consommation, même une fois arrivé en Europe, demeure indissociable du monde lointain d'où il est extrait[2]. L'iconographie et la peinture jouent un rôle crucial dans la constitution de cet inventaire à la fois économique et poétique des richesses du Nouveau Monde. On en trouve la trace dans les représentations picturales et

[1] Gravure du début du XVII[e] siècle. L'attribution est débattue : voir Benjamin Schmidt, *Innocence Abroad. The Dutch Imagination and the New World, 1570-1670*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 377. La seule reproduction connue se trouve dans le livre de Hugh Honour, *The New Golden Land. European Images of America from the Discoveries to the Prest Time*, Londres, Allen Lane, 1976, p. 90. L'auteur ne précise pas l'origine de la reproduction ni son lieu de conservation.

[2] Jean-Claude Margolin, « À propos des *Nova Reperta* de Stradan », dans François Laroque et Franck Lessay (dir.), *Esthétiques de la nouveauté à la Renaissance*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 17.

notamment dans les natures mortes, surtout espagnoles et hollandaises, qui intègrent à partir du XVII^e^ siècle des végétaux américains et toute une série d'objets qui compose une nouvelle culture matérielle des deux côtés de l'Atlantique[1]. L'art de la collecte d'objets d'histoire naturelle a profondément influencé l'art baroque, et notamment l'art de la nature morte qui a associé l'accroissement des connaissances botaniques et la recherche de nouvelles formes de représentation picturale de la nature. Si l'on considère que la nature morte a toujours été liée, depuis ses premières manifestations antiques, à « un zèle pour la collection et à un intérêt pour la connaissance de la nature[2] », elle exhibe aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles les richesses du Nouveau Monde, jouant de cette ambiguïté du genre même entre l'ostentation du luxe et le rappel, peut-être uniquement conventionnel, de la vanité des choses matérielles. L'inventaire du monde sud-américain et caribéen ne doit donc pas seulement se comprendre comme une opération d'ordre purement linguistique. La peinture et le dessin sur place ou en atelier, associés aux pratiques savantes de collecte, sont eux aussi des formes d'ordonnancement du Nouveau Monde[3].

La production intellectuelle et artistique des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles fait état de la présence des productions de l'Amérique dans la vie matérielle et les consciences européennes de la modernité. Elle fait aussi apparaître un monde élargi et connecté. Dans le domaine de la réflexion critique, l'*Histoire des deux Indes* est probablement l'exemple le plus frappant tant de l'importance du thème des richesses américaines que de cette conscience aigüe de la mondialisation naissante. L'entreprise de Raynal et de ses collaborateurs est de nouer tous les aspects des territoires qu'ils ambitionnent de décrire avec précision. Histoire, géographie et économie sont fondues dans cette nouvelle *histoire philosophique*. Mais indépendamment de l'ouvrage de Raynal, qui pourrait, par son ampleur et sa qualité, apparaître comme un hapax de la pensée des Lumières, il est sans doute plus parlant de regarder ce qu'en disent des ouvrages beaucoup moins approfondis, qui traduisent généralement une appréhension plus commune du monde américain. Les ouvrages de géographie à l'attention des enfants sont de ce point de vue éclairants. Dans la description de l'Amérique méridionale de la *Géographie élémentaire moderne et ancienne* de Jean-Nicolas Buache, la définition des villes ou des régions mêle aux indications topographiques des éclaircissements de géographie physique, ou la liste de ce qui s'y extrait, produit ou échange. Chaque région est décrite selon ses dimensions, puis selon les

[1] Voir Hugh Honour, *The New Golden Land…*, *op. cit.*, p. 44-52 ; José Ramón Marcaida et Juan Pimentel, « Dead Nature or Still Lifes? Science, Art and Collecting in the Spanish Baroque », dans Daniela Bleichmar et Peter C. Mancall (dir.), *Collecting Across Cultures. Material Exchanges in the Early Modern Atlantic World*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2011, p. 99-115.

[2] *Ibid*., p. 100, je traduis.

[3] Voir Daniela Bleichmar, *Visual Voyages…*, *op. cit.*

« qualités » du sol, ses « productions » (les deux parties sont souvent fondues). Le géographe s'intéresse ensuite à son « gouvernement », c'est-à-dire à son organisation politique et aux mœurs de ses habitants, et finit par la liste des grandes villes, dont il explique les principales activités. On lit donc dans l'énumération des villes du Chili : « *Coquimbo* est un Port, d'où l'on tire un excellent Cuivre. On en fond toutes les pièces d'Artillerie du Pérou & du Chili[1]. » À la rubrique « qualités » du Paraguay, le géographe note :

> C'est un pays fort sain, tempéré & très-fertile, mais peu cultivé. On y recueille beaucoup de Coton, du Tabac, des Cannes de Sucre, & quantité de Fruits : il y a des Forêts entières de Pêchers, de Figuiers, &c. Le Bétail y est en si grande quantité, que les Habitans ne le tuent que pour en avoir la peau. Il y a aussi plusieurs Mines d'Or & d'Argent ; & une Herbe particulière, qu'on appelle l'*Herbe du Paraguay*, & qui produit de grands revenus[2].

La logique est sensiblement la même : chaque espace nommé est défini autant par ses caractéristiques physiques que pour ce qui peut s'en extraire. On l'a vu, l'écriture géographique fonctionne par l'énumération ; et contrairement à l'inventaire des premiers voyageurs, qui traduisait une forme d'émerveillement face au foisonnement d'objets nouveaux[3], ce genre de liste apparaît davantage comme un étrange rappel fait au lecteur. Point d'émerveillement en effet devant cet inventaire, mais une liste ordonnée d'objets associés à leur valeur marchande. Tous ces objets valent pour leur caractère exotique et luxueux, renforcée par l'indécision et la généralité de certains termes. Tout se passe comme si le géographe ou l'encyclopédiste faisaient devant leur lecteur l'étalage des marchandises et des objets exotiques en leur signalant qu'ils les connaissent déjà. À la différence des récits de voyage, qui utilisent eux aussi ce procédé d'inventaire économique, les ouvrages de géographie ou les encyclopédies du XVIII^e^ siècle ne mettent guère l'accent sur la nouveauté ou le caractère inédit des objets qu'ils décrivent, étant sous-entendu que ceux-ci font déjà partie soit de l'imaginaire soit de la consommation du public. Bien sûr, il ne s'agit sans doute pas de connaître tout de première main, comme c'est le cas de l'herbe du Paraguay, mais au moins de connaître de nom ou de réputation.

Cette vision utilitariste de l'Amérique trahit une certaine image de l'Amérique comme terre d'abondance, et surtout une vision de la nature comme donnée à l'humanité (dans le cas présent, européenne sans aucun doute). Cette dimension providentialiste du rapport à l'Amérique du Sud est commune. Même Diderot, qui par ailleurs n'est pas sujet à ce genre de rapport à la nature, reprend dans son article consacré à l'Amérique, si ce n'est le fond d'une pensée fixiste du monde, du moins les mêmes ressorts d'écriture qu'un Pluche. Ce dernier

[1] Buache, *Géographie élémentaire moderne et ancienne…*, Paris, D'Houry, 1772, p. 521.
[2] *Ibid.*, p. 524-525.
[3] Voir notamment ce que dit Frank Lestringant de l'inventaire chez Jean de Léry dans *Jean de Léry ou l'invention du sauvage…*, *op. cit.*, p. 87-119.

donne une modulation particulière à cette représentation du monde naturel américain. Une partie de son *Spectacle de la nature* est consacrée à l'écriture de l'histoire de la colonisation, qui efface le récit de la conquête pour faire primer la description économique :

> Pizare profita des divisions des Incas du Pérou pour s'assurrer la possession de cette contrée si abondante en or, & plus riche encore par le revenu prodigieux de la mine d'argent de Potosi. À ces deux conquêtes qui procuroient aux Espagnols les deux plus belles parties de l'Amérique, ils ajoutèrent de grands établissemens dans le Chili, où les mines d'or sont les plus estimées de l'univers ; le long de la rivière de la Plata, dont le voisinage est fertile jusqu'à Buenos-Ayres ; & dans la Terre-ferme, où se trouve le cacao de Carracos, & le tabac de la Vérine proche de Comana[1].

Pluche mélange l'ambition de conquête qui anime Pizarro et les richesses agricoles ou minières du Pérou telles qu'elles ont été connues depuis. La conquête de l'espace se voit ainsi réduite à une conquête économique, plaçant un trait d'union entre la géographie américaine et ses productions naturelles. Pluche aplatit en quelque sorte l'histoire en semblant ne pas distinguer entre les richesses naturelles du sol sud-américains (l'abondance en or) et le processus historique et économique d'exploitation de ces richesses (le revenu des mines du Potosi). Il raconte la conquête comme si elle n'en n'était pas une, sous la forme d'un inventaire des ajouts successifs de l'Espagne à ses possessions, territoriales et matérielles. Les richesses sont toujours placées sous le signe d'une abondance, voire d'un trop-plein. Décrivant l'isthme de Panama, Pluche fait défiler toutes les marchandises qu'on y embarque pour l'Europe :

> Le port & toutes les places sont remplis de caisses, de tonneaux, & de bales de peaux, de tabac, de sucre, d'indigo, de cochenille, & de drogues sans nombre. Les lingots d'or, & les barres d'argent, en attendant l'officier qui les doit peser, sont jettés avec plus de négligence que les saumons & les navettes de plomb ne sont rangés dans quelques coins de nos magasins[2].

Ce tableau imaginaire insiste sur l'abondance du monde américain et la désinvolture pour ses propres richesses, leur banalité ne leur donnant pas plus d'importance que les métaux communs de l'Europe. Cette manière de concevoir l'inventaire des richesses américaines est en fin de compte assez commune. Elle semble en effet traverser les œuvres et les projets intellectuels. Ces quelques passages du *Spectacle de la nature* permettent de penser la continuité qui assemble une série de textes apparemment hétérogènes, dans leur forme et par leur doctrine, comme l'article de Diderot consacré à l'Amérique, mais qui, par un effet d'achoppement, semblent convoquer les mêmes procédés d'écriture géographique quand il s'agit de décrire les richesses de l'Amérique, continent toujours conçu, en fin de compte, comme un espace essentiellement prodigue.

[1] Pluche, *Le Spectacle de la nature…*, Paris, Veuve Estienne, 1746, t. IV, p. 435.
[2] *Ibid*., t. III, p. 207.

La question de la richesse de l'Amérique est au cœur de la manière d'écrire la géographie de ce continent, de réfléchir à sa colonisation et de prendre la mesure des enjeux économiques qui en sont la conséquence. Les réalités matérielles informent la représentation de ce territoire, avant tout pensé comme un réservoir de richesses. Ces richesses subissent cependant une redéfinition profonde tout au long du XVIII^e siècle, principalement parce que l'intérêt économique pour l'Amérique fait apparaître leur fragilité.

L'ABONDANCE NÉGLIGÉE : UNE NÉCESSAIRE REDÉFINITION DE LA RICHESSE

On a vu que la question du climat soulevait celle de la fertilité du sol américain, point d'affrontement entre les tenants d'une vision idéalisée du continent et ses détracteurs. Les idées de De Pauw quant à une prétendue stérilité des terres américaines ne sont pas partagées par les voyageurs et les autres savants du XVIII^e siècle. Au contraire, la plupart y voit une nature qui donne en abondance sans besoin de culture. L'image d'un climat agréable, ou en train de le devenir, et d'une nature apparemment offerte à l'humanité est un lieu commun des récits de voyage et de la propagande coloniale, vantant le plus souvent un monde si prodigue qu'il abolirait le travail de la terre[1]. Quand Raynal décrit le Chili, il consacre un chapitre entier à sa « fertilité » et écrit, au sujet des Créoles :

> Ils sont encouragés à ces louables travaux par un ciel toujours pur & toujours serein ; par le climat le plus agréablement tempéré des deux hémisphères ; sur-tout par un sol dont la fertilité étonne tous les voyageurs. Sur cette heureuse terre, les récoltes de vin, de bled, d'huile, quoique assez négligemment préparées, sont quadruples de celles que nous obtenons, avec toute notre activité & toutes nos lumières. Aucun des fruits de l'Europe n'a dégénéré. Plusieurs de nos animaux se sont perfectionnés, & les chevaux, en particulier, ont acquis une vitesse & une fierté que n'ont jamais eues les andalous dont ils descendent. La nature a poussé plus loin ses faveurs encore. Elle a prodigué à cette région un excellent cuivre qui est utilement employé dans l'ancien & le Nouveau-Monde. Elle lui a donné de l'or[2].

On peut y lire une réponse indirecte à De Pauw : les passages sur la conservation des fruits européens ou la perfection des animaux contredisent clairement les affirmations du philosophe hollandais qui leur prêtait une chétivité maladive. Raynal dresse ici un tableau entièrement élogieux qui se retrouve très souvent dans les descriptions du Chili – territoire qui, parce qu'il semble offrir à l'Europe une meilleure version d'elle-même, suscite l'émerveillement et

[1] Voir par exemple Marianne Volle, « Défricher, féconder, acclimater. Enjeux idéologiques du discours sur la nature américaine dans les textes viatiques face au sort qui menace la France de stérilité », *Dix-huitième siècle*, n° 54, 2022, p. 341.

[2] H80, livre VIII, chap. V, p. 262-263.

l'interrogation des voyageurs et des géographes. L'historien des deux Indes synthétise tous les lieux communs de la description de la fertilité du sol chilien, qui concerne à la fois les productions agricoles et la richesse minière. S'opposent, une fois de plus, la prodigalité américaine qui ne demande presque aucun travail et le labeur européen qui rend les terres fertiles.

Cette description de Raynal n'a rien d'original. Elle est une reprise, certes plus informée peut-être, du thème de l'abondance américaine déjà au cœur des chroniques des Indes. Les premiers voyageurs, chroniqueurs et historiens comme Christophe Colomb, Oviedo, l'Inca Garcilaso ont fait de l'extraordinaire fertilité du sol américain et de la prodigalité de la nature un élément clef du discours sur l'Amérique[1]. Cette représentation hyperbolique est souvent associée à la démesure des phénomènes naturels américains, et tente de faire correspondre le langage à l'expérience des premiers explorateurs[2]. Ce *topos* est indissociable d'une vision du Nouveau Monde comme Paradis terrestre, telle qu'elle apparaît par exemple dans les voyages de Colomb[3]. On lit ainsi dans le récit d'un voyageur que le Chili « peut passer pour un des plus beaux pays du monde ; tant pour sa situation, que pour sa fertilité. La terre y produit presque sans aucune culture les fruits, que notre terre d'Europe ne nous donne qu'après un travail pénible, & souvent ingrat[4]. » Il s'agit là d'un cas extrême, dans la mesure où on a vu que le Chili, par sa ressemblance avec le climat de l'Europe, fait figure de double perfectionné du Vieux Continent. Mais ce type de commentaires sur l'abondante fertilité de la terre revient très régulièrement dans la plupart des descriptions géographiques. Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, ce discours a gagné en légitimité aux yeux du public lettré par les écrits de Garcilaso, qui a réussi

[1] Voir Stephen Greenblatt, *Marvelous Possessions…*, op. cit. ; Paul Heike, « Christopher Columbus and the Myth of "Discovery" », dans *The Myth that Made America. An Introduction to American Studies*, Bielfeld, Transcript Verlag, 2014, p. 43-88 ; Alexandre Coello de la Rosa, « Representing the New World's Nature: Wonder and Exoticism in Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdes », *Historical Reflections/Réflexions Historiques*, vol. 28, n° 1, 2002, p. 73-92 ; Julio Ortega, « El Inca Garcilaso y el discurso de la abundancia », *Revista Chilena de Literatura*, n° 32, 1988, p. 31-43, et du même « La abundancia americana… », art. cité ; Alberto Santacruz Antón, « La construcción de la idea de América desde la "maravilla" del Nuevo Mundo: unas notas sobre la evolución del discurso de la abundancia en Pedro Mártir de Anglería, Gonzalo Fernández de Oviedo y el Inca Garcilaso de la Vega », *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, vol. 43, n° 85, 2017, p. 301-314.

[2] Julio Ortega, « La abundancia americana… », art. cité, p. 21-22.

[3] « Je suis convaincu que là est le Paradis terrestre, où personne ne peut arriver si ce n'est par la volonté divine. », écrit Christophe Colomb devant l'embouchure de l'Orénoque (« Lettre aux Rois Catholiques sur le troisième voyage aux Indes » [1498], dans *La Découverte de l'Amérique. Écrits complets (1492-1505)*, trad. S. Estorach et M. Lequenne, éd. M. Lequenne, Paris, La Découverte, 2015, p. 501-502). Sur le mythe du Paradis terrestre en Amérique, voir Jean-Pierre Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, *op. cit.*, chap. VII « Le Paradis dans le Nouveau Monde », p. 93-101 ; Jean-Paul Duviols, *L'Amérique espagnole vue et rêvée…*, *op. cit.*, p. 19-31.

[4] La Barbinais Le Gentil, *Nouveau voyage autour du monde…*, *op. cit.*, t. I, p. 31.

à arrimer l'éloge du Pérou à un témoignage communément admis comme vraisemblable, informé et de première main[1].

L'image d'une Amérique méridionale à la fertilité prodigieuse est fondamentale dans l'imaginaire européen et français, au point de se lexicaliser. Un figement lexical noue le mot « Pérou » à l'idée de gain pécuniaire. Dans le *Dictionnaire de Trévoux*, la première définition du Pérou donne : « C'est le nom d'une province de l'Amérique, riche en or & en argent. *Peruvia*. Il est passé en usage dans la langue en cette phrase : c'est un *Pérou*, en parlant d'une affaire fort lucrative, où il y a à faire des gains inconnus[2]. » Cette expression apparaît aussi dans le *Dictionnaire universel de commerce* de Savary qui, après avoir dit que le Pérou était une « vaste et riche partie de l'Amérique » commerçant avec le monde entier, explique que le mot Pérou « est passé en proverbe dans le commerce, pour signifier un négoce, une entreprise où il y a beaucoup à gagner[3]. » L'article « Fertilité » du *Dictionnaire de Trévoux* s'ouvre lui aussi sur une mention des richesses agricoles du Pérou : « Le Pérou a tant de fertilité, qu'en quelques endroits une mine de blé qu'on y a semé, en a rapporté 300, & même jusqu'à 500, dans les premières années qu'il [*sic*] ont été défrichez[4]. » Cette louange de la richesse des sols reprend sans grande distance critique l'image idéalisée telle qu'elle a été forgée par les premiers voyageurs. Les poèmes épiques relatifs à la découverte et à la conquête de l'Amérique rappellent constamment et de manière exacerbée la fertilité des terres caribéennes et sud-américaines. Les épopées américaines de la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle reprennent les motifs épiques et géorgiques virgiliens en associant l'éloge du territoire décrit à sa fertilité et aux richesses de son sol. Le thème de la fertilité joint le fond antique, lié au genre épique, et la concordance avec le sujet choisi, résolument moderne. Les formules élogieuses comme l'« Isle fertile[5] » ou les mentions du « fertile terrein[6] » scandent ainsi *La Colombiade* d'Anne-Marie du Bocage. C'est toutefois Marmontel qui en offre les exemples les plus saillants, car il associe fréquemment la fertilité du lieu décrit à la surprise et aux délices de sa découverte, par un artifice

[1] Voir Julio Ortega, « El Inca Garcilaso y el discurso de la abundancia », art. cité. Dans la préface de l'édition française de 1704, on lit : « Mais ils [les historiens espagnols qui ont écrit sur le Nouveau monde] n'en ont pas donné une relation aussi exacte qu'ils seroit à souhaiter ; sur tout à l'égard du Pérou, dont je puis dire sans vanité, que j'ai une connoissance plus claire, & plus étendue que celle qui se trouve dans leurs ouvrages. Il est vrai que je suis né à Cuzco, & que cela m'a fourni les moyens de mieux aprofondir les choses. Cependant je ne desaprouve point tout ce qu'ils disent de la grandeur & des merveilles de cet Empire. » (Garcilaso de la Vega, *Le Commentaire royal, ou l'Histoire des Yncas*, trad. J. Baudoin, Amsterdam, Gerard Kuyper, 1704, t. I, p. iii-iv).

[2] *Dictionnaire universel françois & latin*, Nancy, Pierre Antoine, 1740, t. V, p. 740.

[3] Pour les deux citations, Savary Des Brûlons, *Dictionnaire universel de commerce…*, Paris, Veuve Estienne, 1741, t. III, p. 797.

[4] *Dictionnaire universel françois & latin*, *op. cit.*, t. III, p. 765.

[5] Du Bocage, *La Colombiade…*, *op. cit.*, chant VI, p. 95.

[6] *Ibid*., chant V, p. 90.

rhétorique qui fait de la fertilité un attribut visuel du lieu. Comme pour le climat, les lieux communs associés aux richesses agricoles sont légion. Dans la description qu'il donne des voyages de Las Casas, on lit : « Tout-à-coup, aux yeux de Las Casas, se découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante[1] », comme si la fertilité pouvait être *vue*. Le chemin de Pizarro est aussi semé de lieux enchanteurs et, nécessairement, fertiles : « Ils découvrent une campagne riante & cultivée, où tout annonce l'industrie & la paix : c'est la cote de Catamès, pays fertile & abondant, dont le Peuple est en petit nombre[2]. » L'île de la Gorgone, pourtant décrite dans la plupart des voyages et des récits de la conquête comme un mouroir rempli de serpents, est quand même qualifiée, paradoxalement, de « déserte & fertile[3] ». Il en est de même pour le personnage d'Alonzo qui, dans son voyage, rencontre une série de lieux merveilleux. L'isla del Sol, au milieu du lac Titicaca, où un culte au Soleil est célébré, devient « un lieu de délices ; & sa fertilité semble tenir de l'enchantement[4]. » Marmontel note encore « les fertiles plaines de Riobamba[5] » et décrit la région de Sura[6] comme un « pays fertile où germe l'or[7] ». L'ambition de ce genre d'épopée n'est bien sûr pas de rendre compte de l'espace américain tel qu'il est généralement décrit en cette fin du XVIII^e^ siècle, mais de restituer l'image de l'Amérique telle qu'elle a été construite au moment de sa découverte du point de vue des premiers explorateurs, d'où l'éloge général des lieux. D'un point de vue plus théorique cette fois, l'enchantement lié à ce *locus amœnus* américain permet aux poètes de renouveler la forme épique en l'adaptant à ce sujet nouveau qu'est l'Amérique, et en travaillant une sorte de merveilleux vraisemblable, l'enchantement si souvent présent dans les épopées ne provenant pas des faits extraordinaires mais d'une sensibilité accrue à la nature des lieux[8]. Dans le cas de Marmontel plus précisément, cette vision magnifiée de l'Amérique du Sud lui permet de faire l'éloge d'une Amérique heureuse et vertueuse précédant la conquête.

Aux premiers temps des voyages en Amérique, les excès du langage et ceux de la nature américaine semblaient aller de pair, au cœur d'une tentative de refléter par les outils de la langue et la mobilisation d'une culture la surprise et la nouveauté des manifestations extraordinaires

[1] Marmontel, *Les Incas…*, *op. cit.*, t. I, chap. XIII, p. 168.
[2] *Ibid*., t. I, chap. XVIII, p. 219.
[3] *Ibid*., p. 226.
[4] *Ibid*., t. II, chap. XXXI, p. 70.
[5] *Ibid*., chap. XXXIII, p. 88.
[6] Il s'agit d'un emprunt à *L'Histoire des Incas* de Garcilaso (*op. cit.*, t. I, p. 113). La région de Sura apparaît dans les récits historiques de l'expansion incaïque et de la conquête espagnole, mais ne semble plus référer à un lieu particulier au XVIII^e^ siècle. À la lecture du voyage d'Ulloa et Juan y Santacilla, on peut faire l'hypothèse qu'il s'agit de la région du rio Surampalte, aujourd'hui en Équateur.
[7] Marmontel, *Les Incas…*, *op. cit.*, t. II, chap. XXXIV, p. 102.
[8] Voir T. M. Pratt, « Of exploration and exploitation… », art. cité, p. 291-319.

de cette nature[1]. Comme pour tous les lieux communs, il se trouve que dire la fertilité de l'Amérique revient à dire quelque chose d'empiriquement attesté (et dont l'attestation se renouvelle par la multiplication des voyages) et, tout en même temps, répéter un artifice littéraire. Au XVIII^e siècle, la mention de la fertilité de l'Amérique, par l'aspect éculé de l'image, relève déjà plus de la fiction que de l'œuvre scientifique. La simple évocation des richesses du monde américain ne suffit plus, pour la simple raison qu'elle ne dit plus rien, ni de nouveau ni de vrai ni de faux. Le passage de ce thème, comme celui de l'Eldorado, du domaine du voyage à celui de la fiction et du lieu commun lexical, invite donc les auteurs de récits de voyage, ainsi que les naturalistes et les philosophes, à creuser ce qui peut s'entendre par cette idée d'abondance de l'Amérique. Le continent est certes un espace fertile, mais ce n'est pas le cas de la totalité de son territoire, ni de la même manière ; de plus, la fertilité en soi n'a aucune valeur, dans la mesure où c'est le travail de la terre ou du sol qui produit la richesse. Ces questions scientifiques, historiques et économiques se greffent sur l'idéal agricole américain pour donner une vision plus nuancée et moins enchanteresse des mondes sud-américains et caribéens.

Face à une vision trop idéalisée du continent, celle d'un Montesquieu ou d'un Pernéty, certains voyageurs et historiens déplacent l'enjeu du problème en pointant non pas le défaut de la nature américaine, mais celui des colonisateurs ibériques, incapables de tirer profit de la prodigalité de la terre et se contentant de la laisser à elle-même. Le discours sur la négligence de l'agriculture en Amérique rejoint par de nombreux aspects les critiques adressées par les physiocrates et par d'autres au délaissement des campagnes françaises, au mépris du laboureur face à l'attrait du luxe et de l'oisiveté des villes. Bougainville se fait l'écho de cette distance qui sépare le « cri de la nature » fertile américaine et le délaissement complet dans lequel elle est laissée. Lors de son séjour à Buenos Aires, ville le plus souvent couverte d'éloge par les voyageurs et les commentateurs, il écrit :

> Tout le pays est uni, sans montagnes & sans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé sous le climat de la plus heureuse température, il seroit un des plus abondans de l'univers en toutes sortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y seme, y rapporte plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré ce cri de la nature, presque tout est inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées ; ou si le hazard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce sont des Negres esclaves[2].

L'abondance légendaire se trouve ici confirmée en même temps qu'elle est réduite à néant, puisqu'elle perd, par l'absence de travail, toute utilité. Bougainville dessine l'image d'un

[1] Julio Ortega, « La abundancia americana… », art. cité, p. 21-22.
[2] Bougainville, *Voyage autour du monde…*, *op. cit.*, p. 36.

monde hypothétique. L'Amérique méridionale *serait* riche si elle était mieux cultivée, la richesse de l'Amérique étant toujours à venir ou possible par rapport au présent décrit. Raynal reprend cette idée presque à l'identique dans les éditions de 1770 et de 1774 de son *Histoire des deux Indes*, dans lesquelles on peut lire : « Buenos-Aires, chef-lieu de la province, réunit plusieurs avantages. La situation en est saine & agréable. On y respire un air tempéré. Ses campagnes offrent un aspect riant & seroient très-fertiles si l'on daignoit les cultiver[1]. » Dans l'édition de 1780, Raynal choisit de supprimer ce passage pour faire de la ville une description entièrement élogieuse, insistant sur la beauté de ses constructions. L'historien resserre son propos et décrit uniquement la ville de Buenos Aires, pour en faire un tableau agréable, et développe dans le chapitre précédent ses réflexions sur la négligence de l'exploitation (agricole et minière) de cette région : « Mais combien faudroit-il de bras pour demander à ce vaste territoire les richesses qu'il renferme. Cependant ceux qui lui accordent le plus de population ne la font pas monter à plus de cent mille habitans, Espagnols, Indiens & nègres[2]. » On retrouve la marque du conditionnel, caractéristique de cette approche spéculative de l'Amérique, fondée sur un paradoxe évident pour les voyageurs comme pour Raynal, à savoir que l'Amérique méridionale, pourtant dotée de richesses agricoles et minières considérables, demeure dans un état économique bien trop médiocre. Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, une grande richesse naturelle n'a pas produit de grande richesse économique, car l'Amérique n'a pas été suffisamment mise en valeur par les puissances ibériques qui l'ont colonisée. Les auteurs français conçoivent le plus souvent l'Amérique du Sud comme un espace *en devenir* : un lieu hypothétique, qui pourrait être ce qu'il n'est pas encore, à condition bien sûr de s'atteler à la tâche et de le transformer en profondeur. Jacques-Nicolas Bellin et Pierre Barrère emploient tous deux une formule presque identique quand ils décrivent le climat et les sols des Guyanes espagnole et française. L'un conclut qu'« un terrein aussi fertile, le seroit bien davantage s'il étoit cultivé[3] », et l'autre affirme de même « que tout ce pays seroit excellent, s'il étoit cultivé[4]. » L'éloge de la nature guyanaise est toujours un rappel de sa virginité, et donc une invitation à venir travailler le sol et jouir des fruits de cette heureuse nature.

La fertilité des sols n'est donc pas seulement un don de la nature. Elle est certes impressionnante en Amérique du Sud, mais elle peut et doit être accompagnée par l'activité humaine. Ce problème est fondamental dans la pensée des Lumières qui s'interroge sur la nature

[1] H74, livre VIII, chap. XXXV, p. 318. La version de 1770 est presque identique.
[2] H80, livre VIII, chap. IX, p. 282.
[3] Bellin, *Description géographique de la Guiane*, *op. cit*., p. 47.
[4] Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale…*, *op. cit.*, p. 7.

de la richesse et le fondement du droit de propriété, tous les deux repensés à l'aune du travail de la terre. John Locke, après avoir rappelé que c'est le travail de la terre qui crée la richesse et non la nature elle-même, prend pour exemple le cas de cette Amérique oisive et presque entièrement en jachère.

> Les Amériquains sont très-riches en terres, mais très-pauvres en commoditez de la vie. La Nature leur a fourni aussi libéralement qu'à aucun autre peuple, la matiére d'une grande abondance, c'est-à-dire qu'elle les a pourvûs d'un terroir fertile & capable de produire abondamment tout ce qui peut être nécessaire pour la nourriture, pour le vêtement, & pour le plaisir : cependant, faute de travail & de soin, ils n'en retirent pas la 1/100 partie des commoditez que nous retirons de nos terres ; & un Roi en Amérique, qui posséde un très-ample & très-fertile territoire est plus mal nourri, plus mal logé, & plus mal vêtu, que n'est en Angleterre un Ouvrier à la journée[1].

John Locke parle sans doute d'une Amérique qui n'existe plus, ou de l'Amérique sauvage telle qu'on peut encore la fantasmer à la fin du XVII^e^ siècle. Il en donne une image résolument pré-moderne, c'est-à-dire fondée sur une organisation économique non-productive. Adam Smith reprendra au début de la *Richesse des nations* le même argument, remplaçant le roi d'Amérique par un roi africain, mais conservant le même primat donné au travail productif dans la création de la richesse[2]. Richesse et fertilité de la nature doivent donc être séparées. Cette bonne nature, complètement personnifiée dans le texte de Locke, n'est pourtant pas en mesure de créer la richesse. Au mieux, elle la favorise, mais la richesse est une notion proprement humaine qui ne naît que du labeur. Les tenants de la vertu de la simplicité des peuples indigènes reprennent cet argument de manière positive : la nature fertile répond aux besoins des peuples et les empêche de se perdre dans la recherche de nouvelles richesses[3].

La plupart des philosophes des Lumières reprennent donc à leur compte l'image de cette fertilité prodigieuse de l'Amérique héritée des premiers explorateurs pour creuser la réflexion autour de la richesse, indissociable de la notion de travail, et ainsi redéfinir en profondeur le rapport à la nature et à la propriété, tout en donnant à lire une nouvelle image de l'Amérique en donnant à entrevoir ce qu'elle pourrait être si elle était travaillée.

---

[1] John Locke, *Du Gouvernement civil, où l'on traitte de l'origine, des fondemens, de la nature, du pouvoir et des fins des societez politiques* [1690], trad. D. Mazel, Genève, Du Villard et Jacquier, 1724, chap. IV, p. 53-56.

[2] Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* [1776], trad. J.-A. Roucher, Paris, Buisson, 1790, t. I, p. 25.

[3] Voir par exemple ce qu'en dit Frézier : « Ces gens du premier abord paroissent miserables ; mais ils sont effectivement plus heureux que les Européens, ignorans les curiositez & les commoditez superflues qu'on recherche en Europe avec tant de peine, ils s'en passent sans y penser, ils vivent dans une tranquillité que les subsides & l'inégalité des conditions ne trouble point ; la terre leur fournit d'elle-même les choses necessaires à la vie, du bois & des feuilles, du Coton & des peaux d'Animaux pour se couvrir & le coucher ; ils ne souhaitent point cette magnificence de logemens, de meubles & d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition, & flater pendant quelque temps la vanité sans rendre un homme plus heureux ; ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'ils s'aperçoivent de leur bonheur quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de la peine. » (*Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 40-41).

La vision des Espagnols en Amérique comme un peuple indolent et sans réelle volonté de transformer pour le mieux le territoire dont ils disposent est présente dans tous les récits de voyage et dans les ouvrages de géographie. La domination des indigènes et le recours à l'esclavage explique l'émergence d'une caste sociale oisive et entièrement rétive au travail, au titre de leur supériorité sociale et raciale. Bouguer note ainsi qu'il n'a vu aucun Espagnol qui « sçache quelque métier ou qui ose le déclarer[1] », ce qui expliquerait l'état de l'agriculture au Pérou.

> L'Agriculture malgré la belle apparence des campagnes est comme tous les autres arts, extrêmement négligée dans l'Amérique Espagnole, & on y renonce sans le sçavoir à divers avantages dont il ne couteroit rien de profiter. On aura sans doute de la peine à le croire, vû le grand nombre de personnes qui passent chaque année dans ces pays là & qui ne devroient pas totalement ignorer les pratiques du jardinage : cependant le fait est certain. Tous les arbres du Pérou sont sauvages : on ne sçait pas y emprunter une fève déjà préparée & la faire passer de l'un à l'autre. On sçait aussi peu combien il seroit utile de retrancher à propos diverses branches. Ainsi on ignore qu'elle y seroit la vraie valeur de toutes ces terres si fertiles par elles-mêmes. Nous pouvons feulement juger qu'il ne seroit pas difficile de la porter beaucoup plus loin puisqu'elles ouvrent leur sein & accordent leurs productions sans violence & en les faisant acheter aux habitans par si peu de peines[2].

Le Pérou offre le paradoxe économique d'une terre riche mais laissée volontairement en friche par l'effet d'une paresse érigée au rang de système social. L'idée de décadence n'est pas loin, car la question agricole pose en réalité celle du type de civilisation qui émerge d'un rapport à la terre et au travail.

On le comprend bien, ces idées de fertilité et de richesse de la nature sont intimement liées à celle de progrès et de civilisation, nouées grâce à l'image du germe qu'on trouve notamment sous la plume de Raynal qui, évoquant le Pérou, se livre à une rêverie à la fois politique et économique. Face aux bords de l'Orénoque, territoire *a priori* vierge de toute exploitation, Raynal imagine le futur heureux où la civilisation pourra tirer de ce sol de nouvelles richesses :

> Il est doux d'espérer que ces vastes & fertiles contrées sortiront enfin de l'obscurité où elles sont plongées, & que les semences qu'on y a jettées produiront, un peu plutôt un peu plus tard, des fruits abondans. Entre la vie sauvage & l'état de société, c'est un désert immense à traverser : mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le tems, qui accroît les forces, abrège les distances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richesses à l'Espagne[3].

Dans l'*Histoire des deux Indes*, la rêverie géographique ou politique côtoie le discours agronomique, marque de la connaissance précise des caractéristiques de chaque partie des Indes orientales et occidentales. L'ouvrage se transforme parfois en manuel d'agriculture, comme

[1] Bouguer, « Relation abrégée… », dans *La Figure de la Terre…*, *op. cit.*, p. civ.
[2] *Ibid.*, p. lxiii-lxiv.
[3] H80, livre VII, chap. XVIII, p. 121-122.

lorsque, dans un chapitre dédié au Venezuela, Raynal en vient à donner des conseils sur les champs de cacao qui « sont encore sujets à être dévastés par les ouragans, si l'on ne prend la précaution de les entourer d'une lisière d'arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent prospérer[1]. » Pour Raynal comme pour d'autres, la nature entière se dompte par la connaissance du territoire et l'observation des techniques agricoles les plus performantes. L'espace naturel de l'Amérique n'intéresse jamais vraiment l'historien en soi, mais par rapport à ce que le colonisateur peut en faire pour exploiter du mieux possible les terres en sa possession. La fertilité et l'abondance américaines continuent à être des thèmes clefs dans la réflexion de Raynal et pour les historiens des Lumières, mais elle prend avec l'abbé une intonation radicalement différente. Peu importe finalement de savoir si l'Amérique est fertile ou non, car ce qui compte pour Raynal est de voir dans quelle mesure on peut faire advenir la prospérité en Amérique par la connaissance précise des différentes natures de ses régions, ainsi que des possibilités et des limites de l'action humaine sur la nature. L'importance donnée au travail et à l'appropriation du territoire oblige donc à redéfinir la notion même de richesse en la dissociant de la nature. En conséquence, réfléchir à propos de la richesse de l'Amérique du Sud et des Caraïbes doit amener à définir ce que peut être une vraie source de richesse productive, et le débat, au XVIII^e^ siècle, se concentre sur deux sujets : l'exploitation minière et la production agricole.

LA MALÉDICTION DES RICHESSES NATURELLES : L'OR DES MINES

Les sciences géographiques et économiques sont coutumières de l'expression « malédiction des ressources naturelles » qui désigne le cercle vicieux et l'état de dépendance dans lequel se trouve la plupart des pays dont l'économie repose sur l'extraction et l'exportation de matières premières, le plus souvent des minéraux et, depuis le XX^e^ siècle, du gaz et du pétrole[2]. Ce constat n'a pourtant pas attendu les économies modernes, et les historiens et philosophes du XVIII^e^ siècle avaient largement conscience des dégâts causés par la focalisation excessive sur une seule source de richesse. Dans le cas des monarchies espagnoles et portugaises, les mines d'or et d'argent de l'Amérique sont un exemple privilégié de ce

[1] *Ibid*., chap. XIII, p. 92-93.

[2] Voir Bertrand Blancheton, « Le syndrome hollandais ou la malédiction des ressources naturelles », dans *Histoire des faits économiques*, Paris, Dunod, 2020, p. 118-119.

phénomène. À partir de la colonisation américaine se pose la question de la propagation rapide et massive d'une quantité inédite d'or, dépensée et déversée de manière légale ou interlope dans la plupart des grands ports aux quatre coins du monde. Images et matières de la richesse, l'or et l'argent sont au cœur des représentations fantasmagoriques de l'Amérique du Sud, comme en témoigne l'étude de la légende de l'Eldorado[1], mais ils suscitent aussi, probablement dans la continuité de ces représentations légendaires, des discours critiques informés par les réalités du système colonial ibérique. À la fois philosophiques, historiques, économiques et politiques, ces discours viennent creuser la compréhension des richesses de l'Amérique du Sud en mettant en évidence d'une part sa facticité (l'or n'est qu'un signe de la richesse, et non la richesse elle-même), et d'autre part en insistant sur le caractère contre-nature et inhumain de l'économie minière (*C'est à ce prix que vous avez de l'or en Europe*, aurait pu dire Voltaire). La mine est un lieu de pouvoir et de fantasme économique, ainsi que l'emblème sanglant de la richesse du Pérou.

L'OR ET L'ARGENT : RICHESSES MATÉRIELLES ET RICHESSES DE SIGNE

« PÉROU. Pays où tout est en or[2]. »

« Le Pérou est le plus riche Païs de l'Univers[3] ». C'est la phrase qui ouvre la description du Pérou dans la *Méthode* du géographe Nicolas Lenglet Du Fresnoy en 1716, reprise dans les éditions postérieures. L'édition de 1768, publiée après la mort de l'auteur, ajoute cette nuance : le Pérou est toujours « le plus riche pays de l'univers » mais seulement « en métaux[4] ». Cette précision de taille invite à penser un changement dans la compréhension même de la richesse. Le Pérou, au cours du XVIII^e^ siècle, passe d'être un pays riche de manière absolue à un pays riche, relativement à la richesse de son sol en métaux précieux. La formule lexicalisée et sans doute déjà un peu éculée laisse place à une définition plus adéquate et informée. L'image de la terre d'abondance est nuancée, mais elle semble par la même occasion retomber sur le mythe de l'Eldorado, certes débarrassé de son costume fabuleux mais toujours prépondérant dans les représentations de l'Amérique méridionale. Dans l'article « Mine (*Géog.*) » de l'*Encyclopédie*,

[1] Voir dans la première partie, chap. III.

[2] Flaubert, *Dictionnaire des idées-reçues*, dans *Œuvres complètes*, t. V, éd. S. Dord-Crouslé, A. Herschberg Pierrot *et allii*, Paris, Gallimard, 2021, p. 1180.

[3] Nicolas Lenglet Du Fresnoy, *Méthode pour étudier la géographie*, Paris, Hochereau, 1716, t. III, p. 260.

[4] Lenglet Du Fresnoy, *Méthode pour étudier la géographie*, Paris, Tillard, 1768, t. VIII, p. 367.

Jaucourt considère qu'il est de la responsabilité de la géographie d'inventorier et situer les mines sur la surface du globe. En attendant un travail plus systématique, souhaité par l'auteur, ce dernier amorce ce qu'il appelle « une nomenclature aussi courte que seche[1] » des mines du monde. On lit en face du Pérou : « Tout le monde sait que ce royaume abonde en *mines* d'or & d'argent[2] ». D'Holbach, dans son article « Or », n'est pas loin d'écrire la même phrase[3]. L'intérêt de la formule tient dans l'universalité supposée de la connaissance de la richesse minière du Pérou, et on comprend rapidement la puissance imaginaire d'une telle affirmation qui repose à la fois sur un savoir partagé et attesté, et sur des fondements fictifs datant des premiers moments de la conquête espagnole.

Le mythe de l'Eldorado a subi des transformations profondes sans jamais quitter réellement l'imaginaire associé à l'Amérique du Sud et aux Caraïbes, toujours figurées comme des lieux riches en or. Cet imaginaire ne naît pas de nulle part : la recherche effrénée des premiers conquistadors s'est transformée en économie d'extraction massive des minerais d'or, d'argent et, plus modestement, de pierres précieuses. La richesse du Pérou, dont on a vu la lexicalisation, est une richesse d'or. L'Amérique du Sud est systématiquement associée aux métaux précieux, et les mines sont au cœur des descriptions géographiques. La carte de l'Amérique du Sud d'Herman Moll, gravée en 1715, est accompagnée de deux illustrations : l'une présente une allégorie de l'Amérique du Sud, et le sol du cartouche est jonché de lingots d'or ; l'autre est une vue de Potosi accompagnée d'un texte vantant la richesse de veines d'argent de ses mines (fig. 33)[4]. L'attrait exercé par les mines est à la fois une réalité historique et une figure du discours, qu'on retrouve dans les descriptions géographiques et dans le récit historique. Voltaire, dans une réplique d'*Alzire*, fait dire à Zamore ces vers : « L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats, / Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas[5]. » Contrairement au fer, utile à l'agriculture, à l'industrie et à la guerre, l'or n'a d'autre utilité que d'être un signe de la richesse.

L'obsession des mines est telle qu'elle attise les convoitises et les progrès techniques. Partir pour une expédition scientifique n'empêche pas de s'intéresser de près aux possibilités

[1] Jaucourt, « Mines (*Géog.*) », *Enc.*, t. X, 1765, p. 528b.
[2] *Ibid*., p. 529a.
[3] « Personne n'ignore la prodigieuse quantité d'or que les Espagnols ont tiré depuis plus de deux siecles du Nouveau-Monde ; c'est sur-tout l'envie de se mettre en possession de l'or des Américains, qui leur a inspiré tant d'ardeur pour faire la conquête de cette riche contrée, & depuis ils n'ont cessé d'y puiser des richesses incroyables. » (D'Holbach, « Or (*Hist. nat. Minéralogie & Chimie.*) », *Enc.*, t. XI, 1765, p. 520b).
[4] Herman Moll, *To the Right Honourable Charles Earl of Sunderland and Beron Spencer of Wormleighton […] this Map of South America According to the Newest and Most Exact Observations…*, Londres, Bowles/Overton, 1715.
[5] Voltaire, *Alzire…*, *op. cit.*, acte II, scène 4, p. 151-152.

d'enrichissement, surtout quand l'argent de la mission est maigre et ne parvient pas complètement à subvenir aux besoins des voyageurs. Dans une lettre adressée à Antoine et Bernard de Jussieu du 18 février 1736, le médecin Jean Seniergues décrit son ambition de faire fortune au Pérou :

> […] c'e[s]t le plus beau pays de la terre que celuy cy les piastres y sont superbe les quatruble y pesent beaucoup la poudre d'or est fort commune et des emeraudes en abondance[.] nous vous enveron un plen panié par la premiere occasions ou nous vous les aporterons noumesme[.] j'ay eu l'honneur de vous marquer deja que j'aves enterre la colique[.] je conte enter le reste de la melancolie dans la premiere mine d'or que nous trouverons[.] j'aures l'honneur de vous marquer par ma premierre letre l'endroit de sa sepulture[1].

Le médecin fanfaronne-t-il gaiement ou est-il persuadé par ce qu'il raconte à ces deux grands botanistes ? Le ton de la lettre manifeste quoi qu'il en soit une croyance sans doute partagée dans l'abondance et la facilité de s'enrichir au Pérou. L'attrait pour les mines est surtout nimbé dans une série de discours plus ou moins fantasmagoriques. Quand La Condamine souhaite pour la première fois gravir le Pichincha, il reçoit la visite d'un père franciscain : « il me dit qu'il avoit appris que j'allois à *Pitchincha*, puis s'approchant de mon oreille, quoique nous fussions seuls, il me promit avec un grand mystère de m'enseigner une mine d'or, qu'un Indien lui avoit fait connoître depuis sept à huit ans[2]. » Le savant lui propose une aide matérielle, et non financière, ce qui doit déplaire au religieux qui disparaît presqu'aussitôt. La recherche des mines est continuelle, et personne ne semble pouvoir être complètement désintéressé, ni les religieux, ni (comme semble le supposer le franciscain) les hommes de science. La découverte des mines, comme la connaissance du territoire, doit se faire grâce à l'aide des indigènes, souvent peu enclins à collaborer avec les Espagnols, ce qui leur vaut une réputation de menteurs ou de dissimulateurs. Frézier donne un élément de réponse à cette attitude : « Il ne faut pas trouver étrange que les Indiens gardent si exactement le secret sur les minieres dont ils ont connoissance, puisque ce sont eux qui ont la peine d'en tirer les métaux, & n'ont du tout point de profit[3]. » La dissimulation est aussi une stratégie de survie. Ulloa, dans son résumé des séjours d'observation sur les montagnes de Pambamarca et de Pinchincha, décrit l'attitude des villageois habitant aux alentours de ces montagnes comme une sorte d'admiration déconcertée et méfiante : « Les uns nous regardoient comme des fous, les autres comme des gens avides de richesses, qui cherchoient des Mines d'or par le moyen de quelque nouvelle méthode[4]. » À quoi

[1] Lettre manuscrite de Jean Seniergues à Antoine et Bernard de Jussieu du 18 février 1736, dans Ms 179, « Voyage de Joseph de Jussieu au Pérou » (1735-1771), Paris, Bibliothèque du MNHN, f. 49v.
[2] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 148.
[3] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. II, p. 476.
[4] Ulloa, *Voyage historique…*, *op. cit.*, t. I, p. 202.

bon gravir ces montagnes dangereuses si ce n'est pour trouver de l'or ? Mais l'exploitation d'une mine est toujours une entreprise hasardeuse, autant pour celui qui en est le propriétaire que pour les mineurs qui la travaillent, cherchant le plus souvent un magot qui n'arrivera jamais. Amédée Frézier, en bon ingénieur, s'intéresse aux mines qu'il a l'opportunité d'observer lors de son séjour au Chili. C'est le cas de la mine de Tlitli, à mi-chemin entre Valparaíso et Santiago, dont il décrit en détail la composition, ainsi que l'organisation et les conditions du travail des mineurs.

> Suivant la qualité des minières & la richesse des veines, cinquante quintaux de minerai ou chaque Caxon, donne quatre, cinq, & six onces d'or ; quand il n'en donne que deux, le Mineur ne retire que ses frais, ce qui arrive assez souvent, mais aussi il est quelquefois bien dédommagé quand il rencontre de bonnes veines, car les mines d'or sont de toutes les métalliques, les plus inégales ; on poursuit une veine qui s'élargit, se rétrécit, semble même se perdre, & cela dans un petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la nature fait vivre les Mineurs dans l'esperance de trouver ce qu'ils appellent la *Bourse*, qui sont certains bouts de veine si riches, qu'elles ont quelquefois enrichi un homme tout d'un coup ; c'est aussi cette inégalité qui les ruine souvent […][1].

Une note accompagne cette description, dans laquelle on trouve une citation de *L'Ecclésiaste* : « *Multi dati sunt in auri casus, & facta est in specie ipsius perditio illorum*[2] ». Le corps du texte de Frézier ne s'étend pas sur les implications philosophiques de ce qu'il vient de décrire, ou sur les malheurs des mineurs. Cette note, qu'il s'agisse d'un rappel moral convenu ou d'un véritable jugement sur ce que le voyageur raconte, oblige néanmoins à comprendre ce passage à l'aune du discours critique qui, depuis Las Casas, imprègne la vision européenne de l'Amérique du Sud.

Les métaux précieux font toujours l'objet d'un double discours : l'un caractérisé par la fascination qu'opère la promesse de la richesse (sonnante et trébuchante) ; l'autre marqué par une critique plus ou moins vive de cette richesse illusoire et des méfaits de la fascination pour l'or. Ces deux discours coexistent parfois au sein des mêmes textes. Il n'est en effet pas rare de voir une description des mines américaines teintée d'émerveillement précéder un discours plus virulent sur la soif de l'or européenne et le désastre économique qu'est la concentration exclusive sur l'exploitation des mines.

Les mines sont le véritable enjeu de la conquête, théâtre de cette soif de l'or espagnole où se mêlent la cupidité et la cruauté telle que la décrivent les historiens et les commentateurs depuis l'ouvrage de Las Casas. Mais l'or et l'argent, devenus valeurs financières, sont volatiles. Ils se métamorphosent et s'appauvrissent d'eux-mêmes. Les historiens des Lumières s'interrogent sur ce paradoxe historique : l'Espagne s'appauvrit alors qu'elle jouit de tout l'or

[1] Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 187-188.
[2] *Ibid.* « Nombreux sont ceux qui sont tombés pour l'or, et sa beauté a été leur perte ».

du Nouveau Monde, de manière exclusive. Ce sujet est travaillé par Montesquieu, d'abord dans les *Considérations sur les richesses de l'Espagne* vers 1727, dont les analyses sont reprises dans *De l'Esprit des lois*. Montesquieu fait de l'or même la cause principale de la chute économique de l'Espagne. Dans la première moitié du XVII^e^ siècle, Diego Saavedra-Fajardo avait déjà énoncé la responsabilité de l'or américain dans la chute économique de l'Espagne, et cette analyse est reprise par Mandeville dans sa *Fables des abeilles* en 1714[1]. Jean Bodin avait aussi pointé le rôle de l'abondance de l'or et de l'argent désormais en circulation dans le phénomène de l'inflation[2]. En devenant de plus en plus disponible, cette « richesse de fiction ou de signe[3] », c'est-à-dire une richesse de convention, qui représente la marchandise pour favoriser son échange, se dévalue en même temps qu'elle se répand en Europe. L'Espagne est la nation la plus riche en or, mais d'un or dont la valeur est de plus en plus faible. Plus on tire de métal précieux des mines américaines, moins il vaut : « L'argent doubla bientôt en Europe, et le profit diminua toujours de moitié pour l'Espagne, qui n'avait, chaque année, que la même quantité d'un métal qui était devenu la moitié moins précieux[4]. » Le problème tient dans le fait qu'on a considéré l'argent et l'or comme la valeur de l'échange et non plus comme son objet, car, comme l'explique Montesquieu, « leur abondance choque leur qualité de signe qui est beaucoup fondée sur la rareté[5] ». La mise en circulation d'une grande quantité de ces métaux, soit de manière légale soit par contrebande, les empêche donc d'êtres des valeurs financières stables[6]. De plus, les métaux précieux ont virtuellement un usage infini, contrairement aux autres marchandises qui, elles, se consomment et doivent donc être reproduites. Au contraire, il n'y a aucun besoin pour la monnaie d'être constamment renouvelée, ce qui fait que le travail des mines n'a pour conséquence que d'amoindrir la valeur de l'or ou de l'argent déjà en

[1] Diego Saavedra-Fajardo, *Idea de un principe politico-christiano…*, Monaco, Enrico, 1640. Bernard Mandeville, *La Fables des abeilles*, 1714, remarque Q. Cité par Catherine Larrère, introduction aux *Considérations sur les richesses de l'Espagne*, éd. P. Rétat et C. Larrère, dans *Œuvres complètes de Montesquieu*, t. VIII, *Œuvres et écrits divers*, *I*, Oxford/Naples, Voltaire Foundation et Instituto italiano per gli studi filosofici, 2003, p. 584.

[2] Jean Bodin, *Discours de Jean Bodin, sur le rehaussement et diminution des monnoyes, tant d'or que d'argent et le moyen d'y remédier*, Paris, Du Puys, 1578.

[3] Montesquieu, *De l'esprit des lois* [1748], éd. R. Derathé, Paris, Classiques Garnier, 1973, t. II, livre XXI, chap. XXII, p. 62.

[4] *Ibid*., p. 63.

[5] *Ibid.*, livre XXII, chap. V, p. 71.

[6] Sur la question de la contrebande dans les mines du Potosí, Enrique Tandeter, *Coercion and Market. Silver Mining in Colonial Potosí, 1692-1826*, trad. R. Warren, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1993, p. 9-10 et p. 95. Si Montesquieu dénonce la volatilité des valeurs financières, cette explication ne semble pas résister à l'étude historique de la production d'argent au XVIII^e^ siècle, notamment au Potosí, en constante augmentation grâce à la demande européenne : voir *ibid.*, p. 1-13.

circulation au lieu de le remplacer, de susciter ou combler un besoin[1]. Montesquieu distingue donc bien d'une part les richesses naturelles, capables d'être échangées, et les richesses de fiction comme la monnaie qui ne sont que les outils de l'échange. L'obsession pour l'or participe aussi à la confusion entre les objets du commerce et les valeurs conventionnelles de la monnaie qui, si elle n'est plus adossée à une richesse matérielle tangible (agricole, industrielle ou commerciale) perd progressivement sa valeur et provoque nécessairement un grave appauvrissement sous les apparences de la richesse. L'article « Commerce » de l'*Encyclopédie* fait état, non sans ironie, de cette démesure des nations ibériques qui, lancées dans la conquête américaine, ont cru trop naïvement à l'association entre le signe de la richesse et la richesse elle-même.

> Ces deux nations négligerent les Arts & la culture d'Europe, pour moissonner l'or & l'argent dans ces nouvelles provinces ; persuadées que propriétaires des métaux qui sont la mesure de toute chose, elles seroient les maîtresses du monde. Elles ont appris depuis que ce qui est la mesure des denrées appartient nécessairement à celui qui vend ces denrées[2].

Les empires coloniaux espagnols et portugais sont entrés dans une spirale économique vicieuse qui leur a fait négliger leur propre survivance matérielle, croyant que l'or pouvait tout acheter : le maître du jeu économique est toujours celui qui vend, et non celui qui achète. Ces empires sont donc devenus des royaumes apparemment riches mais réellement pauvres. Montesquieu clôt son analyse de la décadence espagnole par cette image : « L'Espagne a fait comme ce roi insensé qui demanda que tout ce qu'il toucherait se convertît en or, et qui fut obligé de revenir aux dieux pour les prier de finir sa misère[3]. » Comme dans le mythe du roi Midas, cette alchimie malheureuse se retourne contre le conquérant, enchaîné au propre objet de sa conquête.

Cette analyse économique et politique est un véritable lieu commun, depuis Montesquieu, de la littérature philosophique relative aux empires ibériques. Il donne lieu à plusieurs variations tout au fil du siècle. Diderot, dans l'*Histoire des deux Indes*, reprend quant à lui une autre image littéraire pour résumer l'attitude de l'Espagne face aux richesses du Nouveau Monde, accablant encore une fois l'obsession des colonisateurs pour l'or américain :

> Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce genre de richesse absorboit tous les sentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siècle, leur crioient : laissez l'or, si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, c'est le fer. […] La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite ; pourquoi donc la multiplier sans fin ? […] Les Espagnols firent comme le chien de la fable, qui lâcha

[1] « Les Espagnols ont donc fondé leur fortune sur la plus mauvaise marchandise de l'univers parce qu'elle se consomme peu par l'usage ; son peu d'utilité pour les arts, l'avarice de ceux qui la gardent font qu'elle ne périt presque point. » Montesquieu, *Considérations sur les richesses de l'Espagne*, *op. cit.*, p. 616.

[2] Fortbonnais, « Commerce », *Enc.*, t. III, 1753, p. 693a.

[3] *Ibid*., p. 64.

> l'aliment qu'il portoit à sa gueule, pour se jetter sur son image qu'il voyoit au fond des eaux, où il se noya[1].

Le chien de la fable est celui d'Ésope, repris en son temps par La Fontaine[2]. Diderot, peut-être par confusion avec le récit de la mort de Narcisse, donne à la fable une fin tragique qui n'est pourtant pas présente dans la version originale : le chien ne perd que sa proie, tombée dans l'eau, et non la vie. La visée argumentative est la même que celle de Montesquieu, bien que la virulence du ton transforme l'analyse économique en réquisitoire. Diderot s'appuie pour cela sur une reprise du l'*Histoire de l'Amérique* de Robertson, qu'il paraphrase lorsqu'il décrit la passion espagnole pour l'or et la difficulté de s'en déprendre. Robertson décrivait ainsi l'Espagnol soumis à cette obsession :

> On a observé en effet qu'un homme une fois engagé dans cette carrière séduisante ne revient presque jamais sur ses pas : ses idées s'altèrent, un autre esprit le possède, ses yeux sont continuellement obsédés par les fantômes d'une richesse imaginaire, il ne s'occupe, ne parle & ne rêve d'autre chose[3].

On retrouve encore une fois cette image de la richesse imaginaire et fantasmagorique, selon l'inflexion donnée par la traduction française, interprétant l'idée de songe contenue dans la version originale, qui décrit des « *visions of imaginary wealth* ». Il s'agit de la même métaphore du mirage et de la fiction, filée dans tous les textes relatifs aux mines.

Au thème moral de l'illusion se superpose la réflexion purement économique. Voltaire reprend dans l'*Essai sur les mœurs* cet image de l'État appauvri de sa propre richesse, qu'il s'agisse de l'Espagne ou du Portugal[4]. Dans le premier cas, Voltaire ne détaille pas comme Montesquieu le mécanisme de perte de valeur de l'or, se contentant de noter que « malgré les mines du nouveau monde, l'Espagne était si pauvre, que le ministère de Philippe IV se trouva réduit à la nécessité de la monnaie de cuivre, à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à

[1] Diderot, dans H80, livre VIII, chap. XXXII, p. 396-397.

[2] « Un chien tenant un morceau de viande traversait une rivière. Ayant aperçu son ombre dans l'eau, il crut que c'était un autre chien qui tenait un morceau de viande plus gros. Aussi, lâchant le sien, il s'élança pour enlever celui de son compère. Mais le résultat fut qu'il n'eut ni l'un ni l'autre, l'un se trouvant hors de ses prises, puisqu'il n'existait même pas, et l'autre ayant été entraîné par le courant. » (Ésope, « Le Chien qui porte de la viande », *Fables*, trad. É. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 98). Celle de La Fontaine donne : « Chacun se trompe ici-bas. / On voit courir après l'ombre / Tant de fous, qu'on n'en sait pas / La plupart du temps le nombre. / Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer. / Ce Chien, voyant sa proie en l'eau représentée, / La quitta pour l'image, et pensa se noyer ; / La rivière devint tout d'un coup agitée. / À toute peine il regagna les bords, / Et n'eut ni l'ombre ni le corps. » (« Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre », *Fables* [1668], dans *Œuvres complètes*, éd. E. Pilon et R. Groos, Paris, Gallimard, 1983, t. I, p. 145).

[3] William Robertson, *Histoire de l'Amérique*, trad. M. A. Eidous, Maastricht, Dufour et Roux, 1777, t. 4, p. 258. L'édition originale donne : « *For it is observed, that if any person once enter this seducing path, it is almost impossible to return; his ideas alter, he seems to be possessed with another spirit, visions of imaginary wealth are continually before his eyes, and he thinks, and speaks, and dreams of nothing else.* » (*The History of America*, Dublin, Whitestone, 1777, t. II, p. 391).

[4] Voir Myrtille Méricam-Bourdet, *Voltaire et l'écriture de l'histoire : un enjeu politique*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012, p. 215-218.

l'argent : il fallut que le maître du Mexique et du Pérou fît de la fausse monnaie pour payer les charges de l'État[1]. » Ce « malgré » n'énonce pas *a priori* de relation de causalité entre la richesse minière et la pauvreté de l'État, bien que le résultat, somme toute ironique, soit le même. Cependant, la lecture du chapitre sur le Brésil donne un exemple frappant de ce mécanisme funeste. Le Portugal, ayant repris possession des côtes du Brésil, il devient maître d'une grande quantité de métaux précieux :

> Dans nos derniers temps même, on y a découvert des mines de diamants, aussi abondantes que celles de Golconde. Mais qu'est-il arrivé ? tant de richesses ont appauvri les Portugais. Les colonies d'Asie, du Brésil, avaient enlevé beaucoup d'habitants : les autres, comptant sur l'or et les diamants, ont cessé de cultiver les véritables mines, qui sont l'agriculture et les manufactures. Leurs diamants et leur or ont payé à peine les choses nécessaires que les Anglais leur ont fournies ; c'est pour l'Angleterre, en effet, que les Portugais ont travaillé en Amérique. Enfin, en 1756, quand Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre, il a fallu que Londres envoyât jusqu'à de l'argent monnayé au Portugal, qui manquait de tout. Dans ce pays, le roi est riche, et le peuple est pauvre[2].

Ce désordre économique trahit les effets pernicieux d'un modèle économique tourné exclusivement vers l'extraction et l'échange de produits dont la valeur est hautement volatile, délaissant un ordre économique visant à subvenir aux besoins fondamentaux. Ce désordre produit une dépendance des empires miniers par rapport aux empires commerciaux et industrieux, ce que rappelle Quesnay dans l'article « Grains » de l'*Encyclopédie* : « L'Espagne qui joüit des thrésors du Pérou, est toûjours épuisée par ses besoins. L'Angleterre soûtient son opulence par ses richesses réelles[3] ». La richesse en argent n'est qu'une richesse illusoire qui cache une fragilité et, en définitive, un asservissement des empires espagnols et portugais.

Ce constat prend un tour un peu différent sous la plume de Raynal, qui lie plus finement l'obsession de l'or et le système économique de la mine à la mentalité coloniale. Raynal rappelle que cette ambition coloniale est avant tout une ambition de rapine, cherchant la richesse rapide et au moindre effort. L'agriculture, beaucoup moins apte à exciter le voyage vers l'Amérique, a donc été écartée du projet de colonisation. La propagande coloniale doit vendre une « fortune facile, brillante & rapide[4] » pour susciter un voyage encore périlleux. L'avarice individuelle n'a pas été modérée par la sagesse de l'État, qui n'a fait qu'accompagner cette ambition désastreuse.

> L'erreur des particuliers devint la politique du ministère. Il fut assez aveugle pour préférer des trésors de pure convention, dont la quantité ne pouvoit pas manquer de diminuer & qui chaque jour devoient perdre de leur prix imaginaire, à des richesses sans cesse renaissantes & dont la valeur devoit augmenter graduellement dans tous les tems. Cette illusion des conquérans & des monarques jetta l'état hors des

[1] Voltaire, *Essai sur les mœurs*, *op. cit.*, chap. 177, p. 9.
[2] *Ibid.*, t. 26A, chap. CL, p. 261-262.
[3] Quesnay, « Grains (*Économie polit.*) », *Enc.*, t. VII, 1757, p. 827a.
[4] H80, livre VIII, chap. XXVI, p. 359.

> routes de sa prospérité, & forma les mœurs en Amérique. On n'y fit cas que de l'or, que l'argent accumulés par la rapine, par l'oppression & par l'exploitation des mines[1].

À la différence de Montesquieu et de Voltaire, Raynal ne se concentre pas seulement sur le désordre économique mondial provoqué par l'accroissement de la quantité d'or disponible, mais il s'intéresse aussi à la manière dont ce modèle économique a fondé une nouvelle société. Certes, Raynal partage les mêmes conclusions que ses prédécesseurs concernant la richesse illusoire des empires ibériques. Mais son analyse prend plus en considération la part inhumaine de l'extraction de ces métaux, fondée sur l'exploitation des sociétés indigènes et une structure sociale de domination. Les « mœurs de l'Amérique » ainsi façonnées par la conquête de l'or ne peuvent pas produire une société tournée vers le développement raisonné de sa prospérité, mais souhaitant uniquement le maintien précaire d'un ordre colonial soumis à la recherche du profit à court terme et l'exploitation brutale des corps et des sols.

LA MINE, DE LA TERRE AU TOMBEAU

L'exploitation coloniale et l'obsession des richesses illusoires s'incarnent dans un lieu, la mine, emblème de l'Amérique du Sud et principalement du Pérou. La mine est un sujet situé à l'intersection de plusieurs types de discours savants : minéralogique, géographique, économique et politique. Ces différents discours se recoupent par endroits, la description géographique du Pérou intégrant le plus souvent des considérations à la fois minéralogiques et économiques sur l'origine, la distribution et l'exploitation des mines d'or et d'argent. Ces dernières ne sont jamais seulement le sujet d'une description ou l'objet d'un savoir, mais sont aussi le réceptacle d'un ensemble de représentations et de considérations qui construisent une esthétique de la mine et de ses connotations, servie par une rhétorique spécifique à la description de l'extraction des métaux précieux et de ses conséquences néfastes.

La formation des mines est un problème scientifique récurrent et important aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, parce qu'il oblige à s'intéresser à la composition minéralogique de la Terre et soulève un certain nombre d'interrogations géologiques, notamment relative à l'histoire du globe terrestre, la formation des montagnes et le rôle du déluge universel, ainsi qu'aux mouvements souterrains qui agitent la Terre. Les articles de minéralogie d'Holbach dans l'*Encyclopédie* s'insèrent dans les débats géologiques du temps et résument les connaissances techniques quant à l'extraction des minerais, dans le cas du Pérou en se fondant sur le récit de

[1] *Ibid*., p. 359-360.

voyage de Frézier (dans l'article « Or (*Hist. nat. Minéralogie & Chimie.*) »), qui avait décrit avec précision et intérêt les techniques, l'économie et l'organisation sociale de certaines mines de l'actuelle Bolivie. Dans l'article « Mines (*Hist. nat. Minéralog.*) », le point qui semble retenir l'attention de d'Holbach concerne le mouvement quasi perpétuel qui anime la formation du minerai dans les mines. L'objet devient régulièrement sous la plume du philosophe l'occasion de traiter plus largement de l'action de la nature, dont le caractère régulier et perpétuel trouverait son exemple parfait dans la formation toujours inachevée des mines. « Nous avons lieu de croire que la nature opere très-lentement la formation des mines ; mais elle n'agit point en cela d'une maniere constante & uniforme[1]. » D'Holbach pousse l'image de la nature créatrice jusqu'à faire des cavités terrestres, « [d]es filons & [d]es fentes de la terre », les « attéliers dans lesquels la nature s'occupe le plus ordinairement de la formation des mines[2] ». Sans entrer dans les détails de la conception de la nature d'Holbach, on remarquera simplement que cette personnification, artifice littéraire s'il en est, compose une fiction philosophique qui fait de l'espace souterrain le lieu de révélation de l'atelier de la nature, en même temps qu'elle permet d'incarner un discours sur les ressors profonds de l'âme humaine. Sous la plume du philosophe dans les quelques articles qu'il consacre aux mines, la nature personnifiée est à la fois une figure de la création du monde et une sorte de figure morale qui prend la figure de la providence :

> La nature, non contente des merveilles qu'elle opere à la surface de la terre & au-dessus de nos têtes, a encore voulu nous amasser des trésors sous nos piés. Le prix que les hommes ont attaché aux métaux, joint aux besoins qu'ils en ont, leur ont fait imaginer toutes sortes de moyens pour se les procurer. En vain la Providence avoit-elle caché des richesses dans les profondeurs de la terre ; en vain les a-t-elle enveloppées dans les rochers les plus durs & les plus inaccessibles, le desir de les posséder a su vaincre ces obstacles, & ce motif a été assez puissant pour entreprendre des travaux très-pénibles malgré l'incertitude du succès[3].

La mine suscite un discours double, scientifique et moral, et elle s'insère dans deux grands débats scientifiques et philosophiques de l'époque moderne, qui touchent à la fois à l'origine et aux fondements du globe terrestre, et à la constitution d'une économie moderne qui, dans le cas des mines américaines, est lié au processus résolument contemporain de la colonisation. De plus, elle s'intègre plus spécifiquement à une représentation partagée de la nature américaine comme fondamentalement instable. Frézier, que cite d'Holbach, conclut que les mines d'or se sont construites par des infiltration violentes, signe de la force des phénomènes naturels du continent. On a vu que Raynal associait, comme d'Holbach, la présence des mines à l'apparition des montagnes et à tous les phénomènes telluriques violents qui semblent secouer la terre

[1] D'Holbach, « Mines (*Hist. nat. Minéral arts.*) », *Enc.*, t. X, 1765, p. 522b.
[2] *Ibid*., p. 523a.
[3] *Ibid*., p. 523b.

perpétuellement[1]. L'image convulsionnaire de l'Amérique sert à expliquer la formation des mines naturelles. On retrouve ici l'image convulsionnaire de la nature américaine. Le gigantisme des montagnes, la violence des convulsions terrestres, incommensurable avec ce qu'offre la nature européenne, placent les mines dans un paysage imaginaire marqué par l'effroi, à la limite du sublime.

À ces considérations d'histoire naturelle s'ajoute la dimension géographique et historique de la mine, qui configure le territoire américain nouvellement conquis. Dans l'*Histoire des deux Indes*, le récit de la conquête de l'or apparaît comme le but principal du voyage : il définit si un territoire a de la valeur ou non, s'il vaut la peine de s'y arrêter et de se l'accaparer. En 1535, les Espagnols délaissent l'Orénoque, n'y trouvant pas les mines attendues[2]. Objet de désir par excellence, il recompose le territoire, puisqu'il attire les hommes, provoque l'exploitation des montagnes et crée des villes qui deviennent par la suite des centres économiques. À propos de plusieurs villes minières, Diderot écrit :

> aucune de ces villes ne fut élevée dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux, si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux et florissans, n'attirèrent pas un seul regard. […] Le voyageur conduit par le hasard ou par la curiosité dans ces régions désolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles & une si grande population.
> Cette soif insatiable de l'or qui n'avoit égard, ni aux subsistances, ni à la sûreté, ni à la politique, décida seule de tous les établissements. Quelques-uns se sont soutenus ; plusieurs sont tombés, & il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence des mines auxquelles ils étoient subordonnés[3].

Ces villes sont entièrement vouées à la mine, qui fait leur richesse et leur condamnation. Frézier donnait au début du siècle l'exemple de La Serena, délaissée hâtivement car la mine n'était plus rentable[4]. Les villes croissent et meurent selon le rendement de la mine, rendant par-là impossible des établissements pérennes et le développement de véritables cités prospères. Leur fondation va contre le bon sens géographique que semble décrire Diderot, qui voudrait qu'on s'installe là où la vie est favorable. Il n'en est rien, au contraire : ce sont des lieux où la vie est la plus difficile et sacrifiée sur l'autel de l'extraction de l'or.

L'image de la mine recoupe celle du tombeau des Indiens et des convulsions d'un sol auquel Diderot prête la capacité de se venger de l'affront qui lui est porté. Dans une apostrophe

[1] « Hors une seule, la nature n'a point formé des mines d'or & d'argent dans ce qu'on appelle les vallées du Pérou. Les grosses masses de ces précieux métaux qui s'y rencontrent quelquefois, y ont été transportées par des embrâsemens souterreins, des volcans, des tremblemens de terre ; par des révolutions que l'Amérique a essuyées, essuie encore tous les jours. » (H80, livre VII, chap. XXX, p. 199).

[2] *Ibid*., chap. XVIII, p. 119.

[3] Diderot, dans *ibid.*, chap. XXVIII, p. 176-177.

[4] Frézier, *Relation du voyage de la mer du sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 230-231.

qui en appelle à la sensibilité de son lecteur, le philosophe noue deux images fondamentales pour comprendre le rôle imaginaire joué par l'or, l'aveuglement et l'enfouissement :

> On me dit quel intérêt veux-tu que je prenne à ces vains détails dont tu m'importunes depuis si longtemps ? Parle-moi de l'or, de l'argent du Pérou. Dans cette région si reculée du Nouveau-Monde, *jamais je n'ai vu, jamais je ne verrai que ses métaux*. Qui que tu sois, qui m'interpelles ainsi, homme avare, homme sans goût, qui, transporté au Mexique & au Pérou, n'étudierois ni les mœurs, ni les usages, qui ne daignerois pas jeter un coup d'œil sur les fleuves, sur les montagnes, sur les forêts, sur les campagnes, sur la diversité des climats, sur les poissons & sur les insectes ; mais qui demanderois où sont les mines d'or ? où sont les atteliers où l'on travaille l'or ; je vois que tu es entré dans la lecture de mon ouvrage, comme les féroces Européens dans ces riches et malheureuses contrées ; je vois que tu étois digne de les y accompagner, parce que tu avois la même âme qu'eux. Hé bien, descends dans ces mines ; trouves-y la mort à côté de ceux qui les exploitent pour toi ; & si tu en remontes, connois du moins la source criminelle de ces funestes trésors que tu ambitionnes, puisse-tu ne les posséder à l'avenir sans éprouver de remords. Que l'or change de couleur, & que tes yeux ne le voient que teint de sang[1].

L'or éblouit : il fait disparaître le reste du territoire en s'imposant seul à la vue. Jouant sur les images pathétiques et une grande expressivité du discours, Diderot reproduit ici un lieu commun largement répandu de la critique de la colonisation espagnole : avoir oublié de travailler la terre, de développer l'industrie et le commerce à cause de l'attrait démesuré des richesses des mines. L'obsession de l'or éclipse les autres richesses naturelles potentielles du territoire, peut-être plus sûres que l'or abondant des mines du Pérou. Sous la plume de Diderot, la mine prend les traits d'un Enfer terrible où apparaît la vision cauchemardesque d'une condamnation à mort des Européens. Avec ce passage et celui de la digression, Diderot transforme l'espace péruvien en spectacle effrayant, et propose une variation sur le thème du monde inversé et sur des images infernales à la Milton. Il prolonge et modifie ainsi le théâtre macabre promis par Raynal au début du livre VII consacré au Pérou[2], pour en faire un moment d'interpellation du public éclairé. Diderot fait se rejoindre au cœur du livre de l'*Histoire des deux Indes* consacré aux montagnes et aux mines du Pérou les discours scientifiques et politiques qui semblent toujours se conjuguer au sujet des mines. Les mines du Pérou ne sont pas seulement le signe d'une condamnation annoncée des Européens, et l'imaginaire convoqué n'est pas seulement emprunté à Milton : il provient d'une vision déjà ancrée de la nature américaine comme fondamentalement dangereuse, parce qu'instable et mue par des forces telluriques imprévisible. Diderot noue cette représentation à un discours véhément contre les colons espagnols, qui se voient apostrophés :

> Et vous, vous, pour avoir de l'or, vous avez franchi les mers. Pour avoir de l'or, vous avez envahi les contrées. Pour avoir de l'or, vous avez précipité dans les entrailles de la terre ceux que vos poignards avoient épargnés. Pour avoir de l'or, vous avez introduit sur la terre le commerce infâme de l'homme & l'esclavage. Pour avoir de l'or, vous renouvellez tous les jours les mêmes crimes. Puisse la chimère de

[1] Diderot, dans H80, livre VII, chap. XXIX, p. 189-190, c'est l'auteur qui souligne.
[2] H80, livre VII, chap. I, p. 3.

> Lazzaro Moro se réaliser, & les feux souterreins enflammer à la fois toutes ces montagnes dont vous avez fait autant de cachots où l'innocence expire depuis plusieurs siècles[1].

Anton Lazzaro Moro, géologue plutoniste du milieu du XVIII^e^ siècle, défendait l'idée très répandue à l'époque d'un feu souterrain à l'origine de la formation de la Terre et des montagnes, impressionné et influencé par les apparitions d'îles nouvelles dans la Méditerranée au début du siècle[2]. Diderot retourne l'image de la mine comme tombeau des Indiens pour en faire le tombeau des Espagnols mêmes. Le philosophe mêle et confond le discours naturaliste et le discours scientifique, comme pour faire provenir l'acte d'accusation de la nature elle-même et non de la voix du philosophe ou de l'historien. La géographie diderotienne conjugue une visée informative et une dimension résolument polémique, dans la mesure où la description de l'espace andin cherche, tout autant, voire plus, à susciter l'indignation et l'horreur qu'à transmettre un savoir.

La représentation la plus courante de la mine est certes bien celle d'un mouroir, non pas pour les Européens ou les Créoles, mais pour les indigènes américains. Même s'ils ne sont pas esclaves, ils sont employés à l'extraction du minerai dans des conditions qui relèvent de toute évidence du travail forcé. La *mita*, système de corvée d'origine inca repris par les Espagnols après la conquête, devient entre le XVI^e^ et le XVIII^e^ siècle presque exclusivement un tribut minier qui assure à l'Espagne une main-d'œuvre servile pour l'exploitation des mines[3]. La description des malheurs des mineurs est courante, même dans les textes qui n'ont pas *a priori* de portée polémique et politique. Ainsi l'horreur du travail des mines n'est-elle jamais traitée frontalement par Frézier, qui leur porte pourtant un intérêt très vif. On le perçoit cependant au détour d'un commentaire sur la manière qu'ont les métaux de se former continuellement au sein de la mine.

> L'expérience a prouvé cette opinion dans la montagne du Potosi, où l'on a tant creusé en différents endroits, que plusieurs mines ont abîmé & enseveli les Indiens qui y travailloient avec leurs outils &

[1] Diderot, dans *ibid.*, chap. XXIV, p. 150-151 (le chapitre entier est de Diderot).

[2] Voir François Ellenberger, *Histoire de la géologie*, t. II, *La Grande éclosion et ses prémices, 1660-1810*, Londres/New York/Paris, Tec et Doc, 1994, p. 136.

[3] Dès les débuts de la conquête espagnole, dans les Antilles et sur le continent, les Espagnols mettent un place plusieurs systèmes de tribut ou de corvée, le premier d'entre eux étant l'*encomienda*, un tribut financier qui disparaît presque complètement au XVIII^e^ siècle. La *mita* au Pérou, comme le *cuatequil* ou le *repartimiento* dans d'autres régions de l'empire ibérique, est un système de travail forcé temporaire mis en place à la fin du XVI^e^ siècle, et qui concerne principalement les mines (dont les plus connues, et les plus mortifères, sont Huancavelica et Potosí). Source de nombreux abus et responsable de la mort de milliers d'indigènes, la *mita* est l'objet de nombreux débats aux XVII^e^ siècle. Philippe V l'abolit en 1719, mais le décret n'a jamais été envoyé au Pérou, où elle a donc perduré jusqu'au début du XIX^e^ siècle. Voir Jeffrey A. Cole, *The Potosí Mita, 1573-1700. Compulsory Indian Labor in the Andes*, Stanford, Stanford University Press, 1985 ; Enrique Tandeter, *Coercion and Market…*, *op. cit.*, p. 15-71.

étançons. Dans la suite des temps on est venu refouiller les mêmes mines, & l'on a trouvé dans le bois, dans les crânes, & dans les os, des filets d'argent qui les penetroient comme la veine même[1].

Frézier ne s'arrête pas sur ce phénomène, ni ne le commente, mais l'image n'en est pas moins frappante. Face aux mines, Frézier adopte une vision utilitariste et froidement économiste, comme lorsqu'il explique qu'on ne peut employer que des indigènes au travail des mines car « eux seuls sont propres à cet ouvrage, où l'on ne peut employer les Noirs, parce qu'ils y meurent tous[2] », ou quand il décrit avec précision les effets des exhalaisons toxiques des mines[3]. La description distanciée, bien loin de la rhétorique émotive d'un Las Casas, peut passer pour la marque d'un désintérêt profond du voyageur bien plus concerné par la richesse des mines que par les pauvres âmes qui les travaillent, mais il n'en reste pas moins que la description, aussi impersonnelle qu'elle puisse paraître, ne peut jamais faire abstraction de ce travail pénible et périlleux.

La question du travail des mines, bien qu'elle soit condamnée très tôt, fait toujours l'objet d'un débat, notamment parce que l'Espagne cherche à adoucir l'image forgée par la légende noire. Raynal, qui reprend une bonne partie de l'*Histoire de l'Amérique* de Robertson, se fait l'écho du débat qui oppose l'historien écossais et le scientifique et militaire espagnol, Ulloa[4]. Ce dernier affirmait en effet dans les *Noticias americanas* que le travail des mines n'était pas aussi pénible qu'il ne paraissait, justifiant cela par le fait que les mineurs indiens ou métis s'offraient parfois d'eux-mêmes au travail des mines et, dans le cas des premiers forcés à ce travail par la *mita*, qu'il s'en trouvait pour augmenter volontairement leur temps de travail[5]. Robertson et Raynal opposent, à cette vision édulcorée des conditions de travail dans les mines, les images impressionnantes et presque infernales associées au travail souterrain. Selon les deux historiens, la description d'Ulloa est biaisée, car elle cherche à adoucir l'image du sort des Indiens et, par répercussion, celle de la tyrannie espagnole qui s'abat sur eux. Robertson attaque frontalement le discours d'Ulloa dans une note de son *Histoire de l'Amérique*, alors que Raynal,

[1] Frézier, *Relation du voyage de la mer du sud…*, *op. cit.*, t. I, p. 281.

[2] *Ibid.*, t. II, p. 477.

[3] « Il est aussi arrivé quelquefois qu'en travaillant à certaines parties des minieres, il en est sorti des exhalaisons empestées qui ont tué les ouvriers sur le champ, de sorte qu'on a été obligé de les abandonner. » *Ibid.*, t. I, p. 290.

[4] Robertson, *Histoire de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. IV, p. 218-219.

[5] « *Es vulgaridad muy errada la de que el trabajo de las Minas es recio, y que aniquila estas gentes, porque ni uno, ni otro sucede: siendo buena prueba la de acudir los Mestizos y otros Indios, á quienes no toca la Mita, á ofrecerse voluntariamente, y que los mismos Mitayos, concluidas las horas de su trabajo, se convidan á doblarlo, que es trabajar noche y dia, para ganar mas, ó todos los dias seguidos.* » (« C'est une erreur grossière que de croire que le travail des mines est dur, et qu'il extermine ces gens, parce qu'aucun des deux cas n'est vrai : il en est une bonne preuve le fait que les Métis et les Indiens, qui ne sont pas obligés par la *mita*, s'offrent volontairement, et que les mêmes *Mitayos*, une fois leurs heures de travail terminées, se proposent de les doubler, c'est-à-dire de travailler jour et nuit, pour gagner davantage, ou tous les jours à la suite. ») Ulloa, *Noticias americanas*, Madrid, Francisco Manuel de Mena, 1772, p. 265, je traduis.

peut-être pour éviter de tourner en ridicule un auteur dont il reconnaît les mérites par ailleurs, choisit de ne pas mentionner son nom :

> On n'ignoroit point que l'on n'habite pas les entrailles obscures de la terre, sans inconvénient pour les yeux ; qu'on ne respire pas des vapeurs mercurielles, sulfureuses, arsenicales, toutes pestilentielles, sans inconvénient pour la poitrine ; qu'on ne reçoit pas dans les pores de la peau, qu'on n'avale pas par la bouche des eaux-malsaines, sans inconvénient pour l'estomac & pour les humeurs du corps […] ; & loin d'accorder quelque créance au récit des Espagnols, on s'indignoit de leur mauvaise foi, lorsqu'on ne se moquoit pas de leur ignorance[1].

Les descriptions de Frézier servent l'argumentation de Raynal, dont la dénonciation est d'autant plus forte qu'elle joue en sourdine. Plus tôt, le voyage de Frézier avait servi de source à Montesquieu qui s'intéressait lui aussi aux mines du Pérou. Dans le cycle des lettres des *Lettres persanes* consacrées à l'état du monde et à son peuplement, la lettre CXIV porte précisément sur le travail dans les mines.

> Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amerique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux Habitans, est elle-même deserte ; & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces Esclaves qu'on transporte dans un autre Climat, y perissent à milliers : & les travaux des Mines, où l'on occupe sans cesse & les naturels du Pays, & les étrangers ; les exhalaisons malignes ; qui en sortent ; le vif argent, dont il faut faire un continuel usage, les détruisent sans ressource.
> Il n'y a rien de si extravagant que de faire perir un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'Or & l'Argent ; ces metaux d'eux-mêmes absolument inutiles ; & qui ne sont des richesses, que parcequ'on les a choisis pour en être les signes[2].

Montesquieu s'intéresse à l'incapacité de l'Amérique à se peupler, malgré l'arrivée massive d'esclaves. Cette interrogation démographique est aussi l'occasion de décrire, plus violemment que Frézier, le malheur des indigènes soumis à la barbarie espagnole, qui allie la cruauté à l'aberration économique. La dénonciation prend un tour bien plus virulent à la fin du siècle dans *Les Incas* de Marmontel, qui reprend et amplifie la rhétorique de l'indignation de Las Casas et la figure de l'apostrophe surtout travaillée par Diderot dans la deuxième partie du siècle. Le personnage d'Alonzo, double du poète épique, se fait ainsi prophète à plusieurs endroits du récit pour annoncer aux indigènes leurs malheurs à venir. La mine joue un rôle primordial puisqu'elle s'insère dans la continuité de l'extermination : « de ces Indiens si doux & si paisibles ; des milliers seront égorgés, & le reste, réduit au plus dur esclavage, périra misérablement dans les travaux des mines d'or[3]. » Le destin des indigènes est ainsi scellé par une mort certaine, par l'épée ou le travail. Le même Alonzo reprend dans une autre harangue les grandes lignes de l'analyse historique et politique des richesses minières.

[1] H80, livre VIII, chap. XXXII, p. 398.
[2] Montesquieu, *Lettres persanes*, dans *Œuvres complètes*, t. I, chap. CXIV, p. 451-452.
[3] Marmontel, *Les Incas…*, *op. cit.*, t. I, chap. XIX, p. 185.

> Ah ! dit-il, que les Castillans pousseront ces travaux avec bien plus d'ardeur ! Peuple timide & foible, ils te feront pénétrer dans les entrailles de la terre, en déchirer les flancs, en sonder les abîmes, t'y creuser un vaste tombeau. Encore n'assouviras-tu point leur impitoyable avarice. Tes maîtres opulens, paresseux & superbes, deviendront tributaires des talens & des arts de leurs laborieux voisins ; ils verseront dans l'Europe les trésors de l'Amérique ; & ce sera comme le bitume jeté dans la fournaise ardente : la cupidité, irritée par la richesse & par le luxe, s'étonnera de voir ses besoins renaissans ramener toujours l'indigence ; l'or, en s'accumulant, s'avilira bientôt lui-même ; le prix du travail, en croissant, suivra le progrès des richesses ; leur stérile abondance, dans des mains plus avides, sera moins que leur rareté ; & toi, malheureux Peuple, & ta postérité, vous aurez péri dans ces mines, épuisées par vos travaux, sans avoir enrichi l'Europe. Hélas ! peut-être même en aurez-vous accru la misere avec les besoins & les malheurs avec les crimes[1].

Marmontel reprend le thème de l'appauvrissement de l'Espagne, élargi à l'Europe entière, pour y rattacher la condamnation des peuples américains au travail de la mine. Là où Montesquieu ne semblait s'intéresser qu'aux mécanismes financiers, et là où Diderot associait la condamnation morale et une représentation violente de la nature américaine, Marmontel allie le désordre économique à l'asservissement des peuples américains, la pauvreté n'ayant pas seulement pour cause l'abondance de l'or, mais surtout la corruption morale à l'origine de cette abondance.

Si le mythe du continent doré continue de nourrir les représentations de l'Amérique du Sud, la fascination de l'or est désormais communément dénoncée tout au long au XVIII^e^ siècle comme une illusion de richesse. Exclure l'or de la liste des véritables richesses oblige à reconsidérer la mine non pas comme un lieu d'enrichissement possible, mais davantage comme un espace repoussoir. La « malédiction » n'est pas seulement économique : elle est aussi, et peut-être surtout, morale, qui lie l'obsession de l'or à la cupidité de la conquête et à une organisation sociale inhumaine. Ce nouveau lieu commun du discours géographique et philosophique s'insère dans une reconfiguration de l'idée même de richesse économique tout au long du siècle qui place en son centre, comme par contraste, l'agriculture. Il ne s'agit plus seulement de chercher à *tirer* de la nature des richesses économiques, mais de *transformer* cette nature pour qu'elle forme un monde habitable et prospère. L'entreprise de colonisation, par les faits ou par les textes, s'accompagne d'une volonté de modifier profondément la nature, les sols et les climats de l'Amérique méridionale et des Caraïbes, tantôt pour parachever le dessein d'une nature bienveillante, tantôt au contraire pour adoucir une nature jugée trop sauvage.

[1] *Ibid.*, t. II, chap. XXXII, p. 62-63.

CHAPITRE X

TRANSFORMER LA NATURE

La nature, telle qu'elle se pense au XVIII[e] siècle, n'est pas seulement une masse d'informations à collecter ou une série de phénomènes à combiner et analyser. Elle n'est pas non plus uniquement un réservoir de ressources dans lesquelles on pourrait puiser. Se fait jour une vision de la nature plus proche de l'idée d'environnement, qui introduit dans la pensée de la nature ses interactions avec le monde social. Certes, il ne s'agit pas de l'environnement tel que le définissent aujourd'hui les sciences biologiques et la géographie contemporaine, mais il existe bel et bien une réflexion sur les effets de l'action proprement humaine sur la nature, qui façonne un cadre de vie[1]. Dans les discours qui traitent de la nature américaine, face à son étrangeté, voire sa sauvagerie, et en même temps face à sa fertilité, apparaît l'idée que la nature doit être transformée pour la rendre plus similaire à la nature européenne : la beauté, l'ordre de la nature, sa richesse aussi, ne sont le fruit que d'un travail qui permet de rendre cet espace proprement habitable.

LA NATURE COLONISÉE

NATURE SAUVAGE ET NATURE DOMESTIQUÉE

Le rapport à la nature est bien souvent compris à l'aune d'un « grand partage[2] », né de la modernité scientifique et culturelle, qu'ont défini certains anthropologues et philosophes. Ce partage opère une mise à distance de la nature, considérée comme résolument distincte de

[1] Voir Marie-Claire Robic (dir.), *Du milieu à l'environnement : pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992.

[2] Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, *op. cit.*, p. 114-165.

l'ordre humain[1]. L'anthropologie de la nature a aussi mis en évidence la relativité de cette distinction, entre nature et culture ou entre nature sauvage et nature domestiquée, notamment pour les peuples des espaces non-européens[2]. Pour les voyageurs et les philosophes des Lumières cependant, la nature américaine est d'abord envisagée sous l'angle d'une étrangeté et parfois d'une sauvagerie radicale, et identifiée avec les valeurs et les connotations qui s'y associent : l'informe, la dangerosité, l'inintelligibilité et la laideur sont les traits qui en ressortent. À l'inverse, la nature domestiquée sera toujours belle. Il faut ici rappeler le souvenir de la descente de La Condamine du Pinchincha : le voyage climatique se double d'un voyage esthétique, les sommets effroyables laissant progressivement place à la beauté ravissante d'une nature disciplinée qui lui fait sentir un « étonnement mêlé d'admiration[3] ». La catégorie du beau n'intervient que pour évoquer ce qui s'offre à la vue du voyageur : « des campagnes cultivées, diversifiées de plaines & de prairies ; des côteaux de verdure, des villages, des hameaux entourés de haies vives & de jardinages[4] », au point de se croire « transporté dans nos plus belles provinces de France[5] », parce que le paysage de cette nature rustique lui est familier. En contraste, la description du chaos amazonien ne convoque jamais de sentiment esthétique, mais seulement la fatigue et l'incompréhension.

Le voyage de La Condamine ne fait pas figure d'exception. Barrère, dans son voyage en Guyane, écrit qu'en partant de Macouria, « toute cette côte, jusques à Kourou, n'est belle à voir qu'à cause des habitations & des Ménageries que les François y ont établies[6] », contrairement donc au reste de la Guyane. C'est la culture qui suscite le sentiment esthétique, qui n'apparaît jamais dans les récits de voyage pour la nature dite sauvage. À Lima, le père Feuillée raconte sa promenade dans un jardin à l'extérieur de la ville :

> Ce jardin est un des plus beaux & des plus curieux de toutes ces campagnes, on y voit plusieurs sortes de fruits inconnus en Europe, j'en dessinay quelques-uns dont je parleray à la fin de mon Journal. Une grande quantité de fleurs rares donnent beaucoup de relief à la beauté de ce jardin, mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les quatre saisons de l'année s'y succedent les unes aux autres, sans y voir de décorations differentes[7].

---

[1] Voir Carolyn Merchant, *The Death of Nature. Women, Ecology and the Scientific Revolution*, New York, Harper & Row, 1989.

[2] C'est l'idée générale, quoique grossièrement résumée, du livre de Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, *op. cit.*

[3] La Condamine, *Journal du voyage à l'équateur…*, *op. cit.*, p. 14.

[4] *Ibid.*, p. 15.

[5] *Ibid*.

[6] Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale…*, *op. cit.*, p. 21.

[7] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 490. La dernière remarque, sur la succession des saisons, ne peut être fondée sur une observation du voyageur, car le séjour du père Feuillée à Lima ne dure qu'un mois, entre décembre 1709 et janvier 1710.

Deux critères sont ici mobilisés : l'un esthétique et l'autre épistémique. La curiosité, impliquée par la méconnaissance et l'étrangeté que présente ce jardin, se mêle à la beauté qui semble ravir l'ecclésiastique. Le jardin arrive à mêler ces deux catégories, puisqu'il s'agit là d'une nature cultivée, certes étrangère et en grande partie inconnue, mais qui, par la domestication et un travail horticole similaire à ce que le père minime aurait pu observer en France, gagne en beauté. La curiosité du jardin tient moins aux plantes qu'il contient qu'au spectacle d'une nature immuable, car intouchée par le rythme des saisons, et Feuillée dans ce cas s'émerveille devant une nature figée, sans doute autant par l'absence de saisons que par le travail de la nature qu'implique l'*hortus conclusus*.

La nature américaine demeure encore majoritairement, pour les consciences européennes, « sauvage », malgré des traces flagrantes d'une transformation humaine. L'Amérique offre à l'esprit l'image d'un territoire majoritairement sauvage et vide, qui fait face à une maigre portion colonisée et cultivée. Raynal introduit le chapitre du livre VII de l'*Histoire des deux Indes* consacré à la province de Quito ainsi :

> Cette province a une étendue immense : mais la plus grande partie de ce vaste espace est remplie de forêts, de marais, de déserts où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques sauvages errans. Il n'y a proprement d'occupé, de gouverné par les Espagnols, qu'une vallée de quatre-vingts lieues de long & de quinze de large, formée par deux branches des Cordelières[1].

Le thème du « désert » est récurrent sous la plume des écrivains et des voyageurs, qui conçoivent le territoire toujours comme une zone de conquête. On ne s'étendra pas sur les différentes connotations que ce désert sauvage peut avoir, notamment d'un point de vue anthropologique : à la sauvagerie de la nature répond celle des « sauvages » ou des « naturels », dont la nudité, qui fascine autant qu'elle répugne, fait écho à l'inculture (toute supposée) des sols[2]. L'association entre la bonne nature et les « naturels du pays », formant une sorte de symbiose heureuse, est un lieu commun de la description (proto)ethnographique, qui souligne le plus souvent la double étrangeté que ressentent les Européens une fois sur place. Le discours des missionnaires se nourrit de cette distinction, et décrit l'évangélisation comme un arrachement nécessaire à la nature[3]. Le capucin français Florentin de Bourges peut ainsi écrire, dans une relation de voyages publiée dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, cette description historique sommaire des réductions jésuites du Paraguay : « Avant que les Peres Jesuites

[1] H80, livre VII, chap. XXI, p. 131-132.

[2] Sur la question anthropologique de la nudité, en contexte nord-américain, voir Stéphanie Chaffray, « Corps, territoire et paysage à travers les images et les textes viatiques en Nouvelle-France (1701-1756) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59, n° 1-2, 2005, p. 7-52 ; et Michel Delon, « Corps sauvages, corps étranges », *Dix-huitième siècle*, n° 9, 1977, p. 27-38.

[3] Adrien Paschoud, *Le monde amérindien…*, *op. cit.*, p. 128.

eussent porté la lumière de l'Évangile dans le Paraguay ; ce Payis estoit habité par des Peuples tout-à-fait barbares, sans Religion, sans loix, sans société, sans habitation ni demeure fixe, errans au milieu des bois ou le long des riviéres[1]. » La naturalité des indigènes conjugue une absence de civilisation et une errance spatiale qui, contrairement à ce que pouvait écrire Rousseau dans le second discours, devient synonyme, pour le missionnaire, d'errance morale. L'état de nature des indigènes se définit principalement par l'absence de lieu fixe, qui s'oppose à une sédentarité comprise comme une étape nécessaire à l'humanisation, à la civilisation et à l'évangélisation des peuples. La lumière chrétienne s'apporte aussi par une réorganisation de l'espace social et donc par une modification de la nature qui, elle aussi, doit passer de l'état sauvage à l'état domestique.

Si l'image d'une nature sauvage semble traverser la totalité des écrits sur l'Amérique, l'appréhension de la nature laisse place à une compréhension davantage historicisée et sociale de cette même nature. La question de la richesse faisait déjà partie de ce rapport historique aux objets de la nature, qui s'exprime aussi parfois *in situ*, dans les écrits des voyageurs, comme dans les ouvrages réflexifs qui tentent de décrire et de comprendre la nature américaine. L'éloge historique des Incas insiste sur les prouesses agricoles et la modification du paysage des montagnes, comme Garcilaso pouvait les décrire :

> Les Ingénieurs conduisoient des canaux qui servoient aussi pour les pâturages, dont ils avoient un soin particulier. Ils applanissoient les champs en forme quarrée, pour qu'ils reçussent plus aisément les eaux ; pour profiter des bonnes terres qui se trouvoient sur les montagnes, ils les soutenoient avec de petites murailles, après en avoir ôté avec soin tous les rochers qui s'y trouvoient : enfin, ils avoient la culture des terres en si grande recommandation, que souvent ils faisoient venir des canaux de quinze ou vingt lieues pour arroser des champs d'une fort petite étendue[2].

Décrire et tenter de comprendre la nature américaine ne revient pas seulement à opérer une « collecte du monde », telle que la pratiquent de plus en plus les voyageurs du XVIII^e^ siècle, c'est aussi s'intéresser à l'histoire des formes que prend l'action humaine dans la transformation de la nature et des paysages, notamment par l'agriculture.

Deux éléments sont à prendre en compte dans cette transformation historique de la nature sauvage. La première est la compréhension du fait que la nature de l'Amérique précolombienne n'était pas complètement sauvage, ce que fait émerger la description du monde inca. La seconde, c'est la lecture dans le paysage des traces des activités humaines passées et présentes, ces dernières faisant apparaître les modifications de la nature dues à l'arrivée des Européens deux siècles auparavant. Bien plus tard, Chateaubriand, au moment d'écrire son

[1] Florentin de Bourges, *Voyage aux Indes Orientales par le Paraguay, le Chili, le Pérou, &c.*, *LEC*, t. XIII, p. 253.

[2] Garcilaso de la Vega, *Histoire des Incas du Pérou…*, *op. cit.*, t. II, p. 78-79.

voyage aux États-Unis, se met en scène comme l'un des derniers observateurs d'une nature américaine encore intacte, annonçant la disparition progressive, mais bien visible, de cet état[1]. Raynal ne dit pas autre chose quand il s'empresse de vouloir décrire un état de la nature américain à l'instant de l'arrivée des premiers Européens : « Mais l'image de la nature brute & sauvage, est déjà défigurée. Il faut se hâter d'en rassembler les traits à demi effacés, après avoir fait connoître les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux hazard conduisit d'abord dans cet autre hémisphere[2]. » Bien que le propos concerne ici le Mexique, l'ambition de l'*Histoire des deux Indes* reste la même au sujet de l'Amérique du Sud et des Caraïbes. Dans l'édition de 1780, au début du livre X, consacré aux îles caribéennes, Raynal ouvre un chapitre intitulé : « Quelle est la nature du sol des isles ? Quels végétaux y trouvoit-on avant l'invasion[3] ? ». Le chapitre se présente comme une description de la nature antillaise telle qu'elle devait être avant la colonisation européenne. Le tableau naturel que dresse l'historien, s'il semble faire l'éloge de la nature sauvage, se révèle en réalité être complètement orienté par un regard d'agronome. Pour l'historien, la composition du sol doit en effet être connue pour définir la forme d'agriculture la plus adaptée. Raynal invite d'abord à comprendre la fragilité d'un tel sol, dont la fertilité apparente ne tient en vérité qu'à un équilibre fragile :

> Là, où [le tuf] est moins dur, moins compact, moins poreux, de petites parties se détachent en forme de caissons toujours altérés, mais conservant une fraîcheur utile aux plantes. C'est ce qu'on appelle en Amérique un sol de pierre ponce. Par-tout où l'argile & le tuf ne comportent pas ces modifications, le sol est stérile, aussi-tôt que la couche formée de la décomposition des plantes originaires, est détruite par la nécessité des sarclages qui exposent trop souvent les sels aux rayons du soleil. De-là vient que la culture, qui exige le moins de sarclage, & dont la plante couvre de ses feuilles les sels végétaux, en perpétue la fécondité[4].

Derrière cette description se trouve une critique du nouveau système agricole de Jethro Tull, qui voyait dans les labours fréquents le moyen d'empêcher la prolifération des mauvaises herbes et de favoriser les rendements[5]. Contrairement aux préconisations de l'agronome anglais, Raynal décrit un sol qui, par nature, a besoin d'être peu manipulé pour conserver sa fécondité. En somme, il faut comprendre que le type d'agriculture possible à un endroit dépend du type de sol. La nature antillaise semble s'arranger d'elle-même en équilibrant la pauvreté des sols par l'abondance de matière organique :

---

[1] Arlette Girault-Fruet, « Le dernier visiteur. Chateaubriand et l'Amérique des Découvreurs », dans Pierino Gallo et Isabelle Mullet-Blandin (dir.), *Amérique(s) poétique(s)…*, *op. cit.*, p. 227-239.

[2] H74, livre VI, chap. I, p. 4.

[3] H80, livre X, chap. III, p. 228.

[4] *Ibid*.

[5] Jehtro Tull, *The New Horse-Houghing Husbandry : or, an Essay on the Principles of Tillage and Vegetation…*, Londres, s.l., 1731. Tull est repris par Duhamel du Monceau dans son *Traité de la culture des terres, suivant les principes de M. Tull* (Paris, Guérin et Delatour, 1750-1761). C'est cet ouvrage que Diderot découvre les idées de Thull, qu'il développe dans l'article « Agriculture » (*Enc.*, t. I, 1751, p. 188a-188b).

> Ces forêts, aussi anciennes que le monde, avoient plusieurs générations d'arbres qui, par une singulière prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, sans excrescence, ni défectuosité. La chûte annuelle des feuilles, leur décomposition, la destruction des troncs pourris par le tems, formoient, sur la surface de la terre, un sédiment gras, qui, après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuse dans les nouvelles plantations qu'on substituoit à ces arbres[1].

On voit bien que la nature, même présentée comme primitive, sous la plume de Raynal, n'a rien de véritablement sauvage, puisqu'elle semble toujours impliquer d'elle-même la manière dont elle doit être cultivée pour être bénéfiques à l'humanité. Cette « singulière prédilection de la nature » peut s'entendre de deux manières : l'une, comme une sorte de dessein naturel, hérité d'une forme de providentialisme, dont Raynal passe sous silence la dimension religieuse ; l'autre, comme un artifice du discours qui indique davantage la manière dont Raynal conçoit la description de la nature antillaise : la description se doit avant tout être utile à l'exploitation agricole de ces îles, plus que de dire la nature en elle-même. Raynal s'était proposé de décrire la nature telle qu'elle était avant d'être conquise. Le défrichement qu'il évoque ne peut donc concerner les peuples indigènes déjà présents :

> La nature, qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractère des peuples & les denrées destinées à leur subsistance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du soleil, qui se plaisoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui se reproduisoient deux ou trois fois l'année. Les Insulaires ne traversoient pas le travail libre & spontané de la nature, en détruisant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissoient à la terre le soin de préparer les sels de la végétation, sans lui assigner le lieu & le tems de féconder. Cueillant au hasard & dans leur saison les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs besoins, ils avoient observé sans étude que la décomposition de ce que nous appellons mauvaises herbes, étoit nécessaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles[2].

Il ne faudrait pas lire Raynal trop légèrement, et faire de l'historien le défenseur d'une vision entièrement providentialiste de la nature. Son propos est davantage influencée par celle d'un Montesquieu, dans son souhait de définir les liens entre l'ordre naturel et les comportements sociaux, et n'est en rien comparable à ce qui deviendra quelques années plus tard le providentialisme de Bernardin de Saint-Pierre. Ce que l'historien met en évidence dans ce long passage sur le sol antillais, c'est le caractère raisonnable des Kalinagos qui habitaient les petites Antilles, et qui étaient arrivé à un tel degré de connaissance de la nature qu'il leur permettait de subvenir intelligemment à leurs besoins. Certes, Raynal reprend sans doute un lieu commun de la description ethnographique, donnant aux indigènes une sorte de connaissance intuitive de la fécondité du sol, qui semble les naturaliser avec leur environnement par la même occasion. Mais il insiste davantage sur le respect de l'ordre naturel et la pérennité qu'offre un tel rapport à la nature. Vu l'orientation agronomique d'un tel chapitre, qui semble parfois moins destiné à

[1] H80, livre X, chap. III, p. 229.
[2] *Ibid*., p. 231-232.

reconstituer l'état de la nature antillaise d'avant la conquête qu'à faire comprendre les potentialités d'une telle nature pour les colons actuels, il n'est pas invraisemblable que la mise en scène des indigènes puisse servir de modèle à une exploitation raisonnée du sol. Le discours sur la nature américaine devient un discours sur les manières de la cultiver et de la modifier, inventant par la même occasion un récit historique qui en rend compte.

NATURE ET HISTOIRE

La nature américaine n'apparaît comme agréable que quand elle ressemble à l'environnement naturel européen, grâce à la culture des terres et à l'identification de plantes familières. C'est le cas, typique, de l'écriture du *locus amœnus* dans les récits de voyage. On a vu que Feuillée vantait les mérites de la grande quantité de jardins et de vergers qui lui sont donnés à voir pendant son séjour au Pérou. Au port du Callao, il écrit :

> À l'Est ce ne sont que des grandes plaines, dans lesquelles on voit plusieurs belles maisons de campagne, où sont de beaux vergers arrosez par des canaux qui reçoivent leurs eaux de la riviere. Il y a dans ces vergers plusieurs arbres fruitiers ; le plus grand nombre sont des oliviers, dont les fruits font infiniment plus gros que tous ceux que nous-avons en Europe. Les autres arbres sont tous propres au pays, hors les orangers & les citroniers qui sont assez communs parmy nous[1].

Les orangers et les citronniers reviennent assez souvent dans le récit de voyage, et transforment presque le paysage américain en paysage méditerranéen. Dans les vergers composés d'arbres endémiques et d'arbres acclimatés, il s'arrête davantage sur la mention des derniers, et indique qu'il décrit le reste des plantes américaines à la fin de son ouvrage, entièrement consacré à la description botanique. Il faut donc voir ces arbres fruitiers européens comme des marqueurs de discours, connotant une nature familière et douce. Au Callao, Feuillée ne précise pas que ces arbres ont été introduits en Europe, et la fin de sa description laisseraient presque entendre que les orangers et les citronniers se trouveraient *naturellement* de part et d'autre de l'Atlantique, alors qu'ils ont été introduits par les Espagnols au XVI^e^ siècle. Oviedo notait déjà dans son *Histoire naturelle et générale des Indes*, que les agrumes y avaient prospéré, de même que les figuiers et les grenadiers[2]. Le paysage horticole des îles américaines comme de la Terre-ferme devait ressembler de plus en plus à une nouvelle Andalousie.

[1] Feuillée, *Journal…*, *op. cit.*, p. 503.

[2] « Oultre ce on y a planté force orẽgiers & arbres portãs cidres, limes & limons, aucuns doulx, & autres aigres : & y font tous si bien uenus, & sont si bons, que les meilleurs de Cordoua ou de Seuilla ne les excellent ny esgallent en rien, & en y a tousiours, & en tous tẽps. » Oviedo y Valdés, *Histoire naturelle et generalle des Indes…*, *op. cit.*, p. 49v. Voir Jefferson Dillman, *Colonizing Paradise. Landscape and Empire in the British West Indies*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 2015, p. 23.

Contrairement à Feuillée, chez qui la nature est toujours éternelle, certains voyageurs observent dans le paysage naturel les traces d'une activité passée. Ils sous-entendent par-là que la nature américaine est le fruit d'une histoire, qui doit être connectée à celle de l'exploitation des ressources naturelles du continent. Le père Labat, en Guadeloupe, séjourne quelques jours chez M. de Rochefort, propriétaire d'une habitation. Explorant les terres de son exploitation, il en vient à cette conclusion :

> Selon toutes les apparences ces terres ont été autrefois défrichées, & cultivées ou par les Anciens Indiens, ou par les Caraïbes qui leur ont succedé ; car on n'y trouve que très-peu de gros arbres, quoique la terre y soit bonne, profonde & fraîche, ce qu'on remarque par la quantité de bois dont elle est couverte, qui sont des bois tendres, fort hauts, fort droits & fort pressez[1].

Le regard du Capucin est attentif aux formes de la nature, qui révèlent à l'œil accoutumé les traces d'un passé plus ou moins lointain. La déduction fonctionne à plusieurs niveaux : l'absence de gros arbres dit l'activité humaine, et la bonne santé des arbres présents témoignent de la qualité de la terre. Sur l'île à Crabes (aujourd'hui Vieques, rattachée à Porto Rico), il produit une analyse similaire de l'environnement :

> On trouve par-tout des marques des habitations que les Espagnols y ont eu autrefois ; on y voit de longues allées d'Orangers, & de Citronniers, de vastes fonds, où il n'y a que des bois mols, des Goyaviers, & autres arbres fruitiers : marque certaine que ces endroits ont été cultivez, qui sont aisez à distinguer de ceux qui ne l'ont pas été, où l'on voit des arbres d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire[2].

La trace des Espagnols est bien plus visible, puisqu'elle se manifeste par des arbres facilement identifiables, et la marque des espaces sans culture est claire elle aussi : l'espace naturel peut se comprendre en se référant à la grosseur des arbres, signe d'une présence ou d'une absence d'activité humaine. La forêt antillaise devient donc lisible à qui sait comprendre les traces laissées par l'agriculture. Elle est surtout le fruit d'une recomposition graduelle de son environnement, qui rompt avec l'idée d'un territoire complètement vierge. Le regard de Labat n'est évidemment pas celui d'un historien, ni encore moins d'un écologue, c'est avant tout un regard colonial, qui cherche dans le paysage les endroits où cultiver.

En Guadeloupe, la description des terres donne tout de suite lieu à un commentaire agronomique : « J'ai parcouru tout ce terrain jusqu'à la grande Rivière à Goyaves qui tombe dans le grand-Cul-de-Sac, & je n'ai point trouvé de lieu dans toutes nos Isles plus propre à faire des Cacaoyeres que celui-là[3]. » Le commentaire sur la culture et la fécondité du sol est toujours orienté vers une exploitation future. Il en était de même chez Raynal dans la description qu'il

[1] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. VIII, p. 204-205.
[2] *Ibid*., p. 327.
[3] *Ibid*., p. 205.

donnait du sol antillais. Mais ces quelques exemples permettent de voir émerger une certaine conscience de l'historicité de la nature, et viennent nuancer une compréhension par trop providentialiste de la nature américaine.

Dans le récit de Girod-Chantrans, le recours aux indigènes devient une manière d'expliquer ce qu'il voit dans la forêt des montagnes de Saint-Domingue :

> Il y a peu d'oiseaux dans les montagnes que j'ai parcourues, malgré l'abondance de fruits & d'insectes qu'ils trouvent dans les forêts, & le repos où on les laisse. Peut-être que les Indiens chassés par les Espagnols à l'époque de la découverte de l'isle, obligés ensuite de se retirer dans les forêts & d'y vivre de leur chasse, en ont détruit plusieurs especes[1].

Si le voyageur pouvait, plus haut dans son récit, faire état des cultures européennes importées dans l'île, comme c'est le cas dans la plupart des récits de voyage, il inclut dans sa description de l'île quelque chose d'assez inhabituel, à savoir la mise en évidence d'un lien entre l'état de la nature et les effets de la colonisation. Même sans défricher et cultiver, les Européens ont modifié la composition de la nature de l'île, en forçant les indigènes à se déplacer et à chasser là où ils ne le faisaient pas auparavant. La fiction historique semble, pour Girod-Chantrans, être la seule réponse possible face à ce qu'il comprend comme une incohérence de la nature, qui ne doit pouvoir s'expliquer que par un désordre, celui d'une conquête ayant bouleversé à la fois l'ordre humain et l'ordre naturel.

Ces quelques traces dans les récits de Labat et de Girod-Chantrans font émerger l'idée que les indigènes ne sont plus seulement les bénéficiaires d'une nature prodigue, mais qu'ils savent aussi en tirer parti. C'est par ailleurs ce que montrent les travaux en écologie historique réalisés en Amazonie : la forêt amazonienne, loin d'être vierge, a fait l'objet depuis son peuplement de modifications substantielles de son environnement, par les activités agricole et horticole qui y sont pratiquées[2]. Les interrogations scientifiques et agronomiques, voire esthétiques, qui traversent le XVIII[e] siècle, et au-delà, obligent à penser la nature à la fois comme une donnée fixe et comme une matière à transformer, capable d'être manipulée par l'action

[1] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 303.

[2] Neil Safier a tenté de relire le récit de voyage de Gaspar de Carvajal (*Relación del descubrimiento del Río Grande de las Amazonas*, rédigé en 1541-1542 mais publié en 1895) à l'aune des découvertes anthropo-archéologiques réalisées en Amazonie. S'il faut certes prendre certaines précautions, en ne lisant pas trop littéralement un tel récit, ce texte représente un témoignage intéressant des peuples amazoniens au tout début de la conquête espagnole. Les descriptions des productions agricoles et artisanales concordent avec les principales conclusions des archéologues et des anthropologues : les peuples amazoniens, par leur travail horticole, la création du paysage forestier, la gestion et l'échange des semences, la création de routes, ont véritablement modelé la nature amazonienne. Voir Neil Safier, « Fugitive El Dorado: The Early History of an Amazonian Myth », dans Andreas Beer et Gesa Mackenthun (dir.), *Fugitive Knowledge. The Loss and Preservation of Knowledge in Cultural Contact Zones*, Münster/New York, Waxmann, 2015, p. 51-62. Philippe Descola travaille lui aussi la relativité de la distinction entre nature sauvage et nature domestiquée dans les sociétés non-occidentales, voir *Par-delà nature et culture*, *op. cit*., p. 58-90. Pour un travail d'ethno-archéologie en Amazonie, voir Stephen Rostain, *Amazonie : un jardin sauvage ou une forêt domestiquée. Essai d'écologie historique*, Arles, Actes Sud, 2016.

humaine pour servir au bien-être et au bonheur de l'humanité. En même temps se fait jour une préoccupation au sujet de la soutenabilité de l'exploitation de la terre[1]. Dans le cas américain, deux polarités apparaissent : il faut tirer tous les avantages d'une terre féconde et dont le climat est proche de celui de l'Europe dans les endroits où cela est possible, et trouver une manière de transformer les lieux plus difficiles pour les rendre propres à l'exploitation agricole et, *in fine*, vivables pour des Européens.

CULTIVER SON JARDIN AMÉRICAIN

« Cultivons notre jardin » : cette dernière phrase de *Candide* clôt les déboires économiques du héros après sa sortie de l'Eldorado. On a vu précédemment de quelle manière la métairie qui termine le conte pouvait se lire comme une ultime métamorphose de l'or de l'Eldorado. Voltaire, qui n'est pourtant pas un apôtre de la physiocratie – lui qui défend le système mercantiliste pourtant honni de la secte des économistes – s'inscrit dans une critique généralisée d'une économie exclusivement minière et la défense des véritables richesses que sont l'agriculture, l'industrie et le commerce. C'est notamment l'agriculture qui s'arroge une place de choix pour l'Amérique, dans la mesure où la prodigalité de la nature y a l'air considérable. Les nuances apportées tout au long du XVIII^e^ siècle à l'idée d'Amérique prodigue ou édénique donnent une nouvelle place à la question agricole. L'accent mis sur l'agriculture permet d'apercevoir l'émergence d'un nouvel Éden qui, contrairement au Paradis biblique, inclurait le travail de la terre, cette fois dénué de tout aspect punitif. À l'image de la métairie de *Candide*, l'Amérique du Sud, ce projet en continuelle perpétuation, deviendrait l'image d'un Paradis à la fois productif et heureux, en accord avec la vision renouvelée de l'agriculture et de la propriété individuelle qui se consolide pendant toute la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle.

LE RÊVE D'UNE AMÉRIQUE AGRICOLE

> « Jeune homme, lui dit-il, que me demandes-tu ? & que vois-tu d'avilissant dans l'art de rendre la terre fertile ? Ne sais-tu pas que, sans cet art divin, les hommes, épars dans les bois, seroient encore réduits à disputer la proie aux animaux sauvages ? Souviens-toi que l'agriculture a fondé la société, & qu'elle a, de ses nobles mains élevé nos murs & nos temples[2]. »

[1] Voir Denis de Casabianca, « Le bon usage de "notre demeure". Le regard de Montesquieu sur les "ouvrages des hommes" dans la nature », *Dix-huitième siècle*, n° 45, 2013, p. 199-216.

[2] Marmontel, *Les Incas…*, *op. cit.*, t. II, chap. XXI, p. 58-59.

Ce que dit le vieillard à Alonzo dans *Les Incas* résume une part importante de la pensée des Lumières face à la question agricole et à son rôle civilisationnel et économique. Il est difficile de lire ce discours sans penser à la doctrine physiocratique, qui voyait le produit de l'agriculture comme seul garant de la véritable richesse d'une nation[1]. Malgré les tribulations de cette école de pensée économique, elle semble avoir eu une influence considérable, du moins dans les discours, et en particulier sur la manière de concevoir la richesse en Amérique du Sud et aux Caraïbes. En effet, la dénonciation précoce du poids de l'économie minière dans la politique coloniale de l'Espagne et du Portugal a rapidement orienté la pensée philosophique et historique vers une défense de l'agriculture. Marmontel ajoute au discours économique une dimension philosophique, qui fait de l'agriculture le fondement des progrès des civilisations. Ce discours n'est pas si éloigné de ce que peut écrire Diderot dans l'article de l'*Encyclopédie* qu'il consacre à l'agriculture, dans lequel, après l'avoir définie comme « le premier, le plus utile, le plus étendu, & peut-être le plus essentiel des arts[2] », s'attarde longuement sur les progrès de la civilisation et de la législation romaine en lien avec l'importance accordée à l'agriculture. Sans confondre l'éloge de l'agriculture et l'adhésion aux principes physiocratiques, on peut tout de même noter une conjonction dans les discours relatifs à la culture de la terre dans la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle. Ce thème gagne en importance dans les arts, la fiction et dans la pensée économique et politique, au point de forger un certain « esprit du temps », certes partagé et promu par les physiocrates, mais qui trouve aussi un écho plus large dans la société lettrée[3]. Voltaire résume en quelque sorte cet engouement pour la question agricole par cette phrase restée célèbre : « Vers l'an 1750, la nation, rassasiée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéras, de romans, d'histoires romanesques, de réflexions morales plus romanesques encore, et de disputes théologiques sur la grâce et sur les convulsions, se mit enfin à raisonner sur les blés[4]. » *Raisonner sur les blés*, c'est-à-dire sur les grains et, par extension, sur la richesse. Véritable passion intellectuelle de la deuxième moitié du siècle, cette réflexion sur l'agriculture, ses techniques et son économie, reste sous la plume ironique du Patriarche de Ferney un

[1] Sur la place de la physiocratie dans la géographie intellectuelle des Lumières, voir Yves Citton, *Portrait de l'économiste en physiocrate. Critique littéraire de l'économie politique*, Paris, L'Harmattan, 2001, et du même auteur, « L'école physiocratique au cœur ou dans les marges des Lumières ? », dans Didier Masseau (dir.), *Les marges des Lumières françaises (1750-1789)*, Genève, Droz, 2004, p. 251-262.

[2] Diderot, « Agriculture », *Enc.*, vol. 1, 1751, p. 183b.

[3] Gilles Denis, « Agriculture, esprit du temps et mouvement des Lumières », *Histoire & Sociétés Rurales*, vol. 48, n^o^ 2, 2017, p. 93-136.

[4] Voltaire, « Blé ou Bled », dans *Questions sur l'Encyclopédie*, *OCV*, t. 39, p. 412-413.

divertissement parmi d'autres, certes très utile, mais qui ne se traduira pas concrètement : « On écrivit des choses utiles sur l'agriculture : tout le monde les lut, excepté les laboureurs[1]. »

La physiocratie est d'abord une nouvelle manière de penser le monde naturel et l'ordre social avant d'être un programme politique applicable (ce qui, par ailleurs, est le cas de toute théorie économique). De même, la mode agraire du mitan du XVIII^e^ siècle manifeste surtout un renouveau de la vision et de la pensée de l'agriculture et des valeurs qui y sont associées. Ce sujet mobilise une grande partie du monde scientifique et philosophique. Il s'insère dans une entreprise de valorisation d'une morale paysanne austère qu'on trouve dès le *Télémaque* de Fénelon, contre les excès du luxe et de l'oisiveté, ainsi que dans une redéfinition de la propriété et de la liberté, ce qui explique en partie l'agrarisme caractéristique du moment révolutionnaire français. Plusieurs historiens des idées ont mis en évidence l'importance du motif de l'utopie agricole en Amérique du Nord, notamment au moment de la Révolution américaine. Les auteurs français ont très souvent loué la création de cette nouvelle nation car elle faisait émerger une nouvelle société agraire fondée sur la vertu et la liberté, comme en Pennsylvanie – sur laquelle Voltaire ne tarit pas d'éloges[2] – et en Virginie. Le problème agricole trouve une autre expression dans la partie méridionale de l'Amérique, conjuguant aux représentations de la nature américaine un renouveau de la pensée et de l'action coloniale.

L'essor du colonialisme européen a suscité de nombreuses interrogations économiques ; si les plus connues concernent davantage le commerce et ses effets bénéfiques supposés, l'école physiocratique s'est aussi emparée de la question pour en donner une interprétation et en tirer des propositions radicalement différentes de celles du mercantilisme. Paul Cheney a souligné l'enjeu crucial que représente l'Amérique pour les physiocrates[3]. À partir du milieu du XVIII^e^ siècle, on assiste à une défense des principes du « doux commerce », garant du progrès moral et de la marche vers la liberté politique, en même temps qu'à une remise en question profonde de ces mêmes principes, notamment de la part des physiocrates qui voyaient, singulièrement à partir du cas américain, le système mercantiliste dominant favoriser le maintien d'un système féodal et aller progressivement à sa perte. Pour le physiocrate Pierre Roubaud, l'opposition entre l'« esprit de conquête » et l'« esprit de commerce » (ce dernier justifiant l'accroissement du commerce pour ses vertus politiques) est une opposition factice. Les progrès du commerce et ceux de la civilisation ne seraient pas corrélés. Au contraire, les pratiques mercantilistes des

[1] Voltaire, « Blé ou Bled », dans *Questions sur l'Encyclopédie*, *op. cit.*, p. 413 ; Aliènor Bertrand, « Le blé des physiocrates… », art. cité, p. 10.

[2] Voltaire, *Essai sur les mœurs*, *op. cit.*, chap. 153, p. 293-294.

[3] Paul Cheney, « Les économistes français et l'image de l'Amérique. L'essor du commerce transatlantique et l'effondrement du "gouvernement féodal" », *Dix-huitième siècle*, n° 33, 2001, p. 231-245.

empires européens en Amérique manifesteraient la volonté de maintenir les féodalités existantes, ce qui ne laisse en rien présager d'un progrès politique et social né du développement du commerce, n'ayant de doux que le nom. Face à cela, les physiocrates voyaient l'avenir prospère de l'Amérique dans la création de colonies agricoles, qui représenteraient le terme du processus historique de la colonisation tel que Mirabeau le définit. Après la domination et le commerce viendrait le peuplement, fondé sur l'émergence d'une société rurale et productive. Seule cette évolution des colonies américaines vers l'agriculture permettrait, pour Mirabeau, de transformer radicalement le rapport de l'Amérique à la métropole : c'est en devenant un territoire agricole prospère qu'elle pourrait affirmer son indépendance. Les physiocrates portent donc un intérêt particulier pour l'Amérique dans son ensemble, qu'ils considèrent comme un « laboratoire économique et politique[1] ». Ce laboratoire est à la fois un lieu théorique, servant à l'analyse et critique des systèmes économiques passés et présents, et un espace concret, celui des colonies françaises où il est possible de mettre en pratique leur doctrine. Le voyage de Bougainville et de Pernety a aussi pour but de tester le maintien d'une petite colonie agricole. Mais c'est sûrement l'établissement d'une colonie blanche à Kourou dans les années 1760 (et le désastre qui a suivi), sous l'égide de Choiseul, qui en est l'exemple le plus frappant[2]. L'image de l'Amérique comme terre d'abondance et comme source de richesses pour l'Europe demeure, mais l'utopie physiocratique cherche à refonder et à canaliser cette prodigalité de la terre en lui donnant une ambition libératrice : il ne s'agit plus seulement d'être riche pour l'Europe, mais d'être riche pour elle-même. Si la représentation de la nature et de la géographie américaines ne change pas, c'est l'organisation sociale de la production de richesse qui doit être bouleversée.

La vision physiocratique de l'Amérique dépasse largement le cercle restreint de cette école, même jusque chez des penseurs peu convaincus par la doctrine agricole des physiocrates. C'est que l'idée physiocratique majeure, celle d'une sorte de capitalisme agricole, rejoint les représentations de la nature américaine et les préoccupations qui y sont généralement associées.

La pensée physiocratique est celle de la « méthode de la nature[3] » : le programme économique et politique est fondé sur l'ordre naturel et son observation scientifique, ou bien, pour reprendre les mots de Mirabeau, sur « l'ordre immuable des loix physiques & morales, qui

[1] Manuela Albertone, « Les Mirabeau : économie politique et révolutions », *La Révolution française*, n° 14, 2018, §8 [en ligne].

[2] François Regourd, *Science et colonisation sous l'Ancien régime : le cas de la Guyane et des Antilles françaises, XVII^e^- XVIII^e^ siècles*, thèse de doctorat, Université Bordeaux III-Michel de Montaigne, 2000, p. 495-501 ; Thibaud Martinetti, « Agriculture et environnement : l'utopie rurale de l'expédition de Kourou en Guyane française (1762-1764) », dans Sylviane Coyault et Claire Jaquier (dir.), *Écrire la ruralité. Penser les usages de la terre*, *Revue des sciences humaines*, n° 349, 2023, p. 21-38.

[3] Voir Paul Cheney, « Les économistes français et l'image de l'Amérique… », art. cité, p. 231-245.

assurent la prospérité des Empires[1] ». C'est par la connaissance de la nature que l'on connaît le mode d'organisation adéquat : pour les Économistes en l'occurrence, il s'agit d'un système construit autour de la production agricole, seule garante de la richesse. Pour Quesnay, « la terre est l'unique source des richesses & c'est l'agriculture qui les multiplie. Car l'augmentation des richesses assure celle de la population ; les hommes et les richesses font prospérer l'agriculture, étendent le commerce, animent l'industrie, accroissent et perpétuent les richesses[2]. » Cette tentation de suivre l'ordre de la nature fait écho aux représentations de l'Amérique diffusées à la même époque, principalement autour de la notion d'abondance. La fertilité négligée de la terre américaine oblige à dissocier la richesse naturelle et la richesse d'une nation, de même que l'abondance en or peut engendrer la pauvreté et la dépendance. Il n'y a donc pas de relation de causalité entre l'abondance en ressources naturelles et la richesse. Ce qui fonde la richesse, c'est le travail de la nature, qui transforme la matière en objet commercial doté d'une valeur économique. L'importance donnée à l'extraction minière renverse l'ordre de valeur en associant trop rapidement la richesse d'un territoire à nombre et à la qualité des minéraux qu'il renferme. Ulloa fait ainsi ce constat assez frappant qui semble faire de ces parties de l'Amérique un monde à l'envers :

> Les autres bienfaits de la Nature, qui sont réellement les plus excellens, n'entrent point en considération, si les veines de la terre ne produisent d'abondantes portions de fin argent. Telle est la bizarrerie de l'esprit-humain : une Province est appellée riche quand on en tire beaucoup d'or ou d'argent quoique réellement elle soit pauvre, puisqu'elle, [*sic*] ne produit pas de quoi nourrir ceux qui sont employés aux travaux des Mines, & qu'il faut faire venir d'ailleurs les vivres dont elle a besoin ; & on appelle pauvres, celles qui ne le sont qu'en apparence, & qui produisent beaucoup de bétail, des fruits en abondance, dont le climat est doux, où l'on trouve toutes les commodités de la vie, mais où il n'y a point de Mines, & où, s'il y en a, elles sont négligées & abandonnées[3].

Toute la partie minière de l'Amérique, celle du vice-royaume du Pérou, est le lieu d'une aberration économique. La soif de l'or transforme la compréhension du réel et le langage. Ulloa pointe par-là toute la vacuité d'un rapport aux réalités matérielles entièrement recouvert par l'attrait des mines d'or et d'argent. Il faut se souvenir que l'extraction minière organise en grande partie le territoire péruvien, et que la précarité de cette économie fait que de nombreuses mines sont laissées à l'abandon, faute de pouvoir en tirer un profit rapide, même quand elles sont encore exploitables. La notion de richesse d'un territoire devient alors un signe très volatile

[1] Mirabeau, *Philosophie rurale, ou Économie générale et politique de l'agriculture, réduite à l'ordre immuable des loix physiques & morales, qui assurent la prospérité des Empires*, Amsterdam, Les Libraires associés, 1763.

[2] Quesnay, *Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole*, dans *La Physiocratie, ou Constitution naturelle du gouvernement le plus avantageux au genre humain*, éd. P.-S. Dupont de Nemours, Leyde/Paris, Merlin, 1768, t. I, p. 107.

[3] Ulloa, *Voyage historique…*, *op. cit.*, t. 1, p. 371.

et ne semble plus vraiment, comme le souligne Ulloa, avoir prise sur la réalité et la nature. Les problèmes soulevés par l'or américain obligent donc à redéfinir ce qui fonde la richesse d'un État. Même si la réponse n'est pas toujours unanime, l'agriculture apparaît le plus souvent comme une source sûre et stable d'enrichissement, de prospérité et de civilisation.

Il est difficile de définir avec certitude si l'éloge agricole qui se trouve dans bon nombre de textes relatifs à l'Amérique peut être qualifié de « physiocratique », tant il semble diffus et peu souvent adossé à un véritable discours économique. Il n'en reste pas moins la jonction, dans la deuxième moitié du siècle, entre une doctrine économique aussi connue que contestée, et une série de discours et de représentations sur l'Amérique du Sud et les îles des Caraïbes qui tendent vers une même image et un projet civilisationnel commun : celui d'une utopie agricole, condition du bonheur de l'humanité. Cette vision de l'Amérique est résolument située dans un hors-temps, qu'il s'agisse du temps révolu de l'empire inca, d'une préhistoire plus ou moins rêvée de l'humanité, ou d'un futur encore à dessiner. Pour Quesnay, l'empire inca devient ainsi l'exemple parfait d'un despotisme agricole qui assure la subsistance de tous par l'absence de monnaie et de propriété individuelle. Reprenant les affirmations de Garcilaso, Quesnay ne tarit pas d'éloges sur le système économique et la civilisation inca :

> Ce Gouvernement d'un Peuple puissant & courageux, dont un événement funeste causa la ruine, a existé pendant plusieurs siécles, dans le pur état de nature ; & il étoit si conforme à l'ordre de la nature même, qu'il surpasse toutes les spéculations des Philosophes & de ces savans Législateurs de l'antiquité, célébrés avec tant de vénération dans l'Histoire de notre Continent. Sa constitution renferme des vues si sages & si profondes, qu'on y trouve, par compte & par mesure, l'ordre radical d'un Gouvernement le plus prospere & le plus équitable[1].

Quesnay prête un « état de nature » aux Incas qui, selon le témoignage et l'analyse de la plupart de ses contemporains, étaient au contraire une civilisation organisée autour d'un ordre social, juridique et religieux. À moins de comprendre dans son propos une redéfinition de l'état de nature, bien éloignée de celui formulé par Rousseau quelques années auparavant, qui ferait des Incas une civilisation *en accord avec les lois de la nature* plus qu'un peuple primitif, il faut sans doute admettre que Quesnay invente ou fantasme une idée du monde inca qu'il utilise à dessein pour renforcer l'image idéale de l'agriculture et de la propriété. Alienor Bertrand a mis en évidence les torsions que Quesnay fait subir à sa source, Garcilaso, ainsi que la manipulation de cet exemple historique au service des thèses générales des physiocrates[2]. Qui plus est, la lecture du passé inca s'inscrit dans un présent colonial. Pour la philosophe, l'éloge du modèle inca et de cette sorte de capitalisme agraire permet par rebond de penser une autre forme de

[1] Quesnay, « Analyse du Gouvernement des Yncas du Pérou », *Éphémérides du citoyens*, 1767, p. 46.

[2] Alienor Bertrand, « Portrait de l'Inca en physiocrate. Analyse et travestissements de la première expérience coloniale au siècle des lumières », art. cité.

colonisation, éloignée du modèle espagnol, rétrograde et cruel ; une colonisation fondée sur la propriété foncière et l'exploitation agricole, le tout fondé sur « l'ordre de la nature même » cher aux physiocrates. Le texte de Quesnay fait du Pérou un projet de civilisation fondée tant sur l'ordre naturel qu'un système économique.

Les traces physiocratiques sont nombreuses chez la plupart des philosophes ou des historiens qui s'intéressent à l'Amérique du Sud. Ce n'est pas pour autant que tout le siècle des Lumières conçoit l'Amérique du Sud de manière physiocratique, ou que le programme des « économistes », comme on les appelait alors, souhaitait être appliqué sur ces terres. Il suffit de lire l'*Histoire des deux Indes* pour se rendre compte du bricolage idéologique que constitue le rapport à l'économie de ce territoire. En effet, Raynal peut ainsi défendre le rôle de l'agriculture dans la constitution d'une économie saine, comme la plupart des auteurs, de Montesquieu à Marmontel, mais il s'agit plutôt d'un contre-modèle à opposer à la brutalité et à l'inanité du système d'extraction minière. Raynal reste persuadé que le « doux commerce », pourtant honni des physiocrates, reste une ambition valable universellement qui conserve toute sa valeur pour l'enrichissement des colonies sud-américaines et caribéennes, au point de voir d'un très bon œil le commerce interlope entre les colonies espagnoles et hollandaises[1]. Il est cependant clair que les physiocrates ont trouvé dans l'Amérique, principalement méridionale chez Quesnay, un espace virtuel pour penser le bien-fondé de leur modèle de capitalisme agraire. L'imaginaire de l'abondance naturelle sud-américaine y est pour beaucoup, car il offre à l'esprit la figuration d'un monde qui, au lieu d'une économie commerciale, pourrait jouir sans réserve d'une bonne économie agricole, parce qu'elle en aurait déjà joui auparavant au temps des Incas.

AGRICULTURE ET UTOPIE COLONIALE

Si l'on a vu que les utopies figées étaient remises en question, voire détruites, par le discours géographique et historique, la dimension utopique n'en pas pour autant complètement absente du discours sur l'Amérique. Elle porte le plus souvent la trace d'une ambition agricole, pour envisager non pas tant ce que l'Amérique est déjà, mais ce qu'elle pourrait être. Il s'agit avant tout de transformer la nature américaine pour en faire un espace agricole. C'est ce que décrit Voltaire, sans distance critique, quand il raconte, d'après Florentin de Bourges, les premiers établissements des jésuites au Paraguay :

[1] H80, livre VII, chap. XVIII, p. 121-122.

> Les bœufs, les vaches, les moutons, amenés d'Europe à Buenos-Aires, s'étaient multipliés à un excès prodigieux ; ils en menèrent une grande quantité avec eux ; ils firent charger des chariots de tous les instruments du labourage et de l'architecture, semèrent quelques plaines de tous les grains d'Europe, et donnèrent tout aux sauvages, qui furent apprivoisés comme les animaux qu'on prend avec un appât. Ces peuples n'étaient composés que de familles séparées les unes des autres, sans société, sans aucune religion : on les accoutuma aisément à la société, en leur donnant les nouveaux besoins des productions qu'on leur apportait. Il fallut que les missionnaires, aidés de quelques habitants de Buenos-Aires, leur apprissent à semer, à labourer, à cuire la brique, à façonner le bois, à construire des maisons ; bientôt ces hommes furent transformés, et devinrent sujets de leurs bienfaiteurs[1].

Faire de l'Amérique une terre agricole est un projet déjà ancien. Raynal rappelle que, dans le projet d'établissement de Las Casas à Cumaná[2], les colons « devoient être tous cultivateurs, artisans ou missionnaires[3]. » Le travail de la terre est le garant d'une transformation radicale des hommes et de la nature, qui soutient le projet de civilisation du monde américain. L'apprivoisement de la nature et des hommes n'est qu'une seule et même entreprise, et la transformation de l'espace, qui doit se prêter à une économie productive à l'européenne, est le préalable à une colonisation idéale et prospère.

Plus que l'éloge de l'agriculture, qui s'insère dans la continuité de la critique de la négligence de la fécondité des terres américaines, l'utopie agricole est un thème récurrent de la littérature relative à l'Amérique méridionale et caribéenne. Il s'agit le plus souvent d'imaginer *ce que serait* la prospérité agricole de tels territoires, ou de proposer des projets qui permettraient de faire advenir une richesse agricole tant espérée. Dans l'ouvrage de Barrère sur la Guyane, on lit d'abord un éloge de la fertilité et de l'abondance assez traditionnel :

> Toute la côte de la Guiane est admirable par sa verdure. Ce ne sont que d'épaisses forêts de différens arbres toujours verds, qui couvrent toute cette étendue de pays, & des futayes qui s'étendent si avant dans les terres, qu'on les perd de vûë. Les pluyes presque continuelles pendant les trois quarts de l'année, rendent l'air assez tempéré : On est même obligé quelquefois de faire du feu, à cause du froid qui se fait sentir assez vivement, sur tout les matins[4].

La description d'une nature accueillante donne rapidement lieu au désir de mise en culture, toute la fertilité des terres guyanaises devant être mises à profit :

> Tous les grands pâturages qui sont dans cette province, seroient capables de nourrir des troupeaux innombrables de bestiaux ; & les forets peuvent fournir abondamment des bois, tant pour bâtir des maisons, que pour la construction des vaisseaux. Enfin rien ne seroit plus aisé, ce semble, que de défricher ce pays, & d'y établir des bonnes Colonies[5].

On retrouve l'usage du conditionnel qui caractérisait la lamentation sur l'abondance négligée des colonies espagnoles, cette fois pour envisager le futur d'une colonie française heureuse et

[1] Voltaire, *Essai sur les mœurs…*, *op. cit.*, chap. 154, p. 301-302.
[2] Dans l'actuel Venezuela.
[3] H80, livre VII, chap. XV, p. 106
[4] Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale…*, *op. cit.*, p. 6.
[5] *Ibid.*, p. 8.

prospère. La dimension utopique du discours sur l'Amérique tient en cette tension vers un avenir riant, toujours associée à une description des qualités de la nature.

L'utopie agricole n'est pas seulement de l'ordre de l'idée ou de l'imaginaire : elle a parfois été tentée, notamment en Guyane française, où elle s'est soldée par un désastre financier et humain, ou encore, dans une moindre mesure, aux îles Malouines pendant l'expédition de Bougainville. Pernety intègre dans son journal de voyage une lettre d'un des voyageurs restés sur l'île pour continuer l'œuvre d'établissement agricole :

> Notre agriculture nous donne toute espérance. Toutes les graines potagères ont réussi. À l'égard du bled, il a produit, dans le terrein brûlé, de beaux épics ; mais, quant à la forme seulement, & point de grain. Nos terres, comme vierges, demandent à être plus longtems travaillées, & même améliorées avec du bon fumier. Ce que nous avons de bestiaux ne suffit que pour faire des essais. Quatre de nos genisses, & nos trois chevaux sont toujours en plein champ ; nous n'avons jamais pu réussir à les rattrapper : mais leur humeur vagabonde nous fait connoître un des grands avantages du Pays ; c'est que les bestiaux y peuvent demeurer en toute saison, jour & nuit aux champs ; & qu'ils y trouvent pâture & litiere. Nous les rencontrons les uns & les autres souvent, en allant à la chasse : ils sont gras à lard, & se trouvent bien de leur liberté[1].

Pour optimiste qu'il soit, ce discours ne cache pas que ce genre d'établissement ne sont que des tentatives dont le futur est toujours bien fragile, malgré l'espoir que les premiers résultats suscitent. Ce genre d'établissement relève du projet : il est toujours tendu vers un avenir meilleur, devenant par-là utopique.

L'intérêt pour les richesses agricoles et pour les innovations agronomiques est une constante du discours français sur l'Amérique, qui tend le plus souvent à proposer une image idéalisée de la production de ces richesses et, plus généralement, du monde colonial organisé autour des exploitations agricoles. Apparaît alors dans plusieurs textes une sorte d'utopie qu'on peut appeler *expérimentale* : la description d'un monde américain issue d'une expérience individuelle et d'expérimentations agronomiques, mêlée à une approche spéculative qui dit à la fois l'espace tel qu'il est et tel qu'il devrait ou pourrait être. Cette forme d'écriture d'une nature productive concerne principalement les voyages dans les Antilles et la Guyane, où l'intérêt économique – et surtout l'amélioration de l'économie agricole coloniale – est prépondérant. Ces textes manifestent une tension vers la généralisation et l'idéalisation des cultures, mais se présentent comme fondés par l'expérience et l'observation. À l'ouverture de sa *Maison rustique* en 1763, consacrée à des futurs établissements français en Guyane, Bruletout de Préfontaine insiste sur le caractère presque scientifique des observations et des recommandations qui suivront :

[1] Pernety, *Journal historique…*, t. II, p. 649-650.

> Ce ne sont point de simples spéculations, ou des conjectures hasardées que j'offre ; c'est le fruit de vingt ans de séjour à Cayenne, c'est le résultat de réflexions & d'épreuves confirmées par l'expérience. Je n'ai surement pas dit tout ce qui seroit ou pourroit être avantageux à cette Colonie ; le tems donnera lieu à des observations plus étendues, rectifiera & perfectionnera mes idées, en indiquera de nouvelles : je serai trop content d'avoir mis sur les voies, & je jouis d'avance en bon citoyen des progrès auxquels j'aurai peut-être donné lieu[1].

En même temps, son ouvrage se présente sous la forme d'une mise en fiction ou d'une expérience de pensée philosophique, qui « suppose un homme muni d'une concession et arrivant à Cayenne pour s'y faire habitant[2]. » Il s'agit de créer en esprit une situation idéale que viendrait informer tout le savoir acquis par l'expérience du colon. Le titre de cette *Maison rustique* invite d'emblée à penser un rapport heureux à la nature cultivée : il rappelle ceux de Charles Estienne (*Praedium rusticum* en 1554, traduit en français en 1564 sous le titre *L'Agriculture et maison rustique*), de Louis Liger (*Œconomie générale de la campagne, ou Nouvelle maison rustique* en 1700) et enfin de Jacques Vanière (*Praedium rusticum* en 1727, ou *Œconomie rurale* dans sa traduction en 1756), et inscrit l'ouvrage dans la suite de ces travaux d'agronomie aux accents pastoraux et virgiliens très prononcés.

La dimension d'utopie agricole a surtout été étudiée au sujet de la Guyane dans les années 1760, quand Choiseul, après la perte des colonies nord-américaines, a souhaité installer des colonies blanches et agricoles à Cayenne et à Kourou, et avait pour cela commandé plusieurs voyages et ouvrages pour les préparer au mieux, dont celui de Préfontaine[3]. Ce projet est un exemple frappant de la mise en échec de la « machine coloniale », entreprise tout à la fois scientifique, administrative et politique de connaissance et domination des espaces colonisés telle que l'ont décrite James McClellan et François Regourd[4]. Malgré l'usage de cette machine, capable de produire des informations scientifiques sur le territoire, le projet s'est soldé par la mort de plus de la moitié des colons.

L'ambivalence dans le discours sur les territoires américains colonisés, entre description de l'économie agricole telle qu'elle devait être, et invention d'une utopie économique idéale, se trouve dans des textes bien plus anciens à ce projet. Préfontaine reprend dans les grandes lignes l'ouvrage de Pierre Barrère, qui donnait en 1743 une *Nouvelle relation de la France equinoxiale*, en grand partie reprise dans la *Description géographique de la Guiane* de Jacques-

[1] Bruletout de Préfontaine, *Maison rustique, à l'usage des habitans de la partie de la France equinoxiale, connue sous le nom de Cayenne*, Paris, Bauche, 1763, p. 1-2.

[2] *Ibid*., p. 2.

[3] Thibault Martinetti, « Agriculture et environnement… », art. cité, p. 22.

[4] François Regourd, *Science et colonisation sous l'Ancien régime…*, *op. cit.*, p. 495-501 ; du même, « Kourou 1763. Succès d'une enquête, échec d'un projet colonial », dans Charlotte de Castelnau-L'Estoile et François Regourd (dir.), *Connaissances et Pouvoirs. Les espaces impériaux (XVI^e^-XVIII^e^ siècles). France, Espagne, Portugal*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2005, p. 233-252 ; James E. McClellan et François Regourd, *The Colonial Machine…*, *op. cit.*, p. 403-413.

Nicolas Bellin publiée en 1763. Plusieurs années auparavant, le père Labat, dans le troisième et le quatrième tome de la réédition de 1742 de son *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, donnait une longue description de l'économie sucrière des Antilles. Les descriptions guyanaises et antillaises émanent certes de contextes très différents, mais elles peuvent se lire comme des objets de propagande coloniale : ces textes, aussi descriptifs que prescriptifs, s'adressent plus ou moins explicitement à de nouveaux colons, et cherchent à leur présenter un monde où l'aventure économique sera prospère.

Dans le récit de voyage de Labat, les chapitres sur l'économie sucrière décrivent de manière synchronique une multiplicité d'éléments, notamment plusieurs propositions d'amélioration de leur fonctionnement et de leur rendement. Ces descriptions relèvent parfois plus du désir du voyageur-administrateur que de la simple description des sucreries telles qu'il a pu les observer. La culture de la canne à sucre est toujours mise en scène par rapport à ses propres expérimentations, réalisées à plusieurs endroits dans les Antilles, et le voyageur mélange la manière dont il voit cette culture et ses recommandations aux habitants. Tout son discours est appuyé par le recours à l'expérience : Labat décrit en effet des tentatives concernant de nouvelles plantes et de nouvelles manières de récolter, et surtout la propagande qu'il mène auprès des planteurs pour populariser ses découvertes[1]. Mais ce qui occupe la plus grande place dans ce chapitre est la question de l'organisation spatiale de la sucrerie et des habitations, pour dresser un tableau parfait de ce que ces lieux devraient être. Labat décrit d'abord la manière de défricher les bois :

> Avant que de planter les cannes, il faut soigneusement nettoyer la terre où l'on veut les mettre. Il ne suffit pas de couper les liannes que l'on y trouve ; il faut les arracher entierement, parce que ces mauvaises plantes pullulent beaucoup, s'attachent aux cannes, les couvrent & les abbattent. À l'égard des souches des arbres, il n'est pas necessaire de prendre cette peine, à moins que ce ne soit des bois mols, dont les souches poussent des rejettons ; il faut arracher celles-ci, ou les brûler d'une maniere à secher entierement toute l'humidité qu'elle renferment ; qui serviroit à les faire pousser[2].

La description est en même temps une série d'ordres et de conseils, ainsi que l'exposé d'un savoir précis sur la nature des sols et de la végétation. Labat ne décrit pas tant la manière de défricher que la *meilleure* manière de le faire selon les conditions qu'offre le terrain.

Préfontaine donne quant à lui une description plus circonstanciée de la réalisation des « abattis ». Son habitant imaginaire une fois arrivé en Guayane, il faut qu'il s'installe : « Que l'espace nécessaire pour une sucrerie complette, telle que l'offre le plan, serve à fixer l'étendue que notre nouvel habitant choisira[3] ». Et l'auteur de découvrir avec le nouveau-venu et son

[1] Voir Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. III, p. 339-340.
[2] *Ibid*., p. 342.
[3] Bruletout de Préfontaine, *Maison rustique…*, *op. cit.*, p. 3-4.

lecteur que « l'emplacement choisi se trouve rempli de broussailles, de plantes, d'arbrisseaux & d'arbres » et qu'« il faut nettoyer la place ; c'est ce qu'on fait par le moyen des *abattis*[1]. » Préfontaine, contrairement à Labat, insiste sur la dangerosité d'une telle entreprise réalisée par les esclaves, principalement parce que l'enchevêtrement des arbres de la forêt tropicale peut entraîner des chutes en série imprévisibles. Mais comme chez le Dominicain, la description vise une mise en pratique et détaille des circonstances idéales. Le brûlis est ainsi décrit :

> L'abattis qu'on s'est proposé de faire étant fini, on le laisse sécher pendant trois semaines avant que d'y mettre le feu ; pour cette opération, qui ne dure que quelques heures, on choisit un jour très-chaud, qui aura été précédé de quelques beaux jours. Le ciel doit être sans nuages. Le moindre grain de pluie pendant la nuit, la veille de l'opération, y feroit tort. Le feu se met le plus au vent qu'on peut, en observant cependant que le vent ne soit pas trop fort. La flamme emportée par le courant d'air brûleroit trop superficiellement. Son effet, tel qu'il soit, n'empêche pas qu'il ne faille *chapuser*. C'est faire différens tas de petites branches éparses çà & là, & des bouts de bois à demi-brûlés ; on jette dessus les broussailles que le feu a ménagées ; quelques vieux esclaves & des enfans brûlent ces tas à mesure qu'ils sont faits. Il n'y a pas de tems à perdre pour cet ouvrage. Si les pluies survenoient avant qu'il fût fini, la récolte seroit au moins retardée. On ne pourroit en effet dans les intervalles que laissent les gros arbres respectés par le feu & couchés par terre, planter ni les diverses racines nécessaires à la nourriture, ni la denrée qu'on a dessein de cultiver. […] En] général quand la place est nette, il faut planter dès qu'il commence à pleuvoir de tems à autre[2].

Ce qui ressort de cette description, c'est d'abord sa difficulté, par la multiplication des conditions (notamment météorologiques) requises à sa bonne réalisation, et le risque fort et constant de tout perdre à chaque étape. Préfontaine joint des remarques très précises, qui traduisent une connaissance précise des conditions réelles d'une telle entreprise, comme le terme technique *chapuser*, énoncé avant d'être défini, signe (ou mise en scène) d'un savoir agronomique à divulguer. Mais en même temps, ce même passage flotte dans une sorte d'indétermination, par la généralisation qu'opère l'agronome, puisqu'il s'agit avant tout de décrire n'importe quel type d'établissement.

Le terrain, débarrassé de sa végétation, peut être transformé en un nouvel espace. Labat explique ainsi sa manière de partager le terrain :

> La terre étant bien nette, si elle est unie ou en pente très-douce, le meilleur parti qu'on puisse prendre est de la partager en quarré, de cent pas quarrez chacun, & laisser entre les quarrez un chemin de dix-huit pieds de large, pour le passage des cabrouëts ou charettes, qui vont chercher les cannes, à mesure qu'on les coupe pour les porter au moulin[3].

Plusieurs raisons expliquent cette division, par exemple la prévention des incendies, ou éviter que les charrettes n'endommagent les plantations. La dernière est

> que le maître peut plus facilement visiter le travail de ses gens, & voir si les Commandeurs & les Negres ne le trompent point, comme ils ne manquent gueres de faire, quand ils en trouvent l'occasion, se

[1] Pour les deux dernières citations : *ibid*., p. 4.
[2] *Ibid.*, p. 6, c'est l'auteur qui souligne.
[3] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. III, p. 342.

> contentant de sarcler & de rechausser les cannes qui sont sur les bords des chemins, pendant que le milieu où la vûë ne peut penetrer & où l'on ne peut pas aller, demeure negligé, plein d'herbes, de liannes & de vuides, ce qui attire avec le tems le dépérissement total des cannes[1].

La géométrisation de l'espace de la sucrerie doit permettre une surveillance absolue des activités. Labat y revient à plusieurs reprises : une vue dégagée doit être un principe qui régit toute l'organisation spatiale, de la création de la plantation jusqu'à l'établissement des hangars pour le travail de la canne[2]. Préfontaine ne dit pas autre chose quand il écrit :

> Tous les autres bâtimens qui regardent l'économie intérieure, ainsi que les cases des Negres, & ceux qui concernent la manufacture à laquelle on s'adonne, doivent être sous les yeux du Maître. Ce qui tient au ménage, comme magasin de vivres, cuisine, &c. doit être vu par la Maîtresse de l'endroit où elle travaille[3].

La mise en ordre de la nature s'accompagne de la mise en place d'un ordre hiérarchique que reflète l'espace de l'habitation coloniale.

Le dernier élément qui régit, chez Labat comme chez Préfontaine, l'organisation de l'espace agricole colonial, est d'ordre esthétique. Continuant son explication de l'organisation du terrain de la sucrerie, Labat en vient à la quatrième raison :

> l'embellissement d'une habitation, où tout homme de bon sens ne doit pas negliger d'y procurer le plaisir, quand il peut-être joint avec l'utile : car on peut planter le long des chemins des pois d'Angole ou des pois de sept ans, qui sont des arbrisseaux fort agreables & fort utiles, qui forment des allées & des promenades. L'habitation de Monsieur de Rochefort au petit cul-de-sac de la Guadeloupe, étoit toute partagée de cette manière. Je l'ai pratiqué dans tous les endroits où le terrein me l'a permis[4].

L'ordre du végétal ne doit pas qu'être utile d'un point de vue économique, il doit servir à créer un lieu de vie agréable pour le maître. Tout l'espace de la plantation est pensé pour protéger l'habitation du maître des désagréments, grâce à une connaissance précise de la nature des lieux :

> Si le terrain a quelque élevation vers le milieu de sa largeur, & un peu au-dessus des trois cent pas qu'on a laissez pour la savanne, il faut le choisir preferablement à tout autre pour y bâtir la maison du Maître. Elle doit être tournée de manière que la face regarde la mer, ou du moins le principal abord, & que les vents ordinaires n'y entrent que de biais, pour n'y être pas insupportables, comme ils sont quand ils battent à plomb dans les fenêtres, qu'ils obligent de tenir toûjours fermées[5].

---

[1] *Ibid*., t. IV, p. 143.

[2] « Le Maître ou son Commandeur voit d'un bout à l'autre d'une piece de cannes ce qu'il y a à faire, comment les Negres travaillent, & s'ils ne quittent point le travail pour dormir ; ce qui n'est pas aisé à observer quand les touffes de cannes sont pêle mêle, parce qu'elles se cachent les unes les autres, & cachent en même temps les défauts du travail & des ouvriers[2]. » (*Ibid.*, t. III, p. 346-347) ; « Si un Habitant veut voir commodement le train de ses affaires, il doit faire des cases comme de grands hangars à la vûë de la Sucrerie, & y loger tous ses Ouvriers, afin que lui étant à la Sucrerie, où le Rafineur qui n'en doit jamais sortir, il puisse voir sans peine si ses Ouvriers travaillent[2]. » (*Ibid*., t. IV, p. 182).

[3] Bruletout de Préfontaine, *Maison rustique…*, *op. cit.*, p. 8.

[4] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. III, p. 344.

[5] *Ibid*., t. IV, p. 451.

La mise en ordre de l'espace agricole concerne tous les lieux, de la plantation aux cases des esclaves, en passant par tous les espaces de production. L'agencement des différents espaces les uns par rapport aux autres doit permettre leur bon fonctionnement, et surtout leur séparation :

> La maison doit être accompagnée d'un jardin autant qu'il est possible, & avoir à côté, ou derriere elle les Offices, les Magazins, la Purgerie, l'Étuve, & dans une distance raisonnable la Sucrerie & le Moulin, afin que le Maître puisse voir commodement ce qui s'y passe, sans être incommodé du bruit qui s'y fait. Les cases des Negres doivent toûjours être sous le vent de la maison, & de tous les autres bâtimens, à cause des accidens du feu qui s'y peut allumer, & dont les flâmes pourroient être portées vers les autres bâtimens. Quoique ces cases soient très-peu de chose, on ne doit pas negliger de les bâtir avec ordre, un peu éloignées les unes des autres, separées par une ou deux rües, dans un lieu sec & découvert, & avoir soin que les Negres les tiennent toûjours propres[1].

L'habitation du maître est à la fois intégrée et le plus indépendante possible du reste de l'espace agricole. La description de Labat termine de donner une vision idéale de l'exploitation, apparemment régie par un ordre parfait et harmonieux, jusqu'aux cases des esclaves, bien tenues et salubres, et surtout à une distance salutaire de la maison, qui les domine et en est protégée.

La *Maison rustique* du livre de Préfontaine trouve sa réalisation visuelle : l'auteur y joint une gravure intitulée « Vue de l'Habitation du Sr Préfontaine Située à Cayenne » (fig. 34). Elle témoigne d'une idéalisation complète du monde colonial. L'auteur y montre « une vision sereine de la vie des habitants de la colonie centrée autour de leur habitation riche en possibilités d'exploitation, fertile, et à la faune et la flore abondantes[2] », mais cette « riante habitation […] semble tout à fait fictive si l'on considère les conditions d'établissement dans la colonie au milieu du XVIII^e^ siècle[3]. » Le faste de l'habitation est contredit par les réalités tant géographique qu'historique, si on garde à l'esprit que la nature cristalline des terres hautes oblige à déplacer les établissements très régulièrement car les sols s'épuisent vite ; et de plus, il est très peu probable, vu le nombre et l'état des établissements en Guyane, que l'habitation de Préfontaine ait été aussi luxueuse que celle affichée dans cette gravure. Le jardin à la française accolé à la « caze du maître » semble tout droit sorti de l'imagination de Préfontaine, qui apparaît toujours sensible à la dimension esthétique des établissements futurs qu'il décrit. La description de l'habitation du maître laisse aussi entendre qu'elle est plus un désir d'habitation idéale ou une préconisation qu'une réalité.

> On peut rapporter à l'œconomie une maison commode pour se loger ; qu'elle ne soit ni trop près, ni trop éloignée du moulin ; que les chambres sur tout soient bien ouvertes, afin de pouvoir voir de son lit, ou

[1] *Ibid*., p. 452.

[2] Émilie d'Orgeix et Céline Frémaux, « *La petite maison dans les abattis* ou l'art de rédiger aux bois par Jean Antoine de Brûletout, chevalier de Préfontaine dans son habitation de la France équinoxiale (1754-1763) », *InSitu*, n° 21, 2013, §15 [en ligne].

[3] *Ibid.*, §18.

> *hamak*, si le moulin tourne ; les Négres qui entrent, ou qui sortent de la Sucrerie ; les kabrouets, ou petits tombereaux, avec quoi on voiture les Cannes ; enfin, que l'œil puisse se porter librement sur tout, afin de tenir les esclaves dans leur devoir[1].

Préfontaine fait de l'habitation un lieu idéal pour le nouvel habitant, qui répond à la fois à une visée esthétique et à un souhait de contrôle total sur l'activité de l'exploitation agricole. Tout au long de la *Maison rustique* se dessine aussi en creux l'image de l'habitant idéal, qui mêlera toutes les qualités nécessaires selon Préfontaine à la bonne conduite de la colonie. L'habitant est un homme de goût en même temps qu'un administrateur méticuleux. L'ouvrage de Préfontaine est traversé par une visée esthétique, qui fait de la Guyane un jardin aussi beau qu'utile. Dans un chapitre consacré à la plantation des arbres fruitiers, il préconise de ne pas les planter au hasard : « Rien de si aisé que de se ménager des avenues ou des allées qui joindraient l'utilité à l'agrément. L'espace qu'on laisserait pour chaque allée serait proportionné à celui qu'il faut pour la crue parfaite de l'arbre, ainsi que la distance de l'un à l'autre sur la même ligne[2]. »

Dans le récit de voyage de Labat comme dans le manuel agronomique de Préfontaine, l'espace et le travail agricoles apparaissent sous un jour le plus souvent riant, puisque présenté sous sa meilleure forme possible. Les réalités de la nature et les aléas sont certes souvent pris en compte, mais ils sont rapidement évacués pour dire ce que l'exploitation *doit* être pour générer un profit grandissant. La pénibilité, les échecs plus que probables – évoqués superficiellement –, la violence des relations de domination s'évanouissent. Labat et Préfontaine dressent le tableau d'un monde somme toute bienveillant. Le père dominicain introduit dans une description des moulins à sucre une illustration d'un « comble de moulin[3] » (fig. 35) qui fait apparaître en découpe sa structure. On y voit plusieurs esclaves travaillant au moulin, mais le plus surprenant est que le graveur ait décidé de montrer un esclave assis à l'ombre en train de fumer, qui donne à cette image une apparence paisible auquel le sujet représenté ne laisserait pourtant pas songer. Cette illustration n'est pas sans rappeler certaines planches de l'*Encyclopédie* qui illustrent le travail agricole tropical et colonial, le coton (fig. 36), l'indigo (fig. 37) et le sucre (fig. 38)[4]. Roland Barthes évoquait il y a déjà longtemps, au sujet des planches d'industrie et d'artisanat, le rapport heureux qui semblait y unir l'homme aux objets techniques[5]. Le monde américain, d'apparence caribéenne, apparaît aussi un lieu

[1] Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale…*, *op. cit.*, p. 87-88.
[2] Bruletout de Préfontaine, *Maison rustique…*, *op. cit.*, p. 21.
[3] Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique…*, *op. cit.*, t. III, p. 382.
[4] « Travail et emploi du coton », *Enc.*, *Recueil de planches*, t. I, 1re planche ; « Indigoterie et manioc », *ibid*., 1re planche ; « Sucrerie et affinage des sucres », *ibid*., 1re planche.
[5] Roland Barthes, « Les planches de l'*Encyclopédie* », dans *Le Degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 89-105

nimbé dans une forme d'heureuse langueur : le cadre naturel domine la représentation et semble faire voir une géorgique américaine, où le travail des Noirs esclaves – comme l'indique la description des planches – ne serait pas soumis au regard inquisiteur (et au fouet) d'un contremaître. Le rêve d'une Amérique agricole confine à l'utopie, où l'on sait que le travail, s'il n'est aboli, est toujours heureux. Les ouvrages de Labat et de Préfontaine construisent un monde colonial qui fait fructifier une nature déjà prodigue, dans la continuité d'une vision édénique de l'Amérique tropicale.

La dimension utopique est commune, comme on a pu le voir, à une représentation globale de la nature américaine, dont la prodigalité *pourrait* être une richesse à condition d'être travaillée. Loin de l'utopie d'abondance, que les Lumières relativisent, l'Amérique n'en reste pas moins utopique dans le sens où l'exploitation économique de la nature, et les conséquence sociales et politiques qui en découlent, demeurent le plus souvent à l'état de projet, situant dans un avenir plus ou moins proche ou dans un temps indéterminé l'heure de la richesse – véritable, cette fois – de l'Amérique. L'utopie fondée sur l'expérience ouvre la possibilité de transformer la nature américaine pour la rendre productive et enrichir les colons présents comme futurs. Le travail de la terre n'est pourtant pas le seul qui puisse, à terme, transformer le monde américain : pour faire de l'Amérique une utopie agricole, c'est le climat tout entier qui doit être régulé par l'action humaine.

AGIR SUR LE CLIMAT

COLONISER, DÉFRICHER ET AMÉLIORER

Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher font de la colonisation de l'Amérique et de ses effets sur le climat la matrice de leur réflexion sur la naissance d'une pensée du changement climatique. C'est en effet avec les récits de voyage des premiers colons, anglais et français, que se forge progressivement l'idée selon laquelle l'espèce humaine est capable, par son action, de modifier radicalement la nature du climat d'un territoire, c'est-à-dire sa température et son degré d'humidité. La thèse du changement anthropique du climat apparaît en France plus tard qu'en Angleterre, à partir de la moitié des années 1740[1]. La transformation de la notion même

[1] Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, *Les Révoltes du ciel…*, *op.cit.*, p. 37.

de climat au XVIII^e siècle est tributaire d'un renouveau de la manière de se rapporter à celui-ci et de comprendre ses évolutions à travers le temps ainsi que les conséquences de l'activité humaine. L'enjeu est de taille, puisqu'il s'agit à la fois de comprendre les évolutions passées du climat, dans sa nouvelle acception, pour mieux anticiper, et peut-être prévoir, les conditions météorologiques à venir. La pensée de l'environnement des XVII^e et XVIII^e siècles est difficilement comparable aux préoccupations scientifiques et politiques du XXI^e siècle, l'intérêt pour l'activité humaine sur le climat cherchant avant tout à « percer le secret des cycles météorologiques ; prévoir l'avenir thermique de la Terre et comprendre les effets de l'action humaine sur le monde végétal, le cycle de l'eau, et, par son entremise, sur le climat[1]. »

L'analyse des deux historiens se fonde en grande partie sur l'Amérique du Nord, des Antilles à la Nouvelle-France. La mienne cherche plutôt à proposer l'idée que l'Amérique du Sud a servi, elle aussi, de lieu de compréhension de « l'agir humain[2] » sur le climat, pour reprendre une expression de ces deux historiens, sous une forme qui n'est cependant pas entièrement identique aux réflexions amorcées à partir de l'Amérique du Nord.

L'un des grands débats au sujet des climats américains porte sur leur *normalisation* : il faut faire en sorte que les conditions climatiques et météorologiques de l'Amérique s'européanisent progressivement pour devenir un continent habitable, sûr et fertile. Une autre dimension de cette entreprise climatique concerne la représentation historique de l'Amérique : celle-ci, en effet, ne serait pas arrivé au même degré d'avancement que l'Europe, tant et si bien que les Européens doivent parachever l'œuvre naturelle et faire entrer l'Amérique dans une nouvelle ère en adoucissant son climat. En témoigne le rapport constant que notent les deux historiens entre modification du climat et processus de civilisation :

> Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'expérience coloniale nord-américaine structure la réflexion sur le changement climatique : par la hache et le soc, les colons adoucissent le climat. L'idée qui domine est celle d'un cercle vertueux reliant culture, climat et processus de civilisation. Un grand récit à la fois historique, naturel et moral, présente l'Amérique du Nord comme un espace boisé, froid et humide, analogue à l'Europe septentrionale d'avant la conquête romaine. En ce sens, le voyage vers l'Amérique était aussi un voyage dans le temps, vers les origines de la civilisation[3].

Si les grands froids inquiètent les explorateurs et les administrateurs coloniaux en Amérique du Nord, la situation climatique de l'Amérique du Sud offre quant à elle d'autres problèmes à la réflexion. Buffon fait preuve d'un certain optimisme climatique quant à l'Amérique dans son ensemble, associant au travail de la terre une amélioration considérable des conditions climatiques, et notamment une lutte contre l'humidité du territoire américain.

---

[1] *Ibid.*, p. 64.
[2] Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, « L'agir humain sur le climat… », art. cité.
[3] Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, *Les Révoltes du ciel…*, *op. cit.*, p. 65.

> […] dans quelques siècles, lorsqu'on aura défriché les terres, abattu les forêts, dirigé les fleuves et contenu les eaux, cette même terre deviendra la plus féconde, la plus saine, la plus riche de toutes, comme elle paroît déjà l'être dans toutes les parties que l'homme a travaillées[1].

L'Amérique est ici placée dans une histoire longue et une histoire proprement humaine : la colonisation arrache le continent à son histoire naturelle pour le faire entrer dans une nouvelle temporalité, indissociable de profonds changements d'ordre environnemental. Il s'agit donc de rendre l'Amérique similaire aux autres parties de l'Ancien Monde grâce aux travaux de la terre, au premier rang desquels on trouve le défrichage, thème récurrent de la littérature relative à la controverse du Nouveau Monde et de la littérature de voyage. L'optimisme affiché de Buffon quant aux potentialités agricoles de l'Amérique se borne à ces considérations climatiques.

> Cependant nous ne voulons pas en conclurre qu'il y naîtra pour lors des animaux plus grands : jamais le tapir et le cabiai n'atteindront à la taille de l'éléphant ou de l'hippopotame ; mais au moins les animaux qu'on y transportera ne diminueront pas de grandeur, comme ils l'ont fait dans les premiers temps : peu à peu l'homme remplira le vuide de ces terres immenses qui n'étoient qu'un désert lorsqu'on les découvrit[2].

Pour le naturaliste, en effet, les espèces de l'Amérique, bien qu'elles aient dégénéré à un moment de leur histoire, ne peuvent être transformées par le changement de climat, car elles sont devenues des espèces à part entières. Il est impossible de transformer complètement l'Amérique, mais les Européens pourront presque y vivre comme s'ils étaient en Europe, parachevant par la même occasion le dessein de la Nature. Dans la continuité de Buffon, De Pauw partage cette vision qu'on pourrait appeler utopique de l'Amérique, à savoir de projeter dans un futur plus ou moins proche une image du continent débarrassée de son climat défavorable en se fondant sur les transformations environnementales déjà en train d'être effectuées par les Européens. Le remède à l'extrême humidité du territoire est toujours le même : le défrichage des bois et le drainage des marécages permettent d'assécher l'environnement et donc de libérer une place considérable pour l'agriculture et l'établissement des personnes.

> L'Amérique étoit un Pays extrêmement sauvage, où il y avoir beaucoup à faire, & les Européans ont déjà beaucoup fait en abattant les forêts : par-là les marécages ont commencé à avoir une évaporation, que l'air, trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire[3].

De Pauw, comme Buffon avant lui, considère toujours l'Amérique comme le lieu d'un projet, un monde en construction que l'Homme européen viendrait aider à prendre sa forme ultime. La sauvagerie de l'Amérique est désormais un fait du passé, et termine sa lente disparition par

[1] Buffon, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, t. IX, p. 114.
[2] *Ibid*.
[3] De Pauw, *Recherches philosophiques…*, *op. cit.*, p. 56.

l'entremise d'une entreprise de civilisation du continent et de transformation de son environnement, les deux allant toujours de pair[1]. L'Amérique que décrit De Pauw est essentiellement une Amérique du repos : cherchant à comprendre quelle était la nature de cet espace avant la conquête, c'est la langueur et l'inactivité qui dominent la représentation qu'en donne le philosophe hollandais. Par le truchement des Européens, l'Amérique se met en mouvement et, quittant l'état végétatif dans lequel elle se trouvait[2], entre dans une temporalité proprement humaine (donc européenne).

> Enfin l'industrie & le labour ont par-tout changé la nature des terres, en fumant les unes, & en ameublissant les autres : *ces causes, qui ont déjà tant agi, agiront encore de plus en plus* ; de sorte qu'au bout de trois cents ans, l'Amérique ressemblera aussi peu à ce qu'elle est aujourd'hui, qu'elle ressemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au temps de la découverte[3] […].

Les causes dont parle De Pauw sont celles qui ont déjà transformé le continent européen pour en faire ce lieu de prospérité qu'il est désormais, mais qu'il n'a pas toujours été puisqu'il a dû tout de même il y a très longtemps être plongé dans une période de sauvagerie. C'est la transformation des terres qui permet à un lieu de devenir vivable, et celui-ci en particulier, on l'a déjà vu, ne permet pas de vivre autrement qu'à l'état sauvage. De Pauw s'oppose ainsi vivement à la vision idéalisée qu'en donne Montesquieu dans *L'Esprit des lois*.

> Ce qui fait qu'il y a tant de Nations Sauvages en Amérique, c'est que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se nourrir. Si les femmes y cultivent autour de la Cabane un morceau de terre, le *maïs* y vient d'abord ; la chasse & la pêche achévent de mettre les hommes dans l'abondance. De plus les animaux qui paissent, comme les bœufs, les buffles, &c., y réussissent mieux que les bêtes carnassiéres.
> Je crois qu'on n'auroit point tous ces avantages en Europe, si l'on y laissoit la terre inculte ; il n'y viendroit guère que des forêts, des chênes & autres arbres stériles[4].

En effet, il s'oppose à l'idée de Montesquieu selon laquelle ce serait la trop grande fertilité des sols de l'Amérique qui aurait laissé ses habitants dans un état de sauvagerie (aucune nécessité de travailler durement la terre et donc de transformer son environnement, et ainsi de suite). C'est pour De Pauw la nature ingrate du climat qui a retenu les Américains dans la sauvagerie. L'argument de Montesquieu n'est pas applicable aux peuples de l'Europe, qui devaient bien être sauvages à une période de leur histoire, car Montesquieu admet lui-même que les terres européennes ne sont pas aussi fertiles que celles de l'Amérique : la cause de l'état de sauvagerie

[1] Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire…*, *op. cit.*, p. 260-267 et p. 276-280.
[2] Michèle Duchet, « Cornélius de Pauw ou "l'histoire en défaut" », dans *Le Partage des savoirs…*, *op. cit.*, p. 84.
[3] De Pauw, *Défense des Recherches philosophiques sur les Américains…*, dans *Recherches philosophiques…*, *op. cit.*, t. III, p. 108, je souligne.
[4] Montesquieu, *De l'Esprit des loix*, Genève, Barillot, 1748, t. II, livre XVIII, chap. IX, p. 119. Cité par De Pauw, *Recherches philosophiques…*, *op. cit.*, t. I, p. 106-107.

ne peut donc pas être, pour le philosophe hollandais, la trop grande prodigalité du climat mais, au contraire, sa trop grande pauvreté : « Ce n'est donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie sauvage : c'est au contraire le défaut de subsistances qui l'empêche d'en sortir[1]. » Et comme l'Europe, l'Amérique doit se transformer.

Contrairement à ce que semble dire Buffon, l'évolution environnementale que dessine De Pauw n'est pas aussi assurée. Si l'Amérique peut tendre vers une amélioration conséquente de sa nature et de son climat, certains espaces demeurent inchangeables :

> […] il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger sensiblement la malignité du climat ; & cela est vrai par rapport à l'Isthme de Panama, & surtout par rapport au terrein où sont situés Carthagène & Porto-bello : j'ai comparé une description de ce Pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, & je puis assurer qu'on y trouve précisément les mêmes symptômes dans les habitants, les mêmes maladies endémiques, la même quantité de crapauds qui y désolent les maisons, comme cela arrive aussi quelquefois en Ukraine ; enfin, des eaux aussi peu salubres qu'on y en avoit il y a plus de 200 ans[2].

S'il ne fait pas de doute que la description de 1752 est tirée du voyage de Juan et Ulloa, celle de 1530 demeure difficile à identifier[3]. Quoi qu'il en soit, et même si cette comparaison n'était qu'une invention de l'auteur, De Pauw ne concède pas complètement la possibilité de transformer la nature du continent américain. Elle peut certes être améliorée, mais les fondements de la malignité de son climat et de ses sols demeurent quant à elle inaltérable, ce qui concorde tout à fait avec l'orientation générale de l'argumentation négative du philosophe. On touche alors à une ambiguïté de cette même argumentation. Bien que De Pauw ouvre ses *Recherches philosophiques* sous le signe d'un refus de l'expansion coloniale européenne[4], on lit dans les pages concernant le climat la raison pour laquelle les Européens devraient fuir l'Amérique, dans la mesure où son climat rendrait incapable tout établissement pérenne et toute entreprise durable de civilisation ; et en même temps on ne peut s'empêcher d'y voir une certaine fascination pour cette capacité créatrice de transformer l'air et les sols d'un espace apparemment aussi informe.

---

[1] *Ibid.*, t. I, p. 108.

[2] *Ibid.*, p. 59.

[3] Les seules descriptions de l'Amérique publiées en 1530 sont *De Orbe Novo* de Pierre Martyr et la *Suma de geografia* de Fernández de Enciso. L'*Histoire naturelle et générale des Indes* d'Oviedo, publiée en espagnol en 1535, n'est peut-être pas à exclure.

[4] « Si le génie de la désolation & des torrents de sang précèdent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclaircissement de quelques points de Géographie, par la destruction d'une partie du globe ; ne massacrons pas les Papous, pour connoître au Thermomètre de Réaumur, le climat de la Nouvelle Guinée. » (De Pauw, *Recherches philosophiques…*, *op. cit.*, t. I, p. vii). On notera au passage que De Pauw, bien qu'il dénonce avec vigueur l'expansion coloniale européenne, semble plutôt enjoindre les Européens à renoncer à s'étendre davantage. Les territoires déjà conquis doivent néanmoins continuer à être administrés et exploités par leurs conquérants, ce qui permet de mieux comprendre l'intérêt que porte De Pauw pour les transformations environnementales (ou les progrès environnementaux, si l'on suit son point de vue) subies par l'Amérique.

Si De Pauw semble lire une transformation du continent américain, il n'en est absolument pas de même pour les Américains. Les conditions physiques de la nature américaine empêchent de penser les peuples américains autrement que comme soumis à une série de déterminismes naturels desquels ils ne peuvent s'extraire. L'histoire est entrée en Amérique par les Européens, mais l'homme américain « est véritablement et à jamais *hors de l'histoire*[1]. » On comprend donc mieux cette volonté de ne pas trop insister sur les transformations naturelles de l'Amérique, qui risqueraient à terme de ne plus pouvoir justifier la naturalisation et la *racisation* extrême des Américains. Car telle est bien l'ambition de De Pauw, à savoir démontrer la nature et l'étendue du « génie abruti des Américains[2] », incapables, à l'inverse d'autres peuples, de s'opposer à l'influence du climat pour se forger eux-mêmes un monde et une histoire[3]. Discours fondamentalement anti-anthropologique, dans la mesure où il n'y a pas d'humanité en partage entre l'Américain et l'Européen, les *Recherches* de De Pauw maintiennent aussi à dessein une image sauvage et hostile de la nature et des climats américains.

La réflexion sur l'agir humain sur le climat est indissociable du processus de colonisation et de transformation de l'espace que celui-ci implique. Pour reprendre les mots de Buffon, il faut « rempli[r] le vuide de ces terres immenses[4] », terres restées vierges et inexploitées par les indigènes. Dès la fin du XVII^e^ siècle, l'évolution de la météorologie devient de plus en plus sensible pour les colons eux-mêmes et, comme le notent à juste titre Fabien Locher et Jean-Baptiste Fressoz dans le cas du Canada, cette mise en avant des transformations majeures des températures et de l'humidité sert d'argument commercial pour attirer les hommes encore hésitants à se lancer dans l'aventure coloniale[5]. Alors que les colons français et anglais promouvaient le changement du climat canadien pour en montrer l'adoucissement, la colonisation de l'Amérique du Sud inverse les termes. Il ne s'agit pas en effet de corriger l'excès de froid mais l'excès d'humidité, responsable de la corruption des corps et des mœurs. Ainsi en est-il dès le XVII^e^ siècle de Le Febvre de la Barre qui, dans sa description de la Guyane française, véritable vadémécum du parfait colon, amende sa présentation du climat guyanais :

> Il ne faut pas faire ces regles si generales, qu'elles n'ayent quelque exception, suivant la diference des années, & la diversité des lieux ; car par nostre expérience nous connoissons qu'il pleut bien moins dans les lieux défrichez, que dans ceux qui sont couverts de Bois ; bien moins à Cayenne & Corrou, qu'il ne

[1] Michèle Duchet, « Cornélius de Pauw ou "l'histoire en défaut" », dans *Le Partage des savoirs…*, *op. cit.*, p. 83, c'est l'autrice qui souligne.
[2] De Pauw, *Recherches philosophiques…*, *op. cit.*, t. I, p. 153.
[3] Michèle Duchet, « Cornélius de Pauw ou "l'histoire en défaut" », dans *Le Partage des savoirs…*, *op. cit.*, p. 86-87.
[4] Buffon, *Histoire naturelle…*, *op. cit.*, t. IX, p. 114.
[5] Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, *Les Révoltes du ciel…*, *op. cit.*, p. 31-35.

> fait à Yapoco & Aprouaque ; & bien plus à Marony & Suriname, qu'il ne fait dans les Postes occupez par les François[1].

L'expérience sensible du voyageur-colon permet d'attester une transformation des conditions météorologiques de différents espaces comparés entre eux. L'ambition apologétique ne fait pas de doute : ce sont les espaces colonisés, et donc déboisés, qui sont les moins soumis aux pluies et à l'humidité, et par conséquent à leurs effets néfastes. Dans le voyage de Durret et Bachelier, on trouve même un lien de causalité entre le défrichement progressif des bois, le changement du climat et la disparition de la mortalité infantile[2]. Il n'y aurait apparemment rien d'invraisemblable là-dedans, sauf à expliquer, comme le fait l'auteur, qu'aucun enfant ne pouvait survivre à la naissance avant qu'on commence à déboiser la forêt guyanaise. Ce discours apologétique vise à montrer l'adéquation progressive d'une terre réputée hostile aux ambitions de peuplement et d'exploitation des Européens : discours et idéologie coloniale s'il en est.

ALTÉRER LE CLIMAT

Il existe cependant des espaces de l'Amérique qui ont été, depuis l'arrivée des Européens, presque entièrement peuplés ou, du moins, dont la transformation environnementale est devenue visible : il s'agit des Antilles. Comme le remarquent Fabien Locher et Jean-Baptiste Fressoz, ce sont les îles qui ouvrent en premier lieux les interrogations et les craintes concernant l'activité humaine sur le climat, du fait de leur superficie, de leur isolement et de la nécessaire limitation des ressources qui s'y trouvent[3]. L'île, au-delà de ses implications imaginaires qui ont donné lieu à de nombreuses études littéraires[4], est un « huis clos environnemental[5] » qui sert d'expérimentation climatique à grande échelle. Contrairement à l'Amérique continentale, dont l'étendue ne permet pas exactement de rendre compte d'un véritablement changement climatique, malgré les variations que note De Pauw, les espaces insulaires sont des laboratoires

[1] Le Febvre de la Barre, *Description de la France equinoctiale…*, *op. cit.*, p. 29.

[2] « L'air de cette isle [de Cayenne, longtemps considérée comme une île] étoit autrefois malsain, tant à cause des pluyes continuelles, que parce que son terrein étoit plein de bois & marécageux ; mais depuis que l'isle se défriche, on commence à s'y bien porter : les femmes y accouchent heureusement, & leurs enfans sont robustes, au lieu qu'auparavant ils mouroient presqu'aussi-tôt qu'ils voyoient le jour » (Durret et Bachelier, *Voyage de Marseille à Lima…*, *op. cit.*, t. I, p. 148).

[3] Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, *Les Révoltes du ciel…*, *op. cit.*, notamment p. 17-29 et p. 65-77.

[4] Sur cette vaste question, sur laquelle il est difficile de dresser un inventaire exhaustif dans une note, voir : Jean-Michel Racault, *Nulle part et ses environs : voyage aux confins de l'utopie littéraire classique, 1657-1802*, Paris, PUPS, 2003.

[5] Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, *Les Révoltes du ciel…*, *op. cit.*, p. 76.

environnementaux dans la mesure où les transformations des sols, du degré d'humidité, des températures, et de l'environnement dans son ensemble, sont davantage sensibles pour l'observateur. Le naturaliste jurassien Justin Girod-Chantrans, dans son récit de voyage à Saint-Domingue, consacre une lettre entière aux évolutions climatiques subies par des montagnes où le café a commencé à être cultivé. L'introduction du caféier quarante ans avant l'arrivée du voyageur a déjà profondément transformé les caractéristiques naturelles des montagnes de l'île, jusqu'alors intouchées par l'activité humaine.

> Nombre de particuliers demandèrent des concessions dans ces mornes réputés jusqu'alors inaccessibles, & l'on vit bientôt des forets entièrement abattues, brûlées sur les lieux ; du manioc, des bananiers & des cafiers à leur place, des cases & des habitans. Ô pouvoir de l'intérêt, où sont les obstacles qui peuvent t'arrêter[1] !

Le défrichement des forêts humides, tel qu'on le trouvait énoncé chez Buffon et De Pauw, trouve ici son application concrète. C'est la rapidité du processus décrit par Girod-Chantrans qui est saisissante, comme si les exploitations agricoles et la présence humaine avaient remplacé en un instant l'état naturel et hostile qu'il décrivait plus haut[2]. La mise en culture est une force destructrice, puisqu'elle a besoin de déboiser les montagnes et qu'elle finit par rendre les terres impropres à la culture.

> Dans le quartier de la Marmelade, qui n'est pas cultivé depuis plus de vingt-cinq ans, les montagnes sont encore boisées ou plantées en cafiers jusqu'à leurs sommets, & recouvertes par-tout d'une couche de terre assez considérable. Il n'en est pas de même dans les montagnes plus anciennement cultivées, dont les croupes & les cimes abandonnées, épuisées, devenues infertiles, sont entièrement découvertes & hérissées de rochers en forme d'aiguilles[3].

On passe d'un désert à un autre, d'un désert humide à un désert sec. La présence humaine n'est que passagère, le temps d'extraire tout ce qu'il est possible d'une terre avant d'en changer, sans penser au maintien de la cultivation dans le temps et l'espace.

Le voyageur se fait d'abord observateur d'une nature mise à mal, puis moraliste pour dénoncer les dangers d'une activité agricole démesurée et, donc, l'avarice frénétique des colons français : « C'est ainsi que la nature nous montre d'une manière trop sensible, que notre industrie, qui devroit toujours l'enrichir, l'anéantit dans quelques circonstances[4]. » La culture du café, produit exotique et colonial par excellence avec le sucre et le cacao, épuise les sols,

[1] Girod-Chantrans, *Voyage d'un Suisse…*, *op. cit.*, p. 277.

[2] « Leurs sommets élancés dans les nues, tantôt dans les brouillards les plus épais, tantôt dans les orages ; leurs croupes couvertes de forêts impénétrables, toujours humides, remplies d'insectes ; des multitudes de ravins escarpés, des pitons entassés, menaçans ; rien n'annonçoit une demeure faite pour les hommes, qui ne songeoient guère alors à la disputer aux animaux. » (*Ibid.*, p. 276).

[3] *Ibid.*, p. 278.

[4] *Ibid.*, p. 279.

dirait-on aujourd'hui. Elle nécessite un travail constant et entraîne l'île dans une sorte de spirale délétère tant du point de vue environnemental qu'économique :

> Si les propriétaires de caféteries, malgré leurs travaux continuels & leurs soins infatigables, n'operent que des accroissemens lents dans leurs fortunes, en revanche ils ont déjà épuisé & bouleversé la moitié des montagnes qu'ils cultivent & changé totalement le climat de la colonie[1].

Le contraste entre les résultats économiques et les conséquences qu'on nommerait aujourd'hui écologiques est saisissant. Girod-Chantrans décrit un asséchement considérable de ces montagnes qui se caractérisaient par leur trop grande humidité :

> Quelques habitans de la Marmelade m'ont assuré qu'au commencement de leurs établissemens il ne se passoit guère de jours sans qu'ils eussent des orages pendant l'été, & des pluies pendent l'hiver. À présent, huit & dix jours s'écoulent, dans l'une & l'autre saison, sans qu'ils aient une seule goutte de pluie[2].
>
> L'humidité excessive des mornes, qui faisoit périr beaucoup de nègres lors des premiers établissemens, n'existe plus depuis bien des années. La destruction ou l'éclaircissement des forêts ont même tellement changé le climat de ces montagnes, que l'athmosphere, au lieu d'y être trop humide en général, sera bientôt trop seche pour la végétation[3].

Le rêve de Buffon et de De Pauw se voit ici réalisé dans sa forme la plus dévastatrice, et si Girod-Chantrans imagine lui aussi l'avenir du territoire qui lui est permis d'observer, c'est pour en présager sa fin plutôt que son amélioration :

> L'empressement des propriétaires de caféteries à défricher les forêts qui leur restent, fait craindre avec raison de voir toutes les montagnes de la colonie à nu & stériles dans une cinquantaine d'années, & la plaine privée par là de quantité de sources & d'eaux courantes, comme de toutes les pluies dont elle est redevable à l'attraction des forets, & qui sont indispensables au succès de sa culture[4].

Girod-Chantrans invite donc les cultivateurs à modifier leur pratique agricole pour laisser une partie des terres en repos. L'œil avisé de l'ingénieur agricole qu'il est s'intéresse particulièrement aux expériences de greffes de plantes qui permettraient de maintenir en culture certaines terres arides. Saint-Domingue devient un objet de réflexion agricole et climatique, l'un n'allant pas sans l'autre dans la mesure où la transformation du climat, son assèchement, met en danger la pérennité des exploitations agricoles et leur revenu. Girod-Chantrans n'a rien d'un écologiste avant la lettre, c'est un naturaliste et un ingénieur qui cherche à résoudre un problème qu'il observe sur place, à savoir que l'île ne sera sans doute plus capable, quelques dizaines d'années plus tard selon lui, de maintenir une telle production agricole. Il est donc nécessaire de penser un équilibre entre la production du café et le maintien de la fertilité de la terre, impensable sans un certain degré d'humidité de l'air et des sols :

---

[1] *Ibid.*, p. 286.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, p. 298.
[4] *Ibid.*, p. 286-287.

> Alors les plus mauvais terreins que l'on est forcé d'abandonner aujourd'hui, ceux même qui sont entièrement pelés & épuisés depuis long-tems, rentreroient dans le domaine de la culture. Mais que cette tentative réussisse ou non, toujours me paroit-il indispensable pour l'avantage de la colonie présente & à venir, de remettre en bois les montagnes abandonnées.
> Les orangers, les citronniers, les goyaviers & beaucoup d'autres especes qui croissent aisément dans les plus mauvais terreins, seroient très-propres à former ces plantations nouvelles. Non-seulement ils fixeroient le peu de terre qui reste encore dans ces lieux infertiles mais ils le bonifieroient & l'augmenteroient par leurs dépouilles annuelles, & le disposeroient ainsi à de nouvelles productions[1].

Il ne faudrait pas lire dans cette lettre de Girod-Chantrans une dénonciation frontale des thèses de De Pauw ou de Buffon. À aucun moment il n'est question de laisser la flore des montagnes dominicaines à l'état sauvage – état, comme on le sait, caractérisé par son hostilité. L'ambition du Jurassien est bien de maintenir la cultivation des terres de l'île, et donc de modeler son territoire selon les impératifs agricoles et économiques qui s'y rattachent. Le reboisement qu'il propose participe de cette réorganisation économique du territoire, comme le suggère l'importation des citronniers et des orangers, plantes exogènes. Cette économie coloniale doit, pour survivre, mieux connaître les contraintes du climat et des sols[2]. L'« agir humain » sur le climat n'est donc pas seulement à comprendre sous son angle le plus négatif, celui que semble décrire Girod-Chantrans, lié à une exploitation déraisonnée des terres. Cette capacité de modifier le climat concerne aussi la possibilité, pour le naturaliste, de concevoir une manière grâce à laquelle le climat favoriserait, si ce n'est pour toujours, de manière durable, la culture des produits coloniaux.

Richard Grove fait naître la conscience écologique chez les colons chargés de l'entretien des îles coloniales qui ont pu voir les conséquences néfastes du déboisement[3]. Cette thèse a été nuancée depuis : en effet, il est difficile de voir émerger une conscience écologique à l'époque moderne, les discours catastrophistes ou la prise de conscience du danger de l'action humaine sur le climat relevant le plus souvent d'autres impératifs, économiques ou politiques. Le récit de voyage de Girod-Chantrans doit donc être rapproché des lettres de Pierre Poivre à l'île de France et des passages des *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre sur « l'architecture hydraulique de la nature[4] » tirée de ses observations dans cette même île. Girod-Chantrans invite en effet à penser un rapport harmonieux des êtres et de la nature qui ne peut pas être qualifié d'écologiste ou d'environnementaliste, dans la mesure où, en plus de l'anachronisme

[1] *Ibid.*, p. 292-293.

[2] Cette réflexion s'insère parfaitement dans les travaux de James McClellan et François Regourd au sujet de la « machine coloniale », machine à la fois administrative, économique et scientifique. Voir *The Colonial Machine…*, *op. cit.*

[3] Richard Grove, *Green Imperialism…*, *op. cit.* et *Les Îles du paradis : l'invention de l'écologie aux colonies, 1660-1854*, éd. G. Quenet, trad. M. Lefèvre, Paris, La Découverte, 2013.

[4] Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature* [1791], dans *Œuvres complètes*, t. III, *Œuvres scientifiques : Études de la Nature et textes périphériques*, éd. C. Duflot, J. Castonguay-Bélanger et J.-M. Racault, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 605.

que cela représenterait[1], cette vision alarmiste des dommages causés à la nature est traversée par des enjeux d'ordre économique, comme ils sont d'ordre politique chez Poivre et métaphysique chez Bernardin de Saint-Pierre. En ce sens, il ne faut pas confondre l'expression d'une sensibilité face aux actions de l'humanité sur la nature, et éventuellement face au dérèglement des équilibres de la nature, et une conscience écologique qui n'apparaîtra qu'avec d'une part l'émergence de la société industrielle moderne, et d'autre part avec la naissance de la notion scientifique de milieu. Pour autant, il ne faudrait pas passer sous silence cette conscience parfois subtile face au climat, ses effets et la possibilité de le transformer, parfois profondément. Dans le cas de l'Amérique du Sud, on voit qu'il s'agit plus précisément d'un rapport au climat comme à un problème d'ordre historique, philosophique et économique, qui recoupe les perceptions des phénomènes climatiques étudiés plus haut : interrogation scientifique, perception sensible et représentation imaginaire ou littéraire fonctionnent ensemble.

[1] Un bref rappel : l'écologie, en tant que science de l'interaction des êtres vivants et de leur milieu, doit sa première formalisation à Charles Darwin (*On the Origin of Species*, Londres, John Murray, 1859). Les origines d'une écologie politique se trouvent généralement dans les textes fondateurs d'Henry David Thoreau (*Walden; or, Life in the Woods*, Boston, Ticknor and Fields, 1854), intimement lié au courant romantique et environnementaliste états-unien, et d'Élisée Reclus, quant à lui influencé par les mouvements libertaires et anarchistes.

CONCLUSION

« Tel je me reconnais, voyageur, archéologue de l'espace, cherchant vainement à reconstituer l'exotisme à l'aide de parcelles et de débris[1]. » La modeste archéologie textuelle à laquelle cette étude s'est essayée concerne à la fois l'état d'une Amérique à jamais perdue et une façon de vivre, de concevoir et d'écrire l'espace propre au XVIII^e^ siècle. Pour faire émerger le lien, fondamental, entre la construction d'un savoir sur l'espace et la production d'un imaginaire spatial, il fallait étudier, parfois dans le détail, les formes de l'écriture de la littérature géographique.

Le XVI^e^ siècle est l'époque des « découvertes » et des premiers contacts avec « l'autre » américain. À partir du XIX^e^ siècle s'ouvre la grande période qui voit se massifier le voyage d'exploration et de loisir. Entre les deux, le XVIII^e^ siècle pouvait apparaître, de prime abord, comme un parent pauvre de l'écriture de l'imaginaire géographique américain. Le canon littéraire des Lumières fait la part belle à l'Orient politique, à l'utopie sexuelle de Tahiti, aux Terres australes fantasmées, et surtout à l'Amérique du Nord, qui peuple les récits et le théâtre de ses Hurons et de ses Iroquois. Ce travail avait d'abord pour ambition de prendre acte de la place, dans cette littérature, de l'Amérique du Sud et des Caraïbes, en grande partie parce que leur inclusion dans des études plus larges sur l'Amérique tendait à dissoudre leur spécificité dans un discours général qui finit presque toujours par concerner davantage la partie septentrionale du continent.

Au gré des pages qui précèdent, le voyage a été non seulement un thème à étudier mais aussi une manière de procéder, pour naviguer entre des œuvres rarement mises en relation. Le

[1] Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques* [1955], Paris, Plon, 1993, p. 42.

corpus de cette étude est à la fois vaste et maigre, du fait de son éclatement. Le discours sur l'Amérique chez Voltaire et Montesquieu, s'il apparaît à plusieurs reprises, n'est jamais complètement systématisé. Les philosophes semblent parfois s'intéresser à l'Amérique *en passant*, et rares sont ceux qui, comme De Pauw ou Raynal, ont consacré plus que quelques paragraphes çà-et-là à leur description géographique et à la réflexion sur les effets de la colonisation. Rousseau, si l'on sent qu'il n'aurait pas pu penser l'état de nature sans les descriptions des indigènes caribéens, n'a presque pas écrit une ligne sur l'Amérique, exception faite du bref récit du voyage de Saint-Preux autour du monde. Il a donc fallu aller chercher les occurrences de l'Amérique du Sud et des Caraïbes, trouver parfois dans les détails des textes des références, qui relevaient bien souvent du lieu commun. La somme des ouvrages lexicographiques et encyclopédiques invitait aussi à ce travail de détail, nécessaire à la compréhension globale de la constitution d'un savoir et d'un imaginaire géographique.

La première partie de ce travail s'est attachée à concevoir l'espace américain avant tout comme une réalité textuelle. Non pas que l'espace *réel*, perceptible voire tangible, n'existerait pas, mais parce que l'appréhension première de l'espace par les hommes et les femmes du XVIII^e^ siècle, qui pour la plupart n'ont guère quitté la France, s'effectue à travers la lecture (des livres, des cartes et des images). Si la pratique du voyage s'accroît pendant toute l'époque moderne, l'époque d'une accessibilité (soi-disant) immédiate des espaces étrangers est encore très lointaine. Le XVIII^e^ siècle est de ce point de vue une période charnière : la place de l'écrit est prépondérante, alors que gagne en prestige l'idée que la perception individuelle du monde exotique, à condition qu'on puisse se fier à l'observateur, a plus de valeur que la compilation livresque. On assiste alors à plusieurs recompositions : la pratique de la compilation est de plus en plus régie par des principes épistémologiques forts, l'écriture de la géographie, même encore tâtonnante, semble se formaliser, et l'élaboration d'un savoir géographique entraîne par la même occasion un renouveau dans l'écriture fictionnelle. Cette première partie a permis de voir comment, dans la construction d'un *savoir* sur les espaces sud-américains et caribéenns, émergeait en même temps toute une série de représentations imaginaires qui sont autant d'écarts avec la volonté affirmée de rationaliser l'écriture géographique.

Il était nécessaire de commencer par comprendre l'espace des livres avant de s'atteler à la tâche minutieuse de lire l'espace des voyages. Les voyageurs sont des lecteurs à plusieurs niveaux : ils ont lu l'espace dont ils décryptent les signes *in situ.* L'écriture de l'espace n'est jamais vierge de toute représentation ou de manières d'écrire, même quand les voyageurs affirment la primauté de leur observation. Pourtant, dans l'écriture d'un récit de voyage se joue un rapport à l'espace sans doute incomparable à celle des ouvrages de géographie ou aux

sommes encyclopédiques. Parce que le récit de voyage est un dispositif narratif qui fait du voyageur à la fois le relateur, l'observateur, voire l'objet, de l'espace qu'il parcourt, une dimension subjective, affective ou corporelle s'introduit dans l'espace et participe à son élaboration. L'espace du voyageur n'est pas la géographie américaine : il est un espace dynamique, toujours compris en relation à celui qui le traverse et l'écrit. La géographie du voyage est plurielle : elle met en tension une volonté de dire l'espace de manière surplombante, en reprenant le discours géographique et en intégrant des cartes dans le récit, et la nécessité de raconter l'espace du déplacement, souvent moins facile à comprendre et à dire. Encore une fois, la tentative pour les voyageurs de rationaliser l'espace qu'ils voient et dans lequel ils vivent semble achopper, même dans une entreprise hautement scientifique comme la cartographie, sur le recours à l'imaginaire, aux représentations, parce que leurs pratiques scripturales en sont indissociables. L'espace est toujours une distance. Cette distance est plus visible dans le rapport à l'altérité humaine, dont on peine à voir la résolution.

Après la géographie des livres et celle des voyageurs, il manquait un objet constitutif de tout le discours sur l'espace américain : la nature. Il n'y a pas de discours géographique sans écriture de la nature, entendue dans le cadre de ces espaces d'une manière ambivalente. La nature américaine est à la fois sauvage et domestiquée, dangereuse et prodigue, dégénérée et améliorable. Elle est l'objet d'une mise en spectacle qui sert *a priori* à une meilleure compréhension des mécanismes qui l'animent. Ce spectacle agit en retour comme une mise en scène qui peut finir par transformer cette nature plus que la faire comprendre. Le discours géographique n'est jamais entièrement un discours de savoir désintéressé. Tout ce que j'ai pu appeler la « littérature géographique » vise autant une connaissance de l'espace que sa maîtrise. L'ambition de domination, et donc de transformation, de la nature américaine, naît d'un imaginaire fortement marqué par l'idée de gain et de prospérité, forgé depuis les débuts de la colonisation espagnole. Cette dernière partie ouvre la compréhension de l'espace à l'idée d'environnement, puisque l'espace est toujours habité, *anthropisé*, pour reprendre un mot de la géographie moderne, par ceux qui s'y trouvent et l'écrivent. Il n'y a pas d'écriture de l'espace sans action sur cet espace. Une grande partie de la pensée des Lumières est hantée par l'idée de faire de l'Amérique un monde à l'image de l'Europe, pour en tirer davantage de bénéfices. Si les voyageurs ont souvent beaucoup de peine à *dire* l'espace, c'est parce que la nature qui s'y trouve leur est bien trop étrangère : la transformation de la nature devient le moyen, pour les Européens, de créer un espace qu'ils puissent lire et habiter.

À la fin de ce parcours dans les méandres de la littérature géographique, il est clair que l'Amérique méridionale et les Caraïbes ne sont pas absentes de la littérature du XVIII^{e} siècle. La

critique littéraire et historique a, depuis longtemps, cherché à faire émerger les discours et les représentations qui s'y rapportent. Le pas de côté que ce travail a tenté de faire était de ne pas considérer ces territoires américains d'emblée dans une perspective anthropologique. La place de l'Américain y est peut-être plus faible que dans la plupart des travaux qui portent sur l'écriture des espaces extraeuropéen. Pourtant, la question des populations indigènes, de l'altérité et de l'histoire de l'invasion européenne innerve tout ce travail, dans la mesure où ces questions ne peuvent être complètement dissociées d'un discours géographique. C'est plus spécifiquement l'altérité de l'espace et de la nature, dans les difficultés de représentation qu'ils opposent presque toujours, que j'ai essayé de mettre au jour.

J'en reviens à Claude Lévi-Strauss. L'*incipit* de son récit de voyage est bien connu, mais on en oublie souvent la suite : la haine de l'anthropologue vaut autant pour les lieux communs des récits de voyage, leur incapacité supposée à produire du savoir, que pour ces explorateurs de pacotille qui se donnaient en spectacle au Muséum d'histoire naturelle. Si le XX^e^ siècle peut être compris comme l'ère de « l'adieu au voyage[1] », ou de l'inquiétude grandissante des ethnologues face à la pratique du voyage, les échos sont nombreux entre cette étude et les interrogations de l'époque contemporaine. La formalisation du discours scientifique dans un contexte viatique est une préoccupation des voyageurs du XVIII^e^ siècle : ce discours n'a pas encore de forme propre – et, pourrait-on se demander, en a-t-il vraiment une aujourd'hui ? –, et comme les ethnologues du XX^e^ siècle, les voyageurs des Lumières doivent inventer des pratiques scripturales, ou les répéter. Une des directions futures que pourrait prendre ce travail concernerait au premier plan les rapports entre l'écriture du voyage et la constitution de savoirs géographiques et naturalistes, à une plus petite échelle et au sujet d'autres espaces.

Plus largement, c'est la question de la représentation de l'espace référentiel que cette étude interroge, et qui pourrait donner lieu à d'autres travaux. L'émergence d'une science géographique au XVIII^e^ siècle, si elle a fait l'objet de plusieurs travaux historiques, mériterait d'être appréhendée d'un point de vue littéraire. Il est en effet assez rare de considérer les voyageurs en géographe et de chercher ce qui, dans leur récit, *dit* l'espace sans nécessairement passer par une description surplombante ou une peinture précise des lieux. Dans la continuité des travaux de Jean-Marc Besse, il faudra s'atteler plus précisément et plus systématiquement peut-être à une poétique de l'espace des voyages au XVIII^e^ siècle en partant des éléments mis en évidence dans la deuxième partie de ce travail. C'est aussi le cas des rapports entre cartographie et récit de voyage, esquissés dans cette étude, et qui mériteraient d'être davantage explorés.

[1] Vincent Debaene, *L'adieu au voyage : l'ethnologie française française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010.

Les derniers mots de cette étude ont été consacré à l'écologie. Il s'agissait certes d'en montrer l'anachronisme, mais il semble aujourd'hui difficile de faire fi des préoccupations environnementales dans les études littéraires. Si l'écopoétique ou l'écocritique n'ont pas été convoquées au cours de ce travail, c'est principalement à cause de l'inadéquation entre une grande partie de ce champ d'études et le corpus. Ces deux domaines sont en effet construits à partir de l'étude de la littérature du XX^{e} siècle, éventuellement du XIX^{e} siècle, et semblent parfois inefficaces pour comprendre les siècles précédents. Pourtant, la littérature géographique et viatique fait émerger non seulement une idée de nature ou une sensibilité à la nature, mais aussi une réflexion sur les relations entre l'être humain et son environnement naturel, relations traversées, dans le contexte de l'Amérique du Sud et des Caraïbes, par l'enjeu crucial du colonialisme et de la prédation des ressources, que les contemporains des Lumières viennent intégrer, par endroits, à leur écriture et à leur réflexion. Une autre archéologie, celle du rapport à l'environnement, est donc envisageable.

ILLUSTRATIONS



Figure 1 : Jan van der Straet, « America », *Nova Reperta…*, Anvers, Galle, 1590. Smithsonian Libraries, Washington D.C.



Figure 2 : Nicolaes Berchem, *Allégorie de l'Amérique*, vers 1660, New York, The Metropolitan Museum of Art.

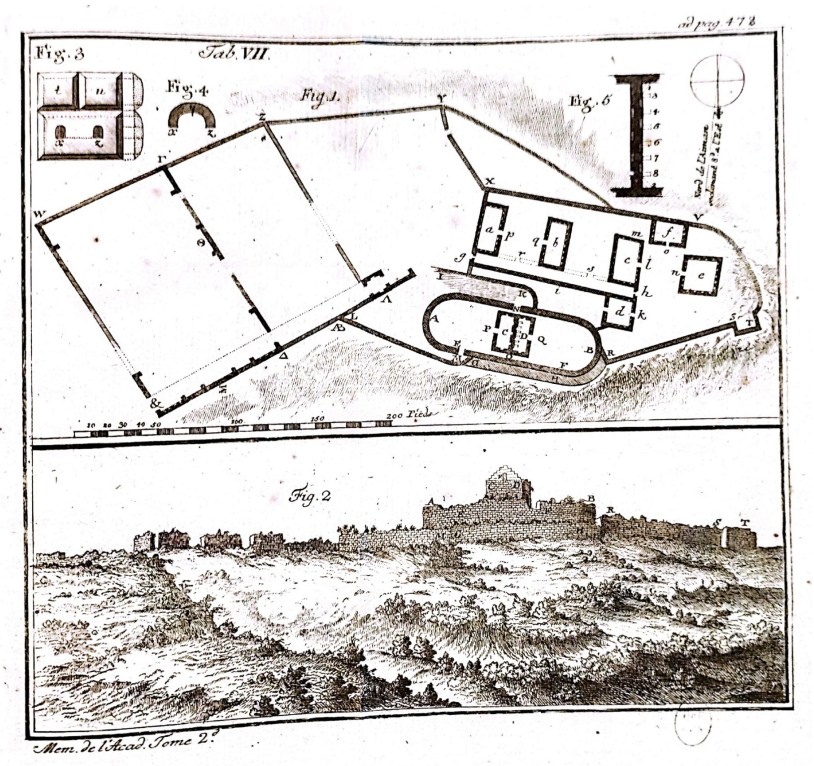


Figure 3 : Plan des ruines de Cañar. La Condamine, « Mémoire sur quelques anciens monumens du Pérou, du temps des Incas », *Histoire de l'Académie royale des Sciences et des Belles Lettres*, 1746, Berlin, Haude, 1748. Bayerische Staatsbibliothek, Munich.



Figure 4 : La Condamine, *Carte du cours du Maragnon, dans la Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, Paris, Veuve Pissot, 1745. Bibliothèque nationale de France, Paris.



Figure 5 : Gravure à l'ouverture du chant X. Anne-Marie du Bocage, *La Colombiade…*, Paris, Desaint et Saillant/Durand, 1761. John Carter Brown Library, Providence.

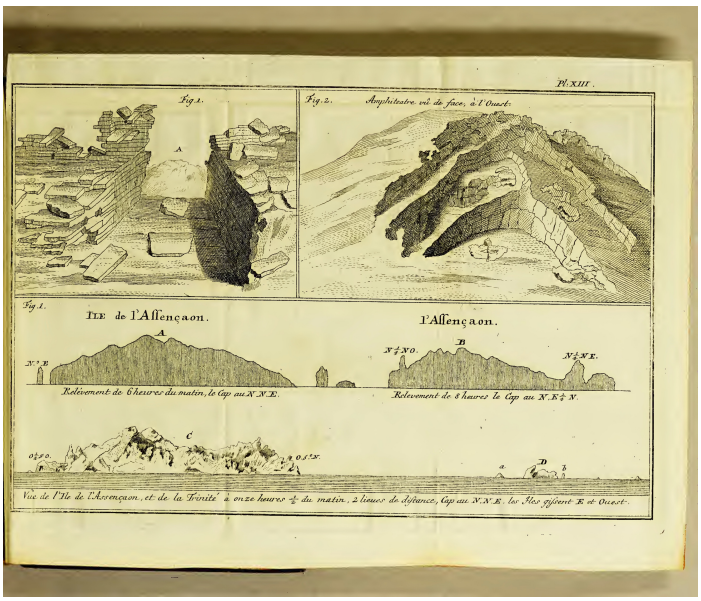


Figure 6 : Pernety, *Journal historique…*, Berlin, Étienne de Bourdeaux, 1769, planche XII. John Carter Brown Library, Providence.



Figure 7 : Frontispice. Amédée Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Amsterdam, Pierre Humbert, 1717. John Carter Brown Library, Providence.

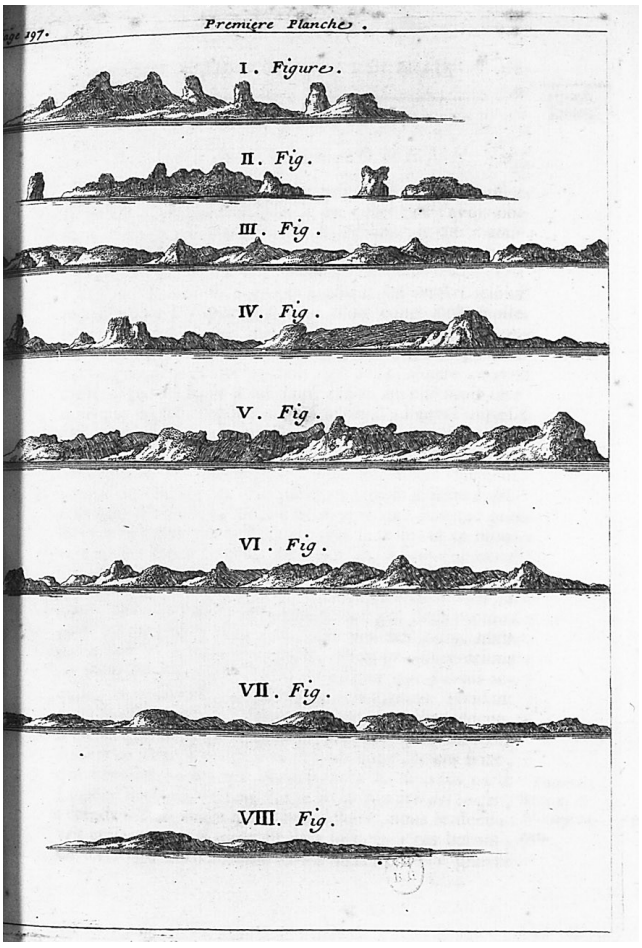


Figure 8 : Figures. Louis Feuillée, *Journal…*, Paris, Giffart, 1714. Bibliothèque nationale de France, Paris.

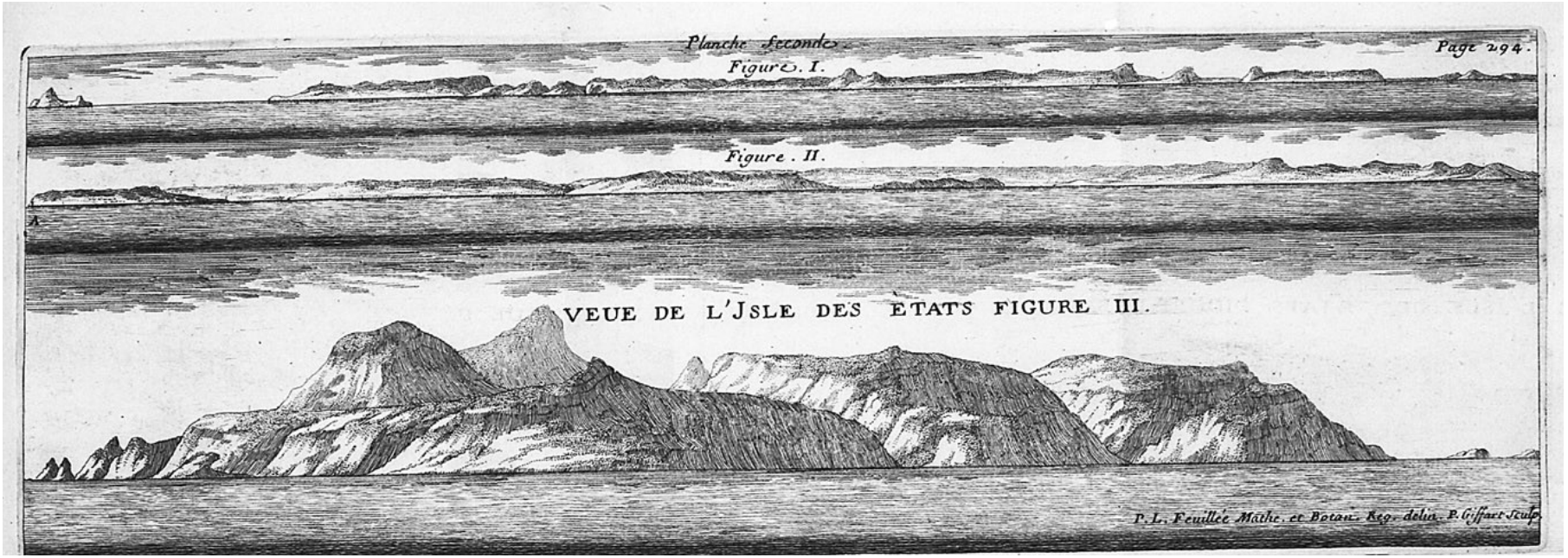


Figure 9 : Vue de l'île des États. Louis Feuillée, *Journal*..., Paris, Giffart, 1714. Bibliothèque nationale de France, Paris.

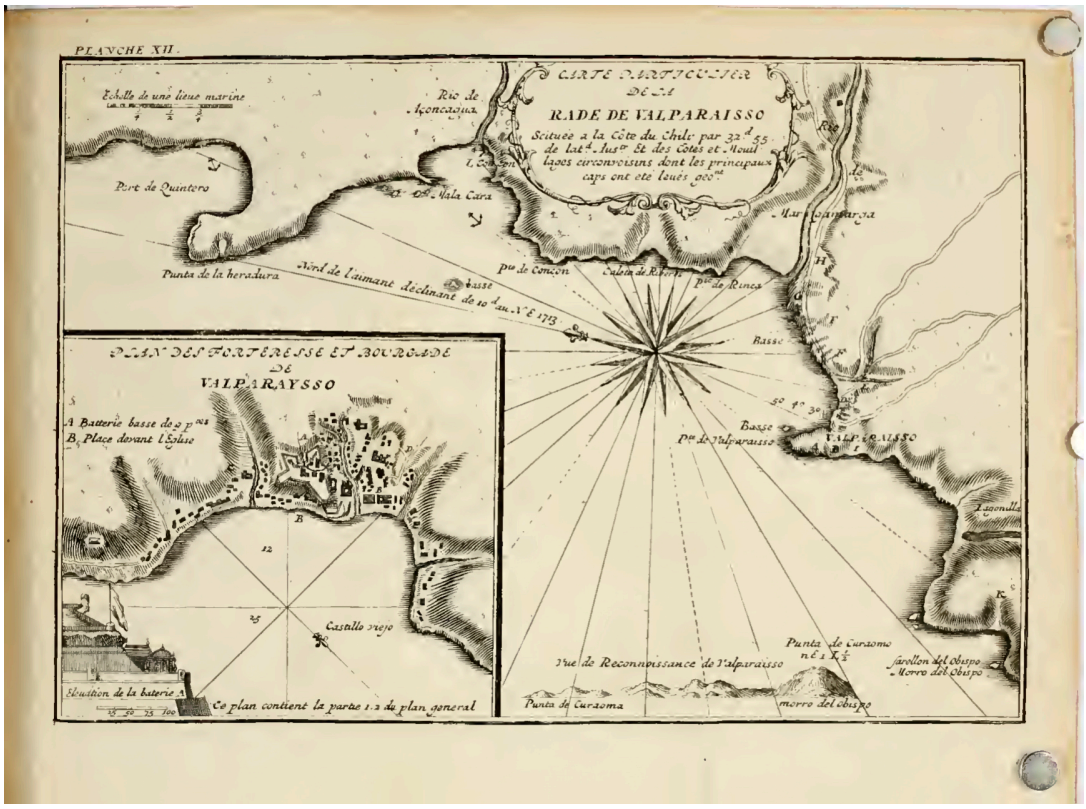


Figure 10 : Carte de la rade de Valparaíso. Amédée Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Amsterdam, Pierre Humbert, 1717. John Carter Brown Library, Providence.

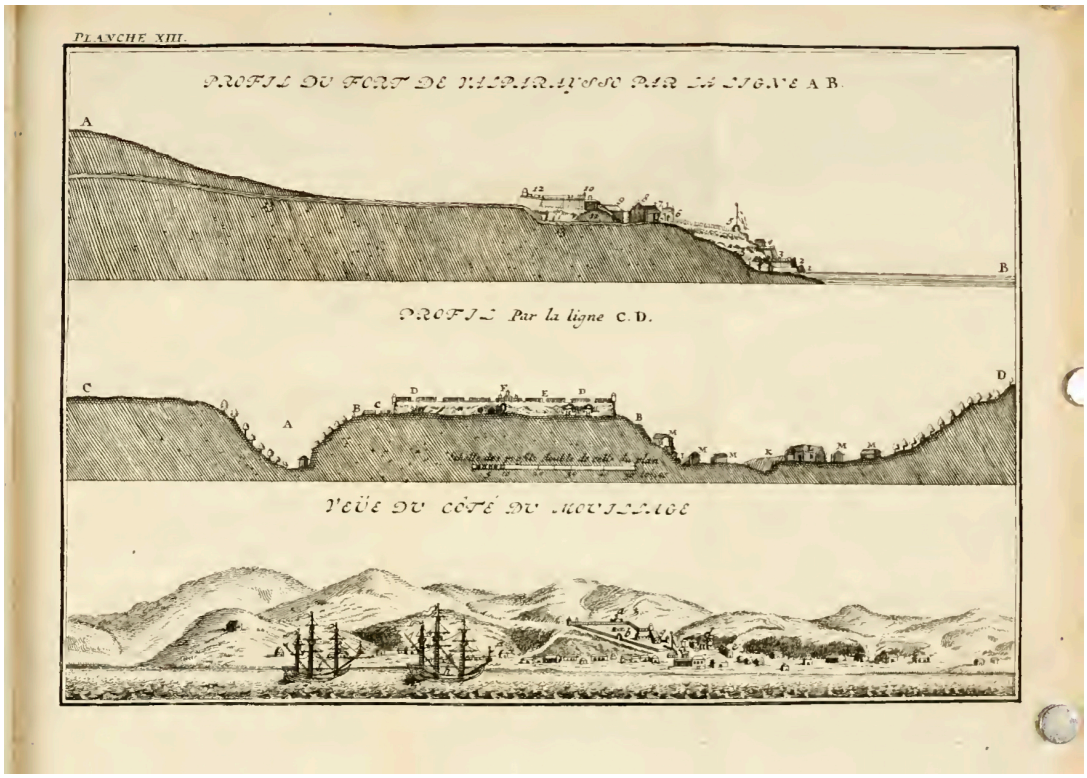


Figure 11 : Profil du fort de Vaparaíso. Amédée Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Amsterdam, Pierre Humbert, 1717. John Carter Brown Library, Providence.

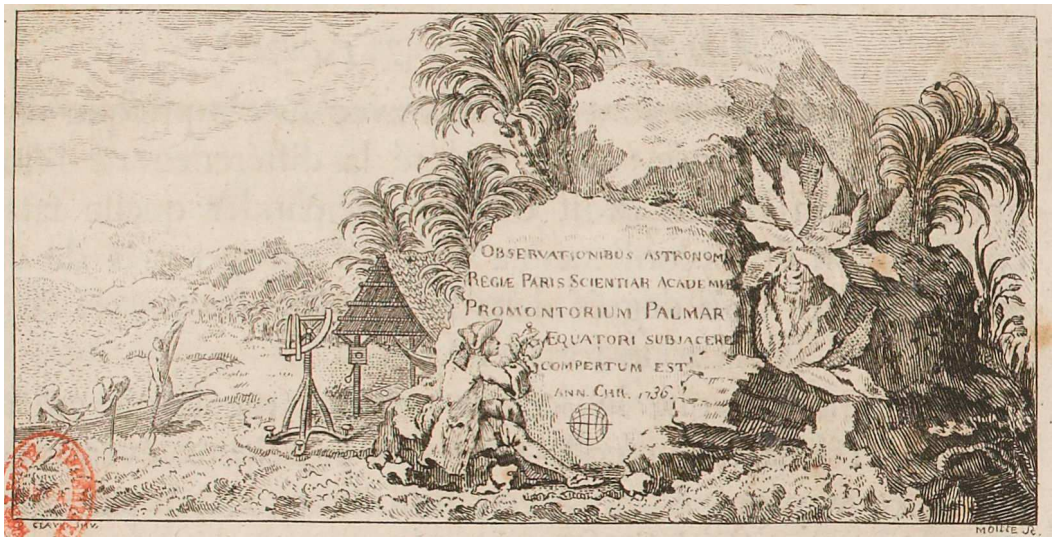


Figure 12 : Gravure de la première page du *Journal du voyage à l'équateur*, Paris, Imprimerie royale, 1751. Bibliothèque nationale de France, Paris.

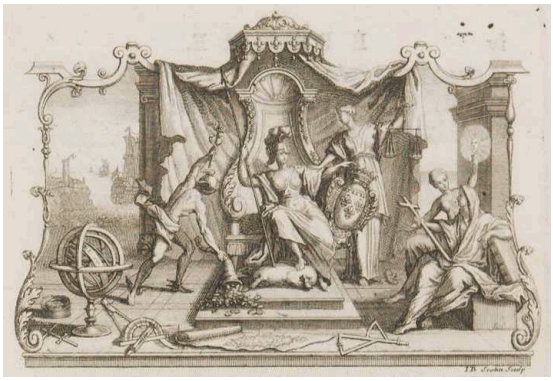


Figure 13 : Gravure à l'ouverture de la *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Paris, Nyon/Ganeau/Quillau, 1716. Bibliothèque nationale de France, Paris.



Figure 14 : Gravure dans le *Journal du voyage à l'équateur*, Paris, Imprimerie royale,

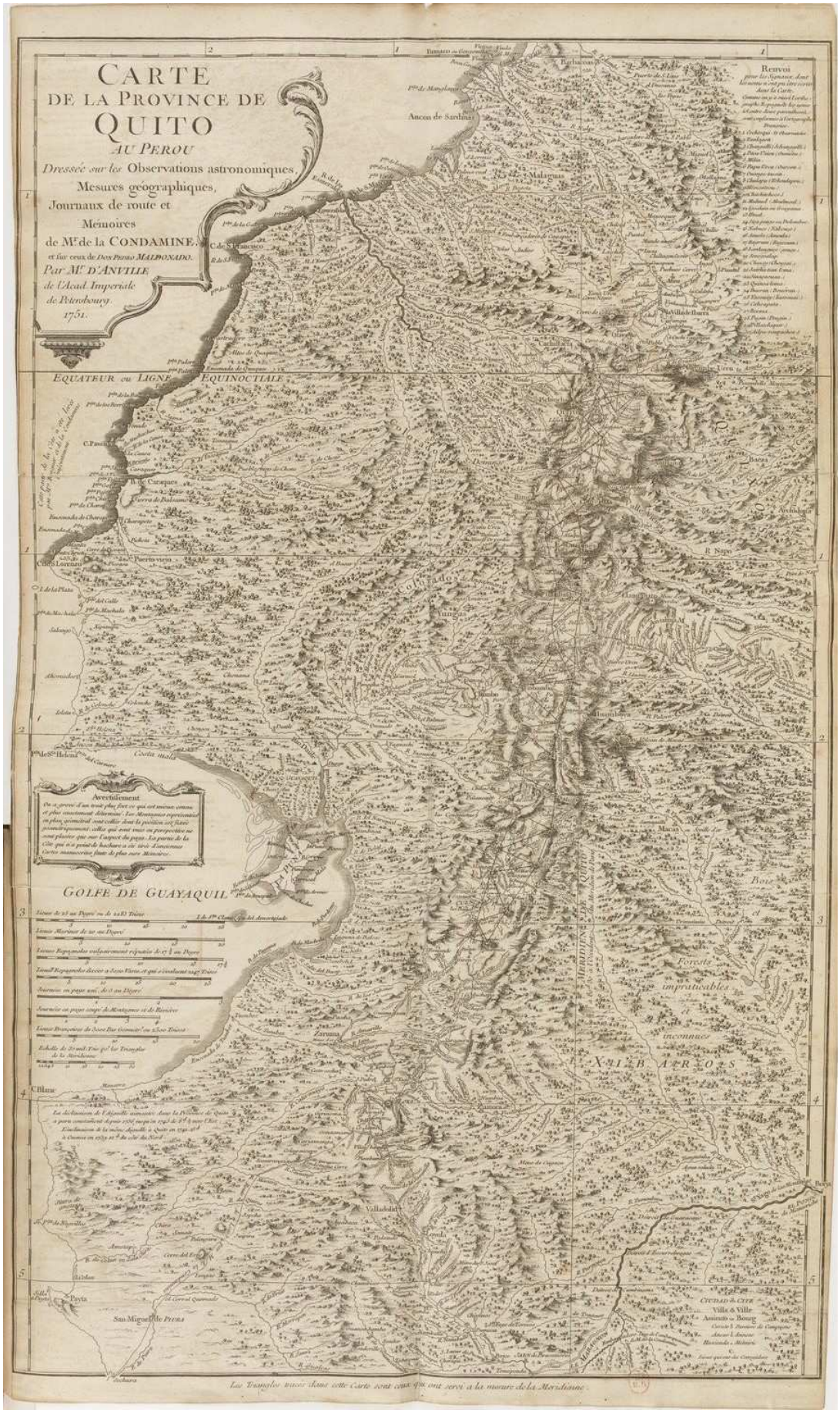
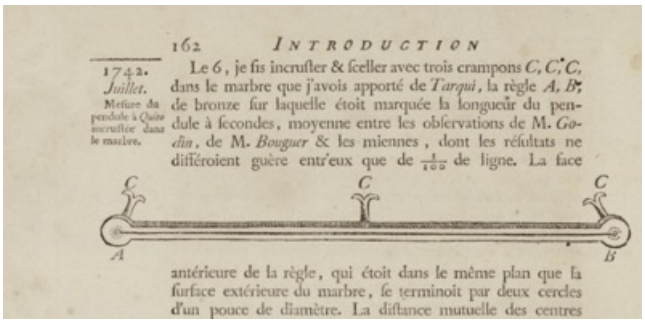


Figure 15 : La Condamine, *Carte de la province de Quito au Pérou* (1751). Bibliothèque nationale de France, Paris.



Figure 16 : Pierre Bouguer, *Carte des triangles de la méridienne de Quito* (1749). Bibliothèque nationale de France, Paris.



162 INTRODUCTION

1742. Juillet. Meſure du pendule à Quito encruſter dans le marbre.

Le 6, je fis incruſter & ſceller avec trois crampons C, C, C, dans le marbre que j'avois apporté de *Tarqui*, la règle A, B, de bronze ſur laquelle étoit marquée la longueur du pendule à ſecondes, moyenne entre les obſervations de M. *Godin*, de M. *Bouguer* & les miennes, dont les réſultats ne différoient guère entr'eux que de $\frac{1}{100}$ de ligne. La face

C C C

A B

antérieure de la règle, qui étoit dans le même plan que la ſurface extérieure du marbre, ſe terminoit par deux cercles d'un pouce de diamètre. La diſtance mutuelle des centres

Figure 17 : Gravure dans le *Journal du voyage à l'équateur*, Paris, Imprimerie royale, 1751. Bibliothèque nationale de France, Paris.

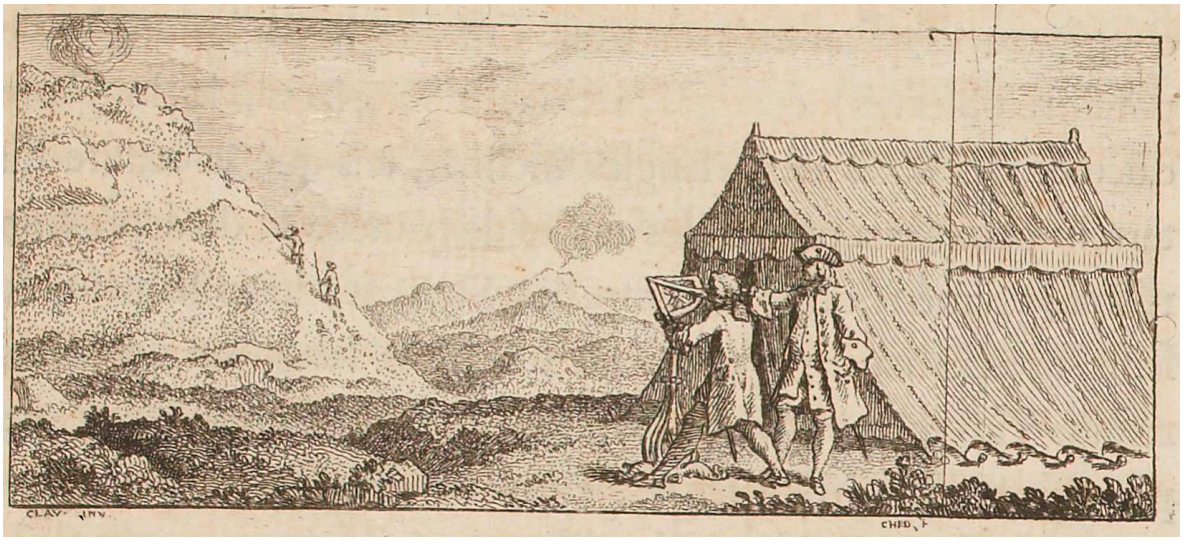


Figure 18 : Gravure à l'ouverture de la *Mesure des trois premiers degrés du méridien*, Paris, Imprimerie royale, 1751. Bibliothèque nationale de France, Paris.

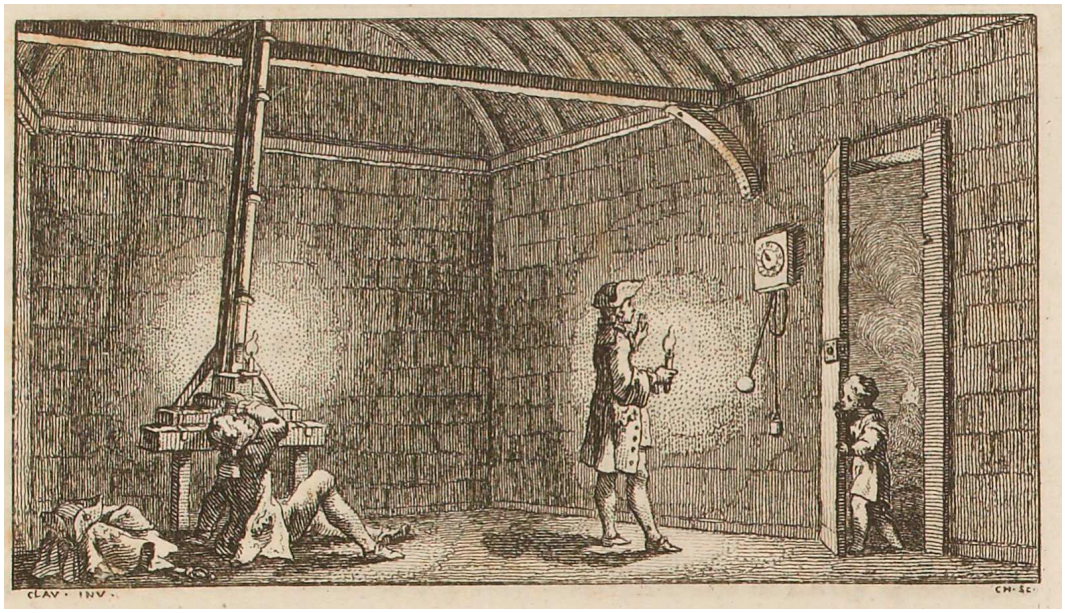


Figure 19 : Gravure dans la *Mesure des trois premiers degrés du méridien*, Paris, Imprimerie royale, 1751. Bibliothèque nationale de France, Paris.

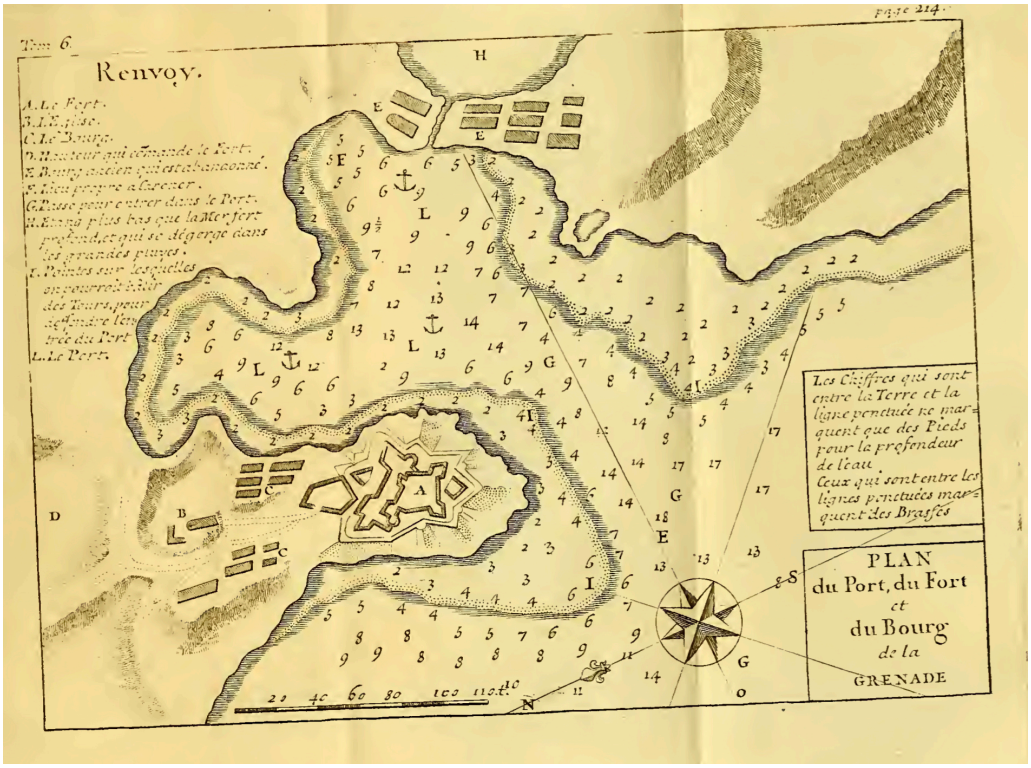


Figure 20 : Plan du port, du fort et du bourg de la Grenade. Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, Paris, Cavelier, 1742. John Carter Brown Library, Providence.

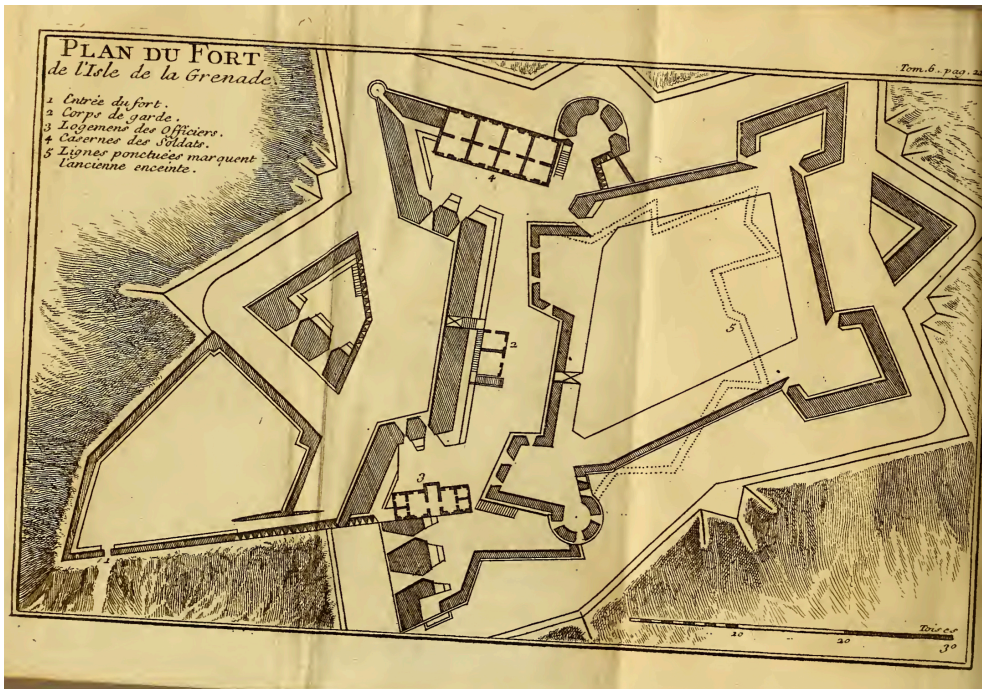


Figure 21 : Plan du fort de l'isle de la Grenade. Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, Paris, Cavelier, 1742. John Carter Brown Library, Providence.

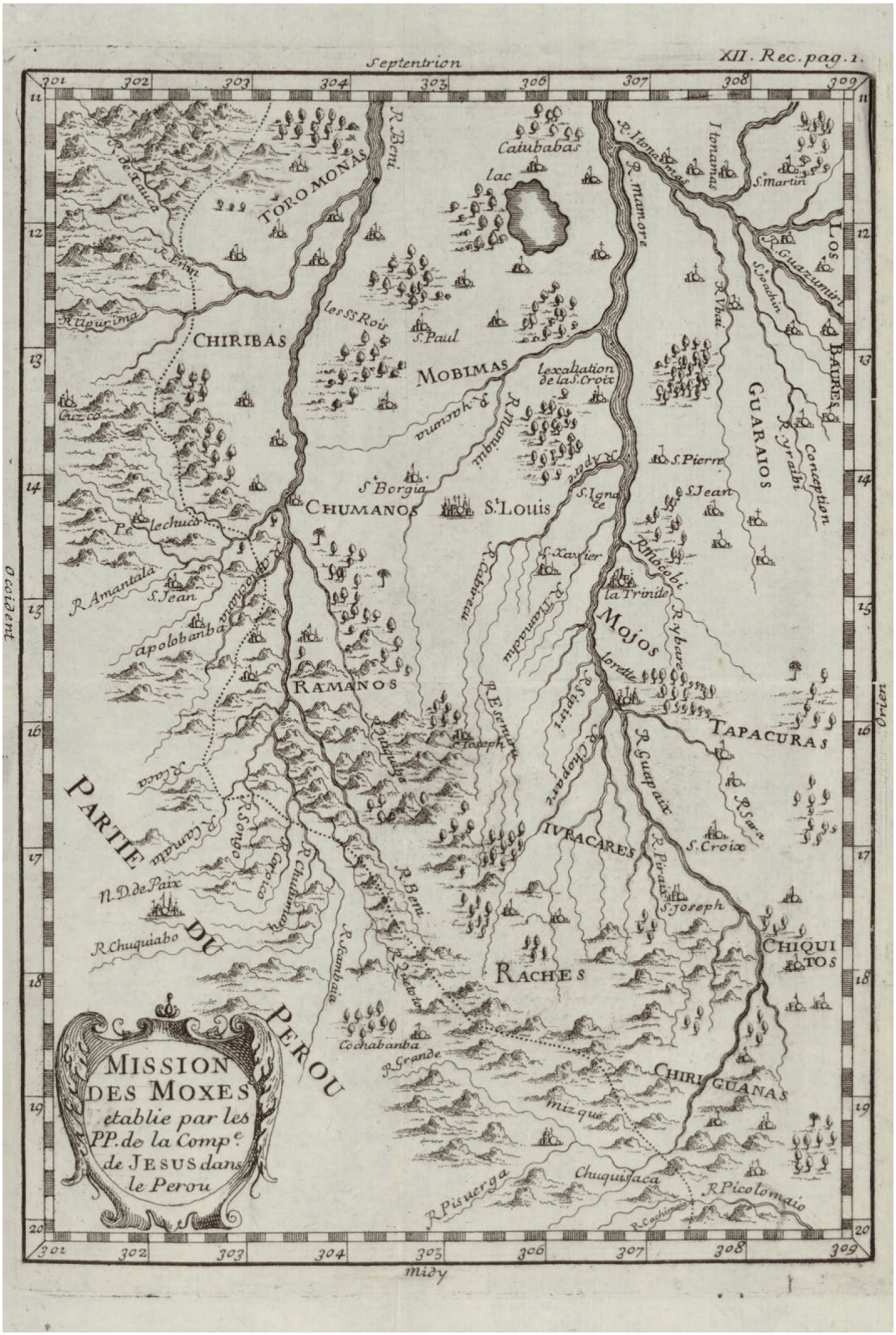


Figure 22 : *Mission des Moxes établie par les PP. de la Compagnie de Jésus dans le Pérou*, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, Paris, Le Mercier et Boudet/Bordelet, t. XII, 1741. Bibliothèque nationale de France, Paris.

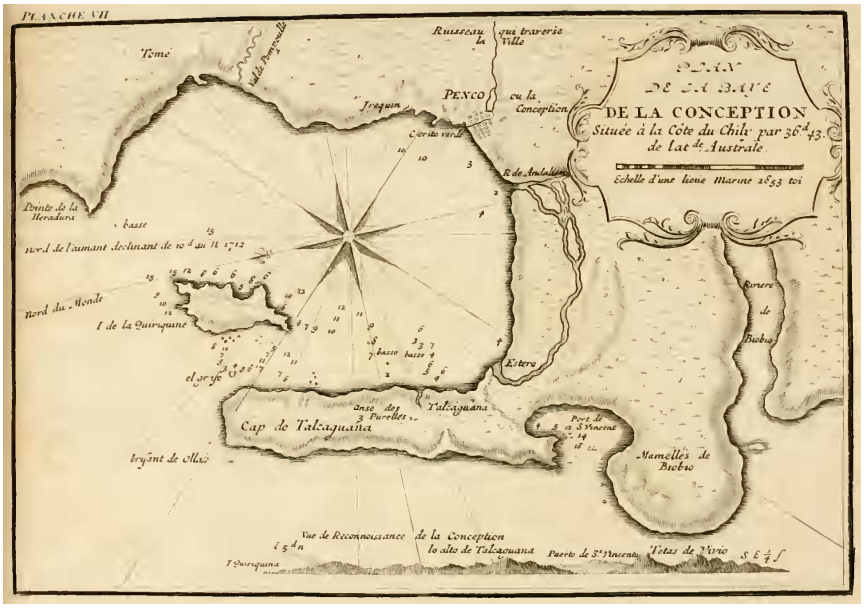


Figure 23 : Plan de la baie de La Concepción. Amédée Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Amsterdam, Pierre Humbert, 1717. John Carter Brown Library, Providence.

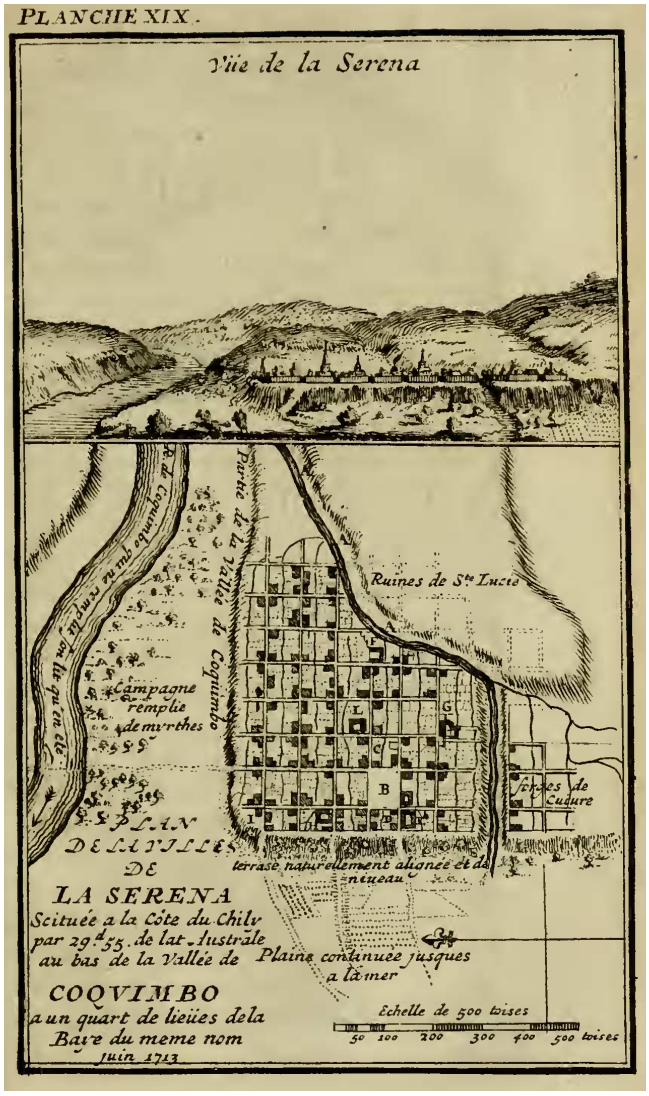


Figure 24 : Vue de La Serena. Amédée Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Amsterdam, Pierre Humbert, 1717. John Carter Brown Library, Providence.

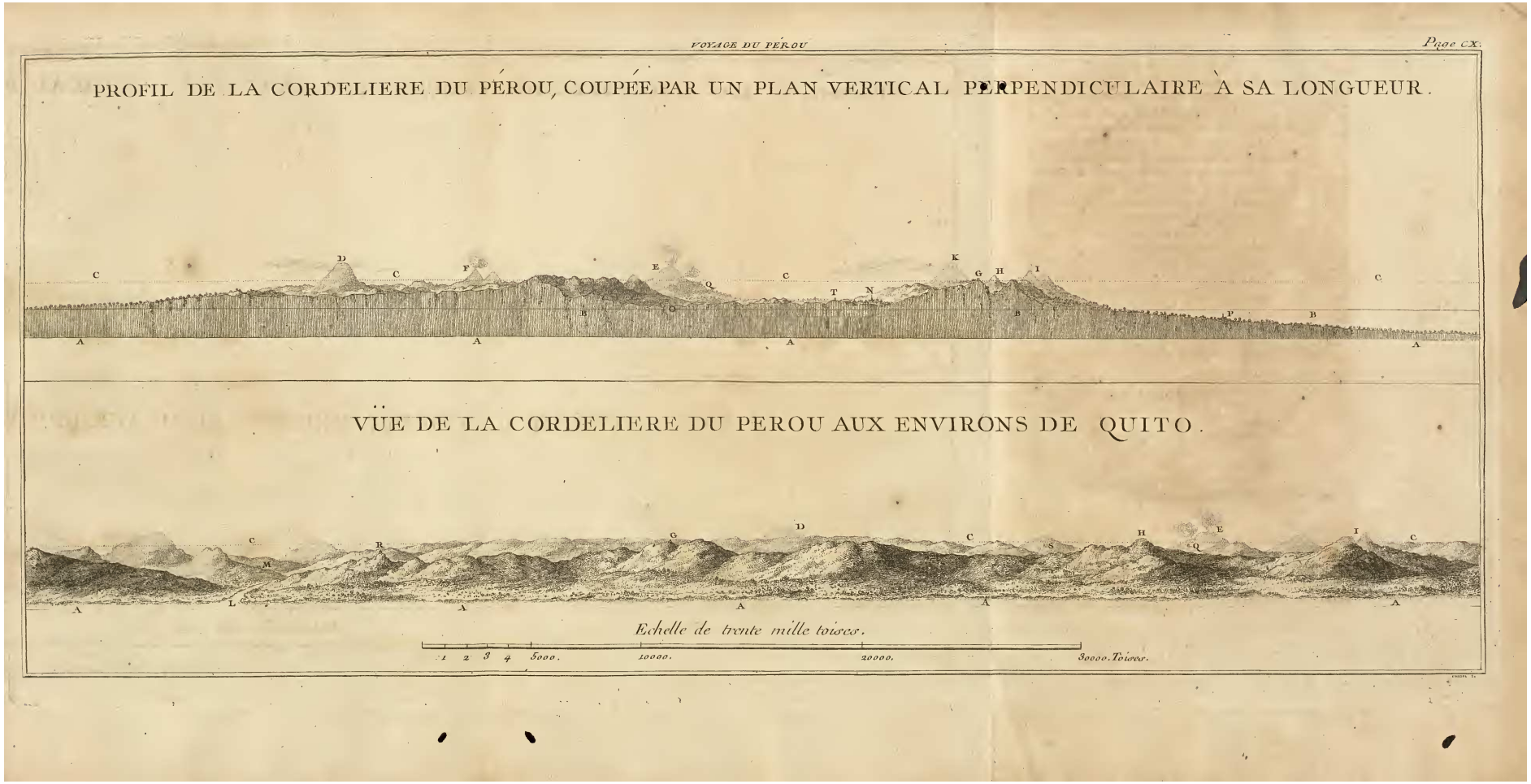


Figure 25 : Profil de la Cordelière du Pérou. Pierre Bouguer, *La Figure de la Terre*, Paris, Jombert, 1749. Bibliothèque nationale de France, Paris.

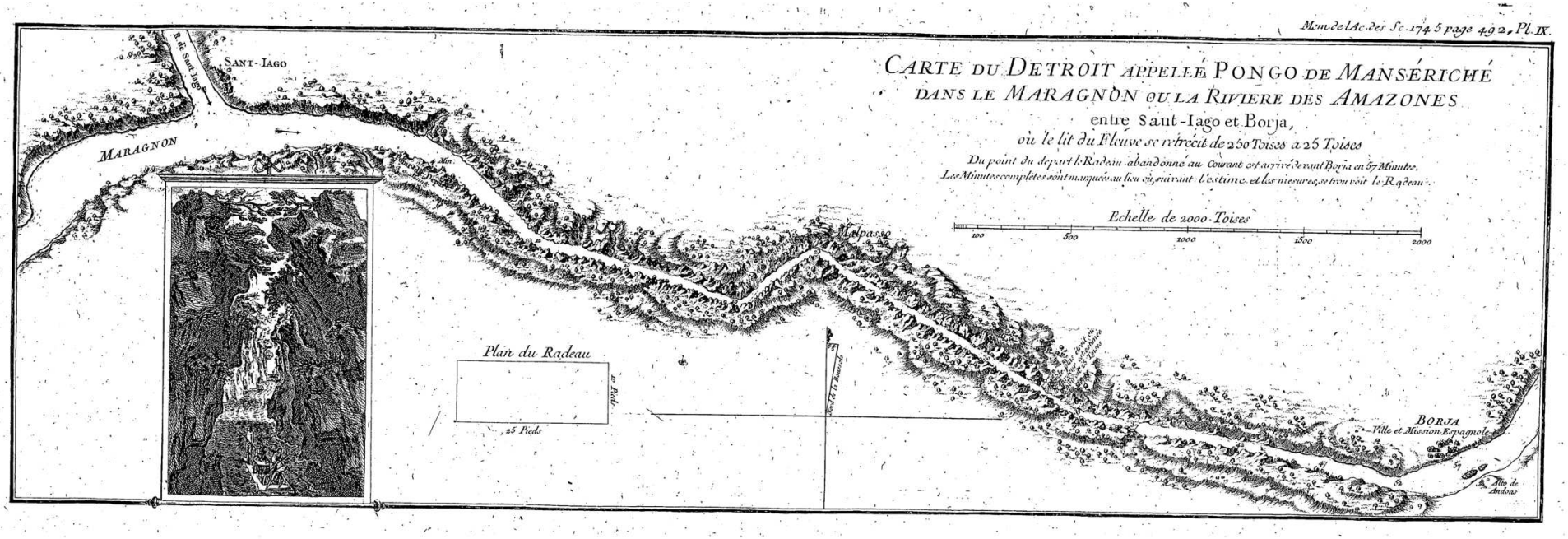


Figure 26 : *Carte du détroit appelé Pongo de Manséricheé.* La Condamine, « Relation abrégée… », *MARS*, 1745. Bibliothèque nationale de France, Paris.



Figure 27 : Détail de la *Carte du détroit appelé Pongo de Manséricheé*. La Condamine, « Relation abrégée… », *MARS*, 1745. Bibliothèque nationale de France, Paris



Figure 28 : *Carte du cours du Maragnon ou de la grande Rre des Amazones…*, 62,5×141,5cm, The National Archives, Kew, MR 1/904.

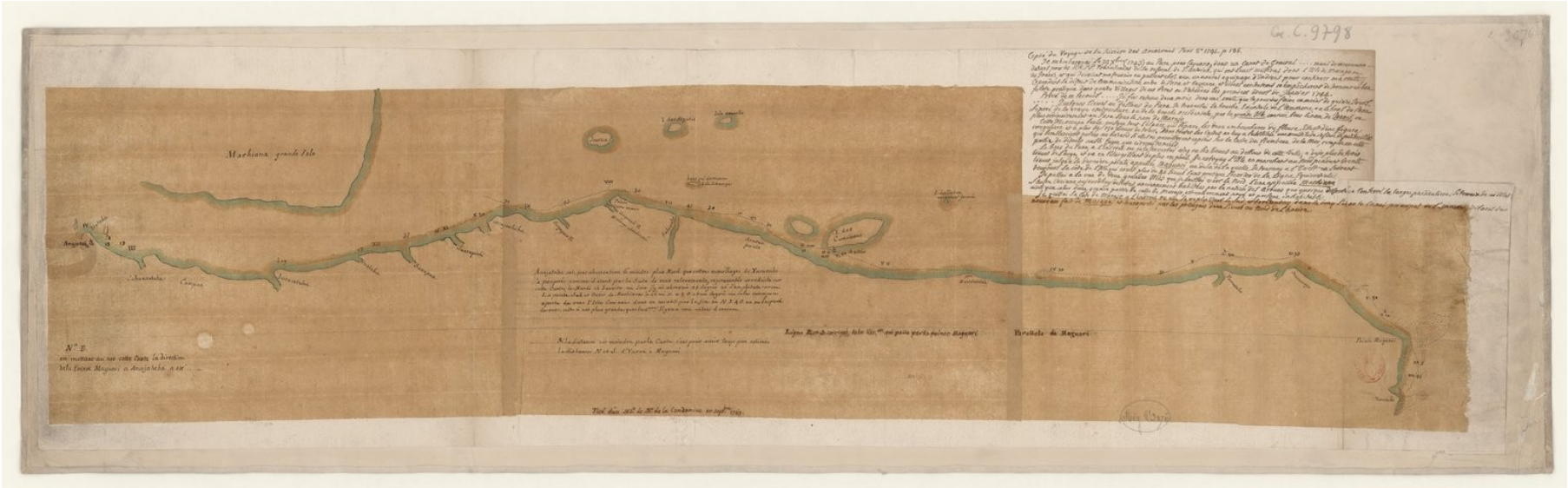


Figure 29 : *Carte de la côte septentrionale de l'Ile de Marajo depuis Yaraoubi jusqu'à Anajaheba*, 1763, 240×940cm, Bibliothèque nationale de France, Paris.

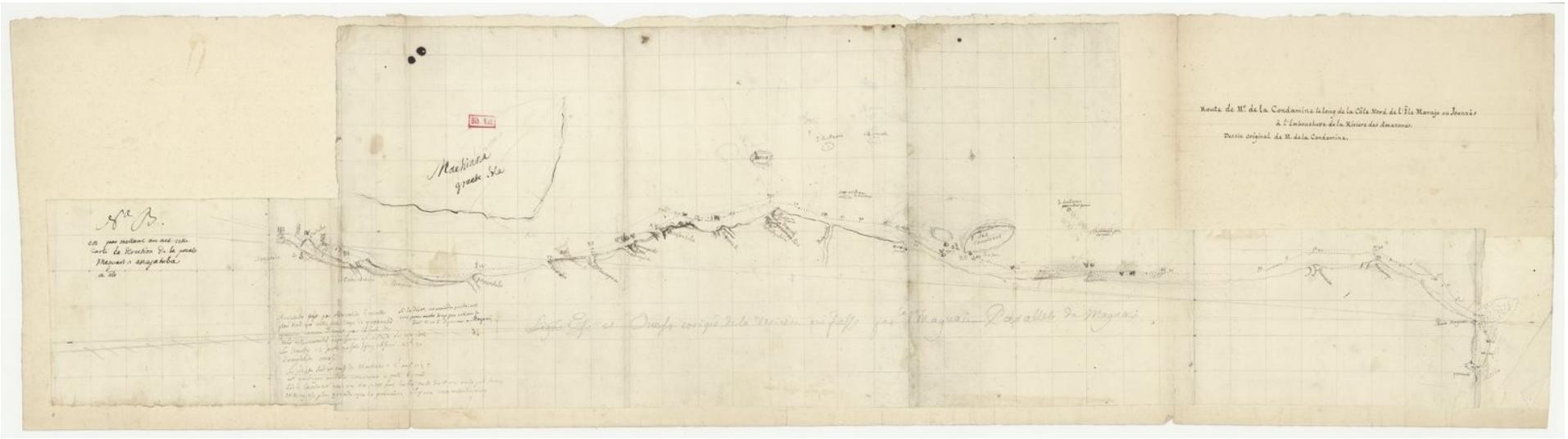


Figure 30 : La Condamine, *Route de Mr. de La Condamine le long de la côte Nord de l'île Marajo ou Joannès à l'embouchure de la rivière des Amazones*, date inconnue, 30×113cm, Bibliothèque nationale de France, Paris.

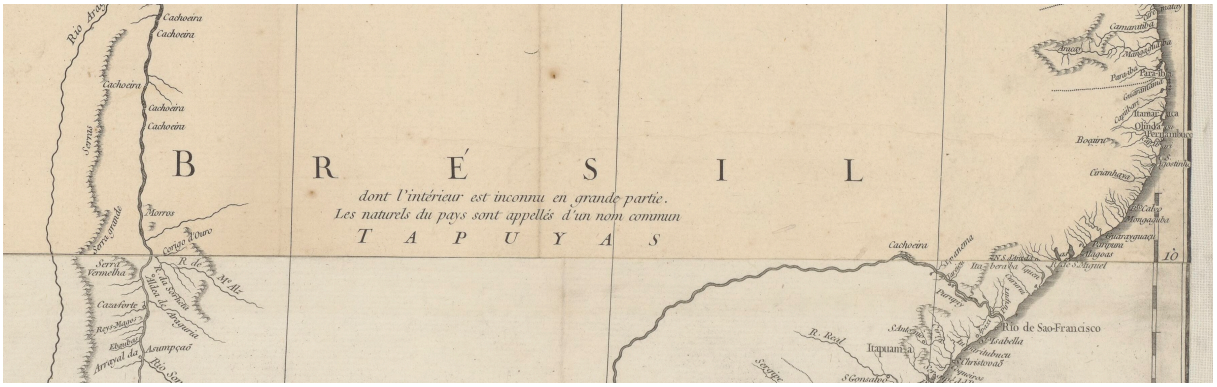


Figure 31 : Bourguignon d'Anville, *Amérique méridionale*, 1748 (détail). Bibliothèque nationale de France, Paris.



Figure 32 : Jan van der Straet, « Saccharum », *Nova Reperta…*, Anvers, Galle, 1590. Smithsonian Libraries, Washington D.C.



Figure 33 : Herman Moll, *To the Right Honourable Charles Earl of Sunderland and Beron Spencer of Wormleighton […] this Map of South America According to the Newest and Most Exact Observations…*, Londres, Bowles/Overton, 1715.
Bibliothèque nationale de France, Paris

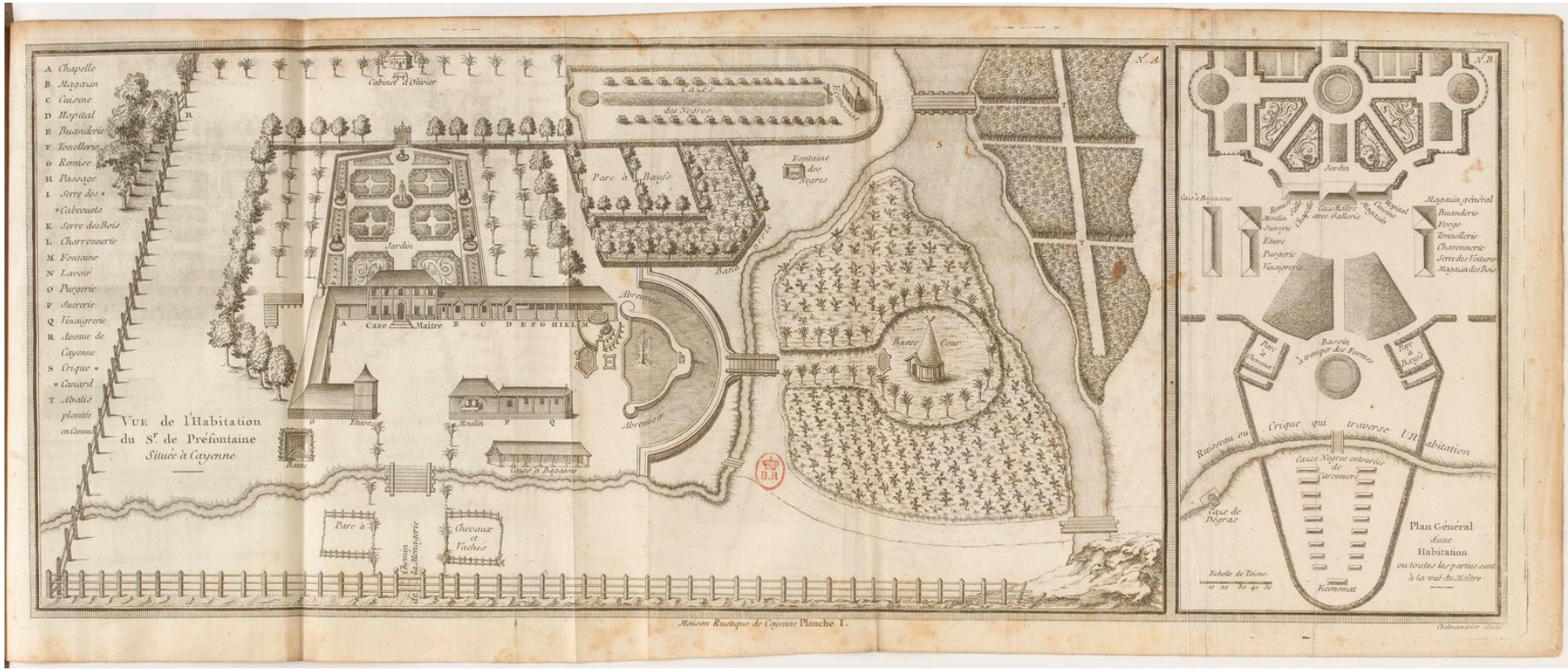


Figure 34 : Vue de l'habitation du Sieur Préfontaine, dans *Maison rustique*..., Paris, Bauche, 1763. Bibliothèque nationale de France, Paris.

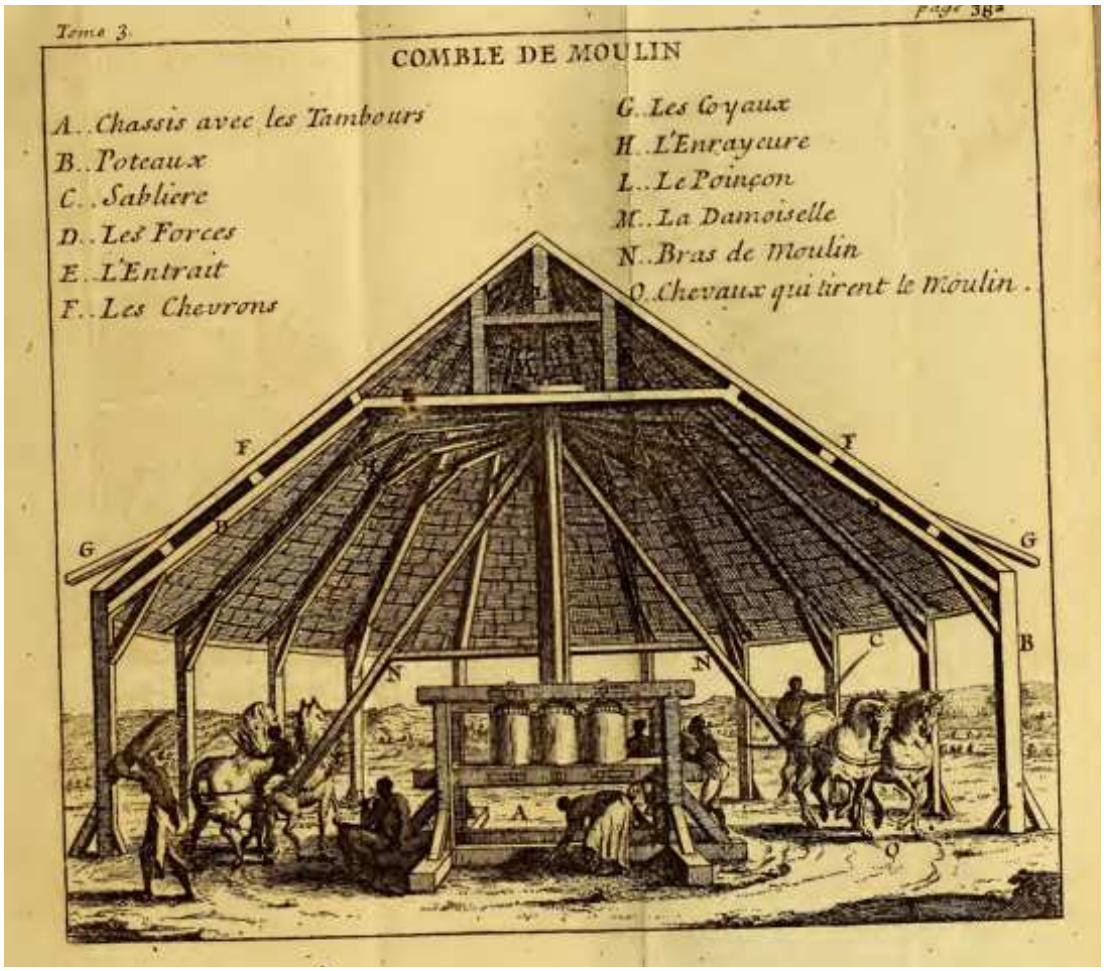


Figure 35 : Comble de moulin. Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, Paris, Cavelier, 1742. John Carter Brown Library, Providence.



Figure 36 : « Travail et emploi du coton », *Encyclopédie*, *Recueil de planches*, t. I, 1re planche. Bibliothèque Mazarine, Paris.



Figure 38 : « Indigoterie et manioc », *Encyclopédie*, *Recueil de planches*, t. I, 1re planche. Bibliothèque Mazarine, Paris.



Figure 37 : « Sucrerie et affinage des sucres », *Encyclopédie*, *Recueil de planches*, t. I, 1re planche. Bibliothèque Mazarine, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES

Le Dictionnaire de l'Académie françoise, Paris, Coignard, 1694.

Dictionnaire universel françois & latin, Nancy, Pierre Antoine, 1740.

Encyclopédie, ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines. Supplément, Yverdon, 1775.

——, *Le grand dictionnaire géographique et critique…*, La Haye, Gosse/Alberts/de Hondt, 1736.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE Antoine-Augustin, *Le Grand dictionnaire, géographique, historique et critique…*, Paris, Le Mercier, 1740.

DIDEROT Denis, Jean Le Rond D'ALEMBERT et Louis de JAUCOURT (dir.), *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris et Neuchâtel, Briasson/David/Le Breton/Durand et Faulche, 1751-1772.

FURETIÈRE Antoine, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, La Haye, A. et R. Leers, 1690.

MORÉRI Louis, *Le Grand dictionnaire historique*, Paris, Coignard, 1718.

——, *Le Grand dictionnaire historique*, Paris, Jacques Vincent, 1732.

SAVARY DES BRÛLONS Jacques, *Dictionnaire universel de commerce*, Paris, Veuve Estienne, 1741.

——, *Dictionnaires universel de commerce*, Copenhague, Philibert, 1749.

RÉCITS DE VOYAGE

Antérieurs à 1700

ACOSTA José de, *Historia natural y moral de las Indias*, Séville, J. de Léon, 1590.

——, *Histoire naturelle et moralle des Indes*, Robert Regnault Cauxois (trad.), Paris, Marc Orry, 1606.

ACUÑA Cristobal de, *Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonias*, Madrid, Imprenta del Reino, 1641.

——, *Relation de la rivière des Amazones*, Gombreville (trad.), Paris, Barbin, 1682.

BIET Antoine, *Voyage de la France equinoxiale en l'Isle de Cayenne…*, Paris, François Clouzier, 1664.

COLOMB Christophe, *La Découverte de l'Amérique. Écrits complets (1492-1505)*, Soledad Estorach et Michel Lequenne (trad.), Michel Lequenne (éd.), Paris, La Découverte, 2015.

DU TERTRE Jean-Baptiste, *Histoire générale des isles de S. Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique, et autres dans l'Amérique*, Paris, Jaques Langlois, 1654.

FERNÁNDEZ DE OVIEDO Y VALDÉS Gonzalo, *Histoire naturelle et generalle des Indes, isles et terre ferme de la grande mer Oceane*, Jean Poleur (trad.), Paris, M. de Vascosan, 1555.

FROGER, *Relation d'un voyage fait en 1695, 1696 et 1697 aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brézil, Cayenne et isles Antilles par une escadre...*, Paris, Brunet, 1698.

HERRERA Y TORDESILLAS Antonio de, *Histoire generale des voyages et conquestes des Castillans dans les isles & Terre-ferme des Indes occidentales*, Nicolas de La Coste (trad.), Paris, Nicolas et Jean de La Coste, 1660.

LE FEBVRE DE LA BARRE Joseph-Antoine, *Description de la France equinoctiale, cy-devant appellée Guyanne, et par les Espagnols, el Dorado…*, Paris, Jean Ribou, 1666.

LÉRY Jean de, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, Frank Lestringant (éd.), Paris, Librairie générale française, 1994

RALEIGH Walter, *The Discovery of the Large, Rich, and Beautiful Empire of Guiana, with a Relation of the Great and Golden City of Manoa (which the Spaniards Call El Dorado)*, Londres, Robinson, 1596.

Postérieurs à 1700

Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions étrangères, par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus, Paris, Le Clerc et d'autres éditeurs, 1702-1776.

BARRÈRE Pierre, *Nouvelle relation de la France équinoxiale…*, Paris, Piget/Damonneville/Durand, 1743.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE Jacques-Henri, *Œuvres complètes*, t. II, *Voyages*, Philip Robinson, Izabella Zatorska, Angélique Gigan, *et allii* (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2019.

BOUGAINVILLE Louis-Antoine de, *Voyage autour du monde par la frégate du Roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile…*, Paris, Saillant et Nyon, 1771.

BOUGUER Pierre, *La Figure de la Terre déterminée par les observations de Messieurs Bouguer et de La Condamine, de l'Académie Royale des Sciences, envoyés par ordre du Roi au Pérou, pour observer aux environs de l'Équateur. Avec une Relation abrégée de ce Voyage, qui contient la description du pays dans lequel les opérations ont été faites*, Paris, Jombert, 1749.

COURTE DE LA BLANCHARDIÈRE René, *Nouveau voyage fait au Pérou…*, Paris, Delaguette, 1751.

DAMPIER William, *Voyage de Guillaume Dampier, aux terres australes, à la Nouvelle Hollande […]. Avec le voyage de Lionel de Wafer, où l'on trouve la description de l'isthme de Darien dans l'Amérique...*, Amsterdam, Paul Marret, 1705

DURRET et BACHELIER, *Voyage de Marseille à Lima, et dans les autres lieux des Indes occidentales*, Paris, Coignard, 1720.

FEUILLÉE Louis, *Journal des observations physiques, mathematiques et botaniques, faites par l'ordre du Roy sur les côtes orientales de l'Amerique meridionale, & dans les Indes occidentales, depuis l'année 1707 jusques en 1712*, Paris, Pierre Giffart, 1714.

——, *Journal des observations physiques, mathematiques et botaniques, faites par ordre du Roi sur les côtes orientales de l'Amerique meridionale, & aux Indes occidentales. Et dans un autre voïage fait par le même ordre à la Nouvelle Espagne, & aux isles de l'Amerique*, Paris, Jean Mariette, 1725.

FRÉZIER Amédée, *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chily et du Pérou…*, Paris, Nyon/Ganeau/Quillau, 1716.

——, *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chily et du Pérou*, Amsterdam, Pierre Humbert, 1717.

FUSÉE AUBLET Jean-Baptiste-Christian, *Histoire des plantes de la Guiane française rangées suivant la méthode sexuelle…*, Paris, Didot, 1775.

GIROD-CHANTRANS Justin, *Voyage d'un Suisse dans différentes colonies d'Amérique pendant la dernière guerre...*, Neuchâtel, Société typographique, 1785.

GODIN DES ODONAIS Louis, *Lettre de M. Godin Des Odonais et l'aventure tragique de Mme Godin dans son voyage de la province de Quito, à Cayenne, par le fleuve des Amazones*, s.l., 1773.

HUMBOLDT Alexander von, *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt, 1798-1807*, éd. Ernest-Théodore Hamy, Paris, Guilmoto, 1905.

JUAN Y SANTACILIA Jorge et Antonio DE ULLOA, *Relación histórica del viage a la América meridional hecho de orden de S. Mag. para medir algunos grados de meridiano terrestre…*, Madrid, Antonio Marín, 1748.

——, *Voyage historique de l'Amérique méridionale fait par ordre du roi d'Espagne*, Éléazar de Mauvillon (trad.), Paris, Jombert, 1752.

JUSSIEU Joseph de, « Voyage de Joseph de Jussieu au Pérou » (ms 179), Paris, Bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle.

LA BARBINAIS LE GENTIL Jean-Baptiste, *Nouveau voyage autour du monde*, Paris, Flahaut, 1727.

LABAT Jean-Baptiste, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, Paris, Cavelier/Giffart, 1722 [rééd. 1742].

LA CONDAMINE Charles-Marie de, *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale. Depuis la côte de la Mer du Sud jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guiane, en descendant la rivière des Amazones*, Paris, Veuve Pissot, 1745.

——, *Lettre à Madame *** sur l'émeute populaire excitée en la ville de Cuenca au Pérou, le 29 d'août 1739, contre les Académiciens des sciences, envoyés pour la mesure de la terre*, s.l., 1746.

——, « Mémoire sur quelques anciens monumens du Pérou, du temps des Incas », *Histoire de l'Académie royale des Sciences et des Belles Lettres*, 1746, Berlin, Haude, 1748, p. 435-456.
——, « Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale… », *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1745*, 1749, p. 391-492.
——, *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur, servant d'introduction historique à la mesure des trois premiers degrés du méridien*, Paris, Imprimerie royale, 1751.
——, *Mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémisphère austral, tirée des observations de MM. de l'Académie royale des sciences, envoyés par le roi sous l'Équateur*, Paris, Imprimerie royale, 1751.
——, *Voyages en Amérique*, Matthias Soubise (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2021.
LA PÉROUSE Jean François de, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, Paris, Imprimerie de la République, an V [1797].
LE GENTIL Guillaume, « Extrait du Journal d'un voyage fait par ordre du Roi, dans les mers de l'Inde », *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1771*, 1774, p. 247-280.
PERNETY Antoine-Joseph, *Journal historique d'un voyage fait aux îles Malouines…*, Berlin, Bourdeaux, 1769.
——, *Histoire d'un voyage aux isles Malouines*, Paris, Saillant et Nyon/Desaint, 1770.
PINGRÉ Alexandre Guy, « Observation du passage de Vénus, sur le disque du Soleil, faite au Cap François, isle de Saint-Domingue, le 3 juin 1769 », *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1769*, 1772, p. 513-528.
PRÉVOST D'EXILES Antoine, *Histoire générale des voyages ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre, qui out elle publiées jusqu'à present dans les différentes langues de toutes les nations connues*, Paris, Didot, 1746-1759.
THIBAULT DE CHANVALON Jean-Baptiste, *Voyage à la Martinique...*, Paris, Bauche, 1763.

HISTOIRE, PHILOSOPHIE ET SCIENCES

Histoire et Mémoire de l'Académie royale des Sciences, Paris, Imprimerie royale, 1699-1786.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE Jacques-Henri, *Œuvres complètes*, t. III, *Œuvres scientifiques : Études de la Nature et textes périphériques*, Colas Duflot, Joël Castonguay-Bélanger et Jean-Michel Racault (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2019.
BUFFON Georges-Louis Leclerc, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du roi*, Paris, Imprimerie royale, 1749-1789.
CHARLEVOIX Pierre-François-Xavier de, *Histoire de l'Isle espagnole ou de Saint-Domingue*, Paris, Guérin, 1730.
——, *Histoire du Paraguay*, Paris, Desaint/David/Durand, 1757.
DESMAREST Nicolas, *Conjectures physico-mechaniques sur la propagation des secousses dans les tremblemens de terre, et sur la disposition des lieux qui en ont ressenti les effets*, s.l., 1756.
GARCILASO DE LA VEGA, *Le Commentaire royal, ou l'histoire des Yncas, roys du Peru...*, Jean Baudoin (trad.), Paris, Augustin Courbé, 1633.

——, *Le Commentaire royal, ou l'Histoire des Yncas*, Jean Baudoin (trad.), Amsterdam, Gerard Kuyper, 1704.

——, *Histoire des Incas, rois du Pérou, nouvellement traduite de l'espagnol de Garcillasso de La Vega, et mise dans un meilleur ordre*, Thomas-François Dalibard (trad.), Paris, Prault fils, 1744.

GEOFFROY François, *Traité de la matière médicale…*, Paris, Desaint et Saillant, 1743.

LAET Johannes de, *L'Histoire du nouveau monde, ou description des Indes occidentales…*, Leyde, B. et A. Elzeviers, 1640.

LÉMERY Nicolas, *Traité universel des drogues simples…*, Paris, Laurent D'Houry, 1744.

MIRABEAU Victor Riqueti, *Philosophie rurale, ou Économie générale et politique de l'agriculture, réduite à l'ordre immuable des loix physiques & morales, qui assurent la prospérité des Empires*, Amsterdam, Les Libraires associés, 1763.

MONTESQUIEU Charles Louis de Secondat de, *De l'Esprit des loix*, Genève, Barillot, 1748.

——, *De l'esprit des lois*, Robert Derathé (éd.), Paris, Classiques Garnier, 1973.

——, *Considérations sur les richesses de l'Espagne*, dans *Œuvres complètes*, *Œuvres et écrits divers*, t. I, Pierre Rétat et Catherine Larrère (éd.), Oxford/Naples, Voltaire Foundation/Instituto italiano per gli studi filosofici, 2003.

DE PAUW Cornélius, *Recherches philosophiques sur les Américains…*, Berlin, Decker, 1769.

LOCKE John, *Du Gouvernement civil, où l'on traitte de l'origine, des fondemens, de la nature, du pouvoir et des fins des societez politiques*, trad. David Mazel, Genève, Du Villard et Jacquier, 1724.

MORO Anton Lazzaro, *De' Crostacei e degli altri marini corpi che si truovano su' monti*, Venise, S. Monti, 1740.

PLUCHE Antoine, *Le Spectacle de la nature…*, Paris, Veuve Estienne, 1746.

PLUMIER Charles, *Nova plantarum americanarum genera*, Paris, Boudot, 1703.

QUESNAY François, « Analyse du Gouvernement des Yncas du Pérou », *Éphéméride du citoyen*, 1767, p. 35-54.

——, *Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole*, dans *La Physiocratie, ou Constitution naturelle du gouvernement le plus avantageux au genre humain*, Pierre-Samuel Dupont de Nemours (éd.), Leyde/Paris, Merlin, 1768.

RAYNAL Guillaume-Thomas, *Histoire philosophique et politique des établissemens & du commerce des européens dans les deux Indes*, Amsterdam, 1770.

——, *Histoire philosophique et politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes*, La Haye, Gosse fils, 1774.

——, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève, Pellet, 1780.

——, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, vol. I, Anthony Strugnell *et allii* (éd.), Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e^ siècle, 2010.

——, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, vol. II, Andrew Brown et Hans-Jürgen Lüsebrink (éd.), Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e^ siècle, 2018.

——, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, vol. III, Anthony Strugnell, Gianluigi Goggi et Kenta Ohji (éd.), Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII[e] siècle, 2020.

ROBERTSON William, *The History of America*, Dublin, Whitestone, 1777.

——, *Histoire de l'Amérique*, Marc-Antoine Eidous (trad.), Maastricht, Jean-Edme Dufour et Philippe Roux, 1777.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Œuvres posthumes de Jean-Jacques Rousseau, ou Recueil de pièces manuscrites pour servir de supplément aux éditions publiées pendant sa vie*, Genève, s.l., 1781.

——, *Collection complète des œuvres de J. J. Rousseau*, Genève, s.l., 1782.

——, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, dans Œuvres complètes*, t. V, Christophe van Staen (éd.), Genève/Paris, Slatkine/Honoré Champion, 2012.

——, *Œuvres complètes*, t. X, Raymond Trousson et Christophe van Staen (éd.), Genève/Paris, Slatkine/Honoré Champion, 2012.

SMITH Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Jean-Antoine Roucher (trad.), Paris, Buisson, 1790.

ULLOA Antonio de, *Noticias americanas*, Madrid, Francisco Manuel de Mena, 1772

VOLTAIRE François-Marie Arouet (dit), *Discours en vers sur l'homme*, dans *Œuvres complètes*, vol. 17, *Œuvres de 1737*, Haydn T. Mason (éd.), Oxford, Voltaire Foundation, 1991.

——, *Remarques sur l'histoire*, dans *Œuvres complètes*, vol. 28B, *Œuvres de 1742-1745*, Myrtille Méricam-Bourdet (éd.), Oxford, Voltaire Foundation, 2008.

——, *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs*, dans *Œuvres complètes*, vol. 39, Nicholas Cronk et Christiane Mervaud (éd.), Oxford, Voltaire Foundation, 2008.

——, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, dans *Œuvres complètes*, vol. 21-27, Oxford, Voltaire Foundation, 2010-2019.

WHISTON William, *A new theory of the earth from its original to the consummation of all things…*, Londres, B. Tooke, 1696.

WOODWARD John, *An Essay toward a natural history of the earth and terrestrial bodies*, Londres, R. Wilkin, 1695.

ZÁRATE Agustín de, *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, Paris, Charles Osmont, 1706.

GÉOGRAPHIE, CARTOGRAPHIE ET DESCRIPTIONS

Carte de la côte septentrionale de l'Ile de Marajo depuis Yaraoubi jusqu'à Anajaheba, s.l., 1763. 240×940cm, Bibliothèque nationale de France, Paris.

BELLIN Jacques-Nicolas, *Description géographique de la Guiane. Contenant les possessions et les établissemens des François, des Espagnols, des Portugais, des Hollandois dans ces vastes pays*, Paris, Didot, 1763.

BOURGUIGNON D'ANVILLE Jean-Baptiste, *Amérique méridionale*, Paris, chez l'auteur, 1748.

——, *Considérations générales sur l'étude et les connaossances que demande la composition des ouvrages de géographie*, Paris, Lambert, 1777.

BRULETOUT DE PRÉFONTAINE Jean Antoine, *Maison rustique, à l'usage des habitans de la partie de la France équinoxiale connue sous le nom de Cayenne*, Paris, Bauche, 1763.

BUACHE Jean-Nicolas, *Géographie élémentaire moderne et ancienne…*, Paris, D'Houry, 1772.

BUFFIER Claude, *Géographie universele, exposée dans les différentes métodes qui peuvent abréger l'étude & faciliter l'usage de cette sience, avec le secours des vers artificiels*, Paris, Giffart, 1729.

DE FER Nicolas, *L'Atlas curieux, ou le Monde représenté dans des cartes générales et particulières du ciel et de la terre…*, Paris, chez l'auteur, 1703.

DELISLE Guillaume, *Carte des Antilles françoises et des isles voisines, dressée sur les mémoires manuscrits de Mr Petit Ingénieur du Roy*, Paris, chez l'auteur, 1717.

DU BOIS Abraham, *La Géographie moderne, naturelle, historique et politique, dans une méthode nouvelle et aisée*, La Haye, Jacques Vanden Kieboom/Gérard Block, 1736.

FRANÇOIS Jean, *La Science de la géographie divisée en trois parties*, Rennes, J. Hardy, 1652.

LA CONDAMINE Charles-Marie de, *Carte du cours du Maragnon ou de la grande Rre des Amazones…*, sans lieu, sans date. 62,5×141,5cm, The National Archives, Kew, MR 1/904.

——, *Route de Mr. de La Condamine le long de la côte Nord de l'île Marajo ou Joannès à l'embouchure de la rivière des Amazones*, sans lieu, sans date. 30×113cm, Bibliothèque nationale de France, Paris.

LENGLET DU FRESNOY Nicolas, *Méthode pour étudier la géographie*, Paris, Hochereau, 1716.

——, *Méthode pour étudier la géographie*, Paris, Tillard, 1768.

MARGGRAF Georg, *Historia naturalis Brasiliae…*, Amsterdam, Elseviers, 1648.

MARTINEAU DU PLESSIS Denis, *Nouvelle géographie, ou Description exacte de l'univers*, Amsterdam, Georges Gallet, 1700.

MASSON DE MORVILLIERS Nicolas, *Encyclopédie méthodique, Géographie moderne*, Paris, Pancoucke, 1782.

——, *Dictionnaire géographique. Encyclopédie méthodique*, Paris, Pancoucke, 1783.

MOLL Herman, *To the Right Honourable Charles Earl of Sunderland and Beron Spencer of Wormleighton […] this Map of South America According to the Newest and Most Exact Observations…*, Londres, Bowles/Overton, 1715.

NICOLLE DE LACROIX Louis-Antoine, *Géographie moderne*, Paris, Herissant, 1752.

ROUSSELOT DE SURGY Jacques-Philibert, *Mémoires géographiques, physiques et historiques…*, Paris, Durand, 1767.

SANSON Nicolas, *Introduction à la géographie*, Paris, Durand, 1743.

FICTIONS

BOURGEOIS Nicolas-Louis, *Christophe Colomb, ou l'Amérique découverte*, Paris, Moutard, 1773.

DU BOCAGE Anne-Marie, *La Colombiade ou la Foi portée au nouveau monde*, Paris, Desaint et Saillant, 1756.

FONTENELLE Bernard de, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Paris, Blageart, 1686.

GRAFFIGNY Françoise de, *Lettres d'une Péruvienne*, s.l.n.d [Paris, 1747].

LESAGE Alain-René, *Les Avantures de Monsieur Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle France*, Paris, Ganeau, 1732.
——, *Les aventures de Monsieur Robert Chevalier, dit de Beauchêne*, Emmanuel Bouchard (éd.), dans *Œuvres complètes*, t. VII, Paris, Honoré Champion, 2018
LESUIRE Robert-Martin, *Le Nouveau Monde*, Eleuthéropolis [Paris], Quillau/Duchesne/Tilliard/Esprit, 1781.
MARMONTEL Jean-François, *Les Incas, ou La destruction de l'empire du Pérou*, Paris, Lacombe, 1777.
MONTESQUIEU Charles Louis de Secondat de, *Lettres persanes*, Amsterdam, Pierre Brunel, 1721.
PRÉVOST D'EXILES Antoine François, *Le Philosophe anglois, ou Histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell*, Paris, Didot puis Guérin, 1731-1732.
——, *Cleveland : Le Philosophe anglais, ou Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwell*, Jean Sgard et Philippe Stewart (éd.), Paris, Éditions Desjonquères, 2003.
SAINT-LAMBERT Jean-François de, *Les Saisons*, Amsterdam, s.l., 1769.
VOLTAIRE François-Marie Arouet (dit), *Candide ou L'Optimisme*, dans *Œuvres complètes*, vol. 48, René Pomeau (éd.), Oxford, Voltaire Foundation, 1980.
——, *Alzire ou les Américains*, dans *Œuvres complètes*, vol. 14, T.E.D. Braun (éd.), Oxford, Voltaire Foundation, 1989.

AUTRES TEXTES CITÉS

BORGES Jorge Luis, *El Hacedor*, Barcelone, Debolsillo, 2014.
BOUVIER Nicolas, *L'Usage du monde*, Paris, La Découverte, 2014.
CARROLL Lewis, *The Hunting of the Snark*, Londres, Macmilan, 1876.
——, *Sylvie and Bruno Concluded*, Londres, Macmilan, 1893.
CONRAD Joseph, *Au cœur des ténèbres*, Jean Deurbergue (trad.), Paris, Gallimard, 1996.
DARWIN Charles, *On the Origin of Species*, Londres, John Murray, 1859.
DUGUID Julian, *Green Hell. Adventures in the Mysterious Jungles of Eastern Bolivia*, New York/Londres, The Century Co, 1931.
ECO Umbero, *Pastiches et postiches*, Bernard Guyader (trad.), Paris, Messidor, 1988.
ÉSOPE, *Fables*, Émile Chambry (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2019.
FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary*, dans *Œuvres complètes*, t. III, Claudine Gothot-Mersch et Jeanne Bem (éd.), Paris, Gallimard, 2013.
——, *Dictionnaire des idées-reçues*, dans *Œuvres complètes*, t. V, Stéphanie Dord-Crouslé, Anne Herschberg Pierrot *et allii* (éd.), Paris, Gallimard, 2021.
HEREDIA José-Maria de, *Les Trophées*, Anny Detalle (éd.), Paris, Gallimard, 1981.
LA FONTAINE Jean de, *Œuvres complètes*, éd. Edmond Pilon et René Groos (éd.), Paris, Gallimard, t. I, 1983.
LÉVI-STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1993.
MONTAIGNE Michel de, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1962.
THOREAU Henry David, *Walden; or, Life in the Woods*, Boston, Ticknor and Fields, 1854.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET HISTOIRE DES IDÉES

ADAMS Percy Guy, *Travelers and travel liars, 1660-1800*, Berkeley, University of California Press, 1962.

——, *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1983.

ALBERTAN-COPPOLA Sylviane, « Un Atlantique des lumières ? D'après l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost », *Dix-huitième siècle*, n° 33, 2001, p. 301-316.

——, « Les voyages portugais dans l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost », *Dix-huitième siècle*, n° 31, 1999, p. 491-506.

ALÈS Catherine et Michel POUYLLAU, « La Conquête de l'inutile. Les géographies imaginaires de l'Eldorado », *L'Homme*, vol. 32, n° 122, 1992, p. 271-308.

ANDRIES Lise, *La Construction des savoirs*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2009.

BACZKO Bronislaw, « Les richesses de l'Eldorado », dans Jacques Berchtold et Michel Porret (dir.), Genève, Droz, 1996, p. 195-203.

BARNY Roger, « À propos de l'épisode de l'Eldorado dans Candide (littérature et idéologie) », dans *Affrontements de classes et création littéraire*, t. II, Paris, Les Belles Lettres, 1973, p. 11-30.

BARTHES Roland, *Le Degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.

BÉNOT Yves, *Les Lumières, l'esclavage, la colonisation*, Paris, La Découverte, 2005.

BERNIER Marc André, Clorinda DONATO et Hans-Jürgen LÜSEBRINK (dir.), *Jesuit Accounts of the Colonial Americas: Intercultural Transfers, Intellectual Disputes, and Textualities*, Toronto, University of Toronto Press, 2014.

BERTHIAUME Pierre, *L'Aventure américaine au XVIII^e siècle : du voyage à l'écriture*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.

BERTRAND Alienor, « Portrait de l'Inca en physiocrate. Analyse et travestissements de la première expérience coloniale au siècle des Lumières », dans Myrtille MÉRICAM-BOURDET et Catherine VOLPILHAC-AUGER (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 69-88.

BESSON Perrine, « Le Voyage entravé : enjeux épistémiques de l'obstacle naturel dans l'*Histoire des plantes de la Guiane françoise* de Jean-Baptiste Christophe Fusée-Aublet », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, « Débats », 2022 [en ligne].

BLANC Gérard, « Au pays des Amazones : le second voyage de La Condamine », dans François Moureau (dir.), *Le Second Voyage ou le Déjà-vu*, Paris, Klincksieck, 1996, p. 29-37.

BOCH Julie, *Les dieux désenchantés. La fable dans la pensée française de Huet à Voltaire, 1680-1760*, Paris, Honoré Champion, 2002.

BOUCHARD Emmanuel, « L'Amérique dans *Les Avantures de Monsieur Robert Chevalier* d'Alain-René Lesage », *Essays in French Literature*, n° 38, 2001, p. 19-39.

BROT Muriel, « Les dictionnaires de l'*Histoire des deux Indes* », *Dix-huitième siècle*, n° 38 2006, p. 303-317.

BUCHANAN Michelle, « Savages, noble and otherwise, and the French Enlightenment », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, n° 15, 1986, p. 97-109.

CASABIANCA Denis de, « Le bon usage de "notre demeure". Le regard de Montesquieu sur les "ouvrages des hommes" dans la nature », *Dix-huitième siècle*, n° 45, 2013, p. 199-216.

CHAFFRAY Stéphanie, « Corps, territoire et paysage à travers les images et les textes viatiques en Nouvelle-France (1701-1756) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59, n° 1-2, 2005, p. 7-52.

CHINARD Gilbert, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle*, Paris, Hachette, 1913.

CHUPEAU Jacques, « Les récits de voyage aux lisières du roman », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 77, n° 3-4, 1977, p. 536-553.

CIORANESCU Alexandre, « La découverte de l'Amérique et l'art de la description », *Revue des sciences humaines*, n° 106, 1962, p. 161-168.

COELLO DE LA ROSA Alexandre, « Representing the New World's Nature: Wonder and Exoticism in Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdes », *Historical Reflections/Réflexions Historiques*, vol. 28, n° 1, 2002, p. 73-92.

COURTNEY Cecil Patrick, « Antoine-Laurent de Jussieu collaborateur de l'abbé Raynal », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 63, n° 2, 1963, p. 217-227.

DALNEKOFF Donna Isaacs, « The meaning of Eldorado: utopia and satire in Candide », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 127, 1974, p. 41-59.

DEBAENE Vincent, *L'adieu au voyage : l'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010.

DELON Michel, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières, 1770-1820*, Paris, Classiques Garnier, 2023.

DELON Michel, *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 2007.

DELON Michel, « "Ce nouvel Ulysse méritait sans doute un autre Homère". Colomb, héros poétique entre Lumières et Romantisme », *Europe*, n° 756, 1992, p. 76-84.

DELON Michel, « Corps sauvages, corps étranges », *Dix-huitième siècle*, n° 9, 1977, p. 27-38.

DESPOIX Philippe, *Le Monde mesuré : dispositifs de l'exploration à l'âge des Lumières*, Genève, Droz, 2005.

DIOP David, *Rhétorique nègre au XVIII^e^ siècle : des récits de voyage à la littérature abolitionniste*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

DORNIER Carole, « La rhétorique de l'autopsie dans le *Journal de voyage aux Indes orientales* de Robert Challe (1721) », *Dix-huitième siècle*, n° 39, 2007, p. 161-174.

——, « Le témoignage et sa critique au 18^e^ siècle », *Dix-huitième siècle*, n° 39, 2007, p. 3-22.

DUCHET Michèle, *Le Partage des savoirs. Discours historique, discours ethnologique*, Paris, La Découverte, 1984.

——, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995.

——, *Essais d'anthropologie : espace, langues, histoire*, Paris, PUF, 2005.

DUVIOLS Jean-Paul, *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Promodis, 1986.

EHRARD Jean, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994.

FERRET Olivier, Gianluigi GOGGI et Catherine VOLPILHAC-AUGER (dir.), *Copier/coller : écriture et réécriture chez Voltaire*, Pise, Plus Edizioni, 2007.

FEUGÈRE Anatole, « Raynal, Diderot et quelques autres "historiens des deux Indes" », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 20 et 22, n° 2 et 3-4, 1913, p. 343-378 et 408-452.

FRANTZ Pierre (dir.), *L'épique : fins et confins*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2000.

GALLO Pierino, « Sur quelques paradoxes de l'épopée au XVIII^e siècle : le cas de *La Colombiade* de Mme du Bocage », *Rivista di Letterature moderne e comparate*, LXVIII, n° 3, 2015, p. 267-279.

——, « Discours historique et discours philosophique : l'Amérique espagnole de Raynal », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, vol. 41, n° 3-4, 2017, p. 353-365.

——, « Une source "philosophique" de l'*Histoire des deux Indes* (1780) : *Les Incas* de Jean-François Marmontel », *Dix-huitième siècle*, n° 49, 2017, p. 677-692.

—— et Isabelle MULLET-BLANDIN, *Amérique(s) poétique(s) entre ancien et nouveau monde : l'espace américain comme nouveau territoire de la fiction de Fontenelle à Chateaubriand*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2021.

GEVREY Françoise, Julie BOCH et Jean-Louis HAQUETTE (dir.), *Écrire la nature au XVIII^e siècle : autour de l'abbé Pluche*, Paris, PUPS, 2006.

GLIOZZI Giuliano, *Adam et le nouveau monde : la naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale des généalogies bibliques aux théories raciales, 1500-1700*, Arlette Estève et Pascal Gabellone (trad.), Lecques, Théétète, 2000.

GOGGI Gianluigi, « Diderot et le concept de civilisation », *Dix-huitième siècle*, n° 29, 1997, p. 353-373.

——, « L'entrée dans l'Eldorado : l'intertexte de *Candide* », dans Nicholas CRONK et Nathalie FERRAND (dir.), *Les 250 ans de* Candide *: lectures et relectures*, Louvain, Peeters, 2014, p. 347-360.

GOLDZINK Jean, « Roman et idéologie dans *Candide*. Le jardin », *La Pensée*, n° 155, 1971, p. 78-91.

GRELL Chantal (dir.), *Primitivisme et mythes des origines dans la France des Lumières 1680-1820*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1989.

GROSRICHARD Alain, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.

GUITTON Audrey, *L'autre lointain en dialogue : la quête de la voix idéale au siècle des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

GUYOT Alain, *Analogie et récit de voyage : voir, mesurer, interpréter le monde*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

HAASE Wolfgang et Meyer REINHOLD (dir.), *The Classical Tradition and the Americas*, Berlin/New York, De Gruyter, 1994.

HADOT Pierre, *Le voile d'Isis : essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, 2004.

HALLYN Fernand, *La Structure poétique du monde : Copernic, Kepler*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.

——, *Les Structures rhétoriques de la science : de Kepler à Maxwell*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.

HOFFMANN Benjamin, *L'Amérique posthume. Réinventions littéraires de l'Amérique à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

HOLTZ Grégoire et Isabelle MOREAU, *« Parler librement ». La liberté de parole au tournant du XVI^e et du XVII^e siècle*, Lyon, ENS Éditions, 2005.

HOQUET Thierry, « La théorie des climats dans l'*Histoire naturelle* de Buffon », *Corpus : revue de philosophie*, n° 34, 1998, p. 59-90.

IMBRUGLIA Girolamo, « Entre utopie et histoire : Montesquieu et le Paraguay », *Travaux de littérature*, n° 24, 2011, p. 93-104.

KAFKER Frank A., « Notices sur les auteurs des dix-sept volumes de "discours" de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 7, 1989, p. 127-150.

KOVÁCS Eszter, « Des faits contestés à la polémique. La réflexion sur les missions jésuites de Paraguay de Montesquieu à Diderot », dans Pascale Pellerin (dir.), *Les Lumières, l'esclavage et l'idéologie coloniale. XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 63-83.

LACROIX Jean, « L'évolution du sentiment de la montagne dans la littérature, des Lumières au Romantisme », *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, vol. 16, n° 1, 1988, p. 205-224.

LAFON Henri, *Les décors et les choses dans le roman français du dix-huitième siècle de Prévost à Sade*, Oxford, Voltaire Foundation, 1992.

LARRÈRE Catherine, « Montesquieu et l'espace », dans Thierry PAQUOT et Chris YOUNÈS (dir.), *Espace et lieu dans la pensée occidentale*, Paris, La Découverte, 2012, p. 147-169.

LE BORGNE Françoise, Odile PARSIS-BARUBÉ et Nathalie VUILLEMIN (dir.), *Les Savoirs des barbares, des primitifs et des sauvages : lectures de l'autre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

LE HUENEN Roland, *Le récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, PUPS, 2015.

LÉCA-TSIOMIS Marie, *Écrire l'Encyclopédie. Diderot : de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999.

LESTRINGANT Frank, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage : essai sur l'Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, Paris, Champion, 1999.

——, *Sous la leçon des vents : le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2003.

LIGIER-DEGAUQUE Isabelle, « Lumières et colonisation : relecture d'*Alzire ou les Américains* de Voltaire », *Littératures*, n° 62, 2010, p. 23-44.

LÜSEBRINK Hans-Jürgen, « La critique de la colonisation espagnole dans l'*Histoire des deux Indes* – discours, enjeux et intertexte », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 7, 2003, p. 203-213.

—— et Manfred TIETZ, *Lectures de Raynal : l'Histoire des deux Indes en Europe et en Amérique au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire foundation, 1991.

—— et Anthony STRUGNELL, *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, Oxford, Voltaire foundation, 1995.

MALKIEL María Rosa Lida de, « Para la toponimia argentina: Patagonia », *Hispanic Review*, vol. 20, n° 4, 1952, p. 321-323.

MALL Laurence, « Prévost ou l'exotisme tragique : l'épisode américain de *Cleveland* », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, n° 33, 2004, p. 255-276.
MARIN Louis, *De la représentation*, Paris, Gallimard/Éditions du Seuil, 1994.
MARIN Louis, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.
MARTIN Christophe, *Espaces du féminin dans le roman français du dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004.
——, « La nature dévoilée (de Fontenelle à Rousseau) », *Dix-huitième siècle*, n° 45, 2013, p. 79-95.
——, Letizia NORCI CAGIANO DE AZEVEDO et Laurence PLAZENET (dir.), *La Fable orientale : regards sur le Moyen-Orient à l'âge classique, 1630-1780*, Paris, Hermann, 2019.
MARTINETTI Thibaud, « Agriculture et environnement : l'utopie rurale de l'expédition de Kourou en Guyane française (1762-1764) », *Écrire la ruralité. Penser les usages de la terre*, *Revue des sciences humaines*, n° 349, 2023, p. 21-38.
MCKENZIE Donald Francis, *La Bibliographie et la sociologie des textes*, Marc Amfreville (trad.), Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991.
MERCHANT Carolyn, *The Death of Nature. Women, Ecology and the Scientific Revolution*, New York, Harper & Row, 1989.
MERCIER Roger, « L'Amérique et les Américains dans l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, vol. 65, n° 240, 1978, p. 309-324.
MERCIER-FAIVRE Anne-Marie et Chantal THOMAS (dir.), *L'Invention de la catastrophe au XVIII^e siècle : du châtiment divin au désastre naturel*, Genève, Droz, 2008.
MÉRICAM-BOURDET Myrtille, *Voltaire et l'écriture de l'histoire : un enjeu politique*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012.
MIGNOLO Walter, *The Darker Side of the Renaissance: Literacy, Territoriality and Colonization*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995.
MONTALBETTI Christine, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, PUF, 1997.
MOTSCH Andreas, *Lafitau et l'émergence du discours ethnographique*, Paris, PUPS, 2001.
MOUREAU François, *Le Second voyage ou le déjà-vu*, Paris, Klincksieck, 1996.
——, *Le Théâtre des voyages : une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, 2005.
OHJI Kenta, « L'utopie barrée : à propos des missions jésuites du Paraguay d'après l'*Histoire des deux Indes* », dans Lise ANDRIES et Marc André BERNIER (dir.), *L'Avenir des Lumières*, Paris, Hermann, 2019, p. 299-318.
ORTEGA Julio, « El Inca Garcilaso y el discurso de la abundancia », *Revista Chilena de Literatura*, n° 32, 1988, p. 31-43.
——, « La abundancia americana: un modelo de lectura trasatlántica », *Revista de la Universidad de México*, n° 76, 2010, p. 19-27.
OUELLET Réal, *La Relation de voyage en Amérique (XVI^e-XVIII^e siècles). Au carrefour des genres*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010.
PAGDEN Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1993.
PASCHOUD Adrien, *Le monde amérindien au miroir des Lettres édifiantes et curieuses*, Oxford, Voltaire foundation, 2008.
——, « Rhétorique scientifique et régime de la preuve dans l'article AIR de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 44, 2009, p. 99-115.

—— et Nathalie VUILLEMIN (dir.), *Penser l'ordre naturel, 1680-1810*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012, 2012.

POMEAU René, « Voyages et Lumières dans la littérature française du dix-huitième siècle », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 57, 1967, p. 1269-1289.

POULOUIN Claudine, *Le Temps des origines. L'Éden, le Déluge et les « temps reculés » de Pascal à l'Encyclopédie*, Paris, Honoré Champion, 1998.

PRATT Mary Louise, *Imperial eyes: studies in travel writing and transculturation*, Londres, Routledge, 1992.

PRATT T. M., « Of exploration and exploitation: the New World in later Enlightenment epic », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 267, 1989, p. 291-319.

——, « Primitive Episodes in Enlightenment Epic: Le Suire's Le Nouveau Monde », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 296, 1992, p. 89-102.

RACAULT Jean-Michel, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991.

——, *Nulle part et ses environs : voyage aux confins de l'utopie littéraire classique, 1657-1802*, Paris, PUPS, 2003.

——, Chantal MEURE et Angélique GIGAN (dir.), *Bernardin de Saint-Pierre et l'océan Indien*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

RENWICK John, « Marmontel, *Les Incas* et l'expansion de l'Europe », dans Annie JOURDAN et Kees MEERHOFF (dir.), *Mémorable Marmontel : 1799-1999*, Amsterdam/Atlanta, CRIN, 1999, p. 23-38.

REYNAUD Denis, « Pour une théorie de la description au 18e siècle », *Dix-huitième siècle*, vol. 22, n° 1, 1990, p. 347-366.

RIOUX-BEAULNE Mitia, « Fable et science chez Fontenelle : un problème de partage », *Dix-huitième siècle*, n° 44, 2012, p. 349-364.

ROMAN Hanna, *The Language of Nature in Buffon's Histoire naturelle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2018.

SANTACRUZ ANTÓN Alberto, « La construcción de la idea de América desde la "maravilla" del Nuevo Mundo: unas notas sobre la evolución del discurso de la abundancia en Pedro Mártir de Anglería, Gonzalo Fernández de Oviedo y el Inca Garcilaso de la Vega », *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, vol. 43, n° 85, 2017, p. 301-314.

SCHMITT Stéphane, « Les voyages intertextuels de l'abada », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 52, 2017, p. 23-38.

SCHÖCH Christof, *La Description double dans le roman français des Lumières, 1760-1800*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

SEGUIN Maria Susana, *Science et religion dans la pensée française du XVIIIe siècle : le mythe du Déluge universel*, Paris, Honoré Champion, 2001.

——, « Déluge et déluges : de la pluralité des mondes au polygénisme », *Dix-septième siècle*, vol. 4, n° 221, 2003, p. 685-694.

——, « L'imaginaire diluvien dans les sciences de la terre au 18e siècle », *Dix-huitième siècle*, n° 37, 2005, p. 383-404.

——, « La nature dans les écrits de Fontenelle pour l'Académie des sciences », *Dix-huitième siècle*, n° 45, 2013, p. 97-113.

SOUBISE Matthias, « Se mesurer à la distance. Le *Journal du voyage à l'équateur* de La Condamine », dans Florie IMBERT-PELLISSIER, Angelo ODORE et Léa RÉNUCCI (dir.), *Distances, XVI^e-XVIII^e siècles*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2024, p. 179-196.

——, « La fin de l'Eldorado ? Quelques métamorphoses d'un espace légendaire, de La Condamine à Voltaire », dans Pierino GALLO et Isabelle MULLET-BLANDIN (dir.), *Amérique(s) poétique(s) entre Ancien et Nouveau Monde. L'espace américain comme nouveau territoire de la fiction de Fontenelle à Chateaubriand*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2021, p. 209-225.

——, « "On s'accoutume à tout, même aux tremblements de terre." Expérience et écriture du séisme dans quelques récits de voyage français en Amérique du Sud au début du XVIII^e siècle », *Viatica*, n° 9, 2022 [en ligne].

STALNAKER Joanna, *The Unfinished Enlightenment: Description in the Age of the Encyclopedia*, Ithaca, Cornell University Press, 2010.

STEWART Philip, « L'Amérique de l'abbé Prévost : aspects documentaires de *Cleveland* », *The French Review*, vol. 49, n° 6, 1976, p. 868-882.

STROEV Alexandre, « Les Amazones des Lumières », *Dix-huitième siècle*, n° 36, 2004, p. 29-53.

TODOROV Tzvetan, *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

VAL JULIÁN Carmen, *La realidad y el deseo : toponymie du découvreur en Amérique espagnole, 1492-1520*, Lyon, ENS Éditions, 2011.

VASAK Anouchka, *Météorologies : discours sur le ciel et le climat, des Lumières au romantisme*, Paris, Honoré Champion, 2007.

VOLLE Marianne, « Défricher, féconder, acclimater. Enjeux idéologiques du discours sur la nature américaine dans les textes viatiques face au sort qui menace la France de stérilité », *Dix-huitième siècle*, n° 54, 2022, p. 333-347.

VOLPILHAC-AUGER Catherine, « Voltaire invente l'Amérique », dans Michel DELON et Catriona SETH (dir.), *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Mervaud*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 231-239.

VUILLEMIN Nathalie, *Les Beautés de la nature à l'épreuve de l'analyse. Programmes scientifiques et tentations esthétiques dans l'histoire naturelle du XVIII^e siècle*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2009.

——, « Comment représenter le climat ? Subjectivité sensorielle et intuitions dans la réflexion climatologique d'Alexander von Humboldt », dans Jacques BERCHTOLD, Emmanuel LE ROY LADURIE, Jean-Paul SERMAIN et Anouchka VASAK (dir.), *Canicules et froids Extrêmes. L'événement climatique et ses représentations (II). Histoire, littérature, peinture*, Paris, Hermann, 2012, p. 147-160.

——, « D'un pittoresque inhumain : le paysage américain dans le *Voyage autour du monde* de Louis-Isidore Duperrey (1822-1825) », dans Louis BERGÈS et Martine FRANÇOIS (dir.), *Le paysage à travers les voyageurs et les écrivains*, Paris, Éditions du CTHS, 2012, p. 13-23.

——, « L'Amérique de La Condamine : une histoire dégénérée », dans Muriel PIC, Barbara SELMECI CASTIONI et Jean-Pierre VAN ELSLANDE (dir.), *La Pensée sans abri, Non-savoir et littérature*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2012, p. 217-228.
——, « Aux confins de la nature : l'idée de "chaos" dans la pensée scientifique du 18e siècle », *Dix-huitième siècle*, no 45, 2013, p. 433-449.
——, « Faire du chaos un monde habitable : le défi du récit des origines dans la science de la Terre au XVIIIe siècle », *TrOPICS*, no 1, 2013, p. 17-28.
——, « Du dépaysement, ou l'impossible fabrique du savoir », *Viatica*, no 4, 2017 [en ligne].
—— et Thomas WIEN (dir.), *Penser l'Amérique : de l'observation à l'inscription*, Oxford, Voltaire Foundation, 2017.
WEBER Anne-Gaëlle, *À beau mentir qui vient de loin : savants, voyageurs et romanciers au XIXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2004.
——, *Les Perroquets de Cook : de la fabrique littéraire d'un lieu commun savant*, Paris, Classiques Garnier, 2013.
——, « La forme des nuages : science et poésie au tournant des XVIIIe et XIXe siècles », *Revue de littérature comparée*, vol. 3, no 359, 2016, p. 271-290.
——, « Le récit de voyage et l'émergence de la littérature au tournant des XVIIIe et XIXe siècles », *Viatica*, no 7, 2020 [en ligne].
WOLPE Hans, *Raynal et sa machine de guerre. L'Histoire des deux Indes et ses perfectionnements*, Stanford, Stanford University Press, 1957.

ÉTUDES HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET ANTHROPOLOGIQUES

ALBERTONE Manuela, « Les Mirabeau : économie politique et révolutions », *La Révolution française*, no 14, 2018.
BARRERA-OSORIO Antonio, *Experiencing nature. The Spanish American Empire and the Early Scientific Revolution*, Austin, University of Texas press, 2006.
BERNAND Carmen, *Un Inca platonicien : Garcilaso de la Vega, 1539-1616*, Paris, Fayard, 2006.
BESSE Jean-Marc, *Les Grandeurs de la Terre : aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS éditions, 2003.
——, « Cartographie et pensée visuelle. Réflexion sur la schématisation graphique », dans Isabelle LABOULAIS-LESAGE (dir.), *Les Usages des cartes (XVIIe-XIXe siècle). Pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008, p. 19-32.
——, *La Nécessité du paysage*, Marseille, Éditions Parenthèses, 2018.
——, *Voir la terre : six essais sur le paysage et la géographie*, Marseille, Éditions Parenthèses, 2020.
—— (dir.), *Forme du savoir, forme de pouvoir : les atlas géographiques à l'époque moderne et contemporaine*, Rome, École française de Rome, 2022.
——, Hélène BLAIS et Isabelle SURUN (dir.), *Naissances de la géographie moderne, 1760-1860 : lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace*, Lyon, ENS éditions, 2010.

BLAIR Ann, *Tant de choses à savoir : comment maîtriser l'information à l'époque moderne*, Bernard Krespine (trad.), Paris, Éditions du Seuil, 2020.

BLANCKAERT Claude, *Naissance de l'ethnologie ? Anthropologie et missions en Amérique, XVI^e^-XVIII^e^ siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1985.

BLEICHMAR Daniela, *Visible Empire. Colonial Botany and Visual Culture in the Hispanic Enlightenment*, Chicago, The University of Chicago Press, 2012.

——, *Visual Voyages. Images of Latin American Nature from Colombus to Darwin*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2017.

——, Paula DE VOS, Kristin HUFFIN et Kevin SHEEHAN, *Science in the Spanish and Portuguese Empires, 1500-1800*, Stanford, Stanford University Press, 2009.

—— et Peter C. MANCALL, *Collecting Across Cultures. Material Exchanges in the Early Modern Atlantic World*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2011.

BOUMEDIENE Samir, *La Colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du Nouveau monde, 1492-1750*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, 2016.

BOURGUET Marie-Noëlle, « La collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVII^e^ siècle - début XIX^e^ siècle », dans Claude BLANCKAERT, Claudine COHEN, Pietro CORSI et Jean-Louis Fischer (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Éditions du Muséum national d'histoire naturelle, 1997, p. 163-196.

—— et Christian LICOPPE, « Voyages, mesures et instruments : une nouvelle expérience du monde au Siècle des lumières », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 52, n^o^ 5, 1997, p. 1115-1151.

——, Christian LICOPPE et Heinz Otto SIBUM (dir.), *Instruments, Travel and Science. Itineraries of Precision from the Seventeenth to the Twentieth Century*, Londres/New York, Routledge, 2002.

BROC Numa, *La Géographie des philosophes : géographes et voyageurs français au XVIII^e^ siècle*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'université, 1972.

——, *La Géographie des philosophes : géographes et voyageurs français au XVIII^e^ siècle*, Paris, Ophrys, 1975.

——, *Les montagnes au siècle des Lumières : perception et représentation*, Paris, Éditions du CTHS, 1991.

CAÑIZARES-ESGUERRA Jorge, *How to Write the History of the New World. Histories, Epistemologies, and Identities in the Eighteenth-Century Atlantic World*, Stanford, Stanford University Press, 2001.

CASTELNAU-L'ESTOILE (DE) Charlotte et François REGOURD (dir.), *Connaissances et Pouvoirs. Les espaces impériaux (XVI^e^-XVIII^e^ siècles). France, Espagne, Portugal*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2005.

CERTEAU Michel de, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2002.

CHENEY Paul, « Les économistes français et l'image de l'Amérique. L'essor du commerce transatlantique et l'effondrement du "gouvernement féodal" », *Dix-huitième siècle*, n^o^ 33, 2001, p. 231-245.

COLE Jeffrey A., *The Potosí Mita, 1573-1700. Compulsory Indian Labor in the Andes*, Stanford, Stanford University Press, 1985.

CORBIN Alain, *Le Miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e^-XIX^e^ siècles*, Paris, Aubier Montaigne, 1982.

——, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001.
COSTA Laurent et Sandrine ROBERT, *Guide de lecture des cartes anciennes*, Paris, Errance, 2009.
COUZINET Marie-Dominique et Jean-François STASZAK, « À quoi sert la "théorie des climats" ? Éléments d'une histoire du déterminisme environnemental », *Corpus : revue de philosophie*, n° 34, 1998, p. 9-43.
DAINVILLE François de et Françoise GRIVOT, *Le Langage des géographes. Termes, signes, couleurs des cartes anciennes, 1500-1800*, Paris, A. et J. Picard et Cie, 1964.
DASTON Lorraine et Katharine PARK, *Wonders of the Order of Nature, 1150-1750*, New York, Zone Books, 1998.
—— et Peter GALISON, *Objectivity*, New York, Zone Books, 2007.
DELBOURGO James et Nicholas DEW (dir.), *Science and Empire in the Atlantic World*, New York/Londres, Routledge, 2008.
DENIS Gilles, « Agriculture, esprit du temps et mouvement des Lumières », *Histoire & Sociétés Rurales*, vol. 48, n° 2, 2017, p. 93-136.
DILLMAN Jefferson, *Colonizing Paradise. Landscape and Empire in the British West Indies*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 2015.
DÖRFLINGER Johannes, *Die Geographie in der* Encyclopédie *: eine wissenschaftsgeschichtliche Studie*, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1976.
DORON Claude-Olivier, *L'homme altéré : races et dégénérescence (XVII^e^-XIX^e^ siècles)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2016.
DUVIOLS Jean-Paul, *Le miroir du Nouveau monde : images primitives de l'Amérique*, Paris, PUPS, 2006.
EDNEY Matthew H. et Mary SPONBERG PEDLEY (dir.), *Cartography in the European Enlightenment*, Londres/Chicago, The University of Chicago Press, 2019.
ELLENBERGER François, *Histoire de la géologie*, t. II, *La grande éclosion et ses prémices, 1660-1810*, Paris, Londres, New York, Tec et Doc-Lavoisier, 1994.
FINDLEN Paula (dir.), *Early Modern Things. Objects and Their Histories, 1500-1800*, Londres/New York, Routledge, 2021.
FRESSOZ Jean-Baptiste et Fabien LOCHER, *Les Révoltes du ciel : une histoire du changement climatique (XV^e^-XX^e^ siècle)*, Paris, Éditions du Seuil, 2020.
——, « L'agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique, XVII^e^-XVIII^e^ siècles », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n° 62-1, 2015, p. 48-78.
GERBI Antonello, *The Dispute of the New World : the history of a polemic, 1750-1900*, Jeremy Moyle (trad.), Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1973.
GERRITSEN Anne et Giorgio RIELLO (dir.), *The Global Lives of Things. The Material Culture of Connections in the Early Modern World*, New York/Londres, Routledge, 2016.
GINZBURG Carlo, *À distance : neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001.
GRAFTON Anthony, *New Worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1995.
——, *Les Origines tragiques de l'érudition : une histoire de la note en bas de page*, Pierre Antoine Fabre (trad.), Paris, Éditions du Seuil, 1998.
GREENBERG John, « Geodesy in Paris in the 1730s and the Paduan Connection », *Historical Studies in the Physical Science*, vol. 13, n° 2, 1983, p. 239-260.

——, « Isaac Newton et la théorie de la figure de la Terre », *Revue d'histoire des sciences*, vol. 40, n° 3-4, 1987, p. 357-366.

GREENBLATT Stephe, *Marvelous possessions. The Wonder of the New World*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.

GROVE Richard, *Green Imperialism : Colonial Expansion, Tropical Island Edens and the Origins of Environmentalism, 1600-1860*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

——, *Les Îles du paradis : l'invention de l'écologie aux colonies, 1660-1854*, Grégory Quenet (éd.), Mathias Lefèvre (trad.), Paris, La Découverte, 2013.

GRUZINSKI Serge, *La Pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999.

HARLEY Brian, *Le Pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*, Peter Gould et Antoine Bailly (éd.), Philippe de Lavergne (trad.), Paris, Anthropos, coll. « Géographie », 1995.

HARTOG François, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1991.

HAVARD Gilles, « Le rire des jésuites. Une archéologie du mimétisme dans la rencontre franco-américaine (XVII^e^-XVIII^e^ siècle) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 62, n° 3, 2007, p. 539-573.

HEIKE Paul, *The Myth that Made America. An Introduction to American Studies*, Bielfeld, Transcript Verlag, 2014.

HILAIRE-PÉREZ Liliane, Fabien SIMON et Marie THÉBAUD-SORGER (dir.), *L'Europe des sciences et des techniques. Un dialogue des savoirs, XV^e^-XVIII^e^ siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

HONOUR Hugh, *The New Golden Land. European Images of America from the Discoveries to the Present Time*, London, A. Lane, 1976.

ILIFFE Rob, « Ce que Newton connut sans sortir de chez lui : Maupertuis et la forme de la terre dans les années 1730 », *Histoire & Mesure*, vol. 8, n° 3-4, 1993, p. 355-386.

IMBRUGLIA Girolamo, *The Jesuit Missions of Paraguay and a Cultural History of Utopia (1568-1789)*, Leyde/Boston, Brill, 2017.

JACOB Christian, *L'Empire des cartes : approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.

—— (dir.), *Lieux de savoir*, t. I, *Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007.

—— (dir.), *Lieux de savoir*, t. II, *Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2010.

——, *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014.

LABOULAIS-LESAGE Isabelle, « L'usage des récits de voyage dans les dictionnaires de géographie du XVIII^e^ siècle : le cas des notices américaines », dans Gilles BERTRAND (dir.), *La Culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX^e^ siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 147-179.

——, « Voir, combiner et décrire : la géographie physique selon Nicolas Desmarest », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 51, n° 2, 2004, p. 38-57.

—— (dir.), *Combler les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVI^e^-XX^e^ siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2004.

—— (dir.), *Les Usages des cartes (XVII^e^-XIX^e^ siècle). Pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008.

LACOMBE Henri et Pierre COSTABEL (dir.), *La figure de la Terre du XVIII^e siècle à l'ère spatiale*, Paris, Gauthier-Villars, 1988.

LAISSUS Yves (dir.), *Les Naturalistes français en Amérique du Sud, XVI^e-XIX^e siècles*, Paris, Éditions du CTHS, 1995.

LATOUR Bruno, « Les "vues" de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques », *Culture et technique*, n° 14, 1985, p. 81-96.

LAVALLÉ Bernard, *Eldorados d'Amérique : mythes, mirages et réalités*, Paris, Payot, 2011.

LICOPPE Christian, *La Formation de la pratique scientifique : le discours de l'expérience en France et en Angleterre, 1630-1820*, Paris, La Découverte, 1996.

LILTI Antoine, *L'Héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité*, Paris, Gallimard/Éditions du Seuil, 2019, 1 vol.

LIVINGSTONE David N., *The Geographical Tradition. Episodes in the History of a Contested Enterprise*, Oxford/Cambridge, Blackwell, 1993.

MARCEL Odile, *Composer le paysage. Construction et crise de l'espace (1789-1992)*, Seyssel, Champ Vallon, 1989.

MARCIL Yasmine, *La Fureur des voyages : les récits de voyage dans la presse périodique, 1750-1789*, Paris, Honoré Champion, 2006.

MCCLELLAN James E. et François REGOURD, *The Colonial machine. French Science and Overseas Expansion in the Old Regime*, Turnhout, Brepols, 2011.

MERCIER Roger, « Les Français en Amérique du Sud au XVIII^e siècle : la mission de l'Académie des Sciences (1735-1745) », *Revue française d'outre-mer*, vol. 56, n° 205, 1969, p. 327-374.

MÉTRAUX Alfred, « Une découverte biologique des Indiens de l'Amérique du Sud : la décoloration artificielle des plumes sur les oiseaux vivants », *Journal de la Société des Américanistes*, n° 20, 1928, p. 181-192.

MOLINA MARTÍNEZ Miguel, *Antonio de Ulloa en Huancavelica*, Grenade, Universidad de Granada, 1995.

NUSSBAUM Felicity A., *The Global Eighteenth Century*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2003.

D'ORGEIX Émilie et Céline FRÉMAUX, « *La petite maison dans les abattis* ou l'art de rédiger aux bois par Jean Antoine de Brûletout, chevalier de Préfontaine dans son habitation de la France équinoxiale (1754-1763) », *InSitu*, n° 21, 2013.

PARRISH Susan, *American curiosity : cultures of natural history in the colonial British Atlantic world*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2006.

PELLETIER Monique, « Cartographie et pouvoir sous les règnes de Louis XIV et Louis XV », dans Danièle LECOQ (dir.), *Terre à découvrir, Terres à parcourir. Exploration et connaissance du monde, XII^e-XIX^e siècles*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 113-127.

PENHOS Marta, *Ver, conocer, dominar. Imágenes de Sudamérica a fines del siglo XVIII*, Buenos Aires, Siglo XII Editores, 2005.

QUENET Grégory, *Les tremblements de terre aux XVII^e et XVIII^e siècles : la naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.

RANCIÈRE Jacques, *Le Temps du paysage. Aux origines de la révolution esthétique*, Paris, La Fabrique, 2020.

REGOURD François, *Science et colonisation sous l'Ancien régime : le cas de la Guyane et des Antilles françaises, XVII^e- XVIII^e siècles*, thèse de doctorat, Université Bordeaux III-Michel de Montaigne, 2000.

——, « Lumières coloniales. Les Antilles françaises dans la république des lettres », *Dix-huitième siècle*, n° 33, 2001, p. 183-200.

ROBIC Marie-Claire, *Du milieu à l'environnement : pratiques et représentations du rapport homme-nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992.

ROCHE Daniel, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles (XVII^e-XIX^e siècle)*, Paris, Fayard, 1997.

——, *Humeurs vagabondes : de la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003.

SAFIER Neil, « Unveiling the Amazon to European Science and Society: The Reading and Reception of La Condamine's *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale* (1745) », *Terrae Incognitae*, vol. 33, n° 1, 2001, p. 33-47.

——, « "...To Collect and Abridge... Without Changing Anything Essential": Rewriting Incan History at the Parisian Jardin du Roi », *Book History*, vol. 7, 2004, p. 63-96.

——, « Ébauches et empires : Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, Pedro Vicente Maldonado et la cartographie de l'Amérique du Sud », dans Isabelle Laboulais-Lesage (dir.), *Les Usages des cartes (XVII^e-XIX^e siècle). Pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008, p. 137-147.

——, *Measuring the New World. Enlightenment Science and South America*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.

——, « Myths and Measurements », dans Jordana Dym et Kark Offen (dir.), *Mapping Latin America*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 2011, p. 107-109.

——, « Fugitive El Dorado: The Early History of an Amazonian Myth », dans Andreas Beer et Gesa Mackenthun (dir.), *Fugitive Knowledge. The Loss and Preservation of Knowledge in Cultural Contact Zones*, Münster/New York, Waxmann, 2015, p. 51-62.

SAID Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Catherine Malamoud (trad.), Paris, Éditions du Seuil, 1980.

SÁNCHEZ Jean-Pierre, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996.

SARREAL Julia, *The Guaraní and their Missions: a Socioeconomic History*, Stanford, Stanford University Press, 2014.

SCHAUB Jean-Frédéric et Silvia SEBASTIANI, *Race et histoire dans les sociétés occidentales : XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2021.

SCHMIDT Benjamin, *Innocence Abroad. The Dutch Imagination and the New World, 1570-1670*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

SEBASTIANI Silvia, « What constituted historical evidence of the new world? Closeness and distance in William Robertson and Francisco Javier Clavijero », *Modern Intellectual History*, vol. 11, n° 3, 2014, p. 677-695.

SHAPIN Steven et Simon SCHAFFER, *Leviathan and the air-pump: Hobbes, Boyle, and the experimental life*, Princeton, Princeton University Press, 1985.

SINGARAVÉLOU Pierre (dir.), *L'Empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Belin, 2008.

SINGARAVÉLOU Pierre et Sylvain VENAYRE (dir.), *L'Épicerie du monde. La mondialisation par l'alimentation du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Fayard, 2022.

—— (dir.), *Le Magasin du monde. La mondialisation par les objets du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Pluriel, 2022.

STAFFORD Barbara, *Voyage into substance: Art, Science, Nature and the Illustrated Travel Account, 1760-1840*, Cambridge/Londres, MIT Press, 1984.

STASZAK Jean-François, *La géographie d'avant la géographie : le climat chez Aristote et Hippocrate*, Paris, L'Harmattan, 1995.

——, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe*, vol. 148, 2008, p. 7-30.

STOLER Ann Laura, *Au cœur de l'archive coloniale : questions de méthode*, Christophe Jaquet et Joséphine Gross (trad.), Paris, Éditions EHESS, 2019.

SURUN Isabelle, « Espace projeté, espace parcouru. Le terrain des explorations en Afrique (1790-1860) », dans Jean-Marc Besse, Hélène Blais et Isabelle Surun (dir.), *Naissances de la géographie moderne (1760-1860) : lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace*, Lyon, ENS Éditions, 2010, p. 111-128.

TANDETER Enrique, *Coercion and Market. Silver Mining in Colonial Potosí, 1692-1826*, Richard Warren (trad.), Albuquerque, University of New Mexico Press, 1993.

TAUSSIG Michael, *Mimesis and Alterity. A Particular History of the Senses*, New York/Londres, Routledge, 1993.

TERRALL Mary, « Heroic Narratives of Quest and Discovery », *Configurations*, vol. 6, no 2, 1998, p. 223-242.

——, *The Man Who Flattened the Earth : Maupertuis and the Sciences in the Enlightenment*, Chicago London, University of Chicago Press, 2002.

THIBAUD Clément, « De la race aux races dans l'Amérique hispanique républicaine (1770-1900) », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 68-3, no 3, Belin, 2021, p. 143-171.

VAILLY Martin, « Les cartes dans les ouvrages cosmographiques du XVIe siècle : un voyage par procuration », *Le Verger*, no 12, 2017.

VAN DAMME Stéphane, *Histoire des sciences et des savoirs*, t. I, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2015.

VARNER John Grier, *El Inca: The Life and Times of Garcilaso de la Vega*, Austin, University of Texas Press, 1968.

VERDIER Nicolas, *La Carte avant les cartographes : l'avènement du régime cartographique en France au XVIIIe siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015.

VOVELLE Michel, *L'homme des Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

WALVIN James, *Histoire du sucre, histoire du monde*, Philippe Pignarre (trad.), Paris, La Découverte, 2020, 1 vol.

WHITE Richard, *The Middle Ground. Indians, Empires and Republics in the Great Lakes region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

WHITEHEAD Neil L., « Indigenous Cartography in Lowland South America and the Caribbean », dans David WOODWARD et G. Malcolm LEWIS (dir.), *The History of Cartography*, t. II, livre III, *Cartography in the Traditional African, American, Arctic, Australian, and Pacific Societies*, Chicago, The University of Chicago Press, 1998, p. 301-326.

WITHERS Charles W. J. et Robert J. MAYHEW, « Geography : Space, Place and Intellectual History in the Eighteenth Century », *Journal for Eighteenth-Century Studies*, vol. 34, n° 4, 2011, p. 445-452.

ZÚÑIGA Jean-Paul, « "Muchos negros, mulatos y otros colores". Culture visuelle et savoirs coloniaux au XVIII^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 68, 2013, p. 45-76.

INDEX

A

Acosta, José de, 27, 49, 70, 72, 86, 116, 176, 305, 357, 361, 369, 370, 391, 392, 395, 396

Acuña, Cristobal de, 27, 44, 47, 141, 145, 150, 151, 281

B

Barrère, Pierre, 26, 416, 438, 453, 455, 460

Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri, 189, 190, 191, 194, 198, 201, 202, 204, 209, 259, 260, 384, 442, 470, 471

Bougainville, Louis-Antoine de, 26, 30, 42, 56, 133, 134, 147, 148, 149, 302, 303, 304, 415, 449, 454

Bouguer, Pierre, 18, 24, 42, 45, 46, 49, 50, 54, 55, 56, 57, 123, 124, 126, 196, 198, 202, 213, 217, 224, 225, 229, 231, 232, 233, 236, 238, 239, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 268, 275, 276, 277, 278, 290, 291, 299, 300, 302, 305, 306, 309, 310, 312, 316, 317, 323, 325, 326, 328, 332, 335, 336, 337, 338, 339, 346, 347, 350, 354, 358, 360, 361, 369, 372, 373, 374, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 418

Bourgeois, Nicolas-Louis, 28, 172, 173, 174, 175, 180

Bourguignon d'Anville, Jean-Baptiste, 107, 267, 289

Bruletout de Préfontaine, Jean Antoine, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461

Buffon, Georges-Louis Leclerc, 27, 39, 65, 74, 90, 149, 150, 190, 200, 297, 313, 344, 347, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 362, 363, 367, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 462, 463, 465, 466, 468, 469, 470

C

Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, 88, 130, 132, 175, 176, 177, 332, 381, 382, 383, 384

Chateaubriand, Frrançois-René de, 17, 22, 23, 440, 441

Courte de la Blanchardière, René, 26, 194, 195, 212, 215, 320, 325, 326, 332, 378

D

D'Alembert, Jean Le Rond, 31, 97, 261, 367

Daubenton, Louis, 102, 200

De Fer, Nicolas, 100, 101, 267

De Pauw, Cornélius, 27, 28, 122, 126, 127, 128, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 159, 347, 356, 378, 379, 391, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 411, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 476

Delisle, Guillaume, 267, 271

Descartes, René, 24, 174

Descola, Philippe, 17, 195, 437, 438, 445

Diderot, Denis, 13, 19, 27, 31, 39, 61, 64, 67, 73, 75, 76, 77, 78, 82, 89, 91, 97, 98, 115, 129, 134, 135, 162, 166, 296, 297, 314, 315, 347, 361, 362, 363, 364, 365, 382, 401, 404, 405, 406, 409, 410, 425, 426, 430, 431, 432, 434, 435, 441, 447
Du Bocage, Anne-Marie, 28, 39, 60, 141, 161, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 179, 180, 183, 184, 357, 413
Du Tertre, Jean-Baptiste, 27, 58, 59, 60, 105, 176

F

Fénelon, François de Salignac de La Mothe, 51, 448
Fernández de Oviedo y Valdés, Gonzalo, 27, 57, 58, 60, 61, 62, 80, 391, 412, 443, 465
Feuillée, Louis, 25, 43, 44, 53, 54, 77, 105, 214, 215, 218, 219, 221, 225, 235, 236, 238, 239, 244, 302, 303, 304, 305, 320, 321, 326, 346, 365, 368, 378, 396, 397, 399, 438, 439, 443, 444
Fontenelle, Bernard de, 22, 23, 24, 139, 158, 253, 254, 346
Frézier, Amédée, 25, 43, 50, 51, 52, 53, 55, 59, 60, 71, 77, 108, 109, 111, 112, 113, 116, 147, 148, 176, 195, 202, 214, 220, 221, 227, 244, 245, 258, 270, 272, 273, 283, 286, 287, 291, 300, 301, 302, 303, 305, 307, 308, 309, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 322, 330, 332, 333, 360, 370, 371, 372, 373, 374, 396, 397, 417, 422, 423, 429, 430, 432, 433, 434
Fusée-Aublet, Jean Baptiste Christophe, 25, 104, 242, 243, 327

G

Garcilaso de la Vega, 27, 46, 54, 68, 69, 70, 72, 116, 117, 119, 122, 123, 126, 127, 128, 131, 160, 174, 176, 177, 178, 182, 301, 318, 321, 331, 412, 413, 414, 440, 451
Girod-Chantrans, Justin, 26, 63, 64, 162, 205, 206, 207, 208, 215, 276, 301, 304, 305, 314, 315, 381, 382, 445, 468, 469, 470
Godin des Odonais, Louis, 44, 241
Graffigny, Françoise de, 28, 160, 161, 168, 169, 170, 182, 305

H

Herrera y Tordesillas, Antonio de, 46, 58, 68, 70, 72, 73, 79, 176
Humboldt, Alexander von, 21, 23, 45, 46, 324, 333, 373, 387
Huygens, Jan, 24

J

Jaucourt, Louis de, 13, 51, 61, 65, 67, 73, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 97, 98, 100, 101, 102, 111, 112, 114, 115, 116, 117, 124, 132, 200, 202, 421
Juan y Santacilia, Jorge, 25, 70, 83, 335

L

La Barbinais Le Gentil, Jean-Baptiste, 26, 53, 194, 253, 319, 412
La Condamine, Charles-Marie de, 18, 23, 24, 25, 42, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 53, 54, 56, 61, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 80, 85, 86, 104, 107, 108, 109, 110, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 170, 178, 183, 191, 193, 195, 196, 202, 206, 207, 208, 211, 212, 213, 224, 225, 226, 227, 229, 230, 231, 232, 236, 237, 239, 240, 241, 243, 244, 245, 246, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 259, 263, 266, 267, 269, 275, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 297, 299, 300, 302, 305, 306, 309, 310, 311, 312, 313, 316, 317, 320, 321, 322, 323, 324, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 337, 338, 339, 346, 347, 348, 349, 350, 353,

354, 355, 357, 358, 359, 361, 368, 369, 386, 389, 390, 394, 422, 438
Labat, Jean-Baptiste, 26, 60, 61, 62, 64, 79, 80, 112, 113, 165, 214, 216, 217, 270, 271, 302, 322, 323, 444, 445, 456, 457, 458, 459, 460, 461
Laet, Johannes de, 46, 70, 75
Le Febvre de la Barre, Joseph-Antoine, 26, 466, 467
Le Gentil, Guillaume, 351
Le Romain, Jean Baptiste Pierre, 61, 62, 64, 77, 78, 101, 357
Lémery, Nicolas, 61, 360
Léry, Jean de, 17, 30, 38, 76, 79, 83, 98, 295, 332, 338, 401, 409
Lesage, Alain-René, 28, 141, 164, 166, 167, 338
Lesuire, Robert-Martin, 28, 172, 173, 179, 180, 181, 182, 183, 184
Lévi-Strauss, Claude, 9, 17, 330, 475, 478
Locke, John, 65, 417

M

Marmontel, Jean-François, 28, 39, 171, 172, 174, 177, 178, 181, 183, 184, 357, 413, 414, 434, 435, 446, 447, 452
Masson de Morvilliers, Nicolas, 94, 101
Mirabeau, Victor Riqueti, 449, 450
Montaigne, Michel de, 17, 202, 312, 317
Montesquieu, Charles Louis de Secondat de, 65, 129, 131, 296, 314, 376, 380, 415, 424, 425, 426, 428, 434, 435, 442, 446, 452, 464, 476

N

Newton, Isaacs, 24, 174

P

Pernety, Antoine-Joseph, 26, 27, 147, 148, 149, 150, 194, 219, 269, 333, 334, 364, 391, 394, 396, 397, 398, 399, 449, 454
Pingré, Alexandre Guy, 25, 228
Plumier, Charles, 27, 60, 61, 104, 105
Prévost d'Exiles, Antoine, 13, 27, 28, 57, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 83, 87, 112, 113, 123, 128, 164, 165, 167, 198, 325, 382, 384

Q

Quesnay, François, 119, 131, 132, 427, 450, 451, 452

R

Raynal, Guillaume-Thomas, 13, 27, 31, 39, 65, 67, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 101, 118, 119, 120, 121, 127, 128, 129, 131, 132, 134, 135, 144, 162, 347, 351, 356, 357, 365, 402, 404, 408, 411, 412, 416, 418, 419, 427, 428, 429, 431, 433, 434, 439, 441, 442, 444, 452, 453, 476
Robertson, William, 426, 433
Rousseau, Jean-Jacques, 50, 65, 190, 296, 297, 337, 346, 385, 386, 440, 451, 476

S

Sanson, Guillaume, 106, 114
Smith, Adam, 417

T

Thibault de Chanvalon, Jean-Baptiste, 26, 87, 90, 105, 106, 111, 112, 206

U

Ulloa, Antonio de, 25, 69, 70, 71, 83, 85, 126, 147, 335, 350, 351, 382, 383, 386, 387, 414, 422, 433, 450, 451, 465

V

Virgile, 49, 50, 51, 52, 55, 99
Voltaire, 13, 14, 22, 27, 31, 39, 67, 73, 82, 111, 117, 118, 120, 123, 129, 131, 139, 143, 153,

154, 155, 156, 157, 158, 160, 163, 170, 198, 206, 255, 296, 313, 314, 353, 394, 401, 402, 403, 404, 420, 421, 424, 426, 427, 428, 446, 447, 448, 452, 453, 476

Z

Zárate, Agustín de, 27, 116, 371

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 : Jan van der Straet, « America », *Nova Reperta…*, Anvers, Galle, 1590. Smithsonian Libraries, Washington D.C. 482

Figure 2 : Nicolaes Berchem, *Allégorie de l'Amérique*, vers 1660, New York, The Metropolitan Museum of Art. 482

Figure 3 : Plan des ruines de Cañar. La Condamine, « Mémoire sur quelques anciens monumens du Pérou, du temps des Incas », *Histoire de l'Académie royale des Sciences et des Belles Lettres*, 1746, Berlin, Haude, 1748. Bayerische Staatsbibliothek, Munich. 483

Figure 4 : La Condamine, *Carte du cours du Maragnon, dans la Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, Paris, Veuve Pissot, 1745. Bibliothèque nationale de France, Paris. 484

Figure 5 : Gravure à l'ouverture du chant X. Anne-Marie du Bocage, *La Colombiade…*, Paris, Desaint et Saillant/Durand, 1761. John Carter Brown Library, Providence..... 485

Figure 6 : Pernety, *Journal historique…*, Berlin, Étienne de Bourdeaux, 1769, planche XII. John Carter Brown Library, Providence. 485

Figure 7 : Frontispice. Amédée Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Amsterdam, Pierre Humbert, 1717. John Carter Brown Library, Providence. 486

Figure 8 : Figures. Louis Feuillée, *Journal…*, Paris, Giffart, 1714. Bibliothèque nationale de France, Paris. 486

Figure 9 : Vue de l'île des États. Louis Feuillée, *Journal…*, Paris, Giffart, 1714. Bibliothèque nationale de France, Paris. 487

Figure 10 : Carte de la rade de Valparaíso. Amédée Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Amsterdam, Pierre Humbert, 1717. John Carter Brown Library, Providence. 488

Figure 11 : Profil du fort de Vaparaíso. Amédée Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Amsterdam, Pierre Humbert, 1717. John Carter Brown Library, Providence. 488

Figure 12 : Gravure de la première page du *Journal du voyage à l'équateur*, Paris, Imprimerie royale, 1751. Bibliothèque nationale de France, Paris. 489

Figure 14 : Gravure à l'ouverture de la *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Paris, Nyon/Ganeau/Quillau, 1716. Bibliothèque nationale de France, Paris. 489

Figure 13 : Gravure dans le *Journal du voyage à l'équateur*, Paris, Imprimerie royale, 1751. Bibliothèque nationale de France, Paris. 489

Figure 15 : La Condamine, *Carte de la province de Quito au Pérou* (1751). Bibliothèque nationale de France, Paris. 490

Figure 16 : Pierre Bouguer, *Carte des triangles de la méridienne de Quito* (1749). Bibliothèque nationale de France, Paris. 491

Figure 17 : Gravure dans le *Journal du voyage à l'équateur*, Paris, Imprimerie royale, 1751. Bibliothèque nationale de France, Paris. 492

Figure 18 : Gravure à l'ouverture de la *Mesure des trois premiers degrés du méridien*, Paris, Imprimerie royale, 1751. Bibliothèque nationale de France, Paris. 492

Figure 19 : Gravure dans la *Mesure des trois premiers degrés du méridien*, Paris, Imprimerie royale, 1751. Bibliothèque nationale de France, Paris. 492

Figure 20 : Plan du port, du fort et du bourg de la Grenade. Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, Paris, Cavelier, 1742. John Carter Brown Library, Providence. 493

Figure 21 : Plan du fort de l'isle de la Grenade. Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, Paris, Cavelier, 1742. John Carter Brown Library, Providence. 493

Figure 22 : *Mission des Moxes établie par les PP. de la Compagnie de Jésus dans le Pérou*, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, Paris, Le Mercier et Boudet/Bordelet, t. XII, 1741. Bibliothèque nationale de France, Paris. 494

Figure 23 : Plan de la baie de La Concepción. Amédée Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Amsterdam, Pierre Humbert, 1717. John Carter Brown Library, Providence. 495

Figure 24 : Vue de La Serena. Amédée Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud…*, Amsterdam, Pierre Humbert, 1717. John Carter Brown Library, Providence. 495

Figure 25 : Profil de la Cordelière du Pérou. Pierre Bouguer, *La Figure de la Terre*, Paris, Jombert, 1749. Bibliothèque nationale de France, Paris. 496

Figure 26 : *Carte du détroit appelé Pongo de Manséricheé.* La Condamine, « Relation abrégée… », *MARS*, 1745. Bibliothèque nationale de France, Paris. 497

Figure 27 : Détail de la *Carte du détroit appelé Pongo de Manséricheé*. La Condamine, « Relation abrégée… », *MARS*, 1745. Bibliothèque nationale de France, Paris 498

Figure 28 : *Carte du cours du Maragnon ou de la grande Rre des Amazones…*, 62,5×141,5cm, The National Archives, Kew, MR 1/904. 498

Figure 29 : *Carte de la côte septentrionale de l'Ile de Marajo depuis Yaraoubi jusqu'à Anajaheba*, 1763, 240×940cm, Bibliothèque nationale de France, Paris. 499

Figure 30 : La Condamine, *Route de Mr. de La Condamine le long de la côte Nord de l'île Marajo ou Joannès à l'embouchure de la rivière des Amazones*, date inconnue, 30×113cm, Bibliothèque nationale de France, Paris. 500

Figure 31 : Bourguignon d'Anville, *Amérique méridionale*, 1748 (détail). Bibliothèque nationale de France, Paris. 501

Figure 32 : Jan van der Straet, « Saccharum », *Nova Reperta…*, Anvers, Galle, 1590. Smithsonian Libraries, Washington D.C. 501

Figure 33 : Herman Moll, *To the Right Honourable Charles Earl of Sunderland and Beron Spencer of Wormleighton […] this Map of South America According to the Newest and Most Exact Observations…*, Londres, Bowles/Overton, 1715. Bibliothèque nationale de France, Paris 502

Figure 34 : Vue de l'habitation du Sieur Préfontaine, dans *Maison rustique…*, Paris, Bauche, 1763. Bibliothèque nationale de France, Paris. 503

Figure 35 : Comble de moulin. Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*, Paris, Cavelier, 1742. John Carter Brown Library, Providence. 504

Figure 36 : « Travail et emploi du coton », *Encyclopédie*, *Recueil de planches*, t. I, 1re planche. Bibliothèque Mazarine, Paris. 504

Figure 38 : « Sucrerie et affinage des sucres », *Encyclopédie*, *Recueil de planches*, t. I, 1re planche. Bibliothèque Mazarine, Paris..... 505

Figure 37 : « Indigoterie et manioc », *Encyclopédie*, *Recueil de planches*, t. I, 1re planche. Bibliothèque Mazarine, Paris. 505

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE **11**

LISTE DES ABRÉVIATIONS ET NORMES DE PRÉSENTATION **13**

INTRODUCTION **15**
Explorer l'Amérique **20**
Archipels **22**
Dresser la carte **29**
Lignes d'horizon **34**

PREMIÈRE PARTIE. L'ESPACE ET LE TEXTE **36**

PRÉAMBULE. L'ESPACE COMME « SIGNE MOBILE » **38**

CHAPITRE I. VOYAGES TEXTUELS ET CONSTRUCTION DU SAVOIR GÉOGRAPHIQUE **40**
Voyager en lieu commun **40**
Voyages présents, voyages passés *42*
Retrouver le locus amœnus : un climat de papier *48*
Les voyages du mancenillier *57*
Le regard critique : compilation et construction du savoir **64**
L'Histoire générale des voyages : compilation et jugement critique *67*
L'Encyclopédie : une Amérique raisonnée ? *73*
L'Histoire des deux Indes et l'élaboration d'une géographie philosophique *82*

CHAPITRE II. POÉTIQUE ET PENSÉE DE LA GÉOGRAPHIE AMÉRICAINE **92**
Poétique de l'espace **93**
Situer et décrire *95*
Faire l'inventaire *98*
Nommer *106*
Géographie et histoire **114**
Écrire l'espace, écrire l'histoire *115*
Penser l'histoire par la géographie *122*
Les ruines des Incas *122*
Le Paraguay : la fin de l'utopie jésuite ? *129*

CHAPITRE III. ESPACES DE LA FICTION **138**
La fin des légendes géographiques ? **138**
Raisonner la légende *138*
L'Eldorado : passages entre le réel et la fiction *150*

« Débrouiller l'origine d'un roman » *150*
L'utopie transformée : Voltaire et l'Eldorado *153*
Troubles géographiques **156**
Les indécisions de l'imaginaire géographique américain *156*
La géographie fugitive des Caraïbes *163*
L'Amérique métamorphosée *168*
Géographies épiques **171**
Des épopées de la connaissance *172*
L'espace transfiguré *178*

DEUXIÈME PARTIE. L'ESPACE ET LES VOYAGES **185**

PRÉAMBULE. FAIRE VOIR L'ESPACE **187**

CHAPITRE IV. ÉCRIRE L'ESPACE DU VOYAGE **189**
Le voyage et l'« art de rendre la nature » **189**
Les récits de voyage face à la description géographique **193**
Voyage sans paysage *193*
Accommoder son regard *204*
Les formes du territoire **210**
L'analogie *211*
La figure *218*

CHAPITRE V. GÉOGRAPHIE DU VOYAGE SCIENTIFIQUE **224**
Voyage scientifique et lieu de savoir **224**
Le récit de voyage scientifique : un hors-lieu ? *224*
Le voyage ou le lieu de l'universel *227*
Métrologies *233*
Se mesurer : une géographie héroïque **240**
Obstacle et héroïsme *240*
Voyage et mise en scène de soi *245*
« J'errois dans ce labyrinthe » *250*

CHAPITRE VI. VOYAGER DANS LES CARTES **257**
L'espace de la carte **260**
Figurer l'espace *260*
La carte face au territoire *265*
La carte et le voyage **274**
Carte et récit de voyage *275*
Le récit dans la carte *282*
La fabrique cartographique *285*

CHAPITRE VII. LE VOYAGE ET L'ESPACE DE L'AUTRE **294**
L'espace de l'autre **299**
Discours géographique et description ethnographique *299*
Lire l'autre *307*
Frézier, de la morale au politique *307*
La Condamine ou la fin du bon sauvage *309*
Altérité et altération *314*
Les traces éphémères du passé *316*
Rencontres et distances **322**
L'étrange solitude du voyageur *322*
Distance et décentrement *328*
Bonheurs indigènes *336*

TROISIÈME PARTIE. L'ESPACE ET LA NATURE 341

PRÉAMBULE. GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE NATURELLE 343

CHAPITRE VIII. ÉCRIRE ET PENSER LA NATURE AMÉRICAINE 345
Un spectacle raisonné ? 346
Origine et chaos 348
Écrire la convulsion géologique 356
Un Nouveau Monde climatique 366
Redéfinir le climat et sa perception 366
Comprendre l'anomalie climatique 370
Influence physique et influence morale 374
Mesure et sensation 385
La nature en débat 390
Buffon et la jeunesse de l'Amérique 391
De Pauw et Pernety : de la polémique à l'histoire de la nature 394

CHAPITRE IX. LES RICHESSES DE LA NATURE AMÉRICAINE 401
La terre d'abondance et ses incertitudes 402
Nouveau Monde, nouvelles choses. Espace et marchandises 402
L'abondance négligée : une nécessaire redéfinition de la richesse 411
La malédiction des richesses naturelles : l'or des mines 419
L'or et l'argent : richesses matérielles et richesses de signe 420
La mine, de la terre au tombeau 428

CHAPITRE X. TRANSFORMER LA NATURE 437
La nature colonisée 437
Nature sauvage et nature domestiquée 437
Nature et histoire 443
Cultiver son jardin américain 446
Le rêve d'une Amérique agricole 446
Agriculture et utopie coloniale 452
Agir sur le climat 461
Coloniser, défricher et améliorer 461
Altérer le climat 467

CONCLUSION 473

ILLUSTRATIONS 481

BIBLIOGRAPHIE 507
Sources primaires 507
Dictionnaires et encyclopédies 507
Récits de voyage 507
Antérieurs à 1700 507
Postérieurs à 1700 508
Histoire, philosophie et sciences 510
Géographie, cartographie et descriptions 512
Fictions 513
Autres textes cités 514
Bibliographie critique 515
Études littéraires et histoire des idées 515
Études historiques, philosophiques et anthropologiques 522

INDEX **530**

TABLE DES ILLUSTRATIONS **535**

TABLE DES MATIÈRES **538**

Résumé

Éclairer l'Amérique ? Les géographies sud-américaines et caribéennes dans la littérature et la pensée française du XVIII^e^ siècle

L'Amérique du Sud et les Caraïbes donnent lieu, au XVIII^e^ siècle en France, à une grande production littéraire et iconographique : récits de voyage, ouvrages de géographie, textes scientifiques, cartes, allégories et œuvres fictionnelles viennent produire un savoir et un imaginaire géographique. Si ce continent n'est pas entièrement connu, il est constamment réinventé et réinterprété par la multiplication des voyages, des textes et des images qui s'y rapportent. On sait que le siècle des Lumières est aussi le siècle des voyages, réalisés pour des motifs divers et auxquels se rajoutent les traductions des voyages étrangers et les rééditions ou compilations des voyages anciens. Cette thèse cherche à interroger la formation du savoir géographique sur l'Amérique du Sud et les Caraïbes de la fin du XVII^e^ siècle jusqu'à la veille de la Révolution française. La géographie américaine traverse la littérature et la pensée française : elle est à la fois savoir et imaginaire de l'espace. Ce travail étudie d'abord la construction textuelle de l'espace, pour comprendre la forme discursive du discours géographique, l'élaboration du savoir et ses rapports à la fiction. Les récits de voyage, par leur diversité et leur importance croissante au fil du siècle, doivent ensuite faire l'objet d'une étude spécifique. La forme que prend l'espace au sein de l'écriture viatique est complexe, puisqu'elle met en jeu une forme d'écriture du monde, de soi et des autres. La figuration de l'espace est aussi textuelle que visuelle, et les voyageurs utilisent les images et les cartes pour compléter leur récit. Enfin, l'écriture de l'espace est indissociable d'une écriture et d'une pensée de la nature, parfois sauvage et incompréhensible. La nature américaine fait l'objet d'un travail littéraire et philosophique qui permet de la saisir comme objet, afin de l'intégrer aux débats philosophiques, scientifiques et économiques du temps. Le discours géographique intègre la nature en tant que source de richesses, pouvant être exploitée et modifiée par l'action humaine.

Mots clés : Amérique du Sud, Caraïbes, voyages, dix-huitième siècle, Lumières, géographie.

Abstract

Enlightening America? Caribbean and South American geographies in French literature and philosophy during the 18th century

In the 18th in France, South America and the Caribbean gave rise to a great literary and iconographic production: travel narratives, geographical works, scientific texts, maps, allegories and fictional works came to produce a geographical knowledge and imagination. Even though this continent is not entirely known, it is constantly reinvented and reinterpreted by the multiplication of journeys, texts and images relating to it. The Age of Enlightenment is also the pinnacle of journeys, made for various reasons and to which are added the translations of foreign journeys and the reissues or compilations of old journeys. This doctoral dissertation seeks to question the formation of geographical knowledge on South America and the Caribbean from the end of the 17th century until the eve of the French Revolution. American geography crosses French literature and philosophy: it is both knowledge and imagination of space. This work first studies the textual construction of space, to understand the discursive form of geographical discourse, the development of knowledge and its relationship to fiction. Travel narratives, due to their diversity and increasing importance over the century, must then be the subject of a specific study. The form that space takes within travel writing is complex, as it involves a form of writing of the world, of the self and of others. The figuration of space is as textual as it is visual, and travelers use images and maps to complete their narrative. Finally, the writing of space is inseparable from writing and thinking of nature, sometimes wild and incomprehensible. American nature is the subject of literary and philosophical work that allows it to be grasped as an object, in order to integrate it into the philosophical, scientific and economic debates of the time. Geographic discourse integrates nature as a source of wealth, which can be exploited and modified by human action.

Key words: South America, Caribbean, travels, eighteenth-century, Enlightenment, geography.